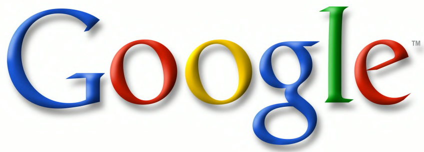
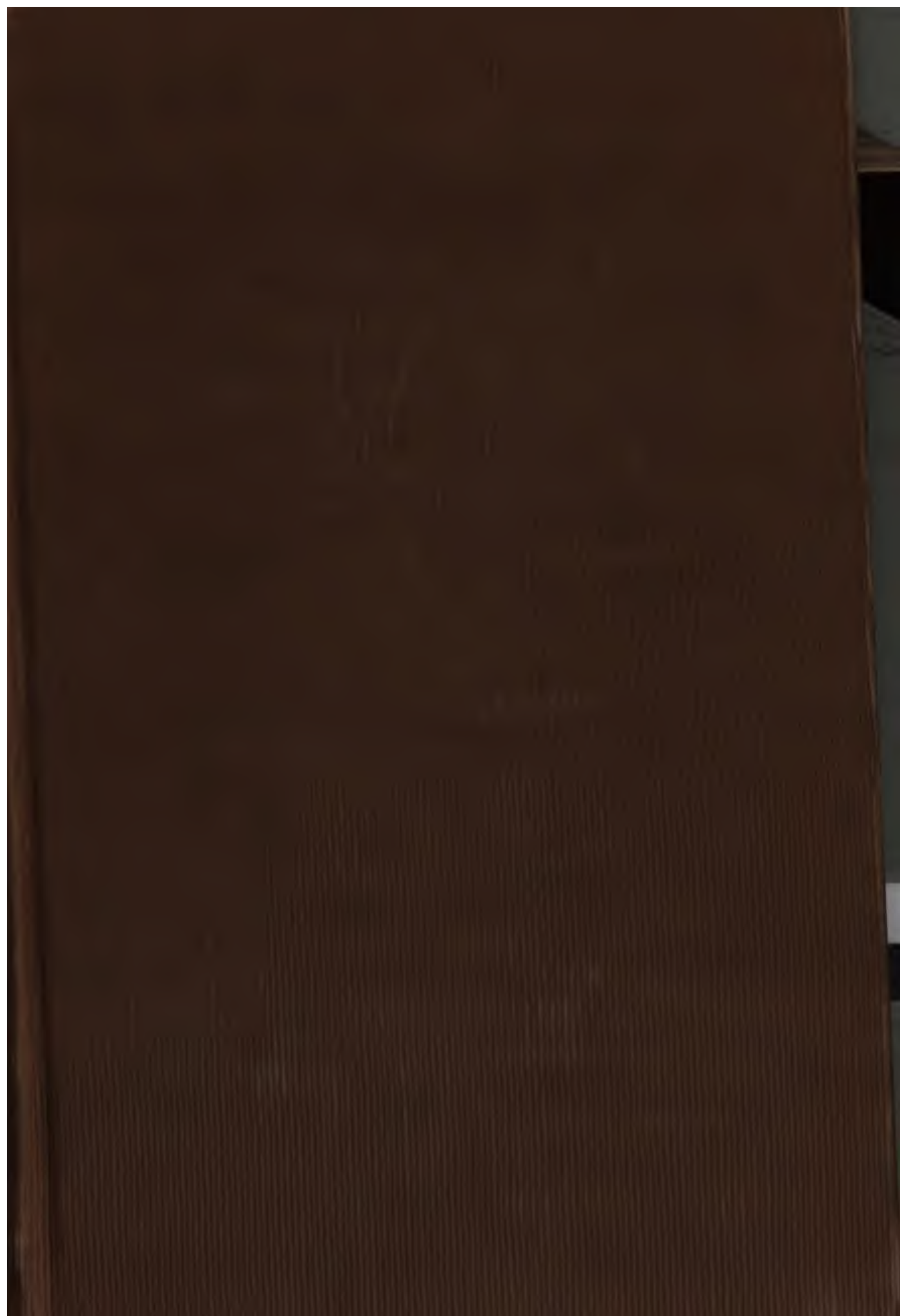




LE
CARDINAL BESSARION

(1403 — 1472)

ÉTUDE SUR LA CHRÉTIENTÉ ET LA RENAISSANCE

VERS LE MILIEU DU XV[e] SIÈCLE

PAR

HENRI VAST

Licencié ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Fontanes

Latinorum Græcissimus, Græcorum Latinissimus
(LAURENT VALLA)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

LE
CARDINAL BESSARION

LE CARDINAL BESSARION

(1403 — 1472)

ÉTUDE SUR LA CHRÉTIENTÉ ET LA RENAISSANCE

VERS LE MILIEU DU XVe SIÈCLE

PAR

HENRI VAST

Docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Fontanes

Latinorum Græcissimus, Græcorum Latinissimus
(LAURENT VALLA)



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

ERRATA

Page xi, ligne 9, au lieu de *intuition*, lire *intention*.
— xiv, — 9, — *col.* 115, — *col.* 95.
— 44, note 1, — *loc. cit.*, — *Studi storici sul concilio di Firenze*, 1869, *Florence*, 2 v. 8°.
— 88, ligne 24, — *toujours*, lire *plus tard.*
— 178, note 1, — *Gregorius*, — *Gregorovius.*
— 179, ligne 5, — 1345, — 1445.
— 189, titre, — 1438-1439, — 1453-1464.
— 205, ligne 4, supprimer *de* 100 *stades de longueur.*
— 244, ligne 14, au lieu de *à ses cousins Albert et Sigismond*, lire *à son frère Albert et à son cousin Sigismond.*
— 296, ligne 25, au lieu de *Riaro*, lire *Riario.*
— 418, note 1, — *Vie de Charles VIII*, — *Vie de Louis XI* (*p.* 194 *de l'édition Buchon*).

A MES EXCELLENTS MAITRES

MM. GEFFROY ET FUSTEL DE COULANGES

MEMBRES DE L'INSTITUT

Hommage de respectueuse gratitude

★

PRÉFACE

Le xve siècle est à la fois l'un des plus agités et des plus féconds de l'histoire. Il est à la limite de deux grandes époques, du moyen âge et de l'âge moderne. Les secousses violentes et les révolutions y abondent. Constantinople est pris par les Turcs ; les derniers vestiges de l'empire romain disparaissent ; la féodalité est attaquée partout ; mais les monarchies nouvelles s'établissent, la Renaissance est à l'aurore. Un monde ancien s'affaisse et périt pour laisser la place à une ère nouvelle et meilleure.

C'est dans ce siècle si remarquable que Bessarion a vécu. Il a été mêlé activement à tous les grands événements qui s'y déroulent. Il a été à la fois, par un contraste qui ne se rencontre qu'à ce moment, l'un des défenseurs les plus convaincus d'un passé qui s'effondrait, et l'un des promoteurs les plus énergiques et les plus éclairés de la vie nouvelle. Il est né presque avec le siècle, dans ce monde grec si intelligent et en même temps si corrompu. L'éloignement de sa patrie l'a garanti des funestes exemples des grandes capitales, et la médiocrité de son origine des tentations dangereuses des cours. A Trébizonde, il était dans un milieu travailleur et commerçant, où la passion des voyages et l'habitude des grandes affaires avaient, mieux que partout ailleurs, sauvegardé les mœurs.

Assez riche pour l'étude, trop pauvre pour l'oisiveté, il fut formé par les maîtres les plus éminents de Byzance; il put s'asseoir sur les bancs de ses célèbres écoles, qui le cédaient à peine à celles de l'antique Athènes. Constantinople était alors le foyer intellectuel le plus ardent de toute l'Europe. Il écouta les leçons d'un rhéteur comme Chrysococcès, d'un philosophe comme Gémiste Pléthon. Il se forma à la science *primeraine* de cette époque, à la théologie, dont il sonda tous les mystères et dont il pénétra toutes les petites subtilités. Il fit l'apprentissage de la vie religieuse sous la sévère discipline de Saint-Basile. Il parcourut presque tout l'empire byzantin; il en examina les splendeurs et les misères de l'œil du voyageur et du critique. Provincial inconnu, pauvre moine ignoré du fond du Péloponèse, il se fit un nom par sa science, par ses prédications, par son éloquence. Il parut à la cour des Paléologues, où sa réputation l'avait précédé : il y joua dès le premier jour le rôle d'un ministre écouté, d'un conseiller influent. Dès lors Bessarion ne s'appartient plus : il se donne tout entier aux grandes affaires politiques et religieuses de son temps, il appartient à l'histoire.

C'est le moment où l'empire grec, cette dernière et glorieuse épave de l'empire romain, après bien des chutes, suivies de relèvements inespérés, était enfin arrivé à son terme. Longtemps il avait été doué d'une vitalité qu'on ne soupçonnait pas sous sa décrépitude apparente. Au XVe siècle, ses jours étaient comptés. Il perdait une à une ses cités les plus populeuses et ses plus belles provinces. Les Turcs en arrachaient chaque jour quelque lambeau. Il n'y avait plus guère qu'une tête avec un souffle de vie qui menaçait à chaque instant de s'éteindre dans une crise suprême.

Dans leur détresse, les Grecs s'adressèrent aux Occidentaux et se résignèrent, pour obtenir une croisade, à renoncer aux vieilles et chères hérésies de leurs pères. Le pape appela le clergé grec en Italie pour opérer la réconciliation.

Bessarion partit pour Florence avec l'élite de sa nation et l'empereur lui-même.

Venu après les grands conciles de Pise, de Constance et de Bâle, celui de Florence en différa profondément. Le pape y siégea en maître : ses volontés tinrent lieu de loi; ses droits n'y furent contestés par aucun docteur. L'hydre de la réforme ecclésiastique, dont les têtes renaissaient à chaque nouveau concile, semblait avoir disparu. Eugène IV put en toute liberté combattre les tentatives d'indépendance des Églises nationales; il prépara la transformation des pragmatiques sanctions en concordats; il opéra dans l'Église la même réforme que les princes de son temps dans leurs Etats. Il en fit une monarchie forte et absolue. Il était loin de se douter que, en repoussant la réforme modérée que demandaient les Universités et les esprits éclairés du xv[e] siècle, il ouvrait les voies à la réforme violente du xvi[e].

Le concile de Florence fut donc un concile de soumission et non un concile de rébellion. Bessarion y fut le grand promoteur de l'Union. Il combattit avec acharnement les arguments des Grecs, il montra l'accord possible sur le terrain du dogme de la procession du Saint-Esprit. Il demanda aux siens le sacrifice d'une mesquine vanité nationale et la reconnaissance de la primauté du pape. Après bien des discussions stériles, après des démarches et des négociations sans fin, où il revenait toujours à son point de départ, comme dans un labyrinthe, il parvint, à force d'éloquence, d'honnêteté et de patriotisme, à convaincre les Grecs, à apaiser les Latins, à obtenir que des chrétiens et des frères se donnassent enfin le baiser de paix. Grâce à Bessarion, l'auguste assemblée était devenue un concile introuvable. L'Union fut proclamée le 6 juillet 1439, et les Grecs-Unis respectent encore aujourd'hui ce décret de Florence, dû en grande partie à la plume de Bessarion.

Dans les grands débats théologiques, de même que dans les révolutions politiques, les peuples suivent ordinairement leurs chefs sans trop savoir où ils les mènent. Cette

fois, les Grecs furent rebelles aux engagements pris en leur nom. Beaucoup de prélats n'avaient signé le décret d'Union que par nécessité; ils se rétractèrent, et le peuple accabla les *Latinisants* de ses outrages et de ses mépris. C'est qu'au fond de ces discussions dogmatiques, si délicates et si difficiles à pénétrer pour la multitude, un grave problème était engagé. Le monde latin et le monde grec étaient profondément distincts : les deux cultes devaient avoir aussi leurs différences. La grande famille chrétienne eût pu rester unie malgré des dissentiments de détail dans le dogme et dans la liturgie : le pape eut le tort d'imposer avec trop de hauteur une unité absolue, une égalité complète entre les deux Églises. Par là, il compromit les résultats espérés des hommes de bonne foi et de bonne volonté.

Rappelé en Italie, honoré, sans l'avoir sollicité, de la dignité de cardinal, Bessarion reste Grec chez les Latins comme il a été Latin chez les Grecs : « Latinorum Græcissimus et Græcorum Latinissimus. » L'épigraphe lui convient très-bien. Il devient en peu de temps capable de parler et d'écrire le latin comme un maître, et il garde sa barbe grecque. Il est le plus assidu des cardinaux aux devoirs de sa nouvelle fonction, et il entame avec les théologiens grecs une polémique ardente et suivie pour défendre l'Union. Son palais est l'asile assuré de tous les érudits de l'Italie et le refuge béni de tous les savants exilés de la Grèce. Il recueille des livres grecs et des livres latins, et il se forme une bibliothèque aussi riche d'auteurs profanes que de docteurs de l'Église. Il appartient à la fois à la Grèce et à Rome, à l'ère de la scolastique et à celle de la Renaissance.

Sa patrie est tombée entre les mains des Ottomans après la grande catastrophe de 1453. Bessarion va poursuivre la généreuse folie de la croisade, comme il avait poursuivi celle de l'Union. Il prêche la guerre sainte sans trêve, sans repos; il est légat du pape à Bologne, son négociateur officieux à Naples, son représentant attitré en Allemagne,

auprès du faible Frédéric III, à Venise, auprès du sage Christophe Mauro, en France, auprès de l'astucieux Louis XI. Il parle et il écrit, il négocie et il agit, il cherche à tout remuer, à tout entraîner dans le grand courant de la croisade. Il est le conseiller des papes et le plus éminent des cardinaux, invisible et présent dans toutes les grandes affaires et dans toutes les délibérations de quelque importance.

Quand on étudie le passé, le principal intérêt ne s'attache pas aux sociétés vieillies qui tombent et qui s'écroulent. L'histoire des décadences est moins intéressante et moins féconde que celle des origines. Au xve siècle, on laisse volontiers au second plan l'empire grec et ses vieilles querelles théologiques, pour étudier le célèbre mouvement de la Renaissance.

Quel siècle que celui où l'emploi de la poudre à canon se généralise et tue la féodalité! où les nations maritimes franchissent les Océans, grâce à la boussole, et tournent déjà l'immense continent africain, cette terre des monstres! où la peinture à l'huile permet de fixer les chefs-d'œuvre et de faire concurrence à la mosaïque, la peinture de l'éternité! où l'imprimerie, surtout, multiplie à l'infini toutes les productions de l'esprit humain et met à la portée de tous cet instrument de toute éducation et de tout progrès : le livre!

Auparavant, on vivait comme dans les ténèbres cimmériennes : la science compliquée du syllogisme avait amoindri l'esprit. On ne connaissait plus l'antiquité, cette mine inépuisable de chefs-d'œuvre. Un latin barbare s'était substitué au pur et noble idiome de Cicéron; le grec était tenu en perpétuelle suspicion comme la langue des hérésies.

Mais voici que l'esprit s'éveille; une vie nouvelle commence à circuler : l'humanité avait perdu ses plus beaux titres de gloire, elle les retrouve et en prend possession. La génération du xve siècle reconnaît des ancêtres et des précurseurs dans les beaux génies de la Grèce et de Rome. Ce n'est pas une création nouvelle, c'est une continuation et une renaissance.

Bessarion en a été l'un des apôtres les plus ardents et les plus glorieux. Il a été le patron de tous ses concitoyens qui apportaient de Constantinople et de l'Orient hellénisé leur langue et leur littérature, comme jadis Énée les dieux de Troie. Son palais est devenu la célèbre Académie où s'agitaient toutes les grandes questions littéraires, où une discussion grammaticale et un entretien philosophique étaient des fêtes soigneusement préparées et qui laissaient aux heureux assistants une impression ineffaçable. Il y a vu naître l'imprimerie, et il a corrigé de sa main, avec ses amis et ses familiers, quelques-uns des premiers livres imprimés d'après les beaux manuscrits de sa collection.

Tous ses revenus étaient consacrés à servir des pensions aux lettrés, à payer des copistes de manuscrits, à réunir de toute part des ouvrages anciens et des livres précieux. On a remarqué que les célibataires sont souvent des collectionneurs et des bibliophiles. Pour Bessarion, son Académie était sa famille, et sa bibliothèque, sa seule passion et son seul népotisme. D'ailleurs, ce n'était pas chez lui passion égoïste; il en ouvrait libéralement les portes; il la mettait à la disposition de tous les lettrés et de tous les jeunes gens studieux. De son vivant, il eut même le courage de s'en séparer pour la faire transporter à Venise. Sa bibliothèque est devenue la célèbre bibliothèque de Saint-Marc, et sans Bessarion les Aldes n'auraient pas pu établir leurs grandes éditions *princeps*.

Le premier, il a opposé Platon à Aristote, le maître souverain du moyen âge. Platon sentait l'hérésie : on ne l'étudiait pas, on le redoutait sans le connaître. Bessarion l'a expliqué, l'a défendu, l'a fait admettre des papes et lui a donné droit de cité en Italie et dans le monde moderne.

Et cependant, cet homme de progrès a terminé sa vie à la poursuite de la noble chimère de la croisade. Il osa se dévouer pour y entraîner Louis XI, le moins chevaleresque des princes. Il mourut au retour, presque en martyr, courbé sous le poids de ses illusions perdues et de ses douleurs

physiques, beaucoup plus que sous le fardeau de l'âge.

Bessarion est donc une de ces grandes figures que l'on voit surnager de loin en loin aux époques de décadence. Il s'est formé lui-même par de longues et profondes études. Il avait une merveilleuse facilité pour apprendre, une mémoire toujours présente, une puissance de travail exceptionnelle. Il avait pu ainsi parcourir successivement tout le cycle des connaissances de son temps : grammaire et philosophie, théologie et mathématiques, rien ne lui était caché. Il était familier avec toutes les sciences, il avait poussé l'étude de chacune aussi loin que ceux qui s'y donnaient pour des maîtres. Il eût pu, avant le célèbre Pic de La Mirandole et avec autant de confiance dans le succès, soutenir la thèse fameuse *De omni re scibili.....*

Homme d'étude, il présentait ce phénomène assez rare d'être en même temps un homme d'action. Non qu'il eût un caractère bien vigoureusement trempé ; il était au contraire de ces complexions délicates et fines, de ces esprits hésitants qui semblent nés pour la diplomatie ou pour la critique, et qui sont naturellement éclectiques et conciliateurs. Bessarion appartient au grand parti des honnêtes gens, des politiques, des centres; l'étiquette change suivant les époques, mais le nom ne fait rien à la chose. Ils jouent souvent un rôle ingrat; ils sont calomniés et méprisés par les impatients et par les violents. Mais ils sont soutenus par leur conscience, ils en appellent du présent à l'avenir, et le dernier mot leur appartient presque toujours.

Bessarion a réconcilié les empereurs de Byzance et de Trébizonde. Il a opéré l'Union des schismatiques grecs et des catholiques romains. Il a prêché en Occident la croisade pour le salut de l'Orient. Il a été en Italie le patron dévoué, le Mécène libéral des Grecs chassés de leur patrie. Il représente mieux qu'aucun des grands hommes de son temps la fusion du génie grec et du génie latin d'où sort la Renaissance.

Quoique facile aux illusions et capable d'enthousiasme,

Bessarion n'est ni un naïf, ni une dupe. Mais il est ennemi de l'intrigue. Toute son habileté consiste à rester honnête. Les dignités et les honneurs viennent le chercher sans qu'il ait eu presque la peine de les souhaiter. Il s'arrange un train de vie en rapport avec ses hautes fonctions. Il a des revenus abondants; il vit dans un palais orné d'antiquités, de meubles précieux et de riches tapisseries. Mais il n'est pas de ces cardinaux de la Renaissance pour qui la vie est « un opéra ». Il dédaigne la vaine ostentation : sa vie est large, non somptueuse, encore moins prodigue. Simple, familier, de facile accès, il se souvient toujours, par l'emploi généreux de ses richesses, de la médiocrité de son origine. « A chaque fois qu'il obtient une distinction nouvelle, c'est une satisfaction générale : on est heureux de voir les récompenses aller à celui qui les mérite si bien. » Ces bruits qui vont rasant la terre et qui s'élèvent peu à peu contre les grands se taisent devant lui; la calomnie n'effleura jamais sa vie si heureuse et si honorablement remplie.

Ses écrits présentent une étonnante variété et un caractère presque encyclopédique. Il a débuté par des oraisons funèbres et des homélies. Il a composé de remarquables traités de théologie. Il a rédigé des brefs, des décrets, des règles monastiques. Il a prononcé de grands discours au concile de Florence, au congrès de Mantoue, dans le collége des cardinaux. Il a laissé d'importants ouvrages de philosophie et des traductions non sans mérite. Il a entretenu par lui-même ou par ses secrétaires une correspondance étendue avec des Grecs et des Latins, avec des prélats, des princes et des lettrés, en un mot, avec presque tous les grands personnages de son temps.

Mais Bessarion n'est pas un bel esprit de cabinet, un dilettante de la littérature qui fait de l'art pour l'art. Chacun de ses écrits est un acte de courage. S'il s'occupe de théologie, c'est pour vaincre l'obstination funeste des Grecs et pour défendre l'Union signée au concile de Florence. S'il

parle, c'est pour secouer la torpeur des princes d'Occident et pour faire déclarer la guerre sainte. S'il s'aventure dans le champ de la philosophie, c'est pour élever en face d'Aristote le drapeau de Platon, injustement combattu. Ses lettres, ses discours, ses traités, ses ouvrages de toute sorte ont un cachet marqué d'actualité. Sa plume est une épée de combat. Ses œuvres appartiennent presque toutes à la polémique. Elles manquent d'originalité, elles valent plutôt par l'intuition que par la force de la pensée et par la perfection du style. On en peut dire autant de presque tous les écrits de cette époque. Ils ne se lisent plus guère aujourd'hui. Ce qui donne quelque intérêt à ceux de Bessarion, c'est qu'ils se rattachent à toutes les grandes questions agitées au milieu du xv[e] siècle, en même temps qu'ils font corps avec sa vie et qu'ils s'y classent presque suivant l'ordre chronologique. C'est ce qui fait que la vie de Bessarion intéresse plus l'historien que le littérateur, le théologien ou le philosophe.

Bessarion a donc vécu à la limite de deux âges. C'est un Grec devenu Latin, un moine basilien transplanté dans le Sacré-Collége, un cardinal qui protége les savants, un théologien scolastique qui rompt des lances en faveur du platonisme, un adorateur zélé de l'antiquité qui a contribué plus que personne à faire naître l'âge moderne. Il se rattache au moyen âge par l'idéal qu'il cherche à réaliser de l'union chrétienne et de la croisade; et il domine son siècle, il le pousse avec ardeur dans les voies nouvelles du progrès et de la Renaissance.

Tel est l'homme dont nous essayons de raconter la vie, en le replaçant dans le milieu où il a vécu et parmi les événements auxquels il a pris une si grande part. Ceux qui font l'histoire sont souvent moins connus que ceux qui l'écrivent, surtout quand ceux-ci s'occupent de leur propre histoire. C'est ce qui explique que Bessarion, dont la réputation a été si grande de son vivant, soit aujourd'hui moins connu que Pie II, Marcile Ficin ou Philelpho même. Est-il

cependant un seul d'entre eux qui ait laissé des fondations aussi durables ou qui ait joué un plus grand rôle? Nous ne tentons donc ici ni de réhabiliter un de ces prétendus grands hommes justement oubliés, ni de révéler un inconnu qui mérite de le rester. Bessarion est arrivé à une haute fortune, et il a laissé un nom respecté. Nous serons heureux si nous avons pu le signaler à l'attention des historiens et le remettre parmi les grands personnages du xve siècle au rang auquel il a droit.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous ne ferons pas une longue notice bibliographique. Nous avons mis en note de nombreux renvois, et nous avons signalé en tête des chapitres les principales sources qui nous ont servi[1]. Pour l'histoire de l'Eglise et de la société laïque au xve siècle, nous avons principalement consulté la Byzantine, la collection Migne, les *Annales ecclésiastiques*, le *Bullarium*, les Recueils des conciles, *Muratori*, etc.; pour les faits relatifs à la Renaissance, la grande *Histoire littéraire* de Tiraboschi. Voici maintenant les ouvrages spéciaux concernant Bessarion :

I. — Œuvres de Bessarion.

Bessarionis Opera omnia, dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CLXI. Paris, 1866, in-4°.

Bessario adversus calumniatorem Platonis. Rome, 1469, in-f°.

Bessarionis Opera. Venise, 1516, in-f°. Contient ses traductions de la *Métaphysique* d'Aristote et de Théophraste.

Xenophontis de factis et dictis Socratis memoratu dignis, Bessarione cardinale Nicæno interprete, lib. IV. Louvain, 1533, in-f°.

II. — Correspondants de Bessarion.

Pii II Commentarii. Francfort, 1614, in-f°.

Pii II Cosmographia. Bâle, 1570, in-f°.

Papiensis cardinalis Commentarii et Epistolæ, à la suite de *Commentarii Pii II*. Edit. de Francfort, 1614.

Campani Opera. Edit. de Michel Fermo. Rome, 1495, in-f°.

Philelphi Epistolæ. Venise, 1502, in-f°.

1. Voir particulièrement ch. I du livre II et ch. I du livre IV.

Vallæ (Laurentii) Opera. Bâle, 1543, in-f°.
Marsilii Ficini Opera. Venise, 1495, in-f°.

III. — Biographes de Bessarion.

1° Contemporains. — Baptistæ Platinæ *Panegyricus in laudem amplissimi patris D. Bessarionis*. Cf. Migne, t. CLXI, col. 103 et seq.

Michaelis Apostolii *Oratio funebris in divinissimum Bessarionem*. (Migne, *id.*, col. 127.)

Vespasiano da Bisticci. — *Elogium Bessarionis*. Ex codice Vaticano, 3224. (Migne, *id.*, col. 115.)

Nicolas Capranica. — *Oratio funebris Bessarionis*, dans Buonaventura Malvasia, *Compendio historico della basilica di* SS. *XII Apostoli*. Rome, 1665, in-12.

Paulus Jovius. — *Elogia virorum litteris illustrium*. Bâle, 1577, in-f°.

2° Postérieurs. — Bandinius. — *De vitâ et de rebus gestis Bessarionis, cardinalis Niceni*. Rome, 1777, in-4°, dans Migne, t. CLXI, col. 3 et seq.

Schioppalalba. — *Dissertatio in tabulam græcam a Bessarione dono datam Sanctæ Mariæ Caritatis sodalitio*. Venise, 1767, in-4°.

Boernerus. — *De doctis hominibus Græcis litterarum Græcarum in Italiâ instauratoribus*. Leipsig, 1751, in-8°.

Hodyus. — *De Græcis illustribus linguæ Græcæ litterarumque humanarum instauratoribus*. Londres, 1742, in-8°.

Aubéry. — *Hist. générale des cardinaux*. Paris, 1642. 5 vol. in-4°.

Ciacconius. — *Vitæ pontif. Romanor*. Rome, 1677. 4 vol. in-f°.

Hacke. — *De Bessarionis vitâ et scriptis*. Harlem, 1840, in-8°.

Raggi (Oreste). — *Commentario sulla vita del cardinale Bessarione*. Rome, 1844, in-8°.

Wolfgang von Göthe. — *Studien und Forschungen uber das Leben und die Zeit des cardinals Bessarion*. Iéna, 1871, in-8°.

Valentinelli. — *Bibliotheca manuscripta ad Sancti Marci Venetiarum*. Venise, 1868. 5 vol. in-8°.

Il y a beaucoup de catalogues des œuvres de Bessarion. Le plus complet est celui de Fabricius, qui se trouve inséré à la suite de la biographie du cardinal de Migne (t. CLXI, col. 139 et seq.). Mais ce catalogue est incomplet, comme tous les autres. Nous y ajouterons les ouvrages suivants, imprimés ou manuscrits, que nous avons nous-même analysés ou publiés intégralement :

1. Μονῳδία ἐπὶ Κλεόπῃ τῇ Παλαιολογίνῃ. (Bibl. nat., fonds grec, n° 2540, f°s 61 à 70).

2. *Beatissimo P. Eugenio papæ IV* (préface de la traduction du

livre de saint Basile contre Eunomius) (Bibl. nat., manuscrit latin, n° 1703, f° 1).

3. *Vissarion* (sic) *card. Thomæ de Serezanâ Sacræ Paginæ magistro* (préface et traduction d'une homélie de saint Basile) (*id.*, f° 95).

5-6. *Deux lettres à Francesco Barbaro* (dans le recueil des lettres de Barbaro, Brescia, 1743, in-f°, n°s 230-231).

7. *Discours de Bessarion à Louis Bentivogli*, dans un petit volume de la bibliothèque de Saint-Marc, contenant, entre autres pièces : de Bergamoriis, *Bentivoli virtutis et nobilitatis insignia* (Bologne, 1690, in-f°).

8. *Sententia lata a cardinale Bessarione* (Venise), XVII° siècle, in-f°, dans Cose Venete, *Miscellanea Ecclesiastica*.

9. *Epist. Bessarionis ad ducem Venetorum pro auxilio Constantinopoli exhibendo exhortatoria* (Biblioth. nation., manuscrit latin, n°s 3127 et 4154).

10. *Oratio Bissarionis* (sic) *habita post summum pontificem in conventu Mantuano* (*id.*, n° 4154).

11. *Venerabili P. Jacobo de Marchiâ Bessarion cardinalis protector ordinis minorum* (Waddinggius, *Annal. minorum*, t. XIII, p. 119).

12-13. Deux lettres à Pie II à l'occasion de sa légation en Allemagne. La première dans le recueil du cardinal de Pavie (*Epist.*, n° 35). La seconde, inédite, existe en manuscrit à Venise (*Epistolæ illustrium virorum*, classis X, cod. 174, n° 5).

14. *Bessario de Judæis tenendis* (archives des Frari de Venise, *Memoriale*, t. XV, 16 décembre 1463).

15-22. Huit lettres manuscrites sur des sujets littéraires (Venise, bib. de Saint-Marc, manuscrit grec, n° 533, f°s 50 à 58).

23-24. Deux lettres à Théodore Gaza (voir le Φιλίστωρ, t. IV, 1863, p. 50).

25. Lettre à Marsile Ficin (dans *Aug.*, *Mariæ Quirini liber de editionibus Romanis*, p. 226).

26-27. Deux lettres aux frères de Santa Maria della Caritá, publiées dans Schioppalalba, p. 136 et 147.

28-29. Lettres au duc de Bretagne et au pape Sixte IV (Bibl. nat., collect. Legrand, t. XV, f°s 110 et 195).

LE
CARDINAL BESSARION

LIVRE PREMIER

JEUNESSE DE BESSARION

(1403 — 1438)

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE DE BESSARION

Bessarion est Grec d'origine et d'éducation. Il est né dans une des villes les plus importantes de la Grèce asiatique, à Trébizonde [1]. Michel Apostolius, en parlant de sa patrie, dit avec quelque exagération qu'elle était la reine des villes après la ville reine [2]. C'était cependant, alors comme aujourd'hui, une des plus belles et des plus riches cités commerçantes de la mer Noire. Depuis 1203, les Comnènes avaient fondé à Trébizonde un empire rival de celui des Lascaris de Nicée. La ville avait une cour, un gouvernement à part; elle était capitale d'empire, empire provincial, sans doute, dont les maîtres étaient des parvenus ou

1. Onuphrius (*De pontificum et cardinalium creatione*, article Bessarion) prétend, d'après Biondo Fiavio, que Bessarion est originaire de Constantinople. Cette assertion est dénuée de fondement. Le titre de Trapezuntius lui est sans cesse donné par les contemporains, et comme un équivalent de son nom. Platina, Michel Apostolius, l'évêque de Fermo, ses plus sérieux biographes, s'accordent pour lui attribuer Trébizonde comme patrie. Lui-même. Bessarion, a écrit un éloge de Trébizonde qui se trouve au manuscrit 533, fonds grec, de la bibliothèque de Saint-Marc.
2. *Oratio funebris*. — Migne, t. CLXI, col. 132.

plutôt des usurpateurs. Mais l'usurpation remontait à deux siècles, ce qui la légitimait à demi; et les maîtres de Trébizonde avaient le grand mérite d'arrêter les invasions des Turcs et de défendre contre eux les traditions de civilisation qu'ils avaient puisées dans leurs origines byzantines, la langue et les arts de la Grèce. A ce moment-là surtout, il fallait faire bonne garde : des barbares plus farouches et plus cruels que les Turcs, les sauvages Mongols de Tamerlan, venaient planter leurs tentes de feutre dans l'Arménie et réduisaient tout en cendres sur leur passage. Ils s'avancèrent jusqu'à Amasie; mais la courageuse résistance des chrétiens de Trébizonde et de Géorgie fut couronnée de succès : ce seul petit coin de l'Asie Mineure resta grec, chrétien et indépendant.

C'est là que naquit Bessarion, probablement en 1403. Cette date prête matière à contestation. Bandini [1] donne pour date 1395; Bœrner avant lui, Ciacconi et Tiraboschi après lui [2], indiquent de même 1395. Nicéron [3] fait naître Bessarion en 1393, probablement par une erreur matérielle, puisqu'au moment de sa mort, en 1472, il dit que le cardinal était dans sa soixante-dix-septième année. Hody [4] le fait naître en 1389. Aucun de ces différents auteurs n'indique de sources contemporaines. Ni Platina, ni Michel Apostolius, n'ont fixé de date; Paul Jove et les correspondants ordinaires de Bessarion sont également muets, et les inscriptions gravées sur son tombeau ne nous renseignent pas davantage. Un seul document est explicite et nous semble résoudre la question. C'est l'oraison funèbre, prononcée devant Sixte IV, par Nicolas Capranica, lors des funérailles de Bessarion. On y lit : « Vixit Nicænus annis 69, mensibus 10, diebus 16. » On voit ensuite la date exacte de sa mort, le 14 des kalendes de décembre 1472, ce qui correspond au 18 novembre de la même année. On peut donc en déduire par un calcul très-simple que Bessarion est né le 2 janvier 1403 [5].

1. De vitâ et rebus gestis Bessarionis, ch. 1.
2. Bœrner, *De doctis hominibus Græciæ*, p. 31. — Tiraboschi, *Storia del. lett. Ital.*, t. VI, partie I, p. 355. — Ciacconius, *Hist. pontif. et cardin.*, t. II, col. 905.
3. *Commentarii virorum illustrium*, XXI; 128.
4. *De Græcis illustribus*, lib. I, p. 136.
5. Cf. Bonaventura Malvasia, *Comp. hist. basil. SS. XII Apostolor.*, p. 235. — Bandini (ch. 82) a cité la fin de la phrase : « Obiit Ravennæ 14 kalend. decembres A. Chr. 1472. » Il a supprimé le commencement que nous

Sur la famille de Bessarion, les renseignements précis font défaut : on n'est cependant pas complétement à court. Nicéron affirme sans preuve qu'il était d'origine noble [1]. Bandini [2] prétend qu'on ne sait rien, et il cherche à excuser son ignorance en rappelant que les Turcs ravageaient tout à cette époque. Comme s'il existait dans l'empire de Trébizonde des actes de l'état civil régulièrement tenus et qu'un incendie eût pu détruire ! En lisant avec soin les œuvres de Bessarion et ses biographes, on peut cependant réunir quelques éléments d'informations. Dans l'*Oratio dogmatica* [3], il dit de lui-même que Dieu lui a donné dès son jeune âge une destinée telle qu'il n'eût pas osé la souhaiter. Ailleurs il ajoute que, dès le jeune âge, il fut élevé dans la médiocrité et dans l'humilité [4]. Michel Apostolius [5] donne quelques renseignements de plus : « Les parents de Bessarion n'étaient ni nobles ni riches; ils étaient de ceux qui gagnent leur vie par le travail de leurs mains. »

On peut déduire de ces textes que Bessarion n'était pas « né ». Il était d'origine obscure; il n'était pas d'une de ces familles nobles qui servaient de cortége habituel au prince, d'où il tirait ses fonctionnaires de tout ordre; qui ne formaient pas, à vrai dire, une féodalité, où le fils avait la survivance des charges de son père, mais une aristocratie où la génération héritait de la génération précédente. Bessarion ne se recommandait donc pas par ses ancêtres; il était un homme nouveau et le fils de ses œuvres. Personne ne put jamais lui reprocher plus tard d'être pour ainsi dire un cardinal-né. Cependant, de ce que ses

citons ici, sans doute parce que, ayant donné sans l'appuyer la date de 1395, il ne voulait pas entrer dans une discussion qu'il n'avait pas même abordée. Son siége était fait. Au concile de Florence, Andrea de Santa Croce, qui a vu Bessarion, dit de lui : « Ætate juvenis sed doctrinâ et gravitate venerabilis. » (Labbe, t. XIII, col. 909.) En 1438, Bessarion, d'après notre compte, avait trente-cinq ans : l'épithète d' « ætate juvenis » peut tout à fait lui convenir, et il devait être un des plus jeunes prélats. Si l'on place sa naissance en 1395, il aurait eu quarante-trois ans : plusieurs prélats grecs devaient avoir déjà cet âge : Bessarion n'aurait pas été une exception remarquée. Il est vrai que les Romains classaient parmi les *juvenes* tous les hommes jusqu'à quarante-cinq ans. Mais au moyen âge ce sens de *juvenis* avait fléchi : l'épithète ne s'étendait plus aussi loin; d'ailleurs Andrea aurait-il osé l'appliquer à un personnage si près de la limite? Aurait-il eu prétexte à faire sur Bessarion une remarque toute spéciale?

1. *Loco citato.*
2. De vitâ Bessarionis, ch. 1.
3. Migne, t. CLXI, col. 612. — 4. *Id.*, col. 461. — 5. *Id.*, col. 132.

parents gagnaient leur vie par le travail manuel, il ne faudrait pas en conclure qu'ils étaient de la dernière classe de la société. Tout d'abord, ils étaient de condition libre : et dans une ville comme Trébizonde les artisans et marchands formaient une classe nombreuse, intelligente, puissante même par une certaine instruction et une aisance relative. Ils donnaient « le feu, l'eau et l'huile, » ajoute Michel Apostolius, le couvert, sinon le manger. Ils avaient donc plus que le nécessaire. Voilà ce qui ressort de la rhétorique banale de Michel Apostolius.

C'est probablement d'une famille de ce genre que Bessarion était né. Mais on n'a aucune donnée précise sur la condition et la vie de ses parents. Ce n'est pas une raison pour croire qu'il fût bâtard, comme le lui reprochait Marc d'Ephèse dans une querelle violente à l'époque du concile de Florence [1]. C'étaient de ces injures usitées dans les polémiques, injures pour ainsi dire renouvelées des Grecs et dont les lettrés de la Renaissance furent par trop prodigues dans leurs innombrables démêlés. D'après quelques vagues indications, on pourrait croire au contraire que Bessarion connut et conserva ses parents assez longtemps, qu'il eut même plus tard de leurs nouvelles. Platina dit qu'il fut envoyé à Constantinople par le soin de ses parents [2], et Bessarion, dans un de ses discours contre les Turcs après la prise de Trébizonde : « Ils m'ont enlevé, dit-il, mes amis, mes parents, ma patrie. » Dans ce passage, écrit en 1470, Bessarion rappelle la prise de Trébizonde en 1462 par les Turcs. Mais son père et sa mère avaient dû mourir auparavant ; il est probable qu'en 1462 la mort de sa mère était assez récente et que d'ailleurs elle avait survécu à tout le reste de sa famille [3].

1. Cf. Syropoulos, *Historia concilii Florentini*, sect. IX, ch. 6.

2. *Panegyricus*. — Voy. Migne, t. CLXI, col. 104.

3. Voici ce que dit Amyrytzès dans sa lettre à Bessarion à propos de la prise de Trébizonde (Migne, t. CLXI, col. 728) : « L'envoyé chargé de te remettre ma lettre est un de nos concitoyens, parent et ami de Paraskeuas, le serviteur de ta mère. Il a perdu, lui aussi, son fils et sa femme. Si tu veux bien lui venir en aide comme tu le pourras, tu rendras hommage à ta mère morte, car c'est en son nom qu'il est venu à toi : Τῇ μήτρι καὶ θανούσῃ δόξεις χαρίζεσθαι, καὶ γὰρ αὐτὸς δι' ἐκείνην πρός σε ἔδραμεν. » — De ce texte il semble résulter : 1° que la mère de Bessarion, morte avant 1462, avait dû survivre à son mari ; 2° que sans doute elle ne laissait pas d'autre enfant qui pût recueillir son serviteur ; 3° qu'enfin il y avait au moins une petite aisance dans la famille de Bessarion, puisque un serviteur put se retirer à la mort de sa mère.

Son nom se trouve souvent écrit dans les manuscrits Bissarion [1]. Mais l'orthographe Bessarion est beaucoup plus fréquente et généralement admise, ce qui semblerait prouver qu'au quinzième siècle le mot grec Βησσαρίων se prononçait plus souvent Bessarion que Bissarion. Comme Molière, il a rendu célèbre un nom d'emprunt. Il ne s'appelait pas Bessarion. La famille l'avait baptisé sous le nom de Jean [2]. Ces changements de nom étaient fréquents, peut-être même obligatoires, lorsqu'on abandonnait le monde pour s'ensevelir dans un monastère. C'est ainsi que Georges Scholarius devenu moine se fit appeler Gennadius. Les laïques imitèrent cet usage : Gémiste (γεμίζω, remplir) prit le surnom de Pléthon (πλήθω), qui a le même sens, mais qui avait pour lui l'immense avantage de ressembler à Platon. Pierre de Calabre, directeur de l'Académie romaine, adopta le nom plus harmonieux et plus sonore de Pomponius Lætus. Les changements de noms étaient donc aussi caprices de lettrés. Bessarion avait adopté le sien par patriotisme. L'anachorète saint Bessarion, Égyptien qui vivait au IV[e] siècle de l'ère chrétienne, et dont la fête se célèbre le 17 juin, n'était pas un modèle que notre cardinal choisit pour chercher à lui ressembler. C'était un de ces ascètes de la Thébaïde qui, selon son biographe, était « comme les oiseaux, les poissons et les animaux, sans aucun souci des choses présentes. » Ses biographes le louent de vivre sans abri, brûlé par le soleil, couché sur le sable ardent, couvert d'une simple tunique dont il se dépouilla un jour pour revêtir le cadavre nu d'un mendiant qu'on allait enterrer. Son plus grand tour de force est d'être resté quarante jours et quarante nuits debout, les yeux et les mains levés au ciel, sans se coucher ni dormir. On ne dit pas qu'il ait négligé pendant tout ce temps de prendre aucune nourriture; mais on lui attribue des miracles de toute sorte [3]. Bessarion avait des vertus humaines : celles des saints

1. Cf. Mss. de la Biblioth. nation., n[os] 1753 et 4154 latins.

2. Étienne Borgia, secrétaire de la congrégation de la Propagation de la foi, a vu sur un Plutarque de la bibliothèque du Mont-Cassin l'autographe suivant de la main même de Bessarion : « Alium librum Plutarchi de vitis Antiquorum triginta, mihi *Johanni* cardinali Nicæno præstitum per venerabiles religiosos de Abbatiâ Florentinâ, dedi transcribendum presbytero Johanni Græco de Candiâ cognomine Rhosio qui portavit eum secum Venetias ibidem transcribendum 21 februar. 1455. Si quid mihi accidat ibi quæratur. » (Bandini, chap. 2.) D'autres ont prétendu qu'il s'appelait Basile. Cet autographe tranche, à ce qu'il nous semble, la question.

3. Cf. Bollandistes, *Vie des saints*, Mois de juin, t. III, p. 299-303. Il n'est question dans ce recueil d'aucune vie de saint Bessarion, composée

comme saint Boniface, qui ne font pas de miracles. S'il adopta ce nom en entrant au couvent, c'est pour avoir toujours présente à l'esprit sa patrie absente. Saint Bessarion était le patron de Trébizonde. La destinée de Bessarion fut de beaucoup voyager, de vivre presque en nomade à Trébizonde, à Constantinople, dans le Péloponèse, à Rome, en Allemagne, en France, à Venise. Mais son patriotisme n'en était pas altéré : il se souvint toujours avec attendrissement de sa petite patrie Trébizonde et de sa grande patrie la Grèce.

Il est fort difficile de dire comment se passa son enfance à Trébizonde et quelle fut sa première éducation. Platina prétend[1] que dès son jeune âge il admira le philosophe Diogène, le poëte Déiphile, puis Thalès, Anaximandre, Anaximène, l'historien Hécatée, le rhéteur Eschine, tous nés à Sinope ou à Milet, les deux métropoles de Trébizonde ; qu'en outre il chercha à s'approprier le charme de Socrate, l'abondance de Platon, la subtilité d'Aristote, la douceur d'Isocrate, la force de Démosthène ; il ajoute qu'ainsi il tempéra la redondance de l'Asiatique par la sobriété du génie attique : c'est là un pur développement de rhétorique et qui sent son dixième livre de Quintilien. Bessarion quitta trop jeune sa patrie pour avoir pu y faire des études aussi complètes et d'aussi longues méditations sur les auteurs qui étaient plus particulièrement « ses ancêtres », comme le dit Platina. Michel Apostolius ne satisfait pas beaucoup plus notre légitime curiosité [2]. D'après lui, les parents du jeune Bessarion, frappés de ses belles dispositions et de son extrême facilité à tout apprendre, l'auraient placé auprès du métropolitain de Trébizonde, Dosithée, qui aurait été son premier maître. Mais il est probable que ce Dosithée dont parle Michel Apostolius n'est autre que l'archevêque de Sparte, que la plupart des biographes de Bessarion s'accordent à reconnaître comme son premier

par notre cardinal. Platina (*Panégyr.*, Migne, t. CLXI) prétend qu'il écrivit la biographie de son patron. Son témoignage est unique, et l'on ne trouve nulle part dans la liste des ouvrages de Bessarion la mention de cette prétendue biographie. Bessarion n'est probablement pas un nom grec venant de Βῆσσα, vallon. C'est un mot venant sans doute d'une racine copte. Beaucoup de noms propres en Égypte ont ce radical. Βήσας est le nom d'une divinité locale égyptienne et d'un danseur égyptien. Βῆσσα est une ville d'Égypte près d'Antinopolis. (Cf. Pape, *Grischische eingenammen.*) C'est là l'étymologie la plus probable, et nous remercions M. Egger de nous l'avoir suggérée.

1. Migne, t. CLXI, col. 104. — 2. *Id.*, col. 132-133.

maître dans le Péloponèse. Je ne serais cependant pas éloigné de croire que Bessarion, dès son plus jeune âge, fut placé près de quelque prélat vertueux et savant qui lui donna cette première initiation, la plus vive, la plus durable de toutes et qui décide souvent des vocations. « Dès ma plus tendre jeunesse, dit-il lui-même, j'ai passé tout mon temps à l'étude des lettres; j'ai lu, appris ou écrit beaucoup sur la vanité du monde, sur la morale, sur les peines et les récompenses éternelles [1]. » Ce qui ressort certainement de ce passage, c'est que jamais Bessarion ne se livra à aucun travail manuel. Peut-être même fut-il destiné par ses parents à l'état ecclésiastique. Cela expliquerait ce que disent Platina [2] et Nicolas Capranica [3], qu'il fit le voyage de Constantinople par le soin de ses parents et pour achever son éducation [4].

Il est impossible de fixer une date pour ce voyage : on peut affirmer qu'il était à Constantinople en 1425, car il fréquente vers cette époque l'école de Chrysococcès avec Philelpho, et il prononce une monodie à propos de la mort de Manuel Paléologue, qui eut lieu cette même année. Mais peut-être y était-il beaucoup plus tôt : un de ses contemporains [5] prétend que, au moment où il fut promu archevêque de Nicée, il avait passé vingt et un ans dans un monastère du Péloponèse. Nous discuterons plus tard cette assertion. Il faudrait admettre dans ce cas que Bessarion quitta Trébizonde vers 1415 ou 1416, et qu'il entra tout de suite dans un monastère à titre d'élève et pour y faire ses études.

On ne peut donc préciser au juste l'époque où il se sépara pour toujours de sa famllle et de sa patrie. On ne sait pas tout ce qu'on voudrait connaître de sa famille et de sa première éducation. Mais ce qui résulte clairement des documents sur

1. Migne, col. 461 et 486. — 2. *Id.*, col. 104.
3. Bonaventura Malvasia, *loc. citat.*, p. 238.
4. Les Grecs de Trébizonde venaient en foule à Constantinople, soit pour leur commerce, soit surtout pour achever leur instruction théologique et entrer dans les ordres. Lequien, dans son *Histoire des patriarches de Constantinople* (*Oriens Christianus,* t. I), parle, en 1458, d'un Siméon, Grec de Trébizonde, nommé par la faction du clergé de sa patrie. Il est renversé, parce qu'on l'accuse de latinisme, puis rétabli après deux patriarcats éphémères. Lequien ajoute que les Grecs de Trébizonde occupaient toutes les hautes charges à la cour du Sultan.
5. Syropoulos, *Historia vera unionis non veræ*, section V, chap. 11.

l'enfance de Bessarion suffit déjà pour jeter un certain jour sur le reste de sa vie.

Né au bord de la mer, dans une ville de navigateurs et de marchands, il ne reculera jamais devant les voyages : jusqu'à l'âge le plus avancé, il sollicitera ou acceptera les légations, et, malgré ses plaintes sur sa santé, il ne sera jamais ennemi du déplacement. Il se résigne tout jeune à quitter sa famille et sa première patrie : c'est un sacrifice que lui impose l'état monastique qu'il veut embrasser. D'ailleurs, dans cette capitale provinciale qui a nom Trébizonde, malgré l'affectation à suivre les modes et les usages de Constantinople, l'horizon est borné. Bessarion est jeune et a de nobles et puissantes aspirations; il veut s'instruire et agir. Est-ce à Trébizonde qu'il trouvera des rhéteurs dignes de le former au grand art de la parole? des philosophes capables de lui faire comprendre et goûter Platon ? des théologiens qui lui dévoilent tous les secrets de leur science si subtile et si complexe? des bibliothèques assez riches pour satisfaire la soif ardente de connaître dont il est dévoré ? Il faut déjà à notre jeune écolier des maîtres plus éprouvés et plus célèbres, des lectures plus variées. Il lui faut ce milieu poli, intelligent, cette société d'élite qui depuis dix siècles tient le sceptre de l'Orient et jouit du plus riche patrimoine de culture et de civilisation. Sa famille lui fait quitter Trébizonde ; il abandonne sa ville natale. et pour toujours. Constantinople et Rome, la Grèce et l'Italie, voilà désormais ses patries adoptives et ses résidences de prédilection.

CHAPITRE II

SÉJOUR DE BESSARION A CONSTANTINOPLE

L'empire byzantin a été trop calomnié. Au moyen âge, les Grecs étaient schismatiques et n'aimaient pas à se battre, double raison pour qu'ils aient été un objet de mépris de la part de ces farouches croisés d'Occident, aussi guerriers que fanatiques. Plus tard, Montesquieu et Gibbon émettaient l'opinion que les Grecs se disaient les fils des Romains seulement parce qu'ils vivaient sur leurs tombeaux. Le nom de Bas-Empire donné naturellement à cet empire, qui fait suite à celui des Césars romains, est devenu dans l'esprit des contemporains une flétrissure de plus. On oublie que Byzance a été au moyen âge pour l'Orient ce que Rome a été pour l'Occident : qu'elle a dompté les barbares par les armes ou la diplomatie ; qu'elle les a civilisés par la religion et la culture intellectuelle. Combien d'attaques n'a-t-elle pas subies ! De combien de ruines ne s'est-elle pas relevée ! Et au prix de quels efforts a-t-elle pu transmettre à l'Italie l'inestimable trésor de ses lettres, de ses arts et de sa civilisation ! On commence à revenir un peu sur ces préjugés [1]. Sans doute on reproche encore, et avec raison, à cet empire, son despotisme exagéré, ses intrigues, ses révolutions nombreuses, sa corruption, ses vices de toute sorte. Mais on lui rend plus de justice pour les nombreuses invasions qu'il a com-

1. Voir les grands travaux de MM. Egger, Miller, Brunet de Presles; les thèses assez récentes de MM. Rambaud sur Constantin Porphyrogénète et Drapeyron sur Héraclius.

battues, pour son habileté à vivre au milieu de tant d'ardentes convoitises, enfin pour son brillant héritage qu'il a légué à la Renaissance.

Jamais peut-être l'empire grec n'avait été plus près de sa ruine que sous le long règne de Jean Ier Paléologue (1341-1391). Les guerres civiles suscitées par l'ambition de Cantacuzène, l'intervention permanente des Turcs dans les affaires intérieures, la terrible querelle avec les Génois de Galata, avaient singulièrement ébranlé le trône des Paléologues. On avait vu l'héritier de cette belle couronne s'embarquer pour l'Occident, mendier des secours en Italie aux pieds du pape Urbain V (1370), se faire retenir captif à Venise, où il ne pouvait payer ses dettes ; puis, revenu dans son empire, grâce au dévouement de son fils Manuel, il avait dû disputer son fantôme de pouvoir à son fils aîné, Andronic, qui conspirait avec Sanzès, fils d'Amurath Ier. Jean Ier dut subir l'humiliation de s'entendre avec le sultan : les deux pères, selon l'usage de la cour de Byzance, privèrent de la vue leurs fils dénaturés. « De tout l'immense empire romain, il ne restait plus que deux villes de Thrace et quelques îles [1]. » Et pendant ce temps, Bajazet réduisait tous les émirs musulmans de l'Asie qui avaient jadis obéi aux princes Seldjoucides. En Europe, il soumettait à un vasselage régulier les Serbes et les Bulgares. Il se rendait maître de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie. Il établissait à Gallipoli une flotte qui dominait l'Hellespont et qui interceptait les secours envoyés par les Occidentaux. Enfin, il anéantissait à Nicopoli les croisés de France et d'Allemagne. Rien ne semblait défendu à son ambition et il pouvait, le premier, jurer de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome [2].

Au commencement du quinzième siècle, une sorte de renaissance semblait au contraire se produire : « L'Empire, cette vieille femme, apparaissait comme une jeune fille parée d'or et de pierres précieuses [3]. » Tamerlan était venu avec ses Mongols et avait pris l'orgueilleux Bajazet sur le champ de bataille d'Ancyre (1402). Manuel, fils et héritier de Jean Ier, était allé en Occident pour solliciter des secours auprès du « pauvre fol de roy » Charles VI, auprès de l'usurpateur Henri de Lancastre,

1. Gémiste Pléthon, 2e *Mémoire à Théodore*, ch. 20, dans Migne, t. CLX.
2. Cf. Gibbon, chap. 63 et 64.
3. Manassès, cité par Rambaud, p. VIII.

soutenant son rang au prix des plus grandes dépenses, déployant un luxe effréné, en même temps qu'il justifiait sa réputation de théologien par des discussions sérieuses avec les plus subtiles docteurs du temps. Il s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de la prise de Constantinople, assiégée depuis près de dix ans par Bajazet.

Manuel apprend au contraire, à Modon, la défaite et la captivité du Sultan. Il s'embarque à la hâte pour sa capitale; il relègue dans l'île de Lesbos son neveu, le prince de Sélymbrie, avec lequel il avait été forcé de partager le pouvoir. Il reprend l'habile politique de division qu'avaient toujours pratiquée les souverains de Byzance. Isa, Soliman, Musa et Mahomet Ier se disputaient l'héritage de Bajazet. Manuel se fait prêter le serment de vassalité par Soliman et lui octroie l'investiture de la Romanie. Il en reçoit en échange Thessalonique et les places les plus importantes du Strymon, de la mer de Marmara et de la mer Noire. Musa veut se venger par une attaque contre Constantinople de cet appui prêté à un rival : les Turcs sont repoussés par terre et par mer, et les Grecs s'arment personnellement pour les chasser. Mais Soliman a été tué par son frère (1410). Manuel fait alliance avec Mahomet Ier, le plus puissant des fils de Bajazet; il lui prête des vaisseaux pour passer en Europe. Musa s'est déjà fait proclamer à Andrinople et prétend soumettre la Servie et la Valachie, qui ont secoué le joug des Turcs. Mahomet bat Musa, le tue et reste seul maître de l'empire ottoman. Il demeure jusqu'à sa mort le fidèle vassal de l'empereur; il lui paye un tribut annuel de 300,000 aspres [1], à condition qu'il garde prisonnier un Mustapha prétendant au titre de Sultan. En mourant, il confie à l'empereur grec la tutelle de deux de ses fils pour les soustraire à l'inévitable mort que leur préparait le sultan Amurath, afin de s'affermir lui-même sur le trône (1421) [2].

A ce moment se produit comme une sorte de réveil du patriotisme et de la littérature à Byzance. On dirait que l'*homme malade* veut revenir tout à fait à la santé. Il arrive en effet que, dans

1. L'aspre, monnaie d'argent, dont le prix a beaucoup baissé, mais qui valait à peu près le cinquantième du ducat (Cf. Leunclave, *Pandect. Turc.*, p. 406-408, dans Migne, t. CLIX), c'est-à-dire entre 15 et 20 centimes.

2. Voir pour cette histoire politique : Georges Phrantzès, lib. I (Migne, t. CLVI); Ducas, chap. 18-27 (Migne, t. CLVII); Chalcocondyle, lib. IV (Migne, t. CLIX).

la vie des nations comme dans la vie des individus, le jour qui précède la grande catastrophe semble d'une sérénité rassurante ; la vie paraît douce et légère; l'espoir renaît au cœur, au moment où la tombe s'ouvre déjà. Au commencement du quinzième siècle, Constantinople est la capitale de la société : Manuel Chrysoloras, un des premiers des Grecs émigrés en Italie, nous décrit avec complaisance la richesse et les splendeurs de la ville incomparable [1].

Codinus Curopalata, c'est-à-dire chambellan sous les derniers Paléologues, nous donne une liste complète des monuments, des curiosités, des spectacles de la grande capitale. Il passe en revue les statues, les portes et les palais, les églises et les monastères, les sépultures impériales. C'est une sorte de guide complet de Constantinople au quinzième siècle, guide des plus précieux pour l'archéologue et l'antiquaire [2].

La cour de l'empereur était bien digne de cette riche capitale. Ses fils, ses frères et ses gendres avaient le titre de *despotes ;* les autres princes étaient décorés des noms pompeux de *Sébastocrator* [3] et de *César;* puis venaient le *Grand Domestique*, le *Panhypersebastos* [4], le *Protovestiaire* [5]. Codinus énumère ensuite sans indiquer leurs fonctions soixante-douze charges de cour dont aucune n'est religieuse : ce sont des ministres, des chefs de la flotte et de l'armée, des directeurs de la police et des douanes, des magistrats et des financiers. C'est là un somptueux et coûteux état-major assujetti à une étiquette rigoureuse, recruté dans les rangs de la noblesse et respecté de toute la nation. C'est l'héritage des derniers empereurs romains étendu et agrandi sous leurs successeurs de Byzance. Il semble que, de même que nos derniers rois de France, les Césars Grecs aient senti le besoin de grouper la noblesse autour de leur personne pour la rendre plus vénérable et pour dissimuler le vide de leur propre existence.

L'empereur Manuel était le digne souverain de cette cour bril-

1. Lettre à l'empereur Jean II, pour comparer l'ancienne Rome à la nouvelle, ch. 37 et suiv. (Migne, t. CLVI).
2. Voir Georges, *Codinus Curopalata*, Migne, t. CLVII, col. 9 et suiv.
3. Titre inventé par Alexis Comnène pour son frère Isaac.
4. Le Panhypersebastos avait été créé par le même Alexis pour son beau-frère Michel Taronitès, qu'il égalait ainsi aux Césars; cette dignité fut placée ensuite après celle de Grand Domestique.
5. Charge créée par Michel Paléologue, égalée d'abord au titre de César, puis remise à ce rang sous Cantacuzène.

lante. Il avait été fêté en France et en Angleterre comme le premier chevalier de l'Orient ; il s'était distingué tout jeune en réunissant à Constantinople l'argent nécessaire pour délivrer son père, captif des Vénitiens, et en le ramenant, malgré les Turcs et son frère aîné, parmi les siens. Il avait montré ses qualités de diplomate dans ses alliances successives avec les fils de Bajazet. C'était un prince byzantin dans la bonne acception du mot, c'est-à-dire élégant, lettré et surtout théologien savant. Ses œuvres sont arrivées jusqu'à nous [1]. Elles sont théologiques ; on y voit entre autres une *Oraison sur le sommeil de la Vierge Mère de Dieu*, deux *Dialogues avec Mahomet* sur les anges et les hommes, sur la chute d'Adam, le jugement dernier et le paradis des musulmans ; des *prières du matin*, des *chapitres de componction*. Cet empereur est un véritable patriote ; mais, en même temps qu'il relève ou répare les murailles de sa capitale, il écrit une *prière à la Vierge pour conjurer les périls du moment*. Il ne faudrait pas croire pour cela que Manuel fût une sorte de moine sur le trône : toute son histoire le montre au contraire fort appliqué aux affaires guerrières et politiques de l'empire. Mais les Césars de Byzance étaient en même temps les chefs de l'Eglise grecque : ils jouaient comme les califes et les czars un rôle aussi religieux que politique. Toutes leurs guerres étaient des guerres saintes ; toute révolte contre eux était un sacrilége ; on la punissait avec le fanatisme et la cruauté qui accompagnent ordinairement les guerres religieuses. Ils étaient des pontifes en même temps que des souverains.

Cette préoccupation religieuse le poursuit jusque dans les préceptes qu'il a composés pour son fils ; c'est le plus curieux et le plus développé de ses ouvrages. Il y prend le titre d'empereur religieux et chrétien [2].

On y trouve beaucoup de conseils remarquables à plus d'un titre : d'abord le dogme du droit divin : « Aime Dieu comme tes sujets ; un roi est pour Dieu ce que sont les sujets pour le roi. — Préfère à tout la sainte Eglise, qui te préfère à tous. —

1. Voir Migne, t. CLVI, col. 81 à 583.

2. Migne, t. CLVI, col. 313 et seq. — Plus tard, dans un discours qu'il tenait aux Grecs au concile de Florence, Jean II célébrait aussi la science de son père Manuel comme théologien : « Vous savez très-bien quelles étaient la sagesse et l'expérience de mon père. Ce n'était pas seulement un philosophe distingué, mais aussi un subtil discuteur de dogmes ecclésiastiques. » (*Acta Græca,* dans Labbe, t. XIII, col. 976.)

Les fleurs sont l'honneur des prés; les astres, du ciel; le zèle pour la vérité, du souverain. » Il recommande à son fils de savoir supporter le malheur; de ne pas désirer le succès par de mauvais moyens; de vivre et de gouverner selon les lois; d'être brave dans les combats, parce que la lâcheté est mauvaise conseillère; de ne pas craindre d'attaquer l'ennemi en face et en plein jour; de savoir ce qui est bien et de pouvoir le recommander par une parole éloquente. Il résume tous ses conseils par les deux préceptes de la morale : ne fais pas le mal, fais le bien. C'est là un noble langage; et ces préceptes sont d'un ordre plus élevé que ceux de Constantin VII, qui apprenait à son fils « comment un empereur doit parler, se conduire, marcher, rire, s'habiller, se tenir debout et s'asseoir sur le trône [1]. » Ce qui les dépare un peu, c'est qu'on y sent encore de la part de l'empereur un amusement littéraire, un petit tour de force d'écrivain. Il donne ses préceptes en acrostiches.

La société byzantine est la plus polie, la plus cultivée de l'Europe. Par son instruction soignée, par la délicatesse de ses mœurs, par le raffinement de son luxe, elle dépasse même les Italiens. Depuis 1261, les Latins, les barbares, comme disaient les Grecs, ont été chassés de Constantinople. A leur retour, les exilés ont voulu effacer toutes les traces de leur défaite et de l'invasion occidentale. Une réaction violente a éclaté contre les mœurs et les modes introduites par les « Francs ». Les exercices de l'esprit ont regagné toute leur ancienne faveur. La langue elle-même se ressent de cette renaissance. Les Grecs de bonne compagnie repoussent avec horreur cette langue nouvelle, accommodée aux besoins du siècle, mais déparée de néologismes, qu'on appelle le romaïque [2]. Ils affectent de ne plus écrire et parler que le grec ancien le plus pur. Ils laissent aux dernières classes de la population l'usage de cet idiome méprisé qu'ils ne cherchent même pas à comprendre. C'est dans la langue de Thucydide et de Démosthène qu'ils causent et qu'ils écrivent : et dans cette langue d'illustres rhéteurs, les deux Chrysoloras, Jean Argyropoulos et le célèbre Chrysococcès méritent par leur éloquence les applaudissements d'une foule enthousiaste d'audi-

1. Voir *Contin. sur Const. VII*, col. 15, p. 447, cité par Rambaud, p. 135.
2. Cf. Philelpho, lib. III, f° 26 (édit. de Venise, 1492). « Là (à Constantinople), il y a un certain nombre d'hommes instruits, des mœurs cultivées, et une langue pure. »

teurs et de disciples. Gémiste Pléthon est égalé à Platon dont il cherche à voler le nom et dont il commente ou complète les ouvrages. Georges Scholarius, Jean Plusiadème, Amyrytsès, Marc Eugenikos commencent déjà à discuter sur la théologie ou à composer des ouvrages écrits dans un grec infiniment plus pur que le latin des théologiens occidentaux [1].

Dans ce cycle d'études et d'ouvrages, la théologie tenait toujours le premier rang : c'était la science « première ». Nul, ni clerc ni laïque, n'était dispensé de s'y exercer et d'y briller par sa profondeur et sa subtilité s'il voulait obtenir quelque réputation et quelque crédit. Le peuple même était, comme par le passé, ergoteur, porté aux spéculations ardues et aux controverses les plus subtiles. Il montrait même quelque excès dans ses préférences : sa dévotion étroite et mesquine, ses superstitions grossières engendraient trop souvent des rixes sanglantes, des émeutes, quelquefois même des révolutions qui affaiblissaient le pouvoir et favorisaient les progrès de l'ennemi. Reconnaissons toutefois qu'on a un peu trop reproché aux Grecs de disputer sur les *hypostases,* au moment où les Turcs faisaient irruption dans leur ville. Les discussions théologiques étaient les seules permises à Constantinople. C'est dans le seul domaine de la théologie que les intelligences pouvaient se donner librement carrière. De tout temps, l'opposition politique s'était traduite par une opposition religieuse, soit à l'époque de Justinien, soit à l'époque des Iconoclastes. La controverse séduisait alors les plus nobles esprits : les caractères les plus fortement trempés se distinguaient par leur acharnement à maintenir leurs principes. Les disputes des théologiens étaient stériles sans doute, mais pas plus que celles des scolastiques occidentaux. Des deux côtés il n'y avait plus à cette époque ni recherche originale, ni effort raisonné et vigoureux pour arriver à la vérité. Cependant de nobles idées, de fortes convictions se faisaient jour de temps à autre et donnaient quelque intérêt et quelque dignité à tous ces débats.

L'art était cultivé comme par le passé, mais avec moins de succès que les lettres ; il était religieux, lui aussi. Les tableaux de sainteté, les sculptures représentant des personnages vénérés de l'Eglise, voilà à cette époque les principales œuvres des

1. Voir, dans Migne, *Patrologie grecque,* t. CLVI à CLXI, les biographies et un grand nombre des ouvrages de la plupart de ces auteurs.

artistes. Mais ils ne pouvaient déployer librement leur talent. Ils étaient les esclaves des règles anciennes ; ils étaient assujettis à copier servilement les types hiératiques. Au concile de Sainte-Sophie (1450), les Grecs reprochent aux Latins de peindre, de sculpter des images qui ne ressemblent pas aux types consacrés par la tradition, et d'accommoder les chants et les psalmodies séculières aux psalmodies ecclésiastiques [1]. En effet chez les Latins, Giotto avait déjà décoré de ses admirables fresques, si énergiques et si vivantes, Santa Croce de Florence et l'Annunziata de Padoue. André Orcagna et Benozzo Gozzoli avaient peint sur les murs du Campo Santo de Pise leurs grandes scènes du *Triomphe de la mort* et de l'*Ancien Testament*. Déjà, dans ces peintures, le caractère de chaque tête est accentué, le dessin est d'une finesse exquise, le détail est choisi, significatif, parlant. A Constantinople, les artistes n'ont pas dépassé Cimabué : le Christ est toujours maigre, décharné, cadavérique. Les Madones ressemblent toutes à l'éternelle Madone du Louvre, attribuée aux vieux maîtres, avec son même nez de travers, son même grand voile, son même teint noir traditionnel [2]. Encore de nos jours les églises de Constantinople sont ornées de tableaux de sainteté qui reproduisent ces vieilles scènes et leurs personnages dans leur attitude obligée [3] ; et, lorsqu'on assiste à quelque cérémonie dans une église grecque, on entend une mélopée un peu monotone, mais naïve et pleine de charme, et qui reproduit sans doute avec quelque fidélité les anciens chants du rituel byzantin.

Les Grecs du quinzième siècle n'avaient donc guère fait de progrès : il ne faut pas leur en faire un grand crime, car le moyen âge est une époque de stagnation, et partout l'esprit humain semble sommeiller, en Occident comme en Orient. Mais au moins avaient-ils encore le mérite d'être les bibliothécaires de l'antiquité, d'en garder soigneusement, pour le transmettre aux générations nouvelles, le précieux dépôt. Ils avaient une pléiade brillante de grammairiens, de rhéteurs, de philosophes et de théologiens : c'étaient les maîtres de ce temps; ils allaient

1. Concile de Sainte-Sophie. Cf. Labbe, t. XIII, col. 1359.
2. Cf. les tableaux d'origine byzantine de la galerie des Uffizi de Florence et des Académies des beaux-arts de Florence et de Venise.
3. Ceci est remarquable surtout dans les fresques et les mosaïques des fameux couvents du mont Athos. Voir *Mission au mont Athos*, par M. Bayet, dans les *Archives des missions*, 3e série, t. III, p. 496.

former de nombreux disciples tous ardents à l'étude, tous enthousiastes de l'antiquité, et cherchant à la faire revivre par leurs traductions, par leurs commentaires ou par les copies de manuscrits, ceux-là mêmes, en un mot, qui ont émigré en Italie.

Bessarion a été jeté de bonne heure dans ce milieu si actif et si intelligent. Il s'y est distingué par ses brillantes facultés ; il y a gagné la réputation et le crédit, et il est devenu un des plus instruits et des plus éloquents des Grecs qui ont passé plus tard en Italie. Il est comme leur représentant le plus autorisé et leur chef de file. Il venait à Constantinople pour achever ou plutôt pour refaire ses études, à peine commencées dans sa province de Trébizonde. Il y avait alors une méthode d'enseignement toute rationnelle et capable de faire atteindre à l'esprit tout son développement. La grammaire donnait à l'enfant le mécanisme de la langue, l'instrument dont il devait faire usage pour parler et pour écrire. La poésie développait ensuite son imagination ; il apprenait à étudier dans l'épopée les fictions de la mythologie, les exploits des grands hommes et des héros ; dans le théâtre, les mouvements de l'âme humaine et de la passion. Venaient ensuite la rhétorique, la philosophie, les sciences, la théologie : le jeune homme avait alors tout son bagage et pouvait se lancer dans la vie. Bessarion franchit successivement les divers degrés de ce programme sagement ordonné. Ses biographes les plus intimes, Platina et Michel Apostolius [1], nous le montrent livré successivement à ces divers exercices. Ils ne nous parlent pas de ses premiers maîtres. Mais nous avons d'autre part des renseignements. Bessarion a fréquenté l'école publique du célèbre rhéteur Chrysococcès vers 1425 et peut-être plus tôt [2].

Les rhéteurs étaient alors en Grèce, comme un peu plus tard en Italie, à la fois des grammairiens et des humanistes, faisant connaître la langue et initiant à la littérature. Ils expliquaient et commentaient les textes des historiens, des orateurs et des poëtes. Tel était l'enseignement de Chrysococcès : il y avait acquis la répu-

1. Migne, t. CLXI, col. 105 et col. 133.

2. Cf. Philelpho (liv. VI, épist. 35). — Dans une de ses lettres adressée à Bessarion, de Milan (x des kalendes de février 1448), on lit le passage suivant : « Te autem pater reverendissime majorem in modum miror qui me, cum *ab urbe Constantinopoli noris vel in publico discendi ludo, ubi post obitum mei soceri Chrysoloræ, fuimus apud Chrysococcem condiscipuli...* » Jean Chrysoloras, beau-père de Philelpho, était déjà mort en 1425, et Philelpho quitta Constantinople en 1427. C'est donc de 1425 à 1427 qu'a eu lieu la liaison entre Philelpho et Bessarion.

tation et la fortune; il était devenu diacre de l'Eglise cathedrale de Sainte-Sophie et grand sacellaire, c'est-à-dire administrateur suprême de tous les monastères d'hommes et de femmes de l'empire grec, au-dessus même du préfet des monastères [1]. Bessarion était son élève chéri et conserva toujours avec lui des relations de vive intimité. Lors du concile de Florence, Manuel Chrysococcès avait donné à Bessarion sa procuration pour le représenter et approuver en son nom tout ce qui serait fait. A cette école de Chrysococcès, Bessarion connut Philelpho. S'il est arrivé, comme c'est probable, avant 1425, il put connaître aussi Jean Aurispa, qui fit vers 1423 le voyage de Constantinople [2]. Quelques lettrés italiens commençaient déjà à aller sur place apprendre le grec, de même que quelques Grecs partaient pour l'Italie afin d'ouvrir école [3]. La répulsion des Grecs pour les Latins devenait moins vive que par le passé. Certains mélanges commençaient à s'opérer, en attendant la fusion de la Renaissance. Cependant, si Bessarion fut en rapport avec quelques Italiens, il n'est pas probable qu'il ait appris d'eux leur langue. L'enseignement à Constantinople était grec exclusivement, la littérature et la philosophie grecques étaient seules étudiées : tout ce qui était latin était proscrit comme sentant l'hérésie. Au concile de Florence, les Grecs ne savaient pas le latin, et il fallut à l'empereur un interprète pour se faire comprendre. Les Grecs émigrés en Italie durent apprendre le latin [4]. On peut se demander si Bessarion lui-même le connaissait : il est probable qu'il en avait quelque teinture et qu'il lut les Pères de l'Eglise latine. Mais il ne savait certainement ni le parler, ni l'écrire. A son arrivée en Italie, il se mit à l'apprendre, nous disent ses biographes [5], mais il y fit de rapides progrès.

1. C'est avec ce titre que Manuel Chrysococcès figure dans l'acte d'union du concile de Florence. — Cf. Göthe, *Leben des Cardinals Bessarions*, p. 213. Le grand sacellaire, *μέγας σακελλάριος*, était le second fonctionnaire laïque de l'église de Sainte-Sophie. Il venait immédiatement après le grand économe. (Cf. *Codinus*, dans Migne, t. CLVII, col. 25.)

2. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, p. 1007 et seq.

3. Manuel Chrysoloras, père de Jean, a séjourné presque constamment en Italie, depuis 1396 jusqu'à sa mort, en 1415 : et il y a été le maître du Pogge, de Vergerio, de Gianozzo Manetti, du savant pape Nicolas V et d'Ambroise le Camaldule, sans compter les autres. (Cf. Tiraboschi, *id.*, t. VI, p. 798.)

4. Victorin de Feltre a été le maître de Théodore Gaza et de Georges de Trébizonde (Tiraboschi, t. VI, p. 1016).

5. Voir Bandini, ch. 13.

A ce moment sans doute, Bessarion renonça volontairement au monde pour entrer dans les ordres, et, ainsi que nous l'avons dit, il changea son nom de Jean pour prendre celui du patron de Trébizonde. Il fit ses vœux dans l'ordre de Saint-Basile [1]. Saint Basile a été pour les monastères de l'Orient ce que fut saint Benoît pour ceux de l'Occident. Il leur a donné leur règle, et il a su l'accommoder si bien aux aspirations et aux exigences de l'Eglise grecque, que cette règle est encore aujourd'hui suivie par la plupart des communautés monastiques de l'Orient. Mais souvenons-nous aussi que saint Basile était un des esprits les plus larges et l'un des plus grands docteurs du quatrième siècle, l'un de ceux qui se rapprochaient le plus des docteurs latins. Ses écrits sont acceptés indifféremment par les deux Eglises d'Orient et d'Occident : il y a même en Italie plusieurs associations religieuses régies par sa loi monastique. Choisir l'ordre des basiliens de préférence à tant d'autres, attachés avec plus de fanatisme au dogme oriental, c'était déjà montrer sa tendance vers le rapprochement des deux Eglises; c'était pour ainsi dire prendre rang et marquer sa place dès le début parmi les partisans de l'Union. C'est donc à Constantinople, et vraisemblablement vers 1425 ou peu après, que Bessarion entra dans le clergé régulier [2]. — Ce clergé était alors beaucoup plus instruit que le clergé séculier; il avait en même temps des mœurs plus pures et jouissait d'une considération mieux établie. Les simples prêtres pouvaient se marier; les moines faisaient vœu de célibat. De là cette dictinction qui subsiste encore aujourd'hui en Russie entre le clergé blanc, composé de popes ignorants, ivrognes souvent, toujours mariés, et qui restent condamnés aux fonctions inférieures, tandis que le clergé noir ou régulier, très-savant et très-considéré, arrive aux plus hautes fonctions [3].

Bessarion semble avoir acquis très-vite une réputation qui se

1. L'ordre de Saint-Basile a été institué vers 367 dans le Pont, sur les bords de l'Iris. Sa règle, fort différente de celle de saint Benoît, recommande surtout la contemplation et l'extase. Quelques couvents de cet ordre ont été fondés en Italie, et la règle de saint Basile y a été adoptée au XIe siècle. Elle fut réformée en 1579 par Grégoire XIII.

2. Cf. Bandini, chap. II.

3. Encore maintenant, dans tout l'Orient grec, les popes ou pappas sont fort peu considérés. Voici un proverbe qui court les rues :

Ἀμαθὴς καὶ κακόηθης,	Ignorant et vaurien,
ἀκαμάτης καὶ φαγάς,	fainéant et glouton,

répandit en dehors de l'enceinte même de son monastère. En 1425 mourut l'empereur Manuel Paléologue. Bessarion a prononcé sur lui une monodie, c'est-à-dire une sorte d'oraison funèbre [1]. A-t-il été désigné officiellement pour porter la parole devant la cour et le peuple à la cérémonie solennelle des funérailles, aussitôt après la mort du souverain? ou bien a-t-il prononcé cette « monodie » dans l'enceinte de son couvent? ou bien encore l'a-t-il simplement écrite comme une sorte de composition oratoire, destinée peut-être à lui faire avoir quelque faveur et à le mettre encore plus en vue? Il est difficile de choisir entre ces trois hypothèses, vu l'absence complète de renseignements. Je serais tenté cependant d'adopter la première et de croire que c'est une monodie officielle. Tout d'abord, nous n'en avons aucune autre sur cet empereur, tandis que, dans le recueil de Migne, on trouve plusieurs discours funèbres sur un même membre de la famille impériale [2]. Il est probable que celle de toutes ces compositions qui était la plus connue et qui a eu le plus de chances d'échapper à l'oubli est la monodie officielle. De plus, on sent dans tout ce discours un certain embarras qui se traduit par de longues séries d'exclamations et d'interrogations. C'est le ton du jeune homme qui débute, et qui débute devant un auditoire imposant et redouté, devant la cour. Il n'ose pas parler de Dieu comme les Bossuet et les Massillon sur la tombe d'une Henriette de France et d'un Louis XIV. Il n'ose même tirer de la vie de son personnage aucun enseignement moral : il reste toujours sur l'impression de douleur et de deuil qui devait être à ce moment dans l'attitude de chaque courtisan [3].

τίποτα δὲν τοῦ μένει;	il ne lui reste qu'une chose à faire,
παρὰ νὰ γένῃ πάππας.	devenir pappas.

En voici un autre qui prouve que leurs femmes sont fécondes :

Ο πάππας κι' παππάδια,	Le pappas et sa femme,
πέντε μῆνες ἔξι πάιδια.	cinq mois, six enfants.

1. Elle se trouve manuscrite en grec dans la bibliothèque de Saint-Marc (Ms. n° 533). Niccolo Perotti, secrétaire de Bessarion, en a donné une traduction latine publiée dans Bzovius (*Continuat. Annal. Baron.*, ann. 1472) et dans Migne (t. CLXI, col. 615).

2. Géniste Pléthon et Bessarion ont tous deux composé des monodies sur la mort de Cléopa. (Cf. Migne, t. CLX, col. 939.)

3. Bessarion déclare qu'avant l'âge de vingt-quatre ans il a été distingué par les princes et fort en faveur auprès de l'empereur. Voici le passage :

Dans cette monodie, Bessarion commence par déplorer avec une vive émotion la mort subite de ce prince, qui était le père commun de tout un peuple : « Il nous a été enlevé subitement, ce saint empereur, l'honneur du monde entier, lui qui, par une faveur spéciale de la Providence, avait reçu en main le gouvernail de l'Etat pour procurer à tous la tranquillité, le repos et le bonheur. Il était notre père à tous. Il couvrait de gloire notre cité. Maintenant la fortune a changé; tout s'écroule, et nous revenons à notre ancien état [1]. » Il indique, sans aucun détail et probablement parce qu'il s'adressait à un auditoire déjà au courant de toutes les péripéties du tragique événement, que l'empereur a été saisi par la maladie et que dès le début on a perdu tout espoir de le sauver. Il fait un long éloge de ses qualités : l'habileté, le travail, la vertu, la clémence, le bonheur [2] : « O lugubre et déplorable nouvelle qui se répandit partout au bruit de la mort du très-pieux empereur..... Les uns cherchaient leur seigneur, les autres le père de la patrie, ou leur général, ou leur patron, ou leur maître, ou le créateur des lois et du droit; tous cherchaient celui qui pour tous avait été tout [3]. » Il énumère ensuite les grandes actions de son règne, ses courses en Italie, en France et jusqu'en Angleterre, pour obtenir des secours de l'Occident; ses habiles négociations avec les Latins, ses traités avec les Perses et les Mongols de Tamerlan pour les jeter contre les Turcs; et, après la défaite de Bajazet, ses conquêtes dans le Péloponèse et en Thessalie [4].

Toute cette partie est de l'histoire : la véracité qu'y apporte Bessarion permet d'ajouter foi aux autres parties nouvelles de cette esquisse biographique. Le jeune orateur aime en effet d'une affection particulière son empereur mort, à cause de son instruction et de ses goûts littéraires. Il avait pour livres de chevet Thucydide et Xénophon. C'étaient ses maîtres dans toutes ses campagnes. Il a relevé les études, encouragé les jeunes gens, exhorté les vieillards même à s'instruire. Il a lui-même payé

« Avant l'âge de vingt-quatre ans, je fus comblé d'honneurs et de dignités au-dessus de mon âge par les premiers personnages de notre nation, par vous tous enfin, et par les Grecs eux-mêmes. Ils me proposaient comme modèle... » (*Encyclique aux Grecs*, Migne, t. CLXI, col. 461 et 486.) Cette désignation de Bessarion pour prononcer l'oraison funèbre officielle peut passer pour un indice de cette brillante et précoce réputation dont il se vante.

1. Migne, t. CLXI, col. 615. — 2. *Id.*, *ibid.*, col. 616. — 3. *Id.*, col. 617. — 4. *Id.*, col. 618.

d'exemple et laissé des ouvrages qui témoignent de son savoir étendu, de son génie singulier et de sa sagesse vraiment divine [1]. Bessarion termine par un tribut de regrets personnels : « Nous avons tous fait une grande perte; nous surtout qui, encore tout jeune, avons perdu un tel homme presque avant d'avoir pu le connaître. Nous n'avons pu l'entendre souvent parler, ni applaudir à ses harangues, ni lui offrir avant qu'il nous quittât les prémices telles quelles de notre talent. Malheureux et infortuné que je suis! il faut maintenant que je lui offre les prémices de mes larmes et de ma douleur [2]! » Il y a sans doute de loin en loin de la recherche et du mauvais goût. Bessarion a tort de parler du *triste concert des chants et de la douleur* [3], de ces *cheveux dorés enlacés de vertus sans nombre* [4]. On peut lui reprocher surtout un abus excessif de l'interrogation et de la prosopopée. Ce n'en est pas moins, malgré ces défauts, un morceau de valeur, où parfois la pensée s'élève et touche à l'éloquence. Bessarion y préludait à sa future renommée d'orateur : il prononçait cet éloge funèbre à vingt-deux ans : c'était un début qui lui faisait le plus grand honneur.

Mais il ne jugeait pas encore son éducation suffisante. Il y avait alors tout un cycle d'études à parcourir pour arriver à s'élever dans la savante hiérarchie de l'Eglise byzantine : c'était une sorte de mandarinat dans lequel les sujets distingués devaient prendre tous leurs grades et s'orner de toutes les connaissances requises. Bessarion n'avait fréquenté jusqu'ici que les écoles des rhéteurs. Son oraison funèbre en est une preuve; mais il n'avait fait qu'effleurer la philosophie et la théologie. Il allait demander au plus illustre philosophe du temps les secours de son enseignement et de son expérience : il allait écouter Gémiste Pléthon. Pour cela, il fallait quitter la brillante capitale, où le jeune moine n'avait pour ainsi dire fait que paraître. Il n'hésita pas et partit pour le Péloponèse. Il devait revenir bien souvent à Constantinople.

1. Migne, t. CLXI, col. 620. — 2. *Id.*, col. 620. — 3. *Id.*, col. 615. — 4. *Id.*, col. 620.

CHAPITRE III

SÉJOUR DE BESSARION DANS LE PÉLOPONÈSE

Le Péloponèse était redevenu sous Manuel II une dépendance de l'empire byzantin. Les discordes des Italiens, les rivalités des fils de Bajazet, avaient permis aux Grecs de revenir à la charge et de regagner peu à peu le terrain perdu. En 1412, l'empereur Manuel avait pu faire dans le Péloponèse un voyage pour constater en quelque sorte sa reprise de possession [1]. Son frère Théodore était alors despote de cette contrée. En 1418, Manuel confia à son second fils, aussi appelé Théodore, ce même gouvernement, avec le même titre de despote, au moment où il lui faisait épouser la belle Cléopa, fille d'un Malatesta, maître de Rimini [2]. Son sixième fils, Thomas, avait été envoyé dès 1417 en Achaïe. Quelques places de l'Elide, ainsi que Patras, étaient seules restées entre les mains des étrangers.

Nous trouvons sur la situation du Péloponèse vers 1415, et par conséquent à l'époque dont nous nous occupons, des détails intéressants dans deux Mémoires de Gemiste Pléthon. De ces deux Mémoires, le premier, adressé à l'empereur Manuel, est une sorte de *dîme royale*, l'œuvre non pas d'un philosophe et d'un rêveur, mais d'un économiste et d'un homme d'Etat [3]. Pléthon se plaint des impôts, qui sont trop élevés et surtout mal

1. Cf. Phrantzès, lib. I (Migne, t. CLVI).
2. Cf. Phrantzès, *id.,* et Ducas, ch. 20 (Migne, t. CLVII).
3. Voir ces deux Mémoires dans Migne, t. CLX, col. 821 et col. 841.

réglés. On exige à la fois des mêmes personnes l'impôt et le service militaire; de là vient que l'impôt est mal payé et que l'on cherche à se soustraire au service. Il demande que ceux qui doivent le service militaire soient à l'avenir exempts d'impôts; que les moines aient la même exemption, mais ne touchent plus aucune redevance; que les grands payent suivant leur fortune, « car l'état a déjà bien de la peine à suffire par lui-même à toutes les dépenses pour l'intérêt commun. Que sera-ce s'il doit, outre les dépenses nécessaires, nourrir encore tout un essaim de frelons [1]? »

Ainsi, dans le Péloponèse et probablement dans toutes les parties de l'empire byzantin conquises par les Latins, les coutumes féodales s'étaient introduites dans une large mesure, l'inégalité devant l'impôt existait : Pléthon voulait la faire disparaître. Pour faire de la bonne politique, il suggérait à l'empereur les moyens d'avoir de bonnes finances. Il attaquait aussi les droits féodaux ou leurs équivalents : « Que le pays appartienne à ses habitants; qu'aucun seigneur ne s'attribue rien en propre, et que chacun puisse partout semer, bâtir et labourer autant qu'il pourra.... qu'on ne paye plus et qu'on ne soit plus maltraité par personne pour la partie que chacun possède ou qu'il cultive en l'occupant [2]. » Il émet le vœu que la culture soit encouragée. Le Péloponèse a le lin, la laine, la soie; il peut se suffire à lui-même; que les droits de douane soient supprimés sur tous les objets qui ne sont pas de première nécessité; que les impôts et les traitements soient payés en nature à cause de la rareté excessive de la monnaie; que les condamnés soient employés à des travaux de fortification ou de défense au lieu d'être mutilés et d'avoir les extrémités coupées, ce qui est un traitement barbare et indigne des Grecs [3]. En terminant, il se propose lui-même pour appliquer ses réformes : c'est une sorte de programme ministériel. Mais sans doute la candidature de Pléthon n'eut pas de succès : il ne fut pas ministre; peut-être fut-il seulement le guide, le mentor du jeune despote Théodore [4]. Son second Mémoire est un lieu commun sur les formes générales du gouvernement. Il n'a rien d'intéressant relativement à la situation spéciale du

1. 1er Mémoire, ch. 17. — 2. *Id.*, ch. 18. — 3. *Id.*, ch. 19 à 24.
4. Philelpho (*Epist.*, lib. III, f° 26, Edit. de Venise, 1492) nous dit qu'en 1440 Pléthon occupait je ne sais quelle magistrature. Il avait donc une fonction, et probablement depuis longtemps.

Péloponèse; on dirait des conseils de gouvernement d'un précepteur à son royal élève [1].

Gémiste Pléthon nous informe donc avec précision sur l'état d'une province de l'empire grec à cette époque. Il convient d'ajouter que les Turcs faisaient des invasions continuelles; que les habitants fuyaient lâchement devant eux au lieu de se défendre, que nombre de petits seigneurs résistaient encore à l'autorité de l'empereur, retranchés derrière les murailles de quelque ville fortifiée ou de quelque château crénelé; que les mœurs étaient violentes et barbares; des brigands infestaient la contrée, et on mutilait sans pitié les coupables ou les inculpés qui tombaient entre les mains de la justice. Enfin le clergé était d'une ignorance absolue. Bessarion, qui le connaissait bien, l'affirme formellement. Il déclare que depuis cent ans, depuis cinquante ans au moins, les chrétiens ne connaissent plus ni le dogme, ni les raisonnements sur la vie future; ils ne comprennent rien de ce qu'on lit dans l'Evangile. Les prêtres, bien que le lisant constamment, ne sont pas moins ignorants. Ils n'ont pas l'Evangile tout entier, ils en promènent avec eux quelques fragments à demi rongés qu'ils lisent dans les églises. Et comme les perroquets et certains autres animaux qui, sans les comprendre, répètent nos paroles, eux aussi parlent grec et arrivent à lire ce qui est écrit, non sans barbarie. Mais de ce qu'ils lisent, ils ne saisissent absolument rien [2]. L'adage : « Ignorant comme un moine, » n'était donc pas vrai seulement du temps de Luther, mais pouvait aussi s'appliquer aux Grecs du Bas-Empire. Bessarion, dans le même passage, constate que les Péloponésiens ont désappris la langue grecque. Philelpho est du même avis [3]. « La langue est tellement corrompue qu'elle ne se ressent plus du tout de la belle langue des anciens Grecs; les mœurs sont plus barbares que la barbarie même. » Et il ajoute qu'il n'y a qu'un

1. On peut rapprocher de cet état du Péloponèse une statistique minutieuse donnée par Bessarion lui-même en 1459, mais probablement d'après des chiffres déjà anciens qu'il avait recueillis pendant son séjour dans le pays. (Voy. liv. IV, chap. 3.)

2. Cf. l'*Encyclique aux Grecs*, Migne, t. CLXI, col. 460. La phrase de Bessarion s'applique généralement aux Grecs de l'empire byzantin, sauf ceux de Constantinople et des localités voisines. Mais Bessarion connaissait surtout le clergé et les chrétiens du Péloponèse, au milieu desquels il avait si longtemps vécu, et c'est surtout à ce clergé que s'adresse toute cette attaque.

3. Cf. Philelpho, *Epistol.*, lib. III, f° 26. Elle est datée de 1440.

homme dans le Péloponèse, et que cet homme est Gémiste Pléthon.

C'est pour l'aller trouver et s'instruire auprès de lui dans la philosophie platonicienne que Bessarion allait se mêler à ce milieu barbare du Péloponèse. Mais il n'était guère encore qu'un écolier; il ne prit pas le plus court; il s'arrêta en route. Il était moine d'ailleurs, et n'était pas libre de toutes ses actions. Ses biographes les plus autorisés constatent qu'il resta quelque temps auprès de Dosithée, archevêque de Sparte, et auprès de l'archevêque de Sélymbrie [1]. Tous deux étaient renommés pour la pureté de leurs mœurs et l'étendue de leur science : ils étaient parmi les prélats les plus respectés de l'empire grec. Bessarion aurait appris du premier la science de Dieu, à qui il s'était consacré. Il se serait perfectionné auprès du second dans l'art oratoire et aurait commencé l'étude de la philosophie. De plus amples renseignements font défaut : il est probable cependant que l'archevêque de Sélymbrie ne résidait pas à ce moment dans le Péloponèse, ce qui prouve que Bessarion, dès cette époque, voyageait beaucoup, puisqu'on le voit successivement à Constantinople, à Sparte, à Sélymbrie et de nouveau dans le Péloponèse [2].

Il ne tarda pas, en effet, à s'établir pour quelque temps auprès de Pléthon, sur le conseil de l'archevêque de Sélymbrie, qui avait vu ses merveilleuses dispositions pour la philosophie [3].

Pléthon, de Constantinople, alors très-âgé [4], avait séjourné longtemps à Andrinople auprès d'un juif dont il avait appris les sciences occultes. Il résidait à Misithra, l'ancienne Sparte, où il occupait une fonction importante auprès du despote Théodore. Il n'était pas encore ce païen célèbre du quinzième siècle, qui chercha à une époque chrétienne, en pleine Renaissance, à renouveler les tentatives de Proclus et de Julien. Il était encore parfaitement orthodoxe ; il avait payé son tribut à la théologie officielle en composant un traité *Sur les vertus* et une *Prière au Dieu unique*. Passionné pour la philosophie de Platon, dont il

1. Cf. Platina, col. 105; Nicolas Capranica, p. 239, et Bandini, ch. III.
2. Lequien ne cite pour cette époque aucun archevêque de Sparte ni de Sélymbrie.
3. Cf. Platina, Capranica, Bandini, *loco citato*.
4. On place sa naissance vers 1355.

connaissait à fond la doctrine et dont il avait expliqué et commenté la plupart des œuvres, il ne songeait encore qu'à faire connaître et aimer le divin maître et à substituer son influence à celle d'Aristote [1]. On vantait sa profonde connaissance de l'antiquité, l'atticisme de son style, la vigueur de sa dialectique, l'abondance et l'énergie de sa parole. Près de lui, Bessarion étudia à fond toute la philosophie. Il goûta surtout Platon et préluda au rôle, qu'il devait jouer dans la suite, de chef et de défenseur du platonisme italien. Les mathématiques l'attirèrent aussi : l'un de ses biographes rapporte qu'il passait de longues heures de la nuit à étudier Ptolémée et qu'il y contracta les germes de la maladie dont il souffrit toute sa vie [2]. Il acquit d'ailleurs une véritable réputation comme mathématicien. Un fait le prouve : en 1463, l'Allemand Regio Montanus passait à Venise, où se trouvait alors Bessarion auprès des moines bénédictins de Saint-Georges-Majeur, et il vint le trouver pour conférer avec lui sur la correction du calendrier [3]. Pléthon fut donc le maître le plus instruit de Bessarion et celui dont les enseignements laissèrent le plus de trace dans son esprit. Aussi Bessarion eut-il toujours pour lui une vive déférence, une reconnaissance profonde et les sentiments d'une piété vraiment filiale. Malgré la grandeur de sa fortune et les exigences de sa position, il ne cessa jamais d'entretenir avec son maître une correspondance philosophique. Il l'honora vivant; mort, il le défendit, et il protégea sa mémoire contre les attaques violentes de ses ennemis [4].

Ce qui dut frapper Bessarion presque autant que les enseignements de Pléthon, c'est la différence des mœurs et de l'esprit des Grecs de Constantinople et du Péloponèse. Les descendants des croisés français vivaient encore dans ce pays et occupaient nombre de châteaux forts et de principautés minuscules sous la

1. Cf. la préface d'Alexandre à son édition des lois de Gémiste Pléthon. Pour les œuvres de ce philosophe, voir Migne, t. CLX, col. 793 et seq.

2. Nicolas Capranica, *loco citato,* p. 239.

3. Michele Battagia, *Elogio del cardinale Bessarione*, p. 12. Bessarion lui-même a laissé une lettre sur l'erreur dans la fixation de Pâques d'après le calendrier Julien.

4. En tête d'une de ses lettres philosophiques, on lit : Βησσαρίων καρδινάλης, τῷ σοφῷ καὶ διδασκάλῳ Γεωργίῳ τῷ Γεμίστῳ. Cf. la lettre de Bessarion aux enfants de Pléthon pour les consoler de la mort de leur père et sa lettre à Nicolas Sagundini sur le même sujet (Cf. Migne, t. CLX, col. 795, et t. CLXI, col. 695 et 697).

suzeraineté des Paléologues. Plus récemment encore, les Italiens avaient fait irruption sur tout le littoral : ils gardaient encore quelques ports et faisaient tout le commerce extérieur. Les modes françaises avaient été adoptées; les tournois, les carrousels étaient en vogue [1]. Des troubadours et des trouvères, comme Rambaud de Vaqueïras, avaient obtenu de riches fiefs et fait souche de puissants seigneurs. La littérature se ressentait de tous ces mélanges entre l'Occident et l'Orient. Les chansons de gestes et les romans de chevalerie furent traduits, imités ou refaits. Cette fois, la Grèce avait bien été prise par son farouche vainqueur. Sans doute, à Constantinople, la réaction qui avait suivi le retour des Paléologues avait fait justice du goût nouveau. Mais il avait persisté dans les provinces [2] et était particulièrement vivace dans le Péloponèse. Bessarion, pendant son long séjour, dut ressentir cette influence. Il pouvait déplorer sans doute la grossièreté de la langue; mais il subissait le contact des idées et des traditions des Latins. Là, le fanatisme grec était beaucoup moins développé qu'à Constantinople. Les moines et les chapelains étaient venus à la suite des croisés; les châteaux forts avaient leur chapelle. Les Grecs avaient été laissés libres de pratiquer leur culte. Mais le catholicisme latin coudoyait l'orthodoxie grecque; les deux cultes coexistaient et firent bon ménage. De là un clergé et une population plus accessibles à la tolérance. Grâce à cette fusion à demi opérée, grâce à cette communication, à cette pénétration intime et qui durait depuis deux siècles, le Péloponèse était comme une terre neutre, une transition et un trait d'union entre Naples ou

1. Des mots nouveaux ont été formés : Ντζούστρα, une joute; τόρνεμεν, un tournois. L'idiome provincial de cette époque était très-mêlé de mots italiens et français. Cf. Gidel, *Études sur la littér. grecque moderne*, p. 41.

2. Les héros de la Table Ronde étaient célébrés en Grèce ; mais nos poëtes trouvaient aussi en Grèce les sujets de Cleomadès, de Florimont, de Philippe, des Sept Sages. Le vers politique, fondé sur le nombre des syllabes et la distribution des accents, remplace le distique ou l'hexamètre, et ressemble à l'alexandrin. Il y eut même à partir du XVe siècle des vers rimés. Georgillas, qui vivait dans la seconde moitié de ce siècle et qui a laissé entre autres ouvrages un thrêne sur la prise de Constantinople en 1202, dédié au fameux Pierre d'Aubusson, procède d'une inspiration toute française. Il parle spécialement des modes des femmes et des jeunes filles toutes empruntées à la France (velours, camelot, gorgettes, coiffes à résilles, manches). Voir là-dessus l'ouvrage de M. Gidel et un chapitre de M. Egger dans son livre de l'*Hellénisme en France* (t. I, p. 88).

la Sicile, et la Grèce nouvelle, qui était toute à Constantinople. Bessarion a vécu dans cette atmosphère à demi latine; il s'en est imprégné : par là, il était prédestiné à devenir l'apôtre de l'Union et « le plus Latin de tous les Grecs ».

Ainsi Bessarion eut une jeunesse laborieuse, qui devait aboutir à une vigoureuse maturité. Il conversait avec Platon, il pénétrait dans les hautes sphères des mathématiques, il s'initiait aux spéculations les plus ardues et les plus délicates de la théologie. Il égalait, il dépassait, il étonnait les savants de l'époque, les maîtres les plus éprouvés et les plus célèbres, deux archevêques théologiens et le fameux Gemiste, l'incarnation de la philosophie de ce temps, le Platon du quinzième siècle. Rien ne pouvait assouvir sa soif ardente de s'instruire; rien n'était au-dessus de ses pensées : il atteignait jusqu'aux limites mêmes du savoir humain de son époque. Il n'en était pas pour cela plus orgueilleux : ses vastes connaissances ne lui avaient pas tourné la tête. Il restait simple moine, soumis à la règle, exact à ses devoirs, charitable et pieux. Sa réputation franchissait l'enceinte de son couvent : on lui rendait visite, on le consultait de tous côtés, on s'estimait heureux de l'avoir vu, d'avoir pu l'entretenir ou obtenir de lui un conseil et un encouragement. Il se dérobait autant qu'il pouvait à ce juste tribut d'hommages empressés. Mais souvent il avait conscience de pouvoir rendre des services : il cherchait à réconcilier des ennemis, à ramener la paix dans les familles; il prêchait sans cesse la justice et la concorde. Platina [1] déclare que de cette époque datent beaucoup de lettres et d'écrits de toutes sortes. Aucun n'est arrivé jusqu'à nous; on le comprend facilement : c'était une correspondance tout intime, où Bessarion dépouillait tout sentiment de vanité, où il ne cherchait pas à poser devant la postérité, mais seulement à faire le bien. Il s'est effacé toute sa vie. Une pareille correspondance ne laisse pas de traces et ne surnage pas au milieu des naufrages, des révolutions et du temps. Elle se contente d'être humble et bienfaisante.

Nous ne pouvons donner non plus beaucoup de détails sur la prédication de Bessarion. Il était éloquent et goûté à la fois de la foule et des délicats, grâce à un très-rare ensemble de qualités fort complexes. Aussi se déplaçait-il beaucoup : les grandes

1. Migne, t. CLXI, col. 105.

villes se disputaient l'honneur de le posséder et le plaisir de l'entendre. Il se rendit souvent au vœu public et prononça un nombre considérable d'homélies. Les contemporains assurent que les églises étaient trop petites pour contenir la foule qui se pressait autour de lui. C'est que ses homélies étaient pleines d'onction, de charme et d'élégance [1]. Son maître préféré et celui qu'il s'efforçait d'égaler était saint Basile, le patron de son ordre. Il avait la même imagination spéculative et tendre, la même sensibilité dans l'expression ; il savait sans doute aussi semer son discours de fraîches peintures, de poétiques allusions qui ne sentaient pas l'austérité du cloître. Il s'insinuait tout doucement dans les âmes : il gagnait les cœurs, qui se donnaient d'eux-mêmes. Sa grande force, c'est qu'il parlait de Dieu et de la morale ; c'est que, au lieu de s'égarer dans les sentiers scabreux de la théologie, il prêchait la fraternité chrétienne et la charité. De là sa puissance sur l'esprit de la foule, et, s'il m'est permis de le dire, sa popularité. Il était déjà faible de corps et souvent malade ; mais on devinait en lui le bienfaiteur de tous.

Il nous reste une seule œuvre de cette époque de la vie de Bessarion, c'est une monodie composée en l'honneur de Cléopa [2]. Cette Cléopa, fille d'un Malatesta de Rimini, avait épousé le despote du Péloponèse, Théodore, en même temps que son frère Jean, déjà associé à l'empire, se mariait à une autre Italienne, Sophie, fille du marquis de Montferrat [3]. Chalcocondyle nous donne des renseignements sur cette union [4]. Cléopa était douée de grandes qualités et remarquablement belle. Elle fut d'abord très-heureuse; puis la discorde se mit dans le ménage, à tel point que Théodore songeait à entrer dans un monastère de Nazaréens. Mais on l'en détourna. Cléopa mourut en 1433 et fut ensevelie à Sparte dans le monastère du Christ-Sauveur [5]. Son mari, le despote Théodore, lui survécut jusqu'en 1447 [6].

Nous avons deux oraisons funèbres sur cette Cléopa. La pre-

1. Migne, t. CLXI, col. 105.
2. Cette monodie n'a jamais été imprimée. Elle existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale (fonds grec, n° 2540) : c'est un manuscrit in-8° sur papier du seizième siècle. La monodie de Bessarion y occupe 10 folios (f°s 61-70). L'écriture est assez lisible. Mais les sigles sont extrêmement nombreux et compliqués.
3. Cf. Phrantzès, lib. I. — Ducas, ch. 20.
4. Cf. Migne, t. CLIX, col. 208.
5. Phrantzès, lib. II, ch. 10. — 6. *Id.*, ch. 19.

mière est de Gémiste Pléthon. C'est sans doute celle qui fut prononcée à la cérémonie solennelle des funérailles. On n'y trouve guère qu'un tissu de lieux communs sur les vertus, de digressions philosophiques sur l'immortalité de l'âme [1].

La monodie de Bessarion semble avoir été écrite quelque temps après la mort de la princesse. Elle fut sans doute prononcée à Sparte dans une cérémonie commémorative et dans l'église même du Christ-Sauveur, c'est-à-dire devant la tombe de Cléopa [2]. Peut-être n'a-t-elle jamais été prononcée et n'est-elle qu'un pieux monument élevé à la mémoire d'une princesse charitable et regrettée. Cette monodie ne ressemble pas du tout à nos oraisons funèbres; elle est beaucoup plus courte et beaucoup moins mondaine. En effet, l'auteur ne s'occupe pas de la vie de son personnage : il laisse de côté sa famille, ses origines, ses actes, sa destinée. Il cherche seulement à nous faire une peinture morale : il prend les qualités de l'illustre morte; il les détaille et les exalte, il en compose un modèle qu'il propose à notre imitation. C'est une homélie dans le vrai sens du mot. Le prêtre et le moraliste peuvent y trouver leur compte; mais l'historien n'est pas satisfait. Nous pouvons en effet regretter des traits personnels sur cette Cléopa. Malgré la précaution de l'orateur, quelques-uns apparaissent pourtant çà et là, plus clair-semés cependant que dans la monodie de Pléthon, qui a dû précéder celle de Bessarion. Bessarion n'avait pas à la refaire.

« Belle et bonne, elle épousa notre prince, beau et bon. » Cette phrase de Pléthon pourrait paraître un éloge banal. Mais Bessarion [3] parle aussi de la beauté de Cléopa, et il ajoute que, au lieu d'en tirer vanité, elle n'en était que plus affable pour tous ceux qui l'approchaient, particulièrement pour les malheureux et les déshérités; elle défendait surtout ceux qui étaient victimes d'une injustice. Bessarion rapporte ce trait touchant : « A l'enterrement, son corps a été porté par les mains de la foule au milieu des gémissements et de la profonde douleur de notre divin despote, des larmes des magistrats et de tous ses domestiques; car elle s'était attachée à tous, et nul n'est sans larmes pour déplo-

1. Migne, t. CLX, col. 939 et seq.
2. L'expression συγγραφεῖσα indique qu'elle a été écrite avant d'être prononcée. Vers la fin du discours, Bessarion emploie l'expression τοῦτον τὸν τάφον, ce qui indique qu'il est ou qu'il se suppose sur la tombe.
3. Voir au Ms., f° 66.

rer cet affreux coup du sort [1]. » Les deux époux faisaient-ils donc si mauvais ménage? N'était-ce qu'une douleur officielle et de commande que laissait paraître le despote Théodore? On serait tenté de croire que non et d'accuser Chalcocondyle d'un peu de méchanceté lorsqu'il parle de la brouille entre les deux époux : « Le pieux et illustre despote s'imagine encore être auprès de la malade, lui préparer ses remèdes, lui tendre la main et causer avec elle sur la maladie. C'est contre son attente et malgré tout son espoir qu'elle lui a été arrachée d'entre les mains. » Et plus loin encore : « C'était la chair de sa chair, c'est la moitié qui a été séparée de son tout [2]. » N'acceptons cependant cette peinture qu'avec des réserves; un historiographe n'est pas un historien; à bien plus forte raison un panégyriste, fût-il prédicateur chrétien. Comme les princesses qui se marient de nos jours dans la famille du czar, Cléopa avait abjuré le catholicisme pour pratiquer le rite grec. Pléthon, très-attaché à l'orthodoxie orientale, le constate avec une secrète joie. Bessarion, beaucoup plus tolérant, beaucoup moins soucieux des formes extérieures du culte, aime mieux célébrer la charité toujours en éveil et les bienfaits cachés de la princesse. On saisit par ce simple détail la différence entre le maître et le disciple. Dans cette œuvre de jeunesse, dans cette homélie touchante, Bessarion est déjà tel qu'il sera toujours, peu désireux de briller, mais sincère, charitable et bon, et surtout très-porté à la tolérance.

Il est certain qu'il voyagea beaucoup de 1425 à 1433, et qu'il ne resta pas enfermé longtemps dans un même monastère du Péloponèse. Il s'était fait déjà connaître à Constantinople ; son nom avait grandi, grâce à l'éloignement. Il était l'orgueil de sa ville natale. Trébizonde l'enviait à sa patrie d'adoption et le revendiquait comme un de ses enfants. Ainsi en vue, Bessarion devait être le négociateur indiqué, l'arbitre nécessaire entre les deux empereurs. Les Comnènes de Trébizonde étaient plutôt les vassaux et les lieutenants que les ennemis des Paléologues de Byzance. De fréquentes alliances de famille avaient été conclues : les Comnènes ne voulaient pas laisser se ternir l'éclat de leur blason. Basile Ier (1332-1340) avait épousé une Irène, fille d'Andronic le Vieux. Son fils Alexis III (1350-1390) s'était uni à une sœur de Cantacuzène. Il était nécessaire de resserrer les liens des

1. Voir au Ms., f° 68. — 2. Ms., f° 63.

deux empires, à un moment où les Turcs avaient déjà planté le croissant sur toutes les murailles des villes d'Europe et d'Asie qui séparaient les deux capitales. Bessarion négocia un rapprochement entre Jean II Paléologue et Alexis IV Comnène, et chercha à le cimenter par une nouvelle union entre les deux familles. L'empereur Jean II avait épousé d'abord Anne, fille du duc de Moscou, âgée de onze ans seulement et qui était morte de la peste à quatorze ans, sans que le mariage eût été consommé ; en secondes noces, Sophie, fille du marquis de Montferrat (1418), qu'il avait toujours éloignée de son lit à cause de sa laideur et qui avait dû, moins heureuse qu'Ingeburge, retourner en Italie, auprès de son père, en 1425 [1]. Le clergé grec n'aimait pas les unions multiples; mais étaient-ce bien de vrais mariages qu'avait contractés là l'empereur Jean II? Bessarion voyait un intérêt politique supérieur à réunir les deux couronnes, à former une sorte de faisceau de tous les chrétiens et de tous les Grecs contre les progrès effrayants des Turcs. C'était déjà comme une sorte de croisade qu'il négociait. Il poussa donc l'empereur Jean II à demander la main de la princesse Marie, la fille d'Alexis IV : l'union fut conclue; elle devint la véritable impératrice. Trébizonde et Constantinople associaient et confondaient leurs forces, grâce à Bessarion, leur grand citoyen et leur fils reconnaissant [2].

Ces négociations mirent en relief les aptitudes variées et le dévouement de Bessarion : elles augmentèrent naturellement son crédit et sa faveur. Les deux empereurs, dit un de ses biographes, rivalisaient entre eux pour le récompenser et pour l'honorer. L'empereur de Constantinople lui confie le gouvernement d'un monastère basilien très-célèbre. Le texte est vague [3]; il nous apprend cependant que Bessarion a été promu à la

1. Cf. Phrantzès, fin du livre Ier ; Ducas, ch. 20; Chalcocondyle, dans Migne, t. CLIX, col. 205. — Ducas parle de la beauté de Sophie; mais ce n'est sans doute qu'un éloge banal. L'historien courtisan se croit forcé de dire qu'elle est belle, parce qu'elle est impératrice.

2. Cf. Platina, col. 105 et 106; Nicolas Capranica, p. 240; Bandini, ch. IV. — Ces trois biographes ne parlent absolument que de l'alliance conclue entre les deux empereurs, grâce à la médiation intelligente de Bessarion, et de leur coalition contre les Turcs. Mais l'histoire nous apprend que le mariage de Jean II avec Marie Comnène eut lieu vers cette même époque, et, en l'absence de textes contradictoires, il est légitime d'admettre que Bessarion fut pour beaucoup dans les négociations du mariage. Marie Comnène mourut en 1440. (Phrantzès, II, 17.)

3. Capranica, p. 240 : « Byzantinus Basilii monasterium famæ celeberrimæ gubernandum et quotidianis lectionibus erudiendum ei tradit. »

dignité d'abbé; mais où était son monastère? A quelle date a eu lieu la promotion? Voilà, en l'absence d'autres renseignements, ce qu'il est absolument impossible de fixer. Nous inclinerions pourtant à croire qu'il n'entra en possession de cette charge qu'après 1433, car, dans son oraison funèbre en l'honneur de la princesse Cléopa, il ne prend encore que le titre de ἱερομόναχος et non celui de ἡγούμενος, qui lui aurait convenu. Si l'on admet ce fait, on peut croire que Bessarion ne reçut cette abbaye qu'au moment où s'engagèrent activement à Constantinople les négociations avec le concile de Bâle et le pape Eugène IV, relativement à la réunion du concile de Ferrare; c'est d'ailleurs à cause du zèle qu'il y déploya pour l'Union et de son habileté dans tous les pourparlers préliminaires qu'il fut élevé en 1436 à la haute dignité de métropolitain de Nicée. Bessarion avait cette fois quitté pour toujours le Péloponèse : il entrait par la grande porte dans la carrière des honneurs.

C'est ici le moment de réfuter une assertion qui a été généralement acceptée d'après le témoignage unique de Syropoulos [1], et qui ne nous semble nullement fondée. Syropoulos dit que Bessarion est resté vingt et un ans dans un monastère du Péloponèse. L'anecdote est jolie et vaut la peine d'être racontée tout au long. Au concile de Ferrare, en juin 1438, l'empereur demandait aux membres du clergé grec de contribuer chacun pour sa part à équiper des troupes et une flotte; de cette manière, le pape et les Latins seraient forcés de les imiter et de payer les sommes qu'ils avaient promises. Les archevêques répondirent qu'en Orient, ils pourraient, à la rigueur, sacrifier une partie de leurs revenus, mais qu'en Italie ils n'en disposaient plus. « Bessarion, quand ce fut à lui de parler, dit la parabole suivante : Jacob servit Laban pendant sept ans et en reçut pour salaire la fille de Laban avec une dot consistant en troupeaux nombreux. Pour moi, engagé dans un monastère, j'ai servi trois périodes de sept années. J'ai reçu 40 florins pour tout salaire. J'en ai dépensé 28 pour le voyage et la nourriture, lorsque j'ai été convoqué pour le synode par ta pieuse Majesté et que j'ai dû me rendre du Péloponèse à Constantinople. Le reste, je l'ai dépensé à Constantinople pour satisfaire aux besoins de chaque jour. Je n'ai plus un ducat, plus un

1. Syropoulos, sect. V, chap. 11.

écu d'or ni d'argent. Mais j'ai trois malles, et je t'en donnerai volontiers deux que tu vendras pour en consacrer le prix à cette œuvre. »

L'historiette est charmante, la chute en est jolie; il n'y a qu'un malheur : c'est qu'elle ne contienne pas un mot de vrai. Comment admettre qu'un évêque, au milieu de tout le clergé grec, ait osé railler avec une ironie si mordante l'empereur lui-même, qui n'entendait pas la plaisanterie sur son autorité? Comment croire que Bessarion, le prédicateur convaincu de la croisade, le vaillant patriote à qui rien ne semblait impossible pour le salut de son pays et de la chrétienté, ait pu se démentir ainsi publiquement, en offrant pour la guerre sainte quelque coffre vermoulu, sur lequel aucun juif n'eût engagé un sequin, et cela à un moment où il fallait exciter tous les courages, soutenir toutes les énergies et accepter toutes les généreuses chimères? Je me défie aussi de ce compte si minutieux où n'entraient pour rien les œuvres charitables. Les moines basiliens faisaient vœu de pauvreté. En vingt et un ans, un Bessarion ne gagne rien, ou il touche plus de 40 florins de salaire. Et puis Bessarion n'a-t-il pas quitté bien des fois le Péloponèse? N'a-t-il pas négocié le rapprochement entre les deux empereurs après avoir été le disciple de Gémiste Pléthon? N'est-il pas venu à Constantinople travailler de tous ses efforts à la grande œuvre du concile, et cela vers 1434 ou 1435? Qu'est-ce donc que cette résidence assidue, alors que le résident est toujours absent [1]?

La vérité, c'est que Bessarion est resté beaucoup moins longtemps dans son monastère du Péloponèse. Il y était parti pour s'instruire, au plus tôt en 1425. Il le quitta plus d'une fois, soit pour prêcher, soit pour prendre part aux négociations politiques et religieuses qui lui étaient confiées, à cause de son habileté reconnue et de sa maturité précoce. Il le quitta après 1433, pour travailler à Constantinople avec l'empereur à la réunion des deux Églises. Il était exact à la discipline monastique et pratiquait sérieusement la règle de son ordre. Et cependant elle dut fléchir

1. Il y aurait un dernier argument à faire valoir, c'est que, si Bessarion est né en 1403, il était beaucoup trop jeune en 1438 pour avoir pu résider vingt et un ans dans un monastère. Nous ne pouvons employer cet argument, puisque la date de la naissance de Bessarion est contestée. En revanche, la réfutation de l'assertion de Syropoulos est une preuve de plus à l'appui du choix de la date de 1403.

plus d'une fois, soit par la volonté de ses supérieurs, qui l'envoyaient prêcher au dehors, au grand profit de leur communauté, soit sur l'ordre formel de l'empereur, devant qui pliaient toutes les lois religieuses. Il était resté pauvre, à cause de son esprit de charité et de ses vœux, tant qu'il n'avait été que simple moine. Mais, devenu abbé et plus tard évêque, il avait des revenus et pouvait marcher l'égal des premiers prélats de son temps.

C'est à partir des tentatives pour le rapprochement des deux Eglises que la vie de Bessarion commence réellement. Jusqu'ici, il n'a fait que se former par des études profondes et variées ; désormais, il est en pleine possession de toutes ses facultés et de tout son talent. Il est lui-même. Il va pouvoir présider avec autorité à l'œuvre de fusion qui est l'honneur de sa vie : fusion du catholicisme et de l'orthodoxie orientale, fusion du génie grec et du génie latin.

CHAPITRE IV

PRÉLIMINAIRES DU CONCILE DE FLORENCE

Il est fort difficile d'assigner une date exacte à la naissance du schisme entre les Latins et les Grecs. Les uns le font remonter à l'année 860, alors que le pape Nicolas Ier désavoua l'élection de l'illustre Photius comme patriarche de Constantinople; d'autres en reculent l'origine jusqu'en 1054, époque où Léon IX, conseillé par le fameux moine Hildebrand qui devait être le pape Grégoire VII, excommunia le patriarche Michel, ce qui consomma la séparation des deux Églises. Il est encore plus difficile de montrer en quoi consiste ce schisme : les trois grands mystères du christianisme sont acceptés par les deux Eglises; elles croient toutes deux à la transsubstantiation; elles admettent les mêmes sacrements; elles font du clergé un ordre à part du reste des fidèles et marqué d'un sceau divin; elles repoussent le libre examen et la controverse sur les dogmes et reconnaissent seulement comme fondements du culte l'Ancien et le Nouveau Testament, l'autorité des premiers Pères de l'Église, Latins et Grecs, et des conciles œcuméniques. Ainsi, aucune des grandes doctrines des réformés n'est acceptée par l'Eglise grecque : elle se rapproche du catholicisme infiniment plus qu'elle ne s'en éloigne. Sans doute, les Grecs professent sur le purgatoire des opinions qui diffèrent légèrement de celles des Latins; les prêtres grecs ajoutent quelques paroles indifférentes au rituel latin sur la consécration de l'hostie sainte; ils donnent la communion avec le pain levé au lieu d'employer comme en Occident des

hosties azymes. La question de la procession du Saint-Esprit est un peu plus grave, mais dans la forme encore plus que dans le fond. Nous reviendrons longuement sur toutes ces dissidences, qui semblent toutes reposer sur de légers détails.

Et cependant, la séparation est complète entre les deux Églises, parce qu'elle se complique d'un profond antagonisme politique et social. Dès les premiers siècles du christianisme, il y avait eu deux mondes distincts dans l'empire romain : le monde oriental, composé de toutes les contrées hellénisées par Alexandre ; le monde occidental, formé de tous les États conquis par les Romains et devenus latins. Les mœurs, le caractère et les aspirations des habitants de ces deux portions du monde civilisé différaient profondément. Les traditions du despotisme impérial s'étaient maintenues dans toute leur énergie à Constantinople et dans tout l'Orient. Au contraire, l'Occident était devenu la proie des barbares de la Germanie, et la féodalité y avait partout germé. L'état politique, l'état social différaient donc profondément, et la séparation allait sans cesse en croissant.

Comment s'étonner qu'à ces deux mondes distincts il ait fallu deux religions, et que le schisme qui existait depuis longtemps à l'état latent se soit développé au grand jour? Les dissidences étaient minces; raison de plus pour se détester davantage : c'est ainsi qu'un musulman sonnite aime mieux tuer un seul Schiite que dix chrétiens. Je me trompe : il y avait une cause sérieuse de dissentiment : en Orient, le clergé était soumis à l'empereur, l'Église à l'État; en Occident, le pape était considéré comme le chef suprême des chrétiens, au-dessus des empereurs et de tous les princes; l'État avait été pendant une grande partie du moyen âge asservi à l'Eglise et les papes prétendaient toujours être au-dessus et en dehors du pouvoir temporel. Les papes avaient défendu d'abord leur autonomie à l'égard des empereurs d'Orient aux septième et huitième siècles de l'ère chrétienne. Une fois affranchis, ils avaient voulu imposer à leurs anciens maîtres d'abdiquer toute autorité religieuse; ils avaient prétendu être les seuls chefs du clergé grec comme du clergé latin. De là une véritable querelle du sacerdoce et de l'empire grec, qui précède de beaucoup celle du sacerdoce et de l'empire germanique. Les deux rivaux étaient trop éloignés et leurs prétentions trop nettement tranchées pour qu'aucun accord fût jamais

possible : de là le schisme, qui avait pour véritable cause la question de la suprématie du pape.

Les âmes vraiment chrétiennes avaient été très-affligées de ce schisme : d'autant qu'elles n'en soupçonnaient pas la raison. De là nombre d'efforts, très-sincères et de très-bonne foi, pour opérer un rapprochement. Mais ces esprits élevés, qui désiraient l'Union pour elle-même, étaient en petit nombre et avaient toujours échoué dans leurs tentatives, à cause d'une vive répulsion de l'opinion publique. Les Grecs, sans en avoir conscience, mettaient une sorte de sentiment patriotique à rester fidèles à leur culte : c'était comme un instinct national vigoureux autant qu'irréfléchi. Sans doute il se formait de temps à autre un courant en faveur de l'Union : être ou ne pas être, c'est toujours là le grand problème. Les Grecs étaient menacés par les redoutables musulmans, Turcs, Seldjoucides, et Ottomans plus tard, qui leur enlevaient une à une leurs provinces, leurs grandes capitales et les plus beaux joyaux de leur couronne impériale. Quand le croissant serrait de trop près les murailles de la grande capitale, alors on songeait aux Latins, on cherchait à oublier pour un moment les vieilles querelles et les haines séculaires ; le mot de l'Union était sur toutes les lèvres. Mais le sentiment n'était pas dans les cœurs : les Grecs, diplomates avant tout, espéraient tromper les « barbares » et les faire battre et vaincre à leur profit, sans qu'il leur en coûtât ni argent, ni concession. Les secours obtenus, la crise passée, ils oubliaient toutes les promesses, ils reniaient leur parole donnée sous l'étreinte de la nécessité, ils refusaient de *latiniser* plus longtemps et revenaient à leurs vieilles et chères erreurs.

Que de fois des pourparlers engagés échouèrent misérablement à cause d'un retour inespéré de fortune ! Gibbon les énumère avec complaisance [1]. Il fait remarquer justement que les alternatives de haine ou d'amitié des princes grecs à l'égard des papes sont comme le thermomètre de leur détresse et de leur prospérité. Manuel ne fut pas découragé par toutes les tentatives avortées avant lui. En 1416, à la mort du patriarche Euthymios II, il diminua les prérogatives du clergé et l'asservit encore davantage à sa toute-puissance, avant de choisir un patriarche complaisant, Joseph II [2]. L'empereur envoya Jean

1. *Décadence de l'empire romain*, ch. 66.
2. Lequien, *Oriens christianus;* Syropoulos, sect. II, ch. 2 à 4.

Eudémon au concile de Constance et auprès du nouveau pape Martin V (1417). Jean Eudémon ramena à Constantinople deux jeunes princesses : Sophie, qui épousa Jean, associé à l'empire, et Cléopa, mariée au despote Théodore [1]. Il rapporta aussi une lettre du pape « à l'archevêque de la nouvelle Rome, patriarche de Constantinople, son frère. » On vit dans cette désignation un indice du vif désir qu'avait le pape de réaliser l'Union. L'empereur demanda la réunion d'un concile œcuménique ; mais les négociations traînèrent en longueur ; après plusieurs ambassades échangées, il se trouva qu'Amurath était sous les murs de Constantinople et menaçait d'enlever aux Grecs la tête même de leur empire (1422). Quand le péril fut conjuré, au bout de deux mois de siége, les Grecs comprirent la nécessité d'obtenir à tout prix les secours de l'Occident. Jean Paléologue II, associé à l'empire par son père Manuel, passa sur son ordre en Italie, à Venise, à Milan, auprès du pape Martin V, et en Hongrie, auprès de l'empereur Sigismond (1423). Il avait avec lui pour secrétaire et pour interprète le fameux Philelpho [2]. Il fut de nouveau question de l'Union. Mais le pape, pour la rétablir, demanda la réunion d'un concile en Italie, et offrit aux Grecs 100,000 florins pour les frais de voyage [3]. La mort de l'empereur Manuel vint suspendre pendant quelque temps toutes les négociations. Il est intéressant d'étudier son sentiment intime sur ce rapprochement qu'il avait paru désirer toute sa vie. A son lit de mort, à l'heure où les princes eux-mêmes ne savent plus déguiser la vérité, il fit venir son fils Jean. « Il ne nous reste pour toute ressource contre les Turcs, lui dit-il, que la crainte de notre réunion avec les Latins... Dès que tu seras pressé par les infidèles, fais-leur envisager ce danger. Propose un concile ; commence les négociations, mais prolonge-les toujours ; élude la convocation de cette assemblée, qui ne te serait d'aucune utilité spirituelle, ni temporelle. La vanité des Latins et l'opiniâtreté des Grecs ne s'accorderont jamais. En voulant accomplir la réunion, tu ne ferais que confirmer le schisme, aliéner les églises, et vous exposer sans ressource et sans espoir à la merci des barbares [4]. » Ainsi les malheureux Césars byzan-

1. Syropoulos, sect. II, ch. 5 à 7. — Phrantzès, lib. I.
2. Cf. une lettre de Philelpho parmi celles du cardinal de Pavie (*Papiensis Epist.*, n° 27).
3. Syrop., sect. II, ch. 12 et 13. — 4. Phrantzès, l. II, ch. 13.

tins étaient entre l'enclume et le marteau : s'ils s'unissaient aux Latins, ils excitaient en Grèce le fanatisme et les guerres religieuses ; s'ils restaient attachés à leur schisme, ils demeuraient isolés et sans espoir de secours. Les tentatives d'Union étaient une toile de Pénélope que les empereurs étaient condamnés à refaire jusqu'à l'anéantissement complet de leur empire.

Bessarion, tout jeune encore, était déjà à Constantinople, déjà connu à la cour, où il prononça une monodie sur la tombe même de l'empereur Manuel. Il dut être vivement frappé des tristes conséquences du schisme ; il dut s'associer avec la fougue du jeune âge à cette dernière lueur d'espérance, l'Union. Était-elle si difficile à rétablir ? Y avait-il tant de distance entre les deux Eglises ? Fallait-il s'attacher avec tant d'opiniâtreté à de vieilles formes de liturgie, à de petits détails de rituel ? Etait-ce acheter trop cher le salut de l'empire grec que de reconnaître la suprématie spirituelle du pape ? Toutes ces réflexions durent faire sur l'esprit de Bessarion une impression profonde. A Trébizonde, il avait été élevé dans un milieu moins fanatique que n'était Constantinople : à la cour des empereurs, à force de parler de l'Union, on en était arrivé à la croire possible. Il avait vécu dans le Péloponèse auprès de l'Italienne Cléopa, parmi les descendants des Latins, en contact continuel avec les marchands de Venise et de Gênes. Son savoir étendu, ses nombreux voyages, la fréquentation de tant de personnages de condition si diverse, les nombreuses affaires auxquelles il avait été mêlé, tout avait contribué à élargir ses idées, à l'élever au-dessus des préjugés vulgaires. Porté naturellement à la tolérance, il était plus frappé de ce qui rapprochait les Grecs et les Latins que de ce qui les divisait. Il croyait sincèrement l'Union possible, sans qu'il fût besoin de lui sacrifier aucun dogme essentiel du culte grec. L'Union, l'Union, tel allait être le généreux rêve de sa jeunesse. Il la voulait, parce qu'elle était nécessaire pour sauver la Grèce, sa bien-aimée patrie.

Avant lui, des prélats instruits et de grands théologiens avaient été du même avis : ainsi Nicéphore Blemmydas, Jean Veccos, patriarche de Constantinople, et Georges Pachymère [1]. Ce parti grossissait tout autour de Bessarion. On y remarquait,

1. Voir leurs œuvres dans Leo Allatius, *Græciæ orthodoxæ scriptores*.

vers 1430, le grand stratopédarque Marc Iagros et Makarios Macrès, le fameux supérieur du monastère de Pantocrator; Isidore, abbé de Saint-Démétrius de Constantinople, plus tard nommé métropolitain de Kiew et de toute la Russie; Jean Dishypatos, dont la famille était alliée à celle des Paléologues; Georges Makrocher, qui fut plus tard envoyé par l'empereur auprès des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem pour les entraîner au concile. Il n'y avait pas jusqu'aux lointains couvents du mont Athos où ce parti n'eût recruté quelques adhérents, et il semblait grossir chaque jour [1]. Aussi bien, il n'y avait plus de temps à perdre pour faire une dernière et plus sérieuse tentative. Le Péloponèse était en feu : les trois frères de Jean Paléologue, les despotes Théodore, Constantin et Thomas, passaient leur temps à réduire de petites places rebelles. Patras même s'était révolté et ne fut réduit qu'en 1431. La même année, la grande ville de Thessalonique tombait sous les coups du sultan Amurath II. L'empire semblait s'effondrer peu à peu [2]. Il fallait à tout prix obtenir des secours de l'Occident. Aussi les négociations entre l'empereur et le pape n'avaient-elles jamais été réellement interrompues depuis 1417. En 1431, Jean II envoya à Martin V une troisième ambassade, composée de Iagaris, du moine Makarios et de Demetrius Angelos, notaire impérial : il s'agissait probablement de discuter les conditions de la réunion d'un concile en Italie. Le patriarche et le clergé grec eussent désiré ne pas quitter Constantinople [3]. Mais cette ambassade n'arriva pas à destination. Les trois délégués avaient appris en route la mort du pape et avaient rebroussé chemin. L'empereur s'irrita contre eux : il substitua le grand primicier Joasaph au moine Makarios Kourounas, et il renvoya la nouvelle légation à Eugène IV, pour sonder les dispositions du nouveau pape. Il

1. Cf. Phrantzès, liv. II, ch. 9 et 10; Syropoulos, sect. II, *passim;* W. von Göthe, *Studien, etc.*, p. 72 à 74 et p. 91.
2. Phrantzès, II, 9.
3. Syropoulos, sect. II, ch. 16 à 19. Le consulter aussi pour la suite des négociations qui précèdent le concile de Ferrare. Phrantzès (II, 9) parle en 1431 d'une ambassade composée de Marc Iagros, grand stratopédarque (le même peut-être que Iagaris), du grand protosyncelle (c'est peut-être le notaire dont parle Syropoulos) et de Makarios, surnommé Makrès, supérieur du couvent de Pantocrator. Makarios mourut en route dans le Péloponèse. Peut-être Bessarion, qui y résidait, avait-il vu les trois délégués et s'était entretenu avec eux de leurs communes espérances. Les noms diffèrent; mais le fait de l'ambassade n'est pas douteux.

semble qu'Eugène les ait d'abord assez mal accueillis. Il somma l'empereur de rendre Patras à son évêque. A la fin, il se radoucit et demanda par lettre la convocation d'un concile en Italie. C'est qu'Eugène IV avait besoin de gagner les Grecs pour reconquérir un peu de prestige et s'affermir dans sa nouvelle dignité. Il était aux prises avec les condottieri les plus dangereux de l'Italie, François Sforza et Niccolo Fortebraccio, qui, en 1434, allaient le forcer à fuir de Rome, déguisé, et à se réfugier à Florence. Il était surtout en querelle avec le concile de Bâle. Nous n'avons pas ici à examiner les causes ni à décrire les péripéties de la grande lutte entre le pape et le concile, qui commença en 1431 et ne fut complétement terminée qu'en 1449. Il nous suffira de rappeler les efforts de chacun des partis pour attirer à lui les Grecs [1].

Les négociations, qui devaient aboutir au concile de Ferrare, devinrent plus actives en 1433. A cette date, le concile de Bâle fit partir pour Constantinople l'évêque de Suse, Antoine, et le provincial des Augustins de Lombardie, Albert de Crispis. Ils soutinrent énergiquement la cause du synode, déclarant qu'il était supérieur au pape; que l'empereur Sigismond et les plus puissants princes de l'Europe lui étaient dévoués; que les Grecs en pourraient tirer de grandes ressources. L'empereur les écouta favorablement et envoya à Bâle son propre frère Démétrius avec l'abbé Isidore (plus tard métropolitain de Russie) et Jean Dishypatos. Le concile promit de l'argent et des troupes, mais demanda que le clergé grec vînt à Bâle même conclure l'Union. Pendant ce temps-là, Iagaris et les premiers députés près Eugène IV étaient revenus auprès de l'empereur, escortés de son légat, Christophe Garatoni. Au nom du pape, Christophe Garatoni consentit à ce que le concile fût réuni à Constantinople; on devait inviter l'empereur de Trébizonde à y assister. C'est le moment en effet où venait d'avoir lieu la réconciliation entre les deux empereurs et le mariage de Jean Paléologue avec Marie Comnène, grâce aux habiles négociations de Bessarion. Il avait été nommé supérieur d'un couvent de moines basiliens : il résidait sans doute à Constantinople, et nous serions assez porté à voir la trace de son action auprès de Jean II dans cette mention de l'empereur de Trébizonde [2].

1. Voir, pour toute la partie qui va suivre, le résumé des négociations dans Héfélé, *Histoire des conciles*, trad. de l'abbé Delarc, t. XI, livre 47.
2. Voir Syropoulos, sect. II, ch. 21 et suiv.

L'empereur Jean II, sollicité par le pape, lui délégua Georges et Emmanuel Dishypatos, qui partirent avec Garatoni pour Florence, où se trouvait le pape. Les deux députés grecs informèrent leurs collègues accrédités près du concile que Constantinople avait été choisi pour y tenir le concile en vue de l'Union. Garatoni porta aux Pères de Bâle une lettre du pape révélant cette même négociation [1] (22 février 1435). Le concile ne voulut pas entendre parler de Constantinople. Il envoya au pape le bachelier Mesnage et le docteur Jean Bachenstein; il laissa partir l'ambassade des trois délégués de l'empereur grec, mais il les fit accompagner de trois députés qui devaient renouveler les offres d'argent et de secours, à la seule condition que le concile serait tenu dans une ville de l'Occident. Les trois députés étaient le dominicain Jean de Raguse, le chanoine Henri Mancer, de Constance, et maître Simon Fréron, chanoine d'Orléans [2]. Ils étaient porteurs d'un premier à-compte sur les sommes qui seraient plus tard distribuées : 9,000 florins, consistant en une traite des Médicis sur les banquiers de Constantinople. Après trois mois de voyage (24 juin-24 septembre 1435), ils négocièrent leur traite non pas à Constantinople même, dont les banquiers n'étaient pas les correspondants des Médicis, mais à Péra, où se trouvaient beaucoup d'Italiens [3].

Des conférences commencèrent avec le clergé grec dans l'église de la Résurrection. Elles roulèrent principalement sur le choix de la ville où se tiendrait le concile. L'empereur refusa énergiquement Bude, Vienne, les villes de Savoie, Bâle et Avignon, que proposait le concile. Il voulait une ville maritime, et en Italie. Henri Mancer fut chargé de reporter la réponse au concile; ses deux collègues restèrent à Constantinople (décembre 1435). Mais déjà l'on pouvait sentir dans l'entourage de l'empereur un courant peu sympathique au concile. Le patriarche avait demandé formellement que le pape acceptât la ville qui serait désignée. Isidore de Russie, qui avait vu de près les dissentiments des Pères de Bâle, Emmanuel Dishypatos, qui avait pu apprécier l'habileté et la finesse toutes vénitiennes d'Eugène IV, plaidaient

1. Cecconi, *loc. cit.*, docum. 48.
2. Syrop., sect. II, ch. 23; Horazio Giustiniani, dans Labbe, XIII, col. 829; W. von Göthe, *Studien, etc.*, p. 72 et 73.
3. Cf. le rapport de Jean de Raguse dans Mansi, XXXI, p. 249, et dans Cecconi, docum. 178.

chaudement sa cause. Jean de Raguse, délégué du concile, et Christophe Garatoni, légat du pape, cherchaient à jouer au plus fin et mettaient l'empereur et son clergé aux enchères pour l'attirer dans son parti.

Eugène IV savait plier et ne pas rompre; le temps était à lui; un coup de théâtre se préparait en sa faveur. Déjà, dans sa vingt-quatrième session (14 avril 1436), le concile de Bâle avait approuvé le traité avec les Grecs : les Pères supputaient les frais du voyage; ils espéraient les faire supporter à la ville où le synode général serait rassemblé; Avignon, Venise, Florence, Milan offraient chacune de 60,000 à 80,000 ducats pour avoir la préférence. Poussé par le cardinal d'Arles, le concile s'était décidé pour Avignon, qui avait fourni en quelques jours 6,000 ducats. Mais voici que l'empereur apprend le conflit entre le concile et le pape. Il envoie Jean Dishypatos à Bâle et Manuel Boulotès auprès d'Eugène IV [1]. Jean Dishypatos passe par Rome, il se laisse gagner par le pape, et, d'après la lettre de ses instructions, il refuse péremptoirement au concile d'accepter le choix d'Avignon [2].

La vingt-cinquième session du concile donne lieu à une véritable bataille : deux décrets ont été préparés; l'un par la majorité, que dirige Louis Aleman, cardinal d'Arles, et qui porte que le concile se tiendra à Avignon; l'autre, par la minorité, que guident Jean Cervantès et Nicolas Albergati, et qui s'est ralliée au pape. Elle propose Florence ou Udine. Le jour du vote arrivé, chaque parti essaye de remporter la victoire en s'emparant de la chaire et de l'autel. Louis Aleman, debout depuis trois heures du matin, attend, la mitre en tête, l'heure de commencer la messe; durant l'office, les deux partis s'observent comme deux armées en bataille. A la fin, deux évêques se lèvent et lisent en même temps les deux décrets au milieu d'une inexprimable confusion. L'évêque de Lisbonne achève plus tôt le décret de la minorité, qui est le plus court; tout son parti l'acclame et entonne le *Te Deum*, tandis que l'évêque d'Albenga continue de lire son décret, qui est accueilli par une approbation tout aussi bruyante. Reste à sceller les deux décrets. Malgré le cardinal Julien Cesarini, la majorité refuse d'apposer le sceau sur le décret de ses rivaux. Alors, l'archevêque de Tarente force la cassette où se trouvait le sceau de

1. Syropoulos, sect. III, ch. 5. — 2. Cecconi, docum. 111-124.

plomb du concile : il scelle le décret de la minorité et va le porter au pape qui le nomme cardinal, pour le récompenser de ce léger vol avec effraction, tandis que le concile le déclare déchu de ses dignités, bâtonne et traîne en prison par les cheveux son malheureux avocat, Arnold de Recklinghausen (7 mai 1437). Voilà l'édifiant spectacle que donnait alors le concile de Bâle; voilà comment il préludait au rôle de pacificateur qu'il prétendait jouer [1].

Dès lors, les événements se précipitent; Jean Dishypatos et Emmanuel Boulotès font accepter au pape le décret de la minorité. Il est convenu que l'endroit où se tiendra le concile ne sera fixé qu'au moment où les Grecs seront arrivés en Italie. Des galères sont louées à Venise et mises sous le commandement du neveu du pape, Antoine Condolmieri. Pierre, évêque de Metz; Antoine, évêque de Portugal, et Nicolas de Cusa, délégués de la minorité du concile, sont envoyés à Constantinople comme s'ils étaient nommés officiellement par le synode tout entier. Le pape leur adjoint Marc, évêque de Tarentaise, et Christophe Garatoni. Jean Dishypatos déclare solennellement qu'il ne reconnaît comme légitime que la minorité de Bâle. Le pape délivre aux Grecs des saufs-conduits et en obtient de semblables de toutes les puissances chrétiennes. Les navires vont en Crète recruter les 300 archers qui sont destinés à défendre Constantinople; ils arrivent enfin dans la Corne-d'Or, au bout d'un voyage de deux mois (juillet à septembre 1437) [2].

Des navires, des archers et de l'argent, des réalités au lieu de promesses trompeuses, un bon « tiens » au lieu de dix « tu l'auras », voilà qui dut singulièrement charmer les Grecs et les gagner invinciblement à la cause du pontife. Le malheureux Jean de Raguse avait perdu son compagnon Simon Fréron [3]. Il constatait par ses lettres au concile la mauvaise impression produite par tous ces conflits. Il était laissé seul, sans instructions, montré au doigt par les Grecs, à cause de son ignorance des événements et de sa pénurie. Il était réduit à ne plus sortir de

1. Voir Æneas Sylvius, *Commentar. de rebus Basileæ gestis;* Cecconi, docum. 120-123; Raynaldi, ann. 1437; Horazio Giustiniani dans Labbe, XIII, col. 831 et seq.

2. Cecconi, docum. 128-131, 133-136, 139-144, 147-153; Raynaldi, ann. 1437; Syrop., sect. III, ch. 8. — Labbe, XIII, col. 840 et 841.

3. Syrop., sect. III, ch. 1.

chez lui. Sur ces entrefaites, les trois évêques délégués par le concile vinrent lui affirmer que, de concert avec les Pères de Bâle, Eugène IV avait choisi une ville d'Italie pour y réunir la grande assemblée. Il avait cherché à résister par une sorte de défiance instinctive : à la fin, il s'était rendu. Aussi, lorsque parurent les galères envoyées vraiment par le synode de Bâle à Constantinople, lorsqu'il reconnut qu'il avait été joué, il était trop tard pour vanter auprès de l'empereur les ressources et la puissance du concile. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'obtenir de Jean II un ordre formel à Condolmieri de respecter la flottille du concile, qu'il s'apprêtait en valeureux marin à combattre et à couler bas sous les yeux des Turcs [1].

L'empereur Jean II se décida donc définitivement en faveur du pape. Un traité en bonne et due forme avait été signé avec lui. Il stipulait que les délégués latins devraient emporter 8,000 ducats [2] pour défrayer les Grecs pendant le voyage ; que quatre grosses galères montées de 300 archers seraient entretenues pour amener en Italie l'empereur, le clergé grec et une suite de 700 personnes ; qu'une somme de 10,000 ducats serait tenue à la disposition de l'empereur pour parer aux périls qui pourraient provenir de son éloignement ; que l'équipage des galères et les archers jureraient fidélité entre les mains de l'empereur ; enfin qu'il choisirait leurs officiers [3]. C'étaient les anciennes propositions du concile de Bâle que le pape s'était contenté de ratifier [4].

1. Raynaldi, ann. 1437 ; Syrop., sect. III, ch. 11 ; Labbe, XIII, col. 841 et seq. Labbe donne (col. 845 et suiv.) un certain nombre de pièces authentiques, relatives à la convocation du concile : 1° une lettre au doge de Gênes Thomas Frégoso pour lui donner un sauf-conduit en faveur des Grecs ; 2° une lettre à Sigismond et aux princes chrétiens pour les exhorter à favoriser l'entrée des Grecs ; 3° la nomination d'Antoine Condolmieri, neveu du pape, au commandement des galères pontificales ; 4° le sauf-conduit des Grecs ; 5° la confirmation du pape aux délégués du concile. — Les délégués du pape distribuèrent au nom du pape 15,000 florins pour les frais de route des Grecs. (Syrop., sect. III, ch. 18.)

2. Au milieu du xve siècle, le poids uniforme des monnaies d'or d'Italie (ducat, florin, sequin, nummus ou écu) est sensiblement de 3 gr. 5, ce qui équivaudrait en poids à 12 fr. de notre monnaie. Cela ferait une somme de 96,000 fr., qui vaudrait peut-être quatre fois plus de nos jours.

3. Cf. Labbe, XIII, col. 852 et 853.

4. Voir pour toutes les négociations préliminaires du concile de Florence : d'abord la belle *Histoire des conciles* d'Héfélé, dont le dernier volume, celui qui nous intéresse, n'a été traduit par l'abbé Delarc qu'après l'achèvement de notre travail de recherches (t. XI) ; et encore Wolfgang von Göthe, *Studien und Forschungen uber das Leben und die Zeit des*

Pendant tout ce temps les Grecs n'étaient pas restés inactifs; ils s'étaient préparés à faire bonne figure au concile; à s'y présenter en grand nombre, à y réunir les membres les plus distingués de leur clergé; à y soutenir des discussions sérieuses, où ils sauraient disputer l'avantage aux Latins. Nul doute que Bessarion n'ait pris une part très-considérable à tous ces préparatifs du concile [1]. Depuis 1433 il avait abandonné le Péloponèse, et il avait résidé plus assidûment à Constantinople. Il était l'un des chefs les plus franchement déclarés du parti de l'Union. Il est probable qu'il ne quitta guère l'empereur Jean II; qu'il fut son inspirateur, son confident intime, son ministre dirigeant. Syropoulos ne mentionne aucune mission spéciale qui lui ait été confiée durant tout ce temps. J'en conclus que le rôle de Bessarion n'avait rien d'officiel, son influence pour être occulte n'en était pas moins prépondérante. Sans cela comment expliquer que Bessarion, qui n'aurait rien fait, eût été promu à la haute dignité de métropolitain de Nicée? Comment admettre qu'il fût égalé dès le départ des Grecs à Isidore de Russie, qui avait pris une si grande part aux négociations préliminaires? N'était-ce pas par un long dévouement à la cause de l'Union et par des services importants, quoique obscurs, qu'il mérita, dès le départ pour Venise, toute la confiance de l'empereur, et qu'il fut choisi malgré sa jeunesse, malgré sa récente promotion au titre de métropolitain, malgré les intrigues de tant de puissants et illustres prélats, pour être le principal champion de la cause des Grecs et leur porte-voix au sein du redoutable concile?

Dans les conseils de l'empereur, il dut agir pour que le concile fût tenu hors de Constantinople. Ce milieu fanatique eût été très-contraire à la conclusion d'un accord solide. L'atmosphère de l'Italie était plus favorable. Entre le pape et le concile, il se décida dès le principe, et avec une sûreté de jugement qui lui fait honneur, en faveur du pape. Pour conclure l'Union, la première condition, et celle qui en même temps coûtait le plus à

Cardinals Bessarions; Fromman, *Kritische Beiträge zur Geschichte der Florentiner Kircheneinigung;* Zhishman, *die Unions Verhandlungen zwischen der Orientalischen und Römichen Kirche seit dem Anfange des XV Jahrhunderts.*

1. Bandini, ch. 6; Platina, col. CVI : « ..... Non prius destitit rogando, monendo imperatorem ac principes Græciæ quam eos impulerit, gravissimâ oratione habitâ, in Italiam, ad Eugenium Pontificem Maximum, contendere. »

l'orgueil des Grecs, était de reconnaître la suprématie du pape. Il eût été contradictoire de s'adresser au concile, qui la repoussait. Mais son intervention fut surtout importante dans tous les actes qui devaient préparer les Grecs à paraître dignement parmi les Latins. A ce titre, il faut mentionner les efforts consacrés à obtenir de nombreuses adhésions et des représentants autorisés au concile. C'est en automne 1436 que l'empereur se décide à faire des pas décisifs dans cette voie. Isidore, abbé de Saint-Démétrius de Constantinople, ancien délégué de l'empereur au concile de Bâle, est nommé métropolitain de Kiew et de toute la Russie, afin d'entraîner dans le parti de l'Union le puissant prince Wasili III Wasilewitch, et d'engager les princes de Trébizonde, de Géorgie et de Servie à le choisir comme leur représentant [1]. Vers la même époque, Andronic Jagaris est envoyé à Trébizonde et en Ibérie, et en ramène deux évêques et un légat qui étaient parmi les premiers conseillers des princes de ces pays. Damianos, métropolitain de Moldo-Valachie, qui était en tournée à Constantinople, est envoyé à son prince, comme légat de l'empereur, et revient bientôt avec le titre de délégué au concile, ramenant avec lui un légat du nom de Néagogis et le protopappas Constantios [2]. L'empereur envoie aussi son grand sénéchal Cantacuzène au despote de Servie, qui refuse de se faire représenter [3]. Il délègue Georges Makrocher aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le patriarche d'Alexandrie choisit pour vicaires et représentants Antoine d'Héraclée et Marc Eugénikos; celui d'Antioche, Joasaph d'Ephèse et le confesseur Grégoire; celui de Jérusalem, Denis de Sardes et Isidore de Russie [4]. Makrocher rapporte aussi des instructions des patriarches. L'empereur trouve qu'elles ne laissaient pas aux représentants assez de liberté : il renvoie aux patriarches le moine Théodose, avec l'ordre d'exiger d'eux qu'ils acceptent à l'avance tout ce qui serait admis par leurs représentants [5].

Il fallait aussi s'entendre sur les points de doctrine qui seraient discutés avec les Latins. Antoine, métropolitain d'Héraclée, Joasaph d'Ephèse, le confesseur Grégoire, le moine Marc Eugénikos et Georges Scholarius délibèrent avec l'empereur sur les moyens de poser, de circonscrire et de clore la discussion pendant le

1. Göthe, p. 74; Syrop., sect. III, ch. 2. — 2. Göthe, p. 84; Syrop., sect. III, ch. 2. — 3. Syrop., *id.*, *ibid.* — 4. Syrop., *id.*, ch. 3. — 5. Syrop., sect. III, ch. 4.

concile [1]. L'avis de Georges Scholarius fut que, sur tous les points de croyance, il fallait consulter rigoureusement les docteurs de l'Eglise et n'accepter que ce qui serait clairement dans leurs écrits. Cet avis parut le plus sage : il fut décidé qu'on étudierait les ouvrages de Cabasilas sur les causes des dissensions de l'Eglise, sur la suprématie du pape, sur le Saint-Esprit [2]. On peut croire que Bessarion ne laissa personne prendre l'avance sur lui par l'énergie de ses recherches et par ses études approfondies. Il suffit, pour n'en point douter, de suivre ses discours et ses discussions à Ferrare et à Florence, où il éclipsa tous les autres Grecs par l'étendue et la sûreté de son érudition. Il contribua aussi à faire envoyer aux monastères du mont Athos le moine Athanase, qui, au lieu de manuscrits, ramena deux moines, Moïse du couvent de Laure et Dorothée de Vatopédi [3]. Mais Bessarion réunit de son côté une quantité de manuscrits. Il s'en servit plus tard au concile : ses manuscrits furent les plus consultés. Il ne serait pas téméraire d'affirmer que c'est à ce moment que se développa sa passion pour les livres, et qu'il réunit les premiers ouvrages qui formèrent plus tard sa fameuse bibliothèque [4].

Le rôle de Bessarion dans tous ces préliminaires le désignait naturellement pour des fonctions plus hautes que celles de supérieur d'un couvent de moines basiliens. L'empereur avait pu apprécier ses connaissances étendues, son jugement droit, sa dextérité dans les négociations, son habileté dans les affaires et surtout son désir ardent de voir l'Union s'accomplir pour toujours. Il était temps de le mettre en vue, de l'élever à un poste de confiance et de combat, et de compenser pour lui l'infériorité que lui donnait son jeune âge et l'obscurité où il avait toujours vécu par l'éclat d'une importante dignité. Toutes ces raisons décidèrent l'empereur à nommer Bessarion métropolitain de Nicée, probablement dans ce même automne si rempli de 1436 [5], en même temps qu'Isidore devenait métropolitain de Kiew, et

1. Syrop., *id.*, ch. 6. — Le texte de Syropoulos est tronqué au milieu même de l'énumération des personnages qui faisaient partie de cette réunion. Peut-être Bessarion en était-il. M. Göthe n'a pas signalé ce détail dans le texte de Syropoulos (voir page 85), bien qu'il donne la phrase tronquée.

2. Syrop., *id.*, ch. 7; Göthe, p. 85. — 3. Syrop., *id.*, *ibid.*; Göthe, p. 87.

4. Il semble l'avouer lui-même dans sa lettre au doge Christophe Mauro pour léguer sa bibliothèque à Venise.

5. Lequien, *Oriens christianus*, t. I, p. 653.

Denis, de Sardes [1]. C'était la digne récompense de ses longs efforts et de sa puissante influence. Bessarion allait se distinguer dans cette nouvelle fonction comme le plus éloquent et le plus sincère de tous les Grecs. C'était seulement le premier échelon de sa haute fortune.

Il ne restait plus qu'à paraître devant les Latins, dans un appareil suffisamment imposant. L'empereur fit enlever tous les vases sacrés et les ornements précieux de l'Église cathédrale ; une sainte ampoule se brisa, « digne commencement de cette affreuse tragédie, » s'écrie Syropoulos. Il se fit faire un lit et un char magnifiques avec ornements d'or. « Il voulait paraître une sorte de Jupiter et de Crésus [2]. » Sur les 15,000 florins apportés par les légats du pape, l'empereur en garda 6,000 pour lui-même, en donna 6,000 au clergé, 2,000 à son frère le despote et 1,000 aux officiers de sa suite [3]. Il ordonna des prières publiques pour l'heureux succès de l'expédition et son prompt retour. Les Grecs étaient pour la plupart instinctivement hostiles à l'Union : ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'ils virent partir la flottille. Mais beaucoup des prélats délégués, élevés au-dessus des préjugés vulgaires, considéraient l'Union comme souhaitable. Les autres pouvaient se consoler de leur exil momentané en se disant qu'ils allaient tenter pour leur infortunée patrie la dernière chance de salut. Ils mirent à la voile le 24 novembre 1437 [4].

1. Syrop., sect. III, ch. 15; Bandini, ch. 6. — Michel Apostolius (§ 28) dit que l'empereur força Bessarion à accepter cette dignité. Je ne crois pas qu'il y ait eu besoin de beaucoup de contrainte de sa part. — Nicolas Capranica (f° 240) dit : « Peloponneii operâ Nicænus archiepiscopus designatur. » Nous ne savons ce que c'est que ce Peloponneios. Pie II, dans sa *Cosmographie* (p. 339), dit que Bessarion ne visita jamais son diocèse : « Sed nunquam plebem suam adiit quæ vel minima est hodie vel nulla. »

2. Syropoulos, III, ch. 17 et 18. — 3. Syrop., *id.*, ch. 18 et 19. — 4. Syrop., IV, ch. 1er.

LIVRE II

BESSARION AU CONCILE DE FLORENCE

(1438 — 1439)

CHAPITRE PREMIER

CONCILE DE FERRARE (8 JANVIER 1438—10 JANVIER 1439)

Le concile de Florence [1] est l'un des plus importants de tout le moyen âge. C'est le premier concile œcuménique depuis celui de Constantinople en 869 et le dernier avant celui de Trente. Il tombe au milieu du quinzième siècle, ce siècle de transition où tout semble encore mélangé et confus, ce siècle qui n'appartient tout à fait ni au moyen âge, ni à l'âge moderne, et où la société est en travail pour l'enfantement d'une civilisation nouvelle. Ce concile, qui est le prolongement de celui de Bâle, en est aussi la contre-partie. Les réformateurs n'osent plus y formuler leurs grands projets de rénovation de l'Église. L'échec de trois conciles successifs a usé leur crédit et détruit leurs espérances. Au contraire, les prétentions des papes sont soutenues et confirmées ;

1. Le concile dit de Florence tient d'abord ses sessions à Ferrare du 8 janvier 1438 au 10 janvier 1439, puis à Florence du 13 février 1439 au 26 avril 1442. Enfin il est prorogé à Rome jusqu'au 4 août 1445, où il se sépare définitivement. Il n'était d'ailleurs lui-même que la continuation du concile de Bâle. — Les Grecs sont arrivés en Italie le 8 février 1438, à Venise ; ils quittent Florence le 26 août 1439 et s'embarquent à Venise le 11 octobre de la même année pour retourner en Orient.

les princes chrétiens cherchent encore à les combattre au moyen de pragmatiques sanctions; mais ce sont des chartes mort-nées, dont les jours sont comptés. Elles ne sont soutenues par les Universités et les chapitres que pour devenir le prétexte aux réclamations des papes et à l'établissement des concordats. — Tout est consommé au concile de Florence : il est décidé que l'Église ne se réformera ni dans son chef ni dans ses membres. L'autorité monarchique exercée par les papes ne fera aucune concession à l'esprit aristocratique des Universités, à l'esprit d'autonomie des Églises nationales. Cette toute-puissance des papes sera une des grandes causes de la Réforme : on la voit poindre à l'horizon; sa silhouette apparaît déjà en Bohême, pour se dessiner bientôt avec une netteté de plus en plus grande.

Mais ce qui donne à ce concile sa physionomie propre et son intérêt spécial, c'est la présence des Grecs. Ils avaient été, depuis Photius, écartés, détestés, réprouvés par les Occidentaux comme schismatiques endurcis. Et voici que leurs plus illustres prélats, sous la conduite de leur vénéré patriarche, viennent siéger aux côtés des Occidentaux. Un pape libéral et politique a su les attirer en Italie; un empereur, dégagé des préjugés de l'Orient, brave le fanatisme populaire et entraîne à sa suite les représentants les plus considérables de son Église. Il n'est plus question des vieux dissentiments; tous cherchent à en effacer la trace dans une étreinte fraternelle : on se verra, on fera connaissance, chacun soutiendra les vérités auxquelles il est attaché; et, en comparant les doctrines qu'on avait crues opposées, on s'assurera qu'elles ont tant de ressemblance qu'on peut les unir et les confondre. Il ne s'agit plus d'un accord temporaire, destiné seulement à capter la bonne foi des Latins et à obtenir leurs secours. L'union doit être écrite dans un formulaire et fixée pour toujours; et, quoique les calculs de ses promoteurs ne se soient pas tous réalisés, il faut avouer cependant qu'ils n'étaient pas loin de la vérité. Il y a encore maintenant en Orient beaucoup de Grecs-Unis. Le pape a recouvré à la suite du concile de Florence l'adhésion durable d'un nombre assez grand d'anciens schismatiques.

Dans ce concile, la politique se mêle à la théologie; les papes veulent une dernière fois témoigner de leur puissance par la prédication d'une croisade. Le danger est imminent : la horde

sauvage des Turcs se répand en Europe et menace d'anéantir l'empire byzantin. C'est l'Asie qui tente une dernière fois de subjuguer l'Europe ; c'est la barbarie aux prises avec la civilisation, c'est la fameuse question d'Orient qui commence déjà à se poser. Eugène IV se croit assez puissant pour la résoudre à lui seul en armant toute l'Europe, grâce à la prédication pontificale, comme au temps des Urbain II et des Innocent III. Il a promis de l'argent et des hommes; il prodigue les indulgences et les menaces; il cherche à rallumer le zèle chrétien, qui s'éteint partout. Il donne rendez-vous aux princes; il stimule leurs délégués; il lève des dîmes; il veut organiser et solder la sainte armée de la foi. Mais désormais les armées sont nationales avant d'être chrétiennes; elles combattent pour la patrie et pour le roi au lieu de combattre pour la foi et pour le pape. Les princes chrétiens ne sont point avares de promesses; ils semblent reconnaître encore le vieux droit des pontifes ; mais c'est une reconnaissance purement théorique et de nul effet. Ils retiennent à la frontière l'argent de leurs sujets; ils leur défendent de prendre les armes. C'en est fait des tentatives de croisades. Les papes gardent toute leur influence sur les âmes; mais ils n'ont plus d'action sur les décisions des souverains, ni sur la direction de leur gouvernement. La politique des princes de l'Europe devient essentiellement laïque. C'est bien l'époque moderne qui commence.

Voilà de nombreux et importants sujets d'études à propos de ce concile. On peut s'étonner que son histoire véritable soit encore fort peu connue en France. Les sources d'informations sont pourtant de premier ordre. La plus importante est l'ouvrage connu sous le nom d'*Acta Græca*, dont l'auteur a été considéré jusqu'ici comme incertain, mais que nous croyons pouvoir attribuer d'une façon sûre à Bessarion [1]. L'auteur est Grec, mais sympathique à l'Union. Une autre source grecque lui est hostile : c'est l'histoire du concile de Florence par Sylvestre Syropoulos, grand ecclésiarque [2]; Syropoulos, moins exact pour les

1. Les *Acta Græca* ont été publiés dans les collections des conciles de Labbe, t. XIII; d'Hardouin, t. IX, et de Mansi, t. XXXI. Toutes nos citations sont empruntées à l'édition de Labbe. — Voir, à l'appendice, n° I, les preuves qu'on peut alléguer pour attribuer à Bessarion la composition des *Acta*.

2. Elle a été publiée avec une traduction latine, d'ailleurs fort inexacte, par l'Anglais Robert Creyghton, sous ce titre : *Historia vera Unionis non veræ inter Græcos et Latinos.* (La Haye, f° 1660.)

dates et quelquefois pour les noms propres, donne des renseignements précieux sur les préliminaires du concile et sur toutes les négociations, en dehors des séances officielles. Les Latins ont aussi leur histoire formée de notes recueillies et rédigées par Andrea de Santa Croce, patricien romain et avocat pontifical [1]. Il y a encore un résumé très-fidèle et très-substantiel des discussions et des actes du concile, écrit vers la fin du quinzième siècle par Augustino Patricio, chanoine de Sienne [2]. — Aussi, quoique les procès-verbaux officiels du concile, rédigés dans les deux langues par des notaires assermentés, aient été perdus, on n'est pas cependant sans ressource. Les documents abondent; ils sont d'origine différente, ils exposent les traditions opposées; on peut les comparer, les confronter et en tirer une histoire vraie.

Comment expliquer que cette histoire, qui présente un si sérieux intérêt, ne se trouve que dans les recueils ecclésiastiques, et encore d'une façon fort incomplète parmi les histoires françaises? Dans le recueil de Fleury [3], on trouve une histoire étendue et fort digne d'éloges, si l'on songe à l'époque où elle a été composée. Mais l'auteur s'attache surtout à la reproduction des débats théologiques. L'*Histoire* de Rohrbacher a été faite surtout d'après la tradition du Vatican consignée dans Andrea de Santa Croce : elle est assez complète, mais très-partiale [4]. Les Allemands se sont occupés de cette époque avec plus de détails. Mgr Héfélé, dans sa belle *Histoire des conciles*, traduite tout dernièrement par l'abbé Delarc [5], a donné un résumé vrai et scientifique de cette *Histoire*. A cet ouvrage sympathique au pape, on peut opposer celui du protestant Fromman, qui lui est hostile. M. Wolfgang von Göthe, qui soutient dignement un nom illustre, a consacré un volume à raconter l'histoire du

1. Ces notes sont publiées sous forme de dialogue entre Andrea de Santa Croce et son ami Ludovicus Pontanus. Elles se trouvent dans le recueil de Labbe, t. XIII, col. 825 et seq.

2. Le titre exact est celui-ci : *Summa concilii Florentini;* l'ouvrage a été publié pour la première fois en 1480. — Il est dans Labbe, t. XIII, col. 1488 et seq.

3. T. XXII, p. 190-277 (édit. de 1752, 4°). Cette partie de l'*Histoire ecclésiastique* est due à l'oratorien Fabre, continuateur de Fleury. Il s'est inspiré de l'esprit janséniste.

4. L'histoire du concile de Florence se trouve au t. XXI de l'*Histoire de l'Église catholique* de l'abbé Rohrbacher. On peut voir à la page 540 un exemple de cette partialité par trop marquée.

5. T. XI, paru en juillet 1876.

concile de Florence et le rôle qu'y a joué Bessarion. Enfin un Italien, le P. Cecconi, a publié des documents nombreux, et dont beaucoup sont inédits, sur l'histoire de ce concile [1].

C'est donc surtout d'après les ouvrages étrangers, allemands ou italiens, que nous chercherons à résumer l'histoire du concile de Florence. Nous serons très-bref sur les discussions théologiques traitées déjà en grand détail et avec une compétence à laquelle nous ne saurions prétendre. Mais nous nous attacherons à faire connaître la physionomie du concile. Nous nous arrèterons principalement sur le rôle si important qu'a joué Bessarion, soit dans les discussions publiques, soit dans les commissions et dans les négociations relatives à l'Union. D'ailleurs cette histoire ne nous écartera pas un instant du sujet de notre travail, car nous ne pourrons la faire qu'en résumant sans cesse les *Acta Græca*, c'est-à-dire l'un des ouvrages les plus importants et les plus remarquables de Bessarion.

Le 8 février 1438, la petite flotte des huit galères, qui portait l'empereur et le clergé grec, arrivait enfin en vue de Venise, après une traversée qui avait duré plus de six semaines [2]. Venise était alors encore la plus riche ville d'Italie et le principal centre des relations avec Constantinople. Aussi les Grecs y trouvaient-ils beaucoup d'hôtes et des souvenirs nombreux de leur patrie. Ils pouvaient presque s'y croire chez eux : c'était comme une seconde Byzance. Les Grecs de Constantinople pouvaient être difficiles; ils furent cependant émerveillés des splendeurs de la reine de l'Adriatique et de l'accueil qui les y attendait. L'empereur d'Orient entra par le Lido : tout le port était couvert de barques en si grand nombre qu'on ne voyait plus la mer. Le lendemain, le doge avec la seigneurie, le sénat et les nobles des plus grandes familles montèrent sur le *Bucentaure* à la poupe dorée, décoré de magnifiques tapisseries rouges. L'empereur

1. Nous avons déjà cité à plusieurs reprises ces différentes histoires dans notre précédent chapitre.

2. Du 24 novembre 1437 au 8 février 1438. — Syropoulos nous indique toutes les péripéties de cette longue traversée : les traits et les pierres lancés par les Turcs, le désespoir du patriarche malade sur mer et qui ne peut aller coucher à terre; l'excursion de l'empereur, à cheval, sur tout le littoral du Péloponèse; le séjour à Modon, à Corfou; enfin l'envoi de Jean Dishypatos et de Syropoulos, chargés d'annoncer l'arrivée des Grecs et de tout préparer pour leur réception. Tous ces détails se trouvent dans Syropoulos (sect. IV, ch. 1 à 12). Les *Acta Græca* sont muets sur toute cette partie du voyage.

reçut le doge sur la galère d'apparat où il avait fait son entrée, lui prit les mains, causa familièrement avec lui et le fit asseoir à ses côtés. Le cortége s'avança ensuite en grande pompe, au son de la trompette et de tous les instruments connus. Le dôme de Saint-Marc, le campanile et le palais ducal apparurent aux yeux étonnés des Grecs [1]. Ils prirent par le grand canal, « *cette rue la plus longue et la mieux maisonnée du monde*, » comme dit Commines. Ils débarquèrent enfin au Rialto, où se trouvait le palais du marquis de Montferrat, résidence assignée à l'empereur [2].

Les Grecs restèrent vingt jours à Venise : ils eurent le temps d'en visiter toutes les merveilles. Saint-Marc surtout les étonna par la variété et la richesse de son architecture, de ses marbres, de ses mosaïques et de ses ornements de toute sorte : ils y retrouvaient à peu près le style byzantin et la même profusion tout orientate. Ils y retrouvaient aussi, ce qui leur serra le cœur, les fameux chevaux de bronze doré que Dandolo avait rapportés de Constantinople [3], les ornements et les pierres précieuses qui décoraient la magnifique statue de saint Marc qu'on ne montrait au peuple que deux fois par an, et tant d'autres dépouilles enlevées au monastère de Pantocrator, à Sainte-Sophie et aux plus célèbres églises [4]. D'après Syropoulos, les Grecs ne savaient encore s'ils se rendraient près du pape ou s'ils iraient au concile de Bâle : les sommes qui furent habilement distribuées au patriarche et à l'empereur les auraient décidés à gagner Ferrare [5]. En réalité, l'hésitation ne dut pas être de longue durée; le concile était de plus en plus discrédité. Son ancien président,

1. Un tableau de Gentile Bellini, contemporain de Bessarion, représente la place Saint-Marc vers la fin du xv[e] siècle : les procuraties n'existaient pas encore. Mais Saint-Marc et le palais ducal avaient déjà leur physionomie actuelle. (Voir le n° 555 de l'Académie des beaux-arts à Venise.)

2. Cf. *Acta Græca* (Labbe, t. XIII, col. 5-8). Bessarion, dans les *Acta*, peut être contrôlé par le récit de Syropoulos, un peu moins développé, mais analogue (sect. IV, ch. 13). Andrea de Santa Croce est extrêmement laconique sur cette arrivée des Grecs. (Cf. Labbe, XIII, col. 903.)

3. Ces chevaux, un peu plus grands que nature (1 m. 60 de haut), longtemps regardés comme un ouvrage de Lysippe, sont en réalité un quadrige antique, le seul qui soit arrivé jusqu'à nous, datant de l'époque de Néron, et destinés à décorer son arc de triomphe, puis celui de Trajan. Constantin les transféra à Constantinople; Dandolo les restitua à l'Italie, à Venise. Bonaparte les emporta en France, où ils décorèrent l'arc de triomphe du Carrousel. L'empereur d'Autriche François I[er] les fit rétablir à leur ancienne place en 1815.

4. Syropoulos, sect. IV, ch. 16. — 5. *Id.*, *ibid.*, ch. 14-17.

le cardinal Julien Césarini, l'abandonnait à ce moment même, après tant d'autres, pour venir se rallier au pape, et il salua au passage l'empereur et le patriarche. Dans le conseil des Grecs relativement à cette question, toute la réunion, moins trois voix, se décida en faveur du pape.

Le 28 février, l'empereur, avec son frère Démétrius, toute sa suite et une partie du clergé, quitta Venise et s'embarqua à Francolino, où arrivaient tous les navires de Ferrare. Le patriarche ne partit que le lendemain, à cause de l'insuffisance des vaisseaux. L'empereur fit à cheval la plus grande partie de la route. Il y eut deux entrées solennelles : d'abord, le 4 mars, celle de l'empereur, qui s'avançait sur un magnifique cheval noir, entre le marquis de Ferrare, Nicolas III d'Este [1], et le cardinal de Sainte-Croix, Nicolas Albergati, légat du pape, entouré de toute sa suite et du clergé de son palais. Les cardinaux qui étaient à Ferrare sortirent de la ville pour aller à sa rencontre; l'empereur, revêtu du pallium d'or, fut conduit au palais Apostolique et mené à cheval jusqu'à la salle où se tenait le pape, au moyen d'une rampe construite depuis longtemps par le marquis. Le pape se leva à l'approche de Jean II. L'empereur mit un genou en terre et baisa la main du pape; ils s'entretinrent quelque temps assis. L'empereur se retira enfin dans le palais qui lui était assigné pour résidence [2]. Le 7 mars, le patriarche, monté sur un magnifique navire, l'*Oroburchium*, que lui avait envoyé le marquis de Ferrare, pénétra à travers les canaux qui mènent jusqu'à la ville. Des négociations assez compliquées eurent lieu pour régler le cérémonial de sa première entrevue avec le pape. Les Grecs étaient d'autant plus avides de marques de respect, qu'ils étaient plus faibles. Le patriarche voulait saluer le pape comme un égal et comme un frère, et il refusa péremptoirement de se prêter, pour

1. Ferrare n'était pas encore la brillante capitale des Alphonse et des Hercule, la métropole des lettres et des arts en Italie. Les souverains avaient le titre de marquis et ne reçurent celui de duc qu'au premier voyage de Frédéric III en Italie (1452). Mais déjà c'était par bâtards que les princes de cette maison d'Este se succédaient l'un à l'autre. Le magnifique marquis Nicolas III joua lui-même son rôle dans plusieurs drames domestiques; le plus affreux est celui qui eut pour dénouement le supplice de sa deuxième femme, la belle Parisina Carrara, et de son fils naturel Hugues qu'il accusait tous deux de relations coupables. — Cette tragique histoire a été racontée par Chalcocondyle, lib. VI (Migne, t. CLIX, col. 285 et seq.), et immortalisée par le récit de lord Byron.

2. *Acta Græca*, col. 12; Andrea, col. 904; Syrop., sect. IV, ch. 19.

lui-même et pour son clergé supérieur, à la cérémonie du baisement de pied, qu'il considérait comme humiliante. Le pape céda sur ce point, mais à la condition que l'entrevue aurait lieu dans la chambre du pontife et non en public. Les ambassades et les pourparlers destinés à régler rigoureusement l'étiquette prirent tout un jour. Le 8 mars, le patriarche, entre deux cardinaux, baisa la joue du pape, qui s'était levé pour lui faire honneur. Le pontife se rassit alors : les métropolitains et les exokatakèles le baisèrent à la main et au visage. Les autres Grecs, selon leur rang, furent admis à l'honneur de lui baiser la main, ou lui firent seulement de loin une profonde révérence. La cérémonie des salutations terminée, le patriarche fut accompagné à cheval dans son palais, et chacun se retira dans l'appartement qui lui avait été réservé [1].

Le concile de Ferrare avait commencé ses sessions le 8 janvier, sous la présidence du cardinal Albergati. Avant l'ouverture solennelle, les négociations reprirent entre les Grecs et le pape pour régler diverses questions préliminaires, celle des subsides d'abord; le pape, fort gêné depuis que ses Etats étaient ravagés par les condottieri italiens, voulait fournir les subsides en nature. Les Grecs réclamaient de l'argent. Le pape s'entendit avec le marquis de Ferrare pour que le logement fût donné; en outre, pour la nourriture, l'empereur dut recevoir par mois 30 florins, le patriarche 25, le despote 20, chacun des prélats 4 et les serviteurs 3 florins [2].

Ce point réglé, l'empereur demanda que non-seulement les évêques, mais aussi les princes temporels de l'Occident, parussent au concile, pour qu'il fût vraiment œcuménique. Le pape alléguait la difficulté d'une semblable réunion, à cause des discordes des princes; à la fin, il se rendit : il envoya partout des lettres et des légats; mais il demanda quatre mois pour opérer la réunion. Il était urgent de ne pas attendre aussi longtemps pour entamer les négociations relatives à l'Union. On résolut

1. Voir *Acta Græca*, col. 12 et 13; Andrea, col. 904 et 905, et Syrop., sect. IV, ch. 20 à 22. C'est dans Syropoulos qu'on trouve les négociations relatives au cérémonial. — Andrea donne pour date de l'entrée du patriarche le 8 et le 9 mars. Nous avons préféré la date des *Acta*.

2. Syrop., IV, 28. — Syropoulos ajoute qu'autant, à Venise, le pape s'était montré généreux, autant, à Ferrare, il fut avare; et le 2 avril les Latins durent payer 691 florins pour un mois de vivres. Le florin valait 12 francs de notre monnaie en poids.

donc d'ouvrir le concile; mais il fallut auparavant régler dans le détail le cérémonial. Il fut convenu après bien des explications que l'assemblée se tiendrait dans la cathédrale de Saint-Georges, le côté de l'épître réservé aux Grecs, celui de l'Evangile aux Latins. Le pape voulait d'abord siéger seul et au milieu ; il consentit cependant à laisser etablir son siége du côté des Latins, à quatre pas de l'autel ; au-dessous de lui et à un pas, le siége de l'empereur d'Allemagne vide [1]; après lui, les cardinaux, archevêques et évêques; plus loin encore, les diacres et protonotaires apostoliques en nombre presque infini. En face était dressé le trône de l'empereur; près de lui, plus bas de quatre palmes, celui du despote Démétrius; puis le siége du patriarche, orné comme celui du pape, mais un peu plus bas; plus loin, les siéges des vicaires, des patriarches, des métropolitains, des exokatakèles et de tout le reste du clergé [2].

1. Sigismond venait de mourir au mois de décembre 1437; et son successeur Albert d'Autriche n'était pas disposé à venir siéger en Italie.
2. *Acta*, col. 16 et 17; Andréa, col. 905 et 906; Syrop., sect. IV, ch. 28-32. Voici, d'après les *Acta*, la liste des Grecs qui siégeaient au concile :

L'empereur Jean Paléologue II.
Son frère le despote Démétrius.
Le patriarche Joseph.

Vicaires des patriarches.

Antoine, métropolitain d'Héraclée, Le protosyncelle Grégoire,	vicaires du patriarche d'Alexandrie, Philothée.
Isidore, métropolitain de Kiew, Marc Eugénikos, métropolitain d'Ephèse,	vicaires du patriarche d'Antioche, Dorothée.
Denys, métropolitain de Sardes, Dosithée, métropolitain de Monembasie,	vicaires du patriarche de Jérusalem, Joachim.

Métropolitains.

Dorothée, de Trébizonde, représentant de l'évêque de Césarée.
Métrophanes, de Cyzique, représentant de l'évêque d'Ancyre.
Bessarion, de Nicée.
Macarios, de Nicomédie.
Méthodius, de Lacédémone, représentant de l'évêque de Nicomédie.
Ignace, de Tornobos, représentant de l'évêque de Side.
Dorothée, de Mitylène.
Joasaph, d'Amasonthe.
Damien, de Moldo-Valachie, représentant de l'évêque de Sébastée.
Isaïe, de Stavropol.
Nathanaël, de Rhodes.
Kallistos, de Dristra.
Gennadius, de Ganna.
Dosithée, de Drama.
Eustrate, de Mélénique.

Toutes ces négociations retardèrent jusqu'au 9 avril la grande séance d'ouverture, présidée par le pape, en présence de tout le clergé grec et latin. Ce fut, dit l'auteur des *Acta*, un spectacle à la fois terrifiant et admirable. L'église était comme un paradis. Tous les prélats avaient revêtu leur costume de cérémonie. L'empereur et son frère, en longue robe traînante de pourpre; près de lui quelques nobles fonctionnaires en grand uniforme de cour; les mandataires du despote de Servie, de l'empereur de Trébizonde, du roi d'Ibérie, très-différents, par le costume, des autres prélats; les deux apocrisiaires des princes de Valachie, avec longue robe de soie et chapeau de soie rouge, bordée de fourrures grises; les patriarches, archevêques, évêques, avec une chape bleu d'azur, rayée de blanc et de rouge, et leur pectoral contenant des reliques; les abbés et moines en robe grise, les prêtres séculiers en longue tunique noire. Tous ces riches costumes multicolores formaient le spectacle le plus varié et le plus agréable pour l'œil, et donnaient aux prélats grecs, avec leur longue barbe, l'air imposant et majestueux. Le patriarche était malade et ne put paraître à la séance; mais il fit lire une déclaration où il reconnaissait le concile. Le pape, au milieu d'un respectueux silence, prononça le « *Benedictus Dominus Israël*, » puis fit lire le décret de convocation du concile, en grec par Dorothée de Mitylène, en latin par l'archevêque de Grado. Il ajouta quelques mots pour rappeler son vif désir de l'Union.

Sophronius, d'Anchiale.
Georges, représentant d'Ibérie, et un évêque.

Les noms des exokatakèles, des hégoumènes et des simples moines ne sont pas mentionnés.

Du côté du pape, les *Acta* énumèrent :

Les cardinaux :

François Condolmieri, camérier, cardinal de Saint-Clément.
Angélotto, cardinal de Saint-Marc.
Jordano Orsini, cardinal de Sabine.
Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange.
Nicolas Albergati, cardinal de Sainte-Croix.
Branda Castellio, cardinal de Plaisance.
Prosper Colonna, cardinal de Saint-Georges.
Antoine Corari, cardinal de Bologne.

Et avec eux plus de deux cents archevêques et évêques, abbés et moines. — Il y a quelques différences entre les listes des prélats grecs et latins. Nous les indiquerons et nous les discuterons quand il sera question des signataires de l'acte d'Union.

Puis tous les assistants entonnèrent en commun les hymnes et les prières. La grande et sainte assemblée qui devait opére l'Union était enfin ouverte [1].

Les Grecs avaient manifesté la ferme volonté d'attendre les princes occidentaux et les Pères du concile de Bâle. Le concile fut donc, dès son ouverture, prorogé à une date indéfinie. La seconde session n'eut lieu que le 8 octobre 1438. L'intervalle ne fut pas cependant tout à fait perdu. Les négociations commencèrent entre des commissions nommées par chacun des partis. Les Grecs choisirent dix membres : Marc d'Ephèse, Bessarion de Nicée, les évêques de Monembasie, de Lacédémone, d'Anchiale, le grand chartophylaque Balsamon, le grand ecclésiarque Syropoulos, les deux hégoumènes des couvents de Pantocrator et de Calès, le moine Moïse du mont Athos. L'empereur leur adjoignit un noble, Manuellagaris. Marc d'Ephèse et Bessarion devaient seuls prendre la parole. Dès le début, Bessarion allait être à la fois l'homme de confiance et l'homme de talent de son parti, chargé de toutes les négociations délicates et difficiles. Il sera toujours le premier à la peine. Comment s'étonner si, après l'Union établie, il devient le premier à l'honneur, et si on l'en récompense comme le véritable auteur et l'agent le plus actif [2]?

Il y avait quatre points de doctrine sur lesquels les Grecs et les Latins étaient principalement divisés : 1° la procession du Saint-Esprit ; 2° la question des azymes ; 3° celle du purgatoire ; 4° celle de la primauté du pape. Les premières discussions roulèrent sur le purgatoire. Les Latins croyaient que les âmes des morts qui n'ont pas complétement effacé leurs péchés par la pénitence vont dans le purgatoire, où elles sont brûlées par un feu analogue à celui de l'enfer, mais temporaire au lieu d'être éternel. Les Grecs admettaient bien aussi un purgatoire ; seulement ils ne voulaient pas entendre parler de feu proprement dit, mais plutôt de douleurs et de peines expiatoires ; ils désignaient par le mot de feu les feux de l'enfer. Marc d'Ephèse avoua lui-même que l'écart entre les Grecs et les Latins était sur ce point-là presque inappréciable. Julien Césarini fit preuve de beaucoup d'éloquence unie à beaucoup de modération. Bessarion fut chargé

1. Voir Andréa, col. 906, et *Acta Græca*, col. 21.
2. *Acta*, col. 24; Syrop., V, 23.

d'exposer toute la doctrine des Grecs. Il eut le mérite d'y jeter toute la lumière dont elle est susceptible. Il protesta surtout contre l'intelligence littérale du mot purgatoire [1]. Une autre croyance se rattache à celle-ci : les Grecs soutenaient que les peines des réprouvés et les récompenses des saints n'étaient pas complètes avant la résurrection des corps. L'empereur, pour en finir, chargea Marc d'Ephèse et Bessarion de rédiger chacun sur le purgatoire un exposé de doctrine; il fondit en un seul les deux mémoires, effaçant de la rédaction de Marc d'Ephèse quelques expressions de combat peu propres à amener la conciliation. Enfin, le 17 juillet 1438, l'empereur communiqua aux Latins la profession suivante, qui émanait des Grecs : « Les justes jouissent dans leurs âmes, dès la mort, de toute la félicité dont les âmes sont capables. Mais, après la résurrection, il s'ajoute encore quelque chose à cette félicité, savoir la glorification du corps qui brillera comme le soleil [2]. »

Mais d'autres rapports plus intimes commençaient à s'établir. Le cardinal Julien Césarini donna une série de dîners officiels aux Grecs. Bessarion fut invité dès le premier; la farouche obstination de Marc d'Ephèse sembla fléchir en présence des effusions du repas. Les relations s'adoucissaient; Grecs et Latins commençaient à se mieux connaître et à s'estimer davantage [3]. Mais en même temps un horrible fléau venait effrayer tous les Pères du concile. Ferrare, au milieu de ses marécages, était ravagée par la peste, qui enleva presque toute la suite d'Isidore de Russie et l'un des prélats grecs les plus considérables, Denys de Sardes, vicaire du patriarche de Jérusalem. L'empereur Jean II trompait, il est vrai, les ennuis de l'attente en se livrant à une chasse effrénée, au grand préjudice des paysans du voisinage, qui portaient vainement leurs plaintes au marquis. Les Grecs s'ennuyaient de tant de délais : beaucoup cherchaient à s'échapper de Ferrare, et il fallut que Bessarion réclamât auprès du patriarche pour interdire aux Grecs de sortir. L'empereur les consigna dans la ville et en fit garder les portes [4].

1. Les discussions sur le purgatoire avaient commencé le 4 juin : le discours de Bessarion est du 14 juin. En voir un résumé assez complet dans les *Acta* (col. 27 et 28). Voir aussi Rohrbacher, t. XXI, p. 534, et Héfélé, traduct. Delarc, t. XI, p. 596.

2. Syrop., V, 13-17; *Acta Græca*, col. 28 à 32. — Syropoulos dit que, une fois l'écrit sur le Purgatoire remis aux Latins, les Grecs reçurent 689 florins pour le payement du troisième mois.

3. Syrop., V, ch. 2. — 4. *Id.*, VI, 6 et 7.

Le délai de quatre mois était depuis longtemps écoulé ; ni les Pères du concile de Bâle, ni les délégués des princes ne se présentaient. Il était urgent de reprendre les sessions publiques du concile, si l'on voulait faire quelque chose pour l'Union. L'empereur et la plus grande partie du clergé auraient voulu traîner les choses en longueur, introduire au concile beaucoup de membres laïques et de représentants des princes, de façon à noyer la question religieuse dans la question politique; voter en bloc sur les points en litige et repartir pour la Grèce, avec un accord consenti du bout des lèvres, mais surtout avec beaucoup de secours. Si les débats furent sérieux et complets, si la tentative d'Union fut poussée beaucoup plus à fond que toutes celles qui avaient précédé, il faut en attribuer l'honneur à ce petit groupe des partisans sincères de l'Union, à la tête desquels se plaçait principalement Bessarion, groupe peu nombreux, mais composé d'hommes de cœur et de talent, à la fois habiles et résolus, diplomates et hommes d'action déterminés à tout essayer pour la grande œuvre à laquelle ils s'étaient voués. Le patriarche Joseph, le protosyncelle Grégoire et Dorothée de Mitylène en étaient les membres les plus influents ; Bessarion en était l'orateur et le diplomate ; Isidore de Russie, l'homme d'action.

Ils ne parurent pas tout d'abord devoir triompher. Au moment de recommencer les sessions publiques du concile, les Grecs avaient délibéré pour savoir sur quel point porterait d'abord la discussion. Marc d'Ephèse et les adversaires de l'Union demandaient qu'on agitât d'abord cette question : « S'il est permis d'ajouter quelque chose au Symbole. » Si les Grecs se prononçaient pour la négative, il était inutile de négocier et d'agir avec les Latins; c'était pour ainsi dire poser la question préalable à propos de l'Union. C'est ce que voulait Marc d'Ephèse. Bessarion et les amis de l'Union faisaient remarquer que cette question était oiseuse, ferait perdre beaucoup de temps, et qu'il fallait aborder tout de suite le véritable terrain de la discussion : savoir si l'addition du *Filioque* est juste et fondée en théologie. Entre ces *Montagnards* et ces *Girondins* du concile, la *Plaine*, cette masse qui était prête à subir l'Union par nécessité, mais sans la désirer, adopta la proposition qui concordait le mieux avec ses secrètes tendances, celle de Marc d'Ephèse. La masse des Grecs espérait se délivrer de toute autre discussion par la question préalable [1].

1. *Acta Græca*, col. 32 et 33.

Les partisans de l'Union ne se découragèrent pas. Le 8 octobre 1438 avait été désigné pour la seconde session du concile. Elle eut lieu, non dans l'église épiscopale, mais dans la chapelle particulière du pape, qui souffrait cruellement d'attaques de goutte. Grecs et Latins siégèrent dans le même ordre qu'à la première séance. De part et d'autre, une commission de six membres avait été choisie ; ils devaient représenter leur parti et prendre la parole dans les discussions. Les délégués grecs étaient Marc d'Ephèse, Isidore de Russie, Bessarion de Nicée [1], le grand skeuophylaque Xanthopoulos, le grand chartophylaque Michel Balsamon et Georges Gémiste [2]. Les délégués latins étaient : Julien Césarini, cardinal de Saint-Ange ; Nicolas Albergati, cardinal de Sainte-Croix ; André, l'archevêque de Rhodes [3] ; Jean, évêque de Forli ; Pierre Perquerii de l'ordre des Mineurs et Jean, de Saint-Thomas, de l'ordre des Ermites [4]. Bessarion eut l'honneur de prendre le premier la parole, et il prononça un grand et beau discours en faveur de l'Union [5].

Son discours est un éloquent appel à la concorde : il en expose la nécessité et les avantages ; il la fait ardemment désirer ; il l'invoque de tous ses vœux, de toutes ses prières. Dans la première partie, Bessarion rappelle les vieilles divisions des deux Eglises ; il faut à tout prix les terminer ; il faut tout subordonner à l'Union : « Il faut tout tenter, tout entreprendre, n'épargner ni zèle, ni bonne volonté, ni luttes, ni fatigues, nous souvenir surtout qu'il ne suffit pas de prier Dieu, mais qu'il faut encore le servir. Nous ne pouvons tout espérer du Dieu bon, si nous ne faisons rien nous-mêmes ; ce serait agir contrairement à nos prières que de lui demander de nous venir en aide et de ne rien faire qui

1. Andrea dit de lui à ce propos (col. 909) : « Ætate juvenis sed doctrina et gravitate venerabilis. » Cette remarque s'applique très-bien, ainsi que nous l'avons dit, si l'on admet que Bessarion, né en 1403, n'avait alors que trente-cinq ans.

2. Syropoulos, grand ecclésiarque, avait d'abord été choisi parmi les délégués. Mais il déclina cet honneur et fut remplacé par Xanthopoulos. (Syrop., VI, 13)

3. Appelé dans les actes du temps Colossensis « quia Colossus in Rhodo ». (Andrea, col. 924.)

4. Cf. *Acta Græca*, col. 33 et 36 ; Andrea, col. 918 et 919 ; Syrop., VI, 13.

5. Il se trouve dans les *Acta Græca* (col. 36 et seq.) ; dans Migne, t. CLXI, col. 532 et seq. ; dans Andrea, col. 919 à 923. — Andrea ne donne pas la même version latine que les *Acta*. C'est sans doute la relation qui se rapproche le plus de la relation officielle. Mais les *Acta* et Migne donnent le discours tel qu'il a été prononcé.

fût de nature à provoquer cette aide [1]. » Il indique en passant que le débat roule sur l'Esprit-Saint ; mais il n'engage pas son parti ; il n'entame pas la querelle. Il n'a que des paroles de conciliation et de concorde et de vives exhortations, des prières pleines d'élévation et de chaleur pour y pousser ceux qui l'écoutent : « O Dieu, tu gardes une seule et même essence, une seule et même nature sous tes trois personnes et tes trois formes : et le nombre des formes ne s'oppose en rien à cette unité. Nous aussi nous sommes beaucoup de nations, hostiles, hélas! depuis que l'*ennemi* a semé parmi nous la discorde. Supprime parmi nous toutes les différences d'opinions et de croyances. Fais que nous ne soyons plus qu'un seul et même corps ayant mêmes croyances, même opinion sur toi, que rien ne s'oppose plus à notre union, ni la diversité de notre naissance, ni le nombre et la multitude de nos nations [2]. » C'est par ces vives et pénétrantes images qui devaient être si bien comprises de son auditoire de théologiens qu'il cherchait à unir les cœurs et à confondre les volontés.

La deuxième partie du discours offre encore plus d'intérêt Il fait l'éloge du concile et de ses chefs. Il commence par le pape, *ab Jove principium* : « Que de zèle, que de soins, de soucis et de veilles n'as-tu pas consacré à réunir de tous côtés les enfants du Christ, afin qu'ils pussent délibérer ensemble fraternellement et dans le même esprit, puis se rapprocher et se confondre quand la vérité aura triomphé [3] ! » Il se garde bien ici encore de toucher à la question de la primauté du pape ; la vérité seule triomphera ; c'est à la vérité que tous viendront rendre solennellement hommage. Il loue l'empereur, ce fils obéissant et soumis du pape, qui, depuis son enfance, brûle du pieux désir d'une sainte Union : « Ne regardant que ce seul bien, n'ayant que cette seule passion, il a méprisé les dangers, il a dédaigné les délices et le repos, il a affronté cette mer si étendue, ces flots qui se dressent comme des montagnes ; il a fait le sacrifice de sa fortune, de sa vie, de sa patrie même, pour coopérer avec l'aide de Dieu à rétablir la paix dans l'Eglise [4]. » Il célèbre les vertus de ce saint et vénérable patriarche : « Il semble accablé par la vieillesse, et son corps est usé par l'âge ; mais son âme

1. Voir Migne, t. CLXI, col. 533. — 2. *Id.*, col. 536. — 3. *Id.*, col. 537. — 4. *Id.*, *ibid.*

est jeune et vigoureuse encore pour le bien ; son esprit est plein de vie [1]. » Il ne vit plus que dans l'espoir de signer de ses mains l'acte de paix entre les Eglises. Bessarion parle moins longuement du haut clergé grec, où il sait qu'il y aura d'énergiques résistances à vaincre. Mais il adresse quelques mots d'éloge aux Eglises du Nord et d'Orient, dont les délégués peu nombreux représentaient des nations entières et acceptaient de bonne foi l'idée d'un rapprochement. Il termine en souhaitant de pouvoir célébrer dans un autre discours l'Union accomplie : « Puissions-nous voir tous ce grand résultat, jouissant d'une pleine allégresse et remplis des joies de l'esprit ! Puissions-nous célébrer hautement les louanges de notre bienheureux Père, la renommée de ta sainte Majesté, ravis et applaudissant à bon droit ! Puissions-nous, après avoir entonné en l'honneur de Dieu l'hymne qui lui est dû, tresser pour notre saint patriarche et pour toute cette vénérable assemblée une même couronne de louanges ! Puissiez-vous me donner d'entrer une deuxième fois dans la lice afin de célébrer votre renommée commune ! Puissiez-vous m'honorer de cette charge, puissé-je livrer ce dernier combat [2] ! »

Tel fut le début de Bessarion au concile de Florence ; dès ce moment, il se plaçait parmi les orateurs de premier ordre, parmi les chefs les plus marquants de la grande assemblée. Il avait fait plus et mieux qu'un discours : il avait lancé le manifeste de tout ce parti modéré, vraiment patriote, qui voulait un rapprochement solide et durable. Il n'avait point parlé

1. Migne, t. CLXI, col. 537. C'est la même image que dans Bossuet : une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime.

2. Migne, col. 541. — Tout ce discours est d'un style périodique, abondant, coloré. On y sent le philosophe, le logicien qui déduit rigoureusement ses idées et l'orateur qui sait les enchaîner avec ordre et mouvement. Tantôt il agit sur ses auditeurs en développant des proverbes populaires : « Commencer une entreprise, c'est l'avoir à moitié achevée. » « Aide-toi, le Ciel t'aidera, » etc. Tantôt au contraire il raisonne en dialecticien qui a vécu dans le commerce intime de Platon et d'Aristote : « Tout corps qui est entraîné par une force et qui reçoit du dehors l'impulsion première du mouvement va en ralentissant quand le mouvement est près de finir. Au contraire, tout corps qui a dans son essence propre la cause du mouvement va en accélérant à mesure qu'il approche du terme (col. 541). » On peut lui reprocher de croire au Diable, comme tous ses contemporains. Mais son langage est toujours simple, élevé, touchant. A peine, dans tout ce long discours, pourrait-on relever une expression qui appartient au jargon des mystiques, « le casque de l'esprit et la cuirasse de la justice ».

des misères de la Grèce, il n'avait mendié aucun secours. Il s'était posé sur le terrain religieux : il voulait que l'Union fût complète et consciencieuse ; il avait la conviction qu'une reconciliation sérieuse était possible, et il cherchait à faire pénétrer cette conviction dans l'âme de tous ceux qui l'écoutaient. Le 11 octobre, André, archevêque de Rhodes, répliqua a Bessarion dans un discours où il fit au nom des Latins l'éloge du concile et surtout des Grecs. Les discussions théologiques commencèrent immédiatement.

Le 14 octobre, dans la troisième session du concile, le débat fut enfin engagé sur une question préjudicielle : « Est-il permis d'ajouter quelque chose au Symbole ? » Elle visait uniquement la fameuse addition du *Filioque*. C'est le moment d'indiquer ici en quoi consiste la différence des deux doctrines. Le mystère de la sainte Trinité a donné lieu, dès les premiers siècles du christianisme, à de graves discussions sur la personne du Fils : Arius, Nestorius, Eutychès, les principaux fauteurs d'hérésies, furent condamnés par de grands conciles; le dogme fut fixé dans le Symbole des apôtres, et successivement complété par quelque formule nouvelle, ou par des explications nécessaires, à mesure que l'on sentait le besoin de combattre quelque hérésie. Les discussions sur le Saint-Esprit vinrent plus tard. Tous les Pères latins et grecs étaient d'accord pour soutenir que le Père est la cause du Fils par génération, du Saint-Esprit par procession, et que ces trois personnes se confondent en une seule et même substance divine. Mais fallait-il admettre que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils ? Les Latins le soutenaient, ainsi que beaucoup de Grecs; ils s'appuyaient sur cet argument tiré de saint Basile et qui a été bien des fois invoqué dans toute la discussion : Tout ce qu'a le Père, le Fils l'a aussi, excepté une chose, que le Fils n'est pas le Père. On doit par conséquent attribuer au Fils tout ce que l'on attribue au Père, cela seul excepté. Si donc l'Esprit-Saint procède du Père, il procède aussi du Fils. Beaucoup de Grecs, au contraire, prétendaient que faire procéder l'Esprit-Saint du Père et du Fils, c'était lui attribuer deux causes différentes et par suite détruire l'unité absolue de la substance divine. Vers l'époque du schisme de Photius, l'Eglise latine admettait généralement que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; et le huitième concile œcuménique, celui de Constantinople, en 869, se décida solennelle-

ment et prononça l'addition du *Filioque* au Symbole. Mais ce concile est précisément celui qui déposa Photius et qui rétablit le patriarche Ignace sur son siége de Constantinople. Les Grecs ont donc refusé d'admettre la légitimité de ce concile, et depuis cette époque ils ont combattu énergiquement l'addition qu'il avait prescrite.

Marc d'Ephèse contesta donc qu'il fût légitime d'ajouter quoi que ce soit au Symbole : il demanda à lire les définitions des Pères, afin de prouver que le symbole tel qu'ils l'avaient adopté, était complet, et qu'on ne pouvait plus y rien ajouter. L'archevêque de Rhodes répliqua que le concile de Nicée avait ajouté au Symbole des apôtres ; que les conciles de Constantinople et d'Ephèse avaient fait des additions successives ; que, si le concile d'Ephèse avait défendu d'ajouter une autre croyance (ἑτέραν πίστιν προσφέρειν), il avait entendu seulement qu'on ne pouvait toucher aux bases mêmes de la foi chrétienne ; qu'il n'avait jamais interdit des éclaircissements nécessaires, surtout quand une hérésie nouvelle venait à se produire. Marc d'Ephèse se leva et lut de nouveau les défenses des conciles et des papes de rien changer. Il entendait cette défense dans le sens purement littéral. L'archevêque de Rhodes répondit que l'addition du *Filioque* n'est pas une modification au dogme, mais un éclaircissement. Cet éclaircissement est utile et nécessaire; il doit être adopté par tout vrai chrétien. Il aborda même le fond de la question ; il prouva que tous les Pères latins ont professé que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et que cette doctrine est même acceptée par les Pères grecs, saint Basile, saint Grégoire, saint Athanase. Les Latins n'ont fait qu'éclaircir le dogme, grâce à une explication donnée dans tous les écrits des Pères. Ces discours, très-étudiés, très-fournis de citations habilement choisies, impliquaient, de la part de leurs auteurs, une connaissance profonde des Pères latins et grecs, en même temps qu'un art consommé pour ordonner les arguments [1].

La discussion semblait presque épuisée; Bessarion trouva cependant moyen de la renouveler et de la faire avancer de quelques pas : « Nous avons écouté vos discours, très-révérends

1. Voir toutes ces discussions dans les *Acta*, col. 45-128; dans Andréa. col. 924 à 933; dans Syropoulos, sect. VI. — Elles occupent les sessions III[e] (14 octobre), IV[e] (15 octob.), V[e] (16 octob.), VI[e] (20 octob.) et VII[e] (25 octob.).

Pères, avec toute la charité, toute la patience qui convient à des Frères. Nous voici maintenant tout prêts à vous répondre, sûrs que vous nous écouterez avec la même charité et la même bienveillance. Ce sont de mutuels égards qu'il est nécessaire de conserver les uns pour les autres. Il faut, quand on écoute, beaucoup de charité; il faut beaucoup de bienveillance, quand on parle. Car, ici, les deux partis poursuivent la même fin : c'est la paix et la sainte unité des Eglises. » Et, dans ce langage empreint d'une modération dont il semblait seul avoir le secret, il reprocha à l'orateur latin sa morgue : « Vous pouviez faire cette démonstration amicalement et équitablement. Personne ne vous empêchait de dire ce que vous vouliez. Vous avez mieux aimé entrer dans vos explications en alléguant votre droit [1]. » Bessarion, qui n'aurait pas voulu qu'on discutât pour savoir si l'addition au Symbole était ou non permise, prêta cependant aux Grecs le secours de son éloquence. Il montra que l'addition du *Filioque* n'était pas une explication déduite intrinsèquement du texte même du Symbole ; que c'était une déduction prise en dehors du texte, par conséquent une addition et par suite une addition illicite. Il rappela encore que depuis le troisième concile aucune addition n'avait été faite au Symbole dans aucun concile reconnu par les Grecs. Dans tout ce discours, très-modéré, très-ferme, très-bien conduit, nourri d'arguments topiques, Bessarion montrait en somme la même tendance que les autres Grecs, celle de s'attacher un peu trop exclusivement à l'antiquité, à la lettre. Cependant il n'avait pas contesté l'exactitude dogmatique du *Filioque*. Il admettait au fond que le Saint-Esprit procède du Fils. C'était une base possible pour la conclusion de l'Union [2]. Il termina son argumentation dans la séance suivante [3], consacrée à des questions qui devaient être suivies de réponses. Il en posa plusieurs auxquelles les Latins se dérobèrent; l'archevêque de Rhodes ébaucha une réplique, se perdit dans un déluge de mots et se mit à prouver que le Saint-Esprit procède du Fils, ce qui n'était pas en question. Bessarion conçut un vif dépit de ne point avoir de réponse. Ce dépit se marque dans les *Acta*, où il négligea de consigner les réponses à faux de son adversaire [4].

1. *Acta*, col. 129 et 132.
2. Session VIII, 1er novembre 1438. *Acta*, col. 129-145.
3. Session IX, 4 novembre. *Acta*, col. 149-153.
4. Cf. Andréa, col. 933-943.

Deux répliques furent jugées nécessaires au discours de Bessarion : l'une, de l'évêque Jean de Forli; l'autre, du fameux cardinal Césarini. L'évêque de Forli avait écrit son discours. Il dit que le *Filioque* ne devait pas être regardé comme un nouvel article de foi ajouté au Symbole, mais comme l'explication d'un article qui y était renfermé. Il railla Bessarion sur sa crainte des syllabes. Il termina en disant que ce qui avait été permis aux trois premiers conciles d'expliquer, d'éclaircir le dogme, l'était de même aux autres conciles. Ce pouvoir devait même être attribué à l'Eglise en tout temps, pourvu qu'on se gardât de rien modifier au dogme [1]. Le cardinal Julien Césarini voulut répondre à son tour. Il avait une éloquence rude et franche; il était à la fois populaire et respecté. « Parlez, parlez, » lui crie toute l'assemblée en le voyant se lever. Il s'attacha surtout à prouver que le concile d'Ephèse n'avait interdit que les changements portant sur la foi, et non les modifications concernant la lettre; et il termina en adjurant les Grecs d'en finir avec ce débat sans issue et de discuter enfin la question elle-même [2].

En effet, la discussion n'avançait pas; Grecs et Latins piétinaient sur place; leur système était de reprendre tout le discours de l'adversaire et de le réfuter point par point. On voyait reparaître toujours la même série d'arguments et de citations, comme ces marionnettes des horloges antiques qui viennent sonner avec ponctualité chaque heure nouvelle à la tour des monuments du moyen âge. Une instant, la monotonie de ces séances du concile fut rompue par l'arrivée des députés du duc de Bourgogne. Quatre évêques, un archidiacre, deux nobles chevaliers, quelques moines et quelques laïques furent introduits avec les formalités d'usage. Mais ils s'abstinrent de présenter leurs hommages à l'empereur. Jean II sortit furieux du concile et déclara au patriarche qu'il ne reparaîtrait plus si l'inconvenance des ambassadeurs à son égard n'était pas réparée. Le patriarche, quoique malade, s'interposa auprès du pape, et le 4 décembre les Bourguignons rendirent à l'empereur les honneurs convenus [3].

1. Session X, 8 novembre. *Acta,* col. 153-169. Andréa, col. 945-953. La fin du discours de l'évêque Jean manque dans les *Acta.*
2. Session XI, 11 novembre. *Acta,* col. 169-180 ; Andréa, col. 957-962.
3. Session XIII (27 novembre), et XIV (4 décembre). *Acta,* col. 208. An-

Les Pères du concile tombèrent d'accord pour essayer d'une méthode qui donnerait peut-être des résultats meilleurs. C'était de substituer aux longs discours largement développés de simples questions qui seraient suivies de réponses précises : une simple *mayeutique* à la façon de Socrate. Marc d'Ephèse et Julien Césarini devaient être les deux champions de ce débat nouveau. Ils commencèrent dès le 15 novembre [1]. La querelle roula sur les professions de foi de Charisius, d'Agathon, de Sophronius et d'autres encore; elles étaient privées, particulières, et par conséquent permises, dit Marc d'Ephèse. Elles étaient permises, dit Julien, non pas comme particulières, mais comme conformes au dogme de Nicée. La discussion se poursuivit encore par demandes et réponses dans la quinzième session [2]. Elle peut se résumer en deux mots : toujours rien. On lisait, on contestait, on promettait des réponses, on était engagé dans un combat sans issue. Après deux mois de tournois oratoires, on n'en était encore qu'aux préliminaires : on avait discuté pour savoir si l'on discuterait sur le fameux *Filioque*. Ainsi toujours rien. Il était temps de suivre enfin le conseil donné dès le début par Bessarion et que Julien Cesarini, avec sa loyauté habituelle, renouvelait encore au concile : « De nouveau, je vous en prie et je vous en supplie, veuillez enfin aborder la matière même de la procession du Saint-Esprit; ce sera une discussion plus utile que celle où nous sommes maintenant enfoncés [3]. »

Les Grecs se réunirent chez l'empereur afin d'aviser; l'empereur était malade de rhumatismes; le patriarche gardait le lit. Ils restèrent deux jours à conférer, puis les métropolitains furent admis. L'empereur leur montra tous les sacrifices déjà faits en vue de l'Union : il fallait la conclure, et pour cela condescendre au désir des Latins d'examiner leur dogme à propos de la procession du Saint-Esprit. C'est la proposition de Bessarion qui était discutée, quoique bien tard. Il la défendit de nouveau avec beaucoup d'insistance auprès de l'empereur et réussit à la faire accepter [4]. Mais il y eut un autre sujet de

dréa, col. 978-987, donne les noms des principaux députés : c'étaient les évêques de Cambrai, de Châlon-sur-Saône et de Nevers, et l'abbé général de Citeaux; c'est ce dernier qui prit la parole pour prêcher la concorde.

1. Section XII. *Acta*, col. 180-205. — Andréa, col. 967 à 978.
2. 8 décembre. *Acta*, col. 209-212. — Andréa, col. 987-992.
3. Andréa, col. 978-1000.
4. Syrop., sect. VII, ch. 8.

délibération. La peste, nous le savons, avait sévi avec violence à Ferrare. Le pape voulait transporter le concile à Florence. D'ailleurs il était menacé à Ferrare même d'un coup de main heureux de son ennemi Niccolo Piccinino : tous ses revenus des Etats pontificaux étaient saisis par ces bandes d'aventuriers. Au contraire, les Florentins promettaient au pape des sommes considérables, s'il voulait transporter dans leur ville les séances du concile. C'était aussi le moyen d'éloigner les Grecs de la mer et de les retenir en Italie. Le pape gagna les Grecs en leur promettant, aussitôt l'Union rétablie, 12,000 écus d'or et deux trirèmes; il leur paya en florins l'arriéré de cinq mois qui leur était dû.

Les Grecs hésitèrent assez longtemps : ils répugnaient à l'idée de reprendre ces discussions stériles et d'éterniser leur séjour en Italie. Mais leur misère les décida : les métropolitains subirent la volonté de l'empereur. Le 10 janvier 1439 eut lieu à Ferrare la seizième et dernière session. L'archevêque de Grado, au nom des Latins, Dorothée de Mitylène pour les Grecs, lurent, chacun dans leur langue, le décret de translation à Florence. Le concile de Ferrare avait cessé de vivre. Il avait éveillé bien des espérances réduites à néant; combien d'efforts et d'énergies s'y étaient dépensés en pure perte [1] !

1. *Acta*, col. 212-217; Andréa, col. 1000 à 1029; Syropoulos (VII, 9 à 14). Syropoulos, qui traite avec beaucoup de détail les questions d'argent, dit que le pape paya 2,412 florins pour quatre mois d'indemnités au lieu de cinq qui étaient dus (12 janvier 1439). (Syrop., VII, 14.)

CHAPITRE II

CONCILE DE FLORENCE

Après avoir donné aux Grecs 19,000 florins destinés à des secours contre les Turcs, le pape sortit de Ferrare le 16 janvier 1439; douze chevaux richement caparaçonnés lui avaient été préparés, avec une escorte nombreuse. Le marquis Nicolas et son fils voulurent eux-mêmes tenir la bride du cheval du pontife jusqu'aux portes de la ville. Le pape alla dîner à Modène et prit la route de terre jusqu'à Florence. C'est le 13 février seulement que le patriarche arriva dans cette ville; il était depuis longtemps affaibli par la maladie. Il fit cependant son entrée escorté de la plus grande partie de son clergé et de deux cardinaux [1], avec trente évêques ou archevêques latins qui étaient venus à sa rencontre. Les Florentins avaient réservé à l'empereur une réception solennelle. Le 16 février, les magistrats municipaux vinrent au-devant de lui, à pied, jusqu'à la porte de la ville. Les nobles et leurs femmes accoururent en costumes somptueux. C'était un dimanche; et Florence, infatigable aux jours ordinaires, chômait ce jour-là. Léonard l'Arétin, chancelier de la seigneurie, reçut l'empereur et le conduisit à travers les rues de la ville au milieu d'un immense concours de peuple : il y en avait dans toutes les rues, sur les murs, aux fenêtres et jusque sur les toits. Toute la ville était décorée avec pompe et retentissait du concert des instruments de musique et du bruit

1. Les cardinaux Colonna et Capranica. (Andréa, col. 1032.)

des trompettes. Malheureusement un violent orage survint qui gâta toute cette fête; ce fut un sauve-qui-peut général de la part des bourgeois et surtout des femmes, qui craignaient pour leurs vêtements et leurs parures. Le cortége cessa de suivre l'ordre fixé; l'empereur fut conduit par le chemin le plus court; les cardinaux furent tout mouillés : noblesse oblige; ils n'avaient pu se dérober comme les simples curieux; ils avaient dû reconduire l'empereur jusqu'à son palais [1].

A Florence, les discussions sont plus complexes et plus difficiles à pénétrer. Elles sont de deux sortes : celles qui ont lieu publiquement, du haut de la chaire, devant la grande et sainte assemblée; puis les discussions et négociations particulières engagées entre les commissions des deux partis et qui ont pour théâtre le palais de l'empereur et la chambre du pape. Le moment suprême arrive. Il faut agir enfin au lieu de parler toujours; il faut conclure après tant de discours et de débats qui roulent toujours dans le même cercle. Eugène IV, qui depuis longtemps a négocié avec tant d'habileté pour rassembler le concile et y attirer les Grecs, qui a su déconsidérer ses adversaires de Bâle et rendre à la papauté tout son prestige, par la réunion d'un grand concile œcuménique, Eugène IV guette sa proie : il ne veut pas que les Grecs lui échappent; il les a séduits par la promesse de secours, il les a défrayés et nourris depuis un an. Les Grecs sont sa chose : il les a pris, ils ne peuvent se dégager non plus que la mouche. Il continuera de leur prodiguer les flatteries, de grossir par ses avances et ses promesses le petit groupe de partisans de l'Union, afin de pouvoir la conclure en vrai pontife romain, sans rien sacrifier des prétentions séculaires du siége qu'il occupe.

L'empereur Jean II se sentait dans une fausse position : suffisamment affermi sur son trône, il avait compris cependant que les Turcs s'apprêtaient à porter les derniers coups à son empire vermoulu. Il lui fallait à tout prix des secours des Occidentaux. Il avait donc agi sur son clergé pour obtenir autant que possible des représentants sympathiques à l'Union. Il avait quelques

1. *Acta,* col. 220-221. — Andréa, col. 1032. Andréa donne ici les détails les plus curieux. Il parle de ce peuple de Florence, « si charmant les jours de fête, mais qui se livre tous les autres jours à un travail infatigable....; » de la pompe de cette ville de Florence, « qui consiste surtout dans le luxe des femmes et des hommes. »

adhérents sérieux, à la tête desquels se plaçait Bessarion et aussi Joseph, le patriarche qui voulait peut-être apprendre du pape à dominer son clergé. Les promesses des Latins étaient fort alléchantes, et le pape les tint dans la mesure du possible. Jean II se décida donc et mit à la voile pour l'Italie. Une fois là, il s'aperçut que la situation n'était pas aussi simple qu'il l'avait pensé. Il avait espéré profiter des querelles entre le pape et le concile de Bâle : et ce concile discrédité, abandonné de tous, traînait en longueur ses séances, sans exciter aucun intérêt, et prêchait dans le désert. Il pensait que les princes de l'Occident se feraient représenter par les délégués, qu'il les toucherait de ses malheurs, qu'il ferait porter la discussion sur la nécessité politique de la croisade, beaucoup plus que sur l'opportunité religieuse de l'Union, et que, après avoir signé un formulaire où l'on serait tombé d'accord sans entrer dans le détail même du dogme, il partirait avec de l'argent, des hommes et des vaisseaux. Mais les princes se souciaient peu des Grecs et de Constantinople; ils étaient déterminés à toujours promettre sans jamais tenir, et, sauf les représentants du duc de Bourgogne, le concile n'avait que des membres ecclésiastiques. Il n'avait abordé que la discussion religieuse; de croisade, de secours à l'Orient, point question dans aucune séance. L'empereur avait espéré jouer le pape, et c'est le pape qui tenait l'empereur. Les Latins se montraient très-conciliants dans la forme, très-bienveillants pour les personnes, mais intraitables sur le dogme. Les Grecs étaient dans la nécessité de signer l'acte d'Union : c'étaient comme des Fourches Caudines sous lesquelles il leur fallait courber la tête.

Aussi le parti de l'Union faisait des progrès sensibles : Bessarion commençait à gagner sur l'empereur tout le crédit que perdait peu à peu Marc d'Ephèse. La masse hésitante, le *corps pâteux*, qui détestait l'accord, mais qui était prêt à y souscrire pour obéir à la volonté formelle de l'empereur, se ralliait peu à peu à l'idée d'un rapprochement : Georges Scholarius, Syropoulos, Dosithée de Monembasie et à leur tête Antoine d'Héraclée allaient peu à peu constater la pression qu'ils subissaient et se plier aux circonstances. Marc d'Ephèse, le chef des intransigeants, avouait lui-même le progrès de ses adversaires. « Les Grecs auraient, dit-il, persisté dans leur résolution première et quitté l'Italie avec raison, si quelques-uns n'avaient réussi à per-

suader qu'il serait honteux de se retirer sans avoir abordé la question dogmatique. C'est ainsi qu'ils consentirent, d'une part à entrer dans la question de dogme, d'autre part à passer de Ferrare à Florence [1]. »

Il avait encore autour de lui quelques fidèles aussi déterminés que lui dans leur inébranlable résistance. C'était d'abord son frère Jean Eugenikos, puis Georges, représentant de Géorgie et d'Ibérie qui s'enfuit déguisé et fut ramené plus tard à Venise, d'où il ne partit qu'avec les autres Grecs; un laïque envoyé avec lui publia même à Rome une défense du patriarche d'Antioche, de qui dépendaient les Géorgiens, de rien changer au dogme des Grecs. C'étaient encore : Esaïe de Stavropol, qui s'échappa de Florence pour ne point signer l'acte d'Union; Gémiste Pléthon, qui se séparait sur ce point de Bessarion, son disciple et son ami. Il demanda et obtint la permission d'aller en France afin d'acheter des livres, simple prétexte pour ne pas être mêlé aux négociations définitives. C'était, avant tous, le propre frère de l'empereur, le despote Démétrius Paléologue [2]. Depuis longtemps, ces ennemis déclarés de tout accord, qui ne voulaient capituler sur aucun point, accusaient les Latins de faire tout manquer. « Parlant de concorde, dit Marc d'Ephèse, nous avions l'air de chanter à des sourds, de cuire des pierres, de semer sur des rochers, d'écrire dans l'eau, pour ne pas recourir à d'autres adages exprimant qu'une chose est impossible [3]. »

Tel était l'état des partis au moment où s'ouvrit le concile de Florence. La première session, la dix-septième de tout le concile, fut tenue dans un local du palais du pape (26 février 1439).

1. Voir Migne, t. CLIX, col. 1024 et seq., le discours apologétique de Jean Plusiadème contre Marc d'Ephèse sur le concile de Florence. Marc d'Ephèse a publié en effet une sorte d'encyclique aux Grecs, ou plutôt de compte rendu développé du concile de Florence et du rôle qu'il y a joué. C'est un sommaire très-résumé, mais mathématiquement juste; pour les faits, la concordance avec les *Acta Græca* est complète. Mais, dans ses allusions aux personnages et dans ses indications de discussions, l'auteur se montre naturellement fort hostile aux Latins. C'est donç une histoire d'une importance considérable, malgré ses développements restreints. Marc d'Ephèse représente les adversaires déterminés de l'Union; Syropoulos, les résignés qui la subissent en la détestant intérieurement; Bessarion, dans ses *Acta Græca*, les partisans ardents qui la soutiennent pour elle-même. — Ajoutons que, dans aucune histoire du concile de Florence, nous n'avons trouvé cité cet ouvrage de Marc d'Ephèse. Il est inconnu de Rohrbacher, d'Héfélé, même de M. Göthe, ordinairement si bien informé.

2. Voir M. Göthe, *loc. cit.*, p. 38 à 44. — 3. Cf. Migne, t. CLIX, col. 1040.

Quatre-vingts personnages seulement, quarante de chaque parti, y furent convoqués. Sur la proposition du cardinal Julien Césarini, qui ne faisait que rapporter les désirs du pape, il fut convenu que les séances publiques auraient lieu trois fois par semaine et pendant trois heures au moins. Les autres jours, des délégués des deux partis devaient se voir et chercher à s'entendre sur les moyens les plus propres à conclure l'Union. L'empereur y consentit, et il déclara en même temps que, sur la demande du pape, les Grecs, bien qu'ils eussent encore beaucoup à dire sur l'addition, entameraient immédiatement la discussion dogmatique sur la procession du Saint-Esprit. En vertu de cette décision, les Grecs nommèrent une commission chargée de préparer l'Union. Elle se composait d'Antoine d'Héraclée, du protosyncelle et confesseur Grégoire, d'Isidore de Russie, de Marc d'Ephèse, de Dosithée de Monembasie, de Bessarion et de Dorothée de Mitylène. Les cinq premiers de ces sept membres étaient en même temps représentants de trois des patriarches de l'Orient. Quatre membres : le protosyncelle Grégoire, Isidore, Bessarion et Dorothée étaient des partisans déclarés de l'Union. Antoine et Dosithée appartenaient à la classe des résignés. Seul Marc d'Ephèse y représentait les adversaires déclarés [1].

La dix-huitième session (2 mars) fut publique et présidée par le pape. Elle consista en un long dialogue entre Marc d'Ephèse et Jean de Raguse, provincial de Lombardie, l'orateur des Latins. Ils discutèrent sur la procession du Saint-Esprit et entrèrent tout d'abord dans le corps même du sujet. Jean de Raguse prouva que le Saint-Esprit reçoit l'être du Fils par deux passages de saint Epiphane : « J'appelle Fils celui qui est de Lui; Saint-Esprit, celui qui, à lui seul, est de tous les deux, » et ailleurs : « De même que jamais personne n'a vu le Père sans le Fils, ni le Fils sans le Père, ainsi j'ose dire que personne ne peut connaître l'Esprit-Saint sans le Père et le Fils, dont il reçoit l'Etre et dont il procède. » Marc d'Ephèse riposta par une citation de saint Basile. Parlant dans un discours contre Eunomius de la production de l'Esprit par le Père, il dit : « Dieu engendre, mais non pas comme l'homme; il engendre cependant, et ce qui a été engendré par lui laisse échapper l'Esprit par la bouche, mais par une bouche qui ne ressemble pas à celle des hommes,

1. *Acta*, col. 224-233.

car la bouche de Dieu n'est pas corporelle. *L'Esprit est donc de lui et non d'ailleurs*[1]. » Jean répliqua : « Dans son troisième livre contre Eunomius, saint Basile affirme que le Saint-Esprit reçoit l'être du Fils, et ceci se trouve dans un livre très-ancien[2]. »

Au fond de ces discussions, qui nous paraissent si subtiles qu'on est tenté de les repousser comme de simples querelles byzantines, il y avait cependant de graves questions théologiques engagées. De même qu'Arius avait refusé d'admettre que le Christ fût Dieu, Eunomius s'était attaqué à la personne du Saint-Esprit et soutenait qu'il est une créature. Ainsi l'un et l'autre attaquaient le mystère de la sainte Trinité, c'est-à-dire l'essence même du christianisme. Ils voulaient substituer à la foi la raison et détruire la religion par la philosophie. C'était donc un grave débat que celui du *Filioque*. On peut le réduire à des termes assez simples : dire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, est-ce dire *qu'il procède de la personne du Père et de la personne du Fils?* Comme le Père et le Fils sont deux personnes distinctes, c'est attribuer deux causes au Saint-Esprit, c'est par conséquent détruire l'unité de l'essence divine, c'est une hérésie. Est-ce dire au contraire *qu'il procède de la substance du Père et de celle du Fils?* Ce sont deux personnes, il est vrai, mais confondues en une seule substance. En ce sens, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, qui ne forment qu'une substance, et il se confond aussi dans leur substance. C'est là l'indication vraie du mystère de la sainte Trinité; c'est la thèse des Latins et celle des Grecs. Mais les Grecs prêtaient aux Latins la première explication et par suite les accusaient d'hérésie.

En somme, il y avait surtout dans ce débat un malentendu que la plupart des Grecs se refusaient obstinément à éclaircir. Beaucoup de Pères grecs soutenaient, comme les Pères latins, la double procession du Saint-Esprit : quelques textes affirmaient que le Saint-Esprit procède du Père; aucun ne déclarait que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. C'est un texte de ce genre que les Grecs auraient dû citer pour détruire complétement l'argumentation des Latins. Ils pouvaient bien les attaquer à l'aide de textes négatifs. Ils n'avaient aucun texte positif à leur opposer : c'est ce qui faisait la faiblesse des raisonnements de Marc

1. Ἐξ αὐτοῦ καὶ οὐχ ἑτέρωθεν (*Acta*, col. 248).
2. *Acta*, col. 236-257; Andréa, col. 1034-1044.

d'Ephèse. C'est ce qui explique sa répugnance à aborder la question dogmatique en elle-même, et aussi l'insistance de Bessarion et des unionistes pour sortir du débat à propos de l'addition au Symbole.

La dix-neuvième session fut consacrée à une longue discussion sur les personnes et les substances divines (5 mars) [1]. Dans la vingtième (7 mars), la lutte fut engagée non pas sur le dogme, mais sur les manuscrits d'où avaient été tirées les citations. Marc d'Ephèse éleva des doutes sur l'authenticité du passage de saint Basile, si souvent invoqué, que l'Esprit-Saint tire son être du Fils; il prétendit que le passage avait été inséré plus tard, pour défendre le *Filioque*. Jean de Raguse fit observer que ce passage contesté se trouvait dans le manuscrit de l'ouvrage de saint Basile contre Eunomius, que Nicolas de Cusa avait rapporté de Constantinople et qui avait été rédigé depuis plus de six siècles, c'est-à-dire qui datait d'avant le schisme. Il ajouta que si les manuscrits des Grecs ne concordaient pas avec celui-là, c'étaient ces manuscrits qui étaient falsifiés, et non le premier, d'autant que, même d'après les témoignages des Pères orientaux, les falsifications de livres avaient été toujours très-fréquentes dans l'empire grec. Marc d'Ephèse persista à déclarer le passage non authentique. Ici se plaça un petit épisode qui mit en pleine lumière la mauvaise foi de l'orateur grec. Le cardinal Julien demanda à voir le texte de saint Basile, que possédait Dorothée de Mitylène. Quand les Latins l'eurent entre les mains, ils le trouvèrent en tout semblable au texte qui leur appartenait et fort différent du texte cité par Marc d'Ephèse. De là une vive querelle et un long déluge d'arguments de part et d'autre. L'empereur et le cardinal Julien eurent bien de la peine à rétablir le calme qui convenait à la sainte assemblée [2].

1. *Acta*, col. 257-277; Andréa, col. 1044-1054.

2. *Acta*, col. 304 et seq.; Andréa, col. 1067-1076. — Il y a une histoire extrêmement curieuse des manuscrits de saint Basile dont on fit usage au concile de Florence. Elle est de Bessarion lui-même, fort compétent en pareille matière. Elle se trouve dans sa lettre à Alexis Lascaris Philanthropinus, qui est une histoire sommaire du concile de Florence. (Voir Migne, t. CLXI, col. 319 à 407.) — Voici tout ce que dit Bessarion à ce sujet : « On trouva dans ce concile d'abord cinq exemplaires, puis six; quatre étaient écrits sur parchemin et fort anciens, deux autres sur soie. Des quatre, trois appartenaient à l'archevêque de Mitylène, le quatrième aux Latins. Des deux écrits sur soie, l'un était la propriété de notre puissant empereur, l'autre du patriarche sacré. De ces six exem-

Cependant les jours passaient, et la discussion n'avançait pas; c'étaient toujours les mêmes discours étayés des mêmes citations, échafaudés des mêmes arguments. C'était un long dialogue, ou plutôt un duel sans fin entre Marc d'Ephèse et le provincial Jean de Raguse. Les deux adversaires épiloguaient sur

plaires, cinq avaient le texte tel que je l'ai cité, c'est-à-dire qu'ils affirmaient que l'Esprit tient l'être du Fils et qu'il dépend de cette même cause, c'est-à-dire du Fils. Mais un seul, l'exemplaire du patriarche, était autre : quelqu'un avait coupé le texte, et avait ensuite ajouté et retranché certaines choses. — Plus tard, après le concile, m'étant proposé d'examiner presque tous les livres de ces monastères, j'ai trouvé que dans les plus récents, c'est-à-dire dans ceux qui ont été écrits après cette grande querelle, ce passage était coupé. Tous ceux, au contraire, qui étaient d'une main plus ancienne, et qui ont été composés avant la querelle des Grecs entre eux, tous ceux-là sont restés sains et entiers, et ils sont cependant en aussi grand nombre que les textes corrompus........ Sur ces entrefaites, j'ai trouvé entre autres livres, au monastère du Christ-Sauveur de Pantepoptos, deux exemplaires de saint Basile : l'un, sur parchemin, très-ancien, à en juger par la vue; mais de quelle époque? Je ne sais, car la date n'y était pas inscrite : l'autre, sur papier, qui datait d'au moins trois cents ans, car la date était inscrite à la fin. Ces deux exemplaires ont le passage de saint Basile; seulement ces hommes audacieux, et d'une main plus audacieuse encore, ont coupé le passage. Mais la place est restée vide, et la moitié des syllabes subsiste, ce qui ne fait que trahir la supercherie et démontrer encore mieux la vérité. Dans un autre livre, une rature a été placée sur la phrase : « recevant l'Etre de Lui et dépendant uniquement de Lui comme de sa cause. » Mais plus tard le texte tomba entre les mains de Démétrius de Cydon, qui a rétabli le texte altéré en accablant d'injures celui qui avait osé pareille chose. — Voilà où mène la discussion; les nôtres osent dire après cela que ce sont les Latins et Veccos qui ont altéré les livres! Et cependant le passage discuté est écrit en pur langage attique. Jamais un Latin, sût-il même très-bien la langue grecque, ne pourrait ainsi s'exprimer, car la langue latine a ses tournures et son génie propres.... Et moi-même j'en suis un témoin compétent, moi qui sais et comprends la langue latine comme ceux des Latins qui l'ont le plus travaillée, et qui ne puis rien écrire en cette langue qui ait quelque mérite. » — Ce texte est d'une extrême importance; il prouve combien les Grecs étaient sujets à caution, lorsqu'il s'agissait de manuscrits. Il prouve aussi que, dès l'époque du concile de Florence, Bessarion était un érudit de premier ordre, sachant lire les manuscrits, reconnaître leur âge relatif, comparer les leçons et collationner les textes. Par là, il préludait à son rôle de collectionneur de manuscrits et de fondateur de bibliothèques. — Voici maintenant le texte même de saint Basile : « Quelle nécessité, dit-il, si l'Esprit-Saint est le troisième par l'ordre et par la dignité, qu'il soit aussi le troisième par la nature? Par la dignité, il est le deuxième après le Fils, car il tient l'Etre de lui, il le reçoit et il nous l'annonce. Il dépend absolument de cette cause; tel est le langage de la vraie religion. » Ἀξιώματι μὲν γάρ δευτερεύειν, τοῦ Υἱοῦ, παρ' αυτοῦ τὸ εἶναι ἔχον, καί παρ' αὐτοῦ λαμβάνον, καί ἀναγγέλλον ἡμῖν, καί ὅλως ἐκείνης τῆς αἰτίας ἐξημμένον, παραδίδωσιν ὁ τῆς εὐσεβείας λόγος. (Voir Migne, t. CLXI, col. 325.)

les moindres choses, se récriaient sur la place d'un mot, sur un accent. Ils étaient comme deux braves en champ clos, multipliant les assauts et rompant des lances sans se fatiguer. C'était un vrai tournoi, un duel courtois aux discours, entre dilettanti de la dialectique. Il leur fallait sans cesse de nouvelles apertises d'armes, de brillantes chevauchées, de beaux coups d'épée, que les juges du camp pussent apprécier en connaisseurs. Le même sentiment chevaleresque faisait battre le cœur du métropolitain sous sa chape, et du preux sous son heaume. Chaque prélat était doublé d'un batailleur. La lutte entre Marc d'Ephèse et Jean de Raguse, c'était le duel légendaire entre Olivier et Roland. Ils continuèrent ainsi pendant cinq sessions (dix-huitième à vingt-deuxième) et pendant quinze jours. L'intervalle n'était pas pour eux une trêve, mais plutôt une veillée d'armes, pendant laquelle ils se préparaient à de nouveaux combats. Rien ne semblait devoir les arrêter. Ils ressemblaient au torrent de Virgile dont le cours augmente la force.

« Enfin, dit Marc d'Ephèse, à bout d'espoir et de forces, affligé de ma maladie habituelle, voyant l'inutilité de mes efforts, je leur ai tenu le discours le plus long que j'ai pu, et par des témoignages irréfragables j'ai prouvé la vérité de notre dogme, à savoir que le Saint-Esprit procède du Père seulement et non du Fils. » Il débute par les Evangiles; puis il cite les apôtres et leurs successeurs jusqu'au troisième concile œcuménique : « Ma conclusion, c'est que le dogme des Latins est nouveau et doit être condamné [1]. » Cette fois, Marc d'Ephèse avait bien voulu passer au déluge! Mais l'assemblée était fatiguée de cette interminable et monotone discussion. La mesure était comble. Un coup de théâtre se produisit. Dans la vingt-troisième session (17 mars) [2], Jean de Raguse déclara d'une façon très-nette qu'il n'y a qu'une seule cause du Fils et du Saint-Esprit : c'est le Père, et non deux causes. Les partisans de l'Union s'emparèrent de cette déclaration, en firent valoir l'importance auprès de l'empereur et obtinrent de lui qu'il chercherait à mettre fin aux séances publiques, afin de trouver un moyen plus efficace de conclure l'Union. L'empereur rappela aux Grecs rassemblés les efforts de son père et ses propres efforts pour rétablir l'Union. Il montra l'impérieuse

1. Marc d'Ephèse sur le concile de Florence : Migne, t. CLIX, col. 1049-1060.
2. *Acta*, col. 348-376 ; Andréa, col. 1089 et seq.

nécessité de la conclure, à cause des dangers de l'empire d'Orient, il lut au clergé la confession de Jean de Raguse écrite sur ce point spécial. Les unionistes lurent aussi et commentèrent une lettre célèbre de saint Maxime où se trouvait cette phrase : « Ils ne connaissent qu'une cause du Fils et du Saint-Esprit, le Père, cause du premier par la génération, cause du second par la procession. Mais ils entendent aussi qu'il procède par le Fils, et par cette raison ils montrent la communion d'une même essence sans aucune variété [1]. » — « A cette lecture, laissant de côté tout le reste, nous avons étudié la lettre de saint Maxime et nous avons dit tous ensemble : Si les Latins reçoivent cette lettre, unissons-nous à eux sans rien chercher autre chose [2]. »

Tel est le récit d'un unioniste déterminé, de Bessarion, l'auteur des *Acta*. Selon Syropoulos, il y aurait eu plus de difficultés à vaincre. Il nous montre l'empereur irrité de voir la discussion se prolonger si longtemps et ne songeant plus qu'à trouver un moyen de conclure l'Union. Bessarion, Isidore de Russie et le protosyncelle Grégoire étaient les seuls oracles qu'il écoutait désormais. Selon le conseil de Bessarion, les Grecs étaient prisonniers à Florence. Bessarion lui-même, ayant voulu sortir à cheval pour une petite excursion de plaisir dans la campagne, fut arrêté aux portes et dut tourner bride; et, au mois de juin suivant, Georges, représentant des Églises de Géorgie et d'Ibérie, qui était résolu à fuir pour ne pas signer, s'échappa comme un fou de Florence, n'ayant qu'un vêtement de dessous, et s'éloigna en secret de la ville. Il fallait en finir. Sur le conseil de Bessarion, d'Isidore et du protosyncelle, l'empereur proposa la lettre de saint Maxime comme base d'Union. Marc d'Ephèse et Antoine d'Héraclée se récrièrent vivement. « L'empereur, sachant que bien peu de prélats oseraient lutter contre lui, demanda aux Grecs que, au lieu de voter tous ensemble, chacun d'eux vînt personnellement déclarer qu'il se rangeait à l'avis d'Isidore et de Bessarion. » Quelques assistants seulement se joignirent aux unionistes. Alors l'empereur promenant ses regards sur l'assemblée : « Pourquoi, dit-il, ceux des bancs inférieurs restent-ils muets? Que n'élèvent-ils la voix? » Le métropolitain de Nicomédie s'écria sans être démenti : « Tout le monde accepte et consent [3]. »

1. *Acta*, col. 376. — 2. *Acta*, col. 377.
3. Syropoulos, sect. VIII, ch. 5.

En réalité, les Grecs ne montrèrent ni autant de facilité que le feraient croire les *Acta*, ni autant de résistance que l'indique Syropoulos. La vérité est entre ces deux extrêmes. L'ennui de ces débats prolongés, la nostalgie de la patrie, la pression de l'empereur, les vives instances des unionistes et surtout l'impérieuse nécessité avaient amené les Grecs à désirer l'accord pour en finir au plus vite et repartir. Ils n'attendaient qu'un prétexte pour capituler honorablement. La lettre de saint Maxime le leur fournit : cela explique suffisamment ce brusque changement à vue.

L'empereur aurait bien voulu profiter sur-le-champ de cette bonne volonté toute fraîche des Grecs. Il fallait saisir au vol l'occasion et ne pas laisser disparaître à l'horizon cette faible lueur d'Union. Mais Marc d'Ephèse avait accumulé les citations et les arguments, sans laisser le temps à son antagoniste de répondre. Les Latins ne voulaient pas même avoir l'air d'avoir eu le dessous dans ce débat, au moment où ils faisaient triompher leur doctrine. Ils tenaient à rompre la dernière lance. Ils réclamèrent donc une session pour répondre à Marc d'Ephèse. Ce fut la vingt-quatrième (21 mars), et la réponse se prolongea encore dans la vingt-cinquième session (24 mars) [1]. Mais il n'y avait plus qu'un combattant. L'empereur avait en effet prescrit formellement à Marc d'Ephèse et à Antoine d'Héraclée de ne pas paraître à ces deux sessions. Il les avait mis aux arrêts, seul moyen de faire taire Marc d'Ephèse. Quand le provincial Jean le réclama : « Il ne nous a pas accompagnés, répliqua l'empereur, parce que nous ne sommes pas venus pour discuter, mais pour satisfaire à votre volonté... Si vous voulez parler, parlez; mais nous ne vous répondrons pas [2]. » Il eût été plus généreux de se taire ; mais un batailleur de la trempe du provincial Jean ne perd pas des citations longuement cherchées et un discours prêt à être servi. Il parla donc. Il parla encore, se donnant libre carrière pendant deux sessions; et même, à la seconde, il retint son auditoire jusqu'au soir. Les Grecs avaient eu le courage de rester muets; cette fois, c'était bien fini : le combat cessait faute de combattants [3]. L'Union était possible; mais le

1. *Acta,* col. 377-384 ; Andréa, col. 1103-1129. — 2. *Acta,* col. 377.

3. Marc d'Ephèse, dans son compte rendu, a naturellement expliqué son rôle d'une façon assez différente : « Après avoir ainsi parlé, j'ai dit adieu à leurs réunions, bien résolu ou à les éviter, ou du moins à me taire. Mais les Latins appelaient les nôtres bon gré mal gré. Ils voulaient

pape et l'empereur allaient supprimer ces séances publiques, trop nombreuses, trop confuses, pour entamer des négociations entre commissaires et délégués des deux partis, choisis parmi les plus sympathiques à l'accord. On rédigerait ainsi des actes, des cédules, des déclarations qu'on donnerait à signer toutes faites à la foule des membres du concile. C'était le seul moyen pratique d'atteindre l'heureux résultat cherché.

répondre à ce qui avait été dit. L'ayant fait pendant que *j'étais absent pour cause de maladie,* ils tinrent à eux seuls deux sessions sans que personne les contredît. » (Migne, t. CLIX, col. 1061.) Il met son absence sur le compte de la maladie. Il ne veut pas avouer qu'il a été condamné par l'empereur à une sorte d'arrêts forcés. En somme, l'empereur Jean II, s'il voulait arriver avec les Latins même seulement à un semblant d'Union, avait eu raison d'exclure Marc d'Ephèse. C'était un contradicteur entêté et de mauvaise foi. Dans sa lettre à Georges Scholarius (Migne, t. CLX, col. 1093), il ose accuser les Latins de rapporter l'existence du Saint-Esprit *à deux principes,* alors que l'Union s'est faite sur cette base que les Latins ne lui reconnaissent qu'un seul principe. — Déjà, dans la discussion relative à l'addition au Symbole, Bessarion avait empêché Marc d'Ephèse de citer deux textes empruntés avec une mauvaise foi évidente : l'un de ces textes était de saint Paul, l'autre de saint Denys, qui ont vécu bien avant le troisième concile œcuménique. Il s'agissait de prouver que le troisième concile et les Pères qui l'ont suivi avaient défendu les premiers de rien ajouter au Symbole! (Voir le récit des actes du concile de Florence, et Bessarion à Philanthropinus dans Migne, t. CLXI, col. 340.) Tous ces faits nous donnent une assez triste idée de Marc d'Ephèse, ce chef des intransigeants du concile.

CHAPITRE III

PART DE BESSARION DANS LES NÉGOCIATIONS RELATIVES A L'UNION

Tout semblait fini, depuis que les Grecs s'étaient laissé vaincre sur la question de la procession du Saint-Esprit. En réalité, le vrai débat commençait seulement. Les Grecs sentaient instinctivement l'impérieuse nécessité qui les poussait à l'Union. Mais ils éprouvaient pour elle une répugnance insurmontable. Ce qu'ils avaient accordé la veille sur l'ordre exprès de l'empereur, ils le contestaient le lendemain après les réflexions de la nuit. C'étaient toujours les mêmes difficultés soulevées, les mêmes textes à reprendre, les mêmes citations à combattre. Maintenant la scène avait changé de caractère : plus de grands discours d'apparat, où l'orgueil des Grecs se sentait engagé, où partisans et adversaires de l'Union affectaient de rester dans une cohésion parfaite pour ne pas laisser voir aux Latins leurs divisions cependant si profondes. A la place de ces grandes sessions, le pape et l'empereur avaient résolu de recourir à des commissions peu nombreuses, composées surtout d'unionistes des deux camps, de façon à ménager les susceptibilités, à préparer les formules d'accord, à émousser tous les angles de la discussion. Ces négociations d'antichambre, ces allées et venues de confidents intimes sont très-compliquées et très-difficiles à pénétrer.

Parmi les Grecs, aucun prélat ne s'y distingua plus que Bessarion. Il possédait une érudition profonde, une éloquence facile et persuasive, une mémoire prodigieuse et toujours pré-

sente, avec cela le don de plaire, la fécondité des ressources, une merveilleuse souplesse jointe à une persévérance que rien ne pouvait lasser, mais avant tout une conviction forte, une honnêteté incontestée et un dévouement complet à sa cause. Il était à la fois théologien et diplomate, prélat de cour et homme de cœur. Que de services il a rendus dans toutes ces négociations! et comment l'Union aurait-elle été jamais signée sans lui! C'est lui qui allait sans cesse du pape à l'empereur, et de l'empereur au pape. C'est lui qui atténuait les messages, qui préparait les cédules et les déclarations, habile à gagner les Grecs, à faire prendre patience aux Latins. Il faisait partie de toutes les commissions, connaissait tous les secrets, savait tourner tous les obstacles, et s'imposer enfin par la seule autorité de sa science et de sa vertu. — Les Grecs fanatiques ne s'y sont pas trompés. Syropoulos, dans toute son histoire, l'accuse d'être complaisant envers l'empereur et infidèle à la foi de ses pères. Marc d'Ephèse lui reproche ses bassesses et sa duplicité. Plus tard, le concile de Sainte-Sophie (1450) fait de Bessarion une sorte de bouc émissaire, le premier auteur de tous les maux résultant de l'Union et il crie à la grande trahison du métropolitain de Nicée. Eh bien oui! Nous acceptons ce reproche; c'est en effet Bessarion qui dès le départ des Grecs pour l'Italie s'est déclaré partisan sincère de l'Union, qui lui a recruté des adhérents, qui s'est toujours prononcé pour la vérité du dogme latin et qui fit tout pour y convertir les Grecs. C'est lui qui voulut sauver son pays d'une façon bien plus efficace que Marc d'Ephèse. Il croyait que l'empire byzantin valait bien l'addition du *Filioque*. Voilà toute sa grande trahison [1].

Dès le 30 mars, une réunion générale des métropolitains, des stavrophores et des hégoumènes eut lieu chez le patriarche. Il annonça que le pape avait déclaré qu'il n'y aurait plus de synode général, que les Grecs devaient donc trouver jusqu'à Pâques un mode d'Union ou songer à se préparer au retour. L'archevêque de Russie observa qu'on pouvait bien parler du retour, mais qu'on ne pouvait pas l'effectuer sans les Latins, et

1. Synode de Sainte-Sophie, dans Labbe, t. XIII, col. 1371. Remarquons que, dans Syropoulos, il n'y a aucun reproche direct contre Bessarion. Mais l'accusation de complaisance extrême à l'égard de l'empereur est l'impression qui résulte de la façon dont il présente tous les faits relatifs à Bessarion. Nous ne devons pas le croire sur parole, à cause de sa partialité marquée contre tous les partisans de l'Union.

qu'en conséquence il valait mieux s'unir à eux de corps et d'âme. Bessarion approuva avec beaucoup de vivacité l'opinion d'Isidore. Mais quel trouble parmi ces Grecs qui conservaient encore tant d'orgueil et tant d'illusions, lorsqu'ils s'entendirent affirmer qu'ils avaient aliéné leur liberté, qu'ils ne s'appartenaient plus, qu'ils étaient pieds et poings liés à la disposition des Latins! On n'ose jamais envisager franchement une situation désespérée. Les Grecs voulaient encore fermer les yeux à la vérité. Dosithée de Monembasie demanda violemment si l'on allait se mettre à latiniser. « Nous non plus nous ne voulons pas latiniser, répliqua Isidore, mais nous soutenons que la procession du Saint-Esprit est attribuée aussi au Fils non-seulement par les Pères occidentaux, mais aussi par les Pères Orientaux. Il est donc juste que nous suivions nos saints et que nous nous unissions à l'Église romaine [1]. » Parler de soumission et de condescendance, voilà ce que ne voulaient pas les adversaires de l'Union. Marc d'Ephèse prononça un discours très-violent pour prouver que les Latins sont à la fois des schismatiques et des hérétiques. « Mais alors, interrompit Bessarion, les saints de l'Occident et ceux de l'Orient sont donc des hérétiques, car le même Esprit-Saint a parlé par leur bouche, et leur doctrine ne diffère pas. — Qui sait si leurs livres ne sont pas corrompus? — Mais si le doute est poussé jusque-là, dit Bessarion, qu'est-ce qui subsistera? qu'est-ce qui restera dans les livres en dehors du papier blanc? [2] »

La division parmi les Grecs était donc bien nettement accusée. Il y avait deux camps ennemis. Mais l'empereur avait la ferme volonté de tout arranger; il n'écoutait plus que Bessarion, Isidore et le protosyncelle Grégoire [3]. Il imposait silence aux adversaires de l'Union par des menaces ou des ordres formels. « Depuis que je me suis tu, dit Marc d'Ephèse, aucun des nôtres n'a osé s'op-

1. *Acta*, col. 384. — Marc d'Ephèse, dans son compte rendu, parle de cette séance : « Alors pour la première fois on entendit parler de soumission et de condescendance, et l'un des nôtres se mit à dire : « Il est bon « d'embrasser la paix et de démontrer que les saints sont d'accord entre « eux pour que les Occidentaux ne paraissent pas être en contradiction « avec les Orientaux. » (Migne, t. CLIX, col. 1072.) Seulement il dénature un peu la proposition d'Isidore qui considérait comme complète la démonstration que les Pères de l'Occident et d'Orient sont d'accord à propos du *Filioque*.

2. *Acta*, col. 385.

3. Syrop., sect. VIII, ch. 4.

poser à eux ; d'ailleurs c'était la volonté de nos chefs qu'il en fût ainsi ; tout le monde évitait la discussion, de peur d'exciter des querelles et des troubles [1] ». L'empereur alla chez le patriarche malgré une pluie battante, pour apaiser la discorde [2]. Le patriarche fit recueillir par Bessarion les textes nombreux qui confirmaient l'assertion de la lettre de saint Maxime, acceptée par beaucoup de Grecs, que le Saint-Esprit procède du Père *par le Fils*. Il fut convenu qu'on se réunirait de nouveau. Mais la maladie du patriarche, à qui l'on administra l'extrême-onction, fit perdre une semaine (du 4 au 11 avril). Le pape proposa aux Grecs un ordre de discussion à propos de l'addition du *Filioque*, ordre qui fut accepté des Grecs avec quelques modifications grâce à l'énergique pression de l'empereur. Les négociations relatives à l'Union commencèrent en réalité le 13 avril.

Elles s'ouvrirent par un grand et magistral discours de Bessarion, prononcé en dehors du concile, devant les Grecs seulement, connu sous le nom de discours dogmatique ou sur l'union [3]. Bessarion l'a divisé lui-même en dix chapitres. C'est une vive et pressante exhortation aux Grecs à accepter l'Union, à se réconcilier avec les Latins : « La paix et l'accord des Églises de Dieu, ce serait, de l'avis de vous tous, le plus grand bien et le souverain bonheur. C'est en vue de la paix que, devant ses disciples et ceux qui avaient été appelés en son nom, le Sauveur adressait à son Père sa prière : Fais, mon Père, qu'ils soient une seule chose, comme nous sommes nous-mêmes une seule chose... C'est au moyen de la paix que disparaissent les dissensions, auxquelles les chrétiens surtout devraient rester étrangers ; que disparaîtront les opprobres dont nous sommes sans cesse accablés par les ennemis de la croix. Ils nous raillent et nous méprisent ; ils prétendent que nous sommes chrétiens de nom et que nous avons le même maître, mais que nous différons tellement par le dogme que nous nous considérons les uns les autres comme adversaires et ennemis. Pour toutes ces raisons, nous aimons et nous

1. Migne, t. CLIX, col. 1069. — 2. *Acta*, col. 385.

3. Le titre exact est : *Oratio dogmatica sive de Unione quam Græce habitam Bessario ipse postmodum fecit Latinam.* — Cette *oratio* existe en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, n°s 527 et 234 ; à Vienne, n° 257; à la Bibliothèque nationale, n° 1270, soit avec la traduction latine, soit sans elle. — Elle a été imprimée dans Labbe, t. XIII, col. 391-456; dans Hardouin, t. IX, 319-372 ; dans Mansi, t. XXXI, 894 à 964, et dans Migne, t. CLXI, col. 543-612. Nous renverrons ici à l'édition de Migne, qui est la plus facile à se procurer et qui reproduit l'édition de Labbe.

souhaitons avant tout la paix et la concorde entre les chrétiens. Comment réaliser ce grand bien ? de quelle façon accomplir cette œuvre importante ? Voilà ce qui nous divise et sur quoi nous différons d'avis. C'est donc sur ce sujet que je veux m'entretenir avec vous selon mes forces ; je commence [1]. »

Son vrai sujet consiste à prouver par l'examen et par la comparaison des textes que, sur la procession du Saint-Esprit, la doctrine des Pères de l'Occident est conforme à celle des Pères de l'Orient. Dans ses premiers chapitres (I à IV), il pose les bases d'une méthode de démonstration toute rationnelle et philosophique. Il indique les règles les plus saines pour l'exégèse et pour la critique historique au point de vue chrétien : « Je ne suis pas de ceux qui, simplement et sans aucune raison, croient qu'il faut rester séparés des Latins, parce qu'ils sont très-loin de la vérité. Je ne me range pas non plus à l'avis de ceux qui, sans aucun motif, disent qu'il faut se prêter à l'Union. Ce qu'il faut, c'est étudier assidûment, chercher avec zèle et discerner avec exactitude l'opinion des docteurs sacrés, afin de les suivre comme des guides... Comment y arriver ? Je vais vous le dire, avec l'aide de Dieu, bien que je sache dans quelles luttes je m'engage et de quel fardeau je me charge. Mais les conjonctures actuelles demandent un homme qui se risque volontiers pour la vérité. Rien de grand ne peut se dire ou se faire si l'on ne dit pas courageusement la vérité, si l'on n'est pas préparé à subir les calomnies et les dangers pour la défendre [2]. » Tel est le langage simple et ferme d'un homme vraiment convaincu.

Bessarion explique alors sa méthode. Les Pères de l'Église, ceux de l'Occident comme ceux de l'Orient, ont été inspirés par l'Esprit-Saint ; aussi ne peuvent-ils se contredire dans l'exposé des vérités dogmatiques (chap. 2). Si les Pères grecs prétendent que le Saint-Esprit procède du Père, ou bien du Père par le Fils, et les Pères latins du Père et du Fils, il n'y a là aucune contradiction, car aucun Père grec n'affirme que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. « Et quand bien même il y aurait contradiction, je n'oserais pas encore accuser les saints Docteurs ; je m'accuserais plutôt moi-même de ne pas saisir leur sens (chap. 3) [3] ». Seulement, pour interpréter les Pères qui se sont exprimés d'une façon obscure, il faut les rapprocher de ceux qui

1. Migne, t. CLXI, col. 543-544. — 2. *Id.*, col. 550. — 3. *Id.*, col. 555.

ont parlé plus clairement. Si les Pères latins avaient été plus clairs, il faudrait s'en tenir à eux; mais les Pères grecs ont exposé leur doctrine avec une netteté tout aussi grande (chap. 4).

Au chapitre cinquième, Bessarion aborde la démonstration elle-même. La préposition *par* (διὰ, per) indique une cause qui n'opère pas directement, mais seulement par intermédiaire. « Le forgeron opère par le marteau. » Dire que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, « ce n'est pas dire qu'il procède par le Fils comme par un instrument dans le temps et l'espace ou par quelque autre cause imparfaite; rien de tout cela ne peut s'accorder avec cette perfection souveraine, cette égalité, cette unité absolue avec le Père... Comme il y a dans le Père et dans le Fils une seule et même puissance productive, on dit qu'il procède également de tous deux (ἐκ ou *ex*). » Et plus loin : « Le Père crée le monde par le Fils; cela n'implique ni une création imparfaite de la part du Père, ni une action bornée de la part du Fils : cela manifeste seulement l'unité de leurs volontés. » Ainsi, dire que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, ou du Père et du Fils, ce sont deux expressions synonymes[1]. C'est le point même du débat, c'est le chapitre le plus important de tout le discours (chap. 5).

Bessarion cite et commente les passages de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Maxime où il est question de la procession du Saint-Esprit du Père par le Fils; et il fait ressortir l'accord complet entre cette doctrine et celle des Latins. « Ce sont en effet quatre locutions équivalentes de dire que l'Esprit est du Fils, qu'il est manifesté par le Fils, qu'il procède par le Fils ou qu'il procède du Fils (chap. 6)[2]. » Saint Cyrille, saint Basile, saint Epiphane, se servent aussi très-souvent de l'expression *du Fils*, et l'on peut dire aussi bien *par* et *de* sans altérer le dogme (ch. 7). Si donc les docteurs occidentaux emploient de préférence la préposition *de*, ils ne diffèrent pas pour cela des docteurs orientaux (ch. 8). Les Pères occidentaux ne posent pas deux principes pour le Saint-Esprit, mais ils tiennent que le Père et le Fils sont l'unique principe de la

1. Migne, t. CLXI, col. 555-565.
2. Col. 579. — Substituer toujours διά ou *per* à notre *par*, ἐξ ou *ex* à notre de : ἐκ τοῦ πατρὸς διά τοῦ υἱοῦ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον πορεύεται ou bien : ἐκ τοῦ πατρός καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ : ex Patre per Filium ou ex Patre Filioque procedit. — Voilà les expressions contestées qui reviennent sans cesse dans cette discussion.

procession, parce qu'ils se confondent tous deux en une seule et même substance (ch. 9).

Dans cette démonstration, Bessarion emprunte le plus souvent les procédés de la scolastique. Il sait toujours les secrets de la méthode syllogistique : il parle en connaisseur des causes finales formelles, effectives, motives. Il a des raisonnements qui nous semblent bien subtils à propos de la création, de l'émanation, de la manifestation : quelquefois même ses arguments semblent de légères bulles prêtes à crever. Mais il ne faut pas oublier que c'était un Grec qui parlait devant des théologiens grecs. Pour ces esprits déliés, pour ces fins discuteurs, pour ces adorateurs passionnés de la métaphysique et de la dialectique, quel régal de gourmets! Sa péroraison est oratoire et pathétique. Il évoque le spectacle de la patrie absente, de ses dangers, des malheurs imminents, de sa chute prochaine, si les Grecs ne veulent s'unir aux Latins : « Pour quelles raisons nous séparer de ces hommes? Quelle excuse apporter pour ne pas nous réunir à eux? Que répondrons-nous à Dieu, qui nous demandera pourquoi nous serons restés à l'écart de nos frères?... Comment nous défendre auprès de la postérité et même auprès des contemporains? Je ne sais en effet si nous aurons une postérité après tant de graves calamités, tant de périls dont nous accablerions nos descendants! Ne souffrons pas cela, Pères excellents; ne portons pas cette sentence, n'ayons pas de si déplorables desseins pour nous et pour les nôtres [1]. » Comme la Cassandre troyenne, Bessarion prédit une suite de catastrophes qui devaient, hélas! arriver beaucoup trop tôt. Mais il se lave les mains de tous les désastres causés par le fatal entêtement des Grecs. Il s'unira tout seul aux Latins; il ne veut pas perdre son corps et son âme; il n'eût pas accepté l'Union s'il eût dû sacrifier sa foi à la vérité du dogme. Il veut encore moins se damner éternellement pour une rancune mesquine contre les Latins. — Tel est ce grand discours, si remarquable par la science, par l'abondance des citations, par ses déductions si logiqnes et si serrées, par les convictions profondes et par le patriotisme de son auteur.

On eût pu croire que, après tant de savoir et d'éloquence, le débat était épuisé. Mais les théologiens, surtout les théologiens grecs, sont trop amis de la dispute et de la contradiction pour

1. Migne, t. CLXI, col. 610.

céder ainsi la place sans combats nouveaux. Les allées et venues recommencèrent; les négociations furent reprises moins entre les Latins et les Grecs qu'entre les partisans et les adversaires de l'Union. Les Latins se plaignaient hautement de tant d'obstination et de lenteurs. Mais Eugène IV, son confident et son ami le fameux Ambroise Traversari, général des Camaldules, et surtout le cardinal Julien Césarini, étaient très-décidés à tout faire pour opérer le rapprochement. Une commission de dix membres fut désignée par les Latins et par les Grecs afin de négocier ensemble, et les discussions reprirent pour savoir si le *par* et le *de* pouvaient s'entendre dans le même sens, discussions absolument stériles, où tout avait été dit de part et d'autre, et où l'on ne pouvait apporter aucun élément nouveau, mais où les partisans de l'Union déployaient un zèle infatigable et menaçaient de se séparer eux-mêmes des autres Grecs et de s'unir tout seuls aux Latins [1].

Les seuls discours intéressants durant cette période assez longue (14 avril-30 mai 1439) furent ceux de Georges Scholarius [2]. C'était un noble laïque de la suite de l'empereur qui n'avait pas le droit de vote, mais qui fut consulté sur l'Union par Jean II. Georges Scholarius témoigne la plus grande réserve pour la théologie; il est laïque, et par conséquent il n'est pas obligé par son habit de toucher aux questions de dogme. Il y semble gêné, embarrassé, et il s'en tient le plus possible éloigné. On ne sent pas chez lui, comme chez Bessarion, une adhésion pleine et absolue à l'Union; il se tire d'affaire par des équivoques et par des biais. Il plaide les circonstances atténuantes et les concessions nécessaires. Il rappelle que les Grecs ne se sont embarqués qu'afin de recevoir des secours et de sauver leur ville menacée; si les Grecs ne consomment pas l'Union, la haine que leur portent les Latins sera encore augmentée. Quel espoir de salut leur resterait encore? Leur détresse est extrême; Constantinople est bloquée par terre et par mer. L'ennemi l'assiége peut-être au

1. *Acta*, col. 457-481.
2. Cf. Migne, t. CLX, col. 385 et suivantes. — Les *Acta* mentionnent deux discours de Scholarius : le premier, prononcé le 14 avril, immédiatement après celui de Bessarion; le second, prononcé le 30 mai et accompagné de deux opuscules rédigés par lui en faveur de l'Union. — Nous reviendrons plus tard sur Georges Scholarius, que l'on a pris à tort pour un partisan déclaré de l'Union; les discours dont nous donnons ici l'analyse sont seulement ceux d'un résigné.

moment où il parle [1]. « Maintenant, l'empereur est absent; l'empereur, dont la présence seule a par elle-même tant d'importance. Vous êtes absents, vous tous, personnages de si haut rang, que votre retour soudain équivaudrait à un secours considérable. Tous les archers mercenaires ont fui, sauf vingt-cinq... Peut-être même qu'à présent ceux qui restaient ont fait comme les autres. Quel espoir qu'avec une si grande disette d'hommes on puisse repousser une guerre si terrible?... Aussi, comme l'Union est facile, comme elle n'est pas honteuse, qu'elle plaira à Dieu et à tout le monde, il faut la conclure sans retard, sans délai et obtenir au plus vite les secours. Rappelez-vous vos femmes, vos enfants, vos parents, vos concitoyens, misérablement assiégiés, sans ressources. Songez aux meurtres, à la captivité, aux coups, aux injures, à la faim, à la soif, au déplorable exil, à l'esclavage sans consolation, à l'enlèvement des jeunes enfants, au massacre des vieillards, à la déchirante séparation de ceux qui s'aiment, à la profanation des choses saintes, aux blasphèmes proférés contre Dieu même [2]! Songez que les uns volontairement, les autres par contrainte, renieront Jésus, le vrai Dieu, le seul maître et législateur, et qu'ils se tourneront vers les inepties du culte de Mahomet [3]! »

Il faut donc se rapprocher des Latins. Un concile œcuménique a été réuni; il a été découvert que l'addition au Symbole est pieuse. Il se garde bien, du reste, de reprendre la démonstration. S'il en est ainsi, que Grecs et Latins concluent un accord durable. Il y met une seule condition : « Nous continuerons de réciter le Symbole comme nous en avons l'habitude... car ce sera chose utile pour faire que cet accord plaise à toutes les nations soumises à notre Église [4]. » L'orateur demande que, tout en négociant, l'on prépare l'argent, les navires, les secours; qu'on se rende à Venise, que, tout bien réglé, l'on revienne le plus vite possible dans la patrie, qui réclame ses enfants. Il ne faut pas plus de quinze jours pour tout achever. — Ces discours ingé-

1. Amurath faisait en effet de très-grands préparatifs afin d'en finir avec l'empire grec. (Syrop., sect. VIII et IX, *passim*.)

2. Ce n'est pas une déclamation banale; c'est la simple énumération des maux que les plus nobles personnages étaient exposés à souffrir au XVe siècle après une défaite. D'ailleurs, lorsqu'on lit le récit des horreurs accomplies par les Turcs en Bulgarie et en Serbie, l'on peut se demander si les choses ont beaucoup changé de nos jours.

3. Migne, t. CLX, col. 396 et 397. — 4. *Id.*, col. 400.

nieux et émouvants étaient fort différents de ceux de Bessarion : Scholarius ne s'occupait pas de savoir si l'addition du *Filioque* devait être acceptée ou rejetée ; il se tenait volontairement à côté de la discussion théologique. Voltaire a dit que toutes les maximes de La Rochefoucauld peuvent se ramener à celle-ci : que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions. De même ici, l'exhortation et les trois discours de Georges Scholarius se réduisent à ce dilemme : « Ou il ne fallait pas venir en Italie, ou maintenant il faut souscrire à l'Union. » Bessarion avait éloquemment soutenu la nécessité religieuse de l'Union ; Scholarius en montre la nécessité pratique. L'un est un partisan dévoué, un unioniste de la veille ; l'autre un résigné, un unioniste du lendemain.

Ce manifeste des résignés fit naturellement grande impression parmi les Grecs : des défections commençaient à se produire parmi les adversaires de l'Union. Marc d'Éphèse le constate avec douleur : « On avisait aux moyens d'établir la paix, on recherchait les mots à double entente. Le latinisme nous envahissait peu à peu [1]. » Le rôle de Bessarion fut très-marqué dans ces négociations, qui aboutirent au commencement de juin à une entente sur la question de la procession du Saint-Esprit [2]. Après bien des votes, cette entente fut formulée dans une cédule ; il la prépara lui-même avec beaucoup de zèle et d'habileté. Le 28 mai, il cita aux Grecs réunis des textes de saint Epiphane et de saint Cyrille, qui montraient la légitimité de l'addition. Les jours suivants, il étendit ses citations et emprunta des textes décisifs à saint Basile, à saint Athanase, à Athanase le Sinaïte, à Grégoire de Nysse. Syropoulos, poussé par son inimitié contre tous ceux qui ont facilité l'Union, accuse Bessarion d'avoir tronqué ou falsifié les textes. Il mentionne aussi une très-vive querelle entre Marc d'Ephèse et Bessarion, où le premier aurait répliqué par l'épithète de bâtard à l'expression de possédé que lui avait décochée Bessarion [3]. Bessarion continuait, malgré tous les obstacles, tous les déboires, toutes les calomnies, de parler et d'agir. Le 2 juin, il parla pour prouver qu'aucun chré-

1. Marc d'Ephèse, *loco citato*, Migne, t. CLIX, col. 1076.
2. *Acta*, col. 476 à 489 ; Syropoulos, sect. IX, ch. 9 à 16, et surtout M. Göthe, qui a sur ce point particulier un de ses meilleurs chapitres (p. 111 à 116).
3. Syropoulos, sect. IX, ch. 6.

tien ne peut faire son salut s'il ne croit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Jamais encore il ne s'était avancé si loin [1].

Plusieurs votes furent provoqués sur la question, soit dans des commissions spéciales, soit dans des réunions générales des Grecs. Le patriarche, l'empereur, les prélats les plus considérables et les plus déclarés en faveur de l'Union rédigèrent des déclarations écrites en faveur de l'addition du *Filioque* (3 juin). Les Grecs, intimidés, se soumirent, sauf Marc d'Ephèse [2], qui protesta verbalement jusqu'à la fin. Le 4 juin, la déclaration écrite, acceptée par les Grecs, fut lue à haute voix et rédigée en triple exemplaire : pour le pape, pour l'empereur et pour le patriarche. Elle était ainsi conçue : « Nous sommes d'accord avec vous ; l'addition que vous avez faite au Symbole sacré est tirée des saints ; nous l'acceptons, et nous nous unissons à vous ; et nous disons que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme d'une seule cause et d'un seul principe [3]. » Jusqu'au 8 juin, les Grecs travaillèrent, sur la demande du pape, à quelques modifications de détail. Puis la déclaration fut lue ce même jour en présence du pape et des prélats latins et grecs et solennellement adoptée. Le plus grand pas en faveur de l'Union venait d'être accompli. Tout le reste serait désormais relativement facile.

Mais un tragique événement allait peut-être rendre un peu de force aux adversaires de l'accord. Le 9 juin au soir, le patriarche Joseph, très-âgé, gravement atteint, dès son départ de Constantinople, et malade au point d'avoir été administré dès la semaine de Pâques, mourut subitement. Sa mort privait le futur décret d'Union de la sanction du chef spirituel de l'Eglise grecque, et pouvait aux yeux des fanatiques entacher ce décret de nullité. Heureusement qu'avant sa mort, à l'heure suprême où l'on ne dit plus que la vérité, il avait laissé une confession écrite où il

1. *Acta*, col. 484.

2. « J'avais écrit mon avis et ma profession de foi, ainsi qu'il avait été décidé dans le principe. Mais quand j'ai vu tant de dispositions pour la paix et tant de défections parmi ceux de mon parti, comme on ne faisait aucune mention des écrits, j'ai gardé le mien, *de peur de me compromettre en les irritant*. Après cela, ils firent leurs affaires et s'occupèrent de rédiger la définition et d'achever tous les détails relatifs à l'Union » (Marc d'Ephèse : Migne, t. CLIX, col. 1088-1089.) Ainsi, malgré son hostilité, Marc d'Ephèse n'oppose qu'un silence tout négatif, il a peur de se compromettre !

3. *Acta*, col. 488.

se soumettait complétement à l'autorité du saint-siége romain[1]. Avec l'autorisation du pape, il fut enseveli à l'église de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. L'enterrement eut lieu sans pompe, mais selon le rite grec. Le corps du patriarche, revêtu de ses habits sacerdotaux, fut transporté à l'église, où l'attendaient les cardinaux, les archevêques, les évêques, les magistrats et les grands personnages de Florence. Là, les Grecs lui donnèrent, selon la coutume, les derniers baisers et l'ensevelirent dans l'église, dans la chapelle du midi, où se trouve encore aujourd'hui son tombeau. Grâce à la déclaration écrite du patriarche, les Grecs ne pouvaient pas combattre l'Union en soutenant qu'il y aurait été hostile.

Grecs et Latins avaient le plus grand désir d'en finir au plus vite. Déjà l'empereur, voyant l'Union s'avancer, avait négocié avec le pape pour en obtenir les secours promis. Eugène IV s'était engagé à fournir de l'argent et des galères pour le retour des Grecs à Constantinople ; 300 soldats qui seraient à perpétuité entretenus aux frais du pape pour la garde de la ville ; vingt galères pour six mois ou dix pour un an, si l'empereur se trouvait assiégé ; enfin le pape devait prêcher la croisade et agir pour qu'elle fût détournée de Jérusalem sur Constantinople[2]. Déjà les Vénitiens, sur l'ordre du pontife, préparaient les galères, et les Grecs pouvaient entrevoir le jour où cesserait leur long exil. Mais il fallait pour cela s'entendre sur les points non encore débattus. Eugène, dans une conférence avec les délégués de l'empereur dont Bessarion faisait partie, proposa d'examiner successivement les différends relatifs au purgatoire, à la primauté, au pain azyme, aux paroles de la consécration. Quand tous ces points seraient réglés, l'accord serait conclu. Il ajouta que le temps pressait, qu'il fallait se hâter. En même temps, il fit remettre aux Grecs des cédules, c'est-à-dire des projets de déclarations relatifs à ces différents points, où il indiquait quelle doctrine les Grecs devaient définitivement adopter[3]. Les délégués grecs ne firent pas difficulté de les accepter ; mais il fallut négocier encore pour amener les autres Grecs à y souscrire.

1. Voir cette confession dans les *Acta*, col. 493-496. — 2. *Id.*, col. 485.
3. Pour toutes les négociations qui suivent, les *Acta* sont incomplets ; ils ne donnent que de courts résumés et n'enregistrent pas les cédules. C'est Andréa de Santa Croce qui devient la source principale. (Labbe, XIII, col. 1129 et suiv.)

La part de Bessarion fut très-considérable dans ces dernières negociations. Sur la question du purgatoire, dès le concile de Ferrare, Marc d'Ephèse et Bessarion, délégués des Grecs, avaient rédigé chacun un écrit ; l'empereur avait accepté le préambule et la position de la question de Bessarion, les arguments et les conclusions de Marc d'Ephèse. Gémiste Pléthon et Amyrytzès avaient été chargés de fondre ensemble ces deux écrits. Ils furent sans aucun doute reproduits dans les discussions nouvelles, ainsi que quelques autres écrits sur la matière [1]. L'entente se fit sans trop de difficultés, bien que Marc d'Ephèse, qui avait avoué d'abord que l'écart était peu appréciable, eût soutenu ensuite qu'il y avait entre les deux doctrines la distance du ciel à la terre. — Dans la cédule définitivement adoptée [2], on divisa les mourants en trois classes : 1° les *saints*, ceux qui ont reçu le baptême et qui n'ont jamais péché ou qui ont expié leurs péchés, et sont morts en état de grâce ; ceux-là vont droit au paradis et voient Dieu face à face ; 2° les *pécheurs*, ceux qui n'ont pas reçu le baptême, ou qui, après l'avoir reçu, sont morts en état de péché mortel ; ceux-là vont droit en enfer, bien que punis de peines différentes ; 3° les *pécheurs pardonnés*, mais qui n'ont pas encore expié tout à fait leur faute par la pénitence, vont au purgatoire, où ils subissent pendant un temps plus ou moins long des peines que la cédule s'abstient de définir par égard pour les Grecs [3]. A ceux-là seulement, les prières des fidèles, les messes, aumônes et bonnes œuvres sont applicables. Dès le 12 juin, tout fut réglé sur la question du purgatoire.

Sur le pain azyme et sur les paroles de la consécration, le débat n'avait jamais été engagé. Il ne fut ni très-long ni très-vif ; c'étaient des points secondaires de liturgie beaucoup plus que de dogme, et sur lesquels le pape était disposé à se montrer

1. Il y en a un de Gennadius dans Migne, t. CLX. M. Göthe en signale plusieurs autres, les uns dans un manuscrit de Saint-Marc de Venise tiré de la bibliothèque de San Giovanni et Paolo, les autres dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale qui contiendrait l'écrit de Bessarion. Il avoue que ce manuscrit lui est inconnu. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu le découvrir. La question offre d'ailleurs peu d'intérêt. (Cf. Göthe, *loc. cit.*, p. 122.)

2. Andréa, col. 1131-1135.

3. « Les âmes moyennes vont dans un lieu de tourment ; mais que ce soit le feu, les ténèbres ou quelque autre chose, peu importe. » (*Acta*, col. 492.)

très-accommodant. Dans le sacrement de l'eucharistie, le clergé grec consacrait une hostie de pain fermenté; le clergé latin, une hostie de pain non levé, donnant pour raison qu'au moment de la Cène, qui tomba lors de la Pâque des Juifs, le Christ n'avait pu se servir que de pain azyme. Peu importait au fond. Le 15 juin, le général des Camaldules, le savant Ambroise Traversari, prononça un discours à ce sujet [1]. Il n'y eut aucune contestation de la part des Grecs, car les Latins leur firent une demi-concession. Il fut déclaré que le pain eucharistique serait fait de farine, qu'il serait consacré par un ministre dans un lieu consacré; qu'il pourrait être azyme ou levé. L'accord fut également assez vite établi sur les paroles de la consécration. Le dissentiment était très-léger. Les Grecs célébraient la messe d'après saint Basile. Cette messe diffère par plusieurs points de celle des Latins. Après avoir prononcé les mots de la consécration : *Hoc est corpus meum*, les Grecs ajoutaient : « Fais que ce pain devienne le corps précieux du Christ et que le contenu de ce calice devienne le sang précieux de ton Christ, opérant cette transformation par ton Esprit. » Les Latins ajoutaient aux paroles de la consécration cette autre prière : « Jube hæc perferri per manus sancti angeli in sublime altare tuum. » C'étaient deux prières dans lesquelles le prêtre demandait au Saint-Esprit de changer en nos âmes par sa grâce les saintes espèces en corps du Seigneur, afin qu'il profitât à notre salut. Le 20 juin [2], Jean de Torquemada fut chargé par le pape de justifier la coutume latine. Quand il eut fini, le pape déclara que ce qu'on venait de dire ne signifiait nullement qu'on accusât les Grecs d'attribuer le pouvoir consécrateur à d'autres paroles qu'à celles du Fils ; mais qu'il fallait introduire à cause des incrédules et des ignorants la phrase suivante : « Le sacrement est achevé par les seules paroles du Sauveur. » L'empereur refusa d'admettre cette phrase. Isidore fit observer que, si l'on s'occupait des ignorants, il faudrait aussi insérer dans l'acte d'Union des déclarations sur le baptême et sur bien d'autres points. Il fut convenu qu'il ne serait pas fait mention de ce dissentiment dans l'acte définitif d'Union; mais que Bessarion, avant la lecture de l'Union, ferait une déclaration au nom des Grecs. Il lut en effet cette déclaration le dimanche 5 juillet 1439. Il y reconnais-

1. *Acta,* col. 492. — Andréa attribue à Jean de Torquemada le discours que les *Acta* mettent dans la bouche d'Ambroise Traversari (col. 1136).
2. *Acta*, col. 492; Andréa, col. 1153.

sait, comme représentant de tout le clergé grec : 1° que la consécration est achevée par les paroles du Christ et non par les paroles que disent les Grecs après les paroles sacrées ; 2° que, par les paroles du Christ, le pain et le vin sont transsubstanciés en corps et en sang de Notre-Seigneur [1]. Bessarion défendit toute sa vie cette doctrine.

Mais le débat se renouvela avec autant d'acharnement que sur la procession du Saint-Esprit à propos de la primauté du pape. Nous avons déjà signalé la gravité toute particulière de cette contestation. Il s'agissait d'une question d'amour-propre entre Grecs et Latins, et c'est l'amour-propre qui capitule le moins aisément. La cédule sur la primauté du pape avait été remise aux délégués grecs avec les autres, avant la mort du patriarche. L'empereur refusa de l'accepter dans la forme où elle était présentée le 15 juin ; le provincial Jean prononça dans une séance solennelle des Grecs et des Latins un discours qui souleva de véritables orages. Les Grecs demandèrent que les privilèges de leurs patriarches et de leur clergé fussent sauvegardés [2]. L'empereur était fort irrité et menaçait de partir : il demanda un supplément d'informations. Il chargea Bessarion de défendre auprès des Latins les droits de l'Eglise grecque. Du 16 au 19 eurent lieu une série de conférences entre l'évêque de Nicée et le provincial Jean. Bessarion plaida sa cause avec beaucoup d'énergie et de conviction, montrant la volonté arrêtée des Grecs de ne rien céder. Il écrivit probablement à cette occasion son ouvrage intitulé : *Defensio quinque capitulorum concilii Florentini* dont le cinquième chapitre est consacré tout entier à la primauté du pape [3]. Il fallut donc une nouvelle séance où le provincial Jean répondit à Bessarion en soutenant les prétentions du pape. Il rappela que tous les conciles avaient accueilli avec les plus grands honneurs les brefs et les lettres des pontifes.

1. Cette déclaration se trouve dans Andréa, col. 1163-64, et dans Migne, t. CLXI, col. 489. — 2. Andréa, col. 1136.

3. Cet écrit est publié par Migne, t. CLX, col. 525 et seq., qui l'attribue, d'après Léon Allatius, à Gennadius. M. Göthe adopte, d'après Pichler, une opinion beaucoup plus plausible en attribuant à Bessarion cet écrit (Göthe, p. 128 et 129). On trouve dans cet ouvrage la somme des vues et des développements de Bessarion sur chacun des points en litige entre les deux Églises. A propos de la primauté du pape, cet écrit contient les mêmes arguments et présentés dans le même ordre que dans l'*Encyclique aux Grecs* et dans l'*Oratio dogmatica*.

Bessarion répliqua que cet accueil était pure affaire de bienséance. Mais le provincial Jean appuya sa déclaration en affirmant que les lettres pontificales ont plus d'autorité que les canons des conciles, puisque les conciles généraux les ont fait servir plus d'une fois de base à leurs décisions. Bessarion demanda encore si l'expression de Père, de Docteur et de Maître des chrétiens, appliquée au pape, lui confère seulement un primat d'honneur ou une juridiction effective sur toutes les choses spirituelles. Le provincial Jean déclara que le Pape a droit de juridiction sur tout ce qui concerne le salut des âmes; qu'il peut défendre des évêques ou prêtres contre des princes qui les persécutent injustement; qu'il peut convoquer des conciles, et que les empereurs et princes ne sont que les exécuteurs des mandats du pape à propos de ces convocations. Enfin à une dernière question de Bessarion, qui demandait au nom de l'empereur si la puissance du pape est analogue à celle d'un métropolitain dans sa province ou d'un patriarche dans son patriarcat, Jean de Raguse répondit « qu'un métropolitain et un patriarche n'ont qu'une autorité strictement limitée au territoire qu'ils administrent, tandis que le successeur de saint Pierre a l'autorité immédiate sur toutes les Eglises; que les patriarches, les métropolitains et les évêques ne sont que les vicaires du pape [1]. »

Sans doute les prétentions des papes n'étaient plus aussi absolues qu'au temps des Grégoire VII et des Innocent III. Eugène IV ne réclame plus la double investiture de tous les biens de l'Église : il ne prétend plus disposer des couronnes et asservir les rois. La vieille comparaison des deux pouvoirs spirituel et temporel est rappelée, mais avec une timidité qui montre le progrès des temps. Mais le pape se dit encore le docteur et le maître suprême des Eglises. Il n'admet pas qu'aucun concile puisse être convoqué sans ordre de lui. Les rois et princes ne sont que ses mandataires pour toutes les choses ecclésiastiques : lui seul a droit de nommer aux différents siéges et bénéfices; lui seul a droit de juridiction; il prononce seul, en dernier ressort, sur toutes les causes spirituelles. La conséquence implicite de toutes ces prétentions, c'était la supériorité du pape sur les conciles; c'était la condamnation énergique et absolue de tous les

1. Les *Acta*, col. 501, placent ce discours au 18 juin. Nous avons suivi l'indication d'Andréa, beaucoup plus complet, qui donne la date du 20 juin. (Andréa, col. 1146-1152.)

essais de pragmatiques sanctions et d'Eglises nationales ; c'était l'abolition de tous les priviléges locaux, ceux même, bien modestes pourtant, que réclamaient les Grecs. Aucune loi n'était fixée pour la nomination des patriarches ; aucune restriction n'était mise au droit d'appel en cour de Rome ; aucune permission n'était donnée aux chefs de l'Eglise grecque de régler par des synodes provinciaux les difficultés intérieures. Le pape consentait seulement à reconnaître le siége de Constantinople comme le premier après celui de Rome et à confirmer la vieille hiérarchie des quatre patriarcats[1]. Mais la papauté restait plus que jamais monarchie absolue, ne laissant aucune autonomie provinciale ou diocésaine, n'admettant à aucun degré la décentralisation.

Jamais la tension ne fut plus grande entre Latins et Grecs qu'à la suite de cette discussion. L'empereur était outré de colère. Il fit répondre le 22 juin que les Grecs reconnaissaient la primauté du pape, sauf sur deux points. Ils demandaient : 1° qu'aucun concile ne pût être appelé œcuménique sans la présence de l'empereur et du patriarche ; 2° que, dans le cas où un appel en cour de Rome serait déféré au pape contre un patriarche, le pape envoyât des commissaires enquêteurs qui rendraient le jugement dans la province en présence des parties. Le 23 juin, le pape déclara ne pas accepter ces deux restrictions. Tout allait être rompu. L'empereur ne parlait plus que de départ et d'embarquement. Les unionistes eux-mêmes étaient désespérés, et ceux qui avaient été ralliés à l'Union par nécessité se demandaient déjà comment on pourrait sortir de l'Italie. Mais Bessarion espérait contre tout espoir. De concert avec Isidore de Russie et Dorothée de Mitylène, il vit le pape ; il calma l'empereur, chez qui la réflexion commençait d'ailleurs à montrer la nécessité de souscrire à l'Union. Le 26 juin, tandis que l'empereur prenait une collation chez le pape, Latins et Grecs élurent chacun une commission qui travailla à trouver une formule de rapprochement. Bessarion en était encore le membre le plus influent. Après bien des remaniements, il présenta la rédaction suivante comme le dernier terme des concessions des Grecs : « Sur la primauté du pape, nous reconnaissons qu'il est le souverain pontife ; le mandataire, le représentant et le vicaire du Christ, qu'il régit et

1. Le patriarche de Constantinople était le premier après le pape. Puis venaient les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. (*Acta*, col. 504.)

gouverne l'Eglise de Dieu, sauf tous les priviléges et droits de l'Eglise d'Orient. » Cette rédaction plus vague fut acceptée par les Latins, et à partir de ce jour (26 juin) on peut considérer l'accord des deux Eglises comme complétement rétabli [1].

Enfin les Pères du concile de Florence étaient arrivés au terme de cette laborieuse campagne en faveur de l'Union. Il ne restait plus qu'à fondre toutes les cédules particulières en un seul décret d'Union qui serait rédigé dans les deux langues, signé par les représentants des deux partis, lu et approuvé solennellement dans une dernière séance du concile. Le cardinal Julien Cesarini était à la tête de la commission des douze chargée de ce travail de rédaction. Il en ouvrit les délibérations par un grand discours où il fit le résumé de toute l'histoire du concile de Florence et où il montra que les Grecs avaient cédé sur tous les points importants et s'étaient soumis comme ils le devaient à l'obéissance envers la sainte Eglise romaine. Bessarion de la part des Grecs et Ambroise Traversari du côté des Latins furent les membres les plus actifs de cette commission. Le décret d'Union fut composé de toutes les cédules précédemment adoptées, auxquelles Traversari ajouta un préambule ou exposé de motifs. Une fois l'acte latin terminé, il dut être traduit en grec. Une traduction préliminaire, rédigée à la hâte, fut lue et adoptée par les Grecs, et Traversari, helléniste distingué, fut chargé de la remanier [2]. Bessarion la relut avec soin : il en corrigea quelques pas-

1. *Acta*, col. 501-505; Andréa, col. 1158. — Andréa passe tout l'intervalle des négociations, entre le 20 et le 26 juin, parce qu'il n'y a pendant ce temps ni déclarations, ni discours. Les *Acta* (col. 504) disent que quatre délégués furent nommés de part et d'autre. Andréa dit que la commission se composait de six membres de chaque parti. Ce sont des différences de détail sans aucune importance.

2. Fromman se demande si c'est le texte latin ou le texte grec qui est l'original. Voici sa réponse (*Zur Kritik des Florentiner Unions Decret*, p. 35 et seq., Leipzig, 1870) : « Nous pensons que les Latins discutèrent d'abord entre eux la rédaction qu'ils voulaient offrir aux Grecs, et qu'ils la formulèrent. L'auteur du factum latin fut très-vraisemblablement Ambroise Traversari, qui le traduisit ensuite en grec, tel qu'il devait être soumis aux Orientaux.... Cette traduction grecque des Latins fut aussitôt discutée et amendée par les Grecs, puis retraduite en latin dans cette forme ainsi remaniée. Enfin Bessarion s'attacha à fondre les deux ébauches en un texte purement grec et aussi conforme que possible aux premiers essais. D'ailleurs sa main est clairement reconnaissable dans les dissemblances plus ou moins grandes qu'offre le décret relativement aux rédactions premières, notamment en ce qui concerne le passage touchant le Saint-Esprit. De son côté, Ambroise Traversari retoucha la forme latine d'une manière analogue à l'amélioration apportée au texte grec. C'est ainsi que

sages. Il lui donna sa forme définitive. Tous ces pourparlers prirent encore une semaine. Et, le 4 juillet, le cardinal Julien put annoncer qu'après huit jours de délibération, à deux séances par jour, on avait lu le matin le décret d'Union en latin et en grec devant la double commission dans l'église San-Francisco [1].

Le dimanche 5 juillet, la rédaction latine fut portée chez le pape et signée par cent quinze membres latins, cardinaux et évêques, abbés et réguliers [2]. Un seul d'entre eux donna sa signature en grec : ce fut Pierre, abbé de Grotta Ferrata, couvent de moines grecs basiliens situé à Tusculum et dont Bessarion fut plus tard abbé. — En même temps, la rédaction grecque fut portée au nom du pape dans le palais de l'empereur [3] par Nico-

le décret naquit, pour ainsi dire, de la fusion féconde des deux langues. On doit donc se borner à dire que la priorité du concept appartient au texte latin, mais que la rédaction définitive du décret, issue d'une commune discussion, fut d'abord incarnée dans la langue grecque. » (Voir Héfélé, *Hist. des conciles*, traduct. Delarc, t. XI, p. 463.) On le voit, la question est très-subtile et la réponse très-ingénieuse. Ce qui ne fait aucun doute, c'est que dans ces derniers pourparlers Bessarion eut encore la part la plus importante et eut l'honneur de travailler seul parmi les Grecs à la rédaction de leur formulaire définitif.

1. *Acta*, col. 505-509; Andréa, col. 1162; Syrop., sect. X, ch. 2 à 5; Göthe, p. 133 à 143. Malgré les confusions de noms et de date qui résultent de la comparaison des trois sources sur le concile (les *Acta*, Andréa et Syropoulos) voici le relevé approximatif que nous avons pu dresser pour toutes les négociations relatives à l'Union, du 24 mars au 6 juillet 1439 :

Nous trouvons cinquante-neuf réunions des Grecs, dont vingt-sept chez le pape, chez les cardinaux ou sous la présidence des Latins (douze pour la question du Saint-Esprit). Ces réunions sont communes entre Grecs et Latins. Trente-deux chez le patriarche, chez l'empereur ou dans un local quelconque (vingt-trois pour le Saint-Esprit). Ces réunions sont particulières aux Grecs. Nous trouvons encore 15 commissions doubles ou délégations, les unes temporaires pour une question spéciale, les autres pour tout un ensemble de questions (sept pour la question du Saint-Esprit). Nous trouvons vingt et une déclarations, notes, écrits, protocoles et rapports, dont treize pour la question du Saint-Esprit. *Et ces chiffres sont seulement un minimum !*

2. Nous ne publions pas ici l'acte d'Union. Il se trouve en latin et en grec dans le livre de M. Göthe (p. 201) et avec les signatures latines et grecques. M. Héfélé (t. XI, p. 464 et suiv.) donne ces deux mêmes textes sans les signatures ; ils sont en outre précédés d'une traduction française. Les *Acta* (col. 509 et seq.) donnent ce décret d'après un manuscrit qui n'est pas l'original, avec cent quatorze signatures de Pères latins et trente de Pères grecs. Andréa (col. 1165) donne cent seize signatures de Latins et trente et une de Grecs. C'est le texte publié par M. Göthe qui est le seul exact et qui doit faire autorité. Le titre exact du décret d'Union est : *Definitio Sanctæ œcumenicæ synodi Florentinæ.*

3. L'empereur occupait le palais Peruzzi, tout près du couvent des Franciscains de Santa Croce, où se tenait le concile.

las Sagundini, l'interprète officiel du concile. C'est là que les prélats grecs devaient signer de leur propre main. Jean II ordonna au grand ecclésiarque, Syropoulos, au grand chartophylaque, Balsamon, et au protekdicos, Georges de Cappadoce, de surveiller les signataires. Il signa lui-même le premier, à l'encre rouge et en lettres apostoliques. Puis tous les Grecs de condition, tous ceux qui avaient voix délibérative au concile, vinrent successivement signer suivant leur rang : d'abord les représentants des patriarches, puis les métropolitains et évêques, les hégoumènes ou abbés, les clercs réguliers. Une grave discussion d'étiquette s'était élevée, dès le début du concile, entre les métropolitains et les stavrophores ou exokatakèles, c'est-à-dire ces grands dignitaires diacres de Sainte-Sophie et qui étaient comme les cardinaux de l'Eglise grecque. Les métropolitains avaient obtenu le pas sur eux, bien qu'ils siégeassent ordinairement aux côtés du patriarche. Comme ils étaient en grande majorité hostiles à l'addition du *Filioque*, le patriarche, de concert avec l'empereur, leur enleva le droit de vote dans toutes les négociations, qui durèrent depuis le 24 mars jusqu'au 4 juillet. L'empereur le leur rendit le jour où il fut question d'approuver le formulaire définitif : il les avertit seulement deux heures avant la signature qu'ils seraient forcés de signer [1].

Antoine d'Héraclée était malade et ne pouvait sortir; une députation, composée du garde du sceau Manuel, de l'interprète Nicolas Sagundini et de l'évêque de Corone Christophe Garatoni, lui apporta l'acte d'Union, qu'il signa immédiatement après l'empereur. — Sur les vingt et un métropolitains qui étaient venus

1. Voici quels étaient ces stavrophores et leur ordre dans la hiérarchie établie à Sainte-Sophie. Ils étaient divisés par groupes qui, à l'origine, avaient été de cinq et qu'on avait appelés à cause de cela *pentades*, bien que ce nombre de cinq n'eût pas toujours été respecté. Six dignitaires formaient la première pentade : l'économe, le sacellarios, le skeuophylaque, le chartophylaque, le sacelliôn et le protekdicos. L'économe et le sacelliôn restèrent à Constantinople. Syropoulos, grand ecclésiarque, qui faisait seulement partie de la seconde pentade, a pu, à cause de ces deux absences, se ranger parmi les cinq premiers grands dignitaires. Le nomophylaque Jean Eugénikos, frère de Marc d'Ephèse, était aussi un des grands dignitaires probablement de la deuxième pentade; il s'enfuit de Florence. Bessarion signa par procuration pour le grand sacellarios Manuel Chrysococcès. — Quant aux nobles laïques, comme Gémiste Pléthon, Georges Scholarius et Amyrytzès, ils ne signèrent pas : ils ne faisaient qu'assister avec voix consultative aux séances du concile. (Voir Codinus, *Offices de la cathédrale de Constantinople*, dans Migne, t. CLVII, col. 25 et suiv.; et M. Göthe, p. 59 et suiv.)

en Italie, dix-huit signèrent; un seul refusa et resta ferme jusqu'au bout : ce fut Marc d'Ephèse. Jean II n'osa pas forcer un prélat si considérable. Mais le courage de Marc d'Ephèse eût été plus digne encore de respect, si, plus tard, il ne s'était vanté de son abstention pour conquérir une popularité malsaine en excitant le fanatisme des Grecs. Les deux autres qui ne signèrent pas furent Esaïe de Stavropol, qui s'était enfui de Florence, et Denys de Sardes, qui était mort à Ferrare. Bessarion signa deux fois comme représentant du grand sacristain Manuel Chrysococcès, son ancien maître, retenu à Constantinople ! Cinq stavrophores signèrent aussi, le protosyncelle Grégoire parmi les représentants du patriarche, les quatre autres après les métropolitains. Il y eut une signature en russe donnée par Abraham de Sousdalie qui avait accompagné Isidore de Russie. — Georges, représentant des Eglises de Géorgie et d'Ibérie, s'était enfui. Mais le topotérite de Moldo-Valachie signa, puis deux moines représentant les couvents de Laura et de Vatopédi, du mont Athos [1]; enfin, quatre moines de divers couvents. En tout, trente-trois signatures grecques. Il y en avait bien plus si l'on compte toutes celles qui furent données par procuration [2].

Mais combien de ces adhésions furent arrachées par la force ou à prix d'argent! Syropoulos, cet adversaire déclaré de l'Union, affirme qu'il n'a cédé qu'à la crainte de l'empereur; il mentionne la pression énergique qu'il exerça sur tous les autres exokatakèles ses collègues. Jean II avait jusque-là refusé leur concours et dédaigné leur signature. Aucun d'eux n'eut le courage de Marc d'Ephèse. Ils signèrent sur l'ordre exprès de l'empereur, mais en protestant et en se réservant de revenir sur leur adhésion. L'empereur avait décidé que pour ce concile on

1. Le monastère de Kariès, le principal de tous ceux du mont Athos, n'avait pas envoyé de représentant. Ces deux moines ne représentaient donc que deux couvents particuliers, et non toutes les communautés du mont Athos.

2. Tel est le compte donné par l'acte authentique d'Union déposé à l'époque même du concile par le cardinal Cesarini dans une cassette d'argent recouverte de velours qui fut confiée à la garde de la Seigneurie de Florence et conservée à la bibliothèque Médicéo Laurentienne. Cet exemplaire est le seul authentique, ainsi que l'a démontré M. Göthe (p. 13-33) contre l'opinion du savant Bréquigny (*Mémoire sur les exemplaires originaux du décret d'Union, Acad. des inscript. et belles-lett.*, t. XLIII, année 1786). Il a été publié par Carlo Milanési dans le *Giornale Storico degli archivi Toscani* (Florence, 1857, p. 210-225, et, d'après Milanési, par M. Göthe (p. 201-215).

suivrait rigoureusement les usages des conciles œcuméniques précédents, où les diacres n'avaient jamais ni voté, ni signé. Il se déjugea en cette occasion : ce fut pur caprice de despote; ce fut une pure fantaisie. L'empereur agit de même par intimidation sur les représentants de Trébizonde et de Moldo-Valachie. Syropoulos rappelle les repas somptueux offerts par le pape, par le cardinal Césarini, ceux d'Isidore de Russie, le plus riche des prélats grecs, aux métropolitains de Mélénique, de Drama et de Dristra [1]. Enfin il parle des sommes distribuées par le pape, soit à titre d'arrérages pour la pension qu'il avait promise aux Grecs, soit de la main à la main, sous le manteau, sans compter les promesses faites [2]. Il ne faut cependant accepter les accusations de corruption et de vénalité portées par Syropoulos que sous bénéfice d'inventaire. Son livre en est plein; l'argent fut, d'après lui, le principal nerf de l'Union. Il joua sans doute un grand rôle, comme dans toutes les affaires humaines, mais un rôle secondaire. Pour l'observateur impartial, ce fut la nécessité qui contraignit les Grecs à céder et aussi la force morale, c'est-à-dire la conviction profonde, la bonne foi persuasive, l'honnêteté des quelques partisans sincères de l'Union à la tête desquels s'était placé Bessarion.

Aussi, quelle dut être sa joie lorsque, le 6 juillet 1439, il fut chargé de lire au nom des Grecs la rédaction du texte d'Union telle qu'il l'avait écrite lui-même dans leur langue! Il avait mérité cet honneur que nul ne songea à lui disputer par le grand rôle qu'il avait joué comme théologien et comme diplomate, comme orateur et comme écrivain dans toutes les négociations relatives à l'Union. C'est dans la cathédrale de Florence, dont Brunelleschi venait d'achever en 1436 la majestueuse coupole, qu'eut lieu la dernière séance solennelle de ce grand concile. Le pape lui-même officiait. Tous les Latins en habits sacerdotaux, tous les représentants des Églises grecques et orientales avec leurs costumes si variés et si riches, au nombre de plus de cinq cents, assistaient avec recueillement. Après la messe, le cardinal Julien Césarini lut à haute voix la rédaction latine du décret. Bessarion lut, non sans émotion, la rédaction

1. Syropoulos, sect. IX, ch. 8.

2. Fromman (ouvrage cité, p. 80) mentionne le don de trois cents florins fait par le pape à Dorothée de Mitylène un mois après la conclusion de l'Union pour ses fatigues et ses dépenses en faveur de l'Union.

grecque. Puis les deux prélats s'embrassèrent, symbole visible et touchant de l'Union enfin réalisée. La cérémonie se termina par un long défilé : tous les Grecs, l'empereur en tête, et tous les Latins vinrent fléchir le genou devant le pape et lui baiser la main. Ce fut un grand et émouvant spectacle; après un schisme de près de six siècles, les deux communions chrétiennes se rapprochaient; deux grandes nations confondaient leurs croyances et leur foi; à la veille de la Réforme, l'Unité semblait rétablie définitivement dans l'Europe chrétienne [1].

Les Grecs ne songeaient plus qu'à quitter l'Italie, pour revoir enfin Constantinople, leur terre promise. En vain les Latins voulurent encore soulever deux questions nouvelles à propos du divorce autorisé dans l'Église grecque et défendu dans l'Église latine et à propos de l'élection d'un patriarche. Les portes de Florence n'étaient plus gardées; les métropolitains partaient avec joie; les Grecs semblaient se fondre et disparaître. Les prélats consultés en particulier par le pape répondirent à propos de la nomination d'un patriarche qu'elle devait se faire à Constantinople, qu'il devait être choisi par le haut clergé de tout le diocèse et consacré dans l'Église cathédrale. L'empereur ne dérogerait pas à cette coutume. Le pape eut le bon sens de ne pas insister. L'empereur défendit aux Grecs d'agiter cette question sans son autorisation. Il est impossible d'indiquer quel fut le rôle particulier de Bessarion dans ces pourparlers tardifs. Il est probable qu'il chercha, comme toujours, à apaiser les différends, à aplanir les obstacles. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut pas des premiers qui partirent, comme le protosyncelle Grégoire. Il était encore à Florence à la date du 20 juillet, et il signa comme les autres Grecs quatre autres exemplaires du décret d'Union que l'empereur devait emporter avec lui pour les patriarches de l'Orient [2]. Enfin le 26 août 1439, après une

1. Cf. *Acta*, col. 524. Voir aussi un récit fait par un assistant et qui se trouve dans un manuscrit de Heidelberg cité par Labbe, t. XIII, col. 1172.

2. Syropoulos (sect. X, ch. 17) dit qu'il y eut en tout cinq exemplaires signés comme le premier, si ce n'est que la signature du protosyncelle Grégoire manquait dans les quatre derniers. Ils furent signés du 5 au 20 juillet et emportés par l'empereur en Orient. Aucun n'est actuellement connu. Il y eut en outre un certain nombre d'exemplaires signés de l'empereur seul et des Latins. Les signatures grecques s'y trouvent, mais toutes de la même main. Ce sont des demi-originaux. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Paris que Bréquigny considère comme le texte authentique lui-même n'est qu'un demi-original de cette catégorie. Enfin

réunion solennelle où assistaient les cardinaux, l'empereur et les Grecs prirent congé des Latins; ils partirent pour Venise et s'y embarquèrent pour Constantinople. Leur séjour en Italie avait duré plus de dix-huit mois.

Ce séjour fut fécond en grands résultats : les Grecs, jusque-là cantonnés dans leur splendide capitale, connaissaient peu les nations étrangères. Ils les considéraient toutes comme des barbares; ils se croyaient les seuls représentants de la civilisation et le premier peuple du monde. Sortis du cercle borné de leur horizon, ils comprirent qu'ils n'étaient pas les seuls héritiers des Romains, que l'industrie et le commerce, les arts et les lettres avaient aussi d'autres patries que les rives du Bosphore; et qu'il y avait en Occident, sous l'écorce encore un peu rude des hommes du moyen âge, une séve vivace de perfectionnement et de progrès. A ce contact mutuel, les haines nationales et instinctives se calmèrent; le fanatisme diminua ; un grand mouvement se produisit en faveur de la paix et d'un accord solide. C'est dans la belle église de Santa-Croce, et sous la gigantesque coupole du « Duomo » de Florence, que s'est opérée pour la première fois cette fusion des deux religions, des deux langues et des deux génies, qui avait pour monument visible et durable le diptyque où était écrit en grec et en latin le décret d'Union. La muraille qui séparait l'Orient et l'Occident venait de tomber comme par miracle.

il y a des copies authentiques signées du pape et des prélats latins seulement. — Trois manuscrits contiennent seuls, après la signature de l'empereur, celles des autres Grecs, l'exemplaire de Paris : où les trente-deux signatures des Grecs sont de la même main; l'exemplaire du Vatican, qui contient toutes les signatures authentiques des Grecs, mais seulement deux latines, et le manuscrit de Florence, publié par Milanési et M. Göthe et qui est le seul authentique vraiment. (Voir pour toute cette discussion le chapitre 2 du livre de M. Göthe.) Le travail de M. Göthe est très-consciencieux, très-complet et très-savant sur la comparaison des sources du concile de Florence. L'auteur confronte et critique les textes avec une sûreté, une précision qui montre l'historien consommé. Mais il n'a pas voulu faire un livre : ce sont des notes, des matériaux; le texte du livre manque encore. Il refait quatre fois l'histoire du concile, quatre fois il passe en revue jour par jour les faits qu'il cherche à éclaircir. Nous lui ferons le reproche de n'avoir pas suivi l'ordre chronologique. Il part du texte signé de l'Union pour étudier successivement les antécédents des signataires, la part de Bessarion et de Traversari dans les négociations qui l'ont amenée. C'est un procédé d'analyse philosophique; la méthode historique eût exigé l'ordre inverse. — C'est cependant la meilleure critique de textes sur le concile de Florence, et nous remercions ici M. Göthe d'avoir bien voulu nous envoyer son livre, qui ne se vend pas.

Aussi parmi les classes éclairées, dans l'élite de ceux qui pensent et qui jugent par eux-mêmes et qui finissent par faire ce qu'on appelle l'opinion publique, un grand revirement s'opéra. Beaucoup d'entre eux avaient connu l'Italie, cette terre bénie qu'on ne voit pas « une fois », comme dit le proverbe. Beaucoup avaient été les hôtes de cette charmante ville de Florence, la plus policée, la plus séduisante de toutes les cités italiennes. Ils avaient laissé en Italie des souvenirs qu'ils voulaient retrouver. Plusieurs y restèrent quelque temps, comme Gémiste Pléthon ; d'autres s'y établirent bientôt à demeure, comme Bessarion. Aussi, quand la grande catastrophe arriva, lorsque Constantinople tomba sous les sauvages attaques des Turcs, les Grecs se souvinrent qu'ils avaient une seconde patrie qui leur tendait les bras. L'Italie devint l'asile commun de leurs lettrés et de leurs érudits, de leurs philosophes et de leurs rhéteurs, de leurs manuscrits et de leurs bibliothèques. Ils y trouvèrent un patron et un ami dévoué, le cardinal Bessarion, qui leur ménagea la haute protection des papes. Alors fut consommé ce mariage fécond des deux littératures et des deux civilisations qui engendra la Renaissance : les fiançailles avaient eu lieu dans la cathédrale de Florence, sous les auspices du souverain pontife; l'union religieuse avait préparé l'union des lettres et des arts; l'Eglise avait puissamment contribué à la Renaissance comme à tous les progrès du moyen âge.

Reconnaissons toutefois que l'Union conclue à Florence n'a pas porté tous ses fruits. Il faut en accuser avant tout le fatal entêtement et le fanatisme grossier des Grecs, et le peu de temps qui sépare le concile de Florence de la chute de Constantinople; ce qui ne permit pas aux hommes éclairés d'agir assez longtemps sur les masses populaires pour éteindre toutes les vieilles haines. Mais la faute en est aussi aux papes. Eugène IV a forcé les Grecs à céder sur tous les points de doctrine; sans doute, il n'a pas exigé que le fameux *Filioque* fût inséré dans leur Symbole; il leur a permis de garder leurs usages à propos des paroles de la consécration et du pain levé; et, en général, il a respecté les détails particuliers de leur liturgie. Mais il a fait reconnaître sa primauté sans restriction, sans laisser aucune trace d'autonomie aux Eglises d'Orient, soit pour la nomination de leur clergé, soit pour la juridiction de leurs causes ecclésiastiques. Il a fait des concessions dérisoires et temporaires sur

lesquelles ses successeurs revinrent en vertu de leur primauté[1]. Les papes ont voulu trop latiniser l'Église d'Orient. Aussi n'ont-ils rattaché définitivement à leur autorité qu'une petite minorité, celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de Grecs-Unis. Valait-il mieux agir autrement? admettre les compromis et multiplier les concessions? Grave problème, que nous ne nous chargeons pas de résoudre, et qui est encore pendant de nos jours. Les historiens et les diplomates veulent traiter la religion comme la politique et soutiennent que l'Église doit plier pour ne pas rompre. Les logiciens et les théologiens n'admettent pas toutes ces petites finesses. Pour eux, l'Église est le dogme, c'est-à-dire le vrai; elle ne saurait faillir et elle doit s'imposer. C'est ainsi que déjà saint Bernard condamnait Abélard sans l'entendre : il ne voulait pas laisser « ces renards déjà vigoureux et grandelets paître la vigne du Seigneur. »

C'est aussi la doctrine qui prévalut après le concile de Florence. Au début du quinzième siècle, un souffle de révolte avait parcouru toute l'Europe, des conciles avaient été tenus où le droit absolu de suprématie des papes avait été combattu et repoussé. Les églises de France et d'Allemagne avaient formé des groupes à part, grâce aux pragmatiques sanctions de Bourges et de Francfort (1438-1439). Eugène IV laissa faire ces tentatives qu'il ne pouvait empêcher; mais au concile de Florence, il fit proclamer sans aucune restriction sa suprématie. Les papes furent placés au-dessus des conciles et leur volonté devint la seule règle incontestée de l'Eglise : leurs décisions furent reconnues irréformables Le concile de Bâle fut abandonné : ses plus illustres soutiens, le cardinal Césarini et le célèbre Ænéas Sylvius firent successivement défection. Les Grecs vinrent à Eugène IV, dont le prestige s'accrut singulièrement, grâce à l'Union. Encore quelques années et les essais de constitution nationale des Eglises auront vécu. La pragmatique sanction de Francfort fera place au concordat d'Aschaffembourg (1448), Pie II négociera avec Louis XI l'abolition de la pragmatique de Bourges. Ainsi, dans ce grand duel entre deux conciles, celui de Florence l'a emporté : l'œuvre du concile de Bâle, lentement minée, savamment attaquée, habilement détruite,

1. Une bulle de l'année 1457, rendue par Callixte III, ordonne aux Grecs de réciter dans leurs offices le Symbole dans les termes exacts où le récitent les Latins. (Cf. *Bullarium Romanum*, an. 1457.)

a complétement disparu. A partir de Paul II, il n'en reste plus rien. La curie romaine semblait agir d'après les règles antiques du sénat romain. On pouvait lui appliquer aussi le mot de Montesquieu : « C'était une manière lente de conquérir. »

LIVRE III

BESSARION CARDINAL

L'UNION EN GRÈCE ET LES COMMENCEMENTS DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

ACCUEIL FAIT A L'UNION EN ORIENT

Les Grecs, embarqués à Venise au mois d'octobre 1439, relâchèrent en Béotie et arrivèrent à Constantinople le 1er février 1440 [1]. Presque tous ceux qui avaient accompagné l'empereur à Florence revenaient avec lui; Bessarion était parti avec tous les autres; il était justement fier de son œuvre, et il voulait la soutenir par sa présence, par sa plume et par sa parole [2]. Il prévoyait bien qu'elle serait attaquée; il connaissait le fanatisme intolérant de la foule, excitée par des ambitieux qui voulaient se distinguer en soulevant les passions populaires. Les prélats grecs et l'empereur lui-même étaient inquiets : ils n'avaient rien changé à la liturgie, ni aux coutumes religieuses. Ils avaient obtenu que l'addition du *Filioque*, dont ils avaient reconnu la vérité dogmatique, ne fût pas insérée dans leur Sym-

1. Ducas, ch. 31. (Migne, t. CLVII, col. 1013.)
2. Phrantzès (liv. II, ch. 17) et plusieurs modernes d'après lui ont prétendu que Bessarion n'avait pas quitté l'Italie. On prend prétexte de là pour accuser Bessarion, de n'avoir pas osé se présenter devant les Grecs. Mais Bessarion, dans sa lettre à Alexis Lascaris Philanthropinus (Migne, t. CLXI, col. 325), affirme lui-même qu'il est revenu avec tous les Grecs. Tous les doutes tombent devant cette assertion.

bole. Rien en apparence n'était changé aux vieux usages. L'empereur pouvait jurer aux Grecs qu'il n'avait rien abandonné, aux Latins, qu'il allait tout arranger. En se rapprochant du pape, il avait adroitement ménagé non-seulement l'orgueil national, mais jusqu'aux légitimes susceptibilités de ses sujets. Il pouvait paraître la tête haute devant eux. L'honneur était sauf. D'ailleurs, il ramenait en Grèce quelques secours, et il pouvait en faire espérer de plus grands encore.

« Mais, une fois les archevêques, évêques et grands dignitaires débarqués, les Grecs, selon la coutume, les saluent, les interrogent : « Comment vont vos affaires? Comment s'est passé « le synode? L'avons-nous emporté? » Mais ils répondent : « Nous « avons vendu notre foi à prix d'or; nous avons changé notre « religion contre l'impiété; nous sommes devenus des azymites; « nous avons trahi le pur sacrifice. » Tels étaient leurs discours, tels et de plus honteux encore, et de la part de ceux-là mêmes qui avaient signé le décret d'union, comme Antoine, métropolitain d'Héraclée, et tous les autres. Si on leur disait : « Mais « pourquoi avez-vous signé? — C'est par la crainte des Francs [1], » répondaient-ils. On leur demandait : « Mais les Francs vous « ont-ils mis à la torture? Vous ont-ils fouettés ou mis en prison? — Nullement. — Comment alors votre main a-t-elle signé? — Coupez-la. — Comment votre langue a-t-elle prononcé l'Union? — Arrachez-nous-la. » Et ils ne pouvaient rien répondre de plus. Parmi les archevêques, au moment de signer, quelques-uns avaient dit : « Si l'on ne nous donne pas de l'argent « selon nos besoins, nous ne signerons pas. » On leur compta l'argent, et ils trempèrent la plume dans l'encre. Il avait fallu réunir pour les défrayer des sommes énormes; et de l'argent comptant avait en outre été donné à chacun des Pères. Quand ils repoussèrent l'Union, ils se gardèrent de rendre l'argent. — Judas avait rendu le prix de la trahison [2]. »

Cette petite scène, si vivante, si pleine de traits de malice, que raconte l'historien Ducas, n'est sans doute pas très-véridique dans les termes où il la présente; mais elle rend très-bien compte des sentiments de cette masse flottante et indécise qui formait la majorité de la représentation grecque au concile de Florence.

1. Φοβούμενοι τοὺς Φράγγους. L'expression de Francophobe ne date pas d'aujourd'hui.

2. Ducas, ch. 31, dans Migne, t. CLVII, col. 1013.

Les prélats, pour la plupart, avaient suivi l'empereur avec répugnance et subi l'Union par nécessité. Ils étaient prêts maintenant à la détester pour ne pas lutter avec les opinions et les préjugés de la foule, pour ne pas sacrifier leur popularité à une œuvre contre laquelle ils professaient une aversion mal dissimulée. La plupart des *résignés* de Florence étaient devenus des adversaires déclarés. Une seule considération pouvait les retenir : c'est le désir de faire leur cour à l'empereur. Jean II, fort enthousiaste du rapprochement avec les Latins au début de l'entreprise, s'était peu à peu refroidi en présence des nombreux obstacles semés sur sa route. Bien des fois, il avait été tenté de rompre et de partir, surtout depuis la mort du patriarche Joseph. Quelques prélats unionistes, et surtout Bessarion, avaient réussi à le retenir comme de force. Revenu en Grèce, il avait à ménager à la fois la susceptibilité hautaine du pape et les préjugés enracinés des Grecs : il promettait toujours de proclamer solennellement l'Union, et il cherchait à prouver aux Grecs qu'il n'avait consenti à aucune modification dans leur dogme, ni dans leurs usages. S'il se déclarait trop franchement pour le pape, afin de satisfaire à ses impatiences, il provoquait des soulèvements dans sa capitale. S'il voulait faire quelques concessions à l'opinion publique si nettement déclarée, il risquait d'attirer sur lui une excommunication, comme celle de 1054, qui avait consommé le schisme. Il était obligé de suivre une politique d'équilibre, de bascule, afin de ménager tous les partis; il prodiguait les concessions et les promesses, les réticences et les demi-aveux.

A Constantinople, la politique et la religion se confondaient : les empereurs avaient toujours été des théologiens; ils étaient à la fois chefs temporels et, à certains égards, chefs spirituels de leur empire, en ce sens qu'ils étaient les maîtres absolus de leur clergé, que toute l'Église d'Orient était dans leur main. C'était une cause de faiblesse, car ceux qui se révoltaient contre leur pouvoir invoquaient le dogme et la foi; et toute répression pouvait passer pour une persécution. Mais. c'était aussi une cause de force, car ils nommaient aux siéges ecclésiastiques, ils étaient les souverains juges des causes spirituelles. Le clergé grec ne se rattachait à aucun pontife étranger : il était à la discrétion de l'empereur; il affichait les allures des fonctionnaires et des courtisans qui ménagent leur crédit et qui sacri-

fient volontiers leur conscience à leur faveur. — L'empereur Jean II put donc agir sur les prélats grecs; il chercha à les retenir, à calmer leur zèle intempestif contre l'Union. Il menaça les récalcitrants; il prodigua les riches bénéfices et les hautes fonctions aux complaisants. Lorsqu'il fut question de choisir un patriarche pour remplacer Joseph, il fit nommer un des signataires de l'Union, Métrophane, métropolitain de Cyzique, que Syropoulos loue pour la pureté et la dignité de ses mœurs [1]. Mais il dut exercer une très-forte pression pour que son candidat fût accepté. Métrophane, bien accueilli par le pape, fut toujours impopulaire : on accusa son élection d'avoir été entachée de simonie, et lui-même, soit dégoût pour la lutte, soit retour aux croyances de son jeune âge, abandonna le siége patriarcal pour se retirer dans un monastère [2]. Dosithée de Monembasie, qui, à Florence, avait été si hostile aux latinisants, se calma, grâce au cadeau que lui fit l'empereur du grand et riche monastère de Prodrôme; l'une de ses créatures fut élevée au siége métropolitain d'Athènes. Mais la résistance était vive contre ces prélats courtisans. Le protégé de Dosithée ne put se maintenir à Athènes; et il ne put lui-même se faire reconnaître de ses subordonnés. Les *latinisants*, les *azymites* étaient repoussés avec horreur par le peuple, par la foule des moines et du clergé inférieur [3].

Les opposants étaient au contraire très-populaires. Ils avaient pour chef suprême le frère même de l'empereur, le despote Démétrius. Ils avaient pour principal orateur et pour porte-voix le seul des prélats qui eût obstinément refusé de signer à Florence, le célèbre Marc d'Ephèse. Après la conclusion de l'Union, le pape avait demandé à Jean II de contraindre Marc d'Ephèse à se soumettre ou de le condamner. L'empereur avait seulement promis qu'il le forcerait à se justifier. A son retour, Marc d'Ephèse s'éleva vivement contre l'accord : il attaqua avec virulence tous les signataires du décret d'Union; il chercha à

1. Cf. Phrantzès, liv. II, ch. 17, dans Migne, t. CLVI, et Syropoulos, sect. XI, ch. 1.

2. Lequien, *Oriens Christianus*, t. I, Patriarches de Constantinople, année 1441.

3. Voir la lettre de Marc d'Ephèse au moine Théophane (Migne, t. CLX, col. 1096). Il traite Dosithée d'infâme, et il ajoute que les moines du couvent de Prodrôme reconnaissent Dosithée comme un consul pour l'administration de leurs biens et non comme un Père spirituel.

faire revenir à leurs premiers sentiments ceux qui s'étaient soumis par nécessité. Il devint immédiatement l'oracle et l'idole de la foule ; on loua son courage ; il passa pour un saint. C'était un logicien aux idées étroites et inflexibles ; un intransigeant, convaincu jusqu'à souffrir la persécution plutôt que de renoncer à ses principes. Il se vantait d'être ferme sur les syllogismes. L'historien Ducas l'appelle « une règle et une coupe immobile dans la science et les décrets des conciles œcuméniques [1] ». Il chercha surtout à soulever contre les Unionistes et les *latinisants* la démocratie de l'Église, et particulièrement les moines, qui étaient très-respectés, à cause de leur pauvreté, de leur indépendance et de leurs convictions absolues. De tous côtés, la résistance s'organisa. Les moines du Sinaï et du mont Athos refusaient de frayer avec les signataires de l'Union [2]. Ceux du monastère de Prodrôme repoussaient Dosithée, leur supérieur, et Marc écrivit à un simple moine, Théophane, pour l'exhorter à repousser comme métropolitain d'Athènes une créature de Dosithée de Monembasie [3].

Tant qu'il fut à Constantinople, Marc d'Ephèse ne pouvait être persécuté : il était le pontife des orthodoxes. Jean II eût soulevé tout le peuple de sa capitale en touchant à un seul cheveu de sa tête. Il chercha donc à éloigner le trop fougueux évêque. Il le somma d'abord de se soumettre à la résidence. Marc d'Éphèse subit dans son diocèse des vexations de toute sorte. Il conçut le projet d'aller se réfugier parmi les moines de l'Athos pour se livrer au milieu d'eux à l'apostolat qu'il s'était assigné. Il passa par Gallipoli ; mais il fut retenu à Lemnos et emprisonné par ordre de l'empereur. Il ne cessa, du fond de sa

1. Cf. Migne, CLX, col. 11. — 2. *Id.*, col. 537 et col. 1096.

3. Κοπελλύδριόν τι τοῦ Μονεμβασίας. Le mot est intraduisible. Voir Migne, t. CLX, col. 1096, toute la lettre, qui est des plus curieuses. Marc d'Ephèse a évidemment écrit à son retour de Florence beaucoup de lettres pour stimuler le zèle des ennemis de l'Union et de traités théologiques afin de les affermir dans leur foi orthodoxe ; nous avons plusieurs de ces traités qui ont été réfutés avec soin par Joseph de Méthone (Migne, t. CLIX, col. 1024), par le protosyncelle Grégoire (Migne, t. CLX, col. 1 et seq.), et surtout par Bessarion (Migne, t. CLXI, col. 1 et seq.). Mais nous n'avons dans le recueil de Migne que quatre de ces lettres ou déclarations, avec une réponse de Georges Scholarius. Elles sont du plus haut intérêt, et elles nous permettent de reconstituer l'histoire de ces deux personnages et du parti hostile à l'Union jusqu'en 1447 (Voy. Migne, t. CLX, col. 529, 533, 536, 1092 et 1096.)

captivité, d'écrire, d'agir, de prêcher, de recueillir des adhésions, de multiplier le nombre de ses disciples.

Le plus célèbre de tous ceux qui se rallièrent à lui fut Georges Scholarius. En analysant son exhortation et ses trois discours au concile de Florence, nous avons montré déjà que, loin d'être un partisan de l'Union, il n'avait jamais été qu'un résigné de la dernière heure, subissant une impérieuse nécessité, mais prêt à protester contre elle. Marc d'Éphèse lui adressa une lettre éloquente [1] pour lui reprocher sa félonie et

1. Sa lettre est publiée par Migne, t. CLX, col. 1092. Elle contient des passages remarquables par l'élévation du style et la profondeur du sentiment. En voici un fragment étendu :

« Tu nous as rempli de chagrin et de tristesse quand nous avons appris que changeant de parti..... tu t'entendais avec les plus méchants des politiques pour trouver des biais en faveur de l'Union. Est-ce là une belle conduite et digne de l'esprit d'un philosophe?... Tu diras peut-être : « Je n'ai pas changé d'avis; mais j'ai préparé seulement un moyen pour « l'Union. » Mon ami, jamais les choses ecclésiastiques n'ont été rétablies par des moyens termes; il n'existe pas de milieu entre la vérité et le mensonge. Mais, de même qu'en sortant de la lumière on se plonge subitement dans les ténèbres, de même, quand on s'écarte tant soit peu de la vérité, c'est pour s'enfoncer véritablement dans le mensonge....... Malgré son grand désir, le synode n'a pu trouver de biais hypocrite : ceux qui donnaient l'argent s'y sont opposés. Aussi a-t-il dû pour leur complaire vomir publiquement ses blasphèmes, et, pour me servir des paroles du prophète, ils ont pondu des œufs de serpent et tissé des toiles d'araignée. Et c'est bien vraiment une toile d'araignée que ce qu'ils ont arrangé sous le nom de définition. Qu'ils ne nous trompent donc plus ceux qui ont recours aux biais et à la duplicité.... Tu t'es laissé prendre par l'appât de la vaine gloire, des richesses mensongères, des beaux et magnifiques vêtements et de tous les autres avantages qui forment la félicité dans ce monde. Hélas! hélas! quels sentiments indignes d'un philosophe! Regarde derrière toi, et vois ceux qui avant toi se sont glorifiés de semblables honneurs! Demain tu descendras toi aussi aux enfers, laissant tout cela sur la terre. Mais de tous tes actes il te sera demandé un compte exact, de même qu'on demandera compte à ce prétendu synode du sang des âmes qu'il aura perdues, de tous ceux qui ont éprouvé un scandale dans le mystère de la foi, qui ont blasphémé sans excuse contre le Saint-Esprit, qui osent rapporter son existence à deux principes, qui se sont laissé entraîner à accepter les coutumes de perdition et d'impiété des Latins, de ceux qui ont attiré sur leur propre tête la malédiction et l'anathème pour avoir changé de dogme. »

Il y a ici une calomnie évidente : le formulaire même de l'acte d'Union porte que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'une seule cause et d'un seul principe. — Marc d'Ephèse termine par une vive exhortation pour engager Scholarius à revenir à résipiscence : « Courage donc; maintenant transforme-toi toi-même. Laisse les morts ensevelir leurs morts. Laisse à César ce qui est à César. Rends à Dieu une âme qu'il a lui-même créée et dotée. Réfléchis de quels grands biens tu lui es redevable; rends-lui la reconnaissance qui lui est due. Mais surtout, mon

l'exhorter à revenir sur ses erreurs. Marc d'Éphèse s'y montre aveugle, comme tous les purs logiciens; il traite la politique par principes, comme une science *à priori*. « Jamais, dit-il, les choses ecclésiastiques n'ont été rétablies par des moyens termes. Il n'existe pas de milieu entre la vérité et le mensonge; mais de même qu'en sortant de la lumière on se plonge subitement dans les ténèbres, de même, quand on s'écarte tant soi peu de la vérité, c'est pour s'enfoncer véritablement dans le mensonge. » Marc d'Éphèse est l'homme de la ligne droite : élevé loin du contact du monde, sorti tard d'un monastère, il n'a rien oublié ni rien appris en se mêlant aux prélats grecs et latins. A son retour à Constantinople, il semble se réveiller d'un long sommeil, comme Épiménide dans sa caverne : « Mais l'Union qu'ils viennent de conclure n'a été faite que pour l'affermissement et le développement de notre nation. — Rien de plus vrai en effet : ne vois-tu pas les ennemis de la foi mis en fuite et l'un des nôtres chasser mille ennemis, deux des nôtres en disperser dix mille? Si Dieu ne garde pas notre cité, c'est en vain qu'ils veillent, ceux qui la défendent avec les écus d'or du pape. » Il en est encore aux procédés bibliques de défense du peuple d'Israël contre ses ennemis. Il semble ignorer le proverbe très-chrétien : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Voilà les raisonnements et l'exagération de ce fanatique de l'orthodoxie grecque.

Marc d'Éphèse obtint gain de cause auprès de Georges Scholarius. Ce philosophe, ce théologien, qui avait commencé par exercer des charges de cour, finit dans un monastère. Il se rétracta, malgré l'empereur, et donna l'appui de son érudition, de son éloquence et de son autorité aux ennemis de l'Union. Ce fut une éclatante conversion, qui fit grand bruit parmi les Grecs et qui transporta d'allégresse Marc d'Ephèse et tous ses adhérents. A ce moment, Métrophane de Cyzique, abreuvé de dégoûts, avait abdiqué le patriarcat pour terminer sa vie dans les paisibles loisirs du monastère. Il ne tarda pas à y mourir [1] (31 juillet 1443). Il fallut deux années de querelles entre le clergé cour-

ami, toi qui es si sage, fais que je puisse me réjouir de toi et rendre gloire à Dieu pour toi, et puisse-t-il te conserver toujours à l'abri de toute faute! » Quel dommage de consacrer tant d'éloquence et de si nobles paroles à une si détestable cause!

1. Migne, t. CLX, col. 1. — Lequien, *Oriens Christianus*, t. I, Patriarches de Constantinople, années 1441-1445.

tisan et les orthodoxes inflexibles pour arriver à faire reconnaître un nouveau patriarche. Jean II finit par faire triompher son protégé, qui n'était autre que le protosyncelle Grégoire, l'un des plus francs et des plus ardents soutiens du pacte d'alliance avec les Latins. La crainte des Turcs après le désastre de Varna avait forcé les orthodoxes à se soumettre (1445).

Marc d'Ephèse, sur le point de mourir, fit en faveur de Georges Scholarius une sorte de testament religieux : « J'ai connu Scholarius tout jeune; j'ai pour lui la plus vive affection; je le chéris autant qu'il est possible, comme un ami et comme un fils. Ayant vécu dans son intimité jusqu'à ma mort, qui est proche, je sais combien il est prudent, savant et habile à parler. C'est ce qui me fait croire que lui seul de tous ceux qui vivent encore peut prêter à la vraie foi sa main protectrice pour la défendre contre les entreprises de ceux qui en ont altéré la pureté. Seul il peut défendre l'Église dans sa détresse et, avec l'aide de Dieu, la réformer de façon à conserver la foi orthodoxe, pourvu qu'il consente à ne pas manquer à sa tâche et à ne pas cacher la lumière.... Il le doit à Dieu, à la foi, et il combattra avec confiance et sincérité pour le dogme. Je remets entre ses mains cette lutte à soutenir : qu'il soit, à ma place, le défenseur de l'Église, l'interprète de la saine doctrine et le champion des dogmes orthodoxes et de la vérité [1]. » La réponse de Scholarius ne se fit pas attendre; il acceptait d'être le porte-drapeau de l'orthodoxie : « Je ne me suis jamais comporté envers Ta Sainteté que comme un fils et comme un disciple et ton propre témoignage me prouve bien que tu n'en doutes pas... que si quelquefois je n'ai pas pris part ouvertement aux combats que tu livrais toi-même, je passerai sous silence les raisons qui m'ont fait agir, car personne ne les connaît mieux que Ta Sainteté. Bien souvent, je t'ai avoué avec confiance quelles avaient été alors mes dispositions d'esprit; je t'en ai demandé pardon et tu m'as pardonné. Mais, avec le secours de Dieu, j'ai renoncé à ces sentiments, je me suis déclaré publiquement le champion le plus sincère de la vérité, et je prêcherai sans aucune dissimulation, selon le vœu de Ta Sainteté, les dogmes de nos pères et la vérité de la foi orthodoxe [2]. »

1. Migne, t. CLX, col. 529.
2. Le savant Renaudot a depuis longtemps fait justice de l'hypothèse erronée de Léon Allatius qui, pour expliquer la contradiction existant

Marc d'Ephèse fut rassuré : le flambeau de la vérité ne s'éteindrait pas après lui; il l'avait remis en des mains dignes de le porter. Aussi il resta inébranlable jusqu'à son dernier moment. A sa mort (1447), il demanda que le patriarche, qui était alors le protosyncelle Grégoire, n'envoyât à ses funérailles pour l'honorer aucun de *ses* évêques ni de *ses* clercs. « Je demande seulement des prêtres de notre parti, pour que personne ne croie que, même en secret, j'accepte leur communion. Car je tiens pour certain que plus je suis loin de cet homme et de ses acolytes, plus je me rapproche de Dieu, des fidèles et des saints Pères [1]. » Ce fut sa dernière parole, une parole de haine; et sa consolation, c'est que cette haine se perpétuerait avec lui. Georges Scholarius allait être son continuateur et son exécuteur testamentaire. Bien mauvaise cause cependant que celle où il s'engageait et qui ne comptait plus beaucoup de champions distingués, puisque Scholarius était, de l'aveu même de Marc d'Ephèse, le seul capable de guider le parti des orthodoxes ! Ils ne voyaient pas, ces insensés, qu'ils égaraient la multitude par leur prédication de haine, qu'ils semaient la discorde dans ses rangs au moment où la patrie avait besoin de l'union intime de tous ses enfants. A l'instant où les Turcs, ces sauvages conquérants, étaient, comme le chat dont parle Shakespeare, clignant de l'œil et guettant sa proie, ils allumaient dans leur malheureux pays la guerre civile, et ils lui enlevaient sa seule chance de salut : l'appui d'une croisade venue de l'Occident. « Plutôt le turban des Turcs que la mitre du pape ! »

entre les opinions de Georges Scholarius au concile de Florence et après son retour à Constantinople, avait imaginé qu'il y avait eu deux personnages du nom de Scholarius. — Nous avons montré déjà que cette contradiction d'opinions n'est qu'apparente et peut s'expliquer très-facilement. Cette lettre vient corroborer notre assertion. Ici en effet Georges Scholarius avoue sans détour son changement de parti. Voir pour toute cette discussion la préface insérée dans Migne aux œuvres de Georges Scholarius, t. CLX, col. 254, et la préface de la réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Ephèse par Bessarion (dans Migne, t. CLXI, col. 1 et seq.)

1. Migne, t. CLX, col. 536.

CHAPITRE II

BESSARION CARDINAL ET LES AFFAIRES D'ORIENT

Que pouvait faire Bessarion au milieu de tous ces forcenés? Il était de ces intelligences délicates et complexes qui, formées par de longues études, mûries par une constante pratique des affaires et des hommes, se développent beaucoup, mais aux dépens de la volonté. Ces hommes sont à l'abri des entraînements irréfléchis, des passions sauvages, des convictions inflexibles qui bien souvent ne sont qu'une forme de l'égoïsme et de l'orgueil. Ils sont au-dessus des préjugés vulgaires et des mesquines questions de forme; ils détestent les idées préconçues, les erreurs invétérées, les qualifications hasardeuses, et les épithètes malsonnantes qu'on échange dans le feu de la polémique. Ils analysent toutes les actions humaines; ils en pénètrent à fond les motifs; ils connaissent le fort et le faible de chaque question; ils discutent avec eux-mêmes, avant d'agir; ils se décident lentement; ils hésitent souvent et doutent quelquefois. Chez eux, l'esprit domine le caractère. Les hommes de ce genre sont modérés parce qu'ils ne sont pas gênés par des convictions trop fortes. On les accuse souvent de trop d'habileté, parce qu'on ne démêle pas suffisamment comment ni pourquoi ils agissent. Au fond, ils sont honnêtes, malgré leurs fluctuations apparentes; ils ont une passion qui les sauve.

Placez-les à une époque de troubles et de révolutions, ils ne songeront qu'à leur patrie ; ils prendront position entre les partis extrêmes; ils chercheront à calmer les vieilles inimitiés, à terminer les querelles dangereuses, à extirper la semence des révoltes et des guerres civiles. Dédaignés par les hommes de

parti, persécutés par les sectaires, ils poursuivent au milieu des attaques, des calomnies et des dégoûts, leur idéal de concorde et d'apaisement; ils se dévouent jusqu'au bout à la patrie, et ils en appellent à la postérité du jugement de leurs contemporains. Le dernier mot leur appartient presque toujours en politique, rarement en religion, parce qu'ils sont débordés par les fanatiques et les sectaires.

Bessarion, depuis qu'il était arrivé à l'âge d'homme, avait eu sa généreuse folie. Il avait rêvé d'unir les deux religions en supprimant un schisme vieux de près de six siècles : il s'était cru bien près d'atteindre ce rêve au concile de Florence. Malgré Eugène IV, qui voulait le retenir, il était parti à Constantinople avec l'empereur et les Grecs [1] parce qu'il espérait achever son œuvre. Mais, à mesure qu'il approchait de la Grèce, il voyait les prélats qu'il avait eu tant de peine à gagner à sa cause s'écarter de lui peu à peu, chanceler dans leur dévouement momentané à l'Union et trahir définitivement leurs engagements. Il voyait l'empereur lui-même devenir plus tiède en présence des difficultés dont il était entouré. Il assistait au triomphe des Marc d'Ephèse, des Georges Scholarius et de tous les irréconciliables. Il comptait que la paix religieuse ne pourrait jamais être rétablie, que tous les efforts pour supprimer le schisme étaient vains et stériles. Son âme en fut déchirée, parce qu'il savait bien que les dogmes étaient les mêmes, que la liturgie seule différait; que les passions humaines envenimaient seules la querelle et rendaient impossible cet accord tant désiré. Mais, s'il fallait renoncer à l'idée de l'Union, fallait-il en même temps abandonner sans espoir la patrie aux coups des Turcs? Non! Il y avait encore un rôle utile à remplir : c'était d'être le médiateur entre les Latins et les Grecs; l'agent de l'empereur auprès du pape; le diplomate intelligent et habile qui chercherait à maintenir les bons rapports, à faire prendre patience au pape; qui lui ferait croire de jour en jour que l'Union allait être proclamée en Orient, qui

1. Bandini rapporte que le pape, au moment du départ des Grecs, offrit à Bessarion six cents écus d'or de pension s'il restait à Rome, et sur son refus lui promit trois cents écus de pension tant qu'il resterait en Grèce (chap. 11). — Voir ce bref * dans Fromman, p. 80, d'après un manuscrit de la bibliothèque Barberine (Cod. XVI, 85, p. 489); Eugenius, etc. : « Venerab. fratri *Visiario* (sic) Archiepiscopo Nicæno Salutem et Apostolicam benedictionem. »

* Voir ce bref à notre Appendice sur l'auteur des *Acta Græca*.

aiderait l'empereur dans ses patriotiques supercheries et qui serait l'apôtre éloquent et convaincu de la croisade. Pour cela, il fallait se résoudre à un long exil : mais c'était pour Dieu et pour la patrie. Bessarion n'hésita pas.

Le pape Eugène IV tenait à l'avoir auprès de lui : n'ayant pu le fixer à Rome par la promesse d'une pension, il l'avait nommé en son absence, et sans le consulter, cardinal-prêtre du titre des Saints Apôtres, en même temps qu'Isidore de Russie (18 décembre 1439) [1]. C'était un honneur mérité rendu aux deux hommes qui par leurs démarches et leurs actives négociations avaient le plus contribué à l'Union. Nicolas Capranica nous apprend que Bessarion fut nommé cardinal sur les instances pressantes de Dominique Capranica et de Julien Césarini. Bessarion ne pouvait avoir de plus respectables parrains. Ils firent valoir auprès du pape son intelligence, son honnêteté bien connue, et surtout cette considération qu'il fallait donner une consécration durable à l'Union en appelant des Grecs au Sacré Collége. Par là, on préviendrait un retour possible vers le schisme, bien qu'il n'y eût rien de tel à craindre de la part de Bessarion. Les cardinaux furent consultés : il n'y eut aucune opposition. Nicolas Capranica était bien informé, grâce à son oncle, et Platina confirme son témoignage [2]. Les exaltés de l'entourage de Marc d'Ephèse purent accuser Bessarion d'avoir trahi la cause de ses ancêtres et vendu sa foi pour des pensions et des dignités. Mais les historiens grecs contemporains n'ont que des éloges pour lui, même les plus ardents contre les Latins. Tous ils ont rendu pleine justice à son caractère et à ses vertus : c'était un concert unanime de louanges. La postérité ne peut pas être plus sévère pour lui que les intéressés eux-mêmes. L'histoire ne peut qu'écouter toutes ces voix pour porter son jugement définitif [3].

1. Aubéry, biographie de Bessarion, dans *Hist. générale des cardinaux*, II, 186.

2. Bonav. Malvaise, *loc. citat.*, p. 242, et Migne, t. CLXI, col. 107.

3. Dans un concile tenu en 1450 à Sainte-Sophie, malgré l'empereur Constantin XII, par les sectaires de l'orthodoxie grecque et sous la présidence de leur anti-patriarche Athanase, Bessarion est violemment accusé d'avoir été la cause de tous les maux provenant de l'Union : « Le traître Bessarion, parlant autrement qu'il ne pensait, affirmait aux patriarches qu'ils pourraient, à la suite de la discussion, pousser les Latins à accepter notre dogme ; à l'empereur, qu'il pourrait, au moyen de l'Union, combattre les Turcs. Quand la réunion des Grecs fut arrivée, à Ferrare et à

Pour Bessarion, cette fonction nouvelle allait être encore un poste de dévouement et de combat. Il allait mettre au service de sa patrie ses qualités de diplomate éminent; au service de sa foi, son talent de polémiste et sa science de théologien. Il quitta donc Constantinople pour venir se fixer en Italie, où l'appelaient de nouveaux devoirs. Mais il se considéra toujours comme un banni de la Grèce, et, jusqu'à la chute de l'empire byzantin, il espéra toujours revoir la grande capitale où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse. Bandini prétend, sans en donner des preuves, qu'il se hâta de revenir en Italie. Il est probable qu'il revint en effet dans le courant de 1440. Il était certainement auprès du pape au commencement de 1441. Car la bulle d'Union des Jacobites du 5 février 1441 est signée de Bessarion [1]. Il reçut à Florence le chapeau et les insignes du cardinalat, et devint depuis ce moment et resta jusqu'à sa mort, pendant trente-deux ans, l'un des membres les plus considérables et les plus respectés du Sacré Collége.

Le concile de Florence ne s'est pas séparé après le départ des Grecs. Eugène IV a continué de travailler à rétablir l'Union avec toutes les Eglises d'Orient. Le 22 novembre 1439, il a fait accepter l'Union aux délégués de Constantin, patriarche des Arméniens [2].

Florence, il promit aux Latins, s'ils le créaient cardinal, de persuader aux Grecs de suivre leur opinion » (Labbe, t. XIII, col. 1371). Toute la vie de Bessarion proteste contre un pareil marché. Il est superflu de le défendre contre de si évidentes calomnies. Certaines attaques honorent ceux qui en sont l'objet : celles de Georges Scholarius et des furieux qu'il avait soulevés sont de ce nombre. — J'aime mieux citer les témoignages des contemporains. — Ducas, très-déclaré en faveur de l'Union, ne dit qu'un mot sur Bessarion pour vanter son éloquence (ch. 31 : Migne, t. CLVII, col. 1005). Chalcocondyle, impartial entre les Grecs et les Latins, ne fait qu'une courte mention de Bessarion à propos du concile de Florence (*De rebus Turcicis*, liv. VI, dans Migne, t. CLIX, col. 292). Elle est toute à son éloge : « Bessarion était doué naturellement d'une si vaste intelligence qu'il égalait et surpassait même les plus remarquables des Grecs. Il était plein de sagesse pour toutes choses ; il connaissait à fond les lettres grecques et latines, et il pouvait passer pour le prince de l'érudition. » — Phrantzès, très-hostile aux Latins, mentionne la promotion de Bessarion (liv. II, ch. 17) : « *Le prince archevêque de Rome* (il ne veut pas dire le pape) le fait entrer dans le collége des cardinaux et lui assigne de riches pensions. » Pas un mot de blâme, et cependant il ne l'eût pas épargné s'il n'avait estimé Bessarion. Plus tard, il l'appelle *le très-vénérable cardinal Bessarion* (liv. IV, ch. 21). Ces témoignages nous dispensent de donner ceux de ses panégyristes, et principalement de Michel Apostolius, ch. 31.

1. Bandini, ch. 12; Labbe, t. XIII, col. 1203-1213.
2. Labbe, t. XIII, col. 1197 et seq.

Il reçoit de même à Florence les délégués de Jean, patriarche des Jacobites, et les réconcilie avec l'Eglise romaine : le décret pour les Jacobites est signé d'Isidore de Russie et de Bessarion [1] (5 février 1441). Le 2 septembre de la même année, Nicodème, abbé des Ethiopiens, vivant à Jérusalem, envoie au nom de Constantin, roi des Ethiopiens, appelé aussi le prêtre Jean, un ambassadeur au pape; et le 25 janvier 1443 Eugène, par une lettre à tous les fidèles, annonce que les Ethiopiens ont adhéré à l'Union [2]. Le fait est mentionné sur les magnifiques portes de bronze de Saint-Pierre de Rome, construites par les ordres et aux frais d'Eugène IV. Le 26 avril 1442, il transporte à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, le concile de Florence [3], et il promulgue dans ce nouveau concile les constitutions pour les Syriens, les Chaldéens et les Maronites. Eugène IV envoie partout des légats pour transmettre ses ordres et recevoir des serments d'obédience : le frère mineur Albert, à Philotée, patriarche d'Alexandrie [4], et plus tard au patriarche des Jacobites; l'évêque Auge, à Paul, régent de Caffa, à qui le pape donne en récompense de sa fidélité de nouveaux titres de noblesse; il fait partir des députés près de Nicodème, l'abbé des Ethiopiens, le mandataire du prêtre Jean [5]. Comme le loup de la fable, Eugène IV pouvait dire à tous ses enfants en Dieu de monter sur une montagne et de voir aux quatre vents; mais, au lieu d'ennemis, ils ne devaient trouver partout que des amis et des frères.

La principale préoccupation du pape avait naturellement été d'envoyer des secours aux Grecs. Le meilleur moyen de les retenir dans la fidélité, c'était de les aider puissamment dans leur lutte contre les Turcs. D'ailleurs, le pape avait devant lui un homme qui lui rappellerait toujours ses engagements. C'était Bessarion. Celui-ci avait obtenu dès l'année 1441 que Christophe Garatoni fût envoyé comme légat à Constantinople, avec quel-

1. Labbe, t. XIII, col. 1201-1213. — 2. *Id.*, col. 1214-1217-1219. — 3. *Id.*, col. 1218.

4. Philothée avait écrit dès l'année 1439 au pape Eugène IV une lettre d'adhésion chaleureuse aux décrets du concile de Florence. (Labbe, t. XIII, col. 1173). C'était une adhésion de la plus haute importance. Philothée était le second des patriarches, absolument indépendant du pape et de l'empereur. Son adhésion était toute spontanée ; elle suivait celle du patriarche Joseph, qui n'aurait pas manqué de signer le décret d'Union s'il avait vécu un mois de plus. Sur quatre patriarches, deux acceptaient l'Union. Les Grecs avaient-ils le droit de tant crier à la trahison?

5. Labbe, t. XIII, col. 1173, 1200, 1217.

que argent et une lettre du pape à Constantin, le frère et le futur héritier de Jean II; Eugène se plaignait de la tiédeur de Jean II; au contraire, Constantin montrait l'ardeur la plus louable : il soutenait qu'il fallait proclamer immédiatement l'Union. Le pape l'assurait que, s'il devenait jamais empereur, il recevrait tous les secours dont le Saint-Siége pourrait disposer [1] (21 avril 1441). On peut croire que la lettre avait été en grande partie inspirée, sinon complétement écrite par Bessarion. Dans la curie romaine, il s'occupait en effet d'une façon toute spéciale des affaires d'Orient. Il cherchait à gagner complétement le despote Constantin, qui était devenu le véritable chef des Unionistes de Constantinople, tandis que Démétrius, son plus jeune frère, faisait cause commune avec les orthodoxes les plus acharnés. L'empereur Jean II cherchait par sa politique d'atermoiements et de juste milieu à se placer en dehors et au-dessus des partis; mais ses deux héritiers présomptifs, Constantin et Démétrius, s'étaient placés d'eux-mêmes à la tête des deux partis qui se disputaient l'opinion publique. C'est ainsi que souvent les princes héritiers se font une popularité facile par une opposition ambitieuse au prince régnant.

Il faut bien reconnaître que, dans cette rivalité entre les deux frères, Constantin soutenait la cause vraiment nationale, en même temps qu'il combattait le combat de Dieu. Jean II, au fond, le reconnaissait, car il venait de l'adopter comme son héritier présomptif aux dépens du despote Théodore, frère aîné de Constantin, qui vivait comme une sorte de roi fainéant au fond du Péloponèse. Au contraire, Démétrius, le plus jeune des frères, refusa d'échanger le Pont contre le Péloponèse; il n'eut pas honte de faire alliance avec les Turcs et de venir assiéger Constantinople avec leur aide (1442) [2]. Bessarion comprit le danger que courait sa patrie et prêcha la guerre sainte avec un zèle infatigable. Les circonstances étaient défavorables. L'Angleterre et la France étaient encore engagées dans la cruelle guerre de Cent Ans. L'Allemagne, cette nation dont l'industrie nationale est la guerre, était déchirée par des querelles féodales que le faible Frédéric III était incapable de terminer. Le duc de Bourgogne, vaniteux, mais pacifique, se contenta de stimuler le zèle de ses sujets.

1. Labbe, t. XIII, col. 1213. — 2. Phrantzès, II, 18.

Cependant les prédications des légats du pape, les vives instances du pontife lui-même permirent de rassembler une flotte et une armée. Les Flamands envoyèrent dans la Méditerranée quelques galères montées. Les rois de Pologne et de Hongrie soulevèrent encore une fois leurs peuples de croisés qui avaient été durant tout le moyen âge la barrière vivante de l'Europe chrétienne contre les invasions asiatiques. Des Italiens, des Allemands, des aventuriers de tous les pays se pressaient sous la bannière de Saint-Pierre. Ils étaient conduits par le plus illustre des cardinaux, Julien Césarini, qui s'était tant de fois distingué dans les brillantes luttes oratoires du concile de Florence et qui se battait comme il servait son Dieu; il fut envoyé en Hongrie avec le titre de chef spirituel de la croisade. Bessarion était l'âme de tous ces préparatifs [1]. Il avait obtenu du pape que l'immense revenu du denier de Saint-Pierre fût consacré pour deux ans aux frais de la sainte entreprise.

Le succès sembla d'abord couronner dignement de si nobles efforts. Ladislas, roi de Pologne, avait été depuis 1439 proclamé roi de Hongrie. Jean Huniade et Scanderberg amenaient leurs troupes d'infatigables montagnards. Le despote de Servie, Georges, montrait les chrétiens de son pays prêts à se soulever contre les Turcs. Jean II avait promis de sortir de Constantinople, tandis que le sultan de Caramanie ferait en Anatolie une diversion puissante. Césarini répandait à pleines mains l'argent et les indulgences : il était le lien de tant de peuples divers enrôlés pour la guerre sainte. L'armée alliée fut menée par Jean Huniade jusqu'à Sophia, dans le pays des Bulgares: deux actions vigoureuses s'engagèrent. Dans la première, les chrétiens surprirent et pillèrent le camp des Turcs; dans la seconde, ils prirent le plus renommé de leurs généraux [2] (1442). Mais la guerre traîna en longueur. L'hiver venait; les croisés s'arrêtèrent devant les fortifications des Turcs et la muraille des Balkans : avec un peu d'énergie, ils auraient pu délivrer Andrinople et paraître sous les murs de Constantinople. Mais Jean II était paralysé par les querelles religieuses qui déchiraient sa capitale. Les Hongrois et Polonais voulaient jouir de leur triomphe. Ils se van-

1. Spondanus (*Annal. ecclésiastiques*, ann. 1442, 1443, 1444). Il a lu et comparé les écrits des Grecs, des Hongrois et Polonais, des Turcs et des Occidentaux.

2. Chalcocondyle (lib. VI, dans Migne, t. CLIX, col. 304 et seq.).

taient d'avoir tué trente mille Turcs. Le légat, plus véridique, réduisit au chiffre peut-être encore exagéré de 6,000 le nombre des victimes [1]. Au bout d'un an d'escarmouches, des deux côtés les ennemis se lassèrent. Ladislas conclut une trêve à la diète de Szégédin (15 juin 1444). Amurath promettait d'évacuer la Servie et de rendre aux Hongrois toutes leurs anciennes possessions. L'héroïque Scanderberg recouvra sa principauté en promettant au sultan de lui payer à titre de tribut la moitié des sommes qu'il levait. La trêve fut jurée de chaque côté sur l'Evangile et sur le Coran. Elle devait durer dix ans [2].

Elle avait été conclue, malgré la vive opposition du légat Julien Césarini. Il voulait la guerre sans merci, sans quartier, contre les infidèles. Il chercha à faire rompre la trêve : il écrivit à Eugène IV, qui n'hésita pas à délier les chrétiens de leur serment. Bessarion contribua sans doute à donner ce fatal conseil. Il était de ceux qui détestaient assez les infidèles pour croire qu'on n'était tenu par aucune promesse envers eux. Surtout il s'affligeait de voir que tous ses efforts allaient être réduits à néant par cette paix, au moment même où il espérait les voir aboutir. Grâce à lui, en effet, les villes maritimes d'Italie, Venise et Gênes, avaient fini par s'émouvoir; les flottes des Flamands s'unissaient à celles des Italiens. Le propre neveu du pape, François Condolmieri, avait été envoyé comme légat extraordinaire auprès de Jean Paléologue (13 juin 1443) [3]. Julien Césarini apprit l'arrivée de ces forces redoutables dans la Propontide. Il était toujours à la tête des aventuriers qui n'avaient pas traité et qui continuaient la guerre d'escarmouches. De concert avec Huniade, il détermina Ladislas à oublier tous ses serments. Ils traversèrent le Danube et marchèrent sur Constantinople. Ils arrivèrent par le littoral jusqu'à Varna. Mais le légat Condolmieri n'avait pu avec sa flotte arrêter les Turcs; le sultan Amurath, qui, après la paix de Szégédin, s'était retiré dans une sorte de couvent à Brousse, avait repris le commandement de ses troupes et avait pu débarquer sur la côte du Pont-Euxin 60,000 hommes et parmi eux ses redoutables janissaires. La bataille s'engagea le 10 novembre 1444;

1. Æneas Sylvius, *Cosmographie-Europe*, ch. 5. Voir toutes les guerres entre les Turcs et les chrétiens depuis 1442 jusqu'en 1453 (p. 397 et seq. de l'édition de Bâle). Ses récits ont servi principalement à Gibbon pour son histoire.

2. Ducas, ch. 32. — 3. Labbe, t. XIII, col. 1221.

elle fut acharnée de part et d'autre. Les janissaires furent enfoncés aux deux ailes, et les Turcs furent deux fois repoussés jusqu'à leur camp. Mais Ladislas ne voulut pas laisser à Jean Huniade la gloire d'être seul vainqueur. Il s'égara à la poursuite des Turcs. Un janissaire saisit à la bride le cheval d'Amurath, qui fuyait déjà et qui récompensa plus tard celui qui avait osé ainsi rappeler son souverain à son devoir. Ladislas, emporté par sa valeur, fut massacré par un Péloponésien. Julien Césarini fut frappé dans la déroute qui suivit. C'était un désastre, mais chèrement acheté par les Turcs [1]. Le généreux effort en faveur de la croisade avait échoué, et cet échec devait contribuer à décourager les chrétiens de toute tentative ultérieure.

La douleur patriotique de Bessarion dut être bien vive à la nouvelle de cette défaite. Il put craindre que le dernier jour de l'empire byzantin ne fût arrivé. La guerre étrangère se compliquait en effet à Constantinople d'une implacable guerre religieuse. En faisant partir Condolmieri avec de nombreux secours pour Constantinople, le pape acquittait la dette qu'il avait contractée à Florence. Il pensait avec Bessarion qu'il était temps de rappeler aux Grecs leurs engagements : ils avaient donc rédigé un mandement au clergé d'Orient pour rappeler que l'Union avait été réalisée au concile de Florence, que les Grecs avaient reconnu que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe, que cependant certains Grecs continuaient de calomnier l'Eglise latine, en affirmant que, d'après sa doctrine, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme de deux principes distincts. C'était une réponse aux mensonges de Marc d'Ephèse, que Bessarion avait entrepris de réfuter [2]. La présence de Condolmieri et de sa flotte dans les eaux du Bosphore rendit à l'empereur et aux rares partisans de l'Union quelque assurance. Le protosyncelle Grégoire, l'un des plus ardents promoteurs du décret d'Union, put être choisi, grâce à une énergique

1. Voir des récits très-détaillés dans Phrantzès (II, ch. 19), dans Chalcocondyle (liv. VII, dans Migne, t. CLIX, col. 325), dans Ænéas Sylvius, (*Europe*, p. 397 et seq.), et dans Ducas (ch. 32). Aucune de ces sources ne parle du traité signé par les chrétiens et promené par l'ordre d'Amurath devant le front de bandière des troupes. Encore moins y est-il question de l'accusation de Gibbon contre Condolmiéri de s'être laissé acheter par le sultan le passage de l'Hellespont. Gibbon n'indique pas où il a puisé cette accusation, de sorte qu'il est impossible de contrôler son assertion.

2. Labbe, t. XIII, col. 1221.

pression de l'empereur (1443). Mais, après le désastre de Varna, l'opinion populaire se déchaîna sans aucun ménagement. Les porte-croix de l'église de Sainte-Sophie se dispersèrent. Grégoire essaya en vain de faire usage des foudres ecclésiastiques. On ne fit aucun cas de ses menaces ni de ses sentences. La mort de Marc d'Ephèse ne calma point les passions religieuses surexcitées. Georges Scholarius tint sa promesse, revendiqua l'héritage de Marc d'Ephèse et devint l'apôtre de la résistance au clergé officiel et au patriarche apostat.

Le désastre de Cassovie et la mort de Jean II (31 octobre 1448) aggravèrent encore la situation [1]. Le nouvel empereur Constantin XII [2] était un homme de décision et d'énergie, très-patriote, très-décidé à lutter avec les Turcs jusqu'aux extrémités et à se rapprocher des Latins pour en obtenir des secours efficaces. La crise éclata avec violence dès son avénement. Georges Scholarius proposa de retarder le couronnement de l'empereur jusqu'à ce que la foi eût été raffermie. Constantin ne tint aucun compte de ces représentations, et il menaça de son courroux Georges Scholarius. Celui-ci, pour s'assurer une retraite à l'abri des disgrâces de ce monde, alla s'enfermer dans le monastère de Cardianetos et y prit le nom de Gennadius, suivant la coutume des Grecs de changer de nom en entrant dans un monastère. La foule du peuple de Constantinople transforma aussitôt le monastère de Gennadius en une sorte de sanctuaire consacré, où tout le monde voulut faire pèlerinage. Gennadius fut révéré à l'égal de ces prophètes qui fuyaient jadis devant les rois idolâtres d'Israël et de Juda.

Vers l'année 1450 se tint un concile des Grecs orthodoxes à Constantinople [3]. Les trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem étaient présents. Grégoire ne répondit à la som-

1. Il fut enseveli au monastère de Pantocrator, qui était comme le Saint-Denis des Paléologues (Phrantzès, II, ch. 19). Pour la bataille de Cassovie, voir Chalcocondyle (liv. VII, Migne, t. CLIX, col. 349).

2. Son surnom de Dragascès lui vient de sa mère Irène Dragascès, qui était Thrace d'origine, et portait le nom d'une petite localité de ce pays.

3. Ce concile a été certainement réuni à Constantinople. La date de 1450 est douteuse, car parmi les assistants au concile on voit figurer le témoignage de Marc d'Ephèse, qui était mort en 1447. Mais cette contradiction ne doit pas faire douter de la réunion de ce concile d'adversaires de l'Union. Il est probable même que la déposition de Grégoire et l'élection d'un nouveau patriarche, Athanase, précédèrent de peu la fuite de Grégoire en Italie en 1451. (Voir toute l'histoire de ce concile dans Labbe, t. XIII, col. 1365 et seq.).

mation de se présenter pour se justifier que par une lettre où il se glorifiait d'avoir signé le décret d'Union à Florence. Le frère Léonard était envoyé pour le représenter. Gémiste Pléthon attaqua vivement le dogme des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Il reprocha à l'empereur de n'avoir pas laissé aux prélats grecs la liberté de défendre leur dogme et de voter selon leur conscience. Il accusa Bessarion, « qui aspirait à devenir cardinal, d'avoir été pour tous les Grecs la cause de tant de maux. » Tous les prélats grecs qui avaient signé désavouèrent alors leur signature et firent amende honorable. La colère du peuple leur paraissait à ce moment plus redoutable que celle du pape et de l'empereur. Le patriarche Grégoire fut déposé et remplacé par un certain Athanase [1].

Enfin, dans la quatrième session, le concile publia une longue liste de griefs reprochés aux Latins à cause de différences dans les rites et dans la liturgie. Quand deux peuples se séparent à la suite d'une migration, chacun d'eux emporte dans sa nouvelle patrie la langue commune. Mais cette langue continue à se développer parallèlement dans les deux contrées nouvelles. Les différences commencent à se produire et vont en s'accusant de plus en plus. La langue mère devient langue morte, et elle donne naissance à deux langues sœurs parlées toutes deux et différentes, quoique ayant même origine. De même, le christianisme primitif avait produit le catholicisme romain et l'orthodoxie grecque. Les divergences avaient commencé dès les derniers siècles de l'empire romain et s'étaient prononcées de plus en plus : divergences à propos du mariage des prêtres et de l'usage du pain azyme ou levé, divergences sur la manière de prier, debout ou assis, tourné ou non vers l'orient, etc. [2]. Le dogme était le même ; il était fixé longtemps avant le schisme. Mais la liturgie,

1. Lequien (*Oriens Christianus*, patriarches de Constantinople, t. I, A. 1445 et seq.) cite l'élection de ce moine Athanase, sans y ajouter grande créance. Il est certain que Grégoire fut obligé peu de temps après de se réfugier en Italie : c'est un argument très-fort pour prouver sa déposition.

2. Voici la liste des reproches adressés aux Latins par les Grecs ; ils les accusent :

1° De peindre des images qui ne ressemblent pas aux types hiératiques ;

2° D'accommoder les chants et les mélodies séculières aux psalmodies ecclésiastiques ;

3° De souffrir que dans les églises hommes et femmes soient confondus;

4° D'interdire aux clercs le mariage ;

c'est-à-dire l'élément changeant et humain de toute religion, présentait des contrastes très-nettement marqués. Enfin le concile se sépara, après avoir fulminé une condamnation énergique contre Bessarion [1].

Le synode de Constantinople avait mis le feu aux poudres : le patriarche Grégoire avait été obligé de fuir en Italie. Il fallait aviser au plus vite. Bessarion et le nouveau pontife Nicolas V comprirent qu'il ne fallait plus garder aucun ménagement, qu'il était nécessaire de réprimer par la force une révolte ouverte. Le 11 octobre 1451, Nicolas V adressa à l'empereur Constantin une

5° De ne pas prier tournés vers l'Orient;
6° De faire usage de pain azyme pour le sacrifice;
7° D'affirmer que Dieu n'est qu'une substance et que la lumière apparue sur le mont Thabor est une créature;
8° De représenter sur les pieds du pape la croix que le Christ a portée sur ses épaules;
9° De participer aux mystères couchés, et de ne pas s'en montrer assez respectueux;
10° De recevoir de l'argent des courtisanes;
11° De jeûner le sabbat et de manger de la chair les quatre fêtes;
12° De représenter par des couleurs Dieu le Père, malgré les décrets du septième synode;
13° De commencer par la gauche dans le signe de la croix;
14° D'attribuer au pape une part d'autorité séculière alors que par héritage du Christ il n'en a aucune;
15° De permettre aux chrétiens de racheter le jeûne;
16° De permettre à un père d'instituer son aîné seul héritier, malgré l'Écriture Sainte;
17° D'accorder à l'image du Christ et à la croix, un culte qui n'est dû qu'au Verbe Dieu et homme;
18° D'adorer des images sculptées;
19° De permettre au prêtre concubinaire de célébrer la messe;
20° De conserver des degrés dans les noces;
21° De ne pas oindre aussitôt du Saint-Chrême l'enfant baptisé;
22° De ne pas prier debout le samedi et le dimanche;
23° De manger des viandes bouillies;
24° De punir des peines temporelles ceux qui manquent dans la foi;
25° De ne pas commander à ceux qui sont coupables d'une injustice d'en demander pardon, mais de souffrir que des haines éternelles se perpétuent.

Voilà toute la litanie des Grecs. Il est heureux que chacun de ces points particuliers n'ait pas été discuté spécialement à Florence. On pourrait se demander avec inquiétude combien de siècles le concile aurait duré. Quant aux Latins ils reprochaient aux Grecs (en dehors des questions discutées à Florence) :
1° De baptiser les enfants par immersion;
2° D'ordonner les évêques et prêtres d'une façon simoniaque;
3° De dissoudre les mariages et d'admettre qu'un veuf se remarie.

1. Nous avons déjà donné la citation et justifié Bessarion de ces calomnies. (V. p. 126, note 3.)

lettre impérieuse pour le mettre en demeure de proclamer à Constantinople et dans tout son empire le décret d'Union signé à Florence, et dont le pape avait déjà donné connaissance à toute la chrétienté. Il le sommait aussi de rappeler sur son siège le légitime patriarche Grégoire, qui vivait à Rome dans un exil forcé, et de contraindre les prêtres et les prélats à adresser des prières au nom du pape. Bessarion et Isidore, qui connaissaient bien les Grecs, étaient résolus à en finir et avaient décidé le pontife à frapper un grand coup [1]. Isidore de Russie, homme d'action et de caractère, fut chargé de la tâche difficile de faire exécuter ce décret. Il arriva à Constantinople en 1452. Il négocia, il prodigua les promesses et les menaces, il usa largement de l'autorité temporelle que l'empereur Constantin mettait toute à son service, et il obtint du haut clergé officiel une sorte de consentement à l'Union, qui fut solennellement proclamée à Sainte-Sophie [2]. Mais cet acte d'audace au milieu de l'exaltation populaire souleva des orages. La multitude furieuse courut au monastère de Pantocrator près de Gennadius, qui était prisonnier dans sa cellule par l'ordre de Constantin. Il donna aux Grecs une consultation écrite : c'était une étincelle de guerre civile qu'il jetait dans cette foule nerveuse et inquiète : « Misérables Romains, faites vos réflexions, arrêtez-vous, et montrez du repentir; au moment où vous renoncerez à la religion de vos pères en vous liguant avec l'impiété, vous serez soumis à la servitude étrangère [3]. »

Ainsi c'était au nom de la patrie, c'était en invoquant la terreur si naturelle qu'inspiraient les Turcs, que Gennadius prêchait contre l'Union. Il prévoyait le désastre des Grecs, et il excitait la guerre civile. Dans la détresse de son malheureux pays, il trouvait une occasion d'attiser les haines religieuses et d'enflammer le fanatisme de la foule. Ce fanatisme déplacé, qui ne capitulait pas même devant l'intérêt sacré de la patrie, a été l'une des grandes causes de la chute de Constantinople. « Non! s'écriaient les Grecs jusque sous les fenêtres du palais impérial, nous ne voulons ni des Latins ni de leurs secours. Loin de nous l'abomi-

1. Lettre de Nicolas V à Constantin, sur l'Union des deux Églises (Migne, t. CLX, col. 1201-1212).
2. Le 12 décembre 1452.
3. Voir la biographie de Georges Scholarius, dans Migne, t. CLX, col. 254 et seq.

nable culte des azymites. » Des visionnaires, des traîtres répandaient le bruit qu'il était tombé du ciel un décret ordonnant de laisser entrer les Turcs dans la ville. Arrivés à la colonne de Justinien, un ange devait les y exterminer tous. Ainsi ces exaltés, ces furieux ont contribué à désorganiser la défense et à livrer leur ville à l'ennemi. Bessarion faisait œuvre de patriote en les combattant par tous les moyens en son pouvoir et surtout en cherchant à leur envoyer malgré eux les secours de ces Latins qu'ils détestaient.

CHAPITRE III

POLÉMIQUE RELIGIEUSE DE BESSARION AVEC LES GRECS
(1439-1450)

Bessarion cherchait à dompter ses adversaires comme cardinal en leur imposant au nom du pape l'Union qu'ils avaient signée à Florence. Il s'efforçait en même temps de les vaincre sur le terrain de la controverse religieuse. Ne pouvant plus lutter avec eux de son éloquente parole, il entamait contre eux de longues polémiques et réfutait victorieusement leurs écrits. De cette époque datent en effet presque tous ceux des ouvrages théologiques de Bessarion qui sont arrivés jusqu'à nous. Il s'y occupe surtout de la grande question de la procession du Saint-Esprit. Tantôt il l'envisage au point de vue dogmatique et procède par syllogismes rigoureux. Tantôt, au contraire, il se livre à une longue et minutieuse exégèse pour prouver la vérité de la solution adoptée à Florence. Tous ces écrits se répètent et ne peuvent présenter pour nous un bien vif intérêt. Mais ils témoignent de la profonde érudition de Bessarion et surtout d'une qualité fort prisée au quinzième siècle : je veux parler de l'habileté à traiter un sujet selon les règles établies de la démonstration syllogistique, à tisser un canevas compliqué d'arguments irrésistibles, à enlacer l'adversaire dans les mailles d'une dialectique serrée et irréfutable. Les ennemis de l'Union pouvaient se relayer afin de multiplier le nombre des attaques. Bessarion, seul contre tous, suffisait à parer tous les coups.

Il est assez difficile d'assigner une date précise à la composition de ces différents ouvrages; il n'est même pas probable que tous ceux qu'il écrivit dans cette période soient arrivés jusqu'à nous.

Cependant on peut entre 1439 et 1450 classer ses ouvrages dans l'ordre suivant : 1° son apologie des *Inscriptions* de Veccos et sa réfutation de Palama ; 2° sa lettre à Alexis Lascaris Philanthropinus; 3° sa réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Ephèse; 4° sa réfutation des syllogismes de Maxime Planuda sur la procession du Saint-Esprit; 5° son traité sur le sacrement de l'eucharistie et les paroles de la consécration; 6° ses traductions et remaniements des discours prononcés à Florence; 7° ses *Acta Græca*. Nous allons faire une rapide analyse de tous ces ouvrages, recherchant surtout ce qu'ils nous révèlent de nouveau soit pour la biographie de Bessarion, soit pour l'histoire du schisme [1].

Le premier en date est l'apologie des *Inscriptions* de Veccos contre Palama. Bessarion, dans la préface qu'il a mise en tête de sa traduction latine remaniée [2], a pris soin de nous renseigner sur Veccos, sur Palama et sur les motifs qui l'ont engagé à écrire : « Après le concile de Lyon, réuni à l'époque de Grégoire X, où les Grecs s'unirent à l'Eglise romaine par leurs ambassadeurs, où ils professèrent, comme le croit et le professe l'Eglise catholique, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, un patriarche de Constantinople, du nom de Veccos, adhérent à cette vérité, voulut combattre ses adversaires, dont il existait un grand nombre. Pour cela, il examina avec le plus grand soin les volumes de tous les docteurs grecs. Il réunit en un seul ouvrage ceux de leurs textes qui pouvaient appuyer cette démonstration. Il y ajouta des titres, comme il était nécessaire dans le débat engagé : par exemple, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; qu'il procède du Père par le Fils, qu'il procède immédiatement du Père, et ainsi des autres. » Veccos a donc recherché tous les textes relatifs à la procession du Saint-Esprit : il les a classés, et il a ajouté des titres indiquant quels sont ces textes et leur sens général : « Après ledit Veccos, il y a quelques années, un Grec appelé Grégoire et surnommé Palama, très-estimé chez les Grecs, opposé à la religion catholique sur cet article et son ennemi déclaré, voulut, en un court ouvrage, mettre à néant tout le travail de Veccos, et se mit à le réfuter par des arguments et des prologues. Il se faisait fort de

1. Tous ces ouvrages sont publiés dans le t. CLXI de la collection grecque de Migne qui porte ce titre ambitieux et malheureusement peu justifié : « *Bessarionis opera omnia.* » (Voir colonne 11 à 525.)

2. Migne, *id.*, col. 287; Bessarion dans la préface de la réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Ephèse dit qu'il composa l'apologie de Veccos à l'instigation du protosyncelle Grégoire (Migne, *id.*, col. 140).

prouver que les textes invoqués n'avaient pas la portée que leur attribuait Veccos, mais une tout autre. Si Palama était dans le vrai, tout le travail du patriarche devenait inutile; et cependant cette opinion a subsisté pendant longtemps. J'ai eu entre les mains les ouvrages de ces deux hommes, moi Bessarion, cardinal de la sainte Eglise romaine, évêque de Tusculum, moi qui n'étais alors qu'archevêque de Nicée; je n'ai pu souffrir que des docteurs de l'Eglise fussent ainsi attaqués et calomniés, et que le sage Veccos le patriarche fût accusé d'erreur et de mensonge avéré. Je me suis donc porté l'adversaire de Palama et de ses contradictions apparentes. J'ai prouvé, selon mon pouvoir, que les textes cités avaient la valeur que leur attribuait Veccos, non celle que Palama leur accorde calomnieusement. Ceci admis, tous ces textes concourent à prouver la chose en question, et la vérité éclate plus claire que le jour [1]. »

Cette préface montre excellemment le but de l'ouvrage et son plan. Bessarion entreprend d'appuyer de son autorité un grand ouvrage d'exégèse en écartant et en détruisant toutes les réfutations tentées. Mais les textes de Veccos ne sont qu'indiqués et non pas énoncés : Palama disserte peu. Bessarion lui répond sur un ton bourru par quelques épithètes vives et souvent grossières. Il réplique par des négations ou par des assertions sans preuves, beaucoup plus qu'il ne raisonne. Palama et Veccos ont déjà depuis longtemps engagé et clos leur polémique. Si Bessarion y revient, c'est seulement à l'occasion du concile de Florence. C'est une vieille controverse déjà épuisée qu'il ressuscite sans se donner la peine de la renouveler par l'originalité de ses arguments. Bessarion a d'ailleurs indiqué lui-même la date de la composition de son ouvrage. Il l'a écrit quand il n'était encore qu'archevêque de Nicée, et évidemment après s'être rangé lui-même à la doctrine du *Filioque*. C'est donc en Italie, à l'époque du concile de Florence, ou aussitôt après son retour à Constantinople, qu'il a écrit son apologie des *Inscriptions* de Veccos. La préface a été ajoutée vers 1450, au moment où il a traduit en latin et refondu cet ouvrage déjà ancien.

La lettre à Alexis Lascaris Philanthropinus présente à la fois plus d'intérêt et plus d'importance [2]. Elle dut être composée

1. Migne, t. CLXI, col. 288.

2. Nous avons quelques renseignements sur ce Lascaris par Phrantzès. Il était de cette illustre famille qui avait régné à Nicée pendant tout le

par Bessarion à Rome et peu de temps après le concile de Florence, probablement entre 1442 et 1445 [1]. Cet Alexis Lascaris, très-sympathique à l'Union, théologien en même temps que haut fonctionnaire de l'empire grec, retenu dans le Péloponèse par sa charge de gouverneur de Bostiza, avait demandé à Bessarion un récit de ce qui s'était passé à Florence. Une première lettre de Bessarion qui ne nous est pas parvenue ne satisfit pas Alexis Lascaris. Le cardinal lui adressa donc une seconde lettre, suivie d'un compte rendu des principaux événements du concile [2] : « Toi qui es sans cesse occupé des choses humaines et des choses divines, toi dont le plus grand plaisir est de méditer l'Écriture sainte et de rechercher par toi-même la vraie foi, tu nous exhortes sans cesse à t'aider à la découvrir et à la trouver. Pour moi, tu connais ma paresse; tu sais que depuis longtemps je me suis déchargé avec plaisir de pareils travaux, après avoir tant de fois parlé sur ces matières devant nos Grecs, qui préfèrent leur superstition et leur ignorance à la vérité. C'est donc malgré moi que je m'engage dans ce nouveau débat [3]. » Il ajoute que la simple autorité du concile, qui a été manifestement éclairé par les lumières du Saint-Esprit, suffit pour que tous les Grecs s'inclinent; et il renvoie Lascaris à la lettre qu'il lui a déjà écrite sur ce sujet : « Cependant, comme tu me demandes quelque chose de plus, non pas tant pour toi que pour les adversaires obstinés de la vérité, je me conformerai au précepte de l'Apôtre, qui dit que l'on doit rendre compte de sa foi à tous ceux qui le demandent [4]. »

temps que les Latins avaient occupé Constantinople. C'était un ami et un conseiller de Constantin Dragascès. Il reçut de lui, lorsqu'il n'était encore que despote du Péloponèse, le gouvernement de Bostiza (Phrantzès, l. II, ch. 3) et de Patras (l. II, ch. 19). C'est lui qui fit couronner Constantin en 1448, alors que la multitude hésitait entre lui et Démétrius. Il était, comme Bessarion, un Unioniste et un Grec du Péloponèse.

1. Bessarion cite cet ouvrage dans sa lettre au patriarche Grégoire qui précède la réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Ephèse. Cette lettre est de 1445. (Migne, t. CLXI, col. 140.)

2. Migne, *id.*, col. 321-407, publie cet ouvrage avec la traduction latine de Pierre Arcudius, tirée des *Opuscula Aurea*, p. 165. A la suite il donne la traduction remaniée de la main même de Bessarion, plusieurs années après la publication de la lettre grecque (col. 407-448).

3. Migne, *id.*, col. 321.

4. Migne, *id.*, col. 324. Cette citation montre que Bessarion espérait encore à ce moment que l'Union pourrait être proclamée solennellement, et solidement établie en Grèce. C'est une preuve de plus que l'ouvrage dont on ne connaît pas exactement la date a dû suivre de près le concile de Florence.

Dans sa lettre, Bessarion n'aborde pas la question même de la procession du Saint-Esprit : il réfute seulement l'accusation que Marc d'Éphèse ne cessait alors de répandre contre les Grecs unionistes d'avoir falsifié les textes de saint Basile. Il fait l'histoire de tous les manuscrits du grand docteur apportés par les Grecs au concile; il en a comparé les textes; il a étudié d'autres exemplaires du même saint après son retour à Constantinople, et il a trouvé que le passage de saint Basile qui prouve que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils existe dans quelques manuscrits anciens; qu'il a été raturé ou coupé dans les autres, et que, dans tous les manuscrits postérieurs à 1439, il a été soigneusement passé par les copistes. La falsification ne doit donc être reprochée ni aux Latins, ni aux Unionistes, mais bien aux Grecs orthodoxes. C'est une collation de textes fort curieuse, qui a son côté piquant, et qui prouve en même temps que Bessarion avait dès cette époque la compétence nécessaire pour procéder en connaisseur à la formation de sa riche bibliothèque [1].

Son récit des actes du concile rappelle naturellement tous les faits que nous avons déjà étudiés dans le détail, et qu'il développe lui-même plus tard dans les *Acta* [2]. Il y a cependant deux points sur lesquels il peut insister particulièrement dans un compte rendu, mais qu'il ne pouvait qu'indiquer dans les *Acta*. C'est d'abord l'analyse exacte et minutieuse des sentiments des Grecs qui au début perdent à dessein le temps sous prétexte d'attendre les Pères du concile de Bâle, qui plus tard ne songent plus qu'à partir, et qui se refusent de parti pris à une discussion où ils savent que les textes sont contre eux. — Le second point, c'est l'aveu de ses propres sentiments et des motifs qui l'ont guidé dans son changement apparent. Bessarion, chef des Unionistes, dès son départ de Constantinople, était déterminé à l'avance soit à attirer les Latins au dogme des Grecs, soit à se rendre à leurs bonnes raisons et à la vérité, si elle était de leur côté. Il admet que les Latins ont prouvé qu'il est permis d'éclaircir le Symbole par une explication, et que l'addition du *Filioque* est appuyée par les textes des Pères de l'Orient : « Pour moi, ce ne sont ni les syllogismes, ni les probabilités et les démonstrations : c'est la parole toute nue des saints qui m'a persuadé. Sitôt que je l'ai vue et entendue, j'ai

1. Migne, t. CLXI, col. 325 à 329. — 2. *Id.*, col. 337 et seq.

cessé de m'opposer, bien qu'auparavant j'eusse lutté résolûment. ... Car personne d'entre nous ne soupçonnait que la doctrine des Latins fût si bien affermie par l'autorité des saints. Dès que j'eus vu et compris, je restai à l'écart de toute discussion et de toute controverse, et je rendis grâces à Dieu d'avoir retiré tant de profit de cette connaissance [1]. » L'aveu est précieux à enregistrer. Une fois cette conviction obtenue, les Grecs ne pouvaient plus reprocher aux Latins qu'un manque de procédé, une sorte d'impolitesse pour avoir inséré le *Filioque* dans le Symbole sans les prévenir, sans recourir à un concile œcuménique. Dès lors, Bessarion et tous les prélats de bonne foi pouvaient travailler sans scrupule à l'Union. C'est ce qui explique le coup de théâtre qui suivit l'étude attentive de la lettre de saint Maxime [2]. Bessarion termine son compte rendu par un résumé des preuves de la double procession du Saint-Esprit. C'est une éternelle répétition des arguments et des textes déjà tant de fois ressassés au concile de Florence.

La réfutation des œuvres syllogistiques de Marc d'Éphèse est l'ouvrage de polémique religieuse le plus étendu que nous ait laissé Bessarion. Marc d'Éphèse, après le concile de Florence, s'était assigné la tâche de soutenir la vieille doctrine des ancêtres et de renverser tous les arguments et tous les raisonnements des Latins. De là sa profession de foi et ses chapitres syllogistiques qu'il élevait comme une sorte d'arsenal de l'orthodoxie grecque. — Ces écrits, ces armes d'attaque, devaient provoquer des ripostes non moins savantes. Après la guerre des discours venait la guerre des traités et des écrits. Les défenseurs de l'Union avaient encore à combattre par la plume ceux qui attaquaient par la plume. Les plus illustres de ces athlètes unionistes furent Joseph de Méthone, plus connu sous le nom de Jean Plusiadème [3], le protosyncelle Grégoire [4] et surtout

1. Migne, t. CLXI, col. 360. — 2. Voir livre II, p. 84.

3. Jean Plusiadème, archiprêtre en 1439, composa, peu de temps après le concile de Florence, un *Dialogue sur les différences entre les Latins et les Grecs* en faveur du concile. Devenu plus tard évêque de Méthone (Modon), il écrivit une *Apologie pour les cinq chapitres du concile de Florence*, attaqués par Marc d'Éphèse, apologie qu'on a quelquefois, mais à tort, attribuée à Georges Scholarius. Nous avons déjà bien souvent eu recours à ce compte rendu de Marc d'Éphèse sur le concile de Florence, ouvrage purement historique et tout à fait vivant. Joseph de Méthone a appelé cet ouvrage, on ne sait pourquoi, *les Cinq Chapitres de Marc d'Éphèse*. (Voir Migne, t. CLIX, col. 957.)

4. Grégoire, surnommé Mamma, Mélissène, et quelquefois Stratégopoulos,

Bessarion. Grégoire a écrit deux apologies contre Marc d'Éphèse. L'une sert de réponse à la *Confession* de Marc d'Éphèse, écrite en vingt chapitres; l'autre, à sa lettre, d'après des textes variés des saints. — Marc d'Éphèse n'épargne pas les Grecs-Unis; il n'a pas pour eux d'expressions assez méprisantes : il les flétrit du nom de Gréco-Latins et de Latinisants (Γραικολατῖνοι καὶ Λατινόφρονες). Il les appelle des hommes moitié bêtes, comme les centaures de la Fable [1]. L'attaque est toujours beaucoup plus vive que la riposte. Marc d'Éphèse frappe fort et dur, sans souci des convenances; ses syllogismes sont presque toujours ramassés et condensés; son raisonnement semble trapu et vigoureux; tandis que parfois Jean Plusiadème et Grégoire noient leurs réponses dans un flot de petits arguments qui nagent isolés sans se tenir. Leurs apologies sont quelquefois longues et plates comme l'épée de Charlemagne.

Bessarion échappe un peu plus à ce reproche. Sur les trente-sept chapitres syllogistiques de Marc d'Éphèse, il n'a réfuté que les vingt derniers. La réponse aux dix-sept premiers est attribuée ordinairement à Georges Scholarius. Cette attribution est certainement erronée. Marc d'Éphèse a écrit ces chapitres au retour du concile de Florence. Georges Scholarius, qui au concile avait soutenu la politique de la nécessité, la politique des transactions, est revenu bientôt à ses vieilles préférences en faveur de l'orthodoxie grecque. Lui qui avait évité avec tant de soin dans ses trois discours en faveur de l'Union de poser, et encore moins de résoudre la question religieuse débattue, il n'a pas osé à Constantinople, alors que tous les signataires du décret d'Union faisaient défection, prendre fait et cause pour les Latins. Ce serait une contradiction inexplicable et que toute la vie de Scholarius empêche d'accepter. Il y a un auteur tout naturellement désigné : c'est Grégoire le protosyncelle. Dans les dix-sept premières répliques à Marc d'Éphèse, on sent la

moine d'abord, était, en 1437, protosyncelle et grand pénitencier. Délégué au concile de Florence comme vicaire du patriarche d'Alexandrie avec Antoine d'Héraclée, il souscrivit sincèrement au décret d'Union et y resta fidèle toute sa vie. Nous avons dit déjà qu'il était arrivé à la dignité de patriarche de Constantinople entre 1443 et 1445. Abreuvé de dégoûts, et convaincu de son impuissance, Grégoire III quitta Constantinople en 1451. Il se réfugia à Rome ; il y mourut en odeur de sainteté en 1459. (Voy. Migne, t. CLX, col. 1 et seq.)

1. Migne, t. CLX, col. 117.

même main prolixe que dans la réfutation des vingt chapitres de la *Confession*, réfutation qui est manifestement de la main de Grégoire. On y retrouve les mêmes preuves, les mêmes procédés pour les grouper. De plus, Grégoire, devenu patriarche, engage Bessarion à continuer la réfutation de Marc d'Éphèse. Cela s'explique par ce fait que Grégoire n'avait plus le temps de se consacrer à une aussi ardente polémique. Il s'adressa donc à un vieux compagnon de luttes oratoires, à Bessarion, pour terminer l'œuvre qu'il n'avait pu lui-même achever. Pour nous, la réponse aux dix-sept premiers chapitres de Marc d'Éphèse est donc bien du protosyncelle Grégoire [1].

C'est donc vers 1445, peu de temps après l'élévation de Grégoire au patriarcat, et avant 1447, date de la mort de Marc d'Éphèse (à qui l'auteur s'adresse comme vivant encore), que cet ouvrage a été composé. Bessarion, dans une intéressante préface, explique dans quelles circonstances il a pris la plume, en même temps que le plan et le but de sa réfutation [2]. Il constate que le désaccord entre les Grecs et les Latins est plus grand que jamais. « Ils se sont déjà attaqués, et ils s'attaquent mutuellement avec une rage bien plus vive. L'impiété, l'athéisme, l'erreur, la duplicité ou la confusion des principes, et d'innombrables hérésies, telles sont les accusations qu'ils s'efforcent de prouver les uns contre les autres. » Grégoire écrit à Constantinople, dans le foyer ardent de l'orthodoxie, au milieu des colères des adversaires de l'Union, et devant une multitude enflammée. Il ménage Marc d'Éphèse, l'idole et l'oracle des Grecs. Il parle avec une déférence forcée de cet homme qui s'est fait un nom célèbre dans la grammaire et dans la composition des traités de théologie et qui a été longtemps à la tête d'une grande école.

Au contraire, Bessarion rudoie sans aucun ménagement ce Marc d'Ephèse, « cet homme dépourvu de sens et qui, au lieu de sagesse, n'a que l'apparence de la sagesse » et « ses sophismes sans consistance par lesquels il s'efforce de combattre la vraie et inexpugnable théologie ». Il rappelle à Grégoire que, dans la lettre à Alexis Lascaris, dans les réponses à Palama et dans son discours dogmatique, il a déjà touché à tous ces arguments vul-

1. C'est l'opinion du savant Mgr Héfélé. (Voir *Tübinger*, *Theologische Quartalschrift*, année 1848, fascic. II.)
2. Migne, t. CLXI, col. 137.

gaires et usés, qui sont dans la bouche de tout le monde; il a prouvé qu'ils tombent de faiblesse et de vétusté. « Ces ouvrages suffiraient seuls à balayer et à détruire ce fatras de paroles. Celui qui se donnera la peine de chercher y trouvera le nécessaire, et il n'est aucune de ces toiles d'araignée qu'il n'arrive facilement à déchirer [1]. » Il veut bien cependant, pour plaire à Grégoire, qu'il appelle son seigneur et Père très-saint et très-vénérable, entreprendre une nouvelle réplique : « Nous répéterons les mêmes choses sans rien apporter de nouveau. Il n'est pas possible en effet de trouver d'autres solutions, car le langage de la vérité est simple. Celui qui se trompe et qui innove peut radoter; celui qui dit la vérité ne peut que répéter un seul et même langage. C'est pour cela que Socrate demandait non pas seulement qu'on dît les mêmes choses dans les mêmes circonstances, mais aussi dans les mêmes termes [2]. »

Bessarion a divisé sa réfutation en deux parties : il traite d'abord la grosse question qui renfermait pour ainsi dire toute l'essence du débat et que Marc d'Ephèse formule dans son dix-huitième chapitre. Marc soutient que, d'après la doctrine Latine, 1° l'Esprit-Saint procède de deux principes différents; 2° qu'il est une créature [3]. Bessarion réfute d'abord ces deux arguments directement et par l'absurde : ce sont les preuves déjà bien souvent exposées et développées au concile. Mais il veut en finir avec cette polémique stérile et qui semble épuisée. Son ambition est d'établir une doctrine de la sainte Trinité telle, qu'en l'invoquant on ait une réponse à toutes les attaques et objections. Trois canons ou théories générales composent cette doctrine : 1° une définition et une interprétation de la sainte Trinité avec analyse minutieuse des personnes dont elle est formée, de leur caractère et de leurs attributs; 2° l'étude des rapports des personnes entre elles ; 3° leur caractère particulier en tant que cause et principe. — Bessarion a raison : bien définir les personnes divines, indiquer avec précision ce qui les réunit et ce qui les distingue,

1. Migne, t. CLXI, col. 140. — 2. *Id.*, *ibid.*, col. 141. Bessarion, dans sa préface, qui est comme une sorte de réponse au patriarche Grégoire, ne dit pas quel est l'auteur de la réfutation des dix-sept premiers chapitres syllogistiques. Il n'avait pas besoin de signaler l'auteur quand il s'adressait à l'auteur lui-même : ce sont de ces choses convenues que tout le monde sait et dont on ne parle pas, sous peine de redites. Si Georges Scholarius avait été l'auteur des premières réfutations, Bessarion n'eût pas manqué de dire qu'il continuait son œuvre. — 3. *Id.*, col. 141-145.

c'est donner le meilleur moyen de réfuter, une fois pour toutes, les arguments des adversaires. C'est une doctrine absolue, une règle générale, *cano generalis* [1]. Il termine cette première réfutation par quelques mots au patriarche Grégoire : « J'ai parlé pour toi, très-saint seigneur, qui connais ces choses beaucoup mieux que moi, pour toi qui as tant souffert, et si volontiers, pour la vérité.... Je crois fermement que si l'on a sous la main ces arguments, que si on les étudie avec soin, et si l'on n'est pas complétement ignorant de ce qui a été dit ailleurs sur cette question, on en retirera un grand secours [2]. »

Mais Grégoire jugeait que rien n'était fait si Marc d'Ephèse n'était complétement réfuté : il demanda instamment à Bessarion d'achever une œuvre si bien commencée. Bessarion ne fit pas attendre sa réponse. « Nous pensions, écrit-il, que ce qui avait été dit contre le premier argument de Marc d'Ephèse suffisait amplement pour renverser toutes ses autres raisons ; mais, sur ton invitation, nous agirons pour les simples : nous ferons l'examen des autres arguments qu'ils avancent contre nous, et nous achèverons cette tâche avec l'aide de Dieu, tournant vers lui notre discours [3]. » Bessarion entame alors la réfutation de son adversaire : il lutte corps à corps avec lui et le terrasse de ses arguments. La discussion roule uniquement sur la procession du Saint-Esprit. Elle est toute rationnelle et théologique ; elle part d'axiomes et de définitions ; elle procède par purs syllogismes et par déductions géométriques. C'est une rigoureuse analyse métaphysique. A Florence, au contraire, la discussion s'était armée de faits, de citations de Pères, de commentaires de textes, d'autorités et de témoignages : on avait fait une sorte de synthèse historique, appuyée sur une minutieuse exégèse.

Nous ne suivrons pas les deux adversaires dans leur longue lutte sur le terrain de la métaphysique transcendante. Constatons seulement que Bessarion répond à Marc d'Ephèse avec plus de vivacité et de netteté que Grégoire ou Joseph de Méthone. La plupart de ses réponses ne dépassent guère l'étendue des syllogismes de Marc d'Ephèse, si ce n'est lorsqu'aux purs raisonnements d'école il ajoute quelque texte tiré de l'Ecriture sainte. Il n'y a d'ailleurs dans tous ces syllogismes aucune suite : ce ne sont pas les chapitres d'un ouvrage, ils ne forment pas corps

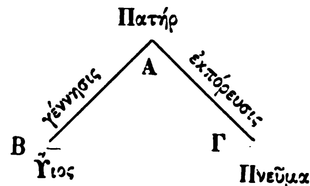
1. Migne, t. CLXI, col. 145-164. — 2. *Id.*, col. 164. — 3. *Id.*, col. 165.

ensemble. Ils sont juxtaposés sans autre lien que de contredire tous la doctrine des Latins sur le Saint-Esprit. Ils forment comme les feuillets non cousus d'un livre de pensées.

On sent chez Bessarion une certaine fatigue de ces perpétuelles répétitions : il malmène rudement son adversaire [1]. C'est qu'il est ennemi de toutes ces discussions subtiles. Déjà, à Florence, il a tout fait pour mettre un frein au bavardage de Marc d'Ephèse. Il a réussi à lui faire enlever la parole; il a persuadé à l'empereur de ne plus répondre et de clore par le silence une discussion qui menaçait de s'éterniser. Ici, il montre la même satiété. Les arguments écrits lui coûtent autant que l'échange des paroles et des raisons. Il refuse de se trop répéter : il renvoie à ses anciens ouvrages ou à ceux des autres. Il veut économiser les réponses et mesurer les arguments. Il n'aime pas piétiner sur place. Il déteste les querelles byzantines auxquelles le condamne l'obstination de son adversaire [2]. On le sent bien à la fin lors-

1. Migne, t. CLXI, col. 157 : « Je sais que nos adversaires vont crier, et que faisant à haute voix bien du tumulte........ » Il interpelle Marc d'Ephèse tantôt par le βέλτιστε ironique de Socrate, tantôt par l'expression βιαιότατε πάντων ἀνθρώπων, ce qui est moins poli. Il lui reproche d'être honteusement trompé, ἀίσχιστα ἀπατώμενον (col. 176), et autres aménités de ce genre. Reconnaissons pourtant que le ton de la polémique de Bessarion est très-modéré, comparé à celui de Marc d'Éphèse, et surtout de la plupart des lettrés de cette époque. Bessarion conserve toujours le decorum d'un cardinal dans les discussions les plus ardentes. Il sait que les injures ne sont pas des raisons.

2. Il y a certains raisonnements rendus par des figures. Ainsi Marc d'Éphèse reproduit plusieurs fois l'angle suivant :



Le triangle n'est pas fermé ; par conséquent, le Saint-Esprit ne procède pas du Fils (col. 220); ou bien encore cet autre (col. 153) :

si per Filium omnia facta	non factum non est per Filium	Spiritus non est factus	non ergo est per Filium

Et Bessarion de répondre par l'absurde :

si ex Patre omnia facta	non factum non est ex Patre	Filius vero non est factus	Filius ergo non est ex Patre

et beaucoup d'autres exemples de pareils raisonnements. Cela rappelle les trois cercles d'Euler pour expliquer aux yeux la théorie du syllogisme. — Ces figures se trouvent dans les manuscrits, insérées à côté du texte.

qu'il arrive au bout de sa tâche : « Ainsi j'ai entièrement arraché ces toiles d'araignée, j'ai détruit toutes les attaques injurieuses de mon adversaire, j'ai prouvé suffisamment et avec vérité la consistance de l'immaculée théologie et du dogme des Latins, ou, ce qui revient au même, des chrétiens. » C'est un soupir de satisfaction qu'il pousse. Il ne cherche pas à résumer ni à faire une péroraison. Il quitte l'arène exténué.

La réfutation des syllogismes de Maxime Planuda sur la procession du Saint-Esprit est une nouvelle polémique sur le même sujet que la précédente, mais plus intéressante, plus compréhensible, parce qu'elle est de plus courte haleine. Le moine Maxime Planuda est inconnu. Bessarion n'a pas mis de préface à ce petit ouvrage. Cependant à la fin de sa réponse, au quatrième et dernier syllogisme, il s'adresse à Planuda lui-même dans des termes qui montrent sa déférence pour lui. Il fait l'éloge de ses connaissances en philosophie, de sa science profonde de la langue grecque et de la langue latine. Il a traduit en grec (εἰς τὴν ἡμετέραν φωνήν) le *de Trinitate* de saint Augustin, « cet ouvrage inspiré de Dieu, où l'auteur prouve que le Saint-Esprit procède divinement du Père et du Fils. Planuda a voulu ou fléchir le ressentiment de certaines gens, ou s'y prêter. Ses raisons tombent de faiblesse et ne font que prouver la force de saint Augustin [1]. » Cet ouvrage a dû être composé vers la même époque que le précédent. Ce sont les mêmes arguments et la même sphère d'idées où se meut Bessarion ; il s'attribue comme le monopole de la défense du dogme latin à propos du Saint-Esprit.

Vers la fin de cette période, il faut signaler quelques ouvrages de théologie, en latin, de Bessarion. Ce sont ou bien les exposés et traités qu'il avait rédigés pour l'empereur à l'époque du concile de Florence, ou bien des remaniements et des traductions de ses ouvrages grecs déjà publiés. Dans la première catégorie, il faut placer le *de Sacramento Eucharistiæ*. C'est probablement l'opuscule qu'il avait composé sur la matière ; il l'a résumé et condensé pour en faire la fameuse confession des Grecs qu'il lut en assemblée générale le 4 juillet 1439. Il le donne aussi augmenté et refait [2]. Bessarion, dans son exorde, divise son traité en trois parties. Il montre dans la première l'importance du débat

1. Cet ouvrage est publié dans Migne, t. CLXI, col. 309-317.
2. Ce traité se trouve publié dans Migne, t. CLXI, col. 493-526.

et le point particulier sur lequel il roule, à savoir que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Notre-Seigneur par les paroles du Christ : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, et par nulle autre parole ou prière du prêtre : c'est la partie dogmatique. Dans la seconde partie, il montre que l'autorité des Docteurs et Pères de l'Eglise confirme cette explication. Dans la troisième, il réfute toutes les théories contraires par le raisonnement et par les textes. Il termine par un résumé de tout le traité, avec une apostrophe assez vive contre les adversaires : « Ainsi, en terminant, nous demandons, nous supplions ceux dans les mains de qui tombera cet écrit, de laisser de côté toute controverse, de le lire avec la ferme intention de rechercher la vérité, d'arriver à cette vérité, de s'y tenir et de la faire connaître aux autres. Mais arrière ceux qui ne veulent pas suivre le sentier de la vertu, qui recherchent les discussions et les querelles, qui, sans épargner personne, ne rougissent pas de cracher et de vomir tout ce qui leur vient à l'esprit ou plutôt à la bouche [1] ! » Voilà un véritable anathème ; Bessarion ne garde plus de ménagements : il en a assez des polémiques avec les Grecs ; il commence à croire qu'ils sont atteints d'un mal incurable : l'entêtement. Il les brusque, parce qu'il n'espère plus les convaincre.

Peut-être a-t-il revu vers la même époque ce traité sur le purgatoire qu'il avait écrit en même temps que Marc d'Ephèse sur l'ordre de l'empereur. Mais ce traité ne nous est arrivé ni publié ni manuscrit. — En même temps, il a traduit pour les Latins, chez lesquels il commençait à se naturaliser, quelques-uns de ses écrits qu'il croyait devoir leur être utiles. — Tout d'abord, son fameux *Discours dogmatique* de Florence, qu'il a fait suivre d'une *Explication sur quelques points de ce discours, très-connus des Grecs, mais ignorés des Latins* [2]. Ce sont quelques notes sans grande importance, destinées à éclaircir pour les Latins les citations des Pères orientaux. Il a traduit son *Apologie de Jean Veccos contre Palama* et y a ajouté la courte et intéressante préface que nous avons analysée [3]. Il a traduit de même sa lettre à Alexis Lascaris ; mais, dans son récit du concile, on peut noter d'assez grandes différences entre le texte grec et la traduction latine. Celle-ci

1. Migne, t. CLXI, col. 526. — 2. *Id.*, col. 611-614. Le titre des manuscrits et de l'édition de Migne est le suivant : « Declaratio aliquorum quæ in dictâ Oratione dogmaticâ continentur, quæ Græcis notissima, Latinis ignota sunt. » — 3. *Id.*, col. 287-310.

ajoute ou retranche : c'est une paraphrase ou plutôt un remaniement.

Pourquoi ces remaniements dans un récit où les faits étaient déjà bien établis? C'est qu'il a revu avec soin l'histoire du concile : il a retouché sa lettre à Alexis Lascaris d'après l'impression que laissaient en lui ses notes ainsi relues, corrigées et méditées. De là lui vint sans doute l'idée d'écrire ses *Acta Græca*. C'est une simple conjecture. Elle présente cependant une très-grande vraisemblance. Bessarion disait lui-même au début de sa lettre à Alexis Philanthropinus que la simple autorité du concile suffisait pour persuader [1]. Ne dut-il pas être tenté de composer pour les Grecs une histoire sincère de ce concile? d'utiliser ses notes, ses discours, ses traités rédigés sur chaque question spéciale d'après les ordres de l'empereur? surtout de mettre à profit les facilités exceptionnelles que lui donnait sa haute situation à Rome, pour fouiller dans les archives, pour consulter les cédules et les déclarations, pour étudier et résumer toutes les discussions, d'après les procès-verbaux officiels, rédigés jour par jour par les notaires latins? Voilà les véritables considérations qui le poussèrent à écrire. Aussi bien, l'œuvre ne serait pas pour lui bien difficile ni de longue haleine. Il y était préparé mieux que personne par son rôle considérable dans les grands débats engagés à Ferrare et à Florence, et même par sa longue controverse avec les Grecs orthodoxes, où il avait repris tous les arguments, tous les textes relatifs à la question du Saint-Esprit. Il espérait aussi que cette histoire viendrait clore enfin cette longue série d'œuvres de polémique qui l'occupaient depuis tant d'années et dont il avait l'esprit comme obsédé. A l'avenir, il n'aurait plus besoin de prendre la plume : il se contenterait de renvoyer les discuteurs à son histoire du concile.

Il ne le fit pas, parce que la controverse cessa précisément à cette époque, c'est-à-dire vers 1450. Bessarion fut nommé à une légation importante. Il dut perdre un peu de vue les affaires de Grèce et renoncer momentanément à la théologie militante pour les affaires. Cependant, beaucoup plus tard, Bessarion, qui se cite très-rarement, sembla faire allusion aux *Acta* dans son *Encyclique aux Grecs* [2]. Nous avons démontré ailleurs que les *Acta* doivent

1. Migne, t. CLXI, col. 321 et 407.
2. Voici le texte auquel nous faisons allusion : « Nous-même, nous avons écrit et publié beaucoup de choses, ou à la demande de nos amis,

être attribués à Bessarion [1]. Nous avons analysé l'ouvrage pour ainsi dire ligne par ligne, à propos de l'histoire du concile. Notre conclusion sur ce point, c'est que l'ouvrage fut composé probablement de 1449 à 1450 et qu'il est le dernier des écrits théologiques de Bessarion à cette époque de sa vie.

Tels sont les ouvrages de Bessarion dans cette période de dix ans, ouvrages de théologie rationnelle et d'histoire religieuse, de métaphysique et d'exégèse, œuvres de polémique ou traités dogmatiques, œuvres grecques et traductions latines. Quelle activité, quelle somme énorme de travail suppose un nombre si considérable d'écrits, et en même temps quelle facilité, quelle mémoire toujours présente, quelle science étendue et sûre tout à la fois! Sans doute ces écrits ont perdu pour nous de leur intérêt et de leur saveur : nous y trouvons des redites continelles et un échafaudage trop compliqué de syllogismes et d'arguments captieux. Mais d'abord quels sont les ouvrages de théologie qui présentent de grands charmes et comme un attrait de lecture courante? Rappelons-nous aussi que tous ses discours, tous ses traités et ses écrits étaient des actes nés de la nécessité du moment et qui ne devaient pas lui survivre. Il n'y avait pas alors de grands journaux et de revues savantes : les questions en litige à l'ordre du jour devaient donc être abordées à part et traitées dans des ouvrages spéciaux. C'étaient les articles et les brochures de ce temps. Mais maintenant encore les écrivains qui se prodiguent à cette œuvre quotidienne ont-ils des chances de survivre longtemps à l'intérêt qu'excite une question d'actualité? et, quoiqu'ils déploient quelquefois un très-grand talent, ne sont-ils pas oubliés et délaissés au bout de peu de temps? Du moins ils jouissent de leur vivant d'une réputation très-grande et que la postérité juge quel-

ou de notre propre mouvement (καθ' ἑαυτοὺς σκεπτόμενοι), ou répondant à ceux qui se livraient à des disputes stériles et désordonnées, à leurs contradictions et à leurs sophismes. » (*Encyclique aux Grecs*, Migne, t. CLXI, col. 456.) Ici, Bessarion semble diviser ses écrits en trois classes : ceux qu'il écrit sur la demande de ses amis : c'est la lettre à Alexis Philanthropinus ou la réfutation des syllogismes de Marc d'Éphèse, écrite à la demande du patriarche Grégoire ; ses écrits de polémique : c'est l'*Apologie de Veccos*, la réfutation de Planuda, tous ses discours et traités à propos du concile de Florence, qu'il cite toujours comme œuvres de polémique ; l'œuvre qu'il écrit de son propre mouvement, ce sont peut-être les *Acta*, qui ont une importance assez grande pour constituer une classe à part.

1. Voir, à notre Appendice I, une démonstration qui nous paraît concluante sur ce point.

quefois exagérée. Ainsi ont été Bessarion et la plupart des érudits et des lettrés de la Renaissance.

Bessarion avait épuisé les tentatives de conciliation entre les deux Églises. Ni les bienfaits des papes, ni leurs menaces, ni la pression énergique de l'empereur Constantin, ni la polémique religieuse, n'avait prise sur les forcenés adversaires de l'Union. Sans doute quelques prélats furent fidèles aux promesses faites à Florence. Encore aujourd'hui, dans la plupart des provinces européennes de la Turquie, dans la Grèce, dans les îles de l'Archipel, et sur les côtes de l'Asie Mineure, on trouve des *Grecs-Unis ;* et leurs évêques sont soumis à la suprématie religieuse du pape et acceptent la doctrine latine sur la procession du Saint-Esprit. Il reste donc quelque chose de l'œuvre de Bessarion pendant et après le concile de Florence : tous ses efforts n'ont pas été stériles. Sa parole et sa plume ont conquis au Siége apostolique romain un nombre assez grand de fidèles qui, de nos jours encore, après quatre siècles écoulés, s'en tiennent au formulaire d'union qu'il avait rédigé en langue grecque. Mais pour Constantinople, pour sa seconde patrie, il a complétement échoué. Il a poursuivi un idéal que nul ne pouvait atteindre. Tout était dit en 1453. Il était établi que les deux cultes étaient frères, mais frères ennemis, et qu'ils se détesteraient toujours comme tels. Bessarion se résigna; il ne prêcha plus l'union des deux Églises. Mais il ne se découragea pas dans l'apostolat de la croisade. Il était Grec : il s'en souvint toujours; il fut toujours parmi les cardinaux comme un banni, comme le symbole vivant de la Grèce chassée de ses foyers par les Turcs et forcée de vivre en exil sur la terre étrangère.

CHAPITRE IV

VIE DE BESSARION A ROME (1439-1450). — COMMENCEMENTS DE LA RENAISSANCE

A Constantinople, Bessarion avait été le plus Latin des Grecs; à Rome, il devint le plus Grec des Latins [1]. La Renaissance résulte d'une sorte de fusion entre le génie de la Grèce et celui de Rome, entre les idées et les littératures de l'Orient hellénisé et de l'Occident latin, qui se marient, qui s'harmonisent pour former l'esprit moderne. Cette fusion est en grande partie l'œuvre de Bessarion : il y a travaillé toute sa vie. Il en est, plus qu'aucun autre personnage de son temps, la personnification éclatante et le symbole vivant. On la voit s'opérer dans son entourage, où Campani coudoie Théodore Gaza, où Laurent Valla est associé à Andronic Callistos, où le Pogge et Domitio Calderino sont les commensaux de Jean Argyropoulos et de Constantin Lascaris. On la retrouve dans sa bibliothèque, son œuvre chérie et son meilleur héritage, où les écrits des maîtres de la Grèce et de Rome sont associés et confondus. On la suit jusque dans ses traductions, qui révèlent ou rappellent aux lettrés de l'Italie de nombreux fragments de Xénophon et d'Aristote, de Démosthène et de saint Basile.

Bessarion joue toute sa vie un personnage mi-parti de Grec et de Latin, comme ces costumes du quinzième siècle composés par moitié de deux couleurs. Dès son arrivée en Italie, il apprend le latin : il y fait bientôt de rapides progrès, au point de le parler et de l'écrire avec autant de facilité et de correction que les plus célèbres de ses contemporains [2]. On aurait pu le prendre

1. C'est le mot de Laurent Valla, que nous avons choisi pour épigraphe.
2. Bandini, chap. XIII; Platina, p. 107. Nicolas Capranica dit aussi :

pour un de nos compatriotes, s'écrie Platina, étonné de sa merveilleuse facilité. Mais en même temps il gardait tout ce qu'il pouvait du costume grec. Il conserva surtout sa grande barbe, insigne particulier des Orientaux et pour ainsi dire sa marque d'origine; il la conserva malgré les railleries de ses contemporains, malgré la coutume générale qui commençait à prévaloir dans le clergé catholique, et surtout parmi les cardinaux, de se raser complétement [1]. Sa maison devint promptement l'asile ou le rendez-vous de tous les Grecs exilés. Nobles, fonctionnaires, princes ou simples lettrés, tous accouraient auprès de lui, tous invoquaient son nom pour obtenir la faveur des pontifes. Ne pouvant entraîner les Latins à la délivrance de la Grèce, Bessarion appelait les Grecs à la conquête intellectuelle de l'Italie.

Sa vie dans les premières années de son séjour à Rome est donc déjà très-occupée et multiple. Bessarion, cardinal, doit se créer une situation de fortune en rapport avec la haute dignité dont il est revêtu. Mais en même temps il se pose parmi les promoteurs de la Renaissance. Il s'occupe de littérature et de théologie. Il défend par ses controverses l'Union signée à Florence, et il accueille autour de lui les érudits et les lettrés. Il forme, des Grecs et des Latins qu'il protége et qu'il encourage, sa célèbre Académie. Il prouve que le choix d'Eugène IV a été bon, car, de même que tous les grands cardinaux de cette époque, il a un double titre au chapeau rouge comme théologien et comme lettré. Nous avons étudié déjà ses écrits religieux; il nous reste à montrer sa vie privée et publique à Rome et son rôle dans les commencements de la Renaissance.

Bessarion n'était pas fils de prince; il n'était pas un de ces

« Homo in Græciâ natus et ad grandem usque ætatem in monasteriis græcis educatus versatusque, repente Latinus prodiit. » (*Loc. cit.*, p. 243.) — Papadopoli nous donne quelques détails sur la manière dont le cardinal apprit le latin. Il vint s'établir à Padoue en 1440 ; il habita le palais Pisauro, dans le quartier de Sainte-Sophie : il eut pour maître de latin et d'italien un Crétois du nom de Jean Selengia, chanoine de San Giorgio dell' Alga. Bessarion, dès ce moment, exerçait une large hospitalité, surtout à l'égard des professeurs de l'Université. Il fit de rapides progrès. Quand il sut assez le latin, il alla souvent les écouter. Ils commentaient Aristote selon la vieille tradition, qui se perpétua à Padoue. Bessarion avouait volontiers qu'il profita beaucoup de leur enseignement. (*Papadopoli Histor. gymnasii Patavini*, t. II, p. 171.)

1. Marc d'Ephèse avait été mauvais prophète; il avait dit : « Les Latinisants sont forcés d'accepter tout ce qu'imposent les Latins, jusqu'à se raser la barbe. » (Voy. Migne, t. CLX, col. 1096.)

cardinaux « à la bavette », qui étaient promus au sortir de l'enfance, parce qu'ils étaient neveux d'un pape ou encore fils puîné ou illégitime de quelque souverain de Naples, de Milan, de Ferrare ou de Mantoue. Il s'était fait lui-même ; il était un de ces parvenus issus d'une humble origine que l'Eglise distinguait et faisait arriver aux plus hautes fonctions parce qu'elle voyait en eux des hommes supérieurs. Bessarion avait de plus ce désavantage de n'avoir pas fait sa carrière ecclésiastique en Occident, parmi les catholiques. Il était évêque « in partibus » d'une ville d'un grand nom, mais ruinée, Nicée, qui ne lui fournissait aucun revenu. Il était pauvre, sans appui ; il tombait comme du ciel au milieu du Sacré Collége, sans un évêché, sans un bénéfice, sans rien [1]. Il était nécessaire pour lui de chercher à se constituer une fortune qui lui permît de soutenir son rang, surtout à une époque où beaucoup de cardinaux menaient un train de prince, entourés de nombreux domestiques, fiers de leurs riches équipages, prodiguant l'argent pour les collections d'objets précieux et les somptueuses constructions [2]. Bessarion ne recherchait pas ce luxe tumultueux et cet éblouissant cortége ; mais il lui fallait au moins des revenus assurés, une maison et quelque argent de réserve pour faire copier des manuscrits, pour acheter des livres, pour entretenir et pensionner quelques secrétaires latins et quelques malheureux exilés de la Grèce. N'était-ce pas encore une façon de faire l'aumône et de s'acquitter de sa charge de pasteur d'âmes?

Bessarion avait reçu en même temps que son titre de cardinal l'église des Saints-Apôtres, qui y était attachée [3]. Elle était alors en décadence. Jadis, elle avait eu jusqu'à douze chanoines séculiers, chargés d'administrer ses nombreux domaines et que ses revenus suffisaient largement à faire vivre. Mais, dès le temps d'Innocent IV, leur nombre avait été réduit d'un tiers, à cause de la diminution des revenus. Depuis cette époque, soit par les pillages des gens de guerre, soit par suite des pestes fréquentes et des famines, ou peut-être par l'incurie des chanoines eux-mêmes,

1. Il dut cependant toucher à son retour la pension de 600 florins qu'Eugène IV lui avait constituée par un bref du 11 août 1439. (V. Fromman, p. 80.)
2. Voy. la lettre CXC du cardinal de Pavie.
3. Cette église des Saints-Apôtres est située sur le flanc méridional du Quirinal, à deux cents pas du Corso. Elle touche au palais Colonna. A côté, attenant à l'église, se trouve un ancien cloître qui est devenu depuis peu de temps le ministère de la guerre.

la situation s'était aggravée. L'église s'était appauvrie : les paroissiens l'abandonnaient, elle était comme déserte et tombait en ruines. Bessarion entreprit de lui rendre son ancienne prospérité et d'augmenter ses revenus. Les huit chanoines avaient fui et négligeaient l'église, qui ne leur fournissait plus rien. Il sollicita d'Eugène IV une diminution nouvelle du nombre des chanoines. Une bulle du 19 février 1443 les réduisit à quatre. Bessarion ne devait pas remplacer les quatre titulaires qui viendraient les premiers à mourir [1].

Bessarion rédige alors lui-même pour eux une règle nouvelle : il les force à la résidence. Ils doivent coucher dans l'église au moins six mois et toucher pour cela trois florins. Ceux qui y résideraient toute l'année en toucheraient six ; ceux qui refuseraient de résider seraient dépouillés de leur charge. Ils doivent jurer tous les deux mois qu'ils couchent toutes les nuits, dire deux messes par jour, chanter les offices les jours de fête, entretenir un chapelain qui sache chanter et qui réside toujours. Le 1er janvier de chaque année, les chanoines choisiront l'un d'entre eux pour camérier. Le camérier est chargé d'administrer les biens de l'église ; il en touche les revenus et rend ses comptes tous les deux mois devant le vicaire et les autres chanoines ; il veille aussi à la régularité de la résidence des autres chanoines et doit faire son rapport sur ce sujet : il inscrit sur un livre les absences et fautes des chanoines. Seulement, le maigre salaire d'un florin tous les deux mois eût laissé mourir de faim ces pauvres prêtres. Ceux qui servent l'autel doivent vivre de l'autel : Bessarion fixe à trois *bolengeni* [2], pris sur les revenus de l'église, la distribution quotidienne qui sera faite aux chanoines (cinq au lieu de trois les dimanches et jours de fête). Chaque chanoine, avant d'être reçu, paye huit florins pour l'entretien et l'ornement de l'église, à moins que le cardinal ou son vicaire ne décide d'employer la somme autrement. Il est défendu aux chanoines de laisser pénétrer dans leur chambre

1. Bandini a publié cette bulle en appendice (Migne, t. CLXI, col. 61).
2. Le mot *bolengeni* ne se trouve pas dans Ducange ; il est probable que le copiste a mal lu, et qu'il y avait dans le manuscrit bolendeni ou bolendini. Les bolendeni étaient des jetons de présence donnés aux chanoines, chapelains et autres employés inférieurs des églises et qu'ils échangeaient ensuite pour des distributions en nature ou en argent. C'est évidemment là le sens du mot bolengeni, et l'on s'explique ainsi comment les chanoines pouvaient vivre de l'autel.

aucune femme suspecte. La mère, les sœurs et les tantes pourront seules y venir. Le vicaire jugera des motifs d'absence allégués par les chanoines. Si l'absence dure sans excuse légale plus de trois mois, le nom du coupable sera affiché à la porte de l'église, et on nommera un suppléant qui touchera à sa place les distributions et sommes qui pouvaient lui revenir. L'argent provenant de la cire qui reste après les enterrements sera distribué tous les ans aux chanoines par le camérier. Les biens, meubles, ornements et vases sacrés qui appartiennent à l'église ne doivent sous aucun prétexte être prêtés ou emportés au dehors [1].

Nous nous sommes étendu avec quelque détail sur cette règle, rédigée par Bessarion lui-même, parce qu'elle nous montre ce qu'était une église ordinaire dans la Rome du quinzième siècle. Ces pauvres chanoines avaient tout le service de l'église : ils en remplissaient tous les offices; ils n'étaient aidés que d'un seul chapelain. Ils recevaient des distributions en nature et un salaire assez maigre. D'ailleurs aucune règle pour leur recrutement, aucune condition de savoir, ni d'instruction théologique. Ils étaient tenus seulement de payer leur charge, mais encore à un taux fort peu élevé. Ils se faisaient sans doute, grâce au luminaire et probablement aux dons volontaires, toute sorte de petits profits. Mais enfin c'étaient d'assez pauvres prêtres, peu considérés, ressemblant beaucoup aux popes grecs. Bessarion n'avait qu'une confiance assez médiocre dans leur assiduité, dans la régularité de leur vie, dans la décence de leurs mœurs. Le clergé de Rome, même le clergé inférieur commençait à se corrompre aux exemples des prélats et des pontifes eux-mêmes. C'était presque déjà la Rome que Luther décrit, avec la passion d'un adversaire, où l'on n'estime que « vin vieux, femme jeune et courte messe ».

Cette affaire réglée, Bessarion en commença une autre qui l'intéressait personnellement. Il s'occupa d'agrandir la résidence du titulaire de l'église des Saints-Apôtres : elle ne suffisait pas à loger les gens de sa maison. Il y avait tout auprès une petite église de Saint-André, avec un couvent de religieuses qui avaient été transférées ailleurs et cinq pauvres masures. Toutes ces habitations avaient les toits enfoncés, les murailles disjointes; elles

1. La règle tout entière est publiée en appendice par Bandini (Migne, col. 64).

tombaient en ruines et n'avaient plus de forme. Bessarion demanda à Eugène IV de lui laisser, sa vie durant, toutes ces constructions, qui reviendraient après sa mort à la basilique des Saints-Apôtres. Il s'engageait à relever toutes ces ruines, à orner avec décence les bâtiments nouveaux. Il voulait s'y installer avec sa suite. Une bulle d'Eugène IV du 25 août 1446 lui accorda sa demande. Ces pauvres réduits étaient habités ou appartenaient certainement à quelques Romains. La bulle les chasse et les dépouille, sans même leur faire l'aumône d'une petite mention [1]. C'est ainsi que les souverains et seigneurs du xv[e] siècle pratiquaient l'expropriation. C'est ainsi que plus tard François I[er] mettait en possession Benvenuto Cellini d'une résidence à Paris.

Bessarion avait donc le nécessaire, un palais, avec des dépendances convenables, où il pût installer sa maison et loger un certain nombre de familiers. Il garda ce palais toute sa vie, il y demeura toutes les fois qu'il résidait à Rome. Il avait tenu à n'être pas dédaigné de ses collègues de la curie romaine et méprisé de la foule, à cause de son extrême pauvreté. L'habit ne fait pas le moine ; mais il lui sert. Bessarion, sans éclat, sans faste, pouvait donc mener enfin la vie qu'il souhaitait. Mais, dès son entrée au Sacré Collége, sa réputation avait été grande. Toutes les affaires importantes passaient par ses mains, nous dit un biographe contemporain [2]. Il s'occupait particulièrement de l'Orient et stimulait tous les préparatifs de la croisade. Mais, pour toutes les affaires de l'Église, il jouissait auprès d'Eugène IV d'un grand crédit. En 1442, il consacra, en présence du pape, la belle église de Santa-Croce, déjà décorée des fameuses fresques du Giotto [3], et où s'était tenu le concile. C'était de la part du souverain pontife une attention délicate en l'honneur de Bessarion, pour rappeler à tout le monde le grand rôle qu'il avait joué en 1439. Eugène IV lui donna une petite église, celle de Sainte-Mame, située près de Ravenne, en dehors des murs. Ravenne était déjà cette ville morte qui a tant perdu, à cause des atterrissements du Pô, depuis que son port a été comblé. Elle appartenait

1. Voir l'appendix III de Bandini (Migne, t. CLXI, col. 70).
2. Vespasiano da Bisticci (publié en appendice par Bandini).
3. Santa-Croce est le véritable Panthéon de l'Italie. Elle contient, entre autres tombes célèbres, celles de Machiavel, de Léonard l'Arétin, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfiéri.

aux Vénitiens depuis 1441. Aucun intérêt ne pouvait attirer Bessarion de ce côté : aussi ne fit-il aucune difficulté de se rendre au vœu de la municipalité de Ravenne, qui demandait que l'église fût livrée aux Frères mineurs. Bessarion la résigna en 1444 sans demander aucune compensation [1].

Bessarion avait reçu d'Eugène IV un témoignage d'estime qui avait dû lui être particulièrement sensible. Le pape lui avait confié le patronage des moines basiliens d'Italie. La règle de Saint-Basile avait été adoptée au XIe siècle dans quelques couvents de l'Italie, principalement en Calabre et dans le royaume de Naples, où les souvenirs de la Grèce étaient plus nombreux et plus vivants [2]. Elle était en vigueur dans le célèbre monastère de Grotta Ferrata, situé à Tusculum et dont Bessarion devait être bientôt abbé commendataire. En 1446, les moines basiliens de l'Italie tinrent à Rome une assemblée générale, présidée par Bessarion. Il leur fit changer la forme des vêtements liturgiques et du pain eucharistique, déclarant qu'à défaut de pain oblat le prêtre consacrerait, comme c'était déjà l'usage chez les Basiliens de la Pouille et de la Calabre, une hostie de même forme que celle des Latins, mais faite de pain fermenté. Le rituel rédigé peu de temps après et qui mentionne cette réforme est signé du pape, du cardinal Bessarion et de l'archimandrite ou abbé Pierre, le même qui, au concile de Florence, avait, seul parmi les Latins, donné sa signature en grec [3]. Bessarion était entré tout jeune dans un monastère de Basiliens : il devenait maintenant le protecteur de leur ordre ; et, tout en restant attaché à l'Union, il voulait cependant sauver tout ce qu'il pouvait encore des coutumes chères au clergé grec. Grâce à lui, les Basiliens purent donc conserver en Italie l'usage du pain levé.

Une autre affaire se présenta en 1447, que Bessarion régla avec plusieurs autres cardinaux. Les Franciscains ou Frères mineurs, très-populaires, parce qu'ils se recrutaient parmi le peuple et se mêlaient continuellement à lui au moyen des quêtes et des prédications, avaient imaginé, pour augmenter le crédit de leur ordre, de soutenir que le corps du martyr saint Laurent

1. Waddingius, *Annal. Minor.*, t. XI, p. 227.

2. Les Basiliens se servaient du grec au lieu du latin comme langue liturgique, et c'est de leurs rangs que sont sortis les promoteurs les plus ardents de l'union entre les deux Eglises.

3. Bandini, ch. XVII.

venait d'être découvert dans leurs églises. Eugène IV, pour mettre fin à cette supercherie, chargea cinq cardinaux : Louis Mezzarota, Prosper Colonna, Bessarion, Dominique Capranica et le cardinal de Terracine, d'exhumer le corps de saint Laurent. Ils étaient accompagnés de trois défenseurs et sénateurs de la ville. Ils se rendirent à la grande église de San Lorenzò fuori le Mura, construite sur l'emplacement où se trouvait le tombeau de saint Laurent [1]. Ils l'ouvrirent avec les marques de la plus grande vénération : ils trouvèrent le corps de saint Laurent recouvert d'une dalmatique et intact, sauf quelques cheveux brûlés. Le cardinal de Saint-Laurent, Louis Mezzarota, rude batailleur sous la robe du prélat, fit alors approcher le plus jeune des moines et le souffleta devant toute l'assemblée afin qu'il se rappelât à l'avenir où était le corps de saint Laurent [2]. C'était un avertissement bref et légèrement cavalier, mais qui avait bien son éloquence et qui prévenait toute réplique.

Il fallait cependant une compensation aux Franciscains, que Bessarion commençait déjà à soutenir auprès du pape et dont il devait être plus tard le patron. Bernardino de Sienne, fameux moine de cet ordre, était mort plein de mérites dans la ville d'Aquila. Eugène IV avait déjà songé à le mettre au rang des saints et avait nommé à cet effet trois prélats respectables pour examiner la vie et les miracles de cet homme, aussi remarquable par son éloquence que par ses vertus. Seulement deux des délégués étaient morts. Nicolas V, à la prière de plusieurs villes d'Italie et surtout d'Alphonse, roi de Sicile, reprit l'œuvre interrompue, délégua Bessarion et deux cardinaux pour achever l'enquête déjà commencée. Elle fut promptement terminée, et, sur le rapport des trois cardinaux, la canonisation fut solennellement prononcée [3]. Les canonisations étaient encore très-nombreuses à cette époque, et il n'y a pas de pontife qui n'ait

1. Saint Laurent était un des sept archidiacres de l'Eglise romaine, chargé de la garde du trésor des chrétiens. Sous Valérien (258), le préfet de Rome lui ordonna de livrer les vases d'or et d'argent qu'on disait être en possession de son église. Saint Laurent demanda du temps, rassembla les veuves, les orphelins, les vieillards et les infirmes : « Voilà, dit-il, ces trésors de l'église que je vous ai promis. » Le préfet, furieux, fit flageller Laurent, le fit mettre sur un gril, d'où le saint ne cessa de prier pour ses bourreaux. Il fut inhumé le 10 août, jour où l'on célèbre sa fête.

2. Bandini, ch. XIX. — 3. Bandini, ch. XX. Bullarium Romanum. A. 1448, et Waddingius. Ann. Minor., t. XII, p. 24.

ajouté plusieurs noms de saints à la longue liste du calendrier romain.

Telles étaient les occupations de Bessarion comme cardinal. Mais ni le souci de ces importantes affaires, ni sa longue et minutieuse polémique avec les Grecs rebelles à l'Union n'épuisèrent son infatigable activité. Ce qui aurait suffi à remplir deux existences n'était pour lui qu'un travail extérieur qui troublait à peine le cours de sa vie, consacrée surtout aux lettres. A côté du patriote qui soutient ardemment la cause des Grecs, à côté de l'homme d'Eglise attaché à sa haute dignité, il y avait en lui un érudit, un savant, un chercheur de manuscrits, un protecteur dévoué des lettres, dont tous les efforts s'appliquaient à développer le goût de la culture intellectuelle et à renouveler l'antiquité classique.

Nous n'avons pas à insister ici sur les grandes causes qui ont produit la Renaissance italienne. On a indiqué avec raison la persistance de la langue et des anciennes études, les progrès de l'enseignement du droit romain, déjà si brillant au douzième siècle, la préférence donnée au style romain sur le style gothique dans les monuments italiens du moyen âge ; enfin la grande voix des Dante et des Pétrarque, qui, au treizième et au quatorzième siècle, prêchent la *vita nuova* et qui tentent de diriger vers les anciens les études et les esprits. On a signalé aussi avec beaucoup de raison la puissante influence de l'imprimerie, cet art divin, qui répand les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et qui multiplie les livres au point d'en faire plus en une année qu'on n'en copiait jadis en un siècle. Il faut bien se rappeler cependant qu'à la fin du quatorzième siècle une profonde éclipse avait suivi la brillante époque de Pétrarque, de Boccace et de Rienzi, et que l'imprimerie n'a été certainement introduite en Italie qu'en 1465, au monastère de Subiaco.

C'est pourtant dans la première moitié du quinzième siècle que la vraie Renaissance a commencé, et la véritable impulsion, celle qui a décidé du mouvement et de ses destinées, a été donnée par les Grecs. Ce sont eux, ce sont leurs érudits, leurs grammairiens et leurs philosophes qui ont été les premiers maîtres de l'Italie. C'est à leur école que les Italiens se sont polis et instruits ; c'est dans leurs manuscrits et leurs bibliothèques qu'ils ont trouvé les premières richesses à offrir aux presses des imprimeurs célèbres. Durant toute la première moitié du quinzième siècle, nous

voyons les Grecs affluer en Italie et y ouvrir partout des écoles : Manuel Chrysoloras, dès 1396, erre de Milan, où il enseigne l'éloquence, à Venise, où il défend les intérêts de l'empereur Manuel, et à Rome, où il réside auprès du pape Jean XXIII [1]; Jean Chrysoloras accompagne l'empereur Jean Paléologue lors de son premier voyage en Italie (1423) et trouve déjà le temps d'y former quelques disciples [2]. Théodore Gaza vient y chercher asile, lors de la chute de sa patrie, la malheureuse Thessalonique (1430). Il enseigne à Mantoue, à Sienne ; il devient recteur de l'Académie de Ferrare et y publie sa fameuse grammaire grecque [3]. Nicolas Sagundini, dont la famille tirait son nom de Sagonte, sa première patrie, mais qui était né à Négrepont, parle aussi bien le latin que le grec, et se fixe à Venise, d'où le pape l'emmènera comme secrétaire du concile de Florence [4]. Georges de Trébizonde vient en Italie à la sollicitation du célèbre Francesco Barbaro, de Venise ; il obtient à Rome la chaire de philosophie et de belles-lettres, et il contribue à attirer l'empereur Jean II vers le pape et à l'éloigner du concile de Bâle [5]. Jean Argyropoulos demeure en Italie depuis 1434 ; il est retenu à Padoue et nommé recteur de l'Université [6]. Tous ils accourent pour prêcher une sorte de croisade littéraire ; ils sont accueillis, payés, choyés par les Italiens. Ils communiquent partout le zèle ardent qui les enflamme.

Les Italiens leur rendent leurs visites et vont s'instruire aussi à cette source féconde de toute littérature et de toute philosophie : Guarino de Vérone apprend la langue grecque à l'école de Manuel Chrysoloras, à Constantinople même (1390) [7]. Jean Aurispa de Sicile fait le même voyage vers 1423 et en revient avec Jean II Paléologue, dont il a gagné la confiance [8]. Philelpho, à qui l'Italie ne suffit pas pour ses déplacements de nomade, parcourt toute la Grèce et le Péloponèse et séjourne surtout à Constantinople, où il devient le gendre de Jean Chrysoloras [9]. Ils en rapportent tous de précieux manuscrits qu'ils achètent à vil prix de Grecs faméliques à la suite du pillage ou de l'incendie des villes et des monastères. C'est un

1. Tiraboschi, t. VI, p. 798. — 2. Hody, p. 63. — 3. *Id.*, p. 55. Tiraboschi, t. VI, p. 814. — 4. *Id.*, t. VI, p. 776. — 5. *Id.*, p. 357. Hody, p. 102. Patrologie, t. CLXI, col. 745 et seq. — 6. Hody, p. 193. Tiraboschi, t. VI, p. 350. — 7. *Id.*, p. 994. — 8. *Id.*, p. 1007. — 9. *Id.*, p. 1029. — Firmin-Didot, *l'Hellénisme en Italie*, p. 23.

luxe dont les Grecs infortunés ne peuvent plus jouir, à cause d la terrible guerre contre les Turcs. Guarino perd à son retou une des deux caisses d'ouvrages qu'il rapportait : ses cheveu en blanchissent dans l'espace d'une seule nuit. Aurispa laiss 238 manuscrits à Venise ; Philelpho en prête aux plus illustre Vénitiens, Francesco Barbaro et Léonardo Giustiniani, qui refu sent de les rendre, malgré toutes les réclamations du proprié taire. Tous les moyens sont bons pour obtenir et pour possédε ces fameux manuscrits. Les plus illustres personnages se for gloire de les avoir même volés, comme les moines du treizièm siècle, à propos des reliques [1].

Le concile de Florence vient établir un contact plus intim encore. Les Grecs arrivent par centaines : ce sont les plus riche et les plus instruits des fonctionnaires, les plus vénérés et les plu considérables des prélats. C'est Georges Scholarius et Mar d'Ephèse, c'est Gémiste Pléthon et le patriarche Joseph, c'es Amyrytzès et Isidore de Russie, c'est Syropoulos et surtout Bessa rion. Tous les Grecs déjà établis en Italie affluent à Florence on voit s'y rencontrer en même temps Nicolas Sagundini, Théo dore Gaza et Georges de Trébizonde. Les Grecs ne discutent pa seulement dans les églises, ils causent et se fréquentent; ils von dîner chez le cardinal Césarini et apprennent, dans les épanche ments intimes du festin, à mieux connaître les Italiens et dépouiller leur vieille antipathie contre eux. La mode se répan en Italie d'apprendre le grec, de le parler, de se presser sur le bancs des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes ; d les imiter, de les égaler, de savoir autant qu'eux, d'enseigne comme eux. Ambroise le Camaldule, élève de Manuel Chryso loras, harangue les prélats grecs et l'empereur dans la langue d leur pays, et concourt avec Bessarion à rédiger en grec le décre d'Union [2]. Francesco Barbaro, le noble patricien de Venise, a fa le même tour de force en 1423, et les Grecs émerveillés de l pureté de sa langue, se demandent s'il sort de l'école de Guarin ou de celle d'Homère [3]. Victorin de Feltre apprend le grec d Guarino de Vérone. Argyropoulos a pour élève Ange Politien Gémiste Pléthon révèle Platon à Cosme de Médicis, dont le rêv le plus ardent est d'établir dans sa belle capitale de Florenc

1. Tiraboschi, t. VI, 1re part., livre Ier, chap. IV, § 1 à 4.
2. Firmin Didot, p. 22. — 3. Tiraboschi, t. VI, 1re part., chap. II, par. 2(

une Académie platonicienne. A ce mutuel contact, les idées s'échangent, les haines s'apaisent, un grand courant d'intimité s'établit entre la Grèce et l'Italie. L'Union est rédigée dans un formulaire théologique : elle est encore bien plus dans l'esprit et dans le cœur des lettrés et des délicats. C'est la vraie Renaissance qui commence.

Rome fut un des foyers les plus importants pour les études nouvelles, grâce aux papes, grâce surtout à Bessarion qui, pendant cinq pontificats, reste pour ainsi dire le plénipotentiaire officiel de la Grèce en Italie et le représentant le plus respecté de la Renaissance. Les papes, à ce moment, poursuivaient une double tâche : ils avaient à défendre leurs Etats, l'épée en main, et à protéger l'étude des belles-lettres. Devenus de véritables souverains temporels, au même titre que les princes régnant à Naples, à Milan ou à Florence, ils s'entouraient comme eux de condottieri et de grammairiens; ils avaient leurs académies et leurs casernes, leurs bibliothèques et leurs arsenaux. Eugène IV fut le premier qui lança la papauté dans cette voie. Sorti victorieux des longues épreuves de sa lutte avec le concile de Bâle, il sentait le besoin, puisqu'il n'accomplissait pas la réforme des mœurs du clergé, d'opérer au moins celle de ses études et de ses goûts. Très-libéral envers les lettrés et les savants, il avait coutume de dire qu'il ne devait pas seulement aimer leur savoir, mais craindre leur dédain. Il fut l'ami et le protecteur dévoué du savant moine Ambroise Traversari, et il contribua singulièrement à le faire nommer général des Camaldules. Il choisit pour secrétaires Biondo Fiavio et Georges de Trébizonde, qui n'avaient d'autre titre à sa faveur que d'être des lettrés et des érudits. « S'il n'avait même fait autre chose que d'honorer de la pourpre le savant cardinal Bessarion, il aurait par cela seul rendu un grand service aux sciences [1]. »

Bessarion devint en effet dès le commencement de son séjour à Rome le chef de toute cette brillante pléiade de lettrés grecs et latins. C'est dans son palais qu'ils trouvaient asile, qu'ils se fréquentaient et se réunissaient. Il suffisait d'être enthousiaste des nouvelles études pour mériter sa bienveillance et devenir son familier ou son obligé. On a parlé souvent de l'Académie romaine du pape Nicolas V. Elle existait avant son élévation au

1. Tiraboschi, *id.*, § 26.

pontificat; il en était lui-même un des membres éminents; elle n'avait pas d'autre local pour ses séances que le palais de Bessarion. C'était bien l'Académie du cardinal Bessarion et non l'Académie romaine. Nulle autre encore n'existait : ce fut le premier cercle littéraire de l'Italie. Biondo Flavio [1] apportait dans ces réunions ses connaissances d'archéologue et ses goûts d'artiste. Le Pogge les égayait de ses contes licencieux et y lisait le *de Finibus* de Cicéron, qu'il était allé copier en Allemagne. Laurent Valla y rédigeait une réfutation des prétentions des papes à la donation de Constantin. Eugène IV le poursuivit à la demande de quelques cardinaux rigides, qui ne pensaient pas que l'histoire dût jamais soulever le voile des origines de la papauté (1443); mais Eugène IV n'était pas personnellement disposé à lui tenir longtemps rigueur de cette peccadille, et Bessarion, qui avait beaucoup contribué à le faire venir à Rome, obtint encore son rappel en 1447 [2]. Théodore Gaza y discutait les principes de sa fameuse grammaire grecque, et commença sa traduction latine de l'*Iliade*, qui lui prit beaucoup de temps sans l'enrichir [3]. Georges de Trébizonde de Crète, qui avait enseigné à Rome la philosophie et les belles-lettres, commença déjà ses traductions si incomplètes, si défectueuses, à cause du peu de soin qu'y mettait leur auteur [4].

Dans cette Académie, on écoute les poëtes, on encourage les débutants, on goûte les commentaires souvent pédants des érudits; quelquefois des querelles éclatent dans la gent irritable des commentateurs et des grammairiens. C'est un duel d'invectives amères et de détestables calomnies. Parfois même le poing s'en mêle, comme dans le théâtre de Pompée, où, un jour de grande fête, en présence de tous les secrétaires apostoliques, Georges de Trébizonde soufflette le Pogge et opère avec lui un touchant échange de coups de pied et de coups de bâton. Ce pugilat fort peu chevaleresque et encore moins littéraire était dans les mœurs des lettrés de ce temps, et le Pogge eut vers la même époque avec Valla une querelle qui, pour n'avoir pas été

1. V. Tiraboschi (t. VI, part. II, liv. III, ch. Ier) pour les biographies de la plupart de ces personnages.

2. « Nam Cardinalis Nicænus, vir de me optime meritus et qui ut Romam venirem mihi auctor extitit habet in opere meo partem. » (Laurent Valla, In Poggium Antidoti, lib. VI, p. 340. Édition de Bâle, 1543.)

3. V. Hody, p. 55 et seq. — 4. Tiraboschi, t. VI, p. 357. Hody, p. 102.

jusqu'aux horions, n'en était pas moins féroce et sanglante [1]. Bessarion n'arrivait pas toujours à calmer tous ces orages. Mais en sa présence il ne souffrait pas de querelles : il s'entremettait pour réconcilier les adversaires et donnait toujours tort aux violents qui refusaient son arbitrage. En général, l'autorité de son nom, le respect dont il était entouré suffisait à prévenir les conflits et à arrêter sur les lèvres les injures et les mots malsonnants prêts à éclore.

D'ailleurs il payait de sa personne et donnait le bon exemple. Dès son retour de Constantinople, il avait découvert au monastère basilien de Saint-Nicolas, près d'Otrante, les manuscrits de Coluthus et de Quintus de Smyrne [2]. Constantin Lascaris, qui ne fit que passer à Rome et ne put prendre part longtemps aux brillantes réunions de l'Académie, reçut de la main même de Bessarion ces nouveautés et d'autres encore. Bessarion faisait copier des manuscrits à Théodore Gaza. Il échangeait une correspondance suivie avec Philelpho, alors à Milan. Il lui demandait pour sa bibliothèque une *Iliade* copiée par ce même Gaza. Philelpho refusait, prodiguant les marques de respect et de vénération; mais il déclarait qu'il n'échangerait pas son *Iliade* pour tout l'or du monde : « L'avare ne donne jamais; et, s'il donne, c'est dans l'espoir de recevoir beaucoup plus. Comment échanger cette *Iliade*, quand je ne vois nulle part aucun manuscrit qui puisse lui être comparé? » Il supplia Bessarion de ne plus revenir à la charge et tint bon jusqu'à la fin [3]. A cette époque, on bravait l'inimitié d'un puissant cardinal pour ne pas se séparer d'un simple exemplaire de l'*Iliade*.

1. Le Pogge avait été accusé, par un des élèves de Valla, de s'être rendu coupable de barbarismes. Il écrivit des invectives. Laurent Valla répliqua par des antidotes et des dialogues. La querelle dura longtemps. Philelpho, si peu modéré lui-même, trouvait que la querelle allait trop loin et chercha en vain à réconcilier les deux adversaires (V. Tiraboschi, VI, p. 1057 et seq.).

2. Ce monastère de Saint-Nicolas avait une très-riche bibliothèque, qui fut détruite par les Turcs en même temps qu'Otrante, en 1480. — Constantin Lascaris a rappelé ce fait dans sa grammaire : « Poesis autem Homericissimi Quinti multo tempore ignota fuit et tanquam exstincta. Sed propius Bessarion Nicæas, cardinalis Tusculanus, ille sane quam bonus et ut Homerice dixerim similis Deo vir, plurima in nos et hanc ex Apulia cum servasset volentibus tradidit. » (V. Bandini, ch. XII.)

3. Nous avons perdu les lettres de Bessarion ou de ses secrétaires à ce propos; mais nous avons deux réponses intéressantes de Philelpho, de l'année 1448. (V. Philelphi Epist., lib. VII, p. 41.)

La rareté des livres était extrême, et jamais peut-être la passion de lire et de s'instruire n'avait été plus ardente. Aussi, entre lettrés, il n'était question que de prêts, d'échanges, d'achats de livres. C'était l'objet ordinaire de la correspondance. Bessarion, tout cardinal qu'il était, n'échappait pas à la loi commune. Après Homère, c'est un Tacite qu'il veut connaître et copier. De Bologne, où il était légat pontifical et le premier personnage de la Romagne, il est obligé de s'adresser à Venise, à un grand seigneur, à l'un des plus illustres patriciens de la grande république, à Francesco Barbaro [1]. Barbaro pouvait craindre pour ses propres ouvrages le sort de ceux que lui prêtait Philelpho; mais il ne pouvait rien refuser à un cardinal légat. Il lui adressa le Tacite avec une charmante lettre d'envoi où il déclarait aimer et estimer Bessarion autant qu'un prince.

Après avoir remercié Barbaro, Bessarion dévora l'ouvrage pendant six mois, le fit copier et le renvoya au noble patricien avec une lettre pleine d'abandon et d'un aimable badinage. Et Barbaro répondit sur le même ton, heureux de retrouver son Tacite et d'avoir obligé Bessarion [2]. En chemin, le Tacite avait fait un petit enfant : ainsi se formaient les bibliothèques, lentement, à grands frais, à cette époque déshéritée où l'imprimerie n'était pas encore en usage. Nous qui avons le bonheur de trouver partout des livres et à si bas prix, pouvons-nous comprendre aujourd'hui toutes les souffrances de ces érudits, de ces lettrés affamés de connaissances dans l'extrême détresse où ils vivaient?

Bessarion, fort instruit dans la littérature latine, avait bien

1. Francesco Barbaro (1398-1454), d'une des premières familles patriciennes de Venise, fut l'un des promoteurs les plus puissants et les plus célèbres de la Renaissance. Il exerça de hautes charges : podestat, il gouverna, au nom de Venise, Trévise et plusieurs autres villes; général, il repoussa, de concert avec Gattamelata, toutes les attaques de Piccinino: ambassadeur, il représenta sa patrie à Florence auprès de Cosme de Médicis à l'époque du concile. Cet homme d'État ne crut pas déchoir en devenant homme de lettres. Il eut pour maîtres Jean de Ravenne, Victorin de Feltre et Guarino de Vérone. A vingt-trois ans, il harangua en grec Jean Paléologue, le futur empereur, lors de son premier passage à Venise. Les Grecs émerveillés se demandaient s'il sortait de l'école de Guarino ou de celle d'Homère. Il réconcilia le Pogge avec Guarino et Laurent Valla, Niccolo Niccoli avec Philelpho et Léonard l'Arétin. Il eut surtout la passion des manuscrits. Il en recueillit de tous côtés et en laissa à sa mort une très-riche collection. (Tiraboschi, t. VI, part. I, chap. II, § 24.)

2. Les deux lettres de Barbaro et celles de Bessarion sont dans le recueil des lettres de Barbaro (Ep. 229-232).

plus à faire pour répandre parmi les Italiens le goût de la langue et de la littérature grecques. Pour cela, il était nécessaire de multiplier les traductions. Il nous reste quelques témoignages des efforts qu'il accomplit en ce sens. Il encouragea Georges de Trébizonde, qui avait soutenu avec acharnement la cause du pape et des Latins dans la querelle entre les deux Eglises, à traduire en latin le livre de saint Basile contre Eunomius sur le Saint-Esprit. Quand l'ouvrage fut achevé, Bessarion le fit précéder d'une préface dédicatoire à Eugène IV. Elle nous est parvenue en manuscrit. Bessarion commence par un éloge ingénieux et convaincu du pontife, dont il rappelle les grands bienfaits envers lui. Il cite les nombreuses Eglises orientales réconciliées par Eugène IV avec le catholicisme romain. Comment mieux reconnaître un si grand service rendu à toute la chrétienté qu'en lui offrant un ouvrage où saint Basile combat éloquemment l'hérésie d'Eunomius contre le Saint-Esprit? C'est donc pour le pape que Bessarion l'a fait traduire par Georges de Trébizonde. Le présent est petit, mais l'œuvre est importante, à cause du sujet qu'elle traite. Il supplie le pape de l'accepter avec bienveillance [1]. On sent dans cette préface la déférence de Bessarion pour le pape, le ton de protection un peu dédaigneux qu'il affecte à l'égard de Georges de Trébizonde; enfin le grand souvenir du concile de Florence et de la réconciliation des deux Eglises, qui a inspiré cette traduction. Georges de Trébizonde, dans sa préface adressée à Bessarion, ne tarit pas d'éloges sur la protection éclairée qu'il reçoit du cardinal. Il lui demande de revoir, de corriger sa traduction : lui seul peut y mettre la dernière main, la rendre lisible et acceptable, à cause de sa science de la théologie.

1. Voy. manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 1703. Ce manuscrit, sur papier, de la fin du XVI° siècle, contient 99 feuilles et renferme les ouvrages suivants :

1° La lettre de Bessarion à Eugène IV sur l'ouvrage de saint Basile;

2° La lettre de Georges de Trébizonde à Bessarion, qui lui avait commandé ce travail (fol. 2);

3° La traduction (fol. 3 à fol. 88);

4° Le discours de saint Basile aux jeunes gens sur les études auxquelles il faut se livrer, traduit par Léonard l'Arétin (fol. 88 à 94);

5° L'homélie pour le jour de la Nativité, traduite en latin par Bessarion avec une lettre servant de préface adressée à Thomas de Sarzane, plus tard Nicolas V (fol. 85-99).

Nous publions en appendice les deux lettres de Bessarion (V. l'appendice n° II).

On trouve dans le même manuscrit un essai de la main de Bessarion : c'est la traduction d'une courte homélie de saint Basile pour le jour de la nativité du Seigneur, avec une lettre de dédicace à Thomas de Sarzane. Celui-ci était alors un des habitués des réunions de l'Académie. Il exhorta vivement Bessarion à traduire cette courte homélie de saint Basile. Bessarion se rendit à son désir. Sa lettre est assez enchevêtrée; sa traduction est souvent obscure : on sent dans cette œuvre de début l'hésitation et la lourdeur de style d'un traducteur inexpérimenté encore et peu versé dans la langue latine, qu'il devait manier plus tard avec tant d'élégance. Il traite Thomas de Sarzane non comme un protégé, mais comme un égal, et il lui fait surtout l'honneur de sa passion pour les belles-lettres.

Deux autres préfaces méritent d'être signalées. La première est adressée au cardinal Julien [1]. Il lui dédie et lui adresse sa traduction de Xénophon sur les faits et gestes mémorables de Socrate. La lettre est d'un latin embarrassé et qui semble trahir encore une certaine inexpérience de la langue. La traduction est d'un style plus élégant et plus facile. La préface est certainement une œuvre de jeunesse. Bessarion s'adresse au cardinal Julien comme à un maître auquel il rend compte de ses études et de ses progrès. Il a sans doute remanié et refondu plus tard sa traduction pour lui donner sa forme définitive. Bessarion traduisait probablement pour la première fois cette œuvre de Xénophon. Sa traduction a été presque intégralement reproduite dans l'édition de Jean Lœwenklau (Leunclavius) qui est considérée encore de nos jours comme la traduction latine classique de Xénophon et que Gail a rééditée. Bessarion en est le premier auteur, et il a eu l'honneur de donner la première version de l'un des importants ouvrages de Xénophon. Elle est à la fois très-littérale et très-littéraire : ce sont les qualités les plus importantes d'une traduction [2].

L'autre préface est adressée au roi de Naples Alphonse le Magnanime : elle précède la traduction très-importante de la

1. C'est le cardinal Julien Césarini qui a été l'un des premiers protecteurs de Bessarion et qui l'a guidé lors de ses premières études latines.
2. Cette traduction a été publiée à Louvain en 1533. Nous l'avons trouvée dans un recueil édité à Bâle en 1541 et qui commence par Pausanias. H. Estienne, dans ses deux éditions de 1561 et de 1581, a publié une récension nouvelle du texte de Xénophon. Les quatre éditions de Lœwenklau sont de Bâle, 1569 et 1572, de Francfort, 1594 et 1596.

Métaphysique d'Aristote. Les œuvres d'Aristote avaient été déjà traduites en latin; mais dans quel latin, et avec quelle exactitude! Une nouvelle traduction était nécessaire. Nicolas V eut l'idée, dès l'époque qui précéda son avénement au trône pontifical, de la demander à une réunion d'hommes exercés dans l'étude des deux langues. Il s'adressa au roi Alphonse, adepte fervent de la Renaissance, pour qu'il obtînt de Bessarion la traduction de la *Métaphysique*. Bessarion se mit à l'œuvre. Sa préface explique toute cette négociation, qui ne dut pas être très-compliquée, à cause des goûts littéraires du cardinal : elle contient, outre l'annonce de son travail, un très-vif éloge d'Alphonse le Magnanime et de Thomas de Sarzane devenu pape, et tous les deux amis et protecteurs de Bessarion [1]. Ainsi le cardinal était dès cette époque en relation littéraire avec le plus puissant souverain de l'Italie. Et il se préparait tout naturellement au rôle de diplomate officieux qu'il devait jouer bientôt après à la cour de Naples, lorsque le roi Alphonse fit à l'envoyé du Saint-Siége un accueil si flatteur.

Cette traduction d'une des œuvres les plus étendues et les plus difficiles d'Aristote exigeait un long et consciencieux travail. Bessarion s'y trouvait tout préparé par ses longues études philosophiques. Mais cette longue communion avec Aristote ne fit aucun tort à Platon. Bessarion se sentait naturellement porté vers le divin maître : il en avait été nourri dès le jeune âge ; il le connaissait à fond et l'aimait passionnément. La rigueur un peu sèche d'Aristote et ses déductions sévères lui firent peut-être goûter encore plus l'abondance, le charme et le parfum de poésie et d'idéal qui s'échappe des brillants dialogues de Platon. On doit reconnaître cependant que Bessarion était mieux préparé que personne au rôle d'arbitre et de conciliateur entre les deux philosophes. La traduction de Théophraste est à la suite de celle d'Aristote : les deux ouvrages semblent faire corps, le second est pour ainsi dire la suite du premier. Bessarion ne les sépare que par un fort court avertissement au lecteur.

Ces deux traductions durent être fort agréables à Nicolas V, cet intelligent restaurateur des études antiques. Quoique promu

1. Cette préface se trouve, ainsi que la traduction d'Aristote et de Théophraste, dans un recueil intitulé *Bessarionis Opera*, qui contient aussi toutes les œuvres contre le calomniateur de Platon (Venise, fol. 1516, chez Alde).

tout récemment à la dignité de cardinal, il était devenu pape à la mort d'Eugène IV, et son goût pour les lettres n'avait pas été un de ses moindres titres aux suffrages du Sacré-Collége. C'est qu'en effet Thomas de Sarzane leur devait tout. Il fut le protecteur le plus actif des lettrés. « Sous lui, Rome, comme le dit Tiraboschi, reprit son ancienne majesté, et la cour pontificale devint le centre de l'honnêteté et du savoir. »

Tous les familiers de Bessarion devinrent aussi les protégés du pontife. Le Pogge, soutenu par ses libéralités, entreprit de traduire Diodore de Sicile ; Laurent Valla reçut 500 écus d'or pour sa traduction de Thucydide, Guarino 1,500 pour celle de Strabon [1]. Nicolas V alla jusqu'à offrir à Philelpho une maison à Rome et 10,000 écus d'or déposés à l'avance chez un banquier, qu'il toucherait le jour où il aurait terminé la traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cette traduction lui tenait particulièrement à cœur. Horazio Romani traduisit quelques livres d'Homère « dignes de l'original ». Pour cela seulement, il reçut des marques de la faveur du pontife. Pierre Candido Decembrio, Georges Castellani, l'architecte Alberto de Florence faisaient de même partie de son entourage habituel. Il attira à Rome le savant Gianozzo Manetti et le retint par le titre de secrétaire apostolique et la promesse d'une pension de 600 écus. Il acheta en quantité des vases d'or et d'argent, des mobiliers précieux, des ornements sacerdotaux pour les églises. Il aimait à collectionner les œuvres d'art ou de prix. Il doubla ou tripla même le mobilier du palais pontifical. Il avait la prétention de connaître et de protéger tous ceux qui se livraient au culte des lettres. Un jour, on lui soutenait qu'il ne connaissait pas tous les bons poëtes vivant à Rome. « Ils ne peuvent être tels que vous le dites ; car, s'ils étaient bons poëtes, pourquoi ne viendraient-ils pas à moi, qui reçois même les mauvais [2] ? »

Mais son œuvre capitale, celle à laquelle il consacra toute sa vie, ce fut la formation de la Bibliothèque vaticane. Il fut à cette époque le grand racoleur de manuscrits : il envoya des agents en Grèce, en Allemagne, en France et même en Angleterre, afin d'en recueillir à tout prix ; il fit copier à grands frais ceux qu'il ne pouvait acheter. Il dépensa pour cela 40,000 écus d'or. Il put

1. Le nummus aureus dont il est question dans toutes ces sommes est le synonyme du ducat et vaut 12 francs de notre monnaie.

2. Pie II, *Cosmogr.*, EUROPE, ch. LVIII, et Tiraboschi, *loc. cit.*

enfin ouvrir à Saint-Pierre une bibliothèque à l'usage de toute la cour de Rome. Elle contenait plus de 3,000 volumes anciens et modernes : ce fut la fameuse Bibliothèque vaticane ; il en confia la garde à un grammairien, Jean Tortelli [1].

On comprend que la faveur de Bessarion s'accrut singulièrement sous ce pontife si dévoué aux lettres. Bessarion devint son conseiller intime, l'associé de toutes ses bonnes œuvres littéraires et l'inspirateur de ses grandes fondations. Il reçut le digne prix de tant d'efforts intelligents. Le 5 mars 1449, il fut créé par le pape Nicolas V évêque de Sabine : toute la Sabine était comprise dans ce diocèse. Puis le 2 mai suivant, une vacance étant venue à se produire, il devint évêque de Tusculum. C'était un siége important : celui qui l'occupait était considéré comme un des sept collatéraux du pape et avait la sixième place aux offices célébrés en présence du pontife dans la grande basilique de Saint-Jean de Latran [2]. Ce n'était encore que le commencement de la haute faveur dont il allait jouir sous ce même pontife Nicolas V.

1. Tirab. *Id.*, ch. IV, § 17. — Jean Tortelli d'Arezzo avait écrit un livre sur l'orthographe. (Pie II, *Cosmogr.*, EUROPE.)

2. Ughelli, *Italia sacra*, p. 277. — Les comtes de Tusculum, au moyen âge, avaient été les plus puissants, et en même temps les plus turbulents vassaux du Saint-Siége. Les évêques avaient hérité d'une grande partie de l'autorité des comtes.

CHAPITRE V

LÉGATION DE BESSARION A BOLOGNE (1450-1455)

La légation de Bessarion nous donne l'occasion d'étudier avec détail la situation des Etats pontificaux vers le milieu du quinzième siècle. — A cette époque, la papauté avait perdu en grande partie l'immense prestige dont elle avait joui pendant tant de siècles. La captivité de Babylone et le grand schisme avaient été pour elle de longues périodes d'éclipse. Le grand schisme venait seulement de finir en 1449 par l'abdication de Félix V, habilement négociée par le pontife légitime Nicolas V. Les papes, devenus des souverains temporels, étaient obligés de combattre par les mêmes armes que les autres princes italiens. Ils prétendaient encore à la suprématie universelle, et ils n'étaient pas maîtres dans leurs Etats. Ils couronnaient les empereurs, et souvent ils erraient de château en château, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un prélat ou un seigneur qui leur fît l'aumône de l'hospitalité. Contraints d'opposer la force à la force, ils s'adressèrent, comme tous les souverains de l'Italie, à des condottieri. Les citoyens enrichis refusaient de porter les armes ; ils les confiaient à des mercenaires, toujours au service du plus offrant. Ceux-ci épargnaient leurs troupes, qui constituaient toute leur fortune. Ils faisaient la guerre par évolutions savantes, par marches et par contre-marches. C'était une sorte de jeu d'échecs savant et compliqué, où chacun des chefs cherchait à faire mat l'adversaire en lui enlevant par la ruse ou par la force ses tours, ses cavaliers, tous ses appuis. On faisait plus de prisonniers que de victimes : la vie du soldat était plus épargnée qu'en France.

Mais les habitants des campagnes et des villes n'étaient guère mieux traités que par les houspilleurs et les écorcheurs. Le récit des guerres de cette époque se résume en prises de villes, incendies, massacres des citoyens, confiscations, exil en masse de la faction contraire. Les chefs eux-mêmes n'étaient rien moins qu'assurés de faire fortune, même après la victoire. Pour un Sforza qui y gagnait des principautés, combien de Carmagnola y perdaient la tête !

Les débuts du pontificat d'Eugène IV avaient été une des époques les plus agitées et les plus malheureuses pour les États pontificaux. Le concile de Bâle méconnaissait l'autorité du pontife. Eugène IV d'abord bien accueilli par les Romains avait été en 1433 saisi par eux à la suite d'une révolte, gardé à vue à Sainte-Marie in Trastevere. Mais il avait trompé la vigilance de ses gardiens ; il put s'enfuir déguisé, traversa le Tibre sur une embarcation et se sauva de Rome, bien qu'il eût été reconnu et criblé de traits et de flèches [1]. Il put atteindre Florence. Mais le patrimoine de Saint-Pierre était ravagé par François Sforza et Forte Bracchio, les deux condottieri du souverain de Milan Philippe-Marie Visconti. Les Orsini, alliés aux Vitelli, tenaient la campagne à l'ouest; les Colonna avec les Savelli et les Conti se cantonnaient dans la Sabine ; tous faisaient le métier de condottieri, désolaient la campagne de Rome, dont les rares habitants fuyaient au loin et laissaient le champ libre à la malaria. Les papes devenaient tout à fait impuissants dans la Romagne, dans les Marches et dans l'Ombrie. Une foule de petits tyranneaux condottieri ou possesseurs de châteaux forts s'érigeaient en maîtres souverains. — Ferrare était définitivement à la maison d'Este. Ravenne et Cervia étaient passés sous la domination des Vénitiens en 1440. A Faenza et à Imola régnaient les Manfredi ; à Forli, les Ordelaffi ; à Rimini et à Cesène, les Malatesta; à Pesaro, un peu plus tard, une branche des Sforza ; à Urbin, les Montefeltri étaient les maîtres depuis 1375, et l'un d'eux, Eudes-Antoine, fut créé duc par Eugène IV en 1442. Pérouse était disputée entre les Oddi et les Baglioni ; Citta del Castello obéit aux Vitelli. Tous ces feudataires du Saint-Siége avaient au-dessous d'eux des vassaux qui visaient à l'indépendance, comme ils y aspiraient eux-mêmes à l'égard du pape. Souvent

1. Pie II, *Cosmographie*, Europe, ch. LVIII.

ils défendaient les papes, afin d'en obtenir la confirmation des titres qu'ils avaient usurpés; plus souvent encore, ils les combattaient, afin de s'agrandir. La papauté temporelle semblait devoir sombrer au milieu de toutes ces révoltes et de ces guerres civiles [1].

Cependant, si l'Italie ne pouvait pas atteindre à une réelle unité, il y avait une secrète tendance à la formation de grands Etats, capables de se pondérer mutuellement et d'établir un équilibre pacifique à la place de toutes les révolutions qui désolaient la péninsule. Les domaines du Saint-Siége formaient entre la Toscane et le royaume de Naples autre chose qu'une expression géographique et, à cause de cela, ne pouvaient pas disparaître à ce moment. Cosme de Médicis, qui fondait alors à Florence la puissance de sa maison, était intéressé à ne pas laisser prendre à la maison de Visconti de trop grands développements. Il fit alliance avec le pape, réconcilia avec lui François Sforza, que le cardinal Capranica, commandant les troupes pontificales, avait plusieurs fois attaqué près d'Ancône. Nicolas Piccinino [2], le nouveau condottieri des Visconti, fut battu par les Florentins à Barga (1437). Louis Mezzarota, de Padoue, général des troupes pontificales, concourut à cette victoire et y gagna le chapeau de cardinal. Bientôt il put rentrer dans Rome, dont les habitants se repentaient d'avoir chassé le pape. Il vint à l'avance s'assurer de la fidélité de la ville éternelle. Le pape y rentra en 1443 et y transporta le concile de Florence [3]. Ainsi les papes se défendaient par l'épée, en même temps qu'ils s'illustraient par leur savoir. Ils imitaient les princes d'Italie, payant comme eux des condottieri et pensionnant des érudits et des lettrés.

Depuis ce retour d'Eugène IV, les papes ne furent plus chassés de Rome au quinzième siècle. Leur domination s'affermit, leurs Etats s'agrandirent, et Eugène IV put mourir pacifiquement à

1. Voy. Tiraboschi, t. VI, p. 1 et seq., et de Cherrier, *Histoire de Charles VIII*, t. I, p. 267 et seq. Pie II, Europe, ch. LVIII et LIX.

2. Voir dans Pie II, *Cosmogr.*, Europe, ch. LIX, un très-curieux parallèle entre Nicolas Piccinino (ainsi appelé à cause de sa très-petite taille) et François Sforza. Pie II accorde la supériorité à Sforza, parce qu'il a battu Piccinino.

3. Aubéry, *Histoire générale des cardinaux*, t. II, biographie de Dominique Capranica, de Jean Vitelleschi et de Louis Mezzarotta. Le décret qui ordonne la translation du concile à Rome est du 26 avril 1442. (Labbe, t. XIII, col. 12-18. — Héfélé, t. XI, p. 539.)

Rome. Un des premiers actes de son successeur Nicolas V fut de traiter avec l'antipape Félix V, qui avait été proclamé par le concile de Bâle en novembre 1439. Le concile de Bâle se transporta à Lausanne et résolut de se prêter de bonne grâce aux négociations que le roi de France Charles VII lui conseillait d'engager avec le pape légitime pour faire cesser le schisme. La négociation fut en même temps un négoce; on peut la ramener à cette simple clause : l'antipape abdiquait· mais il était largement indemnisé. Il fut convenu en effet que Félix V garderait le titre de cardinal et qu'il aurait le premier siége après le pape. Il serait son légat perpétuel en Savoie et en Piémont. Il conserverait la juridiction dans toute l'étendue des diocèses d'Aoste, de Lausanne, de Bâle, de Strasbourg, de Constance, de Coire, de Sitten, c'est-à-dire dans tous les territoires qui lui étaient restés fidèles. Félix V, redevenu Amédée de Savoie, comme devant, mourut à Ripaille, deux ans après son abdication [1].

Ainsi Nicolas V achevait heureusement l'œuvre déjà poussée si loin par son prédécesseur Eugène IV. Pour bien constater sa puissance, il publia en 1450 un grand jubilé. C'était la fête de l'Eglise et du pape après la réconciliation. Une foule énorme s'y rendit. On s'étouffait à Rome, et soixante-treize personnes périrent noyées dans le Tibre à cause de la presse. La papauté parut avoir recouvré tout son prestige. La guerre continuait cependant en Romagne. Astorgo Agnese, légat du pape, y mourut prisonnier de Nicolas Piccinino (1451). A Rome, même les papes n'étaient pas tout à fait en sûreté. Un noble Romain du nom de Stephano Porcaro, épris des idées de Rienzi et d'Arnaud de Brescia, avait résolu comme eux de donner à Rome la liberté. Une première fois, le sénateur de Rome se contenta de disperser les groupes et d'exiler le malencontreux orateur à Bologne; il devait se présenter chaque jour devant Bessarion, alors légat pontifical dans cette ville. Mais Stephano Porcaro ne fut pas désarmé par cette magnanimité du pape; il continua de conspirer, et après avoir réuni quelques complices il s'enfuit en secret.

1. Le pape devait se lever à son entrée dans le consistoire. Amédée de Savoie (Félix V) devait, en outre, retenir toutes les marques du souverain pontificat, excepté l'anneau du pêcheur, le baisement de pied, le baldaquin et le droit de faire porter devant soi le Saint-Sacrement. Il pouvait marcher avec la croix hors des limites des terres comprises dans sa légation, et ne serait tenu de comparaître, pour aucune affaire, en cour de Rome (Aubéry, t. II, biogr. d'Amédée de Savoie).

Bessarion se hâta de donner avis de sa fuite à Nicolas V [1]. En effet, Porcaro revint à Rome, arma ses amis, souleva les endettés et les misérables, et chercha à s'emparer par un heureux coup de main du château Saint-Ange. La tentative avorta misérablement. Porcaro avait parlé longuement devant une réunion de ses complices, oubliant que la première condition de réussite d'une pareille affaire, c'est le secret. Nicolas V fit saisir ses compagnons; un seul s'échappa, Baptiste Sciarra, sorte d'Hercule qui s'ouvrit un chemin à la force du poing. Porcaro, qui s'était caché, fut découvert, tapi au fond d'un coffre, chez sa sœur. Il fut pendu haut et court au château Saint-Ange. Leurs complices subirent le même supplice au Capitole. Leurs cadavres restèrent longtemps exposés pour terrifier ceux qui seraient tentés de les imiter, comme on cloue les chouettes sur la porte des fermes dans les villages (1453) [2]. Bessarion, par ses avis, avait sauvé la vie au pape et aux cardinaux.

Nicolas V avait reconquis Rome après bien des efforts. Il craignait que Bologne, la seconde ville des Etats pontificaux, ne devînt, grâce aux continuelles séditions dont elle était troublée, la proie des Vénitiens, du duc de Milan ou de la république de Florence. Il était urgent d'éviter un semblable malheur. Il fallait reconquérir et pacifier Bologne, comme lui-même avait fait à Rome. Il nomma Bessarion légat pontifical à Bologne et dans toute l'Emilie (1450) [3]. Les Bolonais avaient été très-Guelfes durant tout le moyen âge. Dès l'époque de Frédéric II, ils avaient retenu prisonnier son fils chéri Enzio. A la suite des querelles entre les Geremeï, chefs des Guelfes, et les Lambertazzi, chefs des Gibelins, Bologne avait appelé le pape à son aide (1327), puis elle avait été vendue à un Visconti, archevêque de Milan, puis érigée en république (1376), puis dominée par les Bentivogli qui prétendaient être les descendants d'Enzio (1401) [4]. Pendant

1. V. Gregorius, *Geschichte der Stadt Rom in Mittelalter*, t. VIII, p. 132, et Marino Sanudo dans Muratori, t. XXII, p. 1146.

2. Pie II, *Cosmographie*, Europe, chap. LIII.

3. « Legatum cum summâ auctoritate præficit. » (Platina, col. 108.) Bessarion, dans tous les documents, prend le titre de cardinal-évêque de Tusculum, légat *de latere* de la cité de Bologne, de l'exarchat de Ravenne et de la province apostolique de Romagne. Ce qui prouve que Ravenne, bien que conquis par les Vénitiens, était encore sous la dépendance officielle du Saint-Siége. (V. Migne, t. CLXI, col. 117 et seq.)

4. Lucia Vendagoli vint consoler Enzio pendant sa captivité de vingt-

toute la première moitié du quinzième siècle, la ville passa par une série lamentable de révolutions intérieures et de guerres civiles compliquées de massacres sanglants [1].

Le plus tragique épisode de cette tragique histoire eut lieu en 1345. Il est raconté tout au long par Pie II [2]. « Bologne, qu'on peut appeler moins la mère des études que la nourricière des séditions, sœur de la cité de Gênes, constante seulement dans l'inconstance, exila les Lambecari en massacrant beaucoup de citoyens, et choisit pour chef Cosme Ceneduli. Les chefs de cette révolution, Baptiste Ceneduli et Annibal Bentivogli, étaient tous deux sanguinaires, tous deux connus par leurs meurtres. Quoique unis par les sacrements, ils n'en devinrent pas plus amis. Annibal venait de tenir sur les fonts baptismaux le fils de Baptiste. Il suit son compère pour voir la mère de l'enfant. Mais, pendant qu'il lui prend la main et la félicite de son heureuse délivrance, il est massacré soudain par les gardes de Baptiste, de telle sorte qu'on vit bien que le baptême avait été recherché comme une occasion de commettre le crime et non de maintenir l'alliance. » Alors commence une nouvelle litanie de prises d'armes et de boucheries sanglantes : les amis d'Annibal courent aux armes, mettent en fuite leurs adversaires, occupent la place publique. Baptiste Ceneduli, réfugié dans une caverne, est découvert sur la dénonciation d'un enfant. On allume du feu à l'entrée de la caverne; on force le malheureux à sortir; on le perce de coups. Les impitoyables ennemis insultent son cadavre, lui arrachent le cœur avec les dents, boivent son sang et finissent par faire un feu de joie de ses restes pantelants et mutilés. Telle est la férocité avec laquelle les Italiens pratiquent la vendetta en 1445 [3].

Le pape Eugène IV n'avait pas été étranger à toute cette affaire. Il détestait les Bentivogli et avait contribué à faire tuer Annibal. Pendant ce temps était caché à Florence Xantho Bentivogli, qu'Eugène IV avait autrefois ordonné ou permis de tuer. « Né hors du mariage, il soutenait une vie misérable en pratiquant le métier de tisserand, et il ne savait pas de quel père il était né. Les Bolonais le rappellent malgré ses refus; ils le ramè-

deux ans; et, d'après une légende romanesque, les Bentivogli seraient descendus de cette liaison sous l'œil du seigneur.

1. Zeller, *Hist. d'Italie*, ch. XII, *passim*.

2. Pie II, *Cosmog.*, EUROPE, ch. LIII. — Platina, col. 108. — 3. Pie II, *id.*

nent dans sa patrie presque à son corps défendant. De tisserand ils le font chevalier; ils lui confient la tutelle du fils d'Annibal et le principat de la République [1]. » C'est un coup de théâtre comme il y en a tant dans l'histoire de ces républiques italiennes, si confuse et si mouvementée. Xantho semble par son courage et par sa modération mériter ce poste élevé; il apparaît à tous comme le digne fils d'Hercule. Mais les exilés du parti de Ceneduli veulent surprendre Bologne la nuit. Il réussit à les chasser. Les troubles civils recommencent. On se croirait dans la Grèce du temps de la guerre du Péloponèse, à Corcyre ou à Potidée, dans quelqu'une de ces républiques dégénérées où l'un des partis vainqueurs proscrivait en masse le parti opposé.

C'est dans cet antre d'assassins et de brigands que fut envoyé Bessarion. Bologne avait dédaigné les études pour les séditions et les carnages. Les condottieri du quinzième siècle s'y montraient aussi féroces que les rois lombards. Leur histoire est une histoire d'oiseaux de proie, de milans et de corbeaux. Combien était difficile, au milieu de toutes ces passions surexcitées, de cette sauvagerie débordante, de cette fièvre de sang et de vengeance, le rôle d'un ministre de paix! Quelle dextérité, quelle souplesse, quelle prudence, quelle autorité il faut lui supposer pour réussir, surtout à une époque où le prestige de l'Eglise s'était affaibli, où un légat du pape n'était plus respecté qu'en raison de sa valeur personnelle et de son propre génie!

Bessarion montra à la fois beaucoup d'énergie et beaucoup d'habileté. Il eut l'art de s'élever au-dessus des partis. Il le pouvait d'autant plus facilement qu'il n'était pas Italien; Grec, il n'était pas obligé de choisir entre les Guelfes et les Gibelins, ces vieux drapeaux démodés qui servaient encore d'enseignes dans les guerres civiles. De plus, il n'arrivait pas à Bologne avec les sentiments d'un de ces tyrans élus par une faction, qui cherche à s'affermir par la ruse et par la force, un de ces hommes pervers et fourbes, selon le cœur de Machiavel. Bessarion pouvait être impartial et rétablir à Bologne le régime de la justice et de la loi. Il travailla à calmer les passions populaires, à punir les chefs des troubles et des révoltes, à poursuivre énergiquement les assassins, les incendiaires qui étaient si longtemps restés les

1. Pie II, *Cosmog.*, EUROPE, LIII.

maîtres de la malheureuse cité. Il donna surtout l'exemple du travail, du dévouement aux devoirs, des bonnes mœurs et de la vertu. Quand l'exemple vient de haut, il se répand vite : les enseignements pratiques de Bessarion ne furent pas perdus. Malgré les malheurs publics et les deuils privés, le luxe était extrême. Nouveau Caton, Bessarion entreprit de réformer les mœurs et d'arrêter la corruption au moyen d'une loi somptuaire. Chaque classe des citoyens fut distinguée par son costume, et il défendit sous des peines sévères l'usage des vêtements précieux, tissés ou brodés de fils d'or. Grâce à ce zèle attentif et intelligent, les mœurs s'adoucirent, le calme revint : les Bolonais s'appliquèrent aux arts de la paix. Ils avaient confiance dans Bessarion : ils le prenaient pour arbitre de leurs querelles, sûrs que son jugement serait le jugement de Dieu. Il se montrait affable pour tous; sa porte était ouverte aux plus humbles; il écoutait les plaintes des pauvres et des malheureux. On eût dit saint Louis sous le chêne légendaire de Vincennes. Il s'appliquait surtout à être le grand justicier de la ville [1].

Politiquement, il s'appuya sur Xantho Bentivogli, qui était déjà parvenu à ramener un peu d'ordre à Bologne. Mais il ne s'asservit pas à lui : il sut lui faire comprendre, quoiqu'il n'eût pas de forces matérielles à sa disposition, qu'il était à Bologne le représentant du pape, c'est-à-dire du suzerain. Quand Xantho Bentivogli, fier de l'appui de sa faction, voulut le braver, Bessarion, sous les yeux du peuple, lui résista avec fermeté et montra qu'il ne manquait pas de courage pour maintenir son rang et faire respecter sa dignité [2]. Mais Xantho n'était que le tuteur du fils d'Annibal, Louis Bentivogli. Bessarion fit envoyer ce dernier à Rome auprès du pape comme ambassadeur de Bologne. C'était une sorte d'otage qui lui servait de garantie contre l'ambition des Bentivogli. Nicolas V le retint longtemps, sous prétexte qu'il avait la goutte et ne pouvait s'occuper des affaires de Bologne. Il le renvoya au commencement de 1454, et, par un bref adressé au gonfalonier de justice et aux seize réformateurs d'État de la

1. Platina, col. 108 et 109. — Bandini, chap. XXI et XXII. — Lettres du cardinal de Pavie (Epist. 127).

2. « Xantho Bentivolo, potentiâ factionis suæ quæ una Bononiæ poterat aliquando insolescenti, sic resistit in oculis populi ut et cæteris exemplo esset, et noscerent alii non deesse animum præsidi ad tuendam dignitatem officii. » (Card. de Pavie, Epist. 127.)

cité de Bologne, il le créa chevalier et comte du palais sacré. Il lui fit cadeau de l'épée qui tous les ans, le jour de Noël, est portée aux matines et à la messe devant le souverain pontife [1].

C'est Bessarion qui fut chargé au nom du pontife de la remettre lui-même à Louis Bentivogli. Il lui adressa à cette occasion un discours important. Bessarion fit d'abord ressortir combien était grand l'honneur déféré à Bentivogli. « Cette épée, dit-il, est celle que, suivant un antique et précieux usage, le pontife romain fait porter devant lui chaque année la nuit de Noël et déposer sur l'autel, où elle reste jusqu'à la fin de l'office divin. Après cela, le pontife en fait présent à Sa Majesté impériale, à quelque roi ou prince de haut rang : nul n'est si élevé en dignité qu'il n'estime ce présent comme un grand honneur. » Il rappela que ce glaive était le symbole visible de la double puissance du pape : « Le souverain pontife, vicaire de Dieu, a le pouvoir de lier et de délier sur terre ce qui sera lié et délié dans les cieux. Il a de plus, en droit propre, ce pouvoir terrestre et temporel [2] dont l'évangéliste saint Luc parle manifestement quand il dit : Voici deux glaives... et pourquoi deux glaives? Parce que l'un signifie la puissance spirituelle et l'autre la puissance temporelle. » Il termine en faisant une longue et pompeuse énumération de toutes les vertus de Louis Bentivogli : il célèbre sa justice, sa bonne foi, sa vigilance, son patriotisme. Bessarion fait sans doute plutôt l'éloge des vertus qu'il souhaite à Bentivogli que de celles dont il est réellement orné. — Ce discours contient donc, dans la bouche de Bessarion, une déclaration des principes et des pré-

1. Le discours de Bessarion et le bref de Nicolas V sont cités en note par Bandini (chap. XXII). Nous avons été assez heureux pour les retrouver à la bibliothèque de Saint-Marc, dans un très-curieux petit volume, sous le titre suivant : *Bentivoli virtutis, et nobilitatis insignia*, per Jacobus Antonius de Bergamoriis, Bologne, 1690, in-8°. — En tête du volume se trouve une vignette tirée d'un manuscrit du xv° siècle, qui représente Louis Bentivogli à genoux devant le pape et recevant une épée en présence de deux cardinaux. Au-dessous, formant l'ornementation de la lettre initiale, le portrait de Bessarion avec nez fortement arqué, longue barbe et capuchon de moine. Tout au bas de la vignette, les armes de Bessarion à côté de celles de Nicolas V, et de l'autre côté, celles d'un autre prélat. Ajoutons que ce de Bergamoriis n'a probablement pas su déchiffrer le manuscrit, surtout au commencement du discours, qui est incompréhensible. Ce manuscrit existe au Vatican, n° 4937, p. 95. Mais l'entrée de la bibliothèque du Vatican ne nous a pas été accordée.

2. « Ut terrenam hanc et temporalem potestatem proprio jure possideat. »

tentions que soutenait encore la papauté à disposer des deux glaives. Dans l'étendue de ses domaines, le pape avait pour lui le droit absolu. Il était le suzerain de Bentivogli : il pouvait lui conférer ou lui faire conférer par ses représentants le glaive du commandement.

Ainsi Bessarion avait opposé habilement les uns aux autres les Lambecari, les Ceneduli, les Bentivogli. Il avait opposé à Xantho, devenu trop puissant, Louis Bentivogli. Il avait ramené la paix dans la cité et dans les cœurs. Aussi, lorsque Frédéric III entreprit le voyage d'Italie afin de reconquérir tous les droits de l'empire, comme le pape venait de reconquérir tous ceux du Saint-Siége (1452), il passa par Bologne : il salua dans Bessarion le digne représentant du souverain pontife; il y fut complimenté au nom des Bolonais par le jeune Niccolo Perotti, secrétaire du cardinal et professeur à Bologne, qui reçut de Frédéric III la couronne de lauriers [1]. Le malheureux César avait espéré entrer en vainqueur en Italie : la diète allemande, au lieu d'une armée, lui accorda à peine une escorte, 1,000 cavaliers et 2,000 fantassins. Frédéric fit semblant de ne pas s'apercevoir que ses commissaires avaient été bravés et chassés par les Milanais. Aux portes de Rome, Nicolas V arrêta Frédéric et lui fit jurer qu'il n'attenterait pas aux libertés de la ville et aux droits du pontife. Serment bien inutile : l'empereur eût voulu y manquer qu'il ne le pouvait pas. Il reçut de la main du pape sa fiancée Eléonore de Portugal, nièce d'Alphonse, roi de Naples. Le jour du sacre (19 mars 1452), Frédéric prit place après le premier des cardinaux : il jura de défendre l'Eglise et le pape; il baisa le pied du pape, lui tint l'étrier et conduisit son cheval par la bride pendant quelques pas. C'était l'humiliation complète de la dignité impériale devant le Saint-Siége [2]. Frédéric fut rappelé en toute

1. Tiraboschi, t. VI, p. 1130.

2. Pfister, *Hist. d'Allemagne*, traduction Pâquis, t. VI, p. 248. — A ce mariage de Frédéric III se rattache une singulière anecdote et qui prouve que les idées du moyen âge étaient encore bien vivantes. La voici telle que la raconte Pfister : « A cause du sacre, le pape avait prié l'empereur de retarder la consommation du mariage encore quelques jours. Pour le chaste Frédéric, la recommandation était peu nécessaire; la consommation n'eut lieu que plus tard, à la persuasion d'Alphonse, roi de Naples, oncle de la jeune princesse, lors d'un voyage à Naples, où Frédéric était venu pour admirer ses vertus royales. D'abord, il avait été d'avis de retarder jusqu'à son retour en Allemagne, parce qu'il craignait d'avoir un enfant de constitution italienne. Il redoutait aussi les maléfices. Au reste, son

hâte par la nouvelle d'une révolte des Autrichiens. Il n'avait retiré de son voyage d'autre fruit que de voir comment les villes et les princes d'Italic savaient s'approprier, sans en demander la permission, les droits de l'empereur. Dans ce voyage, Bessarion avait vu l'empereur germanique et s'était convaincu de ses yeux qu'il était aussi pauvre et aussi peu respecté que les maîtres de Byzance. Il songea cependant dès ce moment à utiliser ses relations ainsi formées dans l'intérêt de la croisade. Il conçut la première idée de sa légation en Germanie.

Bessarion, légat du Saint-Siége, avait avec ses devoirs politiques de nombreuses fonctions religieuses à remplir. Il nous est resté un certain nombre de ses brefs et de ses ordonnances : on le voit mêlé à des affaires très-nombreuses et très-diverses [1]. Tantôt il s'occupe de l'administration des biens d'église, il en dispose et les confère. Ainsi Blaise, abbé de *Santa Maria in Cosmedin* [2], à Ravenne, demande au légat d'attribuer comme dépendance de son monastère l'église de *Saint-Pierre in Bresseda*. Bessarion recherche les titres de possession du monastère sur cette église. Ils ne sont pas fort bien établis; mais, comme les domaines du monastère l'entourent de tous côtés, il accorde la demande [3]. Une autre fois il écrit à l'évêque de Reggio et aux chanoines du chapitre pour leur permettre, ainsi qu'ils l'avaient demandé, de se servir de l'aumusse au moins les jours de fête et d'offices solennels, conformément aux usages des autres églises cathédrales [4]. Il accorde encore à l'évêque de Saxina [5] l'administration et les revenus de la paroisse de Santa Maria de

choix était heureux : Eléonore est vantée comme une princesse très-vertueuse. Elle surpassa même son mari en abstinence : elle ne pouvait pas se résoudre à boire du vin. » Frédéric III avait alors trente-six ans. Les commentaires viennent d'eux-mêmes à l'esprit; nous nous dispenserons de les présenter.

1. Voir ces pièces dans Migne, t. CLXI, col. 116 et seq.

2. Une des plus vieilles et des plus curieuses églises de Ravenne. On y voit des croix ariennes sculptées qui datent du v[e] siècle, et aussi une vieille mosaïque représentant saint Jean baptisant le Christ. A gauche est le Jourdain, sous la forme d'un vieillard, comme les fleuves-dieux du paganisme. On sent dans cette mosaïque la transition du culte païen au christianisme.

3. Pièce n° VII, 20 octobre 1450 (Migne, col. 123).

4. Pièce n° II, 6 décembre 1452 (Migne, col. 119).

5. Saxina Sassina, Sarsina, patrie de Plaute, petite ville du nord de l'Ombrie, évêché suffragant du siége archiépiscopal de Ravenne (*Cf.* Ughelli, *Italia sacra*, t. II, col. 702).

Romagnani [1]. Tantôt il confère les bénéfices vacants : il confirme la nomination d'un prêtre de Parme du nom de Jean à un bénéfice [2]. Il écrit à Balthazar, archiprêtre d'Imola, et à Thomas et Christophe, chanoines du même diocèse, pour leur annoncer qu'il accorde la dignité d'archiprêtre de Santa Maria de Salustria, du diocèse d'Imola, à Emmanuel, frère prêcheur et chapelain du seigneur Thaddeo Manfredi. Il leur prescrit de dépouiller de ce bénéfice, qui rapporte 40 florins d'or, le titulaire actuel, qui cumule plusieurs bénéfices incompatibles. Il leur recommande la prudence et le secret [3]. Tantôt encore il accorde une dispense apostolique à Barthélemy de Strigoni et à Marie Gaspar de Manusi, qui se sont unis par mariage sans savoir qu'ils étaient parents au quatrième degré. Il veut éviter le scandale d'une annulation [4]. Tantôt enfin il prononce dans des questions d'impôts : il autorise un certain Pasino Melmi à s'affranchir au moyen d'une taxe de cinquante sous payée à la chambre commune de Bologne de toutes les taxes personnelles et réelles qu'il payait auparavant [5] ; ou bien il taxe les habitants des communes Alpestres (c'est-à-dire élevées dans les plateaux de l'Apennin) de Massari, de Succida et de Garnaglon d'un surcroît de 11 livres pour le comte de Laporetta, leur suzerain ; mais il les affranchit de toutes les taxes qu'ils payaient précédemment pour la reconstruction des bains [6].

Il restaura de ses propres deniers la fameuse Madone de saint Luc, établie à une lieue de la ville, au sommet d'une petite colline d'où l'on jouit, sur tout l'Apennin du nord-est et sur les environs de Ravenne, d'une admirable vue. C'est un pèlerinage fameux : la Madone a, dit-on, été apportée là en 1160, de Constantinople. Ce souvenir de la Grèce devait la rendre particulièrement chère aux yeux de Bessarion [7]. L'église voisine fut restaurée et ornée de fresques par Galasso Galassi. Il n'en reste plus

1. Pièce n° I, 6 janvier 1453 (Migne, col. 117). — 2. Pièce n° IV, 18 avril 1450 (Migne, col. 120). — 3. Pièce n° VI, 25 juin 1450 (*id.*, col. 122). — 4. Pièce n° III, 22 mai 1453 (*Id.*, col. 119). — 5. Pièce n° V, 1er avril 1450 (*id.*, col. 121). — 6. Pièce n° VIII, 20 décembre 1450 (*Id.*, col. 124). — Toutes ces pièces sont datées et signées de Bologne, et l'on peut en conclure que Bessarion y est resté depuis les premiers mois de 1450 jusqu'au commencement de l'année 1455, cinq années pleines, par conséquent.

7. Elle a été complétement refaite en 1731 par Dotti. A la place, on voit le magnifique portique long d'une demi-lieue et comptant 635 arcades. L'église voisine est entourée de redoutes et de retranchements, comme à Notre-Dame de la Garde, où la caserne est mitoyenne à l'église.

rien. Ce même peintre avait travaillé sous le même patronage de Bessarion aux fresques de la Madona di Mezzarata et de la chapelle voisine [1]. Ces fresques, très-célèbres jadis, existent encore, mais gâtées et absolument méconnaissables.

Bessarion protégeait les artistes ; mais il avait un goût encore bien plus vif pour les lettrés : à Bologne, il put rendre aux lettrés de grands services. Le principal fut la restauration de l'Université. C'était une des plus anciennes [2] et des plus célèbres de toute l'Italie. Là surtout, sous le fameux Irnérius, s'étaient formés les légistes qui propagèrent dans toute l'Europe les principes du droit romain. Elle comptait à ce moment 5,000 élèves. Elle en avait eu jusqu'à 10,000 en 1262. Mais les mauvais jours étaient venus. Un peu relevée au début du quinzième siècle par le brillant enseignement de Guarino de Vérone, de Jean Aurispa et de François Philelpho [3], elle était retombée bientôt, à cause des séditions et des massacres. Pendant trois ans, elle avait été abandonnée. En 1430, Jean de Finetti proposa de transporter les rares étudiants qui lui étaient fidèles à Ferrare. L'année suivante, Bologne revint sous l'autorité du Saint-Siége : l'Université fut rouverte le 24 octobre, et le chroniqueur espérait qu'avant la Noël il y aurait 500 étudiants : espérance bien modeste, mais qui ne se réalisa pas. Combien on était loin de 10,000 étudiants du temps d'Azzo ! En 1438, le sénat de Bologne demanda à Philelpho de reprendre sa chaire : il y consentit. Mais, dès le mois de mai, il revenait à Milan, parce

1. Les fresques de Galassi représentaient le pape Nicolas V ayant à sa droite Bessarion, et de l'autre côté Niccolo Perotti. Au-dessous se trouvait cette simple inscription, qui est plus éloquente que bien des panégyriques :

Bessarioni Episcopo Tusculano
cardinali Nicæno
benefactori nostro.

La vignette du livre d'Antoine de Bergamoriis, qui contient le discours de Bessarion à Louis Bentivogli, semble être une reproduction de ces fresques.

2. Fondée en 1119, la plus ancienne après celle de Salerne.

3. Philelpho raconte le nombreux concours de professeurs et d'étudiants qui vinrent le saluer en 1428, à son entrée. Le cardinal d'Arles, légat du pape, le reçut avec le plus grand honneur. Il obtint 450 scudi : 300 de la municipalité, 150 du légat, qui lui en avait donné déjà plus de 50. Dès la même année, une sédition éclatait. (Philelpho, Epist. I, 24 et 28. Tiraboschi, t. VI, p. 76 et seq.)

que, disait-il, dans aucun endroit la paix n'était moins assurée qu'à Bologne [1].

Bessarion rebâtit l'Université, dont les constructions tombaient en ruine ; il en révisa les statuts ; il attira à prix d'argent les plus illustres professeurs : lui-même, par les promesses, les égards et les récompenses qu'il prodiguait, sut communiquer aux jeunes gens une noble ardeur et vint au secours de ceux que leur pauvreté arrêtait. Il encouragea les débuts d'un jeune homme de grande espérance, Niccolo Perotti, qui devint plus tard son secrétaire. Il lui fit confier à Bologne une chaire qu'il occupa pendant huit ans (1451-1458). Enfin Nicolas V, à la requête de Bessarion, confirma et accrut les priviléges de l'Université [2]. A partir de ce moment, elle reprit son ancien lustre ; beaucoup d'Italiens et même des étrangers vinrent y faire leurs études. Marsile Ficin y fut inscrit pendant plusieurs années, et peut-être Bessarion put l'y connaître et lui inculquer ce premier amour pour Platon, qui a rendu si illustre le jeune étudiant. Antoine le Panormitain vint de Sicile avec une bourse payée par le roi de Naples pour s'y former aux belles-lettres. Des étudiants arrivaient jusque de la Bohême. C'est à Bologne qu'on avait, pour la première fois en 1440, disséqué un corps humain. L'Université de Bologne redevint prospère pour longtemps.

Ainsi Bessarion réussit complétement dans sa légation. « A son départ, dit le cardinal de Pavie, il emporta les regrets et la reconnaissance de ses administrés [3]. » Pie II, qui n'est pas un de ses panégyristes, mais un égal et plus tard un supérieur, fait de lui un éloge complet : « Il fut également cher à la noblesse et au peuple, bien que la cité en fût venue à ce point que les légats du pape avaient l'habitude d'implorer beaucoup plus que de commander. Le légat actuel, Louis, cardinal des Quatre-Saints-Couronnés, l'éprouve en ce moment même [4]. Malgré ses talents, malgré la considération qui s'attache à un neveu du souverain

1. Philelpho, Epist. II, 4 et III, 5. — Tiraboschi, *id.*

2. Tiraboschi, *Id.*, et aussi t. VI, p. 1130. — L'Université resta un peu plus d'un siècle dans les bâtiments construits à l'instigation de Bessarion. En 1562, elle fut transférée à l'Archigimnasio antico, construit exprès par Terribilia. Elle est actuellement dans l'ancien palais Cellesi. Elle compte environ 400 étudiants et une quarantaine de professeurs.

3. Epist. 127.

4. Louis Milano de Valence, évêque de Ségovie, cardinal-prêtre du titre des Quatre-Saints-Couronnés, et neveu du pape Calixte III. (Aubéry, t. II.)

pontife, il ne peut dans la ville qu'autant qu'il plaît au sénat et à Xantho [1]. » C'est un éloge complet et d'autant moins banal qu'il est suivi de cette attestation que celui qui a succédé à Bessarion ne le remplace pas. Du reste, il faut reconnaître que si l'autorité du pape ne fut pas toujours très-bien respectée dans la suite, les troubles et les révolutions furent conjurés pour une période d'au moins vingt années. Aussi les Bolonais choisirent-ils Bessarion pour leur patron et lui conservèrent ce titre honorable jusqu'à sa mort, comme jadis les provinciaux opprimés par les gouverneurs romains confiaient la défense de leurs intérêts à un Cicéron ou à quelque autre illustre sénateur. Ils consacrèrent le souvenir de cette heureuse légation dans une inscription de cet admirable style lapidaire que les Romains gravaient pour l'éternité sur leurs monuments : « A Bessarion, évêque de Tusculum, cardinal de Nicée, notre bienfaiteur. » Nul éloge, nul panégyrique ne vaut cette phrase unique, si simple, si concise, que les Bolonais adressaient à Bessarion comme un suprême adieu [2].

Mais l'ordre était rétabli, la paix était complète. D'autres devoirs rappelaient à Rome Bessarion. Une épouvantable nouvelle s'était depuis deux ans déjà répandue dans toute l'Europe comme le feu d'une traînée de poudre : Constantinople était aux mains des Turcs; l'empire byzantin n'était plus. La croisade, la croisade, tel allait être le cri unique du cardinal grec. Sous Nicolas V, la sainte expédition avait peu de chances d'être entreprise. Mais Bessarion apprit que le pape se mourait, qu'il était mort. Il se hâta de revenir à Rome pour contribuer de son suffrage au choix d'un pontife qui chercherait à jeter toute l'Europe contre l'ennemi commun de la chrétienté.

1. Pie II, *Cosmographie*, Europe, chap. LIII.
2. Platina, col. 109. — Bandini, chap. XXII.

LIVRE IV

EFFORTS DE BESSARION EN FAVEUR DE LA CROISADE

(1438 — 1439)

CHAPITRE PREMIER

CRITIQUE DES RÉCITS DE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE ET LETTRE DE BESSARION A FRANÇOIS FOSCARI

Nous ne referons pas après Gibbon et Hammer l'histoire de la prise de Constantinople. Bien d'autres se sont chargés d'arranger leurs récits à la moderne. Il n'y aurait à un nouveau travail de ce genre ni profit ni intérêt [1]. Il y a un travail plus sérieux, plus utile et qui n'a pas encore été tenté : c'est d'examiner les sources auxquelles on peut puiser pour écrire définitivement cette tragique histoire, et de critiquer les principaux événements du siége, d'après les témoignages qui nous sont restés. Cette critique ne s'écarte pas du sujet que nous traitons dans ce livre ; elle s'y rattache au contraire intimement et fait corps avec lui : d'abord parce que plusieurs rapports ont été envoyés de l'Orient au pape Nicolas V et par suite au Sacré Collége, où Bessarion s'occupait spécialement de toutes les affaires concernant sa patrie ; ensuite et surtout parce que Bessarion lui-même a rédigé des écrits ou prononcé d'importants discours où il relate les grands

1. Le récit du siége et de la prise de Constantinople se trouve au chapitre LXVIII de l'*Histoire* de Gibbon et au livre XII de Hammer (t. II, p. 365-

événements du siége afin d'exciter les Occidentaux à la croisade. Il est de première importance pour nous d'indiquer quels documents il pouvait consulter, et à l'aide de quels éléments il pouvait reconstituer par la pensée cette suite d'affreux événements auxquels il n'avait pas été mêlé lui-même comme témoin.

Les sources relatives à la chute de Constantinople en 1453 sont multiples et diverses. Il faut citer d'abord trois histoires : celle de Phrantzès, protovestiaire de l'empereur Constantin, allié par sa femme à la famille des Paléologues, l'un des derniers défenseurs de la ville [1] ; — celle du Ducas, petit-fils de Michel Ducas, l'ami et le ministre de Cantacuzène, mais dont la famille avait été persécutée depuis ; Ducas, Grec des îles, est témoin oculaire comme Phrantzès ; mais il est Unioniste déclaré, très-sympathique aux Latins, tandis que Phrantzès, pur orthodoxe, épouse toutes les passions et toutes les mesquines rancunes des ennemis des catholiques [2] ; — celle de Laonique Chalcocondyle, d'Athènes, historien froid, impénétrable, qui ne dit rien de sa famille, qui laisse à peine deviner ses préférences entre les Grecs et les Latins, qui écrit à Athènes, après l'événement, sur pièces authentiques et documents de toute sorte, sans grand discernement quelquefois, mais toujours avec une impartialité évidente [3]. Phrantzès a écrit ses annales à un âge très-avancé : il met dans tout son récit les angoisses et la pusillanimité d'un vieillard et d'un Grec qui désespérait du succès. Mais sa vie vaut mieux que son récit, il s'est battu mieux qu'il n'a écrit. Ducas et Chalcocondyle ont au contraire un style plus mâle et de nobles accents : ils s'échauffent et s'enflamment en racontant tous ces grands malheurs. Leur histoire a plus de physionomie, de mouvement et d'action.

Les histoires turques font presque complétement défaut. Les

437 de l'édition de 1835). Ces deux récits sont très-complets, très-animés ; mais leurs auteurs ne se sont guère servis, pour les établir, que des historiens de la Byzantine et, parmi les Latins, de Léonard de Chio et d'Isidore de Russie. Ils n'ont connu ni l'importante histoire du moine Critobule, ni les lettres ou rapports de Georges Scholarius, de Lauro Quirini, de Mathieu Camariota, de Bessarion, ni la curieuse narration des deux marchands florentins. Il est donc permis de critiquer la valeur de leurs assertions et de modifier dans le détail quelques parties de cet important chapitre de leur œuvre.

1. Phrantzès, liv. VIII, chap. 3-11. Dans Migne, t. CLVI, col. 833 et seq.
2. Ducas, chap. XXXVI à XLII. Dans Migne, t. CLVII, col. 1057 et seq.
3. Chalcocondyle, lib. VIII. Dans Migne, t. CLIX, col. 376 et seq.

annales turques traduites par Leunclave [1] ne consacrent que quelques lignes au grand événement, et les historiens cités à plusieurs reprises par Hammer ne sont guère plus explicites : Neschri, Scaddeddin et quelques autres ont fait plutôt une épopée qu'une histoire ; ils s'appliquent beaucoup plus à faire ressortir la grande figure de Mahomet II et à lui imprimer déjà comme une physionomie légendaire; les événements sont un peu négligés. Il en est toujours ainsi dans l'âge héroïque d'une nation, où les historiens ont plus d'enthousiasme que d'art et surtout de critique. Hammer ne leur a fait que des emprunts sans aucune valeur. Mais, à défaut de sources turques, nous pouvons consulter la version turque : elle nous est fournie par les Grecs restés à Constantinople après 1453 et ralliés à Mahomet II. L'un d'eux, le célèbre Scholarius, créé patriarche de Constantinople par le sultan sous le nom de Gennadius, a laissé un *thrène* éloquent. L'autre, le moine Critobule, est l'auteur d'une très-importante histoire en cinq livres qui comprend les dix-sept premières années du règne de Mahomet. M. Miller en avait signalé l'importance dans un mémoire à l'empereur [2]. L'ouvrage entier a été publié récemment par M. Ch. Muller, dans la grande collection Didot [3].

Critobule est, comme Ducas, un Grec des îles. En 1453, aussitôt après la chute de Constantinople, il rassura les habitants d'Imbros, sa patrie, qui craignaient les ravages des Turcs et dont les magistrats établis par Constantin XII s'étaient hâtés de fuir : il envoya des présents à l'amiral turc Chamuza et négocia avec le sultan pour placer Imbros sous le gouvernement d'un Grec vassal des Turcs. Imbros fut donné par Mahomet à Palamède, déjà prince d'Enos. Critobule chercha toujours à maintenir ses concitoyens dans une soumission complète. Il négocia lui-même à Andrinople avec Mahomet II pour faire donner au despote Démétrius la suzeraineté de Lemnos et d'Imbros, moyennant un tribut annuel de 3,000 écus d'or. Il força les gouverneurs de forteresses à reconnaître Démétrius (1459). Il quitta probablement Imbros en 1466, lorsque les Vénitiens s'en emparèrent. Il vécut depuis

1. Migne, t. CLIX, col. 611.
2. Archives des Missions scientifiques, t. II, p. 496. M. Tischendorf en avait publié la préface, qui n'est qu'une dédicace au Sultan, dans sa *Noticia Codicis Bibliorum Sinaïtici*.
3. *Fragmenta historicorum Græcorum*, t. V, p. 40 et seq.

cette époque à Constantinople, où il écrivit ses histoires. On ne sait rien de lui ni avant 1453, ni après 1467; on ne sait pas davantage quel fut son genre de vie à Constantinople, ni même si son ouvrage fut connu de Mahomet II.

C'était une œuvre délicate pour un Grec de louer Mahomet II. Critobule l'a bien compris. Il rejette les malheurs de ses compatriotes sur l'inconstance du sort; mais il revendique en sa faveur l'impartialité dont un véritable historien doit faire preuve. Il louera donc Mahomet, tout en évitant scrupuleusement de calomnier les Grecs. Bien au contraire, il paraît souvent trop indulgent pour leurs vices et pour leurs fautes. Ses histoires semblent même révéler dans cet empire vermoulu une organisation encore puissante, des ressources et une vitalité qu'on ne soupçonnait pas. Aussi font-elles contraste avec les récits de Phrantzès, de Ducas et de Chalcocondyle, qui jusqu'à présent étaient considérés comme les seuls classiques. Pour l'intérêt de la narration et pour le style, Critobule est bien supérieur à ces mêmes historiens : il est simple, clair, châtié. Ses récits de bataille se répètent quelquefois, et dans ses discours il affecte trop clairement d'imiter Thucydide. Mais son ouvrage se lit sans fatigue. Il complète les historiens grecs de cette époque, déjà connus, et il pourrait presque les remplacer, car il n'est pas de grand événement qu'il passe sous silence, et il ajoute souvent des détails nouveaux. Voilà donc un récit découvert récemment et qui prend rang comme source importante sur l'histoire de la chute de Constantinople : il doit servir à réviser et à contrôler les témoignages déjà connus. L'historien, quoique trop porté à s'incliner devant l'heureux vainqueur et à excuser ses fautes ou ses faiblesses, rappelle cependant quelques-uns de ses crimes, et il rend aux Grecs le plus bel hommage qui puisse leur être attribué. Il montre la ténacité et l'énergie relatives de leurs efforts; il leur rend cette justice qu'ils ont fait le possible, qu'ils n'ont pas désespéré d'eux-mêmes et qu'ils ont honoré leur grande chute par un complet dévouement.

Les rapports ou lettres adressés au pape ont un intérêt plus grand : ceux qui les rédigent ont un véritable souci des chiffres : ils cherchent à étayer sur des faits bien acquis leur demande pressante de secours. — C'est d'abord le rapport du cardinal Isidore de Russie [1], homme d'action, beaucoup plus que Bessa-

1. Sa lettre existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale, manuscrit

rion, qui tint bravement sa place auprès de l'empereur pendant le dernier assaut livré à Constantinople. Fait prisonnier sans avoir été reconnu, il revint à Rome dans un état de fortune plus que modeste ; il trouvait cependant encore dans sa noble indigence les moyens de se faire chérir par ses bienfaits. Ce rapport, écrit sous la dictée des balles, adressé au Sacré Collége, émanant d'un témoin oculaire qui occupait une situation élevée à Constantinople, a été vaguement connu de Gibbon ; mais il ne l'a pas consulté. Il a au contraire fait de fréquents emprunts à la lettre de Léonard de Chio, archevêque de Mitylène [1]. Elle est adressée au pape Nicolas V et datée du 15 août 1453. Léonard de Chio avait accompagné à Constantinople Isidore, légat du Saint-Siége. C'est donc aussi un témoin oculaire et très-favorable aux Latins. Lauro Quirini adresse de même une lettre à Nicolas V de Candie, le 15 juillet 1453 [2]. Il n'a pas vu de ses yeux les faits qu'il raconte ; mais il les tient de témoins dignes de foi qu'il a su interroger froidement, sans passion, de façon à en tirer ce qu'ils voulaient dire et ce qu'ils ne voulaient pas dire. Cette lettre très-importante n'a été connue ni de Gibbon, ni de Hammer.

Ils ignoraient de même l'existence des simples lamentations, monodies ou thrènes, écrits peu de temps après l'événement par des Grecs, comme Matthieu Camariota, qui a dû vivre à Constantinople pendant le siége, à cause des détails curieux sur les sentiments et l'attitude de la population en 1453 [3] ; comme le Rhodien Georgillas, dont le thrène est, ainsi que l'a dit M. Egger, « le cri d'une nationalité mourante qui s'abandonne et qui mendie un secours étranger » [4] ; comme Andronic Callistos, un

latin, n° 3127. Elle est imprimée dans Migne, t. CLIX, col. 953 ; mais l'éditeur a beaucoup changé l'original, non pas seulement pour la forme, qui est souvent peu latine, mais même pour le fond : il fait des additions assez fréquentes.

1. Migne, t. CLIX, col. 928.

2. Lauro Quirini, né à Candie en 1420, d'une famille vénitienne établie là depuis le XIII[e] siècle, ouvrit à Venise une école et fut professeur à Padoue (1451) ; mais il revint ensuite à Candie et y mourut probablement vers 1466. (Voy. Tiraboschi, t. VI, p. 345.) Sa lettre a été publiée par Giovanni degli Agostini (Venise, 1752, in-4°). — Nous n'avons trouvé ce volume qu'à la bibliothèque de Saint-Marc.

3. Matthieu Camariota de Constantinople ou de Thessalonique, fils d'un prêtre grec qui est mort dans le désastre de Constantinople, philosophe et rhéteur de talent, florissait à Constantinople en 1453. On trouve dans sa lettre des faits curieux et nouveaux, relativement au sort des vaincus. (Migne, t. CLX, col. 1019.)

4. Voy. *l'Hellénisme en France*. M. Egger a consacré à Georgillas un de ses plus intéressants chapitres (t. I, p. 439).

des protégés et des commensaux de Bessarion, auteur d'une monodie en prose qui est plutôt une œuvre de rhétorique que d'histoire [1]. Il y a un dernier récit publié récemment dans un tout autre esprit. Il émane de deux marchands florentins qui habitaient Constantinople et qui ont étudié les faits d'un certain point de vue, fort différent de celui des auteurs précédents [2]. On n'a pas utilisé jusqu'ici les riches archives de Venise, qui contiennent plusieurs détails intéressants sur les demandes de secours de l'empereur avec les réponses du sénat. Enfin il n'est question nulle part de la lettre manuscrite de Bessarion à François Foscari, doge de Venise [3]. Ainsi les documents ne manquent point, et ils proviennent des sources les plus diverses. Il faut donc procéder à un rigoureux examen pour chercher à les accorder ensemble et pour fixer avec autant de précision que possible les grands faits de cette grande histoire.

On a reproché aux Grecs leur inertie stupide aux approches de la grande catastrophe qui devait mettre fin à leur empire. Mais Mahomet II avait pris soin de les rassurer et d'endormir leur défiance : il avait bien accueilli les ambassadeurs grecs venus pour le saluer à son avénement ; il avait témoigné de son vif désir d'avoir la paix ; il avait assigné sur un riche domaine des bords du Strymon une pension annuelle de 300,000 aspres qu'il devait acquitter pour l'entretien à la cour de Byzance d'Ourkhan Célébi, fils véritable ou supposé de Bajazet. Enfin son grand-vizir Kalil-Pacha était secrètement vendu aux Grecs et les avertissait de toutes les démarches de son maître [4]. Les Grecs pouvaient donc se vanter, comme à presque toutes les époques de leur histoire, d'avoir à leur solde leurs ennemis, d'avoir chez eux des traîtres qui leur dévoileraient tous les secrets utiles. Ils avaient suivi les vieilles maximes qui leur avaient tant de fois réussi ; ils pouvaient se croire en sûreté. Ils ne s'étaient pas aperçus qu'à la place de ce pâle sultan du nom d'Amurath, plus ami de la retraite et des plaisirs que des agitations du trône et de la guerre, ils avaient en face d'eux un jeune prince ambitieux, sans scrupules, avide de se distinguer par des conquêtes inespérées, grand guerrier,

1. Voy. Migne, t. CLXI, col. 1131.
2. Voy. *Revue des Sociétés savantes*, 2e série, t. V, p. 142, et t. VIII, p. 500.
3. Bibliothèque nationale, manuscrit latin, n° 3127.
4. Cf. Ducas, ch. XXXIII. — Phrantzès, liv. III, ch. I et II.

vainqueur impitoyable, qui parlait et écrivait cinq langues et qui faisait scier en deux les chefs ennemis quand ils lui avaient résisté.

Sans doute, le train nouveau de sa cour et ses premières attaques durent les effrayer et les mettre sur leurs gardes. Mahomet voulait se saisir des passages de l'Europe. Il attaquait Leucocopia sur l'Hellespont, près de l'ancienne Sestos [1]. Il envoyait 6,000 ouvriers construire dans la plaine d'Asomaton, en arrière et tout près de Galata, une forteresse que le sultan appela Boghaz-Kécen (Coupe-Gorge) et qui est plus connue sous le nom de Roumeli-Hissar [2]. Cette forteresse, situé précisément en face de celle d'Anatoli-Hissar, allait permettre de fermer complétement le Bosphore au nord de Constantinople, comme le chemin de l'Hellespont au sud l'était déjà. Constantin réclama : Mahomet II répondit avec sa sauvagerie habituelle qu'à l'avenir tout porteur de semblables messages serait écorché vif. Constantin comprit ce langage : c'était la guerre, la guerre à mort, sans trêve, sans merci, jusqu'à ce qu'un des deux empires succombât. Constantin s'y prépara : il ordonna de réparer les remparts ; mais ses deux ministres Manuel Jagaris et Néophytos de Rhodes détournèrent les fonds destinés à cette entreprise et purent se soustraire à la vigilance de l'empereur. Il voulut faire un emprunt ; mais les Grecs, même ceux qui se signalèrent le plus aux derniers jours par leur valeur, comme le grand-duc Lucas Notaras, cachèrent leurs trésors [3]. Constantin trouva cependant de nouvelles ressources : il fit mettre en état de défense les murailles et l'enceinte ; il amassa des vivres et de l'argent, réunit des soldats et obtint des secours qu'il acheta aux Italiens. Les condottieri qui lui furent envoyés avaient été payés à l'avance ; ils ne lui donnaient

1. Chalcocondyle. Migne, t. CLIX, col. 376. — Critobule, I, 6.

2. *Annales turques* de Leunclave. — Migne, t. CLIX, col. 611. — Un voyageur contemporain a écrit quelques lignes intéressantes sur ce château fort : « Le château d'Europe, Roumeli-Hissar, nommé aussi Boghaz-Kécen, Coupe-Gorge, fait bonne figure sur le revers de la colline, avec ses tours blanches d'inégale hauteur et ses murailles crénelées. Les trois grosses tours et la petite, qui est près du bord de la mer, dessinent à rebours, selon l'écriture turque, quatre lettres M H M D, qui forment le nom du fondateur, Mohammed II. Ce rébus architectural, qu'on ne devinerait pas, rappelle le plan de l'Escurial représentant le gril de saint Laurent, en l'honneur duquel fut élevé le monastère. On ne s'aperçoit de cette bizarrerie que si l'on est prévenu. (Théoph. Gautier, *Constantinople.*) Voy. aussi Ducas, ch. XXXIV. — Critobule, I, ch. 6.

3. Phrantzès, III, ch. 9.

leur sang qu'en échange d'espèces sonnantes; leur dévouement s'achetait à beaux deniers comptants [1].

L'empereur avait vivement sollicité Venise de lui venir en aide. Phrantzès accuse François Foscari de s'être opposé comme doge à l'envoi de troupes et de vaisseaux, tandis qu'Antoine Diédo et Aloisio Lauredano avaient soutenu énergiquement la demande de l'empereur. Foscari n'avait pas une pareille puissance. Les doges n'étaient plus que les représentants officiels de la république de Venise, sans pouvoir effectif. Malgré tout son ressentiment contre Constantin, qui avait refusé de s'unir à sa fille comme étant d'un rang trop inférieur, son opposition n'aurait pas pu arrêter la Seigneurie [2]. On trouve aux archives de Venise la minute des délibérations du sénat relativement à ces demandes de secours. Les Vénitiens étaient décidés à ne rien accorder [3]. Ils ne voulaient pas s'engager avant les autres puissances de l'Italie. Toutes attendaient de même le premier signal, et personne ne devait bouger. Ces archives nous révèlent aussi deux détails importants. C'est d'abord que dès la fin de l'année 1452 l'empereur Constantin ne doutait plus que les Turcs ne vinssent assiéger bientôt sa capitale. C'est d'autre part que les Hongrois

1. Critobule, I, 18. — 2. Phrantzès, lib. IV, ch. 1.

3. Voir aux archives des Frari le tome XIX du *Liber secretorum*, qui comprend les *Deliberazioni senato*. Les documents s'y trouvent rangés par ordre chronologique. Trois documents sont relatifs aux négociations depuis l'avénement de Mahomet II jusqu'à la chute de Constantinople.

Le premier est daté du 13 février 1451 (mais, comme les Vénitiens font commencer l'année du 25 mars, jour de l'Incarnation, il est du 13 février 1452). A une demande pressante de secours faite par un envoyé qui devait aller ensuite à Florence et à Rome, le sénat fait répondre qu'il attend pour savoir ce que feront les autres puissances, et que l'empereur trouvera les Vénitiens toujours prêts à faire ce qui sera honorable.

16 *novembre* 1452. — Nouvelle ambassade. L'envoyé dit formellement « qu'on ne peut plus douter que le sultan ne soit décidé à assiéger la ville par terre et par mer et à s'en emparer au printemps prochain ». Le sénat répond qu'il est affligé de ces tristes nouvelles pour l'empereur et pour le salut de la foi chrétienne. Il engage l'envoyé à aller trouver le pape : « Si nous le voyons s'engager ainsi que d'autres, nous aussi, persévérant dans nos bonnes dispositions habituelles, nous contribuerons volontiers à la sainte entreprise pour sauver ledit empereur de Constantinople et ladite cité. »

24 *février* (1452) 1453. — Il est question d'une entente entre l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le roi d'Aragon et le pape. Les Vénitiens veulent bien contribuer pour leur part; mais ils trouvent les promesses de secours faites par les coalisés insuffisantes. Ils ont fait beaucoup : les coalisés doivent à leur tour faire un peu plus pour le salut commun de la chrétienté.

étaient prêts à se coaliser avec les chrétiens d'Italie contre les Turcs. Gibbon a dit, d'après Ducas [1], que l'ambassadeur de Jean Hunyade résidait au camp des Turcs, « afin de dissiper les craintes et de diriger les opérations du sultan », et cela en vertu d'une vieille superstition répandue chez les Hongrois que Constantinople serait le terme de la conquête des Turcs. Le registre des délibérations du sénat de Venise suffit pour laver Jean Hunyade de ce reproche.

Mais la ligue ne put se former : les bonnes volontés restèrent toutes platoniques. Beaucoup de compassion et d'encouragements, mais point d'hommes ni de navires. Constantin dut donc recourir au dernier moyen, celui qu'il réservait comme la ressource suprême : il demanda au pape des secours et proposa de proclamer solennellement l'Union dans la splendide basilique de Sainte-Sophie. La cérémonie eut lieu le 12 décembre 1452 [2]. Mais les Grecs furent transportés de fureur en observant que le légat Isidore consacrait une hostie azyme. Ils se rendirent en foule au monastère où était enfermé Gennadius, qui contribua à accentuer encore la querelle. Les Grecs n'avaient plus de courage que pour s'entre-déchirer au nom de la religion. Ainsi périssent les peuples !

Le siége commença le jeudi après Pâques (5 avril 1453) [3]. Ici, nous sommes obligés de discuter avec soin les chiffres des forces respectives. Celles des Turcs ont été en général fort exagérées : les sultans n'étaient encore que des chefs de bandes, à peine campés en Europe, qui préféraient pour résidence leur capitale asiatique de Brousse à leur capitale européenne d'Andrinople. Ils n'étaient qu'une minorité envahissante en Europe; plus nombreux en Asie, ils n'étaient pas toujours très-bien obéis, et ils y trouvaient encore beaucoup de chrétiens. Or les chrétiens, les raïas ou giaours, comme ils disaient, étaient tenus en défiance : les Turcs ne leur confiaient pas d'armes et n'exigeaient d'eux que le contingent d'enfants qu'ils leur volaient dès le jeune âge pour les élever dans la foi de l'Islam et en former les fameux

1. Gibbon, ch. 68, p. 883. — 2. Nous l'avons racontée p. 136.

3. Léonard de Chio, dans Migne, t. CLIX, col. 926. Lauro Quirini dit le 4 avril, p. 217. Le 6 avril, la ville fut complétement investie (Ducas, ch. 37), et le 15 toute la flotte turque bloqua la Corne-d'Or (Phrantzès, III, ch. 3). Elle était arrivée dès le 12 avril (Lauro Quirini, p. 217). Les deux marchands florentins font commencer le siége au 4 avril. (Voy. *Rev. des Sociétés savantes*, 2e série, t. VIII, p. 500.)

janissaires. Il faut donc se défier des chiffres des historiens grecs, exagérés à dessein, par peur réelle ou par calcul pour excuser la lâcheté des Grecs. Léonard de Chio parle de 300,000 combattants, Chalcocondyle de 400,000. Le moine Critobule indique 300,000 combattants, sans compter la foule qui suivait le camp [1]. Ce sont des exagérations évidentes qui rappellent le million d'hommes suivant Xerxès d'Asie jusqu'en Grèce. Nous ne croyons pas que Mahomet II, un vrai guerrier, eût plus de confiance dans le nombre que dans la valeur de ses troupes. Les chiffres de Lauro Quirini et de Phrantzès sont plus près de la vérité. L'un dit que l'armée turque comptait 240,000 hommes, l'autre 258,000. Ces deux chiffres peuvent s'accorder ensemble : Lauro Quirini parle seulement de l'armée de terre; Phrantzès comprend, en outre, les équipages de la flotte [2]. Sur ce nombre de troupes, formidable pour l'époque, il y en avait fort peu de régulières : les annales turques comptent 20,000 fantassins et 10,000 janissaires. C'est un chiffre sans doute beaucoup trop faible. Mais elles ajoutent qu'il y avait des volontaires en quantité, qui, sans être tenus au service, arrivaient de toutes parts, attirés par l'appât du butin. Ce furent ces mêmes troupes que Mahomet sacrifia lors de l'assaut général et dont les cadavres comblèrent les fossés pour permettre aux janissaires de parvenir jusqu'à la brèche [3]. Le récit des deux marchands florentins accuse 200,000 Turcs, dont 60,000 de troupes régulières et 40,000 cavaliers dont le quart seulement armés pesamment à la française ; « tout le reste n'était armé que de targes et épées et n'était que robeurs et gâteurs de pays [4]. » Phrantzès exagère aussi le nombre des embarcations turques : il en compte 420. Le chiffre de Lauro Quirini, toujours très-bien informé, semble plus vrai : il y en eut, d'après lui, 250, dont 14 seulement à trois rangs de

1. *Critobuli Histor.*, I, 23.

2. Léonard de Chio, dans Migne, t. CLIX, col. 926. — Chalcocondyle, lib. VIII, *id.*, col. 378-380. — Phrantzès, lib. III, ch. 3 (Migne, t. CLVI, col. 838). — Lauro Quirini, p. 217.

3. *Annales turques*, dans Migne, t. CLIX, col. 611. Philelpho prétend que le sultan n'avait autour de lui que 60,000 cavaliers et 20,000 fantassins. C'est un chiffre trop élevé, si l'on compte les troupes régulières seulement, trop faible si l'on comprend par là toute l'armée. Léonard de Chio porte à 15,000 le nombre des janissaires. (Voy. Gibbon, p. 877.)

4. La « prinse » de Constantinople, récit de deux marchands florentins. (Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque de Cambrai, n° 1000 : *Revue des Sociétés savantes*, 2e série, t. VIII, p. 500.)

rameurs, c'est-à-dire 14 galères de combat [1]. Nos marchands florentins comptent 70 galiotes de 28 à 30 bancs [2]. Il est probable que le chiffre de Lauro Quirini pour les galères de combat est le plus approché. Quant au chiffre des soldats, on peut croire qu'il était de 200 à 250,000 hommes, dont 70,000 à 80,000 seulement de troupes régulières. La flotte était commandée par Baltaogli, l'armée de terre par le sultan lui-même.

Les Grecs étaient bien peu nombreux en comparaison de cette multitude; cependant les historiens grecs ont exagéré à plaisir leur petit nombre. Un passage curieux de Phrantzès indique le dénombrement qu'il fit des hommes capables de porter les armes : il y avait, d'après lui, 4,973 Grecs. Il est bien évident que, dans une ville aussi peuplée et aussi étendue que Constantinople, leur nombre était infiniment plus considérable. Mais les Grecs de Byzance, comme les Romains du temps de l'empire, dédaignaient de servir dans les armées. Ils ne savaient pas que le courage militaire est un des signes les plus certains de la virilité d'une nation. Ils pratiquaient le commerce, l'industrie, les arts de la paix; leur vie était trop précieuse pour la risquer sur des champs de bataille. Ils aimaient mieux solder des mercenaires : ils croyaient qu'avec de l'or ils pourraient acheter le courage et le dévouement. Phrantzès ne compte évidemment que ceux qui ont servi ou qui ont quelque expérience de la guerre. Les marchands florentins disent que dans la ville il y avait 30 à 35,000 hommes et 7,000 combattants « et non plus ». Il ne s'agit évidemment dans ce chiffre de 30 à 35,000 que des hommes en état de porter les armes, sur lesquels fort peu combattent [3]. Léonard de Chio parle de 6,000 guerriers. Il est probable qu'il en vint encore davantage. Le même auteur parle de 3,000 habitants de Péra qui vinrent se joindre aux défenseurs de la place. Il y avait encore 2,000 étrangers vénitiens et génois, pour la plupart sous le commandement de Giustiniani. Ducas, lors de la prise de la ville, affirme qu'il y avait 8,000 Grecs portant les armes. On peut donc estimer à peu près à 10,000 le nombre des combattants du côté des Grecs [4]. Dans cette estima-

1. Phrantzès, *id.* — Lauro Quirini, p. 217. — Le moine Critobule donne 350 navires longs, sans compter les bateaux de transport. (I, ch. 22.)
2. *Revue des Sociétés savantes*, *id.*, p. 500. — 3. *Id.*, p. 501.
4. Phrantzès, lib. III, ch. 3. Migne, t. CLVI, col. 838. Léonard de Chio, dans Migne, t. CLIX, col. 933. Ducas, ch. 39.

tion ne sont pas compris les équipages de la flotte, qui, proportionnellement, était beaucoup plus forte que l'armée de terre, et que les marchands florentins évaluent à 30 vaisseaux. Ducas compte 8 gros navires et 20 plus petits, sans comprendre dans cette estimation les trirèmes génoises et vénitiennes et les nombreux navires de transport et de commerce [1]. Le port était garanti du côté du Bosphore par une forte chaîne qui en interdisait l'accès. Il est encore incroyable qu'avec un si petit contingent les Grecs aient pu défendre une enceinte qui comprenait plus de 18 kilomètres de tour, qu'ils aient pu brûler les machines, creuser les fossés, réparer les tours, et détruire en une nuit l'œuvre de tant de milliers d'ennemis aidés d'une artillerie formidable.

Le sultan fit dresser sa tente en face de la porte Saint-Romain ; c'est là qu'allaient se porter les coups décisifs. Il avait avec lui ses fidèles janissaires. 100,000 fantassins asiatiques formaient l'aile droite depuis le *château des Sept-Tours* sur la Propontide. 50,000 Européens à l'aile gauche entouraient la muraille jusqu'à la porte de bois en face du palais des Blaquernes, qui touche à la Corne-d'Or. Toute cette partie de l'enceinte de Constantinople qui touche la terre était garnie d'une double ceinture de remparts avec des tours aux portes qui y donnaient accès. Elle avait environ 6 kilomètres de développement. Les deux autres côtés étaient naturellement fortifiés par la mer. Zagan-Pacha, parent du sultan, alla s'établir avec quelques troupes en arrière de Péra et de Galata pour contenir les Génois de ces deux faubourgs.

L'empereur Constantin, dont tous les historiens et les annalistes s'accordent à louer le cœur magnanime, avait choisi pour poste de combat le plus exposé de tous, la porte Saint-Romain, qu'il défendait avec les 400 Génois de Jean Longos, de la famille des Giustiniani [2]. Les deux jumeaux Paolo et Antonio Troïlo Bochiardi gardaient le Myriandre, près de la porte d'Andrinople ; l'Allemand Jean Grant et le chef des archers crétois, Théodore Carystios, défendaient le quartier et la porte de Caligaria. Le Génois Manuel était près de la porte Dorée, où frappait le gros

1. Ducas, ch. 38.
2. Ducas, *id.* — Chalcocondyle, lib. VIII (dans Migne, t. CLIX, col. 390). — Critobule, I, 25. — Nous avons adopté le chiffre de Critobule. Duca et Chalcocondyle réduisent à 300 le chiffre des Génois.

canon de Mahomet; le Génois Jérôme et Léonardo de Langosco, à la porte de Bois. Jérôme Minotto, bayle de Venise, occupait le magnifique palais des Blaquernes. Toute la ligne qui s'étend depuis le palais des Blaquernes jusqu'à Saint-Démétrius, le long de la Corne-d'Or, était confiée à un guerrier de grand courage, le fameux cardinal-légat Isidore de Russie. Mais il est probable que cette partie de l'enceinte ne fut réellement garnie de défenseurs qu'après le 19 mai, lorsque les galères des Turcs eurent traversé la colline de Galata et pénétré dans la Corne-d'Or [1]. Lucas Notaras, grand amiral, commandait le port de la Corne-d'Or et avait son quartier général à Saint-Théodoric. Andréa Denio, chef des galères, devait, sous Notaras, donner des ordres aux vaisseaux à l'intérieur de la chaîne. Quelques matelots, hommes d'équipage et pilotes, venus de Crète, se tenaient près de la belle porte ou porte Horea. Le brave Vénitien Contarini avait le commandement général des murs du port extérieur. Au-dessous de lui, Pedro Giuliano, consul des Catalans, occupait le Boucoléon. L'érudit Théophile Paléologue, grand partisan de l'Union, commandait à la porte de Sélymbrie avec les Grecs de Maurice Cataneo. Dans la ville, Démétrius Cantacuzène et son gendre Nicéphore Paléologue étaient postés à l'église des Saints-Apôtres avec la réserve, pour se porter où le danger serait le plus pressant et pour contenir le peuple, si quelque sédition venait à se produire. « En outre, quelques citoyens généreux et braves furent commis à la garde de positions mauvaises et ne cessèrent pas de faire leur devoir tant qu'ils le purent [2]. » Ainsi, de l'aveu même de Phrantzès, il y avait des Crétois, des Catalans et un certain nombre de volontaires grecs qui vinrent grossir le contingent des défenseurs, tel qu'il l'avait dressé [3].

Malheureusement, Constantinople n'avait plus pour muraille, la plus sûre de toutes, le patriotime de ses habitants. La population ne s'arma pas : « Personne n'a voulu faire son devoir, et

1. Critobule, I, 43.

2. Phrantzès, liv. III, ch. 4. — Migne, t. CLVI, col. 851. — Tout ce tableau des positions occupées par les Grecs est tiré de sa chronique, la plus développée de toutes. Il faisait partie de l'état-major de l'empereur Constantin XII; il ne le quitta pas durant tout le siége. Il connaissait très-bien la répartition des commandements. (Voy. col. 848 et 850. Voy. aussi Léonard de Chio, col. 934.

3. Voir la topographie de Constantinople dans Hammer, t. II, p. 584 et seq., et l'excellente carte du siége de 1453, dans l'*Atlas des siéges et batailles*.

nous avons été abandonnés de la divine Providence en nous séparant d'elle volontairement et par notre faute [1]. » L'abattement, le désespoir s'étaient emparés des habitants. On répandait dans la foule les prophéties les plus sinistres. L'une d'elles, attribuée à l'empereur Léon VI, venait d'être retrouvée sur deux tablettes récemment découvertes au cloître de Saint-Georges. Ces tablettes, divisées chacune en plusieurs champs, contenaient, l'une la liste des empereurs, l'autre celle des patriarches. Deux champs avaient été laissés vides pour le dernier empereur et le dernier patriarche. Constantin XII semblait visé par cette prédiction singulière [2]. Une autre contribua beaucoup plus encore à désorganiser la défense. Des traîtres répandirent le bruit qu'il était tombé du ciel un décret ordonnant de laisser entrer les Turcs dans la ville : arrivés à la colonne de Justinien, un ange devait les y exterminer tous. Les popes avaient répandu cette croyance ; ils semaient parmi les rangs du peuple la haine contre les azymites. Sous leur conduite, les Grecs préféraient les processions à la Panagia aux gardes sur les remparts. Là-dessus, grande discussion entre les annalistes sympathiques aux Latins et les purs orthodoxes. « Ce n'est pas l'Union faite, c'est l'Union feinte qui a perdu Constantinople, » s'écrie Léonard de Chio. Ducas et Isidore de Russie font chorus avec lui, tandis que Phrantzès renvoie aux *Latinisants* tous leurs anathèmes et les accuse de tous les maux de sa patrie. Ainsi les Grecs attendent l'arrêt de la Providence dans une sorte de stupeur muette ; ils ont beaucoup de patience et de soumission, qualités toutes passives ! Ils aiment mieux mourir de faim, de maladie ou de supplices que de chercher à conjurer le sort en vendant chèrement leur vie. Ils ont une crédulité excessive et toute sénile, attendant avec confiance l'ange que leur a promis Gennadius. Ils placent tout leur espoir dans le secours des étrangers. Constantinople périt par disette d'hommes, comme la Grèce ancienne, et le pusillanime Phrantzès est le digne Homère des tristes exploits de cette populace abâtardie.

Un des caractères les plus intéressants de ce siége, c'est qu'il

1. Matthieu Camariota. — Migne, t. CLX, col. 1068. Cet auteur donne des détails assez prolixes, mais souvent intéressants, sur les sentiments de lâche égoïsme de la population grecque.

2. Léonard de Chio, t. CLIX, col. 926. Chalcocondyle (Migne, t. CLIX, col. 400).

se passe à la limite de deux âges et qu'on y voit réunis ensemble les moyens d'attaque et de défense de deux époques très-différentes. Tous les contemporains ont été frappés de la grandeur et de la force du fameux canon géant de Mahomet, fondu à Andrinople d'après les instructions du Hongrois Urbain. Qu'il ait fallu 40 attelages de bœufs pour le traîner, c'est possible [1]. Il tirait 7 à 8 coups par jour; il fallait entre chaque décharge le refroidir, le frotter d'huile. Mais il lançait à une distance de plus de un mille un boulet de pierre dont le diamètre était de 11 palmes et qui pesait 1,300 livres [2]. Mahomet avait en outre 130 canons de moindre calibre, formant 14 batteries formidables. Mais il y avait aussi des balistes, des épépoles ou tours roulantes recouvertes de cuir, avec étages casematés, d'où l'on pouvait lancer des traits sur la garnison et abaisser les échelles pour envahir la ville [3]. De leur côté, les Grecs ont des canons, de la poudre [4], en petite quantité, il est vrai. Mais ils font pleuvoir aussi sur les assaillants des grêles de traits et de flèches, du plomb fondu, de l'huile bouillante, surtout le terrible feu grégeois, dont la composition, depuis l'époque de Constantin Porphyrogénète, était soigneusement cachée : c'était un secret d'État [5]. Le sultan fit aussi des chemins souterrains pour donner passage à des guerriers. Ces souterrains ne servirent pas : la brèche fut faite à temps par le canon [6]. Ainsi les engins de guerre les plus différents, les méthodes les plus opposées de poliorcétique se trouvent employées à la fois dans ce siége, où, des deux côtés, se rencontrent en même temps l'artillerie ancienne et l'artillerie moderne.

Il y eut avant la prise de la ville quelques engagements préliminaires qui méritent d'être rappelés : c'est surtout le moine Critobule qui les relate avec grand soin. Au moment où Mahomet établissait son camp, Constantin essaya de disperser les Turcs par une sortie vigoureuse. Il fut repoussé, et, à partir

1. Ducas dit 30 attelages (ch. 37), Chalcocondyle 70 attelages (col. 376). Léonard de Chio dit 150 (col. 926). Voy. aussi Phrantzès, *id.*, col. 835.

2. Léonard de Chio, *id.*, et Ducas, ch. 38. Lauro Quirini (p. 217) donne seul le poids de ce projectile.

3. Léonard de Chio, *id.* — 4. Phrantzès, *id.*, col. 857.

5. Le feu grégeois fut révélé aux Grecs en 654 par Callinicus, architecte d'Héliopolis. Constantin Porphyrogénète met la recette de sa composition au rang des secrets d'État. La fusée volante et la fusée ordinaire sont les projectiles de notre artillerie qui se rapprochent le plus de ce feu grégeois.

6. Critobule, I, 31.

de ce moment, les portes furent fermées, et aucune sortie ne fut plus tentée. Mauvaise tactique dans tous les temps : la meilleure manière de se défendre pour une ville assiégée, c'est de harceler les assiégeants. Ainsi faisait le duc de Guise, lorsqu'il défendait Metz contre Charles-Quint. Mahomet, tandis que les travaux d'investissement s'avançaient, s'empara de Thérapia et de quelques châteaux forts du voisinage : il en fit empaler les défenseurs et sous les remparts mêmes de Constantinople. Dans l'île des Princes, Baltaogli faisait mettre à mort 300 hommes, toute la garnison. Ainsi Louis le Gros, attaquant le château de Montferrand, avait coupé la main droite aux prisonniers et les avait forcés d'aller se présenter à la garnison, portant chacun leur main coupée dans celle qui leur restait ; la garnison avait mis bas les armes sans plus résister. Les Grecs résistèrent et résolurent au moins de vendre chèrement leur vie au conquérant sauvage qui les menaçait. Les attaques de Mahomet contre Giustiniani, de Baltaogli contre Notaras, échouèrent. Mais Baltaogli inventa un nouveau genre de machine pour lancer en l'air des pierres qui en tombant fracassaient les embarcations [1]. Ainsi, point de repos dans aucun des deux camps depuis le 5 avril : mais il faut reconnaître que l'attaque était plus vive et plus efficace que la riposte.

Les infidèles avaient la supériorité sur la terre. Mais la mer appartenait encore aux chrétiens. Trois navires génois et une galère appartenant à l'empereur forcèrent l'entrée de la Corne-d'Or, qui devait être par conséquent assez mal gardée par Baltaogli (20 avril) [2]. Mais il est peu probable que dans le combat naval livré à cette occasion les Grecs aient tué ou noyé 12,000 ennemis. On croit toujours ce que l'on espère ; mais il faut craindre d'être trop crédule. Le moine Critobule, qui rapporte la tradition turque, ramène le fait à ses véritables proportions. Il compte 22 morts parmi les chrétiens ; 100 morts et plus de 300 blessés parmi les Turcs. Tel qu'il est, ce combat est encore très-honorable pour les chrétiens [3]. Mahomet prend une revanche hardie. Il établit en arrière de Galata des coulisses formées de poutres solidement attachées et graissées de suif.

1. Critobule, I, 25, 31 à 39.
2. Lauro Quirini, p. 217. — Léonard de Chio, col. 929. — Ducas, ch. 38.
3. Phrantzès, *id.*, col. 844. — Critobule, I, 39-41. Ni Critobule, ni Léonard de Chio ne parlent de la galère impériale.

Il y fait glisser 60 birèmes qui passent ainsi du Bosphore dans la Corne-d'Or et qui tournent la chaîne du port que le sultan n'avait pu briser [1]. Les Turcs essayèrent d'établir un blocus encore plus complet. Ils construisirent un pont de 100 stades de longueur, formé de tonneaux accouplés et recouverts d'un plancher sur lequel cinq soldats pouvaient marcher de front. Ce pont reliait Galata au Cynégion ou Amphithéâtre, près du palais des Blaquernes. Le Vénitien Jacques Coci, chargé de le brûler, eut sa galère coupée en deux par un boulet [2]. De là des accusations mutuelles de trahison échangées entre les Vénitiens et les Génois. Les mauvaises passions s'éteignent dans la bonne fortune, la mauvaise fortune au contraire les attise et les fait éclater. La haine, la jalousie, les récriminations violentes semblent être la consolation du malheur. — Le 15 mai, les batteries en arrière de Péra commencèrent à donner et frappèrent les navires grecs à l'ancre dans la Corne-d'Or : elles y firent d'affreux ravages et atteignirent même les murs. Leurs décharges étaient si fréquentes qu'elles consommaient par jour pour mille ducats de poudre [3]. Ainsi les opérations de ce grand siége se déployaient avec une sorte de rigueur mathématique et de logique impitoyable.

Nous ne raconterons pas en détail l'histoire pathétique de l'assaut général et des derniers combats. Le 25 mai commencent les attaques générales ; le 27, l'assaut définitif est résolu dans un conseil à l'instigation de Zagan-Pacha, le second vizir, malgré l'opposition du grand vizir Khalil-Pacha, le vieil allié des Grecs [4]. Mahomet cherche à imprimer à la guerre un caractère encore plus accusé de fanatisme religieux [5] ; Constantin et ses prin-

1. Léonard de Chio, col. 929. — Phrantzès, col. 847. — Ducas, ch. 38. — Lauro Quirini, p. 217. — Critobule, I, 42. — La distance était de 8 stades, et le travail nécessaire pour cette opération dura plus d'une nuit. D'après Critobule, il fut commencé le 22 avril et achevé le 19 mai. Phrantzès a été, comme toujours, égaré par son extrême frayeur. Lauro Quirini a tort de placer cet exploit des Turcs avant l'entrée des quatre galères chrétiennes. Ce fut au contraire une revanche des Turcs.

2. Léonard de Chio, col. 929. — Phrantzès, *id.*, col. 852. — Ducas (ch. 38) attribue à tort le fait à Giustiniani.

3. Lauro Quirini, p. 217. — 4. Lauro Quirini, *id.* — Phrantzès, col. 857. — Ducas, ch. 39. — Léonard de Chio, col. 936.

5. Isidore de Russie dit que, chaque fois qu'il avait parlé à un chrétien, il se lavait les mains et la face pour se purifier. (Manuscrit lat., n° 3127, fol. 153, ch. 1.)

cipaux capitaines se confessent et communient. Mais il avait l'âme d'un héros, le langage d'un vrai capitaine ; Phrantzès le fait parler à ses compagnons d'armes comme une vieille femme, et pleurer comme un enfant. Constantin n'avait pas le temps de parler ni de pleurer. Il agissait et envisageait avec un mâle courage la lutte suprême qui allait s'engager [1]. Elle fut très-disputée. Les Turcs traversèrent le fossé, mais furent repoussés à l'assaut des murailles : on se battit toute la nuit; mais Zagan, Caratzyas, Mahomet lui-même furent repoussés avec perte [2]. Cependant l'artillerie du sultan, qui lui avait déjà tant de fois donné l'avantage, devait encore lui assurer le succès. Une large brèche était ouverte à la porte de Saint-Romain. Le lendemain, à la naissance du jour, le sultan, son topouz d'or à la main, rangea là ses 10,000 janissaires et lança d'abord à l'assaut ses troupes les plus mauvaises. Elles attaquèrent avec tant d'impétuosité que Lauro Quirini les compare à un essaim d'oiseaux s'abattant sur les mers. Leurs cadavres remplirent bientôt le fossé et offrirent passage aux janissaires au moment même où les Grecs s'étaient peut-être flattés d'avoir découragé encore cette nouvelle attaque [3]. Nous ne décrirons pas les exploits héroïques de la petite poignée de braves qui se pressait autour de l'empereur, ni la féroce valeur des Turcs poussant partout leur cri national : « Allah illah Allah [4] ! » La blessure et la fuite déshonorante de Giustiniani, qui est affirmée par tous les témoins oculaires, désorganisa la résistance [5]. Les défenseurs de la porte de Saint-Romain fléchirent, tandis que 50 Turcs,

1. Phrantzès (l. III, ch. 5 à 7) traduit dans son verbiage monotone les discours de l'empereur aux chefs et aux officiers, aux Vénitiens et aux Génois. Il a mis dans son récit toutes les larmes qu'il n'a cessé de verser depuis cette affreuse catastrophe. Léonard de Chio (Migne, t. CLIX, col. 938) prête au dernier des Grecs et des Romains un langage plus digne et plus viril.

2. Critobule, I, 52-59.

3. « L'assaut commenchet ceux de la chité se déffendirent bien et vaillamment à St-Romain au lieu plus faible, e ou la muraille avoit esté plus molestée. Là furent abattus bien 200 braches de murs de bombardes ; et s'y avoit tant de couleuvrines et de traicts que cils de la chité ne véoient point le chiel. Mais ils refirent ledict mur de bas et de terre et sy se deffendirent très-bien. » (*Revue des Sociétés savantes*, t. VIII, p. 503.)

4. Voy. Phrantzès, lib. III, tout le chapitre 7. — Ducas, ch. 39. — Chalcocondyle, t. CLIX, col. 390, et Léonard de Chio, col. 938.

5. « Il faut l'emporter pour le faire medéchiner les habitants de la chité crudièrent que Jehan s'en fust fui, s'y abandonnèrent leurs gardes et s'enfuirent tous. » (*Revue des Sociétés savantes*, t. VIII, p. 503.)

bientôt suivis de beaucoup d'autres, entraient par la porte de Cercoporta. La ville était aux ennemis (2 heures après-midi, 29 mai 1453).

Un épisode doit nous arrêter parmi les grandes actions de la dernière heure : c'est la mort de l'empereur Constantin XII. Dans le feu de la lutte, il tomba obscurément; l'imagination populaire s'empara bien vite de cette grande figure, en exagéra les traits pour en faire un héros légendaire. Beaucoup purent croire qu'il n'était pas mort et qu'il reviendrait lorsque le temps en serait venu, comme on le disait de Frédéric Barberousse, pour délivrer ses Grecs chéris. Les faiseurs de thrènes et de monodies ont contribué à répandre cette croyance : Georgillas laisse croire que l'empereur attend, caché dans un réduit mystérieux, le jour d'une éclatante réparation. Andronic Callistos, sans aller aussi loin, ne dit pas franchement que l'empereur soit mort [1].

Et cependant les témoignages affirmatifs ne manquent pas. On peut, en comparant les textes, faire un récit assez circonstancié de sa fin glorieuse. Critobule affirme positivement qu'il tomba bravement en combattant à la porte de Saint-Romain [2]. Ducas et Léonard de Chio nous montrent aussi l'empereur combattant avec l'énergie du désespoir à la porte de Saint Romain. A la fin, pour ne pas être pris vivant par l'ennemi : « Pour Dieu ! dit-il, qu'un conscrit courageux me perce de son glaive et ne laisse pas succomber ma majesté devant ces brigands. » — « Alors il tombe, il se relève, et il retombe encore et meurt étouffé, lui, le prince de la patrie [3]. » Ducas ajoute que deux Turcs le blessèrent à mort. Chalcocondyle déclare que Constantin a dû périr probablement frappé à l'épaule. Il est donc certain qu'il mourut dans la mêlée : on trouva son corps au milieu d'un monceau de cadavres. Phrantzès dit qu'on le reconnut à ses jambards et à ses cuissards, où étaient peintes des aigles dorées, insigne particulier des empereurs. Ducas ajoute que deux jeunes Turcs se vantèrent à Mahomet d'avoir tué l'empereur, détachèrent sa

1. Ὦ θειότατε βασιλεῦ, πῶς οὕτω φιλάνθρωπος ὢν καὶ πάντα τρόπον φιλανθρωπίαν ὑπὲρ τοῦ γένους οὐκ ἀμελήσας ποιεῖν, νῦν ἠνέσχου καταλιπεῖν ἡμᾶς εἰς δυστυχίαν καὶ δουλείαν τοσαύτην..... (Monodie d'Andronic Callistos : Migne, t. CLXI, col. 1136.)

2. Οὗ δὴ καὶ βασιλεὺς Κωνσταντῖνος πίπτει μαχόμενος μετὰ τῶν ξὺν αὐτῷ γενναίως (I, 60).

3. Léonard de Chio, *id.*, col. 941.

tête et l'apportèrent au sultan. Lucas Notaras et tous les autres assistants la reconnurent. Chalcocondyle dit que celui qui apporta à Mahomet la tête de l'empereur grec reçut de lui de grands présents et une principauté. Mahomet exposa la tête et lui fit rendre les derniers honneurs. Il avait intérêt à faire connaître de tous cette mort, afin de ne pas avoir à combattre plus tard de faux Constantins [1]. Ainsi donc, plus de doute, Constantin XII est mort les armes à la main, en brave, au poste de combat le plus périlleux, et son glorieux trépas pour Dieu et pour la patrie honore la chute de cette grande cité que tant de ses enfants ont abandonnée si lâchement.

Il est absolument impossible d'évaluer le nombre des morts et des captifs. Mahomet avait promis à ses troupes trois jours de sac pour prix de la victoire. Il tint parole, et le sac fut complet. Les peuples de race mongolique sont particulièrement avides de butin et se distinguent par leur cruauté féroce; que ce soit à Ispahan ou à Constantinople, sous Tamerlan ou sous Mahomet II, le mépris de la vie humaine est aussi complet, l'amour du pillage aussi vif. Lorsqu'on lit les annales des Turcs, on peut même se convaincre que jusqu'à Mahomet II la politique entre pour très-peu dans leurs expéditions et qu'elles n'ont pour mobile à peu près unique que la soif du butin. La chasse

1. Phrantzès, l. III, ch. 9. Léonard de Chio, col. 941. Ducas, ch. 39. Chalcocondyle, col. 390 et 393. — Les historiens byzantins ont contribué à répandre une certaine obscurité sur cette mort. Phrantzès dit que les uns prétendaient que l'empereur s'était caché, d'autres qu'il avait fui, d'autres qu'il était mort dans le combat; et Chalcocondyle : « Comment a-t-il péri? Aucun étranger n'a pu le faire connaître. » Mais Phrantzès et Notaras n'eurent aucun doute sur sa mort. Léonard de Chio, qui écrit au lendemain même de sa mort, est très-affirmatif. Nous ne pouvons invoquer Isidore de Russie : dans sa lettre publiée (Migne, t. CLIX, col. 953), il a cette phrase : « Hic nefandus tyrannus nominibus blasphemiæ plenus, post decapitationem imperatoris..... » Mais ces trois derniers mots n'existent pas dans le manuscrit. Ils ont sans doute été ajoutés par l'éditeur. Un sérieux témoignage vient corroborer les autres : c'est celui de Pie II (Epist. 162) : « Qui res gestas ad nos ex Rastiâ venientes enarrant, Paleologum qui apud eos imperavit capite mulctatum, filium ejus ereptum fugâ, in Perâ modo obsessum aiunt. » Enfin les marchands florentins (p. 503) : « Item le cardinal de Roussie mourut en la prisse. Aussy fit l'empereur, et aulcuns disent qu'il eust la teste copée, et aultres disent qu'il morut en la prisse, à la perte de la ville volant issyr, dont l'ung et l'aultre peult estre vray. C'est qu'il eust la tête copée des Turcqs depuis qu'il fust mort en la dite prise. » Ainsi ces deux témoins oculaires affirment aussi qu'il mourut les armes à la main, et qu'il eut la tête coupée par les Turcs après sa mort.

aux choses précieuses, la destruction des objets d'art, les meurtres, le viol, et les plus sauvages horreurs qui accompagnent le sac des villes furent donc aussi la suite de la prise de Constantinople [1].

Mais le cachet particulier de ces scènes d'horreur, c'est qu'elles furent sans pitié. Rien ne put arrêter la férocité de ces barbares, ni l'âge, ni le sexe, ni la noblesse du rang, ni le respect qu'impose le malheur. Déjà, après Nicopolis, ils n'avaient gardé à rançon que 22 chevaliers et avaient massacré tout le reste. A Constantinople, leur rage s'appesantit surtout sur les prêtres, les moines, les religieuses, les personnes de noble origine. Les plus illustres des Grecs subirent une servitude effective. Isidore de Russie fut vendu dans le Péloponèse [2]; la belle-mère et les filles de Philelpho furent forcées d'entrer dans un harem. Les parents de Phrantzès et de Léonard de Chio furent traités en esclaves et condamnés aux plus rudes travaux. Matthieu Camariota a perdu toute sa famille et a été lui-même réduit à l'état de domestique [3]. Il y eut un genre d'horreurs inconnu aux Occidentaux : non-seulement les chefs turcs réclamaient pour leur sérail les plus nobles vierges; mais ils se faisaient livrer aussi les jeunes garçons. Mahomet fit étrangler le fils de Phrantzès, âgé de quatorze ans, après l'avoir flétri des plus indignes outrages, et il traita de même le fils du grand-duc Notaras [4]. Les Turcs pratiquaient avec sauvagerie à l'égard des vaincus l'égalité devant le massacre et devant l'outrage. L'herbe ne croît pas où leurs chevaux ont passé. N'en est-il pas de même encore aujourd'hui dans toutes leurs guerres?

1. Voir là-dessus les longs et pathétiques récits de Léonard de Chio, d'Isidore de Russie, de Matthieu Camariota et de tous les auteurs de thrènes et de monodies.

2. Chalcocondyle, col. 393. — Les deux marchands le font mourir au moment du combat. Ils ont ignoré son stratagème.

3. « D'abord j'ai rencontré ma sœur, puis ma mère dans un autre lieu, enfin le fils de mon frère; j'ai pu, Dieu aidant, leur rendre la liberté, remplissant moi-même l'office de serviteur. » (Migne, t. CLX, col. 1069.)

4. Ducas, chap. 40. — Phrantzès (liv. IV, ch. I) raconte que, tombé au pouvoir des ennemis, il fut réduit en esclavage. Il y resta six ans. En 1459, il fut vendu, emmené dans le Péloponèse et transporté à Sparte sain et sauf. Sa femme et ses enfants furent pris par quelques Turcs assez doux et vendus au surintendant des écuries du sultan, qui acheta de même beaucoup d'autres femmes nobles qu'il revendit plus tard fort cher. Le sultan racheta les enfants de Phrantzès, mais laissa en esclavage leur malheureuse mère. Un peu plus tard, Mahomet égorgea de sa propre

La rage des Turcs se porta principalement sur les couvents, sur les églises et les lieux consacrés, sur les monastères et leurs pieux habitants. Ces profanations furent aussi le coup le plus sensible aux Grecs. Il semble qu'ils regrettent plus Sainte-Sophie que leur ville elle-même. Les reliques jetées au vent, les statues des saints renversées de leurs piédestaux, les autels souillés d'ordures et d'immondices, le crucifix promené par dérision dans le camp des janissaires, coiffé d'un bonnet turc, voilà des horreurs qui font saigner vivement le cœur des Grecs ; qu'ils soient unionistes ou orthodoxes, qu'ils s'appellent Isidore de Russie ou Phrantzès, ils sont également prolixes de détails sur ces profanations horribles [1]. Elles étaient la conséquence naturelle du caractère de guerre sainte donné à cette dernière lutte. Faut-il admettre cependant avec Isidore de Russie que la ville fut presque déserte? que presque tous ses habitants, Grecs, Latins, Arméniens ou Juifs, furent chassés? Faut-il même croire avec Ducas qu'il y eut 60,000 victimes ou, comme le dit Pie II, 40,000? Ce sont des chiffres certainement exagérés. Sans doute, dans le sac d'une ville, on ne peut établir de statistique exacte; mais il est possible d'arriver au moins à un résultat approché. D'après Critobule, le narrateur officiel, il y eut 4,000 Grecs tués et plus de 50,000 prisonniers [2]. Ces chiffres sont très-admissibles. La plupart des 4,000 victimes ont dû tomber sur les remparts ou dans le combat de rues. Quelque féroces que soient les pillards, ils ne tuent pas en masse et systématiquement une multitude affolée et qui ne songe plus à se défendre. Ils cherchent plutôt à faire beaucoup de butin, à emmener beau-

main Jean, fils de Phrantzès, dont il voulait abuser, et qui n'avait que quatorze ans (liv. IV, chap. 14). Critobule parle assez longuement de Notaras (I, 73); mais il met sur le compte des conseillers de Mahomet la mort du grand-duc et de ses fils.

1. «..... Sacrosancta evangelia, missalia et reliquos ecclesiæ libros dilacerantes, deturpantes comburentes; sacras vestes sacerdotum, reliquaque ornamenta ecclesiæ scindentes, ad indumentum suum et ornatum sumentes, vel pro vili pretio conferentes. Vasa Domini et ejus cultui dedicata in eis comedentes et bibentes, in reliquum conflata ad profanos usus transferentes..... Omitto præ pudore quod mingebant, stercorizabant omnia vituperabilia exercebant in templis imaginibus et reliquiis sanctis... dum hæc recolo, totus horrore contremisco.......... » Le latin en les mots brave l'honnêteté. Aussi nous sommes-nous abstenus de donner la traduction de ce passage. (Isidore de Russie, Migne, t. CLIX, col. 954 et 955.)

2. Critobule, I, 67. — Isidore, *id.* — Pie II, *Lettres*, Epist. 162.

coup de riches prisonniers. Le chiffre de 50,000 captifs prouve que la ville devait être très-peuplée, car les Turcs ne réduisaient en captivité que ceux de leurs ennemis qui en valaient la peine pour leur rançon : les autres auraient été des bouches inutiles et encombrantes [1]. Le premier moment de fureur passé, Mahomet, qui voulait édifier et non pas seulement détruire, arrêta les massacres, rendit à rançon de nobles Vénitiens, empêcha l'émigration, et intronisa même comme patriarche avec toute la solennité et suivant les rites accoutumés le trop fameux Gennadius. Après avoir taillé, il cherchait à recoudre; après l'œuvre du vainqueur venait celle du fondateur d'empire.

Il y a un dernier genre d'écrits relatifs à ce siége. Ce sont ceux qui ne font qu'effleurer le récit des faits, mais qui ont pour but de donner à l'Europe le cri d'alarme et de la pousser à la croisade. De ce nombre sont : la lettre de Bessarion à François Foscari, celle de Zanon, évêque de Bayeux, au roi de France Charles VII, et celle de l'empereur Frédéric III au même souverain [2]. La lettre de Bessarion est la première en date, la mieux informée et la plus intéressante en même temps. Elle a été écrite à Bologne le 13 juillet 1453, un mois et demi seulement après la chute de la ville, alors que le Saint-Siége n'avait encore que des rapports sommaires et des renseignements contradictoires sur cette mémorable chute. Aussi Bessarion n'entre pas dans le récit des faits. Son but n'est pas de faire l'histoire des péripéties de la lutte suprême. Mais il signale le premier à l'Europe chrétienne le danger permanent que les Turcs lui font courir, leur ambition, leurs projets de conquête, leur soif ardente du sang de tous les chrétiens.

Bessarion s'excuse d'abord d'avoir tardé à écrire. Il craignait, Grec, d'être accusé de ne travailler que pour les Grecs, et il savait aussi que Venise préparait de grands armements contre les Turcs. Mais le temps était défavorable, le siége a marché vite,

1. Cela met à néant le chiffre de 35,000 habitants que les marchands de Florence indiquent dans leur récit pour la population de Constantinople.

2. Ces trois lettres sont réunies avec celles d'Isidore de Russie dans un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale (n° 3127). La lettre de Bessarion n'a jamais été publiée; nous la donnons tout au long en Appendice. Des trois autres, celle d'Isidore de Russie a été publiée en dernier lieu par Migne, t. CLIX, col. 953. Celle de Frédéric III à Charles VII a été publiée par Dachery (*Spicilegium*, t. III). Celle de l'évêque de Bayeux est, croyons-nous, inédite. Voir l'Appendice n° III.

et maintenant Constantinople est aux Turcs : « Malheureux que je suis ! Comment décrire sans larmes ce que je vais dire ? Cette ville si remarquable par son grand empereur, par tant d'hommes célèbres, par tant d'illustres et antiques familles, par une si grande abondance de toutes choses ; elle qui était la tête de la Grèce, la splendeur et la gloire de l'Orient, l'école des arts libéraux et le centre de tous les biens, elle a été prise, pillée et mise à sac par les plus cruels des barbares, par les plus farouches ennemis de la foi chrétienne, par les plus sauvages des bêtes fauves ! Le trésor public a été saccagé, les richesses des particuliers enlevées. Les temples ont été dépouillés de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des reliques des saints, de tous les riches ornements qu'ils contenaient. Les guerriers ont été massacrés comme un troupeau, les femmes emmenées, les vierges ravies de force, les jeunes enfants arrachés aux embrassements de leurs parents. Ceux qui ont survécu à une si terrible catastrophe ont été enchaînés pour être mis à rançon, ou tourmentés de toutes sortes de supplices, ou réduits à la plus hideuse servitude. Les temples, les sanctuaires des bienheureux ont été souillés de blasphèmes, de luttes violentes et d'outrages de tout genre. Ils ont campé dans les églises et promené les objets sacrés dans leur camp. O misère ! ô infortune ! ô brusque et cruel changement de l'état de notre cité ! qui pourrait croire à toutes ces horreurs sans les avoir vues [1]. »

Cette description animée, vivante, des calamités de la prise de la ville, est devenue plus tard un lieu commun. Dans la forme sobre, nerveuse et concise que lui donnait Bessarion, elle n'était encore qu'un résumé sommaire des faits accomplis. Bessarion du reste ne s'attarde pas davantage. Le doge connaît tous ces malheurs, car ils ont frappé aussi bon nombre de Vénitiens. Il implore éloquemment leur secours. Il est urgent d'arrêter les Turcs en Grèce, si l'on ne veut point qu'ils passent en Italie. Il exhorte donc les chrétiens à entreprendre la guerre vigoureusement. Les Turcs n'ont d'espoir que dans les discordes de leurs ennemis : il faut s'unir pour les vaincre. C'est avant tout l'intérêt de Venise. Les Turcs peuvent être bientôt battus et chassés. Il suffit de le vouloir. Voilà donc un mémoire, une note diplomatique de première importance. Bessarion parle comme une

1. Manuscrit n° 3127, fol. 158 et 159.

sorte de ministre des affaires étrangères du Saint-Siége et de la chrétienté. Il donne peu de détails sur les faits, parce qu'il a besoin encore d'un supplément d'informations. Mais il prend position dès le premier jour, comme l'apôtre et le porte-voix de la croisade.

Bessarion avait raison. La chute de Constantinople n'était pas seulement la ruine d'une ville comme tant d'autres. C'était la disparition du dernier vestige d'empire romain, jeté à l'avant-garde de l'Europe, à deux pas de l'Asie, comme la citadelle avancée de la civilisation. Le boulevard de la chrétienté était maintenant couronné du croissant de Mahomet. La rapide cavalerie turque allait se jeter de plus belle sur les Roumains, les Serbes et les Hongrois, et leurs formidables canons battre avec plus d'acharnement les murailles de Croïa et de Belgrade. Mahomet II voulait même aller plus loin : « Trois jours après la prise de la ville, le tumulte du sac s'était un peu calmé : Mahomet II faisait son entrée triomphale à cheval, au milieu des acclamations des Turcs : — Je rends grâces, dit-il, à notre Mahomet de nous avoir donné cette belle victoire. Mais je le prie en même temps de m'accorder de vivre assez de temps pour vaincre et subjuguer l'ancienne Rome, qui est le siége du christianisme. Alors seulement je mourrai heureux. — Et il jura de ne pas dormir sous un toit avant d'avoir accompli son vœu [1]. » C'était sans doute un vœu bien téméraire et auquel il a dû manquer toute sa vie. Le danger d'une invasion de l'Islam en Italie et en Occident n'était pas au fond bien à craindre. L'Europe n'était plus au temps de Charles Martel. Mais le péril était assez grand, tel qu'il était réellement. Maîtres de Constantinople, les Turcs tenaient les portes de l'Europe ; ils y étaient définitivement installés ; ils y avaient une place d'armes presque imprenable. Le flot qui les avait apportés par hasard ne pouvait plus les remporter de même. Ils sont encore à demeure parmi nous depuis cette époque, et l'Europe saigne encore aujourd'hui de leur présence.

1. Lauro Quirini, p. 219.

CHAPITRE II

TENTATIVES DE CROISADE SOUS NICOLAS V ET CALLIXTE III

L'Europe n'était pas en état de mettre à profit le rude avertissement que venaient de lui donner les Turcs. Elle se débattait encore dans la plus affreuse anarchie, au milieu des querelles féodales et religieuses. Mais déjà les souverains commençaient à mettre de l'ordre dans tout ce désordre. Ils cherchaient à augmenter leur pouvoir, à centraliser l'administration, à favoriser les intérêts économiques, en un mot à fonder les Etats modernes. Ce fut l'œuvre quelquefois voulue, plus souvent encore inconsciente de la plupart des princes de l'Europe dans la seconde moitié du quinzième siècle. En présence de cette constitution des nationalités modernes, les tentatives de croisade devaient nécessairement échouer; la croisade était une généreuse utopie, comme l'Union des Grecs et des Latins à Florence. Bessarion s'en fit l'apôtre ardent, sans toutefois compter beaucoup la voir réussir. Au milieu du quinzième siècle, une croisade était irréalisable.

L'empire et la papauté, les deux puissances dirigeantes de l'Europe chrétienne au moyen âge, étaient tombés dans une décadence profonde. L'Allemagne avait perdu sa puissance politique, de même que l'Italie son autorité morale. La papauté, déconsidérée par ses expédients financiers, vaincue par la France, exilée à Avignon, avait vu disparaître ce qui lui restait encore de prestige dans les abominables déchirements du grand schisme. Avec elle, l'unité chrétienne de l'Europe avait péri; les États vivaient isolés les uns des autres, incapables de se réunir

dans une grande pensée commune. Eugène IV et Nicolas V avaient rendu au Saint-Siége un peu de son ancien éclat, non pas en agitant des projets surannés de domination universelle, mais en s'établissant solidement à Rome, en dominant les seigneurs féodaux de leurs États, en stimulant le goût des lettres, en soutenant de leur protection éclairée les artistes et les savants. A la papauté théocratique du moyen âge avait succédé la papauté temporelle, lettrée et beaucoup trop païenne de la Renaissance.

En Allemagne, le grand interrègne avait permis à la féodalité nouvelle, la vraie féodalité allemande, de prendre partout racine. C'était en 1453 le pays de l'Europe où le morcellement était le plus profond et le mieux établi. Il serait presque impossible de dresser une liste complète des nombreuses principautés laïques et ecclésiastiques entre lesquelles ce malheureux pays se trouvait partagé. Les empereurs n'avaient plus qu'un titre et un fantôme de pouvoir : ils étaient le jouet des puissants seigneurs et prélats qui s'arrogeaient le droit de les choisir. Les électeurs pendant un siècle et demi avaient transporté leurs votes de la maison de Habsbourg à celle de Luxembourg, afin de n'avoir jamais de chefs trop puissants et de sauvegarder leur propre indépendance. Ces empereurs, pauvres et méprisés, sans influence ni en Europe, ni même en Allemagne, s'occupaient seulement d'enrichir leur maison par les conquêtes, les usurpations et les mariages. Le reste les inquiétait peu.

Les États de l'Est étaient sans doute plus intéressés à repousser les Turcs; mais ils étaient peuplés de tant de races diverses, on y parlait tant de langues, on y pratiquait déjà des cultes si nombreux, qu'une entente était bien difficile et que les attaques contre les ennemis de toute la chrétienté allaient échouer par défaut d'ensemble. L'ordre Teutonique, sans raison d'être, depuis que les Slaves étaient convertis, se voyait dépouillé peu à peu de ses plus riches provinces par les Polonais. Ceux-ci, une chevalerie toujours en armes, un peuple de héros qui avait défendu l'Europe chrétienne contre les Slaves païens, les Finnois et les Mongols, gardaient leur royauté toute barbare et leurs vieilles institutions anarchiques, sur lesquelles l'esprit moderne n'avait aucune prise. Les Tchèques sous Georges Podiébrad, les Hongrois sous Jean Hunyade, disputaient péniblement leur indépendance aux tentatives des princes de la maison

de Habsbourg pour les subjuguer et se détournaient naturellement des affaires d'Orient. Les Moldaves et Valaques étaient isolés et barbares au milieu des peuples hostiles. Les Serbes, les Albanais et les Illyriens allaient continuer contre les Turcs leurs guérillas acharnées, mais sans plan suivi, sans entente préalable, comme des chefs de bande plutôt que comme des commandants d'armées. Eux seuls allaient cependant briser l'élan des Turcs. Les Scandinaves étaient trop loin; les Russes, encore soumis aux Mongols, ne comptaient pas encore en Europe.

Les États de l'Occident étaient plus forts, mieux constitués, plus capables de fournir des hommes et de l'argent pour l'expédition sainte. Mais le péril était lointain; le zèle chrétien s'était affaibli, et les désastres de la croix n'affligeaient plus les cœurs. Tous furent prodigues de promesses; mais aucun acte ne suivit. Les Espagnols chrétiens, répartis entre leurs quatre royaumes, pouvaient alléguer qu'ils avaient sur leur propre sol la croisade à continuer contre le petit État musulman de Grenade. Charles VII avait déjà réformé l'administration et réorganisé le royaume. Mais la guerre de Cent-Ans finissait à peine, et les plaies de l'invasion anglaise étaient encore de trop récente date pour qu'un souverain prudent engageât le grand corps blessé de la France dans de si lointaines et si dangereuses expéditions. Le fastueux et prodigue duc de Bourgogne aimait trop son gras pays de Flandre et les fêtes homériques qu'il y célébrait, pour aller chevaucher, la lance au poing, le casque en tête, à la recherche des aventures. L'annonce de la croisade ne fut pour lui qu'un prétexte à festins pantagruéliques et à réjouissances d'une somptuosité inouïe [1]. L'Angleterre était déjà au prologue du drame sanglant de la guerre des Deux-Roses. Partout l'isolement et l'égoïsme prédominaient en Europe. On était loin de la glorieuse époque des Pierre l'Ermite et des Innocent III. En vain les Bessarion et les Æneas Sylvius allaient prodiguer leur éloquence et leur diplomatie pour appeler l'Europe en Orient; en vain les Jean Hunyade et les Scanderberg allaient lui donner le salutaire exemple d'une lutte opiniâtre, héroïque contre les Turcs : l'Europe devait rester désormais indifférente et froide.

La fatale nouvelle s'était rapidement propagée en Europe. Bessarion, du fond de sa légation de Bologne, écrivait au doge

1. Voir les descriptions de ces fêtes dans Matthieu de Coussy (édit. Buchon, t. XXXVI, p. 85-186).

Foscari dès le 13 juillet sa célèbre lettre, et déjà il avait été informé lui-même de Venise. Des renseignements contradictoires parvinrent cependant au Saint-Siége. Æneas Sylvius adressa à Nicolas V des lettres où l'on démentait la prise de Constantinople. Mais bientôt la triste nouvelle se confirma. Æneas excita lui-même le pape à prendre vigoureusement la direction d'une croisade [1]. « La main me tremble en vous écrivant, disait-il; l'indignation ne me permet pas de me taire, ni la douleur de m'exprimer. Il est honteux de vivre encore. L'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne sont dans l'état le plus florissant, et voilà (ô honte!) que nous laissons prendre Constantinople par les Turcs voluptueux [2]! » Æneas Sylvius, qui était alors auprès de Frédéric III, chercha à exciter son zèle et à le réconcilier avec son parent le jeune Ladislas, roi de Hongrie. Venise même voulait s'armer : le 27 juillet 1453, le doge Foscari envoyait à Frédéric III l'avis officiel de la prise de Constantinople; il ajoutait que la prise de Péra compliquait la situation déjà si grave et qu'il fallait se mettre en garde contre les futures attaques des Turcs [3].

Mais le zèle de Venise se refroidit bien vite. Les puissances chrétiennes promettaient beaucoup, mais laissaient la république seule exposée aux coups des infidèles. A la fin, Venise se lassa et traita avec eux. Le 15 décembre 1453, la république envoya à son ambassadeur auprès du pape l'ordre de justifier à l'avance les négociations entamées avec les Turcs et d'en faire retomber la responsabilité sur l'abandon où elle était laissée par tous les chrétiens [4]. Le 15 janvier 1454, le sénat adressa à Bartholomeo Marcello, ambassadeur vénitien près du sultan, des instructions à l'effet de conclure un traité de commerce avec la Porte d'après les bases arrêtées dans un projet déjà débattu avec le grand vizir [5]. Le 16 août 1454, le Sénat fit parvenir à ce même Marcello

1. Æneas Sylvius, *Correspond.*, Epist. 141. Voir sur lui l'essai de M. Verdière (Paris, in-8°, 1843). — 2. *Id.*, Ep. 162. — 3. *Id.*, Ep. 159.

4. *Liber secretorum*, Deliberazioni Senato, t. XIX.

5. Voy. *Archives* des Frari. *Liber secretorum*, t. XIX, à la date du 15 janvier 1453 (en réalité 1454); c'est un document extrêmement curieux, qui comprend :

1° *En latin :* les instructions du Sénat à Marcello pour obtenir des Turcs les meilleures conditions possibles, mais avec l'ordre de céder tout ce que les Turcs exigeront. Les Vénitiens vont même jusqu'à promettre de payer un tribut de 300 ducats.

2° *En italien :* le projet de traité débattu entre le grand vizir et l'ambassadeur Marcello. On y trouve surtout des clauses relatives aux droits

les lettres qui l'accréditaient auprès du sultan [1]. En ce moment, Venise envoyait contre le duc de Milan le fameux Barthélemy Colleoni [2] et refusait au pape Nicolas V de faire la paix à moins d'obtenir Crème et son territoire. Nicolas V négocia activement avec toutes les puissances de l'Italie : il s'entremit afin de rétablir la paix, qui permettait seule de réunir une coalition contre les Turcs. La paix de Lodi fut conclue [3] ; mais elle resta sans effet. Nicolas V était gêné dans ses projets de croisade par ses goûts de dépenses. Il prodiguait aux lettrés et aux artistes beaucoup trop d'argent pour pouvoir économiser les sommes énormes nécessaires à une grande expédition. D'ailleurs, il souffrait de la goutte, et il fut enlevé en peu de temps par la fièvre le 24 mars 1455.

A la nouvelle de la maladie du pontife, Bessarion se hâta de revenir de sa légation de Bologne. Toutes les grandes affaires qu'il y avait entreprises étaient terminées. Il avait ramené dans cette grande cité la paix et la sécurité, inconnues depuis si longtemps. Il pouvait léguer à un successeur sa tâche, désormais facile. Il avait un devoir impérieux : c'était de contribuer par son vote au choix d'un pontife dont toutes les pensées seraient tournées vers les affaires d'Orient. Des lettres pressantes le rappelaient : il revint [4]. Mais voici que dès son retour tous les cardinaux honnêtes le pressèrent de se laisser porter au pontificat

de douanes et de tonnage, à la juridiction consulaire, au respect des vieilles capitulations ; l'article 8 est ainsi conçu : « Les navires turcs poursuivis par leurs ennemis trouveront dans les ports vénitiens un asile inviolable. »

3° *En latin :* le détail des modifications que l'ambassadeur doit réclamer au grand vizir sur les différents articles. Le Sénat demande que l'article 8 ne soit applicable que dans les ports vénitiens que l'on peut fermer avec des chaînes et défendre, et que l'article 12 stipule la neutralité de Métélin et des autres îles, en cas de guerre entre Venise et la Porte. Sauf ces deux restrictions, c'est la paix à tout prix.

1. *Id.*, *ibid.*

2. *Id.*, *ibid.*, 24 février 1453 (en réalité 1454). La statue équestre de Barthélemy Colleoni, mort en 1475, existe à Venise, modelée par André Verrochio.

3. Conclue en 1454. — Les Vénitiens et le roi Alphonse faisaient la guerre à François Sforza, aidé des Médicis, du duc de Savoie, du marquis de Montferrat, du dauphin Louis et du roi René. Les Vénitiens gardèrent Crème et durent recevoir Bergame et Brescia (fin 1454). Cette paix ne fut complétée qu'un an plus tard par l'adhésion d'Alphonse, qui faisait la guerre aux Génois et qui avait envoyé Piccinino contre les Médicis et le pape Callixte III. (Voy. *Annales ecclésiast.*, t. XXIX, année 1454 et 1455.)

4. Bandini, chap. 24.

suprême. N'était-ce pas à ce moment un poste de dévouement et de combat? N'était-il pas le chef de la chrétienté naturellement désigné aux suffrages du Sacré Collége? Bessarion, cardinal grec qui avait opéré l'Union des deux Églises, dont les Turcs venaient de saccager honteusement la noble patrie, n'aurait-il pas, pour prêcher la lutte à outrance contre eux, un zèle, une autorité, une éloquence à laquelle nul autre prélat ne pouvait prétendre? Voilà toutes les bonnes raisons qu'alléguaient les partisans dévoués de sa candidature, et Bessarion ne se fit pas trop prier pour accepter.

Les conclaves sont tenus secrets; des règles sévères président à la réunion de ces saintes assemblées et aux modes employés pour y donner les suffrages [1]. Il ne transpire donc au dehors que ce qu'en disent après l'événement ceux qui en ont fait partie. Deux traditions se rapportent au conclave relatif à l'élection de Callixte III : l'une rapportée par Platina [2], l'autre par Pie II [3]. Selon Platina, tous les membres honnêtes et consciencieux du Sacré Collége donnèrent leur voix à Bessarion. Ils pensaient « que le pontificat avait beaucoup plus besoin de lui, que Bessarion lui-même n'en avait besoin. » Sa gloire était complète; mais, dans cette suprême dignité, il pouvait rendre à la chrétienté d'éminents services, non pas seulement comme chef de la croisade, mais comme réformateur des mœurs, par sa bonne renommée, par son exemple salutaire. Déjà le vote avait eu lieu, et Bessarion l'emportait; mais la victoire était très-disputée. La minorité, composée de prélats légers et amis du plaisir, qui craignaient la réputation et la sévérité de Bessarion, déclara qu'il y avait vice de forme dans l'élection et demanda qu'elle fût recommencée. Bessarion ne s'opposa point à un nouveau vote, et cette fois Callixte III fut élu.

Selon Pie II, qui n'était pas encore cardinal et qui n'était pas mieux informé que Platina, le cardinal Alain de Coétivy, évêque d'Avignon, aurait violemment combattu la candidature de Bessarion. « Donnerons-nous à l'Église latine, disait-il, un Grec pour souverain pontife? Bessarion n'a pas encore rasé sa barbe,

1. Voir les longs développements d'Agostino Patrizzi sur les règles relatives aux conclaves (*Rituum ecclesiasticorum*, lib. I, ch. Ier et seq.).
2. *Panégyrique* (Migne, t. CLXI, col. 110).
3. Conclave Callixti III. — Bibliothèque nationale, manuscrit latin, n° 5153.

et il sera notre tête? L'Église latine est-elle donc si pauvre en hommes qu'elle n'en trouve un seul digne du souverain apostolat et qu'il lui faille recourir aux Grecs? Faites cependant comme il vous plaira, mes Pères. Pour moi, et pour tous ceux qui pensent comme moi, nous ne consentirons jamais à nommer pape un Grec [1]. » C'est ainsi, au moment même du vote, que le cardinal Alain aurait détourné les suffrages de Bessarion. Cette tradition nous semble plus vraisemblable : nous admettons volontiers avec Platina que les meilleurs aient songé à Bessarion; mais nulle part les meilleurs ne forment la majorité. D'ailleurs nous croirions difficilement que, dans un conclave de Latins, il se trouvât une majorité pour proclamer un Grec : l'antipathie des deux nations était encore trop vive; il y avait contre les Grecs une sorte de répulsion instinctive. Si même les cardinaux avaient réussi à la surmonter, il est douteux que leur choix eût été bien accueilli de la chrétienté. Certes Bessarion était le plus digne de la papauté; avec lui, qui n'était arrivé que par lui-même et qui n'avait pas de famille, on ne pouvait craindre le népotisme. Il eût pu arrêter la papauté sur la pente fatale qu'elle allait suivre. Mais tous les ambitieux, tous les prélats dépensiers et chercheurs de bénéfices ne devaient être que plus opposés à son élection : toutes ces difficultés le frappèrent. Il ne fit aucune démarche pour se faire nommer; jamais sa modération et son dévouement au devoir n'apparurent d'une façon plus éclatante.

Toutefois, grâce à lui sans doute, les suffrages se portèrent sur un Espagnol, c'est-à-dire sur un prélat qui avait dès l'enfance respiré la haine des infidèles et en qui coulait du sang de croisé. Alphonse de Borgia, évêque de Valence, créé pape sous le nom de Callixte III, allait chercher à faire de la croisade la grande œuvre de son pontificat. Il avait juré, n'étant encore que cardinal, de se vouer toute sa vie à la lutte acharnée contre les Turcs. Il tint parole, malgré ses quatre-vingts ans. — La situation était en effet des plus critiques; le pape et les cardinaux avaient raison d'être inquiets et de redouter l'insatiable ambition et la rage belliqueuse du sauvage conquérant de Constantinople. Politique autant que guerrier, Mahomet II cherchait à gagner par la tolérance les chrétiens devenus ses sujets. Il se faisait

1. Bandini, ch. 24.

adresser par Gennadius, alors patriarche de Constantinople, une confession chrétienne [1], qu'il faisait traduire dans sa langue. Il négociait déjà dans le Péloponèse; il semait la discorde entre les deux frères Thomas et Démétrius, qui se disputaient le pays. Pratiquant la polygamie politique, comme beaucoup de chefs barbares, il épousait la fille du despote Démétrius, que ce prince dénaturé n'avait pas honte de placer dans le harem de l'assassin de sa famille et de sa patrie. Il envoyait des flottes dans l'Archipel pour soumettre les îles; des émissaires en Servie pour traiter avec la femme et les enfants du despote Lazare; des troupes en Albanie pour se saisir de l'imprenable rocher de Croïa et pour dompter l'indomptable chef de bandes Scanderberg. Il lui débauchait quelques-uns de ses compagnons les plus belliqueux, comme Moses et Hamsa. Il espérait de Belgrade et de Patras pouvoir entourer toute l'Italie du redoutable croissant, de ses armées. Déjà il y avait presque des alliés dans la personne des Vénitiens. Fondateur d'empire, il était, selon le précepte cher à Machiavel, à la fois lion et renard [2].

Si Callixte III était déterminé à prêcher la croisade, il fallait au moins réchauffer son zèle, harceler les princes et les peuples, secouer la torpeur générale et frapper partout du pied la terre pour en faire sortir de nouvelles légions de chrétiens. On a attribué à deux hommes tout l'honneur de ce rôle [3] : à Æneas Sylvius et à Jean Capistran. Deux autres n'ont pas fait moins et

1. Cette confession existe dans Migne (t. CLX, col. 320). — C'est une sorte de catéchisme extrêmement curieux, où Gennadius enseigne Mahomet comme un enfant. Catéchisme très-orthodoxe : le grand ennemi de l'Union conclue à Florence devenu patriarche et chef des Grecs schismatiques écrit cette phrase (col. 321) : « Ainsi Dieu le Père engendre le Fils son Verbe, et du Père et du Fils procède le Saint-Esprit. » Catéchisme très-platonicien aussi : c'est une nouvelle contradiction de la part de celui qui a réfuté Gémiste Pléthon. Sa définition de Dieu, le sens où il emploie les mots de sensible et d'intelligible, ont un caractère tout platonicien. On peut se demander, en présence de ces contradictions, si cette confession n'a pas été interpolée, ou si Gennadius en est bien l'auteur. Toutefois elle a singulièrement frappé Mahomet sous sa forme première de dialogue, si bien que Mahomet la fit traduire en turc après nouveau remaniement de Gennadius. (Voir cette traduction dans Migne, t. CLX, col. 333 et suiv.) La traduction turque s'y trouve deux fois, en caractères grecs et en caractères latins.

2. Voy. Paganel, *Hist. de Scanderberg*, liv. V, et Phrantzès, liv. IV. — Chalcocondyle (dans Migne, t. CLIX, col. 405 et seq.). — Ducas, ch. 42.

3. Voir le remarquable ouvrage de M. Saint-René Taillandier, intitulé *Tchèques et Madgyars*, p. 62.

partagent la même gloire : c'est Bessarion et le cardinal Jean Carvajal, le premier, comme Æneas Sylvius, en agissant par ses discours, par ses conseils, par ses votes dans le Sacré Collége, afin de tout préparer pour l'expédition sainte. Il a laissé moins de traces de son action qu'Æneas Sylvius, parce qu'il n'a pas écrit tous ses discours, ni rédigé au nom de la curie romaine les instructions et les brefs envoyés aux légats à l'étranger. Æneas Sylvius était l'un des cardinaux les plus nouveaux et les plus capables, alors que Bessarion était l'un des plus anciens et des plus respectés : il était tout simple qu'Æneas servît de secrétaire à l'auguste conseil. Ainsi fit plus tard le cardinal de Pavie sous les pontificats de Pie II et de Paul II; et ce cardinal a, comme Æneas Sylvius, inséré dans ses œuvres ou dans sa correspondance quelques lettres des pontifes rédigées par lui à titre de secrétaire, mais inspirées par d'autres cardinaux [1]. Ce serait une erreur de croire qu'ils étaient les seuls auteurs des lettres de ce genre, qu'ils en avaient toute l'initiative; on peut dire au contraire qu'ils n'étaient chargés de certaines correspondances que pour traduire la pensée de leurs collègues plus considérables et plus influents.

Bessarion remplit à ce moment une mission de la plus haute importance, que ses biographes seuls mentionnent et que les historiens de cette époque ont trop oubliée. Il a été chargé d'entraîner le souverain de Naples Alphonse Ier. Sous prétexte d'aller prendre les eaux à Pouzzoles pour sa santé, Bessarion devait aller à Naples et obtenir le concours du roi en faveur de l'expédition sainte [2]. Dès que ce prince fut informé que Bessarion viendrait le voir dans sa capitale, il sortit lui-même à sa rencontre avec une escorte brillante et nombreuse. Il s'avança au-devant de lui comme au-devant d'un souverain, jusqu'à Piedigrotta [3], sur cette belle et pittoresque route qui se prolonge au-dessous du Pausilippe et qu'il venait de refaire. Le roi fit grande fête au

1. Voy. *Lettres de Pie II* (Ep. 329, 339, 361) et *Lettres du cardinal de Pavie* (n° 40, 42, 43, 93) et bien d'autres encore des deux recueils. C'est ainsi que plus tard Léon X faisait écrire par Bembo un grand nombre de ses lettres.

2. Platina, col. 110. — Bandini, chap. 25. — Tiraboschi, t. VI, p. 47.

3. Le tunnel de Piedigrotta a été percé probablement sous Auguste. Au moyen âge, on l'attribuait à Virgile, qui passait alors pour un puissant magicien. Le roi Alphonse Ier le fit élargir en abaissant le sol et en y pratiquant deux soupiraux.

célèbre cardinal. Il lui prodigua les témoignages de respect et les riches présents. Il promit de l'argent, des vaisseaux, des troupes. Il écrivit même au pape à l'instigation de Bessarion pour l'assurer de son zèle et pour engager plus formellement sa parole. Mais ce prince, qui avait pour devise un livre ouvert, que la lecture de Quinte-Curce guérissait, dit-on, d'une grave maladie, qu'un manuscrit de Tite-Live et un os de son bras retrouvé dans le cénotaphe de Padoue engagèrent à faire la paix avec Cosme de Médicis et la Seigneurie de Venise, n'avait d'argent que pour les érudits et les lettrés. Il avait d'ailleurs avec la maison d'Anjou une vieille querelle qui l'empêchait de trop disperser ses forces. Il pria, il pleura, il promit, il aligna des troupes sur le papier et fit sonner dans sa pensée les écus qu'il destinait à couvrir les frais de la guerre sainte. Mais il se tira d'affaire avec des promesses, comme Frédéric III en Allemagne à l'égard d'Æneas Sylvius et de Carvajal. Bessarion ne réussit pas mieux que ses collègues. Prêcher la croisade au milieu du quinzième siècle, c'était chercher la pierre philosophale.

De retour à Rome auprès de Callixte III, Bessarion lui suggéra l'idée de profiter des superstitions populaires pour pousser les peuples à la croisade. Une comète célèbre, la comète de Halley, avait paru et effrayé les peuples [1] : Callixte III ordonna dans toute la chrétienté des supplications solennelles, à l'effet de détourner la colère divine. Puis il prescrivit que chaque jour à midi, dans toutes les paroisses de l'Europe, on sonnât les cloches pour appeler aux prières les fidèles [2], et il accorda des indulgences à tous les chrétiens qui, au son de la cloche, réciteraient le *Pater* et l'*Ave*. Tel fut le commencement de la pieuse coutume de l'*Angelus*, dont bien peu de personnes, même parmi celles qui le récitent, soupçonnent la véritable origine. L'*Angelus* n'était alors que la cloche des Turcs.

Bessarion reçut en récompense de tous ses efforts le titre de patron de l'ordre de Saint-Basile, avec un monastère basilien de

1. La comète de 1454 est la même que celle qui fut revue en 1531, en 1607, et observée scientifiquement en 1682 par Halley. Il en calcula les éléments et en prédit les retours périodiques : de là le nom de comète de Halley, donné à la première des comètes périodiques dont l'existence ait été bien constatée.

2. Labbe, t. XIII, col. 1390. — Raynaldi. *Annales ecclésiast.*, t. XXIX, p. 67.

Messine, le monastère de Saint-Sauveur. Il mit dès lors tous ses soins à réformer cet ordre si ancien, qui lui était si cher, à cause de ses souvenirs de jeunesse, et qui représentait pour lui comme une image vivante de sa patrie. La corruption s'était mise dans cet ordre : les moines ignoraient la règle. Bessarion en rédigea un abrégé. Il indique dans une préface intéressante, malgré sa brièveté, le but de son ouvrage [1].

Saint Basile a écrit un ouvrage très-utile sur la vie ascétique; mais beaucoup de moines qui vivent en Italie et en Sicile ne connaissent pas la langue grecque. D'autres ne connaissent même pas la règle suivant laquelle ils ont promis de vivre. « Aussi ai-je jugé bon de résumer brièvement le livre de notre divin Père, livre que ceux dont j'ai parlé ne peuvent goûter à cause de l'étendue des matières et de l'ignorance de la langue, afin qu'ils puissent y prendre ce qui serait utile et avantageux

1. *Cod. Græc. Matrit.*, n° 115. — Migne (t. CLXI, col. 525) donne la préface de Bessarion et les titres des chapitres de son abrégé. Les voici tels qu'ils s'y trouvent indiqués :

1° Prologue. — 2° Quelques formes de la vie monastique; quelles sont les meilleures et les plus sûres. — 3° De l'abbé. — 4° Qu'il doit faire tout avec le consentement des frères. — 5° Comment il doit veiller au redressement de ceux qui pèchent. — 6° Comment il doit agir à l'égard de ceux qui ne se corrigent pas après un troisième avertissement. — 7° Comment et depuis quel âge il faut recevoir ceux qui entrent dans le monastère après avoir renoncé au monde, et comment il faut conduire et instruire les moines. — 8° Du gouvernement de ceux qui ont renoncé au monde et de leur soumission à l'égard de leurs supérieurs; qu'entre eux tout doit être commun; qu'ils ne doivent rien posséder en propre; et comment ils doivent se conduire à l'égard de leurs parents selon la chair. — 9° Comment, et à quelles heures il faut prier. — 10° S'il est permis et pour quelle raison il est permis de se séparer du monastère et de la confrérie. — 11° Si l'on doit recevoir ceux qui se sont séparés d'un autre monastère. — 12° Comment il faut redresser un supérieur qui est soupçonné d'avoir péché. — 13° Quels doivent être ceux qui reçoivent le soin du cellier et des autres services, et comment ils doivent s'acquitter des soins qui leur sont confiés. — 14° Sur les frères malades, et s'il faut se servir de médecines. — 15° Sur les vêtements et les mets qui conviennent aux moines. — 16° S'il faut que les moines travaillent de leurs mains, et à quels travaux. — 17° Sur ceux qui ne viennent pas à l'heure prendre leur place à la table commune. — 18° Sur la lecture pendant le repas, et comment il faut l'entendre. — 19° Sur le silence à observer non-seulement pendant les prières, mais partout. — 20° Qu'il faut après le supérieur un dignitaire qui puisse le remplacer. — 21° Auxquels des frères il faut confier les missions au dehors, et comment il faut les juger au retour. — 22° Sur l'amour des moines les uns pour les autres, et qu'il ne faut pas que des sociétés de deux ou trois se forment dans une communauté ascétique. — 23° S'il est permis à tous les moines de faire l'aumône. — 24° Punitions de ceux qui pèchent gravement.

à des hommes soumis à la règle monastique... Les règles seront données avec les paroles du saint docteur. On indiquera partout à quel chapitre et dans quelle section chacune aura été prise, afin que chacun puisse recourir aux sources. Nous n'ajouterons pas la moindre chose de notre propre fonds. Nous donnerons les paroles mêmes du saint docteur. Mais chacun pourra, s'il le veut, prendre dans un sens large chacune de ses paroles et de ses raisons. Ainsi, mes frères, prêtons l'Esprit à ses divines paroles; que ses lèvres répandent la sagesse et que son cœur profère la prudence; et, dès que nous l'aurons entendu, avec tout notre zèle, appliquons-nous à observer ses préceptes. » Ce n'est donc pas seulement une œuvre de patience que fait là Bessarion; mais une œuvre éminemment utile : celle d'un réformateur.

Il fallait compléter cette réforme en mettant les moines basiliens à même de lire non-seulement ce court et rapide abrégé, mais le *corpus* même de leur règle. Pour cela, il fallait remettre en honneur dans tous leurs couvents l'étude et la connaissance de la langue grecque. Il chercha donc les maîtres les plus instruits et les plus capables. Il les attira par l'appât de traitements élevés : c'est ainsi qu'il obtint le concours de Michel Glyca et qu'il retint jusqu'en 1467 Andronic Galinotos, moine de Constantinople, dans un monastère de Messine. Celui-ci fut plus tard remplacé par Constantin Lascaris, non moins célèbre par son érudition que par sa naissance et que Bembo vint entendre à Messine après avoir fait exprès le voyage [1]. Tous les monastères de l'ordre de Saint-Basile furent bientôt réformés, grâce à Bessarion. On y pratiqua une discipline plus austère : ils étaient refaits ou réparés; on y cultivait les sciences divines et humaines. Mais entre tous le monastère de Saint-Sauveur, qui lui était particulièrement confié, fut l'objet de ses soins tout spéciaux. Tous les biens, tous les domaines qui étaient négligés ou avaient été aliénés, il les recouvra; il augmenta les revenus des terres; il accrut le nombre des moines; il agrandit, transforma et embellit le monastère lui-même [2]. En même temps, il était chargé par le pontife avec Dominique Capranica et Prosper Colonna de l'examen de la vie de Rose de Viterbe, et il la fit inscrire au nombre des saintes du calendrier [3]. Tels étaient les

1. Bandini, ch. 26. — 2. *Id.*, ch. 27. — 3. *Id.*, ch. 25.

devoirs nombreux et délicats que lui imposait sa charge et dont il s'acquittait avec toute la dextérité, tout le bonheur possible.

Mais tous les yeux étaient fixés sur les Turcs : toutes les pensées du pontife se rapportaient à la croisade; tous ses actes avaient pour but d'y entraîner les chrétiens. Lorsqu'on parcourt les annales ecclésiastiques relatives au pontificat de Callixte III, on est frappé de l'énergie de son action, de la multiplicité des actes et des pièces qui se rapportent à la croisade [1]. Mais si l'on se souvient que Callixte III avait quatre-vingts ans, on comprend qu'il ait eu besoin d'un conseiller, d'une sorte de lieutenant, doué de la vigueur et de l'autorité nécessaires pour diriger le Sacré-Collége selon les vues du pontife et pour empêcher le zèle du vieillard de se refroidir. Ce lieutenant, ce premier ministre de la cour de Rome, fut Bessarion. Il avait failli être pape : il allait, après la mort de Callixte III, balancer longtemps le succès d'Æneas Sylvius en se déclarant pour le cardinal de Rouen. Il était dès ce moment le premier personnage après le pape. Il a donc beaucoup agi en faveur de la croisade. Si son intervention apparaît peu, c'est que le pape seul avait le droit de signature et qu'Æneas Sylvius, comme secrétaire, était seul chargé de la correspondance. Mais par ses propositions, par ses discours, par ses votes, Bessarion fut certainement l'un des promoteurs les plus actifs de l'expédition contre les Turcs. Son influence était décisive, bien que cachée en apparence. Il faisait le bien sans se faire valoir et en s'effaçant.

Dès le début de son pontificat, Callixte III envoya des légats aux princes les plus puissants. Alain de Coëtivy, cardinal d'Avignon, partit pour la France. Mais Charles VII se contenta de laisser lever la dîme des revenus du clergé de France pour la croisade. Jean Carvajal fut nommé légat en Allemagne : ce fut l'une des plus grandes figures et l'un des plus nobles caractères de cette époque. Carvajal passa six ans sur les bords du Danube, dans des marais, campant parmi les croisés, s'aventurant avec une fougueuse valeur au milieu des bataillons des Turcs, souvent le premier et le dernier parmi eux. Il fut pris d'une fièvre persistante, ses gencives se décharnèrent, toutes ses dents branlaient; les accès répétés de la maladie mettaient sa vie en danger. Il ne songeait cependant pas à revenir, il se faisait une

1. Voy. *Annales ecclésiastiques*, années 1455-1458.

gloire de ses souffrances. Digne des croisés antiques, il était prêt à terminer par une belle mort une vie consacrée tout entière au service de Dieu et de l'Église [1]. Tel est l'homme que Bessarion avait, en connaissance de cause, désigné et fait choisir pour l'importante légation d'Allemagne. Carvajal ne trompa point son attente : il défendit en Bohême, contre les hussites, les droits de l'héritier légitime, le jeune Ladislas. Il ne put entraîner Frédéric III, cet empereur de « petit courage, endormi, craintif et avaricieux, » qui se contenta de prier et de faire pénitence, mais que l'idée seule d'une croisade effrayait à cause de sa politique égoïste et de sa lâcheté. Mais il alla en Hongrie, il répandit les indulgences, il prêcha et agit avec le célèbre Jean Capistran. Par sa parole entraînante, ce moine avait converti 16,000 hussites, et, en ce moment même, il était en train d'organiser l'armée de la croisade. Malheureusement, les deux chefs Carvajal et Capistran n'avaient réussi à lever qu'une multitude impropre à la guerre. C'était un pêle-mêle de paysans, d'étudiants, de moines mendiants, de bourgeois armés de pieux, de bâtons, de frondes et de sabres. Hunyade amena des troupes qui n'étaient guère plus exercées ni mieux armées. Telle était l'armée du Seigneur qu'on pouvait opposer aux Turcs [2].

Cependant, le 13 juin 1456, Mahomet avait enveloppé Belgrade de ses 150,000 hommes. Il avait installé tout autour de cette forte place, le boulevard de la Hongrie, ses trois cents bouches à feu, parmi lesquelles se trouvaient 22 canons d'une longueur d'au moins 20 pieds et sept mortiers destinés à lancer des boulets de pierre. En même temps, une flottille turque investissait la ville par le Danube. — Le conquérant de Constantinople espérait que la prise de Belgrade ne serait qu'un jeu pour lui. Mais les 40,000 croisés, électrisés par les prédications de Carvajal et de Capistran, marchèrent en toute hâte au secours de la place. L'héroïque Jean Hunyade, avec une flottille de 200 brigantins, détruisit 7 galères turques et massacra plus de 500 de leurs matelots ou hommes d'équipage. L'assaut fut donné par

1. Aubéry, t. II : biogr. d'Alain de Coëtivy et de Jean Carvajal. L'envoi de Jean Carvajal eut lieu après l'élection de Callixte III. (Voy. les *Annales ecclésiastiques*, t. XXIX, p. 34.)

2. M. Saint-René Taillandier, *Tchèques et Madgyars*, p. 62 et suiv. Verdière, *Æneas Sylvius*, p. 53. Paganel, *Hist. de Scanderberg*, p. 246 et suiv.

Mahomet avec une vigueur inouïe, au cri d'Allah. Hunyade crut un moment à sa défaite; mais Capistran, moine soldat, d'un courage inspiré, fit une vigoureuse sortie à la tête de 1000 croisés pour s'emparer de l'artillerie ennemie. Mahomet, blessé à la cuisse, fut forcé de se retirer. Hassan, chef des janissaires, tomba au plus épais des rangs hongrois. Mahomet s'enfuit en désordre jusqu'à Sophia. 300 canons et 24,000 cadavres turcs étaient les trophées de ces brillantes victoires (21 juillet, 6 août 1456) [1]. Hunyade périt vingt jours après des fatigues de cette campagne et comme enseveli dans sa victoire. Jean Capistran lui survécut très-peu et mérita d'être placé au nombre des saints. Il avait accompli le plus grand des miracles : c'était, dans ce siècle d'anarchie religieuse et politique, d'enrôler 40,000 guerriers sous la bannière de la croix. Callixte III écrivit à Carvajal pour le féliciter au nom du Sacré-Collége de ses glorieux travaux, dignement couronnés de succès [2], et, en la mémoire de la défaite des Turcs, il fixa au 6 août la fête de la Transfiguration [3].

Il eût fallu pousser à fond cet avantage et redoubler d'efforts pour arrêter le sultan. Mahomet II menaçait de nouveau Scanderberg et envoyait ses flottes jusque dans la Crimée devant Caffa, place soumise aux Génois. Il voulait s'emparer de tous les ports de la mer Noire. Ladislas, roi de Hongrie, devait épouser une fille de Charles VII. Carvajal reçut l'ordre d'assister à ce mariage comme légat du Saint-Siége et d'en profiter pour opérer la réconciliation entre le roi de Hongrie et Frédéric III [4]. Ladislas écrivit aussi aux Vénitiens pour leur annoncer sa victoire et les pousser à la guerre contre les Turcs. Mais ils firent une réponse dilatoire, habilement enveloppée de protestations d'amitié pour le roi de Hongrie et de dévouement à la foi chrétienne [5]. C'était en réalité un refus de se brouiller avec les Turcs. A leur retour de France, où ils avaient été chercher la fiancée de leur jeune roi, les ambassadeurs hongrois ne trouvèrent qu'un tombeau. Le malheureux Ladislas venait de mourir

1. Raynaldi, *Annal. ecclés.*, t. XXIX, ann. 1456. Paganel, *Scanderberg*, p. 250 et seq. Phrantzès, liv. IV, ch. 15. Chalcocondyle, dans Migne, t. CLX, col. 412-424.

2. Cette lettre existe dans la *Correspondance* d'Æneas Sylvius (Ep. 329). Il l'a rédigée comme secrétaire du Sacré Collége.

3. *Annales ecclésiastiques*, ann. 1456 (t. XXIX, p. 83).

4. Æneas Sylvius (Epist. 339).

5. Voy. aux archives de Venise, le *Liber secretorum*, t. XIX, 23 oct. 1456.

subitement de la peste à Prague, âgé seulement de dix-huit ans ; et sa mort allait être le signal d'une nouvelle anarchie en Hongrie et en Bohême. Carvajal restait seul des héros de la croisade de Belgrade. Il n'allait pas pouvoir en renouveler l'effort.

Même impuissance en Italie. Cette paix de Lodi, que Bessarion avait si ardemment souhaitée, était passée à l'état de lettre morte. Alphonse de Naples, au lieu de fournir pour la croisade les 15 galères qu'il avait promises à Bessarion, employait sa flotte à attaquer Gênes au moment même où la malheureuse république, minée à l'intérieur par les factions, défendait péniblement avec quelques navires son grand comptoir de Caffa et ses riches établissements de Lemnos et de Mitylène. D'ailleurs Callixte III, malgré son grand âge et son titre de chef de la chrétienté, n'était pas à l'abri de toute ambition mondaine. Il avait décoré de la pourpre deux de ses neveux très-jeunes et qui n'avaient rien fait encore pour mériter cet honneur : Louis Milano, qu'il avait fait patriarche d'Aquilée, et le trop fameux Roderic Borgia. S'il envoya en Orient quelques galères levées avec l'argent de la chrétienté et destinées à sauver les îles de l'Archipel du joug des Turcs, ce fut pour mettre à leur tête son neveu Louis Milano. Mais cette flotte, qui portait notre célèbre Jacques Cœur, plus digne d'être le chef que le lieutenant de l'expédition, ne put opérer aucune conquête, et Jacques Cœur périt lui-même à Chio (novembre 1456). — Lorsque Alphonse de Naples mourut, Callixte III voulut donner son héritage à son autre neveu Roderic Borgia. Alphonse ne laissait pour successeur au trône qu'un fils bâtard, Ferdinand. Il est vrai qu'Eugène IV avait légitimé Ferdinand, c'est même dans cette négociation qu'Alphonse Borgia, devenu le pape Callixte III, avait gagné le chapeau de cardinal (1444). Mais il oublia tous ses serments et ceux de ses deux prédécesseurs, et il osa troubler la paix de l'Italie en attaquant Ferdinand pour le dépouiller de son royaume en faveur du Saint-Siége et de son neveu [1].

Heureusement que Callixte III mourut au bout d'un mois [2]. Il avait beaucoup fait pour la chrétienté ; il avait encore plus travaillé pour sa famille et n'avait pas craint de sacrifier à sa politique de népotisme la tranquillité même de l'Italie. Aussi doit-on

1. Aubéry, t. II : biographie d'Alphonse Borgia. Æneas Sylvius, *Europe*, ch. 58. — 2. Le 6 août 1458.

reporter sur ses deux fidèles conseillers Bessarion et Æneas Sylvius la meilleure part dans ses efforts pour la croisade. Callixte III, dans une lettre éloquente de la fin de son pontificat, a rappelé tous ses services à la chrétienté : les troupes des Turcs battues devant Belgrade; Rhodes, Chypre, Mitylène et Chio conservées, grâce aux flottes qu'il avait fait construire et équiper sur le Tibre même [1]; ses légats cherchant à reconquérir les provinces et les États occupés par les Turcs; ses secours d'argent à Scanderberg. Il terminait ainsi en réponse aux Allemands qui se plaignaient des impôts levés pour la croisade : « C'est à cela que nous dépensons l'argent et que nous prodiguons tout ce que nous pouvons glaner, de tout côté, d'or et d'argent. Nous recherchons la gloire de Dieu, non la nôtre propre. Nous travaillons pour le salut du peuple qui nous a été confié, non pour notre utilité privée. Nous nous efforçons d'empêcher que, de notre vivant, les sultans débauchés des Turcs puissent fouler aux pieds le nom chrétien. Mais ces charges, nous ne pouvons les supporter seuls : le siége apostolique ne peut y suffire par lui-même. Nous faisons pourtant notre possible, et, tandis que ceux-là se reposent, qui devraient venir à notre secours, nous excitons, nous pressons, nous accélérons, nous n'omettons rien de ce que nous permettent nos ressources, et nous nous enlevons le nécessaire pour subvenir, dans la mesure du possible, à la nécessité présente [2]. » Ce fier langage, ce témoignage d'une conscience sans peur comme sans remords, convenait bien mieux à Bessarion et à Æneas Sylvius qu'au débile Callixte III. Il avait subi l'impulsion de ses deux généreux et ardents conseillers; mais il avait eu le tort de ne pas assez résister à l'avidité insatiable, à l'ambition envahissante et aux calculs d'égoïsme de ses deux neveux. Heureusement, Æneas Sylvius et Bessarion allaient s'associer intimement pour tenter encore une fois la grande œuvre de la croisade. Ils ont échoué sans doute; mais, par leur persévérance et leur foi profonde au succès de l'entreprise, ils ont du moins sauvé l'honneur du nom chrétien.

1. Æneas Sylvius, *Europe*, ch. 58. — 2. *Id.*, Epist. 361.

CHAPITRE III

BESSARION A L'ASSEMBLÉE DE MANTOUE. — SA LÉGATION EN ALLEMAGNE (1458-1461)

Au mois d'août 1458 s'ouvrit le conclave qui devait choisir le successeur de Callixte III [1]. L'élection fut très-disputée : le cardinal de Rouen Guillaume d'Estouteville réunit d'abord le plus grand nombre de partisans : il représentait l'élément étranger et européen. On lui opposa un candidat purement italien, qui n'était autre qu'Æneas Sylvius Piccolomini. « Hé quoi ! s'écriait le cardinal de Rouen, vous voulez faire un pape de Piccolomini, d'un pauvre, d'un podagre, d'un poëte qui gouvernera l'Eglise suivant les lois de la mythologie ! » Æneas, qui a lui-même raconté tout ce conclave, nous dépeint son adversaire comme un ambitieux, un simoniaque avéré. Il ne faudrait pas le croire sur parole. Æneas savait manier l'intrigue. Il était fécond en ressources : il employa pour réussir tous les arguments qui pouvaient faire quelque effet sur les cardinaux. Mais ce qui prouve que le cardinal de Rouen valait mieux que ne le dit Æneas, c'est qu'il fut soutenu par Bessarion [2], Bessarion avait refusé les voix pour lui-même et les avait reportées sur le cardinal de Rouen. Bessarion, Grec d'origine, préférait comme pape un étranger à un Italien : et il espé-

1. Voy. Ciacconius, *Hist. des papes* (Pie II), et un curieux manuscrit de la Bibliothèque nationale, dont l'auteur est Æneas lui-même, et qu'il a intitulé *Proprium conclave* (fonds latin, n° 5153). M. Zeller a donné un récit très-intéressant et très-complet des discussions animées qui eurent lieu dans le conclave (*Italie et Renaissance*, p. 21).

2. M. Verdière fait cette remarque à propos de l'élection de Pie II et montre ainsi quelle haute estime il professe pour Bessarion.

rait, en nommant un Français, entraîner la toute-puissante adhésion de Charles VII en faveur de la croisade. Mais Æneas avait habilement exploité les préférences et les défiances des Italiens. Lorsqu'on renversa le calice qui contenait les votes secrets des cardinaux, Æneas avait neuf voix et Guillaume six seulement. Au moment de l'*accessit*, lorsque les cardinaux proclamèrent à haute voix leur élu, le cardinal Colonna, jusque-là opposé à Æneas, lui donna sa voix afin d'avoir le mérite de le faire pape. Bessarion dut voter comme ses collègues. Il n'était pas heureux en fait d'élections pontificales : il ne pouvait ni réussir lui-même, ni faire réussir ses préférés.

Æneas et Bessarion étaient cependant bien faits pour s'entendre. Il est impossible de trouver deux hommes qui se ressemblent davantage par leur origine, leurs destinées, leurs passions, leurs contradictions mêmes. Issus d'une humble origine, hommes nouveaux tous deux, ils se forment eux-mêmes par des études sérieuses, par une longue et constante pratique des hommes et des affaires. Ils ont toutes les qualités du diplomate, l'étendue de l'intelligence, la finesse, la dextérité, la séduction et le charme des manières, le génie inventif et fécond. Ils en ont aussi les défauts : à force de fréquenter les hommes, de connaître les partis, de ménager les susceptibilités et de louvoyer entre tous les écueils de la route, ils manquent parfois de fermeté dans le caractère, de suite dans les opinions. Ils servent les causes en apparence les plus opposées. Bessarion soutient d'abord les Grecs au concile de Florence et devient cardinal de l'Eglise latine, comme Æneas Sylvius, secrétaire du concile de Bâle, s'attache plus tard à l'empereur et aux papes. L'un réconcilie deux empereurs et deux Eglises ; l'autre rapproche Frédéric III et Eugène IV, Nicolas V et l'antipape Félix V. Hommes du moyen âge par leur vif attachement à la foi antique, ils sont en même temps des hommes de progrès. Ils favorisent les lettrés et leur donnent eux-mêmes l'exemple par leurs traductions, leurs écrits, leurs achats de manuscrits et d'ouvrages de toute sorte. Avec un certain mélange de scepticisme et une prétention bien arrêtée à ne point passer ni pour des naïfs, ni pour des dupes, ils ont tous deux leur généreux idéal, la croisade, qu'ils prêchent avec acharnement et pour laquelle ils meurent presque en martyrs. Ils recherchent les riches bénéfices et les dignités élevées, tout en donnant l'exemple d'une vie décente, honorable

et justement respectée. On peut dire toutefois que Pie II était plus dilettante, et Bessarion plus convaincu. L'un avait surtout des passions de tête, des préférences littéraires : il fut un peu gâté par la rhétorique et par les souvenirs de la mythologie et de l'antiquité. Bessarion resta au contraire un Grec, un exilé, sous la robe rouge du cardinal : il garda toute sa vie un attachement profond et touchant pour sa malheureuse patrie. D'abord assez froids l'un pour l'autre, ils apprirent à se mieux connaître et à s'estimer mutuellement. Pie II ne tint pas rigueur à Bessarion de son opposition : il eut toujours pour lui les plus grands égards, et il en reçut les témoignages d'une complète déférence. Ils s'unirent intimement dans le dévouement à une noble et sainte cause, la croisade.

A en croire Pie II, la joie fut vive à son avénement. Les premiers citoyens de la ville, à cheval, des flambeaux à la main, vinrent au palais pontifical saluer le nouvel élu. Leur cortége commençait au môle d'Adrien et se terminait à Saint-Pierre. Toute l'Italie envoya des témoignages d'adhésion : Sienne, patrie d'Æneas Sylvius, était en liesse. Mais il ajoute que les Ecossais, les Danois, les Français, les Hongrois et Cypriotes virent avec déplaisir arriver à la chaire de Saint-Pierre l'ami de l'empereur [1]. La dissolution du concile de Bâle n'avait pas en effet supprimé toutes les causes de troubles et tous les mécontentements parmi les chrétiens. De là la faction du cardinal de Rouen dans le Sacré-Collége; de là les efforts de cardinaux honnêtes, comme Bessarion, pour l'élever au pontificat. Bessarion, qui, pour satisfaire ses scrupules de conscience, n'avait pas craint d'encourir le mauvais vouloir et la disgrâce du futur pape, chercha à se réconcilier avec lui. Il alla se jeter à ses pieds; il le félicita de son élévation au Saint-Siége, l'en proclama le plus digne et s'excusa comme il put de lui avoir préféré le cardinal de Rouen, sur la mauvaise santé de Pie II. Pie II avait la goutte, et il fallait, selon Bessarion, un pape ingambe, capable de supporter les fatigues et les dangers de la croisade. Il jura de le servir fidèlement et tint parole [2]. Pie II lui pardonna facilement : il avait d'ailleurs besoin de ménager le plus considérable des cardinaux et le doyen du Sacré-Collége. Il lui donna une preuve de son estime, en le nommant patron de l'ordre si impor-

1. Pie II, *Commentarii,* liv. I, p. 31 et 32. — 2. Bandini, ch. 28.

tant et si populaire des Franciscains après la mort du cardinal Capranica (10 septembre 1458) [1]. Pie II avait juré à son avénement de presser la croisade, de réformer les mœurs de la cour romaine, enfin de maintenir les droits des cardinaux et de les consulter dans les affaires publiques [2]. N'était-ce pas là aussi le programme de Bessarion ?

C'est à l'instigation de Bessarion [3] que Pie II réunit l'assemblée de Mantoue : il voulait s'entendre avec tous les délégués des puissances chrétiennes afin de recevoir leurs promesses pour la croisade et de déclarer solennellement la guerre aux Turcs. Il commença par terminer la querelle si imprudemment engagée par Callixte III contre Ferdinand de Naples. Il le reconnut comme roi moyennant la cession de Bénévent et de Terracine au Saint-Siége et le payement des tributs arriérés. Il réservait cependant les « droits d'autrui ». Pie II ne voulait pas heurter de front les prétentions de la maison française d'Anjou. Après avoir établi comme gouverneur de Rome en son absence Nicolas de Cusa, cardinal de Saint-Pierre aux Liens, il partit, quoique malade, et en plein hiver. Il était accompagné de Bessarion et des principaux cardinaux. Tous les promoteurs ardents de la croisade avaient conçu les plus hautes espérances de ce voyage [4].

Le pontife fut partout acclamé sur sa route ; il érigea Sienne, sa patrie, en archevêché, Corsignano, le petit village où il avait vu le jour, en un évêché qu'il appela Pienza. De Pérouse, il écrivit à Nicolas de Cusa pour qu'il lui envoyât un Allemand à qui, sur les instances pressantes de Bessarion, il avait confié le soin de lever 10,000 guerriers pour la croisade [5]. Ainsi Bessarion par son zèle avait prévenu les décisions des princes : il poussait Pie II à donner l'exemple de réunir les premières troupes. Ils étaient déterminés tous les deux, quelles que fussent les décisions des princes, à ne point abandonner la défense de la chrétienté : « Etiamsi omnes, ego non. » A Modène, le pape fut magnifiquement reçu par Borso d'Este et lui confirma le titre

1. Bandiui, ch. 29. — Waddinggius, *Annal. minorum*, t. XIII, p. 63.
2. Raynaldi, *Annales ecclés.*, t. XXIX, ann. 1458. — 3. Platina, col. 110.
4. Voir pour tout le congrès de Mantoue les *Commentaires* de Pie II (lib. II et III), et un chapitre de l'essai de M. Verdière, qui en est le résumé bien fait, mais où l'auteur a eu tort de ne pas consulter d'autre source.
5. Bandini, ch. 30.

de duc qu'il avait reçu déjà de Frédéric III. A son entrée à Mantoue, il fut harangué en latin avec une merveilleuse éloquence par Hippolyte Sforza, fille du rude condottiere François Sforza, devenu l'heureux souverain de Milan. Il arriva le 28 mai 1459, cinq jours avant le terme qu'il avait lui-même fixé. Mais déjà les réclamations et les plaintes se faisaient entendre de tous côtés. « Il y avait peu de députations ; il y en aurait encore bien moins ; l'endroit choisi n'était qu'un marais insalubre ; la chaleur y était excessive, les vins sans saveur ; on n'y trouvait pas de quoi vivre : tout le monde y était malade ; la fièvre faisait d'affreux ravages. On n'entendait que des grenouilles »... « Pourquoi ne pas partir ? disaient encore les cardinaux. Tu es venu au jour fixé, cependant les princes restent chez eux ; ils te méprisent, ainsi que nous. Tu as montré que tu avais à cœur de protéger la foi. Tu as assez fait pour l'honneur ; qui pourrait te reprocher de ne pouvoir à toi seul vaincre les Turcs ? » Mais le pontife résistait à toutes ces sollicitations des timides et des peureux. Le plus ferme de tous les cardinaux, celui qui montrait le plus de zèle et qui exhortait avec le plus d'énergie le pape à ne point se laisser vaincre, c'était encore Bessarion. Il avait à ce moment cette suite enragée dont parle Saint-Simon. Il savait vouloir ce qu'il voulait, c'est-à-dire vouloir avec toutes ses conséquences fâcheuses et en acceptant sans murmurer les inconvénients mêmes du parti qu'il avait préféré. Il était déterminé à tout sacrifier pour la croisade. Il était l'associé le plus ardent du pontife dans sa noble entreprise, ou plutôt Bessarion le poussait et l'entraînait : Pie II, qui avait l'air de marcher en avant, ne faisait en réalité que suivre [1].

On apprit à Mantoue les progrès menaçants des Turcs. Un Étienne, souverain de Bosnie, s'était réconcilié secrètement avec eux et leur avait livré plusieurs places du Danube. Les délégués de Chypre, de Rhodes, de Lesbos, réclamaient des secours contre les flottes de Mahomet II. Enfin le sultan venait de se faire livrer Corinthe par Mathieu Azan, gouverneur de la place, qui lui promettait de même Patras. Il avait épousé la fille du despote Démétrius. Le despote Thomas, abandonné par son frère, ce même Démétrius, qui avait livré Sparte et reçu

1. Pie II, *Comm.*, III, p. 61.

une pension de Mahomet, résistait difficilement à Calamata et à Mantinée [1]. Thomas réclamait instamment des secours. Il prétendait qu'il suffirait d'une petite poignée d'hommes pour chasser les Turcs du Péloponèse. Bessarion insista vivement auprès du pape et des princes. Il connaissait le Péloponèse et y avait passé les belles années de sa jeunesse. Il fallait secourir la grande infortune du dernier des Paléologues qui soutînt encore la cause de l'indépendance et de la patrie. Il toucha le pontife par ses prières. Il en obtint trois cents hommes d'armes. Blanche Sforza, également gagnée par Bessarion, s'engagea à fournir et à entretenir les cent premiers qui partiraient [2]. Il avait déjà écrit, comme protecteur de l'ordre des Frères mineurs, à l'un d'entre eux, le prédicateur Jacques Picens, à propos de cette même question de la Morée.

C'est une lettre extrêmement curieuse où Bessarion énumère d'abord avec complaisance toutes les ressources du Péloponèse; il rappelle sa situation favorable et les succès qu'y a remportés naguère le despote Thomas sur les Turcs. Mais il faut se prémunir contre un retour offensif du sultan, et il craint que les secours envoyés par le congrès de Mantoue n'arrivent pas à temps. En conséquence, Bessarion adjure Jacques Picens de prêcher une sorte de croisade particulière dans toute l'étendue de la Marche. Il demande au minimum 300 hommes prêts pour le milieu de juillet, armés et pourvus de manière à subvenir à leur entretien pour un an au moins. Il estime que la somme nécessaire pour cela est de 40 à 50 ducats. Bessarion va obtenir du pape un navire pour le transport de ce secours particulier, précurseur de la grande expédition. Ainsi Bessarion emploie tous les dévouements pour concourir au but suprême qu'il veut atteindre [3]. Sa lettre est celle d'un homme d'affaires qui expose avec une netteté parfaite tout ce qu'il veut dire : il y donne tous les documents, tous les renseignements capables d'aider le prédicateur, ainsi qu'un précieux état économique du Péloponèse, qu'il connaissait si bien et où il entretenait avec le despote

1. Phrantzès, liv. IV, ch. 15 et seq. — 2. *Pii Comm.*, III, p. 61.

3. Cette lettre se trouve dans Waddinggius (*Annal. minorum*, t. XIII, p. 119). Elle débute par une description économique du Péloponèse très-curieuse, bien qu'un peu flattée, mais dont les chiffres peuvent servir à évaluer approximativement les ressources de cette province.

Thomas une correspondance suivie. Les trois cents hommes partirent : un vaisseau gréé par le pape les porta jusqu'en Morée. Ils reprirent Patras : c'était d'un heureux augure pour l'expédition. Bessarion semblait avoir gagné la première partie, la plus difficile à jouer [1].

Cependant les ambassades commençaient à devenir plus nombreuses : l'Allemagne était divisée en deux camps par la querelle du duc Louis de Bavière, allié à Frédéric, comte palatin, et du margrave Albert de Brandebourg. Pie II envoya à Nuremberg deux légats qui parvinrent à réconcilier pour quelque temps tous ces ennemis. Il écrivit à Frédéric III une lettre de reproches, parce que l'empereur, au lieu de se déranger lui-même, n'avait envoyé que trois délégués d'un rang secondaire. L'empereur n'était sans doute pas tenté de venir baiser la mule de son ancien secrétaire. Philippe de Bourgogne, si hardi à pourfendre en paroles, dans les fêtes chevaleresques de sa cour, Mahomet II et tous les musulmans, s'abstint de même de paraître en personne. Mais il promit qu'il prendrait lui-même les armes, si le roi de France, l'empereur ou quelque autre prince, son égal en dignité, s'engageait à mener son armée contre les Turcs. — François Sforza vint pendant quelque temps à Mantoue. On peut deviner la joie qu'en ressentit le pontife à l'éloge complet qu'il présente du duc de Milan. Il donna l'exemple de promettre le premier des subsides et des troupes. L'érudit Philelpho prit en son nom des engagements formels. Les autres Italiens firent aussi preuve de quelque bonne volonté : toutes les républiques envoyèrent des représentants, même Gênes, qui dut se cacher, parce qu'elle dépendait de la France. Malatesta et Piccinino, qui étaient en querelle sur le territoire pontifical, promirent de rendre les villes qu'ils occupaient. Enfin, après de pressantes instances du pape, les députés de Venise et de Florence vinrent à leur tour. L'Italie semblait pacifiée. La chrétienté venait au rendez-vous fixé par le pape. Le moment semblait arrivé de s'occuper définitivement de la croisade [2].

1. Bandini, ch. 32.
2. *Pii Comment.*, liv. III, p. 62 à 75. — M. Geffroy a bien voulu nous faire savoir qu'il a vu à Upsal des documents nombreux témoignant des préoccupations qu'éprouvaient les Suédois au sujet des progrès menaçants des Turcs. Les Suédois songeaient à participer à la croisade et à envoyer des troupes et de l'argent pour combattre les infidèles.

Pie II jugea qu'il était temps de prononcer le beau discours latin dont il s'occupait depuis longtemps à polir les savantes périodes (8 octobre 1459). Il parla pendant trois heures de suite, sans que la toux dont il souffrait depuis longtemps lui causât la moindre gêne. Il rappela avec un luxe pompeux, mais inutile d'érudition, les anciennes guerres des Européens contre les Asiatiques : il se livra à de savantes digressions sur le mahométisme, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la vérité et l'excellence de la religion chrétienne et de la morale évangélique. Il cita Virgile et Origène, Esaïe et saint Paul; il fit défiler devant son auditoire, charmé de tant de science, un long cortége de conquérants, d'historiens, de prophètes et de docteurs de l'Eglise. Épuisé de tant d'efforts d'imagination et de mémoire, il ne consacra que quelques lignes à la chute de Constantinople, aux victoires des Hongrois et des Albanais, à Jean Hunyade et à Scanderberg. Tout son discours fut une brillante digression où il ne fit qu'effleurer son vrai sujet. Et il osa s'étonner que l'assemblée lui laissât achever en silence sa péroraison, au lieu de lui couper la parole au cri de : « Dieu le veut! » La récompense qu'il promettait aux croisés était cependant de nature à tenter les plus difficiles. « Ceux qui mourront dans la croisade, s'écriait-il, ne recouvreront pas la science de toutes choses, comme le prétend Platon; mais ils l'acquerront, d'après l'opinion d'Aristote [1]. »

Bessarion eut l'honneur de parler après le pape, au nom du collége des cardinaux [2]. Il commença par accorder au pontife un juste tribut d'éloges pour son éloquence et ses efforts en faveur de la croisade. Il fit un tableau animé et saisissant des pertes successives subies par les chrétiens en Orient, de la prise et du sac de Constantinople, des sacriléges commis par les Turcs. Il montra leurs progrès sur le Danube, la Hongrie envahie. N'était-il pas temps de venger tant d'injures et de faire aux Turcs une guerre acharnée? Et ici, Bessarion, avec un étalage d'érudition capable de faire envie à Pie II lui-même, mit

1. Voir tout le discours de Pie II dans ses *Œuvres* (édit. de Bâle de 1570, p. 905-914). Dans ses *Commentaires* (liv. III, p. 82), Pie II indique seulement les circonstances où il a prononcé son discours et l'accueil qu'il a reçu.

2. Son discours n'a jamais été imprimé : il existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale (fonds latin n° 4154, f° 116-123). Nous ne pouvons le publier en appendice, à cause de sa longueur.

à contribution l'histoire profane et sacrée, l'Écriture sainte et les historiens grecs et romains pour trouver des exemples de résistances à l'envahisseur étranger et de dévouement à la patrie. Dans la seconde partie, Bessarion, serrant de plus près son sujet, discuta les voies et moyens pour entamer la guerre. Les Turcs, nation vile et sale, combattent contre les chrétiens, très-sages, très-nobles, très-puissants. Mais leurs forces régulières montent à peine à 70,000 hommes et encore mal armés et sans grande discipline. Est-il donc si difficile de réunir des troupes supérieures? L'Italie naguère encore n'avait-elle pas sur pied plus de 60,000 soldats? N'était-ce pas assez pour chasser les Turcs d'Europe et d'Asie et pour reconquérir le Saint-Sépulcre? On allègue les victoires des Turcs : c'est l'insouciance et la lâcheté des chrétiens qui en sont les seules causes. Les Turcs n'ont-ils pas été battus aussi bien des fois par Ladislas, par Jean Hunyade et naguère devant Belgrade? Il faut suivre l'exemple du souverain pontife, qui a tout sacrifié pour prêcher la croisade. Dieu donnera la victoire à ses serviteurs, comme il l'a donnée à David, à Gédéon et aux Macchabées.

Ce discours de Bessarion est très-remarquable pour le fond et pour la forme. On peut lui reprocher sans doute un véritable déluge d'érudition ; mais cette intempérance de citations, ce recours excessif à l'antiquité n'est-il pas un défaut commun au quinzième et au seizième siècle. N'y a-t-il pas dans nos plus grands auteurs, Rabelais et même Montaigne, des pages dans ce goût quelquefois inexplicables et toujours hors de propos? Sans doute, lorsque, pour exhorter les chrétiens à prendre la croix, Bessarion invoque les exemples de Théodose et de Xerxès, de Tamerlan et de Judith, de Mucius Scévola, qu'il appelle assez singulièrement « elegantissimus juvenis, » et de Zopyre, il est hors de son sujet. Mais n'est-il pas obligé d'acquitter sa dette au goût du temps? Après Philelpho et Pie II, n'est-il pas forcé, sous peine de passer pour un ignorant, de montrer qu'il sait puiser aux mêmes sources? Mais il s'attarde moins à ces brillants hors-d'œuvre que tous les autres orateurs. On sent toujours chez Bessarion l'homme d'affaires, bien renseigné, qui discute les chiffres en main, qui recherche les documents sérieux et qui évite de battre en vain la campagne.

Et puis que de passages éloquents et solides tout à la fois ! Quelle émotion devait produire et dans les rangs de cet imposant

auditoire et surtout dans le cœur de l'orateur, le récit pathétique de toutes les horreurs subies par l'infortunée Constantinople : « Que dire enfin ? Cette ville unique entre toutes, la reine des villes, le siége de l'empire, la nouvelle Rome, la cité de Constantin (ô malheur et désespoir !), nous l'avons vue prise, saccagée, ensanglantée, honteusement dépouillée de toutes ses merveilles et de tout ce qu'elle contenait. Les hommes massacrés ou réduits à la plus cruelle servitude, les femmes violées, les vierges enlevées, les religieuses déshonorées, les jeunes gens impitoyablement massacrés, les adolescents égorgés ou réservés pour de honteuses débauches, les jeunes enfants arrachés du sein et des embrassements de leur mère pour le carnage et le sang, les vieillards foulés aux pieds des hommes et des chevaux, les matrones coupées en deux à coups de cimeterre (ô cruauté inouïe), ainsi que le fruit de leurs entrailles et les plus tendres corps de jeunes filles ! quel tableau ! Parlerai-je de ces temples si vénérés, si bien ornés : la honteuse nation des Turcs les a tous profanés. Ils ont coupé en morceaux les statues des saints. Ils ont souillé de boue et d'immondices les peintures qui n'étaient pas à fresque. De nos vêtements sacrés et des autres ornements qui servaient à recouvrir nos saints mystères (hélas ! en quels termes s'exprimer !), ils ont fait des couvertures pour leurs chevaux et pour leurs chiens, afin de tourner notre foi en dérision. Dois-je dire ou taire leur plus affreuse profanation ? — Je la dirai, tout timide et tout tremblant. Sur l'image sacrée de la sainte Vierge, la plus vénérée de toutes, que tout le peuple honorait particulièrement, après l'avoir dépouillée de l'or, de l'argent et des pierres précieuses dont elle était garnie, ces sacriléges et ces bourreaux ont coupé de la viande ; puis ils l'ont foulée aux pieds, ils l'ont taillée en petites parcelles et enfin livrée aux flammes. Les tableaux qui représentaient dans les panneaux de nos églises le Christ notre Sauveur, ils les ont percés de leurs flèches et de leurs traits, comme autrefois les Juifs frappaient de la lance au côté l'Homme-Dieu. Et comme eux les Turcs répétaient : « Laissez faire ; voyons si lui qui est Dieu pourra se défendre lui-même [1]. »

Ce passage si éloquent n'est pas un lieu commun : c'est le détail même de tout ce qui s'est passé lors du siége de Byzance.

1. Voy. manuscrit latin 4154, f° 117.

Fer, feu, esclavage, telle semble être encore maintenant la devise des Turcs, et en lisant le récit de toutes ces horreurs on croirait presque entendre une page d'histoire contemporaine, tant ils ont peu changé ! Bessarion parle donc en historien et en homme d'État, Pie II plutôt en lettré et en rhéteur ; l'un plaide avec son cœur, l'autre avec son esprit. On devine chez Bessarion une bonne foi absolue, une conviction profonde, un vif et sincère enthousiasme pour la croisade. Sa langue est pure et châtiée : un style périodique et cicéronien, une phrase abondante et cadencée, un certain art imité de Tite Live pour grouper les faits peu importants et les exemples qui frappent par leur masse, et même certaines réminiscences des discours si connus de Canuleius ou de Camille : voilà le caractère général de la forme. Aussi, quand Pie II prétend que Bessarion fit voir seulement par son discours combien l'éloquence des Latins l'emporte sur celle des Grecs, il ne faut voir là qu'une boutade sans conséquence, qui trahit seulement l'amour-propre d'auteur, et que la postérité ne saurait ratifier. Le discours de Bessarion est plus simple, plus solide, plus nourri d'arguments, plus propre à inspirer la conviction que celui de Pie II. Au congrès de Mantoue, le cardinal l'emporta sur le pape par le cœur et par le talent.

Ces deux grands discours mirent en goût l'assemblée : le lendemain, François Sforza, duc de Milan, et Malatesta prononcèrent chacun une courte allocution aux allures toutes militaires [1]. Puis toutes les nations vinrent faire leurs promesses de subsides et d'hommes. Pie II voulait que l'Italie fournît seulement les subsides : on enrôlerait pour combattre des guerriers de trempe plus dure, des Allemands, Hongrois et Bohémiens, « car, disait-il, ici nous faisons la guerre sans danger de mort et avec grand profit. Avec les Turcs, les combats sont sanglants, et l'âme seule a du profit. » Il espérait donc que les Français, Anglais et Allemands formeraient les troupes de terre, que les Catalans, Aragonais et Portugais serviraient sur mer ; il demandait 50,000 hommes et une cavalerie nombreuse. Rêves dorés, vaines chimères auxquelles Pie II allait être forcé de renoncer ! Il raisonnait comme la laitière de la fable. Mais déjà il était en froid avec les Français, à cause de la pragmatique sanction de Bourges. Les Vénitiens, justifiant leur fameuse devise : « Siamo Veneziani ;

1. *Pii Comment.*, III, p. 83.

poi christiani, » demandaient à fournir seuls la flotte, à condition qu'on leur en payerait l'entretien et qu'ils toucheraient seuls les impôts levés pour la croisade. Ils ne songeaient qu'à s'enrichir sans s'armer. Les Florentins, à qui Pie II adressa Bessarion lui-même, déclarèrent qu'avant de prendre aucun engagement ils voulaient attendre le retour de leurs vaisseaux, chargés de marchandises, qui devaient revenir bientôt de Constantinople. Enfin les délégués allemands sollicitèrent du pape l'envoi d'un légat pour obtenir la levée des hommes et des subsides qui avaient été déjà tant de fois promis. Bessarion fut désigné pour cette haute mission.

Le congrès se sépara enfin après huit mois de session. Pie II quitta Mantoue au commencement de l'année 1460, cherchant encore à se flatter de l'espoir d'une croisade et versant d'abondantes larmes au pied des autels. « Nous avons fait au delà de nos forces, écrivait-il à Bessarion, nous avons rempli le monde entier de notre désir [1]. » Dans son résumé, Pie II, faisant le compte de la future armée de la croisade, rappelait que les Hongrois avaient promis toutes leurs troupes s'ils étaient secourus, c'est-à-dire à peu près 20,000 cavaliers et 20,000 fantassins; les Allemands, 42,000 soldats; les Bourguignons, 6,000; les Italiens, des subsides abondants; Venise, Raguse et Rhodes, des galères. Il comptait sur les secours des Arméniens et du prince Caraman de Cilicie. Le noble vieillard, en alignant sur le papier tous ces chiffres, croyait déjà voir les Turcs battus, Constantinople repris et le flot envahisseur des Asiatiques rejeté au delà du Bosphore. Il se berçait encore des plus singulières illusions; Bessarion allait bientôt perdre les siennes en Allemagne.

Les délégués allemands à Mantoue avaient promis de l'argent et des hommes, à condition qu'un légat du pape viendrait présider à Nuremberg et à Vienne deux diètes où les Allemands renouvelleraient les promesses déjà faites. Il fallait en outre terminer les querelles, apaiser les différends, provoquer dans toute l'Allemagne, par la prédication et la vive peinture des périls de la chrétienté, un grand mouvement d'opinion en faveur de la croisade. Pie II avait vu Bessarion à l'œuvre; il connaissait son éloquence, son dévouement absolu pour la sainte entreprise. Il l'envoya comme légat avec ses pleins pouvoirs en

1. *Livre des brefs*, 1460.

Allemagne, et il écrivit à Carvajal, légat en Hongrie, de ne prendre aucune résolution, de ne faire aucun acte sans en informer Bessarion. Comme accrédité auprès de l'empereur, Bessarion avait en effet une légation plus importante, une dignité plus élevée que Carvajal. Il partit sans retard, dès la fin de l'année 1459, malgré les vives souffrances qui l'accablaient depuis longtemps, malgré le froid qu'il redoutait plus que toute autre chose. Il se fit transporter par eau, sur le Pô, jusqu'à Venise. Là, il vit le doge et le sénat, qui l'accueillirent avec les plus grands honneurs. Il voulait s'entendre avec les Vénitiens sur la meilleure route à suivre et les moyens de transport. Il reçut tous les renseignements qu'il souhaitait et que Venise était mieux que personne en état de lui donner. Il partit avec une escorte honorable plutôt que magnifique. Il prit par Bassano, Trente : on était alors au mois de février (1460), l'un des plus durs de l'année dans cette région des Alpes; la pluie et le vent faisaient rage. La neige tombait avec abondance et couvrait tous les chemins. Le voyage n'était plus possible à cheval; il ne voulut pas s'arrêter et se fit transporter en traîneau [1]. C'est ainsi qu'il passa par le col de Brenner, et sans se reposer, ni à Innspruck, ni à Augsbourg, il gagna, pour ainsi dire d'une seule étape, Nuremberg, le terme de son voyage. Il avait pris la route la plus courte, afin d'empêcher le beau zèle des Allemands de se refroidir [2]. Il avait été partout sur sa route reçu par les plus

1. «....... Vehiculo Germanorum quod *traham* vocamus non vectus, sed tractus est. » (*Platina panegyric.*, col. 111). — Voici l'itinéraire et les étapes de Campani lors de son voyage en Allemagne à la suite du légat François, cardinal de Sienne : « Discessum ex urbe 18ma martii ; ingressi sumus Ratisponam Kalendas maii, 43 diebus in itinere consumptis. Subsistimus diem unum Viterbii ; triduum Senæ ; Florentiæ, Bononiæ, Mantuæ singulos ; Veronæ, Tridenti, Botzani binos ; ad pontem Herii (Innsprück) cum Sigismundo duce Austriæ triduum ; ad Landsutum cum Ludovico duce Bavariorum biduum. » (Campani, liv. VI, Ep. 3.)

2. Venise était le principal centre du commerce entre l'Italie et l'Allemagne. Pendant tout le moyen âge, les négociants vénitiens eurent des relations suivies avec les marchands de la Hanse germanique, des villes du Rhin et des riches cités de Flandre. On suivait trois routes principales pour se rendre dans les régions du Rhin : *caminum de Franciâ*, le chemin de France, très-fréquenté à cause des célèbres foires de Lyon ; *caminum Basle*, le chemin de Bâle à travers le Saint-Gothard ou le Splugen, et *caminum de Norimbergo*, le chemin de Nuremberg par le Brenner, le plus court et le plus suivi. D'autres routes de commerce partaient de Nuremberg pour la Bohême et la région de l'Elbe. Une dernière route mettait en communication Venise avec Breslau et les comptoirs de la ligne hanséatique à l'est de l'Allemagne : celle-ci traversait le col d'Adelsberg et le

notables citoyens, par les évêques et tout le clergé des villes [1].

C'était une rude tâche qu'il entreprenait : il s'agissait de recommencer le travail de termite déjà tant de fois tenté inutilement par Æneas Sylvius, par Jean Capistran, par Nicolas de Cusa, par Jean Carvajal. Il fallait renouveler les diètes, qui semblaient renaître de leurs cendres. Chaque diète en portait quelque autre dans ses flancs, comme le disait finement Pie II. On s'était réuni en 1454 à Ratisbonne et à Francfort, en 1455 à Neustadt, en 1456 à Nuremberg; on avait beaucoup parlé, beaucoup promis; mais les actes n'avaient pas suivi les paroles. La guerre de tous contre tous et de chacun contre chacun, telle était alors la maladie chronique de l'Allemagne. Frédéric III disputait la Hongrie à Mathias Corvin, la Bohême à Georges Podiébrad, l'Autriche et la Styrie à ses cousins Albert et Sigismond. Le margrave de Brandebourg était l'ennemi acharné de Louis de Bavière. Celui-ci entraînait dans son parti Frédéric, comte palatin, lequel était allié de Thierry d'Isembourg, archevêque simoniaque de Mayence, qui n'était pas venu à Mantoue et qui refusait de payer au pape l'annate due pour la confirmation de son élection. Les burgraves détroussaient encore les marchands et les bourgeois. « Le brigandage rend la situation de l'Allemagne pire que celle des enfers : il est aussi malaisé d'y entrer que d'en sortir..... Ce qui favorise le mal, ce sont d'abord les restes de l'ancienne barbarie, ensuite la division du pays en trop de royaumes et de petites principautés..... Enfin aucune nation ne produit plus de mercenaires. On se prépare à la guerre en exerçant le brigandage, et la guerre une fois terminée on en continue le fléau [2]. » Voilà ce qu'écrivait en 1519 un homme pourtant sympathique aux Allemands et qui l'était à moitié, le célèbre Erasme; et son jugement s'appliquait encore beaucoup mieux soixante ans auparavant.

Dès qu'il fut arrivé à Nuremberg, Bessarion adressa des lettres et des messagers à tous les princes d'Allemagne, pour les convoquer à la diète, et il prêcha la croisade au peuple de Nurem-

Sömmering. (Voir à ce sujet une dissertation intitulée : *De commercio quod inter Venetos et Germaniæ civitates ævo medio intercessit*, par Erdmansdorffer. Leipzig, in-8°, 1858, p. 32 à 41.)

1. «.....Obviam prodeunte honoratissimo quoque cive, prodeuntibus episcopis et toto clero. » (Platina, col. 111. Le panégyrique de Platina est la principale source pour toute cette légation.)

2. Erasme, Epist. 478.

berg. « Dieu le veut! disait-il, ainsi que Pie II notre pontife. Il le faut pour venir en aide à la chrétienté au milieu de tant de misères et d'angoisses [1]. » Les princes ne se firent pas trop longtemps prier : ils conservaient un vif respect pour le Saint-Siége : et ils étaient attirés par la grande réputation de Bessarion. Bientôt vinrent en grand nombre soit les princes eux-mêmes, soit leurs députés. On vit réunis en même temps à Nuremberg le cardinal d'Augsbourg avec plusieurs évêques, le puissant margrave Albert de Brandebourg, les députés du duc de Bavière, beaucoup de représentants des princes et des villes (1460). Bessarion recevait les plaintes et s'efforçait de rétablir la paix dans tout ce monde allemand agité de tant de discordes séculaires. Il s'attacha particulièrement à réconcilier le duc de Bavière et le marquis de Brandebourg. Quand la diète fut en nombre, il prononça un grand et remarquable discours en faveur de la paix [2]; il excitait les princes à oublier leurs vieilles haines et leurs inimitiés privées pour tourner toutes leurs forces contre les ennemis de la chrétienté, de concert avec le pape et l'empereur. Un épisode émouvant se produisit : au moment même où il prononçait son discours, Bessarion reçut de Carvajal l'annonce d'une victoire des Turcs sur les Hongrois; il était à craindre, ajoutait

1. Bandini (ch. 34) nous apprend que les actes de la légation de Bessarion sont aux archives secrètes du Vatican. Nous avions le dessein de les chercher pendant notre séjour à Rome ; mais l'autorisation ne nous a pas été accordée. Nous ne pensons pas cependant qu'on y puisse trouver beaucoup de choses nouvelles. Platina, qui a été, sous Sixte IV, l'un des bibliothécaires de la Vaticane, a pu dépouiller en toute liberté la correspondance diplomatique de Bessarion. Pie II a composé, avec les dépêches de son légat, tous les chapitres de ses commentaires qui se rapportent à l'histoire d'Allemagne pendant les années 1459-1461. Voilà donc déjà des documents rédigés d'après la correspondance diplomatique de Bessarion. Bandini, qui avait ses grandes et ses petites entrées au Vatican, a consulté ces archives pour la biographie de Bessarion ; il en a tiré certaines pièces inédites qu'il a publiées en appendice. S'il y avait vu quelque chose d'important qui fût inédit, relativement à la légation de Bessarion en Allemagne, il n'aurait pas manqué, lui le collectionneur curieux et infatigable, d'en faire part à ses lecteurs. Au contraire, il s'est contenté de reproduire, en place de récit original, tous les passages de Platina relatifs à la légation d'Allemagne. Il est donc probable que cette correspondance officielle ne renferme rien qui ne soit connu d'après les récits de Pie II et de Platina. Les grandes collections d'histoire ecclésiastique, les *Annales* de Raynaldi, le *Bullarium Romanum*, le *Livre des brefs*, les *Annales minorum* de Waddinggius et les collections de conciles où se trouvent consignées tant de pièces tirées des archives du Vatican, sont muettes sur les grands faits de cette légation.

2. Platina dit avoir lu ce discours (col. 111).

Carvajal, qu'une grande partie du territoire des chrétiens ne fût occupée et saccagée. Quel coup de théâtre, et comme Bessarion sut l'exploiter en rappelant les défaites des chrétiens, les dangers que faisaient courir les Turcs, et en achevant sa vive et poignante exhortation à la concorde !

Mais l'Allemagne était à ce moment régie par une constitution anarchique qui rappelait par beaucoup de points le *liberum veto* de la Pologne. Dans les diètes, chaque prince était souverain. Beaucoup ne venaient pas. Ceux qui prenaient un engagement commun, soit dans un mouvement d'enthousiasme, soit tout simplement pour en finir et retourner plus vite dans leurs domaines, oubliaient bientôt la parole qu'ils avaient donnée. Ils pouvaient se retirer, se confédérer, faire la guerre comme en Pologne : « ils n'avaient pas de supérieur fors que Dieu, » et ce n'était pas un Sigismond ou un Frédéric III qui était capable de les contraindre. Il était donc nécessaire de les gagner successivement et de les attirer par des promesses et par des avantages matériels. Beaucoup d'entre eux, surtout ceux du Rhin, n'avaient pas paru à Nuremberg, qu'ils trouvaient trop éloigné, et n'y avaient envoyé aucun délégué. Bessarion alla vers eux, comme Mahomet allait à la montagne, parce qu'elle ne voulait pas venir à lui. Il transporta à Worms la diète de Nuremberg afin de se mettre en contact avec le palatin Frédéric et les princes et villes des bords du Rhin.

Bessarion courut les plus grands périls pour se rendre de Nuremberg à Worms. Il lui fallut une escorte militaire pour sa sûreté, « car en Allemagne, à cause de la vieille habitude, les brigandages et le vol sont considérés comme de droit commun[1]. » Il fut très-bien accueilli par les habitants de Worms ; il tint trois grandes conférences avec les députés de l'empereur, des princes et des villes voisines, et il envoya des évêques à titre de commissaires chez les princes du voisinage, afin de connaître de leurs différends et de rétablir la concorde. Mais tous les Allemands se bouchèrent les oreilles : ils reçurent les exhortations de Bessarion comme des fables. Personne ne voulut promettre

1. Platina, col. 111. Campani ajoute, lors de son voyage en Allemagne en 1471 : « Toute l'Allemagne n'est que brigandage : le plus glorieux est le plus rapace. Chez les princes seuls, la sécurité existe, et encore lorsqu'ils la promettent. Car s'ils n'ont publiquement engagé leur foi, leurs frontières mêmes sont infestées. » (Campani, *Epist.*, liv. VI, ép. 6.)

formellement sa coopération en faveur de la croisade. Bessarion alla jusqu'à Mayence [1]. A ce voyage se rattache un épisode curieux de l'histoire d'Allemagne à cette époque. Thierry d'Isembourg, archevêque de Mayence, avait été excommunié par Pie II : l'archevêque en appela au futur concile et refusa de s'amender. Il se plaignait de l'élévation excessive de l'annate qui lui était imposée. Il déclamait contre l'argent levé, sous le prétexte de la guerre sainte; et cependant Thierry lui-même avait offert d'introduire dans son électorat cette taxe de la croisade, pourvu qu'on lui permît d'en toucher une partie. Pie II consentit enfin à lui remettre l'annate. Mais l'archevêque, au lieu de demander son pardon, se mit à attaquer tous ses voisins. Il incendia les villages, saccagea les campagnes, rasa les châteaux-forts, ensanglanta tous les environs, fit de nombreux prisonniers, enleva les vierges et les femmes mariées, sans épargner ni les églises, ni les monastères. On eût dit un Turc exerçant sa rage contre les chrétiens. Le père de Thierry mourut de douleur des abominables forfaits commis par son fils.

Bessarion, qui ne pouvait examiner par lui-même la valeur de toutes ces imputations, confia l'enquête à Jean Flasland, doyen de Bâle. Jean Flasland opéra dans le plus grand secret : il chercha dans le chapitre un membre assez influent pour qu'on pût l'opposer à Thierry. Il gagna quelques seigneurs des environs; puis il vint prendre des lettres de Pie II revêtues du consentement de cinq cardinaux. Bessarion n'avait pas osé prendre sur lui-même de déposer un archevêque électeur, le plus puissant prince ecclésiastique de l'Allemagne. Jean Flasland, à son retour, au milieu d'une assemblée tenue par l'archevêque lui-même, proclama Adolphe de Nassau. Thierry fut obligé de quitter Mayence, de renoncer à son siége. Mais il commença bientôt, de concert avec l'affreux comte palatin, une guerre odieuse qui ensanglanta tout le pays. Les serments faits à Bessarion avaient été bien vite oubliés [2].

Il n'avait pas attendu la conclusion de cette affaire; il était allé à Vienne à grandes journées et par des chemins affreux. Il avait exhorté tous ceux qui s'étaient déjà réunis à y paraître avec lui, espérant que l'autorité de l'empereur exercerait plus de poids sur les décisions des Allemands. C'était un raisonne-

1. *Pii II Comment.*, II, p. 125 et 126. — 2. *Id.*, VI, p. 143 et suiv.

ment bien italien pour un Grec. S'il avait été Allemand, Bessarion aurait su dans quel mépris était tombée l'autorité impériale et combien tout le monde se jouait de l'infortuné Frédéric III. L'empereur s'avança à la rencontre de Bessarion à la distance d'un mille. Il lui rendit toute sorte d'honneurs ; il insista pour que Bessarion ne se dérangeât pas afin de lui faire visite et voulut absolument que les conférences eussent lieu dans le palais du légat. Bessarion ne se reposa qu'un seul jour et s'occupa aussitôt des graves affaires dont il était chargé. Il eut un long entretien avec l'empereur sur les moyens de rétablir la paix en Allemagne et d'engager la guerre contre les Turcs. Platina prétend qu'il vint beaucoup de princes. Pie II déclare qu'il y eut à Vienne des députés, mais pas un prince; qu'ils donnèrent des paroles non suivies d'actes. Les Allemands ne cherchaient qu'à gagner du temps, à trouver des prétextes pour ne rien faire; et ils fermaient obstinément l'oreille aux exhortations de Bessarion [1].

A vrai dire, il n'y eut pas de diète à Vienne, mais seulement des conférences individuelles entre le légat du pape, l'empereur et les princes qui voulurent bien venir au rendez-vous fixé. Bessarion y gagna beaucoup de temps, et il put aussi exercer une influence plus efficace sur chacun des princes, qu'il visita et qu'il entretint en particulier. Dans les causeries familières, Bessarion pouvait déployer toutes les séductions de sa parole et user de l'autorité qui s'attachait à son caractère et à la fonction dont il était revêtu. L'atmosphère de ces conférences intimes valait beaucoup mieux que celle des diètes, où l'on ne faisait que crier et se disputer, ou au contraire dormir et ronfler pendant les grands discours [2]. Bessarion eut bien de la peine à réconcilier Mathias Corvin, roi de Hongrie, avec Frédéric III, qui gardait encore le fameux étendard de Saint-Étienne. Il termina aussi le différend de ce même empereur avec son frère Albert, duc de Carinthie, et son cousin, le remuant Sigismond, comte de Tyrol et landgrave d'Alsace. Dans toutes ces négociations heureuses, où il montrait tant de dévouement à la cause du pape en même temps qu'à celle de l'empereur, Bessarion avait gagné la confiance et l'amitié de Frédéric III. Aussi ce prince lui demanda-t-il d'être le parrain de son fils, le jeune Maximilien, né en 1459,

1. Platina, col. CXII, et *Pii Comment.*, liv. V, p. 126.
2. Voir Campani, Epist. VI, 15.

de son mariage avec Éléonore de Portugal [1], et qui devait être plus tard appelé à de si hautes destinées. Bessarion entrait donc pour ainsi dire dans la famille des Césars germaniques. Il devenait le père spirituel de l'un d'eux : c'était un lien très-puissant à cette époque, où la religion exerçait encore tant d'empire sur les âmes. Frédéric III se souvint toujours de cette parenté volontaire dont il s'était lié avec Bessarion devant Dieu. Quand l'empereur vint à Rome en 1468, Bessarion lui servit d'introducteur auprès du pape Paul II. C'était un ancien ami qu'il retrouvait après une longue séparation.

Bessarion vivait à Vienne, qui était déjà une très-grande ville, célèbre par ses promenades, ses plaisirs de toute sorte, les fêtes et les festins qu'on y donnait continuellement. Mais il n'aimait pas l'Allemagne. Chez lui, comme chez tous les Italiens de son époque, on sent une antipathie profonde pour les mœurs et les habitants d'au delà des Alpes. Les Viennois eux-mêmes n'échappaient pas à cette réprobation générale : « Le peuple est adonné à son ventre et vorace; tout ce qu'il gagne la semaine, il le dépense les jours de fête..... Il y a une grande affluence de courtisanes..... Quand les nobles rendent visite aux bourgeois, ils entraînent leurs femmes à des entretiens secrets; les maris se font apporter du vin, sortent de chez eux et cèdent la place aux nobles..., les veuves se remarient sitôt le deuil déposé; rarement le fils hérite du père; beaucoup de femmes empoisonnent leurs amants... Ils craignent l'excommunication et sont fort peu religieux dans les fêtes : les marchands de viande ne ferment pas; les cochers ne chôment jamais [2]. »

1. Jacobi card. Papiensis, Epist. 127.

2. Pie II, Epist. 165. — Il fait dans cette lettre une description très-complète et très-intéressante de Vienne, où il avait séjourné pendant très-longtemps. Il parle de ses murs, de ses fossés, de ses promenades, de ses églises, de son université « où l'on passe trop de temps à la dialectique ». Les étudiants y sont trop adonnés aux plaisirs, trop avides de boire et de manger. On y compte plus de 50,000 citoyens, sans comprendre les faubourgs et les étrangers ; on y fait une incroyable consommation d'œufs, d'écrevisses, de pain, de viande, de poisson, de volaille : tout cela entre à foison chaque matin, et le soir on ne trouve plus rien. Au moment des vendanges, 12,000 chevaux sont mis en réquisition. On recueille dans les environs une énorme quantité de vin. Le surplus arrive par le Danube. L'empereur touche le dixième denier sur le vin vendu au détail, et il se constitue de ce seul chef un revenu annuel de 12,000 pièces d'or. Chaque jour éclatent des querelles et des rixes terribles, artisans contre étudiants, bourgeois contre artisans, ouvriers les uns contre les autres;

C'est le grave Pie II qui nous révèle ces détails; et un autre contemporain, Campani, parle de l'ivresse journalière des Allemands, du dégoût qu'il éprouve pour leurs mœurs brutales et rien que pour leur nom. Rien qui flatte les yeux et les sens des délicats; rien qui dénote quelque civilisation; les vivres et la boisson donnent la nausée, du pain de seigle, noir, affreux; du vin tourné, ou aigre; des fruits rares qui mûrissent très-tard ou qui ne mûrissent jamais; point d'olives ni de figues; beaucoup de gibier, mais de petite taille; une grande consommation de poissons, mais qui ne valent pas les mulets et les silures du Tibre [1]. Les yeux pleurent à cause de l'âcreté du vent; le ciel est gris et brumeux; on a froid au milieu de juin : que sera-ce en décembre? comment des Italiens pourront-ils vivre alors en Allemagne? La barbarie est poussée à un point extrême. Très-peu d'Allemands connaissent leurs lettres: aucun d'eux ne sait vivre; et, pour achever le tableau, des brigandages partout et des courses à main armée dans l'intérieur même de Vienne, où les étudiants sont aussi turbulents que débauchés [2].

Tel était le monde vorace, glouton, licencieux et querelleur au milieu duquel était jeté Bessarion. Il eut à se plaindre lui-même de la violence des étudiants. Les peuples n'avaient pas su apprécier sa mission toute pacifique. Ils ne voyaient en lui, comme dans tous les légats du pape, que des personnages chargés de lever de nouveaux impôts et d'augmenter les charges déjà si accablantes. Bessarion, malgré son honnêteté, n'échappa point à ce reproche : les Allemands se plaignirent amèrement au pape de Bessarion, sous prétexte qu'il imposait des dîmes au clergé et qu'il accordait trop de lettres de réserves. Le cardinal de Pavie répondit au nom du pape et justifia pleinement le légat [3]. A propos des dîmes, les Allemands « crient avant qu'on ne les écorche », car le cardinal avait l'ordre d'attendre pour les imposer qu'elles fussent acceptées à nouveau par les diètes, comme elles l'avaient été à Mantoue. Bessarion n'a pas dépassé ses ordres : pas un seul écu n'a encore été levé. Le

des meurtres à chaque instant....... » Ce portrait de la métropole de l'Autriche n'est nullement flatté. On y sent la malveillance d'un Italien. Vienne est déjà une ville de plaisirs, mais une ville brutale et grossière : c'est ce qui choque la délicatesse raffinée de l'Italien.

1. Campani, liv. VI, Epist. 11. — 2. *Id.*, Ep. 1, 2, 4, 6, 7.

3. Cardinal de Pavie, Epist. 28. Cette lettre a pour titre : *Papiensis pro Pio II*. Le cardinal de Pavie était alors secrétaire apostolique.

cardinal de Pavie rappelait en outre que les dîmes devaient être gardées en Allemagne et qu'on n'en distrairait que ce que les Allemands eux-mêmes voudraient consacrer à la croisade. Sur le second point, les lettres de réserves, Bessarion n'avait fait que se conformer aux habitudes de tous les légats et aux décrets canoniques : aucune constitution nationale, aucun concordat ne pouvait être contraire au droit canonique [1]. Ainsi le pape approuvait de tous points la prudence et la fermeté de son légat. Mais on comprend et les justes défiances des peuples qui avaient été si souvent trompés et les difficultés de la tâche de Bessarion, obligé de demander de l'argent à qui refusait d'en donner.

Bessarion quitta l'Allemagne très-mécontent : il comprenait qu'il avait échoué dans sa mission d'apaisement et de conciliation ; il avait perdu une partie de ses illusions sur la croisade. Il sentait l'impossibilité d'unir les membres de ce grand corps germanique et de le faire mouvoir contre les Turcs. Deux historiens allemands prétendent qu'en quittant Vienne, en signe de mécontentement, il donna la bénédiction de la main gauche et avec deux doigts seulement [2]. Bien mesquine vengeance et indigne d'un personnage aussi considérable et aussi éclairé. En réalité, ce genre de bénédiction était pratiqué en Orient : c'était la bénédiction grecque, et on en retrouve encore des exemples dans les mosaïques de vieilles églises d'Italie [3]. Bessarion revint par la route du col d'Adelsberg à Udine ; il fut splendidement accueilli par Lodovico Foscarini, patricien de Venise. Il arriva à Venise vers la fin de l'année 1461. Les Vénitiens lui firent grande fête. Il quitta bientôt Venise pour Ravenne. Mais en son absence, le 20 décembre 1461, les patriciens, après un vote solennel, l'inscrivirent sur leur livre d'or et parmi les membres du grand conseil [4].

Il eût voulu revenir au plus vite à Rome, mais il fut arrêté à Ravenne par une grave maladie qui mit ses jours en danger. Il

1. Le concordat d'Aschaffembourg (1448), qui avait remplacé la pragmatique sanction de Mayence, avait donné au pape la nomination aux bénéfices de l'empire d'Allemagne et à la moitié des canonicats. — Les annates avaient été remplacées par une taxe que devait acquitter en deux ans tout nouveau bénéficiaire.

2. Pfister, t. VI, p. 265, d'après Müller et Schrock.

3. A San Vitale et à San Apollinare de Ravenne, à Sainte-Praxède de Rome.

4. Marino Sanuto, dans Muratori, t. XXII, p. 11-68.

écrivit à Pie II une lettre remarquable pour lui demander sa bénédiction et obtenir de lui qu'il respectât ses dispositions testamentaires. C'est la lettre d'un ami à un ami, d'un croyant sincère à son père en religion, d'un mourant à son exécuteur testamentaire. Elle est écrite dans un style simple et ferme, comme il convient à un homme de bien à ses derniers moments [1].

1. Nous avons été assez heureux pour retrouver cette lettre en manuscrit dans un recueil extrêmement curieux de la bibliothèque de Saint-Marc, intitulé : *Epistolæ Illustrium virorum* (classis X, codex 174, n° 5). La voici tout entière :

« Pater Beatissime, venienti mihi e legatione meâ in Italiam, nihil optatius aut jucundius fore videbatur, quam ad Sanctitatis Vestræ præsentiam pervenire, eamque, ut debeo, colere et venerari. Accelerabam autem, tanto studio, ac perpetuâ itineris contentione, quantam fortasse mei corporis imbecillitas, diuturno itinere ac senio admodum confracti, sufferre non poterat. Sed confisus nimium prosperæ valetudini, quâ jamdiu potitus eram, omnes labores, difficultates, molestias itineris spernebam, propatereaque nihil scripsi ad Sanctitatem Vestram, sperans me propediem affuturum, relaturumque, ore proprio, quod litteris mandari poterat. Quum autem alium eventum res habuerint quam putabam expediens visum est has scribere atque omnia Sanctitati Vestræ significare.

« Audivit, ut existimo, Beatitudo Vestra, jam pluribus diebus, me adversâ valetudine laborare, ideoque Ravennam substitisse, ut ibi, ægritudine liberatus, ac recreatis viribus, tum meis, tum meorum, postea ad vos proficiscerer, redditurus rationem eorum quæ in hac profectione a me fuerunt administrata. Quumque me jam sanum putarem et de itinere cogitarem, ecce, nescio quo pacto, iterum *ab* ægritudine correptus sum, quæ diversis variisque dolorum accidentiis, adeo me cruciavit, ut in maximam vitæ meæ suspicionem discrimenque venerim, etsi eâ videar aliquantulum alleviatus. Non ignorans tamen in hoc sæculo nihil esse perpetuum, certamque ac stabilitam unicuique mortem, non indignum judicavi si, depositis conscientiæ oneribus, animam Deo reconciliarem; ut si aliud evenerit, et in me natura cursum quem debebat effecerit, eam Creatori reddam mundam et immaculatam. Quam rem, Pater sancte, ut etiam decentius possim efficere, Sanctitatis Vestræ auctoritas et benignitas non parum necessaria est quæ cunctis Christi fidelibus, ut vult, divinam gratiam impartitur.

« Itaque eam rogo, obsecro et obtestor, ut peccatorum meorum plenariam remissionem elargiri, ac dispositionem testamentariam et rerum mearum ordinationem quam fecero confirmare dignetur ; quod iterum atque iterum supplico ut minime negetur. Si vero supervixero, omnem præstabo operam, studium, diligentiam, ut debito meo satisfiat, ac dignæ pro tanto officio gratiæ reddantur. Sin aliter de me Deus statuet, accedet et hoc profecto ad maximam Sanctitatis Vestræ laudem et gloriam immortalem. — Felix sit Beatitudo Vestra cui me humillime commendo.

« Ravennæ die ultimo octobris MCCCCLXII.

« S[tis] Vræ

« *Humilis servitor*

« BESSARION CARDINALIS NICÆNUS. »

(Il y a évidemment une erreur de date : c'est 1461 qu'il faut lire,

Bessarion avait achevé de ruiner sa santé, déjà chancelante, dans cette froide et rude Allemagne, où il avait séjourné pendant deux ans. Heureux encore s'il eût atteint le résultat tant désiré de soulever tout ce pays contre les Turcs et d'organiser enfin cette croisade générale, qui pouvait seule venger la chrétienté et délivrer du joug des infidèles sa malheureuse patrie!

Il y avait malheureusement une querelle à la fois politique et religieuse, qui menaçait de s'éterniser en Allemagne : la querelle des hussites. Après la mort de Ladislas à Prague, Georges Podiébrad avait été nommé roi de Bohême (2 mars 1458). C'était un catholique, mais déterminé à faire respecter les *compactata*, c'est-à-dire ces priviléges accordés spécialement aux hussites par le concile de Bâle pour autoriser la communion sous les deux espèces et plusieurs autres modifications de détail dans la liturgie ou dans la discipline ecclésiastique. Après son couronnement, il voulut, selon la coutume, se faire reconnaître du Saint-Siége, et il envoya une ambassade à Rome afin de prêter au pape le serment. Mais Pie II, qui venait d'obtenir le retrait de la pragmatique sanction de Bourges, était déterminé à supprimer les *compactata*. Quand les délégués de Georges Podiébrad se présentèrent devant lui, le pape refusa de recevoir leur serment, à cause de l'appui que le roi prêtait aux hussites. Ils durent donc négocier avec trois cardinaux qui connaissaient à fond les affaires d'Allemagne : Carvajal, Bessarion et Nicolas de Cusa. Le 16 mars 1462, Bessarion, rappelant la cérémonie d'abjuration de la pragmatique sanction par le roi de France, prononça ces incroyables paroles : « Vous savez pourtant qu'il y a cent un évêques en France, de riches abbés et des prélats puissants. Tout le clergé s'opposait de toutes ses forces à ces résolutions du roi ; mais le roi a voulu, le clergé a cédé. Aussi vous avez vu quels honneurs lui ont été rendus dans la journée d'hier. Que le roi de Bohême imite le roi de France, il sera fêté aussi magnifiquement. » Et M. Saint-René Taillandier ajoute : « Ainsi l'indépendance de l'esprit, de la conscience, de la foi vis-à-vis des puissances de la terre, ce principe tant de fois invoqué par le Saint-Siége, c'était le Saint-Siége qui le

et non 1462, puisque Bessarion était de retour à Rome pour le mois de janvier 1462.)

sacrifiait. Le Saint-Siége disait à l'Eglise gallicane : Rendez à César ce qui est à Dieu [1]. »

Nous pouvons regretter nous aussi que, dans l'Europe moderne, le système de la fédération des Eglises nationales n'ait pas prévalu. L'Eglise gallicane, l'Eglise de Bohême, l'Eglise grecque auraient pu dès lors subsister de leur vie propre, sans se séparer de l'Eglise universelle. Plus tard, d'autres Eglises autonomes se seraient formées de même en Allemagne, en Angleterre, dans les Etats scandinaves, sans que la grande unité chrétienne de l'Europe fût pour cela brisée. Il faut reconnaître toutefois que dans cette affaire des hussites, qui fut pour Bessarion comme l'épilogue de sa légation en Allemagne, il se montra conséquent avec lui-même. Il était homme de soumission et non d'opposition. Dès qu'il avait été en position de donner des conseils, il avait vivement poussé l'empereur grec à se soumettre au pape et à dédaigner les avances du concile de Bâle : il avait prêché l'Union et avait réussi à la faire proclamer. S'il n'avait pas pris part aux savantes négociations de Pie II pour abolir le pragmatique sanction, c'est qu'à ce moment il était en Allemagne, tout absorbé dans les grandes affaires de sa légation ; mais il y avait défendu avec une grande énergie toutes les vieilles prérogatives d'immunités et de juridiction de la papauté. Et à son retour en Italie il se montrait l'ennemi déclaré des *compactata* et il s'efforçait de tout son pouvoir de faire rentrer les hussites dans l'unité de l'Eglise. Habitué dès l'enfance au despotisme des Césars byzantins, il acceptait avec déférence celui du Saint-Siége. Ses décisions devaient être irréformables ; aucune voix ne devait s'élever en face de la grande voix du Siége apostolique ! La Réforme devait naitre de cette opposition des papes à toute création d'Eglise nationale et autonome. L'Église ne savait plus plier pour ne pas rompre. Mais beaucoup d'esprits éclairés prétendent que cette suite inflexible, cette infaillibilité de l'Eglise catholique et de son chef sont les conditions mêmes de son existence. Grave problème, qui confond les intelligences, et dont la solution n'est pas encore trouvée à l'heure actuelle !

1. M. Saint-René Taillandier, *Tchèques et Madgyars*, p. 112. Lire aussi tout le chapitre troisième du livre II.

CHAPITRE IV

LÉGATION DE BESSARION A VENISE. — AVORTEMENT DE LA CROISADE (1462-1464)

La gloire est le deuil du bonheur, a-t-on dit. Bessarion revenait d'Allemagne usé avant l'âge par les fatigues et par la maladie; il avait perdu, ce qui est encore plus précieux que la santé du corps, ses chères illusions en faveur de la délivrance de Constantinople. Mais, malgré son échec, sa renommée n'avait fait que croître. « Les Allemagnes » étaient alors pour l'Italie une terre aussi inconnue, aussi lointaine et presque aussi fabuleuse que l'Inde ancienne pour les Grecs et les Romains. On en racontait toute sorte de merveilles. C'est là, auprès de l'empereur, dont le titre sinon l'autorité était encore très-respecté des Italiens, que se faisaient les grands noms. Avoir été le confident de l'empereur, avoir tenu sur les fonts de baptême son fils, un futur empereur, avoir présidé trois diètes, avoir concilié les princes et les prélats, avoir travaillé à extirper une hérésie dangereuse, avoir traversé deux fois l'Allemagne en long et en large en l'espace de moins de deux ans, quelle grande œuvre! et quelle gloire, alors même que le résultat était si mince!

A son retour, Bessarion était donc véritablement le premier des cardinaux : il était vénéré presque à l'égal du souverain pontife. Il allait être mêlé à toutes les grandes affaires agitées dans la curie romaine : il allait jouer le premier rôle dans les cérémonies les plus importantes, et surtout, bien qu'il n'eût plus grande confiance dans le succès de la croisade, il allait continuer de la prêcher, espérant contre tout espoir, et déter-

miné à lutter pour l'honneur, s'il ne pouvait plus lutter pour la victoire. Le souverain pontife n'avait pas non plus renoncé à ses saintes résolutions. Ces deux vieillards, blanchis par l'expérience et par les affaires plus encore que par l'âge, soutenaient mutuellement leur courage et s'excitaient l'un l'autre à combattre sans défaillance le combat de Dieu. Touchant et consolant spectacle dans ce siècle d'anarchie morale et religieuse, de voir deux hommes d'une intelligence si étendue garder dans leur âge avancé la foi vive et fraîche de leur jeunesse et braver pour la satisfaction de leur conscience une mort de croisé et de martyr !

Bessarion était revenu à Rome vers la fin de 1461. Le pape tint vers le milieu du mois de décembre un conclave pour la création de six cardinaux. Il en avait déjà nommé six peu de temps après le congrès de Mantoue [1] : les cardinaux trouvaient que c'était beaucoup, ils auraient voulu que leur nombre restât stationnaire, afin d'avoir une part plus considérable des hautes dignités et des riches bénéfices. Mais il fallait satisfaire les réclamations des princes italiens et étrangers, surtout de Louis XI, qui venait de consentir pour l'inauguration de son règne à l'abolition de la fameuse pragmatique sanction de Bourges. Bessarion comprit les bonnes raisons du pontife : il l'appuya, et les cardinaux, malgré leur mauvaise volonté réelle, n'osèrent pas faire une opposition ouverte. La nomination eut donc lieu. Pie II étant tombé malade, Bessarion fut chargé de le remplacer dans toutes les cérémonies qui devaient compléter l'admission des nouveaux élus. Bessarion les proclama donc solennellement dans un second consistoire et en public. Il prononça leur éloge, et il accomplit au nom du pontife toutes les cérémonies en usage pour la réception des cardinaux [2].

Mais la croisade restait la grande préoccupation du pape et de son éminent conseiller. Constantinople, cette grande proie, loin d'étancher la soif de l'insatiable conquérant, n'avait fait que l'irriter. Il se vengeait de la résistance de Belgrade et des victoires de Scanderberg par la prise des îles de l'Archipel et de la Morée. Chio avait acheté la paix au prix d'une grosse somme. Le prince de Lemnos Nicolas avait été chassé de l'île; Mahomet

1. *Pii II Comment.*, liv. IV, p. 99. — 2. *Id.*, *ibid.*, et liv. VII, p. 183. Bandini, ch. 38.

allait s'emparer de Lesbos (1462) [1]. Il régnait véritablement dans l'Archipel. Dans la Morée, le despote Thomas, qui luttait seul depuis que son frère Démétrius était devenu le beau-père du sultan, avait réussi d'abord à reprendre Patras avec les secours que Bessarion lui avait envoyés de Mantoue. Monembasie, près de Sparte, lui avait aussi ouvert ses portes. Mais c'étaient des succès éphémères. Mahomet avait fait de rapides progrès dans l'Arcadie et dans la Messénie; il était descendu dans le bas Péloponèse, et Thomas, forcé de fuir, se réfugia à Corcyre avec sa femme et ses enfants et gagna de là Ancône et Rome (1461) [2]. Bessarion prodigua les témoignagnes de respect à ce dernier. héritier des Paléologues, de ses chers princes dont il avait reçu tant de bienfaits. Le pape, qui voyait en lui le véritable souverain de Byzance, voulut que cette majesté déchue pût faire figure suivant son rang. Il lui assigna un logement dans l'église du Saint-Esprit, avec une pension de 300 écus d'or par mois; les cardinaux en ajoutèrent 200, et le pape le décora solennellement de la rose d'or, honneur très-recherché [3].

Dans sa misère, Thomas avait encore un gage important, avec lequel il espérait bien battre monnaie, comme jadis l'empereur latin Baudouin II de Constantinople avec le bois de la vraie croix. C'était une relique des plus précieuses : la tête de saint André, l'apôtre et le martyr frère de saint Pierre et compagnon lui-même du Christ. Le corps de saint André était à Amalfi, mais la tête était à Patras; c'est de là que Thomas l'avait apportée. Beaucoup de princes chrétiens avaient déjà fait à Thomas les offres les plus séduisantes pour arriver à posséder ces restes. Mais par ses promesses Pie II avait décidé le despote. Il fit garder soigneusement la relique dans la citadelle de Narni, jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie dans la Romagne, saccagée par le cruel Sigismond Malatesta.

Puis, pour montrer tout le prix qu'il attachait à cette sainte acquisition et surtout pour réveiller le zèle en faveur de la croisade, il résolut de recevoir en grande pompe la tête du saint. Bessarion et deux autres cardinaux partirent pour Narni, reconnurent les signes d'authenticité de la tête de saint André et l'apportèrent dans un riche coffret jusqu'au Ponte Molle. Le

1. Ducas, ch. 45. — 2. Phrantzès, IV, ch. 17 et 18.
3. *Pii II Comment.*, liv. V, p. 130.

dimanche des Rameaux de l'année 1462, toute la population de Rome se pressait sur les rives du Tibre, dans les prairies encore vertes qui bordent cet endroit célèbre. Le pontife apparut avec le collége des cardinaux. Bessarion lui présenta le coffret, et Pie II baisa dévotement la tête du saint : toute l'assistance entonna un hymne composé en l'honneur d'André, par Agapyte, évêque d'Ancône.

L'affluence était énorme. On calcula qu'il y avait autant de monde qu'au jubilé fameux de Nicolas V. Malheureusement, une pluie affreuse vint gâter la fête; le coffret fut déposé provisoirement dans l'église de Sainte-Marie popularis. Le lendemain, le temps était magnifique. La relique devait être promenée dans toute la ville par le pape lui-même, et placée définitivement à Saint-Pierre. Pie II voulut faire à pied les deux milles que devait parcourir la procession. Bessarion, épuisé du voyage et malade encore, ne rejoignit le cortége qu'au champ des fleurs [1]. Trente mille cierges furent brûlés; l'assistance était si considérable que les clercs, qui marchaient deux par deux et sans intervalle, arrivaient déjà à Saint-Pierre quand le pape n'avait point encore quitté le pont d'Adrien. Les rues de la ville étaient jonchées de fleurs; des reposoirs avec des autels où s'arrêtait le cortége étaient élevés de loin en loin. Les maisons des cardinaux étaient richement décorées. On admira surtout celle du vice-chancelier de l'Église romaine Roderic Borgia, dont la fortune était immense et qui menait un train somptueux de prince. A Saint-Pierre, Bessarion, dans un important discours, rappela les miracles du saint. Il s'adressa au pontife comme au véritable saint Pierre, frère de saint André. Il termina par une vive exhortation à la croisade. Malgré l'heure tardive et la fatigue des Pères, Bessarion fut écouté avec attention et avec plaisir. Pie II, son rival littéraire, en convient lui-même de bonne grâce, ce discours fut le dernier épisode de la fête. La foule se retira après avoir reçu à genoux la bénédiction du souverain pontife [2].

Les Italiens aiment cet étalage de magnificences, ces fêtes pittoresques qui parlent aux yeux, les entrées solennelles, les

1. Bessarion parum validus in campo florum pompæ sese immiscuit et ad ædem principis apostolorum, non sine gravi labore pervenit, homo non tam annis quam morbis confractus (*Pii II Comment.*, VIII, p. 197).

2. Voir la longue description de ces fêtes dans Pie II (*Comment.*, VIII, p. 192-200). Ce discours de Bessarion n'a jamais été écrit; nous ne le connaissons que par la mention qu'en ont faite les auditeurs.

cavalcades, les grandes et pompeuses processions : ils se parent de vives couleurs et de riches vêtements; ils ornent leurs églises comme de vrais temples païens. Il y a chez eux comme un vieux levain d'idolâtrie. Les solennités religieuses à Rome ont toujours été remarquables par leur pompe et par leur splendeur. Elles l'étaient alors plus que jamais. Comme les autres princes italiens de leur époque, les papes et les cardinaux songeaient à posséder de belles tapisseries, de magnifiques tableaux, des meubles de prix. Ils avaient leur cour de peintres, de poëtes et de savants; ils faisaient représenter dans leurs palais des chasses, des amours mythologiques et des mystères chrétiens. Leur vie semblait être une fête perpétuelle [1].

Sous Pie II, ce pontife religieux et décent, la cour de Rome montra encore une certaine retenue : on s'y bornait encore à la représentation de mystères. Il y en eut un célèbre à Viterbe, dans une fête du Saint-Sacrement. Tous les cardinaux présents à Rome s'y rendirent à la suite du pape et ornèrent avec tout le luxe qu'ils pouvaient se permettre la demeure qu'ils occupaient. Le cardinal de Rouen, Guillaume d'Estouteville, établit un reposoir dont le fond était formé de cuir de Cordoue agrémenté de fleurs d'or, et qui était recouvert de drap rouge. Au milieu se dressait un dragon entouré de faces horriblement grimaçantes qui représentaient les malins esprits. Mais sur le passage du pape, un soldat, qui n'était autre que l'archange saint Michel, coupa la tête du dragon, et tous les démons se sauvèrent en aboyant. Tout auprès, le cardinal de Sainte-Suzanne avait fait dresser un arc de triomphe gardé par des soldats; au pied, une fontaine de vin blanc, ornée de fleurs; à côté, un autel parfumé dont le drap d'azur était semé d'étoiles d'or. Tout autour, des statues de bienheureux qui semblaient rire et chanter, et des chœurs où les voix humaines se mêlaient à la mélodie des instruments. Bessarion, qui n'était pas des plus riches parmi les cardinaux et qui consacrait ses revenus à soutenir les érudits et les savants et à augmenter sa bibliothèque, s'était contenté d'élever un autel autour duquel chantaient des enfants qui simulaient un chœur d'anges. Le cardinal de Mantoue avait couvert une grande partie de la route de splendides tapisseries représentant des sujets historiques.

1. Voy. Taine, *Philosophie de l'art en Italie.*

Le mystère fut offert par le cardinal Nicolas Fortiguerra : il fit tendre la place de la municipalité d'une toile bleue et blanche. Il fit étaler par terre de beaux tapis; çà et là, des arcs de triomphe ornés de lierre et de fleurs; et, pour les relier, vingt-deux colonnes au-dessus desquelles se tenaient de jeunes enfants imitant les anges et chantant tour à tour leurs couplets. Au milieu de la place, le sépulcre du Seigneur, et, tout autour, des soldats armés pour empêcher de violer le lit de l'Epoux céleste. A l'arrivée du pontife, un jeune enfant, ailé comme un ange, le visage séraphique, la voix divine, vint, courant sur une corde, saluer le pontife, et en chantant un hymne lui annoncer la résurrection du Sauveur. On fit luire un éclair (en mêlant quelques poudres, dit Pie II, qui ne veut point passer pour une dupe ou un ignorant). Les soldats qui dormaient s'éveillèrent, frappés de terreur. Celui qui jouait le rôle du Seigneur apparut alors aux yeux de tous. Il était roux; pour la taille et l'âge, il était tout le portrait de Jésus. Il montrait la trace sanglante de ses blessures. Il portait en main l'étendard du Christ, et sur la tête un diadème. Il annonça en vers italiens le salut donné au monde [1].

Mais ces distractions, qui formaient pour les autres cardinaux la principale préoccupation de leur existence, n'étaient pour Bessarion qu'un passe-temps d'un moment, qu'il regrettait sans doute, puisqu'il n'était pas consacré aux lettres, ni à ses fonctions de cardinal. Bessarion resta à Viterbe plus longtemps que les autres cardinaux : il y prenait les eaux dans l'intérêt de sa santé. Nous le savons par un document des plus importants signé de sa main et daté des bains de Viterbe. C'est son encyclique aux Grecs au moment où il fut nommé patriarche de Constantinople. Depuis la mort du patriarche Joseph à Florence (9 juin 1439), Métrophanes de Cyzique avait occupé le siége patriarcal de 1441 à 1443. Après son abdication, Grégoire le protosyncelle avait été nommé par l'empereur Jean II; mais il n'avait pas été reconnu par le clergé grec, qui lui avait opposé un moine du nom d'Athanase. Grégoire, dégoûté de toutes les résistances qu'il éprouvait, de toutes les luttes qu'il était obligé de soutenir, quitta Constantinople et vint se réfugier à Rome en 1451. Il y mourut sept ans plus tard. Sans se souvenir de

1. *Pii II Comment.*, liv. VIII, p. 208 et seq. Le Christ roux, amaigri, décharné, souffrant, c'est le Christ byzantin, le type hiératique pour l'Italie de cette époque.

Grégoire, qui n'avait pas été déposé et qui n'avait pas non plus abdiqué, les Grecs rebelles à l'Union acceptèrent Gennadius, que leur proposait Mahomet II (1453). Mais en 1458 Pie II nomma à la place de Grégoire le cardinal de Russie Isidore, qui avait été légat à Constantinople au moment de la prise de la ville. Après avoir bravement combattu, il avait réussi à se sauver sous un déguisement en affublant un cadavre de son chapeau rouge. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre et la promenèrent au bout d'une pique. Isidore, non reconnu, fut vendu, travailla comme esclave et arriva enfin à se racheter. Isidore de Russie occupa la dignité de patriarche pendant cinq ans; il mourut en 1463 des suites d'une attaque d'apoplexie qui lui avait depuis longtemps fait perdre la parole [1].

Il y avait un homme qui, dès 1458, méritait autant qu'Isidore d'être honoré de cette haute dignité : c'était Bessarion. Pie II l'avait déjà nommé archevêque de Négrepont. Il le nomma encore patriarche, et Bessarion rédigea aussitôt une longue encyclique aux Grecs. C'est son dernier ouvrage de théologie, et il y fait seulement de la théologie pratique. Il cherche à s'abstenir des spéculations transcendantes, des discussions subtiles, des démonstrations hérissées de textes délicats et de commentaires difficiles à pénétrer. C'est un simple mandement où l'auteur se met autant que possible à la portée de tous les fidèles [2]. Après s'être excusé de ne pouvoir indiquer de vive voix à ses frères chéris ce qu'ils doivent croire, Bessarion commence par une vive peinture des maux de l'invasion et de la conquête. D'où viennent toutes

1. Lequien, *Oriens Christianus*, t. I : HIST. DES PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE. — *Pii II Comment.*, liv. XI, p. 300. Migne, t. CLXI, col. 447.

2. Voir l'*Encyclique*, dans Migne, col. 447 et seq., et la traduction remaniée de Bessarion, col. 481. Petrus Arcudius, qui, dans ses *Opuscula aurea*, a publié cette encyclique, se demande comment Bessarion, qui reconnaissait la suprématie du siége pontifical, a pu prendre ici le titre de patriarche *œcuménique*. Il est probable que Bessarion, imitant les vieilles formules de la chancellerie byzantine, a ajouté cette épithète à son titre de patriarche, sans toutefois prétendre à une autorité universelle sur toute la chrétienté. Il ne s'adresse d'ailleurs qu'aux fidèles de l'Orient, à ceux qui sont placés sous sa dépendance. Le patriarche Joseph, au moment de sa mort, avait pris ce même titre, et on le retrouve dans son épitaphe, bien qu'il fût très-favorable à l'Union. Seulement, dans sa traduction latine, Bessarion a effacé le mot œcuménique, probablement sur les observations du pape. Certains manuscrits grecs ne le portent même pas : par exemple, le manuscrit n° 422 du fonds grec de la Bibliothèque nationale, qui est du xve siècle. (Voy. Bandini, ch. 46 ; Migne, t. CLXI, col. 449 et 450.)

ces calamités? Du schisme des Grecs. Quel est le moyen de les conjurer? C'est d'adopter sincèrement l'Union signée à Florence. Ici commence une explication rapide du véritable dogme sur la procession du Saint-Esprit : il rappelle et résume la discussion, sans y revenir, et il ajoute que ceux qui voudront trouver les arguments sur cette question n'auront qu'à recourir à son *Oratio dogmatica.* Il y a un autre point plus important encore : c'est la reconnaissance de la primauté du pape. Bessarion fait un pompeux éloge du pontife et de l'Eglise romaine : il multiplie les protestations de soumission au chef suprême de la chrétienté. Il insiste beaucoup plus sur cette question que sur celle du Saint-Esprit. Elle devait en effet frapper la multitude beaucoup plus vivement, parce que de vieux préjugés nationaux et la rivalité de l'Eglise grecque et latine s'y trouvaient engagés. L'Eglise grecque est tellement restreinte que ce n'est pas à vrai dire une Eglise. Le clergé grec est tellement ignorant qu'il ne peut dans ces matières de foi avoir une compétence suffisante. Pourquoi donc ne pas se soumettre à l'Eglise latine? N'est-ce pas le moyen de participer en même temps à sa puissance et à sa gloire?

Dans une seconde partie, qui est presque entièrement personnelle, Bessarion indique ses titres à la haute dignité dont l'a revêtue Pie II. Le *moi* est toujours haïssable. Bessarion sait cependant parler de lui avec une modestie et une humilité toutes chrétiennes sous une apparence d'éloges : « Vous ne direz pas que je suis éloigné de la vérité par ignorance ou par incapacité. Vous savez en effet que depuis ma plus tendre jeunesse j'ai passé tout mon temps à l'étude des lettres; que je me suis occupé du dogme dont il est question avec le plus grand soin et la plus grande attention, et que j'ai recherché la vérité autant que j'ai pu. Quelle autre voie pouvait se choisir un homme qui, dès le jeune âge élevé dans la médiocrité et dans l'humilité, vécut dans l'obéissance et dans l'abdication de sa propre volonté? Je puis le dire sans vanité, j'ai beaucoup lu, beaucoup appris ou écrit sur la vanité du monde, sur la morale, sur les peines et les récompenses. Ne devais-je donc pas me nourrir l'esprit de la vérité et de la justice, et rechercher avant tout la vraie foi? Actuellement, j'estime ces choses beaucoup plus encore qu'auparavant, car j'avance en âge, je suis affaibli de maladies qui chaque jour me menacent de la mort et me font prendre la vie en dégoût. Je sais, Pères, Frères et Fils chéris dans le Christ, je sais

qu'il ne me reste plus longtemps à vivre. Déjà le moment de la fin est proche, ce moment où, comme disent les sages, les hommes commencent à redouter les choses qu'ils n'avaient pas auparavant coutume de craindre; ils voient en effet approcher le jour où ils devront rendre compte de toutes leurs actions. Plus la mort est proche de moi, plus je me console, grâce à l'intégrité du dogme. J'espère en effet que ce qui me manquera d'œuvres pour mon salut pourra être remplacé par l'intégrité de la foi [1]. »

Il y a dans toute cette partie de l'encyclique une certaine mélancolie. Bessarion est vieilli et malade. Il s'adresse à ceux qu'il appelle ses frères et ses fils, sa race et son sang. Il a déjà presque un pied dans la tombe : il est arrivé à ce moment suprême de la vie, où l'homme, vieilli dans les affaires, se croit en possession de la vérité. En même temps, il est resté Grec au fond de l'âme. Il aime les Grecs : il veut les arracher à leurs erreurs et leur montrer l'excellence de la vraie foi. Comment y arriver mieux qu'en invoquant une longue vie de travail, de prédication, de polémique, de luttes et de services de toute sorte auprès des empereurs et des grands, dans les conciles et dans les conseils, vie dignement couronnée par la dignité de cardinal et de patriarche? La vieille expérience de ce grand homme si instruit et si dévoué n'est-elle pas le meilleur argument qu'il puisse produire en faveur de l'Union et de la soumission à l'Eglise romaine? En somme, Bessarion se pose ici comme le chef du parti de la conciliation entre les deux Eglises. C'est sa raison d'être et son vrai rôle. Il l'a été dès le jeune âge. Il n'a jamais varié. Dans le Péloponèse et à Constantinople, à Florence et à Rome, avant et après le concile, cardinal et patriarche, il est toujours l'homme du pape, le premier des Grecs ralliés et le chef du parti de la soumission. Bessarion, dans un court résumé historique, montre les papes gouvernant souverainement l'Eglise à toutes les époques : et il finit en adjurant les Grecs avec un profond accent de conviction émue d'obéir à cette Eglise et de reconnaître la suprématie du pape.

Bessarion travaillait donc toujours pour ses compatriotes. Son titre de patriarche était pour lui une exhortation à s'occuper encore plus activement de la croisade. C'est qu'en effet les Turcs étaient plus menaçants que jamais. Mahomet semblait

1. Voy. Migne, t. CLXI, col. 461 et 486.

sur le point de justifier le titre fastueux qu'il se donnait de dominateur des deux mers et des deux parties du monde. L'année 1462 fut particulièrement fatale aux chrétiens. Sous prétexte que le prince de Lesbos avait fait alliance avec les pirates, Mahomet vint mettre le siége devant Mitylène avec sa grosse artillerie. La ville tomba entre ses mains après une belle résistance. Il fit empaler le prince de Lesbos, Génois d'origine, et les notables de l'île. Il fit scier en deux 300 défenseurs de la place, sous prétexte qu'ils étaient des pirates; il fit vendre le reste des habitants, si ce n'est les riches, qu'il déporta à Constantinople [1].

Cette attaque ne lui suffit pas : il se porta la même année contre Trébizonde (1462). Le récit le plus complet de la prise de cette ville se trouve dans une lettre adressée par le célèbre Georges Amyrytzès à Bessarion [2]. Tous deux étaient de Trébizonde. Amyrytzès raconte comment David, le dernier héritier des Comnènes, pompeusement décoré du titre d'empereur dans ce lambeau de province, chercha à agrandir ses États, s'empara de Sinope et de la plus grande partie de la Paphlagonie, puis entra en Cappadoce et en Mésopotamie. Mais le pacha de cette province, après avoir fait un désert de son pays, porta l'attaque sur le territoire de Trébizonde, reprit Sinope et pilla toute la contrée. Bientôt Mahomet vint en personne mettre le siége devant Trébizonde. La ville résista courageusement pendant quarante jours : il la battit avec acharnement de ses énormes canons, de ses formidables épépoles. Les habitants virent bien qu'ils ne pourraient pas se défendre : ils aimèrent mieux acheter leur servitude que de vendre chèrement leur vie, « et cette ville, la plus noble de toutes, qui avait défendu avec tant de vigueur sa liberté contre tous les agresseurs des temps passés, cette ville si glorieuse et si renommée, elle fut soumise, hélas! par des étrangers et elle supporte encore maintenant une servitude honteuse [3]! » Tous les Comnènes furent faits prisonniers, pris comme d'un seul coup de filet. Les jeunes gens des deux sexes furent emmenés en captivité. Le prince et les magistrats

1. Chalcocondyle, liv. X (Migne, t. CLIX, col. 513 et seq.). *Pii Comment.*, liv. X, p. 243.
2. Cette lettre a été publiée pour la première fois par Boissonnade dans ses *Anecdota*, t. V, et d'après lui par Migne, t. CLXI, col. 723.
3. Migne, t. CLXI, col. 726.

furent entassés sur des galères et conduits à Constantinople et de là à Andrinople. Une des filles de David fut enfermée dans le harem [1]. L'auteur de la lettre qui apprenait à un enfant de Trébizonde, à Bessarion, ce sort lugubre de sa patrie, la terminait par des supplications touchantes. Amyrytzès adjurait Bessarion, au nom de leur vieille amitié, au nom de tous les bienfaits que le cardinal prodiguait aux Grecs, en consacrant de grosses sommes à les racheter des mains des Turcs, il l'adjurait de payer la rançon de son fils et de lui faire passer à lui-même par l'entremise des marchands de Gênes, de Venise ou de Florence, quelque argent pour adoucir le malheureux sort auquel il était réduit à Andrinople. Quel deuil, quelle poignante douleur à ces désastreuses nouvelles dans le cœur de Bessarion, qui avait gardé si vif et si frais le souvenir de sa première patrie et des douces années de son enfance [2] !

Les succès des Turcs n'étaient pas moins grands en Europe :

1. Migne, t. CLXI, col. 727. Phrantzès, IV, ch. 19. Chalcocondyle, liv. IX, col. 485 et seq.

2. Voici, à propos de la prise de cette ville, une curieuse chanson de Trébizonde, et qui rappelait la catastrophe de Constantinople en 1453 :

« La grande ville que l'empereur Constantin a fondée a eu des portiers traîtres, des gouverneurs peureux, et un chien blanc qui a livré ses chefs.

— Alors un oiseau, un bel oiseau s'échappa de la ville.

— Et il avait une aile tachée de sang ; sous l'autre, il portait un papier écrit.

— Et il ne s'arrêta ni dans la ville, ni dans le jardin ; mais il alla se poser au pied d'un cyprès.

— Mille patriarches avec dix mille évêques sont venus ; aucun d'eux ne peut lire le papier, aucun ne peut le lire.

— C'est Iannikas, le fils de la veuve, qui l'a lu, et, dès qu'il l'a lu, il a pleuré et il a frappé sa poitrine.

— Malheur à nous ! malheur à nous ! Il n'y a plus de Romanie ! il n'y a plus de remparts ! il n'y a plus de trône ! il n'y a plus d'églises ni de couvents !

— Ils ont pris Sainte-Sophie et son grand monastère, qui avait quarante caloyers et soixante-cinq diacres servants, douze crécelles et dix-huit cloches.

— Il y avait aussi mon amour caché derrière ses jalousies. J'ai parcouru le monde, j'ai fait le tour de la terre et je n'ai pu trouver une jeune fille qui valût celle-là. Ses yeux tuaient le pacha ; ses sourcils, le vizir ; et ses regards m'avaient assassiné, moi comme bien d'autres. » (M. de Marcellus, *Chants du peuple en Grèce*, t. I, p. 94 et 95.)

Ainsi les habitants de Trébizonde se rattachaient par des liens étroits et des relations quotidiennes aux Grecs de Constantinople ; et la prise de cette grande capitale par les Turcs avait été un deuil public pour la patrie de Bessarion. L'histoire de cette affreuse catastrophe, transformée par l'imagination populaire, devint bientôt légende et chanson.

le sultan marcha contre Wlad, woyvode de Valachie, que les Valaques appelèrent le bourreau et les Turcs le woyvode empaleur. Son grand plaisir était de dîner au milieu de Turcs empalés; des envoyés du sultan ayant refusé de se découvrir devant lui, il leur fit clouer le turban sur le crâne. Un jour, pour se débarrasser des mendiants qui infestaient le pays, il les attira à un splendide festin et mit le feu à la salle où ils dînaient. Une autre fois, il fit couper les seins de malheureuses mères et mettre à leur place les têtes de leurs enfants. Des machines inventées par lui hachaient les hommes et les faisaient bouillir comme des légumes. Le monstre ouvrit lui-même le ventre à une de ses concubines qui s'était crue enceinte et qui ne l'était pas. Des enfants furent forcés de manger la chair rôtie de leurs mères. Tel était le hideux tyran auquel Mahomet entreprit de faire concurrence. Tandis que Wlad était allé solliciter les secours du roi de Hongrie, Mathias Corvin, le sultan pénétra en Valachie. Il vit avec horreur se dresser devant lui une forêt de pals sur quatorze stades de long et sept de large : les cadavres de beaucoup de Bulgares et de Turcs y étaient encore accrochés, et les vautours y avaient fait leur nid. Mahomet mit tout le pays à feu et à sang, pénétra jusqu'en Transylvanie et remplaça sur les pals les musulmans par les chrétiens [1].

Mahomet faisait des progrès encore plus inquiétants en Europe. Étienne, prince de Bosnie, son vassal, avait refusé de lui payer le tribut de 50,000 statères d'or qu'il avait levé comme de coutume. Le pays fut envahi et mis à sac. Le prince de Bosnie, battu près du château d'Eluth, livra les soixante-dix forteresses de la Bosnie en échange de la vie. Mahomet lui fit trancher la tête. Tous ceux des nobles qui ne voulurent pas se convertir subirent d'affreux supplices. La population musulmane remplaça la population chrétienne, et la Bosnie, au lieu d'être seulement tributaire, devint province intégrante de l'empire turc [2]. Le ban d'Esclavonie fut bientôt massacré avec cinq cents de ses gentilshommes. La Bosnie, l'Esclavonie, étaient comme des bastions avancés d'où les Turcs pouvaient se jeter à leur gré sur l'Allemagne ou sur l'Italie. Venise tremblait pour ses possessions de Dalmatie, qui n'étaient séparées des avant-

1. Chalcocondyle, liv. IX et X. Hammer, t. III. Paganel, *Scanderberg*, p. 290 et seq.
2. Chalcocondyle, liv. X. *Pii Comment.*, liv. XI, p. 297 à 310.

postes musulmans que par une journée de marche. Déjà ses comptoirs et ses forteresses du Péloponèse étaient sérieusement attaqués. Argyro Castro et Naupacte étaient pillés, Modon et Négrepont attaqués. En vain Venise avait cherché à désarmer Mahomet par son traité de commerce et par l'envoi d'un bayle résidant à Constantinople. Mahomet semblait réaliser peu à peu son vœu et allait enserrer l'Italie dans son formidable croissant.

Il y eut deux centres de prédication de la croisade, deux centres d'action d'où une diplomatie énergique et avisée chercha à entraîner contre les Turcs tous les princes de l'Occident : ce furent Rome et Venise. Deux hommes travaillèrent avec autant de dévouement et de foi à organiser cette croisade : ce furent encore le pape Pie II et le cardinal Bessarion. Ils sont toujours sur la brèche, lorsqu'il s'agit de la croisade; ils partagent les mêmes illusions, les mêmes espérances et les mêmes fatigues. Ils doivent être associés dans la même gloire. Les travaux de Pie II sont très-connus, grâce à ses *Commentaires :* ceux de Bessarion peuvent être étudiés aussi dans le plus grand détail à l'aide des archives de Venise. Nous chercherons à faire bien connaître les œuvres importantes de sa légation à Venise [1].

C'est au mois de juillet 1463 que Bessarion fut nommé légat pontifical à Venise : c'est le 25 juillet qu'il arriva à son poste. Les Vénitiens, malgré leurs craintes des Turcs, malgré leur désir ardent de commencer la guerre contre eux, avaient montré jusque-là beaucoup d'hésitation. Leur politique était décousue et à l'aventure : leurs démarches étaient sans suite et sans ensemble. Ils avaient envoyé au pape Bernardo Giustiniani pour lui faire part du danger que couraient Rhodes et Chio, et

1. Nous avons pu, grâce à l'autorisation de M. le commandeur Toderini, directeur des archives des Frari, grâce à l'obligeance tout hospitalière de M. Augusto Negri, attaché à cette même administration, puiser en toute liberté aux riches dépôts du couvent de *Santa Maria gloriosa.* Les documents relatifs à la légation de Bessarion se trouvent aux tomes XXI et XXII du *Liber secretorum* (DELIBERAZIONI SENATO) et au tome XV du *Memoriale.* Le premier recueil contient jour par jour les analyses et les procès-verbaux officiels des séances du sénat, et le résumé de la correspondance du gouvernement de Venise avec tous ses représentants à l'étranger; le second recueil renferme des pièces plus étendues, lettres, décrets, traités, etc., publiés *in extenso.* Ces deux recueils ne sont pas paginés : les documents y sont classés par ordre de date. Il faut toujours, lorsqu'on les consulte, se rappeler que l'année commence seulement le jour de l'Incarnation, le 25 mars.

de leur volonté formelle d'engager la guerre. Le pape avait demandé aux Vénitiens de contribuer de leurs deniers à la croisade et de la laisser prêcher dans leurs États. Venise avait consenti, et le pape avait donné à Giustiniani, en témoignage de sa joie, un casque et une épée d'honneur [1]. Venise armait trente trirèmes et ordonnait à Aloysio Loredano, capitaine général des mers, d'en presser l'équipement et de se diriger à Négrepont en ravitaillant et en fortifiant toutes ses places maritimes depuis Corfou jusqu'en Eubée. 4,000 fantassins et 4 galères de renfort allaient être mis à sa disposition [2].

En Hongrie, Venise avait son ambassadeur Jean Aymo, qui était destiné à soulever le pays, à entraîner Matthias Corvin; de grosses sommes d'argent devaient lui être adressées. La Seigneurie insistait auprès du pape pour que l'héroïque Jean Carvajal, qui avait supporté durant six ans tant de glorieuses fatigues pour les chrétiens de Hongrie, fût renvoyé de nouveau à ce poste [3]. Elle voulait, comme à l'époque de Césarini et de Capistran, armer les peuples belliqueux de la Hongrie, de la Bosnie, de la Pologne et de la Bohême, attaquer sur mer le sultan, au moment même où le pape ferait marcher contre lui les contingents de toute l'Europe occidentale. Ne pouvait-on pas ainsi espérer d'arracher aux Ottomans la riche proie dont ils s'étaient saisis? Les désastres de la Bosnie firent trembler les Vénitiens. Ils écrivirent au pape pour lui annoncer la défaite et la mort du roi Etienne; ils lui montrèrent les Turcs, la bouche béante, l'œil brillant de convoitise, aux confins mêmes de l'Italie. Ils écrivirent à Louis XI et même au roi de Portugal [4]. Ils suppliaient Florence de ne plus envoyer de galères chez les Turcs; le pape, de laisser Rimini à Sigismond Malatesta. Mais ils n'avaient pas encore la permission de lever les dîmes nécessaires, et ils n'osaient pas déclarer la guerre [5].

L'arrivée de Bessarion changea tout d'un coup la face des choses. Le sénat de Venise, précédé du doge Christophe Mauro, s'avança au-devant du cardinal sur le *Bucentaure* pour le recevoir [6]. C'était un honneur qui n'était accordé qu'aux têtes

1. *Liber secret.*, t. XXI, 3 et 15 janvier 1462. C'est en réalité au mois de janvier 1463 que ces démarches ont eu lieu.
2. *Id.*, 4 février-10 mars. — 3. *Id.*, 15 et 31 janvier-3 mars. — 4. *Id.*, 3 et 17 mars; 4 mai; 10, 13, 14 et 28 juin. — 5. *Id.*, 4 mai et 25 juin.
6. *Pii Comment*, liv. XII, p. 329, et Bandini, ch. 49. Le *Bucentaure*

couronnées. Bessarion, introduit dans le sénat, commença par bénir au nom du pontife l'auguste assemblée. Il fit ensuite un éloge pompeux de Pie II, parla de son ardeur pour la croisade, de ses efforts auprès des princes chrétiens. Il déclara qu'il n'avait été choisi lui-même qu'à cause de son amour pour cette grande et sainte guerre, de sa bienveillance particulière pour les Vénitiens. Il rappela avec éloquence les succès des Turcs, les dangers qu'ils faisaient courir à la chrétienté et surtout à l'Italie. Au nom du pape, il déclara en terminant que, soit que les Vénitiens voulussent seulement se défendre, soit qu'ils eussent le dessein de porter l'offensive sur le territoire turc, ils pouvaient être assurés que le pape mettrait à leur disposition toutes les ressources dont il disposait. Le sénat de Venise répliqua par des remerciements à l'égard du pape, par un éloge bien mérité de Bessarion. Il demanda que le pape rétablît la paix en Italie et donnât l'exemple du pardon et de l'oubli au moment où il était nécessaire de tourner toutes ses forces contre les Turcs [1].

Dès lors, les événements se précipitent. Bessarion, par sa présence, a ramené la confiance : par son discours, il se pose en ami, en protecteur dévoué des Vénitiens ; par ses négociations, il dirige le Sénat et la Seigneurie ; il est le véritable maître à Venise et le grand inspirateur de la croisade. C'est chez lui que se préparent les alliances et que se discutent les traités. Il est vénéré à l'égal du doge, et il a une autorité plus grande, parce qu'elle est toute personnelle et non pas attachée à sa dignité.

Trois jours après sa venue, Paolo Mauroceno, sage de terre ferme, est délégué près de lui par le sénat. Bessarion engage vivement les Vénitiens à se mettre en guerre ouverte avec les Turcs. « Déclarer la guerre, a-t-il dit, ce sera forcer le pape à secourir les Vénitiens, à leur donner de l'argent, à provoquer la ligue de tous les rois chrétiens. » Sur cette assurance, les Vénitiens déclarent la guerre, et ils ordonnent à Lorédano de commencer, aussitôt qu'il le jugera convenable, les hostilités contre les Turcs. En trois jours, Bessarion, par son habileté, par la con-

était à Venise, comme la galère Salaminienne à Athènes, le vaisseau de cérémonie qui, dans les grandes solennités, portait les premiers magistrats de la République.

1. *Liber secretor.*, 25 juillet.

fiance qu'il inspire, a su faire passer les Vénitiens des promesses à l'acte [1].

Aussi, lorsqu'ils font connaître à toutes les cours de l'Europe leur détermination, ils ont soin d'en rapporter tout l'honneur à Bessarion. A Giustiniani, leur représentant près du pape, à Jean Aymo, leur ambassadeur en Hongrie, ils écrivent que la guerre est déclarée sur les instances de Bessarion. C'est lui aussi qui les détermine à solliciter de nouveau, et dans des termes plus pressants, l'alliance de Louis XI [2]. Ils sont tout feu, tout flamme : leur confiance n'est d'ailleurs pas trompée. Dès le 5 août, Bessarion donne au sénat les bulles qui autorisent la levée des dîmes et taxes décrétées par le congrès de Mantoue. Les Vénitiens lui demandent que le pape fournisse 10 galères armées ; ou, s'il déclare n'en pas avoir, qu'il donne à Venise l'argent nécessaire pour les équiper [3]. Tout semble marcher à souhait. Le traité de Varadin (12 septembre 1463) vient d'être conclu avec le roi de Hongrie par l'ambassadeur vénitien Jean Aymo : Venise s'engage à mettre en mer 40 galères bien équipées et bien fournies d'hommes. Le roi de Hongrie promet d'attaquer les Turcs avec toutes ses forces. Les deux parties ne doivent point faire de paix séparée [4]. Bientôt un traité plus important encore est signé à Rome : le duc Philippe le Bon s'est résigné à donner des assurances formelles. Il s'engage à servir en personne. Le pape promet de son côté qu'il partira; qu'il fera la guerre pendant deux ou même trois ans, s'il est nécessaire ; il ne traitera qu'avec l'assentiment de ses deux alliés le doge et le duc de Bourgogne [5]. Les Vénitiens ont déjà leur plan de campagne. Il

1. *Liber secret.*, 28 juillet-1er août. — 2. *Id.*, 11 et 19 août. — 3. *Id.*, 5 août-17 sept.

4. *Memoriale*, t. XV, 12 septembre 1463.

5. *Id.*, *ibid.*, 19 octobre 1463. Voici la conclusion du traité :

« Sanctissimus dominus vir Pius papa II vult et promittit, veniente personaliter illustrissimo Domino, recedere personaliter de Româ, et terrâ seu mari, ire in expeditionem contra magnum Turcum, occupatorem Græciæ, cum illâ majori potentiâ, quam poterit præparare. Et quia illustrissimus dominus Christophorus Mauro Dux, et dominium Venetorum, in defensione fidei primitias Deo solvere inceperunt, idem sanctissimus dominus vir promittit verbo pontificali, illustrissimis ducibus domino duci Burgundiæ et domino Duci et dominio Venetiarum facere ei guerram omnibus modis sibi possibilibus et perseverare in guerrâ per unum annum aut duos et etiam usque ad tres annos, si opus fuerit, inchoandos a tempore recessûs præfati illustrissimi domini ducis Burgundiæ de patriâ suâ. Et promittit non resistere aut desistere a bello, nisi communi consensu ducum et dominii supra dictorum; et ipso illustrissimo domino duce Bur-

faut faire la guerre en Hongrie, en Bosnie, en Albanie et en Morée. — En Hongrie, on fera parvenir des subsides à Matthias Corvin ; en Bosnie, on défendra le pays, qui est comme une citadelle de l'Italie; en Albanie, Scanderberg a fait une trêve avec les Turcs : le pape l'engagera à reprendre les armes; en Morée, les places des Vénitiens sont ravitaillées et mises en état de défense. Enfin les préparatifs marchent activement, et le sénat assure Loredano, qui est déjà en campagne, que 10 galères, dont 7 grosses, sont en construction et vont être incessamment armées et montées de troupes d'élite. Il l'informe des alliances conclues [1]. Ainsi Bessarion est l'âme de toute cette activité et de tous ces préparatifs : il suggère les alliances et les plans de campagne, il autorise les levées de dîmes et prépare la grande confédération chrétienne.

Cependant des entraves se présentent : Sigismond Malatesta fait toujours au pape une guerre acharnée. Les Vénitiens demandent que Rimini lui soit au moins laissé. Mais Bernardo Giustiniani, l'ambassadeur, n'obtient rien du pape. Malatesta va être forcé dans son dernier repaire; ni Florence, ni Sforza ne viendront à son secours; Louis XI est engagé dans la guerre de Catalogne; le pape entend punir à son gré ses sujets rebelles [2]. Voilà comment Pie II lui-même pratique l'oubli des haines et la concorde au moment de la croisade! D'autre part, c'est Florence qui continue son commerce et ses bons offices à l'égard de la Porte, comme si la guerre n'était pas déclarée par Venise. Le sénat envoie à Loredano l'ordre d'empêcher au besoin par la force les galères des Florentins de pénétrer dans les ports turcs [3] : Venise, au quinzième siècle, a pour les droits des neutres le même respect que l'Angleterre au dix-huitième. Enfin c'est Venise même qui est en querelle avec Trieste : cette dernière a attaqué quelques possessions vénitiennes et veut conserver le droit d'extraire le sel directement au lieu de subir le monopole onéreux de Venise. Bessarion a sollicité du pape un bref aux Vénitiens, leur ordonnant de faire la paix avec Trieste.

gundiæ personaliter præcedente et continuante et ipso domino Duce et dominio Venetorum continuante guerram prædictam et infra sequitur. » (Suit le jargon des signatures et des formalités des actes notariés.)

1. *Liber secret.*, 18 septembre-6 octobre.
2. *Id.*, 11 août-3 octobre. *Pii Comment.*, liv. X, p. 258 et seq.
3. *Lib. secretor.*, 21 septembre-4 novembre.

Ils s'y refusent respectueusement; il revient à la charge et leur adresse deux ambassadeurs de Trieste. Les négociations ont lieu chez lui; et, grâce à ses représentations, Venise se relâche peu à peu de ses exigences premières : elle abandonne quelques territoires, et elle permet à Trieste de faire du sel pour sa consommation, mais lui interdit d'en vendre [1].

Bessarion ne s'occupe pas seulement des négociations extérieures. Il cherche à obtenir des ressources sur place : il fait prêcher la croisade et impose l'achat d'indulgences, d'après un tarif habilement combiné avec le sénat. Depuis longtemps, la papauté battait monnaie au moyen des indulgences. Cette fois du moins, la cause était louable. C'était une sorte de don forcé, imposé sous peine des censures ecclésiastiques. On recommandait d'ailleurs aux prédicateurs d'user de toute leur prudence et de représenter que les indulgences donnaient le moyen d'acquérir le paradis à bien bas prix. Bessarion calculait que cette taxe, étendue à tous les sujets de terre ferme, rapporterait de 150,000 à 200,000 ducats par an [2]. Il donnait en même temps un grand exemple de tolérance. Les Juifs étaient à ce moment traités avec la même rigueur que dans les siècles du moyen âge, où le fanatisme chrétien avait été le plus vif. Il leur était défendu d'exercer les fonctions publiques ou la profession de médecin, de vivre dans la même maison que les chrétiens, de manger ou de boire avec eux; ils devaient payer les dîmes, porter un costume distinctif, vivre dans un quartier séparé. Ils ne pouvaient exiger d'intérêt pour prêt à des chrétiens : les chrétiens contrevenants étaient punis de l'anathème; les juifs, de la confiscation [3]. Une bulle de Callixte III (1456) avait

1. *Liber secret.*, 19 et 24 octobre, 12, 14, 16 novembre.

2. *Id.*, 26 novembre 1463. — Voici le tarif établi par Bessarion : Sommes à payer par an pendant la durée de la croisade :

Prélats et clercs pour un revenu de 50 ducats.	1/2 ducat
— — — de 50 à 100...	1 —
— — pour toute portion en plus de 100...	1/2 —
— — — — 50...	1/4 —
Gentilshommes et citoyens propriétaires de Venise et de ses sujets, pour eux et pour toute leur famille	1/2 —
Cittadini mediocri	1/2 —
Tous les autres, pour chaque famille	1/4 —

Ces payements se feront selon la commodité, mais en trois termes au plus : à Noël, à Pâques et à la Saint-Pierre.

3. Voir la bulle *Dudum ad nostram audientiam* de 1441, dont les rigueurs

exagéré ces rigueurs en défendant tout commerce avec les Juifs. Venise, cité commerciale et qui avait des rapports journaliers avec les Juifs établis en Orient, s'était relâchée peu à peu de ces rigueurs. Mais l'autorité ecclésiastique les maintenait avec une jalousie farouche. Elle sollicitait contre les Juifs la confiscation ou la mort, et elle avait frappé d'excommunication beaucoup de chrétiens qui avaient méprisé les ordonnances. Christophe Mauro s'adressa à l'esprit élevé et libéral de Bessarion. Il lui montra la nécessité d'éviter au moment de la croisade toutes les causes de troubles et de défiances intérieures. Bessarion, dans un bref remarquable, autorisa donc les Vénitiens à faire le commerce avec les Juifs, et leva l'excommunication qu'avaient encourue le doge, la Seigneurie, les recteurs des villes et des Universités pour avoir toléré depuis longtemps ce commerce. Noble tâche, digne de son auteur, cet homme de progrès qui ne gardait du moyen âge que ses généreuses illusions, mais qui était hostile à toutes ses violences, à toutes ses injustices. La tolérance n'avait pas été connue des siècles de foi. Elle devenait alors une vertu : mais combien peu étaient encore capables de la pratiquer [1] !

Cependant les événements marchaient, et les plus sceptiques pouvaient avoir quelque espoir. Bessarion avisa officiellement le sénat de Venise que le pape se préparait à partir lui-même avec le duc de Bourgogne [2]. Étienne Maripetro, commandant de l'escadre vénitienne de Flandre, reçut l'ordre de se mettre à la disposition du duc de Bourgogne et de lui faciliter l'expédition par tous les moyens possibles [3]. Canale, ambassadeur de Venise en France, Donato, son représentant près du duc de Bourgogne, obtenaient de ces deux princes de nouvelles promesses de départ. Une alliance était conclue avec Scanderberg, qui s'engageait à recommencer la rude guerre qu'il soutenait depuis tant d'années du haut de ses impénétrables montagnes de l'Albanie [4].

ont été renouvelées par une bulle de Callixte III en 1456. (Cf. *Bullarium Romanum*, ann. 1441 et 1456).

1. Nous avons retrouvé ce bref de Bessarion au tome XV du *Memoriale*, à la date du 18 décembre 1463. Nous ne croyons pas qu'il ait jamais été publié. Nous le publions en appendice (voir *Appendice*, n° IV).

2. Voir dans Marino Sanuto (Muratori, t. XXII, col. 1175) la lettre du pape au doge pour lui annoncer son départ à la croisade ; cette lettre est précédée d'instructions détaillées pour Bessarion.

3. *Liber secretorum*, t. XXI, 8 novembre et 2 décembre 1463. — 4. *Id.*, 9, 13 et 26 décembre.

En Hongrie, l'autre champ de bataille sur terre, Mathias Corvin réclamait des secours. Bessarion s'occupa énergiquement de lui en faire parvenir. Il écrivit au pape; il écrivit deux fois au cardinal Carvajal, l'ancien et héroïque légat en Hongrie, qui avait à cœur, même à Rome, de continuer de loin son œuvre. Des secours furent formellement promis à Jean Aymo, représentant vénitien en Hongrie [1]. Enfin le moment d'agir était venu : Bessarion demanda au sénat les équipages qu'il devait fournir au pape pour les flottes construites à Ancône. Venise fit les nominations que nécessitait l'expédition : un Giustiniani alla rejoindre Loredano à Modon avec le titre de lieutenant. Un Dandolo devint proviseur du Péloponèse. Enfin, le 13 mars 1464, Sigismond Pandolphe Malatesta fut nommé capitaine général de l'armée de terre de Venise pour l'expédition d'Orient [2]. Le sénat

1. *Liber secretorum*, t. XXI, 17, 28, 31 décembre 1463.

2. *Id.*, 10 janvier et 4 février 1463 (en réalité 1464), et t. XXII, 13 et 17 mars. Nous trouvons au tome XV du *Memoriale*, à la date du 17 mars, les instructions du sénat à Sigismond Malatesta. Voici le résumé de ce curieux document :

Art. I. Nomination du marquis Pandolphe; sa solde sera de 300 florins par mois.

II. Il aura sous ses ordres : 400 lances mercenaires à 3 chevaux par lance, selon l'usage. Il recevra 80 florins pour chaque lance; 70 pour l'engagement, 10 pour l'entrée en campagne.

III. *Item.* 300 ballistaires à cheval armés à l'italienne. Il recevra 20 florins pour chaque ballistaire, et 4 pour la solde.

IV. Il enrôlera 300 fantassins équipés à la vénitienne : il leur payera un écu par an pour solde.

V. Le marquis devra distribuer à ses troupes les approvisionnements et munitions qu'il recevra.

VI. Il touchera sa solde pour deux ans, le jour où il aura inscrit ses troupes et les aura passées en revue.

VII. Il entrera en campagne à la première réquisition de la Seigneurie.

VIII. Sa troupe marchera tout entière ou par corps séparés, selon les ordres de la Seigneurie.

IX. Le butin appartiendra au marquis et à ses troupes; s'il est acquis avec des alliés, il sera partagé selon le nombre respectif des combattants. Les territoires, villes, châteaux et munitions de guerre appartiendront au doge et à la Seigneurie, ainsi que les personnages de marque qui seraient pris pendant la guerre (bassa, subassi, flambularii et capitanei ac ductores alicujus conditionis ac preheminentiæ).

X. Le marquis Sigismond se chargera de faire passer aux alliés solde et munitions de la part de Venise.

Voilà un traité qui est comme le type de tous ceux que signent les Italiens de ce siècle avec leurs condottieri. Ces personnages lèvent et équipent leurs troupes comme ils l'entendent. Ils reçoivent les primes d'engagement pour leurs hommes, une solde, des approvisionnements et des munitions. Mais le butin leur appartient : la guerre nourrit la guerre. C'est

et Bessarion n'attendaient plus que le départ du pape pour mettre eux-mêmes à la voile.

A Rome, Pie II avait habilement secondé son légat : il avait négocié activement dans toutes les cours de l'Italie et de l'Occident pour terminer toutes les querelles et pour obtenir de chaque prince non plus des promesses, comme à Mantoue, mais des espèces sonnantes et des hommes d'arme. Seulement que pouvait-il au milieu de l'indifférence universelle et de l'affaiblissement du sentiment chrétien? — Les démarches auprès de Louis XI pour l'engager à prendre la croix lui avaient attiré de la part de ce prince une lettre hautaine et dure. Le roi reprochait au pape de faire la guerre à l'un de ses parents en Sicile, de livrer l'Église de Mayence en proie aux plus atroces calamités, d'exciter la guerre entre le comte palatin du Rhin et le duc d'Autriche Sigismond, d'accuser d'hérésie le roi de Bohême, en un mot de troubler toute l'Europe au lieu d'y rétablir la paix. Les cardinaux blâmèrent énergiquement la lettre du roi, lue dans un consistoire secret. Ils ripostèrent en l'accusant de trois décrets injustes à propos des régales et des juridictions ecclésiastiques. « Le roi parut moins religieux pour avoir aboli la pragmatique sanction, que sacrilége pour avoir rédigé de pareils décrets [1]. »

Dans un autre consistoire où il rappela tous les actes de son règne, Pie II se chargea lui-même de donner un démenti à ses espérances et de démontrer aux cardinaux l'impossibilité de la croisade. « Nous avons, dit-il, porté secours à Ferdinand contre Jean d'Anjou. Dans les États de l'Église, à l'exception des Orsini et des familles gagnées à prix d'argent, presque tous les nobles se tournaient contre nous. Sigismond Malatesta ravageait toutes nos terres; la jeunesse romaine appelait l'ennemi ou refusait de servir. Vous tous, vous aviez peur de voir la ruine de l'Église, et

ce qui explique la sauvagerie des guerres de cette époque, surtout en dehors de l'Italie, quand les condottieri ne luttaient pas entre eux, mais se trouvaient en présence de vrais ennemis, et ne se croyaient pas tenus par leurs traditions et leur singulier point d'honneur à engager ces batailles sans larmes dont parle Machiavel. — Mais les gouvernements qui les payaient se réservaient le droit de les surveiller, de donner les plans de campagne, de diriger souverainement les opérations de guerre. Les condottieri étaient des instruments aveugles, chargés seulement du détail de l'exécution, comme de nos jours un chef de corps à l'égard d'un commandant d'armée ou d'un ministre de la guerre.

1. *Pii II Comment.*, liv. XII, p. 323 et seq.

vous nous engagiez à renoncer à la guerre dans le royaume de Naples pour ne songer qu'à la croisade. Nous aussi, nous brûlions d'arrêter les Turcs; mais il fallait en finir avec les querelles italiennes. Dieu a été avec nous; en défendant Ferdinand, nous avons combattu pour Dieu; en ravageant les champs de Sigismond, nous avons fait la guerre aux Turcs. » — Il énuméra ensuite tous les succès remportés par ses troupes sur ses indociles vassaux des États pontificaux. « C'est Dieu, c'est Dieu, dit-il, qui a remporté toutes ces victoires [1] ! » Singulière parole pour servir de conclusion à un récit aussi affligeant! L'Italie ne s'était-elle pas usée dans toutes ces querelles? N'était-elle pas au contraire affamée de paix et de tranquillité, hostile à toute expédition nouvelle, rebelle surtout à l'idée d'une croisade qui ne rapporterait aucun profit? — On pouvait dire avec bien plus de vérité que toutes ces guerres civiles avaient été autant de victoires des Turcs.

Évidemment Pie II feignait beaucoup plus d'enthousiasme et de confiance dans le succès qu'il n'en avait réellement au fond de l'âme. Il savait que les puissances rivales de l'Italie, malgré leur entente apparente, n'avaient pas désarmé et que leur vieille haine leur restait au cœur. L'ambassadeur florentin auprès de Pie II lui représentait que la guerre profiterait aux seuls Vénitiens, qui réduiraient toute l'Italie à l'état de vassalité. Il demandait au pape de laisser Venise à ses querelles contre les Turcs. Ainsi la guerre traînerait en longueur; Venise et les Turcs s'y affaibliraient mutuellement et y sombreraient peut-être au grand avantage de l'Italie. Pie II répliqua avec indignation à ces coupables avances [2]. Mais il donnait lui-même l'exemple d'un ressentiment peu chrétien. Après avoir fait sa paix avec Sigismond Malatesta, il s'irritait que Venise l'eût choisi pour commander souverainement les troupes dirigées contre les Turcs. Il réclama vivement auprès de Foscarini, ambassadeur de Venise à Rome, et ordonna à Bessarion de faire des représentations sérieuses au sénat. Les Vénitiens passèrent outre en s'excusant respectueusement [3]. Au moment même d'engager la lutte définitive, les Vénitiens hésitaient, faisaient un pas en arrière et semblaient trahir la cause commune. Ils envoyaient à leur capitaine général des

1. *Pii II Comment.*, lib. XII, p. 336 et seq. — 2. *Id.*, l. XII, p. 334.
3. *Liber secretor.*, t. XXII, 23 mars 1463 (1464). 22 juin 1464.

mers l'ordre de chercher à obtenir Mitylène, que les Turcs avaient promis aux Florentins. Ils négociaient encore à l'instant où ils se disaient prêts à combattre [1].

Malgré tous ces symptômes de défaillance, malgré le peu de consistance de la ligue italienne, malgré l'abandon du duc de Bourgogne, qui envoyait des hommes d'armes au lieu de partir en personne, Pie II resta fidèle à sa promesse. La chrétienté lui manquait; il ne manqua pas à la chrétienté. Montrant qu'une âme chrétienne est toujours maîtresse du corps qu'elle anime, il quitta Rome le 18 juin 1464. Déjà il ressentait vivement les atteintes de la fièvre à laquelle il devait succomber; mais il avait obtenu de ses médecins qu'ils ne révéleraient son mal à personne. Il remonta le Tibre dans une barque où il mangeait et dormait, parce qu'il était trop faible pour être transporté à terre. La mort d'un jeune pilote qui se noya sous ses yeux fit sur le vieillard malade une impression profonde. Des lettres d'Ancône demandaient un chef pour les croisés réunis dans cette ville, livrés à l'oisiveté et portés au désordre. Pie II demanda à Carvajal, qui avait usé ses forces en Hongrie, de se dévouer encore pour cette tâche. « Saint pontife, dit l'intrépide vieillard, si, comme tu le crois, je suis propre à d'aussi grandes choses, je suivrai tes ordres sans retard, et plus encore ton exemple. Avec ta frêle santé, n'exposes-tu pas ta vie pour moi et pour le reste de tes brebis? Tu m'as écrit : « Viens ! » et me voici. Tu m'ordonnes d'aller, et je vais. Ce n'est point cette dernière partie de mes jours que je refuserai au Christ. » Mais, à mesure que le pape approchait d'Ancône, il rencontrait des bandes qui revenaient sur leurs pas. Au lieu de croisés, il n'y avait que des condottieri, des routiers, des écorcheurs, qui demandaient de l'argent pour s'armer et pour servir. Carvajal ne pouvait leur donner que des indulgences; ils se retiraient peu à peu, irrités, moqueurs. Le cardinal de Pavie avait soin de fermer les rideaux de la litière où était transporté le pontife malade, pour lui éviter ce navrant spectacle. A son arrivée, Ancône était presque vide, et il apprenait que Raguse était sur le point d'être saccagé par les Turcs [2] !

1. 1er février 1463 (1464).
2. *Jacobi Cardinalis Papiensis Commentarii*, lib. I. Ces *Commentaires* font suite à ceux de Pie II. Tout le récit des événements d'Ancône est au commencement du premier livre.

Son dernier espoir était dans les forces des Vénitiens. Ils avaient armé dix galères et préparé deux gros navires pour embarquer à Ancône les croisés. Bessarion avait équipé à ses frais une galère. Au moment d'aller combattre, comme les héroïques légats du quinzième siècle, les Césarini et les Carvajal, il avait réglé dans son testament ses dernières volontés. Le départ de la petite escadre eut lieu solennellement le 29 juillet [1]. Elle était montée par le vieux doge Christophe Mauro et par la Seigneurie. Bessarion, légat pontifical, était dans sa propre galère. La navigation fut beaucoup retardée par des vents contraires. La flottille ne parvint à Ancône que le 13 août. Pie II ordonna d'appareiller ses propres galères, et il se fit porter, non sans douleur, dans une chambre dont la fenêtre donnait sur l'Adriatique. Mais il était mourant. Les violents accès de sa fièvre maligne s'étaient compliqués d'une dyssenterie aiguë. Il n'avait plus que peu d'heures à vivre.

Le lendemain 14 août, il fit assembler les cardinaux. « Mes chers frères, leur dit-il, vous voyez où j'en suis réduit. Mon heure est venue : Dieu me rappelle d'ici. Je meurs dans la foi catholique, où j'ai vécu, n'ayant jamais eu d'autre pensée que celle du siége romain, après avoir fait ce que j'ai pu pour le troupeau qui m'était confié. Je n'ai fui aucune fatigue, aucun danger. Deux fois j'ai offert ma vie pour le salut commun. Je n'ai pas le pouvoir d'accomplir mes derniers desseins. Le reste vous appartient. » Au moment suprême, ce n'était pas la mort qui attristait Pie II, mais l'idée de son œuvre interrompue. Bessarion, le premier des cardinaux, prit la parole au nom de tous les assistants. Il déplora l'état du pontife, dont la vie avait tant de prix pour la chrétienté. Il rappela ses actes glorieux et le remercia de l'exemple courageux qu'il donnait encore à ses derniers moments. « Si pour les péchés du peuple tu dois nous abandonner, dit-il, tes saints préceptes resteront gravés dans nos âmes, et nous, tes fils, nous nous efforcerons d'empêcher que la chrétienté, ni l'église de Rome n'éprouvent aucun dommage. » Il termina en le suppliant, au nom de chacun de ses frères, de leur laisser à tous la suprême consolation de sa bénédiction. Tous s'agenouillèrent, et le saint pontife, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, les bénit d'une voix défaillante. Le cardinal

1. *Liber secretorum*, t. XXII, 12, 16, 18, 23 et 26 juillet 1464.

de Pavie était resté seul auprès de lui : « Fais souvenir nos frères de continuer notre entreprise, et aide-les tant que tu pourras. Dieu vous punirait si vous abandonniez son œuvre. Fais le bien, mon fils, et prie Dieu pour moi. » Ce furent ses dernières paroles. Pie II fut doux envers la mort : il expira tranquillement; une seule préoccupation le tenait encore à ses derniers moments : le sort de la chrétienté, la croisade. — « Son martyre de tous les jours avait commencé au moment où le duc de Bourgogne s'était, par ambassadeurs, engagé à la croisade. Ses inquiétudes l'agitaient pendant son sommeil et pendant ses repas. La froideur que l'on mit à le seconder lui fut une blessure mortelle » (14 août 1464 [1].)

On aurait pu espérer que Pie II s'en serait allé, comme dit le poëte, par des chemins plus lents. Sa mort prématurée ruinait à l'avance l'expédition. En vain Bessarion et Carvajal, les deux héroïques vieillards, voulaient encore continuer l'expédition. Ils n'auraient avec eux que des mendiants, des vagabonds; mais Dieu serait leur rempart, et ils donneraient, après Pie II, un grand exemple à la chrétienté. Mais les cardinaux étaient pressés de tenir le conclave à Rome. Les restes des bandes d'Ancône achevaient de se disperser. Les Vénitiens eux-mêmes ne montraient plus que du dégoût pour une entreprise dans laquelle ils étaient désormais abandonnés à leurs seules forces. Sur le conseil de Bessarion, les cardinaux confièrent au doge Christophe Mauro les galères pontificales qui se trouvaient a Ancône, sous la réserve qu'il les rendrait si le pape élu n'approuvait pas cette mesure. On lui remit aussi les 52,000 pièces d'or qui furent trouvées dans la cassette de Pie II et qu'il avait destinées à la croisade. Le doge devait faire parvenir cette somme au roi de Hongrie pour lui permettre de continuer la guerre [2].

Pourquoi donc cette expédition, si longuement méditée et

1. *Card. Papiensis Comment.*, I, p. 360 et 361. Dix fresques célèbres de la cathédrale de Sienne représentent les principaux événements de la vie de Pie II. Elles ont été commandées par son neveu, le cardinal François Piccolomini, pape pendant 27 jours sous le nom de Pie III, et exécutées par Bernardino Pinturrecchio, sur les dessins corrigés par Raphaël. La scène touchante des derniers moments du pontife est une des plus remarquables.

2. Giovanni degli Agostini, *Notizie intorno la vita e le opere degli scrittori Veneziani*, p. 89.

préparée avec tant de soin, échouait-elle ainsi par la mort seule de son chef? Il ne faut en accuser exclusivement ni l'affaiblissement de la foi, qui était encore très-vive au xve siècle, ni même l'anarchie politique de l'Europe, qui avait été presque aussi grande au xie et au xiie. Mais, au moyen âge, on n'avait eu qu'une seule patrie, l'Église : on était chrétien ou musulman. Au xve siècle, de petites patries se sont formées dans le sein de la grande : la France a pris conscience d'elle-même dans la guerre de Cent Ans; l'Espagne, dans ses guerres contre les Maures; l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, forment de grandes nations séparées par les traditions et les intérêts. Le latin, qui a été sinon la langue universelle, du moins celle de l'Église, du droit et de la littérature, est désappris ou abandonné pour les idiomes nationaux. On a désormais d'autres devoirs que ceux du chrétien. Le Français, l'Anglais, l'Espagnol se doivent aussi à leur patrie, plus restreinte, mais qu'ils aiment et qu'ils comprennent mieux que la grande patrie européenne. De là l'indifférence pour des expéditions lointaines, d'où les Occidentaux ne devaient tirer aucun avantage. Les Vénitiens, les Grecs, les Albanais et les Hongrois allaient supporter seuls le fardeau de la guerre sainte, non par enthousiasme religieux, mais par nécessité, parce qu'ils étaient le rempart naturel de l'Europe. L'égoïsme national prédominait : chacun pour soi, telle était la règle commune. On ne cherchait même plus à combattre avec Dieu pour tous. Plus de croisade possible. Le moyen âge était bien fini.

LIVRE V

ROLE DE BESSARION DANS LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

RETRAITE DE BESSARION SOUS LE PONTIFICAT DE PAUL II
(1464 — 1471)

La mort de Pie II marque une phase nouvelle dans la vie de Bessarion. On l'a vu, pauvre moine grec inconnu, devenir successivement le conseiller des empereurs grecs, l'oracle du clergé byzantin dans le concile de Florence, le défenseur éloquent et convaincu du décret d'Union, l'apôtre ardent et enthousiaste de la croisade. Mais que peut-il faire, maintenant qu'avec Pie II a disparu l'âme même de la sainte entreprise? Malgré tout son amour pour les Grecs et tout son dévouement pour la patrie, Bessarion ne peut rien, seul contre tous les cardinaux et contre tous les souverains de l'Europe. Il prêche dans le désert, à des prélats qui ne veulent rien entendre, à des princes qui ne veulent plus s'armer, ni même contribuer de leurs richesses. C'en est fait de la domination chrétienne à Constantinople. L'empire byzantin a vécu et ne rappelle plus qu'un grand nom. Le passé ne peut être restauré. Il faut songer à l'avenir. — Une sorte de disgrâce momentanée fait à Bessarion des loisirs forcés. Retiré à Tusculum, comme autrefois Cicéron après Pharsale, il va se donner comme lui tout entier aux lettres. Il fait copier des manuscrits, traduire des textes grecs; il corrige des épreuves d'imprimerie; il relit et commente Platon, il le défend contre

ses adversaires. A Tusculum, dans son abbaye de Grotta Ferrata, à Rome, dans son palais du Quirinal, il siége au milieu des savants, des érudits et des lettrés les plus renommés. C'est une académie qui devient pour lui comme une cour intelligente, dont tous les membres s'honorent de lui faire cortége et de le suivre dans sa retraite. Depuis 1464, Bessarion semble abandonner la croisade du passé, la croisade religieuse et politique, afin de se donner tout entier à celle de l'avenir, à la croisade de la Renaissance et des lettres.

A peine le noble Pie II venait-il de rendre le dernier soupir, que les cardinaux, au lieu de continuer son entreprise comme ils l'avaient promis, s'étaient hâtés de l'abandonner. Toutes leurs préoccupations roulaient sur le choix du futur pontife. Quel allait être l'heureux candidat? Qui saurait réunir sur sa tête les suffrages des Pères? Où allait être tenu le conclave? Cette question préjudicielle n'était pas sans importance; car Antoine Piccolomini, parent de Pie II et gendre du roi de Naples, occupait en armes le château Saint-Ange, et les cardinaux le soupçonnaient d'être trop favorable aux Orsini, qu'ils n'aimaient pas. Aussi quelques-uns d'entre eux proposaient-ils de se réunir dans l'église de la Minerve. Mais ces craintes parurent exagérées au plus grand nombre : le conclave fut rassemblé au Vatican, selon la coutume. Jamais peut-être on n'avait observé plus scrupuleusement les règles fixées pour l'élection d'un souverain pontife. A l'extérieur du palais, la garde pontificale assurait la sécurité des cardinaux; à l'intérieur, tout le corps diplomatique était convoqué, pour que chacun des représentants des puissances pût affirmer que l'élection n'était entachée d'aucun vice. Enfin, à la porte même de la salle des délibérations, dix évêques veilleraient tant que durerait le conclave et visitaient tout ce qui était apporté à l'intérieur, même les vivres. Jamais garde plus intelligente et plus vénérable n'avait fait respecter consigne plus sévère [1].

Bessarion était le plus ancien des cardinaux évêques et le doyen du Sacré-Collége. Il eut naturellement la présidence du conclave : il le poussa à opérer une véritable révolution dans les conditions d'exercice de l'autorité pontificale. Si les papes n'avaient pu, au moyen âge, organiser en Europe la théocratie,

1. *Papiensis Commentarii*, liv. II, p. 367.

ils avaient du moins réussi à faire de l'Église une sorte de monarchie absolue dont tous les membres, quelle que fût leur patrie, quel que fût leur rang dans la hiérarchie ecclésiastique, leur étaient également soumis; ils avaient leur part dans les revenus de toutes les églises ; ils confirmaient tous les dignitaires ecclésiastiques; ils étaient les maîtres absolus et sans contrôle. Toutes les tentatives pour former des Églises nationales indépendantes avaient échoué. Les Grecs avaient dû abjurer au concile de Florence leur schisme vieux de près de six siècles. Les Bohémiens, après la guerre des hussites, s'étaient brisés devant l'inflexible volonté de Pie II. Les pragmatiques sanctions de Bourges et de Mayence avaient été anéanties. Les tentatives de réforme démocratique dans l'Église avaient complétement échoué.

Cependant les idées de réforme se répandaient de plus en plus : tout le monde en parlait encore, malgré l'échec du concile de Bâle. Elles avaient fait lentement leur chemin, elles avaient pénétré jusque dans le collége des cardinaux. Bessarion avait médité profondément ces graves problèmes, et il pensait en avoir trouvé la solution. Il croyait que l'autorité pontificale devait être sans limites pour rester puissante, qu'elle devait s'exercer partout sans être gênée par aucune charte de priviléges locaux, par aucun synode national, encore moins par des conciles généraux réunis périodiquement. Mais n'y avait-il pas moyen d'entourer le pontife d'un conseil suprême qui partagerait avec lui le pouvoir, qui lui ferait ses volontés et qui les dicterait en son nom à toute l'Europe? Ce conseil était naturellement désigné à l'avance : c'était l'auguste réunion des cardinaux. Il s'agissait seulement d'assurer leur recrutement en dehors de toute faveur et de tout népotisme, de leur donner des garanties d'indépendance en face du pape, de fixer la part qui leur reviendrait légalement dans toutes les délibérations relatives aux affaires de l'Église et de confirmer la liberté de leurs votes dans toutes les questions importantes. Bessarion arrivait de Venise, où il avait été fait patricien. Il avait pu étudier avec soin le mécanisme savant des rapports du doge avec la Seigneurie et le conseil des Dix. Il avait été frappé de cette organisation savante et du bon gouvernement qui en était le résultat. Il voulait assurer les mêmes avantages à la cour de Rome.

Il profita donc de son influence pour s'entendre avec Carvajal, avec Jacques Ammanati, cardinal de Pavie, et quelques autres cardinaux, les plus austères et les plus soucieux de leurs devoirs. Il rédigea de concert avec eux et fit approuver des lois qui allaient forcer le pape à partager avec son conseil l'exercice de la toute-puissance ecclésiastique. Les premières de ces lois portent l'empreinte même de Bessarion. Le pape devait s'engager à poursuivre la croisade, à y consacrer tous les revenus de la chrétienté, à réunir avant trois ans un concile où il obtiendrait des princes de protéger la religion et de venir au secours de l'Église. Bessarion voulait se mettre en règle avec sa conscience : il ne croyait pas avoir encore assez fait pour la délivrance de ses frères d'Orient; il voulait tenter les dernières chances de croisade.

Presque toutes les autres lois étaient destinées à établir la charte constitutionnelle de la curie romaine. Les cardinaux ne devaient, à l'avenir, jamais dépasser le nombre de vingt-quatre. Ils devaient être âgés de trente ans au moins, instruits dans le droit canon, le droit civil ou la théologie. Le pape promettait de ne pas choisir plus d'un cardinal de sa famille, et encore à condition qu'il remplirait les conditions ci-dessus indiquées, de prendre le suffrage des Pères pour le choix des cardinaux, non pas tout bas à l'oreille, mais tout haut, publiquement, chacun votant de sa place; de les consulter pour déférer les bénéfices les plus importants de la chrétienté; de n'accorder à aucun prince ni le droit de nomination, ni le droit de destitution des bénéficiaires. Pour disposer du patrimoine de l'Église, pour en diminuer les revenus, pour y faire la guerre, pour y mettre de nouveaux droits de douanes ou augmenter les anciens, il faudrait désormais l'assentiment des Pères. Le pape n'autoriserait à l'avenir aucun prince à lever des taxes sur le clergé; il ne pourrait élever aucun de ses parents à la dignité de chef de l'armée pontificale. Il n'indiquerait pas ses ordonnances comme émanant du consentement des cardinaux quand leur avis n'aurait pas été pris effectivement. Comme sanction à cette charte nouvelle, les cardinaux devaient se réunir deux fois l'an, au 1er mai et au 1er décembre, en dehors du pontife, et délibérer entre eux pour savoir si ces constitutions étaient observées. « Si elles ne l'étaient pas, et avec la charité que des fils doivent à leur père, ils l'avertiraient qu'il transgresse ces cons-

titutions, qu'il se parjure; et on le prierait de les conserver [1]. »

Telles sont ces réformes si curieuses et si peu connues. Elles étaient ultramontaines par rapport aux princes et aux fidèles. Le Saint-Siége continuait d'interdire aux princes toute immixtion dans la nomination aux bénéfices ou dans la juridiction ecclésiastique. On y sent une hostilité absolue contre les tendances du concile de Bâle et le système des pragmatiques. En cela, Bessarion était conséquent avec lui-même et se souvenait de son rôle à Florence et dans les conférences avec les hussites. Ces réformes étaient en même temps républicaines par rapport au pape. Les cardinaux se constituaient en une sorte de cour consultative, de seigneurie analogue à celle de Venise. Si elles avaient été appliquées, le pape n'aurait plus été qu'un souverain constitutionnel obligé de prendre en toute circonstance l'avis de la curie, une sorte de doge ecclésiastique, présidant aux réceptions et aux cérémonies, le premier en honneur mais non en pouvoir, et n'ayant, dans le conseil des Vingt-Quatre, qu'une autorité égale à celle du moindre cardinal. Entre Rome et Venise, il n'aurait plus existé d'autre différence que celle d'un gouvernement ecclésiastique et d'un gouvernement laïque. Si cette charte de réformes avait été appliquée, les conséquences en eussent été incalculables. Les mœurs mauvaises, le luxe exagéré de la cour de Rome auraient disparu. Plus de cardinaux-nés, plus de népotisme, plus de trafic des charges, plus de procès ni de saisies arbitraires. Quelle force eût acquis la papauté! comme elle eût été armée pour lutter contre la Réforme! Combien les Luther et les Calvin auraient eu plus de chances d'échouer! Combien la tâche du concile de Trente eût été simplifiée!

D'ailleurs, il n'est pas douteux qu'elles ne fussent dues en grande partie à l'initiative et au crédit de Bessarion. Il était le doyen des cardinaux : il appartenait à cette génération déjà vieille qui avait connu les orages du concile de Bâle et discuté à Ferrare et à Florence. Il était arrivé par son seul mérite, sans parents, sans appui de la part d'aucun pontife. Il prêchait d'exemple au milieu de tous ses collègues par ses mœurs et par sa science. Ennemi de l'intrigue, sans ambition, puisqu'il était

1. Voir toutes ces lois dans les *Commentaires* du cardinal de Pavie, liv. II, p. 372.

arrivé à la plus haute fortune qu'il pût espérer, il voulait cependant que les prélats vertueux et capables eussent leur part légitime d'influence dans les affaires de la chrétienté. Son rang de président du conclave, l'autorité particulière qui s'attachait à sa personne et à ses vertus ont donc évidemment fait de lui le principal auteur de cette charte constitutionnelle et oligarchique de la papauté.

Les cardinaux passèrent tout un jour, celui qui suivit leur entrée au conclave, à rédiger ces règles : il est évident que le plan en était depuis longtemps arrêté dans l'esprit de ceux qui les avaient inspirées. Une fois la rédaction lue et approuvée, chacun des Pères s'engagea sous la foi du serment à les respecter s'il était nommé. Dès le matin du jour suivant, les Pères, revêtus du pallium, s'avancèrent en silence dans la chapelle de Saint-Nicolas. Ils y entendirent une messe du Saint-Esprit; puis ils se rangèrent par ordre à leurs bancs. Chacun avait écrit à l'avance le nom du candidat qu'il choisissait et cacheté de son sceau son bulletin de vote. Trois cardinaux montèrent à l'autel : Bessarion, le premier des cardinaux-évêques; Louis Mezzarota, patriarche d'Aquilée, le premier des cardinaux-prêtres; Roderic Borgia, cardinal-évêque de Valence, le premier des cardinaux-diacres. Ils placèrent au milieu de l'autel le calice où avait été faite en ce jour la consécration. Ils étaient chargés de surveiller le vote. Les Pères s'avancèrent alors en ordre, et, tombant à genoux, ils déposèrent dans le calice leur bulletin signé. Les trois cardinaux qui formaient le bureau s'assirent alors au milieu des bancs, de façon à être vus et entendus de tous les assistants ; ils comptèrent les bulletins pour s'assurer qu'il y en avait un nombre égal à celui des votants; le cardinal-évêque les ouvrit et les passa au cardinal-diacre, qui était chargé de proclamer chaque suffrage; chacun des Pères notait avec soin les résultats.

D'après un ancien décret, le vote des deux tiers des cardinaux suffit pour faire un pontife. Quand ce minimum nécessaire n'est atteint par aucun des candidats portés, chacun des membres du conclave est libre de proclamer à haute voix un personnage qu'il n'a pas choisi; d'ailleurs, après le vote par écrit, un second suffrage a lieu individuellement et à haute voix. C'est la cérémonie de l'accessit. Tout s'étant passé selon la règle, il se trouva que douze cardinaux avaient donné leur voix à Pierre, cardinal

du titre de Saint-Marc, âgé de quarante-huit ans, Vénitien de la noble famille des Barbo et neveu d'Eugène IV. Deux voix lui manquaient encore pour compléter l'élection, lorsque presque en même temps, et avec une rapidité si grande qu'on ne put savoir qui en avait donné l'exemple le premier, quatre Pères acclamèrent de la voix le pontife que douze avaient déjà choisi ; le nombre des suffrages dépassait le minimum exigé : l'élection était valable. Cependant, pour que l'unanimité fût acquise, l'on passa à l'accessit. Bessarion, appelant par son nom chaque cardinal, lui demanda s'il approuvait l'élection : tous l'acclamèrent. Alors, se tournant vers Pierre Barbo : « Les Pères que voici, dit-il, t'ont nommé souverain pontife ; moi je te proclame au nom de tous. » Grâce à Bessarion, toutes les formalités habituelles avaient été scrupuleusement observées dans cette élection [1].

Avant d'annoncer au peuple l'élection, les cardinaux avaient remis au pontife les lois qu'ils avaient rédigées. Le nouvel élu les signa sans hésiter et jura de les observer. Sa résolution allait durer juste le temps qu'il fallait pour les détruire. Pierre Barbo, riche patricien de Venise, très-infatué de sa beauté au point de vouloir se faire appeler Formose, mais qui s'abstint de prendre ce nom parce qu'il craignit que l'allusion ne fût par trop transparente, et qui se fit désigner sous le nom de Paul II, était bien et dûment souverain pontife et ne voulait pas être traité comme un doge. La plupart des cardinaux n'étaient pas disposés non plus à sacrifier à leurs scrupules d'un moment leur train de splendides seigneurs de la Renaissance et leur vie d'opéra. Au milieu de leur cour brillante d'artistes et de lettrés, ils raisonnaient comme Louis XV : « La vieille machine durera bien autant que nous ; après nous le déluge. » Ils devaient bien prévoir cependant qu'ils y perdraient la domination de l'Europe chrétienne, le sceptre du catholicisme universel.

Paul II n'eut pas de peine à les gagner par ses flatteries et ses libéralités, et à s'en faire une cour de complaisants. Il permit aux cardinaux l'usage d'une mitre de soie rouge et leur accorda pour les cérémonies religieuses des bancs plus élevés que par le passé. Il assigna cent écus d'or par mois à tous ceux des Pères dont le revenu annuel était inférieur à 4,000 écus d'or. Baucoup d'évêques chassés de leurs siéges ou trop pauvres furent l'objet

1. *Papiensis Commentarii*, liv. II, p. 368.

de ses libéralités. Il affecta une humanité toute de parade, emprisonnant les grands coupables au lieu de les envoyer au supplice. Il ne s'oublia pas lui-même. Tous les moyens lui étaient bons pour avoir de l'argent. Il dépensait sans compter. Son plaisir était de réunir de riches pierreries. Il se fit faire une mitre à triple couronne, appelée un *regnium*, que depuis bien des années les pontifes avaient cessé de porter. La valeur en était estimée à plus de 120,000 écus d'or. Il continuait, comme lorsqu'il était cardinal, de veiller la nuit jusqu'à l'aube, de telle façon que, sauf les jours de conclave, il dinait le soir et soupait peu de temps avant l'aurore. On en jasait plus qu'il n'eût fallu dans le peuple. Les cardinaux commençaient à trouver que Pierre Barbo ne ressemblait pas à ce pontife idéal qu'ils avaient imaginé [1].

Son plus grand désir fut dès lors d'abolir ces lois qu'il avait jurées solennellement, en ajoutant au moment de signer que, si elles n'avaient pas été établies, il ne les en aurait pas moins observées de lui-même. Il fut aidé par deux prélats : Étienne, archevêque de Milan, et Théodore, évêque de Trévise, qui voulaient devenir cardinaux et qui voyaient leurs espérances indéfiniment retardées, maintenant que le nombre des cardinaux était fixé à vingt-quatre. Ils allèrent partout, répétant que c'était chose indigne de supprimer la liberté du souverain pontife; que l'autorité résidait en lui et non dans le Sacré Collége. L'évêque de Trévise, prélat instruit et d'un esprit délié, qui était juge au tribunal de la Rota, persuada bientôt Paul II, peu versé dans le droit canonique, mais très-soucieux de son pouvoir. Les deux évêques composèrent secrètement, d'accord avec le pape, des lois nouvelles qui étaient précisément le contre-pied des anciennes, et ils les présentèrent à l'acceptation des cardinaux. Quelques-uns d'entre eux, plus sensibles à leur crédit qu'à leurs promesses, se prêtèrent de bonne grâce à ces menées, et dès la première requête. Les autres, mieux pénétrés de la sainteté de leur ministère, déplorèrent l'inconstance du pontife et refusèrent de signer. Quelle honte, s'écriaient-ils, de condamner ces mêmes lois qu'ils avaient établies naguère d'un consentement commun, alors que l'encre dont il les avait signées avait à peine eu le temps de sécher [2] !

1. *Papiensis Commentarii,* liv. II, p. 370-371.
2. *Id.*, liv. II, p. 372.

Paul II, irrité de cette résistance et déterminé à la faire cesser, se mit à traiter sévèrement les cardinaux opposants, les tourmentant, les accablant d'outrages et quelquefois leur faisant de sérieuses menaces. Un seul cardinal fut inflexible : ce fut Jean Carvajal, le glorieux légat de Hongrie, âgé de soixante-dix ans, qui refusa de faire à son âge ce qu'il n'avait jamais fait plus jeune, de changer d'avis pour n'importe quel motif. Bessarion n'avait cédé qu'à la force. Il avait résisté longtemps à toutes les menaces et à toutes les caresses du pontife. Ni la flatterie, ni l'intimidation n'avaient prise sur lui. Bessarion, doyen des cardinaux, le plus vénéré des Pères et qui avait droit de voter le premier, était résolu à résister jusqu'à la fin. Mais Paul II l'entraîna dans sa chambre, et, après avoir essayé une dernière fois de le séduire par ses promesses, il ferma toutes les portes, retint violemment le cardinal par la main, par la robe, et lui déclara qu'il le frapperait de l'anathème s'il ne se rétractait pas sur-le-champ. A la négociation avait succédé une sorte de pugilat. Dans cette lutte, qui semble tirée d'une pièce de Molière et qui eût été grotesque s'il ne se fût agi de si grands intérêts, Bessarion devait nécessairement être le plus faible. Il apposa sa signature à l'acte que lui tendait le pontife, mais d'une main tremblante et en frémissant de colère et de honte. Il ne cessa par la suite de témoigner son opposition au pontife, et il se retira d'une cour où ses exemples n'étaient plus suivis, où sa voix n'était plus écoutée. Paul II eût au besoin recouru à des violences plus grandes pour fléchir l'honnête résistance de Bessarion. Il était déterminé à obtenir par tous les moyens, même par la contrainte et l'emprisonnement, l'adhésion au moins apparente du premier des cardinaux. Une fois cette précieuse signature acquise, il pouvait laisser l'intrépide Carvajal se complaire dans sa vertueuse, mais solitaire opposition [1].

Ainsi Bessarion avait pressenti de loin la Réforme et avait songé à la conjurer par une véritable révolution dans la direction suprême imposée à l'Église. A la place d'une monarchie absolue, il établissait une oligarchie avec une charte constitutionnelle. Mais c'était là un plan de réformes tout chimérique, une sorte de Salente. Les réformes proposées par Bessarion manquaient de sanction. A Venise, les trois inquisiteurs d'état et

1. *Papiensis Commentarii*, I, p. 372.

le conseil des Dix pouvaient, dans certains cas déterminés, arrêter le doge et même le condamner et l'envoyer au supplice. Dans le cas présent, si le pape transgressait les ordonnances, les cardinaux étaient réduits à lui présenter des remontrances respectueuses qu'il avait le droit de ne pas accueillir. La papauté avait toujours tendu vers le despotisme et l'infaillibilité. Les papes ne devaient pas plus être entravés par les cardinaux que par les conciles. Du moins Bessarion ne voulut pas prêter les mains à tous les caprices de Paul II. Il faut lire dans les lettres du cardinal Pavie [1] les épisodes qui signalèrent encore l'opposition de Bessarion, ainsi que de quelques autres cardinaux vertueux. Sa voix ne pouvait plus se faire entendre librement. Le conclave était muet, comme les rostres après Pharsale. Bessarion va se retirer comme Cicéron et dans la même retraite, à Tusculum, dans la riche abbaye de Grotta Ferrata [2].

Bessarion avait obtenu cette abbaye au mois d'août 1462 : Pie II l'en avait nommé abbé commendataire [3]. Bessarion était déjà évêque de Tusculum, dont l'abbaye de Grotta Ferrata est une dépendance. Il était protecteur de l'ordre de Saint-Basile, et les moines de Grotta Ferrata appartenaient à cet ordre. Au concile de Florence, leur abbé avait été le seul des Latins qui eût signé en grec. C'étaient autant de liens qui rapprochaient Bessarion de cette abbaye, autant de titres qui le désignaient au

1. *Papiensis Epis.*, 181, 188, 190.

2. Bessarion resta toujours partisan de cette réforme modérée, qui consistait à faire du Sacré Collége une sorte de conseil suprême de l'Eglise, sans lequel le pape n'aurait pu rien entreprendre. L'évêque de Calagurrita, Roderic Sanzio, dédia à Bessarion, sous Paul II, son ouvrage *de Remediis afflictæ ecclesiæ*. L'auteur s'y montre très-hostile à la réunion d'un concile : il prouve qu'il serait inutile et dangereux ; qu'il ne servirait ni à faciliter la croisade, ni à mettre fin aux hérésies des hussites, ni à réformer les mœurs du clergé, ni à faire cesser l'oppression des Eglises et à leur rendre leurs priviléges. C'est le pape qui doit être le maître de l'Eglise, mais il doit avoir auprès de lui, dans le Sacré Collége des cardinaux, un tribunal souverain et « comme un consistoire suprême ici-bas », où se discutent et se règlent tous les intérêts et toutes les affaires de l'Eglise. C'était aussi l'opinion de Bessarion, et c'est sans doute ce qui explique cette dédicace. (Bandini, *Catal.*, t. II, p. 78.)

3. Un abbé commendataire touchait les revenus de son abbaye sans être astreint à la résidence. Tous les cardinaux, tous les prélats influents à la cour de Rome possédaient un certain nombre de ces abbayes : c'était la source la plus abondante de leurs revenus. Ils en avaient non-seulement en Italie, mais en Allemagne, en France et jusqu'en Angleterre. C'était une grave source d'abus auxquels les pragmatiques sanctions avaient cherché à parer.

suffrage de Pie II. Bessarion, disgracié par Paul II, alla se retirer à Tusculum, dans cet asile charmant de Grotta Ferrata [1], au milieu des saines collines de la région d'Albe, avec la montagne d'un côté, la mer de l'autre, en perspective; et entre la mer et la montagne, à peu près à égale distance, Rome, cette oasis de vie au milieu de ce beau désert de la Campagne romaine. Tout lui parlait de Cicéron dans ce séjour : on y montre encore la villa qu'il a, dit-on, habitée; un forum où ses contemporains venaient traiter toutes leurs affaires; un théâtre actuellement en ruines, couvert de mousse et d'arbrisseaux, où ils se délassaient de leurs fatigues. Bessarion fit comme Cicéron. Il eut une oisiveté studieuse, une retraite laborieuse et animée.

L'abbaye avait eu son heure de gloire et de splendeur. Elle avait nourri jadis plus de deux cents moines célèbres pour leur discipline austère ; elle avait possédé des domaines étendus et d'une grande valeur. Mais, par le juste retour des choses d'ici-bas, elle s'était peu à peu appauvrie. A la faveur des guerres civiles, les puissants seigneurs du voisinage l'avaient peu à peu dépouillée de ses possessions. Elle ne gardait plus qu'une ombre de son antique splendeur. Bessarion résolut de travailler à lui rendre tout ce qu'elle avait perdu. Il fit réunir en un seul volume les diplômes, chartes et *instrumenta*, afin que les moines connussent désormais leurs droits et qu'il leur fût possible de les défendre. Bientôt il chercha à reconstituer tout l'ancien domaine et à restaurer la vie monastique. Il releva plusieurs édifices qui tombaient en ruines et renouvela les riches vêtements sacerdotaux et le précieux mobilier de l'église du monastère. On montrait encore du temps de Bandini, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier [2], des souvenirs laissés par Bessarion à sa chère abbaye. D'abord un *stemma gentilitium*, c'est-à-dire une sorte de généalogie du cardinal; puis un calice de vermeil d'un grand poids, avec cette inscription sur le pied : « Bessarion, Episcopus Nicænus; » puis deux chasubles, l'une de soie rouge ornée de fleurs d'or; l'autre toute de fils d'or et brodée de figures qui reproduisaient la passion de Notre-Seigneur [3].

1. Bandini, chap. 42. — 2. *Id.*, chap. 43.
3. Il n'est pas déplacé d'indiquer ici l'état actuel de cette abbaye. Elle a été transformée en caserne. Il y a cependant un monument encore debout qui rappelle l'époque du cardinal Bessarion. C'est la porte de l'église, dont tout l'entourage est en marbre blanc et d'un style romain. Mais les pilastres et la frise sont ornés de rinceaux entremêlés de ces animaux

Ce couvent, fondé vers la fin du dixième siècle par saint Nil, grand copieur de manuscrits, avait à ce moment une bibliothèque particulièrement riche en manuscrits grecs. Cela s'explique aisément par la raison qu'on observait à Grotta Ferrata la règle de Saint-Basile et qu'on y disait la messe en grec, tout en suivant le rite romain [1]. On comprend la joie de Bessarion en inventoriant tous ces trésors, qui allaient être une mine féconde pour enrichir sa propre bibliothèque. Avec quel zèle il dépouilla lui-même les plus précieux des manuscrits! Avec quelle attention il les confia aux moines les plus savants et aux plus habiles calligraphes pour les transcrire et les multiplier! Jamais peut-être richesses plus délicates n'étaient tombées aux mains d'un savant plus capable de les apprécier et d'en faire bon usage. C'est là, au milieu de moines studieux et instruits, entouré de ses secrétaires et de ses familiers les plus intimes qui lui faisaient partout cortége, qu'il relut Platon, qu'il traduisit quelques ouvrages d'Aristote, et qu'il se prépara par l'étude et la méditation, loin des bruits de Rome et des mille intrigues du Sacré Collége, à arborer le drapeau du platonisme en Italie et à terrasser de sa plume les trop fougueux adversaires du divin maître. Là, Cicéron avait écrit dans sa retraite ses *Tusculanes;* à quinze siècles de distance, Bessarion y médita et y composa en grande partie sa défense de Platon.

Bessarion avait étudié à fond Platon et Cicéron : il connaissait leur maxime que la vie doit être la préparation de la mort. Comme chrétien et comme prélat, il devait sans cesse se préoccuper de sa dernière heure, qui lui procurerait le salut. Aussi,

vrais ou imaginaires qui avaient à ce moment un sens mystique. Au-dessus, une mosaïque représentant le Christ entre la Vierge et saint Joseph; au-dessous, saint Basile, plus petit, en costume d'évêque grec. La Madone est de l'école du Giotto. Le Christ n'est ni noir ni maigre : on sent que la mosaïque date d'une époque où les vieux types hiératiques commençaient à se perdre. Nous avons appris d'un vieux sacristain que les scellés avaient été mis sur les trésors de l'église et sur la bibliothèque. Il nous a soutenu que le calice dont parle Bandini existe encore. Mais, en présence de ces formalités judiciaires, nous n'avons pu, on le comprend, pousser plus loin nos investigations. (Voy. l'*Annuaire de l'Association des études grecques*, ann. 1874, un article de l'abbé Touzard sur la transcription des manuscrits grecs à l'abbaye de Grotta Ferrata.)

1. Voy. l'abbé Touzard, *id.*, et Bandini, ch. 43. En 1685, Mabillon se présenta à Grotta Ferrata et ne trouva plus que des lambeaux de livres. La plupart d'entre eux ont en effet été transportés au Vatican, sous Sixte-Quint et Paul V.

envisageant avec courage le moment suprême, il avait déjà songé à fixer la place de son tombeau et à rédiger son testament. C'était la coutume au XVI[e] siècle, en Italie, que les familles nobles et les grands dignitaires de l'Église eussent leur sépulture à part, dans une chapelle qui leur était éternellement consacrée et qui était entretenue à leurs frais. Bessarion ne voulut pas déroger à cet usage; il avait fait d'assez grandes choses pour avoir l'ambition de transmettre son nom à la postérité. Par une bulle du 30 avril 1463, il obtint du pape Pie II, dans la basilique des Saints-Apôtres, une chapelle consacrée à sainte Eugénie : cette chapelle était sans dotation et tombait en ruines [1]. Ce fut pour Bessarion une occasion nouvelle de munificence envers son église des Saints-Apôtres. Il fit relever et restaurer cette chapelle; il la fit décorer avec le plus grand soin de peintures à fresques [2].

C'est là qu'en l'année 1466 il fit construire son tombeau. Il était d'une simplicité extrême. Dans la muraille il avait fait sculpter une sorte de faisceau d'ornements sacerdotaux : croix, mitre épiscopale, crosse, goupillon, etc. Au-dessous cette inscription latine :

BESSARIO EPISCOPVS THVSCVLANVS
SANCTÆ ROMANÆ ECCLESIÆ CARDINALIS
PATRIARCHA CONSTANTINOPOLITANVS
NOBILI GRÆCIA ORTVS ORIVNDVSQVE
SIBI VIVENS POSVIT
ANNO SALVTIS MCCCCLXVI

plus bas, sur le socle du tombeau, cette inscription grecque :

ΤΟΥΤΕΤΙ ΒΗΣΣΑΡΙΩΝ
ΖΩΝ ΑΝΥΣΑΣΩΜΑΤΙ
ΣΗΜΑ
ΠΝΕΥΜΑ ΔΕ ΦΕΥΞΕΙΤΑΙ
ΠΡΟΣ ΘΕΟΝ ΑΘΑΝΑΤΟΝ

1. Bandini, ch. 47, et Appendice n° VI. L'appendice contient toute la bulle de Pie II.

2. Il ne reste plus de traces aujourd'hui de ce travail de reconstruction. L'église des Saints-Apôtres, fondée sur l'emplacement d'un vieux temple, dont une crypte souterraine rappelle encore le souvenir, a été refaite à bien des époques : Bessarion, Jules II, Clément XI en 1702, l'ont res-

et de chaque côté de cette dernière inscription était sculpté son chapeau de cardinal au-dessus du blason qu'il avait adopté, consistant en une croix tenue par deux mains d'évêque et se détachant sur un fond semé de besants [1].

Bessarion ne se contenta pas d'avoir gravé son nom dans la pierre : il voulait encore que sa chapelle fût entretenue avec soin et que le culte divin y fût régulièrement célébré. Il constitua donc une dot pour cette chapelle; il y ajouta bientôt un riche domaine pour subvenir aux frais du culte, et il fit de tous ces biens une donation en règle, passée par-devant notaire [2]. Cette chapelle de Sainte-Eugénie l'a préoccupé longtemps. Tandis qu'il était légat à Venise, qu'il allait se lancer dans les aventures de la croisade, incertain de l'avenir, il rédigea un testament pour régler les dons qu'il voulait lui faire.

Ce testament nous est parvenu : on y trouve un certain nombre de curieux détails [3]. Tout d'abord, Bessarion consacra sa chapelle à l'archange saint Michel et à saint Jean-Baptiste, qu'il associa à sainte Eugénie. Il détermina quelles sortes de messes devaient y être dites chaque jour : messes pour les morts le mercredi, le vendredi et le samedi; messe courante le dimanche; messe en l'honneur de saint Michel le lundi, de saint Jean-Baptiste le mardi et de la sainte Trinité le jeudi. Il stipula que, dans le cas où les Frères mineurs perdraient la garde de l'église des Saints-Apôtres, l'élection du chapelain desservant cette chapelle serait réservée à l'abbé de Saint-Paul ou au prieur de Sainte-Marie du Peuple. Il énuméra avec grand soin tous les ornements sacerdotaux qu'il léguait à cette chapelle : on y voit figurer des draps d'autel, des étoles, des aubes, des pelisses fourrées achetées à l'héritage du cardinal Colonna et du cardinal de Russie, « de bonne mémoire, » un calice, une patène, deux ampoules d'argent rapportées par Bessarion de

taurée ou reconstruite. Il y a donc beaucoup de surcharges anciennes, et on la rebâtissait presque complètement lors de notre séjour à Rome. Il ne reste presque rien des fresques de l'ancienne église. Elles étaient de Melozzo da Forli. C'est cependant une église importante et qui contient beaucoup de tombeaux. (Voy. p. 156, note 3.)

1. Ces deux inscriptions existent encore sur la pierre tumulaire qui recouvre la sépulture de Bessarion. Seulement, au lieu d'être dans la chapelle de Sainte-Eugénie, son tombeau a été transporté dans l'allée du couvent parallèle à l'église et qui dépend maintenant du ministère de la guerre.

2. Voy. Bandini, ch. 67. — 3. *Id.*, Appendice n° VII.

Vienne, deux calices nouveaux avec leur patène que lui avait fabriqués exprès maître Simon, orfévre, la croix que l'on portait devant lui à Bologne pendant sa légation. Il y avait là des souvenirs précieux et des objets de provenance authentique et qui acquéraient ainsi une valeur beaucoup plus grande. Les chasubles, les tapis, les encensoirs, les flambeaux et candélabres, les vases pour l'eau bénite, que possédait le cardinal, ne devaient revenir à sa chapelle qu'après sa mort.

Bessarion, dans ce même testament, donnait un plan détaillé des restaurations qu'il méditait d'accomplir. Repeindre toute la chapelle, y pratiquer une porte dans le mur vers l'extérieur, la daller de marbre, faire courir une balustrade de fer orné avec porte et serrure, établir à demeure six grands candélabres de fer; peindre au-dessus de l'autel une grande fresque représentant Notre-Seigneur entouré de la sainte Vierge, de saint Michel, de saint Jean-Baptiste et de sainte Eugénie, les patrons de la chapelle, et aux pieds du Christ le portrait de Bessarion agenouillé, avec ses armes en dessous; préparer dans l'une des parois le tombeau du cardinal, composé d'un coffre où le corps serait déposé et recouvert d'une grande plaque de marbre où l'inscription serait gravée; telles étaient les principales prescriptions du cardinal relatives à ce tombeau [1]. On y voit avec quel soin Bessarion s'occupait de régler ses affaires particulières, et quel désir il avait de perpétuer le souvenir de son nom. Par une disposition postérieure, du 10 avril 1467, Bessarion confirma tous ces dons et augmenta encore la dot de sa chapelle en lui faisant présent du riche domaine de Cicognola et d'une vigne de bon rapport [2]. Enfin, pour épuiser toutes les précautions, il se fit délivrer par Paul II, le 16 septembre 1467, une bulle où le pontife confirmait toutes les donations faites par Bessarion à la chapelle de Sainte-Eugénie et confiait, selon son vœu, aux Frères mineurs l'entretien de cette chapelle et le soin de percevoir les revenus qui lui étaient attribués [3]. Ces garanties ponti-

1. L'inscription, telle que l'indique le testament, était plus simple que celle qui a été gravée sur la plaque de marbre. Les mots *Nobili Græciâ ortus oriundusque* ne s'y trouvaient pas.

2. Voir ce document dans Bandini, Appendice n° IX. Toute la seconde partie de ce nouveau testament relative au don des ornements sacerdotaux et des objets sacrés n'est que la reproduction pure et simple de son testament de Venise.

3. Cette bulle est publiée par Bandini, Appendice n° X.

ficales n'étaient pas inutiles, à une époque où les papes, assez peu scrupuleux sur l'origine de leurs richesses, s'attribuaient la succession des cardinaux qui mouraient avant eux. Ne vit-on pas, un peu plus tard, le trop fameux Alexandre VI ne donner le chapeau de cardinal qu'à des prélats riches et fort âgés, dont il espérait ainsi s'assurer promptement la succession? Avec Paul II, la défiance était permise, et Bessarion tenait à ce que ses dernières volontés fussent respectées. Par une cruelle ironie du sort, beaucoup de fresques de cette époque ont été respectées du temps et des hommes; beaucoup de tableaux, de donations nous sont parvenus avec le portrait du donateur. Celui de Bessarion, dans la chapelle de Sainte-Eugénie, a été détruit dans une des nombreuses restaurations de l'église des Saints-Apôtres. De toute son œuvre chérie, il ne nous reste que son tombeau.

C'était l'époque où Paul II donnait l'exemple du luxe le plus effréné en réunissant une splendide collection de pierres précieuses et en mettant 120,000 écus d'or à une tiare magnifiquement ornée; où Louis Mezzarota dépensait des sommes énormes à bâtir des palais, des aqueducs et perdait en une soirée 5,000 écus d'or chez le roi de Naples, Alphonse V; où le cardinal Zéno, magnifique seigneur vénitien, fier de sa cour aussi nombreuse que celle du pape, construisait des monuments dans toutes les grandes villes d'Italie et laissait à sa mort 260 livres d'or dans le mur d'une église à Ancône; où le cardinal Pierre Riaro, neveu du pape Sixte IV, nommé malgré le Sacré Collége à vingt-quatre ans, donnait l'exemple des prodigalités les plus insensées, possédant un des plus somptueux ameublements de ce siècle, toujours entouré de comédiens, offrant aux ambassadeurs de France dans son splendide palais de Rome un banquet à la décoration duquel il avait fait travailler pendant plusieurs mois les plus habiles artistes de la Toscane et qui fut le sujet de plusieurs poëmes [1]. Avec leurs abbayes en commende, leurs nombreux domestiques, leur service de bouche, leurs officiers de garde-robe, leurs préposés aux plaisirs, beaucoup de cardinaux de cette époque vivaient dans une fête perpétuelle. Quelques-uns d'entre eux étaient en outre chefs d'armée et avaient une maison militaire; d'autres avaient de somptueux équipages de chasse; presque tous ils collectionnaient en amateurs les

1. Voy. Aubéry, *Hist. génér. des cardin.*, t. II, pour la biographie de tous ces prélats.

antiquités, les bronzes, l'argenterie, les tableaux de prix, les riches curiosités, les chefs-d'œuvre de la ciselure et de l'orfévrerie. Un cardinal de la Renaissance était souvent une sorte de personnage de féerie, vivant dans un palais enchanté, au milieu de toutes les merveilles qu'on peut rêver à la lecture des *Mille et une Nuits*.

Voilà les exemples que Bessarion avait sous les yeux et qu'il eût pu imiter. Il avait parmi les cardinaux une situation assez grande, et auprès des papes un crédit assez bien assuré, pour se faire accorder en quantité les riches évêchés et les abbayes à gros revenus, s'il avait voulu, comme tant d'autres, faire la chasse aux bénéfices. Mais Bessarion, sans dédaigner la fortune, ne voulut jamais l'acquérir par de honteux artifices ou par de basses intrigues. Il se faisait accorder le nécessaire pour mener un train de vie décent et pour subvenir à ses libéralités en faveur de l'Église, des Grecs exilés et des savants de la Renaissance. Tel était l'emploi de ses richesses : il ne les désirait que pour ces prodigalités vraiment pieuses et dignes de lui. Qui donc parmi ses contemporains eût osé lui jeter la première pierre? et quel historien, quel juge dans la postérité pourrait lui reprocher une fortune bien acquise et noblement dépensée? Qu'on interroge tous les documents de son temps, toutes les correspondances de ses contemporains, on voit toujours le nom de Bessarion invoqué comme le patron de ceux qui souffrent, comme le réparateur de toutes les injustices commises, comme l'asile et la providence commune des malheureux et des opprimés. Voilà sa vie; elle est toute pleine de bonnes œuvres; il y sacrifiait tous ses biens et tout son crédit.

CHAPITRE II

L'ACADÉMIE DE BESSARION

Sous Paul II, Bessarion était arrive à l'apogée de sa fortune. Il était le doyen du Sacré Collége et le premier personnage de l'Église après le souverain pontife. Il avait plus d'une fois recueilli les suffrages de ses collègues, qui le désignaient à l'honneur du rang suprême. Mais dédaigneux de l'intrigue, il avait mieux aimé faire des papes que le devenir lui-même. Sa résistance au coup d'État de Paul II l'avait rendu plus célèbre encore. Sans doute, à partir de ce moment, il vécut le plus souvent dans la retraite; mais il continuait de remplir avec autant de ponctualité que de dévouement tous les devoirs de sa charge, et il intervenait sans cesse dans la curie romaine pour défendre ses amis ou ses protégés, pour réparer des injustices, ou tout simplement, comme les affaires de la chrétienté étaient le moindre souci de Paul II, pour rappeler au pontife les traditions de la curie romaine et chercher à lui faire ses volontés. — Il est temps de chercher à retracer cette grande figure, à esquisser sa vie dans son charmant séjour de Grotta Ferrata ou dans sa belle résidence du Quirinal, au milieu de ses familiers, dans le sein de cette académie brillante qu'il présidait avec tant d'autorité et de bonne grâce.

Nous n'avons pas de portrait authentique de Bessarion, fait de son vivant. Gentile Bellini l'avait représenté dans un tableau de la salle du grand conseil du palais ducal, parmi les ambassadeurs envoyés par le pape et par les Vénitiens à l'empereur

Frédéric Barberousse [1]. Plus tard, le même Gentile avait été chargé, par les moines du couvent *della Carità*, de faire un véritable portrait de Bessarion tenant en main la relique offerte par lui à ce monastère. Bessarion y était représenté avec le voile blanc des Frères de l'ordre, auquel il s'était fait affilier [2]. Mais en 1540 ce portrait fut volé, et l'un des plus célèbres disciples des Bellini, le peintre Cordella, dut le refaire de mémoire : il représenta le cardinal en costume de moine basilien. Ce portrait de seconde main existe encore. Il a été placé au-dessus de la porte d'entrée de la bibliothèque de Saint-Marc, d'où il semble veiller encore sur ce précieux dépôt et présider au travail de tant de générations dont Bessarion est le bienfaiteur. Mais, à défaut de portraits officiels, nous avons cependant l'image de Bessarion plusieurs fois reproduite. C'était l'usage au quinzième siècle et même au seizième de représenter des contemporains sous les traits des personnages consacrés de la tradition ecclésiastique. Le type adopté pour peindre saint Jérôme était celui d'un cardinal avec grande barbe. Bessarion était le seul cardinal portant sa barbe [3]. Plus d'une fois, les peintres le placèrent dans leurs tableaux sous le nom de saint Jérôme et l'on trouve ainsi plusieurs de ses portraits dans les splendides galeries du musée de Venise [4].

Il avait la taille élevée, l'œil brillant et grave, le regard imposant, le front haut et dégagé. Ses cheveux tout blancs, sa longue barbe ajoutaient encore à l'air d'autorité qui se dégageait de toute sa personne. Son nez arqué et effilé, ses lèvres minces, qui semblaient toujours prêtes à esquisser un demi-sou-

1. Ce tableau a été refait et complétement transformé par Jacques Tintoret.

2. Schioppalalba, *Dissertat. in tabulam a cardin. Bessarione dono datam*, etc., p. 149.

3. Les cardinaux avaient à ce moment adopté l'usage de se raser. Seul, Bessarion avait conservé toute sa barbe, en souvenir des Grecs. C'était de la part de ses contemporains un sujet continuel de railleries. Voici une épigramme très-méchante du Pogge qui rappelle ce fait : « Angelotto de Rome, cardinal et farceur, voyant venir à la curie le cardinal Bessarion avec une longue barbe, et entendant certains s'étonner qu'il ne la fît point raser : « C'est bien ainsi, dit-il ; parmi tant de biches, il faut un bouc. » (*Contes* du Pogge, LXXXV, p. 116, édit. Ristel Huber.)

4. C'est ainsi par exemple que le saint Jérôme d'Antoine de Murano (n° 23 du catalogue), celui de Barthél. Montagna (n° 365), surtout celui de Vincent Catena (n° 385) et celui d'un inconnu classé sous le n° 395 reproduisaient les traits et la physionomie générale du cardinal Bessarion.

rire, trahissaient chez lui la finesse et l'esprit délié du Grec. Mais ce n'était qu'un éclair de sa nature. On sentait qu'une volonté ferme avait émoussé de bonne heure cette pointe de malice railleuse. La gravité dominait en lui, la gravité douce et calme de celui qui est aimé autant que respecté. Il paraissait avoir quelque chose de plus qu'humain, dit de lui un contemporain : « ... il l'emportait sur tous les autres autant par la beauté de son corps que par la vivacité de son intelligence. A cela se joignait la gravité de toutes ses actions, le charme et l'attrait. Personne ne représentait mieux que lui dans toutes les cérémonies du culte; il avait un port majestueux et magnifique sous les vêtements sacerdotaux et dans toutes les pompes de l'Eglise [1]..... » — « .... Une étincelle divine brillait en lui : toutes ses actions, toutes ses paroles paraissaient plus qu'humaines [2]. »

Ses amis nous ont décrit dans des termes touchants sa vie privée et ses habitudes les plus intimes. Sa maison était ouverte à tous les gens honorables sans distinction de naissance ou de fortune. Mais il excluait de sa société les délateurs, les bavards, les colporteurs de petits bruits, les flatteurs, qu'il appelait le poison et le fléau de la curie. Pendant son repas, il se faisait lire sans cesse quelques textes sacrés; le repas terminé, il causait ordinairement, et presque toujours des choses divines. La causerie finie, il congédiait doucement ses convives, qui le quittaient joyeux des instants passés avec lui. Alors il se rendait à sa chambre et prenait quelque livre. On ne le vit jamais sans un livre à la main, jamais oisif. Jamais il ne négligea de penser aux choses religieuses et aux lettres toutes les fois que les affaires publiques et les nécessités de la vie lui en laissaient le temps [3]. Son activité entretenait ses forces; la frugalité de ses repas, la régularité de sa vie les conservait; malade, il guérissait vite, grâce au calme de son esprit, à sa résignation et à son courage [4]. Libéral envers les savants et les hommes de bien, fidèle à ses amis, dévoué à l'Église et aux intérêts de la chrétienté, il réunissait tous les dons de l'esprit à toutes les qualités du cœur. Il était homme de bon conseil autant que de sûr commerce. Lors-

1. Nicolas Capranica (*Orat. funebr.* dans Malvaise, p. 249).
2. Philelpho, Epist. III, idus Augusti 1470, f° 225.
3. Nicol. Capranica, *op. citat.*, p. 252.
4. Philelpho, Epist. XI, kal. Maias 1469, f° 209.

qu'une délibération était ouverte, il prenait quelque temps pour réfléchir; puis il exprimait son avis avec une telle force de logique et une telle abondance d'arguments qu'il ne laissait plus rien à dire et qu'il entraînait ordinairement tous les suffrages. A la conception rapide et sûre de l'affaire, il joignait une merveilleuse facilité d'exposition et une rare éloquence. Ses improvisations semblaient préparées, tant les idées y étaient bien enchaînées et le style toujours net, facile et élégant. Il avait surtout le don de la clarté. « Je l'entendrais pendant un jour sans ennui parler dans le consistoire, » s'écrie le cardinal de Pavie encore sous le charme [1]. Par son érudition étendue, par sa profonde piété, par son patriotisme ardent, par les bienfaits qu'il répandait à pleines mains autour de lui, Bessarion était vraiment un modèle pour ses contemporains. On pourrait dire de lui que sa vertu dépassait encore sa renommée.

Sa fortune, sans être énorme, lui permettait cependant d'accomplir les œuvres pieuses et charitables dont il était prodigue, et de satisfaire ses goûts de Mécène. C'était la coutume dès le XVIe siècle d'accumuler sur une seule tête plusieurs titres d'archevêques, d'évêques et d'abbés, sans compter les abbayes en commende et les revenus assignés sur une abbaye. Bessarion, sans réunir d'aussi nombreux bénéfices qu'un Roderic Borgia ou plus tard un cardinal de Lorraine, avait cependant des revenus considérables. Il est impossible aujourd'hui de dresser un inventaire exact et complet de ses bénéfices. Il cumulait de nombreuses dignités ecclésiastiques; plusieurs étaient honorifiques, et quelques-unes d'un faible rapport; car certains de ses bénéfices étaient en Orient aux mains des Turcs. C'étaient des *siéges in partibus*. Son évêché de Nicée ne lui avait jamais rapporté beaucoup. Depuis longtemps, il avait cessé de toucher la rente de 600 écus qu'Eugène IV lui avait constituée à son retour de Constantinople. L'église des Saints-Apôtres, d'où il tirait son titre de cardinal, n'était pas non plus très-riche : Bessarion fut obligé à diverses reprises de diminuer le nombre des chanoines qui la desservaient et plus tard d'en confier la garde et l'entretien aux Frères mineurs. Le produit de l'évêché de Tusculum constituait son principal revenu; cet évêché, ainsi que nous l'avons dit, était un des premiers de l'Italie et donnait au titu-

1. Card. Papiensis, Epist. 127.

laire le sixième rang après le pontife [1]. A diverses reprises, on lui vit résigner des bénéfices, comme l'abbaye de Sainte-Mame de Ravenne (1444) et celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, dans la même ville (1459). Mais il eut des compensations : il obtint de Callixte III l'abbaye de Sainte-Croix de Fonte Avellano, près d'Urbin, le monastère basilien de Saint-Sauveur de Messine et l'évêché de Pampelune [2]. Il fut bientôt après patron des deux ordres illustres de Saint-Basile et de Saint-François. Pie II le nomma abbé commendataire de Grotta Ferrata, archevêque de Négrepont et patriarche de Constantinople. Grotta Ferrata fut pour Bessarion une riche aubaine. Il n'en était pas de même des deux autres dignités. En 1463, Constantinople était depuis dix ans aux mains des Turcs. Le sultan avait confisqué une grande partie des revenus du siége patriarcal; il avait accordé le reste au patriarche orthodoxe grec qu'il avait lui-même investi. Bessarion ne pouvait donc toucher du produit de ce siége, autrefois si riche, que ce qui avait échappé aux Turcs et seulement dans les pays de l'Orient qui avaient accepté l'Union. Il y avait quelques-uns de ces biens en Crète. Ils rapportaient annuellement 800 ducats [3]. Il n'eut l'archevêché de Négrepont

1. Voir plus haut, liv. III, tout le chapitre quatrième.
2. Voy. Waddinggius, *Annal. Minor.*, t. XIII, p. 139.
3. Nous avons trouvé à ce sujet des renseignements d'un grand intérêt dans une lettre manuscrite d'un archevêque de Crète, patriarche de Constantinople du rite grec-uni, adressée de Venise le 8 janvier 1487 au pape Innocent VIII. Le prélat se plaint des pertes subies par ce qui lui restait de son église patriarcale depuis la prise de Négrepont par les Turcs. Il demande à être affranchi personnellement des dîmes levées à ce moment sur le clergé. Voici le passage relatif à Bessarion : « Patriarchatus vero in manibus Turchorum est, et. captâ Chalcide seu Negroponte, si quid fructûs et boni habebat (*sic*) etiam illa, id a Turcis occupatum est. Superfuere pauculi fructus ejusdem Ecclesiæ in Cretâ ex quibus D. Nicænus, cujus tempore accidit casus ille, percipiebat circiter octingentos ducatorum. Quibus (*sic*), licentiâ Pontificum felicis recordationis, dominorum Pii et Pauli, ut in Registris ibidem habetur, injungi fecit gratiam trecentorum ducatorum dividendorum prius inter XI per D. Pium, postea per D. Paulum inter XVII presbyteros Græcos, quos dicebat esse catholicos, cum certâ conditione, ut defunctis ipsis, redirent fructus illi ad mensam patriarchalem, quorum sex mortui sunt; et adhuc superest tantum dividendum super viventibus.................. Quo fit ut Constantinopola (*sic*) Ecclesia, quasi omnino destituta fructibus et ipsis paucissimis gravatissima in nullâ sit æstimatione solvendarum decimarum............ » (Voy. *Epistolæ illustrium virorum*, classis X, cod. 174, n° 90.)

Cette lettre prouve à la fois l'extrême diminution qu'avaient subie les revenus du siége patriarcal de Constantinople et l'inépuisable charité de Bessarion. A une époque où son titre de patriarche ne lui valait plus

que pendant sept ans (1463-1470), jusqu'à la conquête des Turcs; et encore n'était-ce qu'un revenu précaire et fort diminué. Voilà tout ce qu'on sait des bénéfices possédés par Bessarion. Il en avait d'autres sans doute, mais de moindre importance et qui n'augmentaient pas sensiblement ses ressources.

Il y aurait un autre moyen d'évaluer approximativement la fortune de Bessarion. Ce serait de fixer le chiffre de ses dépenses. Mais ici encore nous ne pouvons faire qu'une esquisse générale et non un tableau complet et achevé. Il résidait ordinairement au Quirinal, où il avait un palais adossé à l'église des Saints-Apôtres. C'était le palais Colonna, commencé par Martin V; il l'avait agrandi et embelli [1]. C'était une résidence heureusement choisie : le quartier du Quirinal est le plus sain et le mieux habité de la Rome moderne; au sommet de cette colline, la vieille demeure des Sabins de Tatius, se trouve le palais du roi; le Corso, la grande rue du commerce, des étrangers et des splendides palais de Rome, est à deux pas. Là, Bessarion avait su réunir un riche ameublement et quelques objets d'art d'un goût sévère, mais sans luxe exagéré, sans faste de parvenu. Il avait une installation confortable, une maison bien montée, mais point trop nombreuse : sans doute ces vingt domestiques dont parle quelque part le cardinal de Pavie [2] ou un chiffre approchant. Nul n'avait un train de vie plus digne ou mieux approprié à sa fortune et à son rang [3].

Comme ses parents à Trébizonde, il continuait de donner généreusement l'eau, le feu et l'huile [4]. Son palais renfermait beaucoup d'appartements et de chambres pour ses amis, ses familiers et ses commensaux. Il entretenait plusieurs secrétaires comme Niccolo Perotti et Jacques Parleone. Il avait amené de Bologne Niccolo Perotti et l'avait fait nommer à vingt-huit ans archevêque de Siponto ou de Manfredonia. Il ne quittait Bessarion que lorsqu'il y était contraint par ses fonctions ecclésiastiques. Jacques Parleone, lettré de Venise, abandonna sa patrie

qu'une rente de 800 écus, il en distrayait encore 300 pour les partager entre des prêtres pauvres et besoigneux, leur vie durant. C'est de cette manière que Bessarion entendait les affaires : c'est pour ce noble usage qu'il souhaitait la fortune.

1. Ce palais est occupé aujourd'hui par l'ambassade française auprès du Saint-Siége.

2. Cardin. Papiensis, Epist. 190.

3. Platina, col. 115 et 116.

4. Voy. Michel Apostolius, § 14.

pour suivre le cardinal à Rome à la fin de sa légation. Gualterio Giustiniani et Eugenio Mauroceno, deux Vénitiens d'illustre famille, faisaient de même partie de sa maison. Jacques Scéva, un Grec de Chypre, y avait le titre de majordome et de camérier intime, quoiqu'il eût été nommé en 1434 recteur de l'Université de Padoue. Michel Apostolius, Andronic Callistos, Domizio Calderino étaient toujours auprès de lui. Platina trouva chez lui un asile assuré contre toutes les persécutions des pontifes. Combien d'autres encore s'honoraient de lui devoir l'hospitalité et de lui faire cortége lorsqu'ils se trouvaient à Rome! Un Théodore Gaza, un Jean Gatti, un Valerius de Viterbe, un Jean Argyropoulos, un Philelpho et tant d'autres [1]. N'était-il pas une sorte de Scipion, à la fois libéral et vertueux, entouré de sa brillante cour de philosophes, de poëtes et de clients?

Il ne se contentait pas de défrayer tout ce monde des lettrés que leur savoir n'enrichissait jamais, il leur prodiguait les dons; il leur achetait fort cher leurs manuscrits précieux ou leurs traductions; il faisait des pensions à quelques-uns et savait secourir sans ostentation, avec une délicatesse exquise, ceux d'entre eux qui étaient dans le malheur. Un grand nombre des volumes de sa bibliothèque ne furent acquis par lui qu'à titre d'œuvre de charité. Elle lui coûta 30,000 écus d'or, sans compter sa bibliothèque latine, et il l'enrichit jusqu'à la fin de sa vie par les nombreuses copies de manuscrits qu'il commandait. Avec cela, des milliers d'écus d'or consacrés au rachat des captifs grecs, œuvre de piété et de patriotisme tout à la fois; des dots constituées à des jeunes filles grecques de noble origine, tombées dans la misère à la suite de l'affreuse catastrophe de la conquête turque; des sommes considérables consacrées à la restauration ou à l'entretien de sa chapelle de Sainte-Eugénie dans l'église des Saints-Apôtres, de la chapelle de la Sainte-Vierge à Grotta Ferrata, à l'achat de riches costumes sacerdotaux, d'objets d'art ou d'ornements d'église, lors de la succession des cardinaux ses collègues [2]; puis des reliques précieuses réunies à prix d'or, une galère construite et gréée pour la croisade. Voilà un aperçu des

1. Platina, col. 115 : *Schioppalalba dissertatio in tabulam, Græcam,* etc. p. 137 et seq. Voy aussi Hody, Bœrner, biographie de tous ces personnages.

2. Voy. le testament de Bessarion, Bandini, Appendice n° VII. Les mots *nummus* et *ducat* sont pris l'un pour l'autre; le ducat vaut 12 francs en poids de notre monnaie.

principales dépenses du cardinal. Les bonnes œuvres visibles ou cachées et les libéralités du Mécène de la Renaissance entraient pour la plus large part dans le détail de cet honorable budget. Mais point de ces constructions fastueuses qui ruinaient les fortunes les mieux établies. Dans les grandes solennités, comme la procession en l'honneur de l'apôtre saint André, ou dans le mystère représenté à Viterbe, Bessarion était parmi les plus modestes des cardinaux. Point non plus de meutes de chiens, de fauconniers, ni de tous ces attirails de chasse, dispendieux et déplacés; point de mimes, de bouffons et de fous comme s'en permettaient certains cardinaux soucieux d'imiter en toutes choses les magnifiques seigneurs de leur temps [1]. Bessarion cherchait à ne prêter à rire ni aux laïques par un luxe exagéré, ni au clergé par une parcimonie extrême. Il honorait sa robe et sa haute fonction. Il était digne d'être le premier des cardinaux et presque l'égal du souverain pontife [2].

Depuis la mort de Pie II, Bessarion semblait avoir consacré exclusivement sa vie au culte des lettres. Le mouvement de la Renaissance, au lieu de s'arrêter après Nicolas V, n'avait fait que s'étendre et gagner. Les émigrés de la Grèce avaient répandu partout la langue d'Homère et de Démosthène; les manuscrits s'étaient multipliés, grâce à la munificence des princes; déjà l'imprimerie commençait à propager ses premiers livres. Partout les Universités se relevaient; des Ecoles nouvelles étaient fondées, de riches bibliothèques réunies et ouvertes libéralement aux érudits et quelquefois même au public. — Sous Paul II, la fièvre de la Renaissance était plus accentuée que jamais [3].

Bessarion fut parmi tous ses contemporains l'un des Mécènes les plus intelligents et les plus généreux. Comme Cecco Simonetta à Milan, comme Ludovico Casella à Ferrare, comme Antoine le Panormitain à Naples, comme la savante Paola

1. Voy., pour le luxe des cardinaux, card. Pap., Epist. 127, 142 et 190; le discours de Pie II aux cardinaux nouvellement élus (*Comment.*, lib. IV), les biographies d'Aubéry. — Dans la fameuse salle de Constantin, au Vatican, Jules Romain a peint au premier plan de la *harangue de Constantin* Gradasso Berettaï de Nursie, nain du cardinal Hippolyte de Médicis.

2. Voy. Platina, *id.;* Nicolas Capranica, *oper. citat.*, p. 250-252. « Opera charitatis et misericordiæ quis Nicæno aut frequentius aut liberalius exercuit? Quis eleemosinas pleniore manu et plerumque tacitâ elargitus est? Quis captivos e barbarûm et Turchorum manibus grandiori pecuniâ redemit?...... » (P. 252).

3. Tiraboschi, t. VI, part. I, chap. Ier.

Malatesta à Mantoue, il prodiguait à tous les savants les encouragements les plus flatteurs. Mais, tandis que les ministres des princes étaient obligés de solliciter des faveurs pour leurs protégés, Bessarion, presque l'égal des papes, les distribuait lui-même à son gré. Il payait lui-même les pensions et achetait les livres que ces autres patrons des lettres se bornaient à recommander. De plus il était l'un des premiers écrivains de son temps. Il donnait à la fois le précepte et l'exemple : il était un juge éminent des productions de ses contemporains; tous lui devaient de la reconnaissance pour ses faveurs et du respect pour ses ouvrages. Il imita les princes les plus riches et les plus zélés pour la Renaissance : il eut aussi son Académie.

Les Académies de cette époque ne ressemblaient guère à celles de nos jours. C'étaient des salons, des réunions temporaires qui souvent disparaissaient avec leur fondateur. Mais les personnages les plus distingués s'y rassemblaient pour traiter les questions les plus délicates et les plus ardues de la grammaire et de la philosophie. Tous les membres associaient leurs idées, mettaient en commun leur travail. Ces académies exerçaient une grande influence par les savants qu'elles formaient, par les traductions qu'elles préparaient, par les nombreux ouvrages qui sortaient de ce labeur commun. La première réunion savante qui prit le nom d'Académie au xv[e] siècle fut celle de Cosme de Médicis à Florence. Plus tard, à Rome même, un jeune homme d'illustre origine, Pierre de Calabre, avait réuni un certain nombre d'adeptes enthousiastes comme lui pour rechercher les antiquités romaines, dont on commençait alors à s'éprendre, et pour causer ensemble de leurs études chéries. On voyait figurer parmi ses compagnons Barthélemy Platina, Philippe Buonaccorsi, qui se faisait appeler Callimacus Experiens, Lucido, Marso Demetrio, Agostino Campani et quelques autres jeunes érudits de grande espérance. Pierre de Calabre les présidait sous le nom de Pomponius Lætus. Tous, en entrant dans ce docte cénacle, devaient abdiquer leur nom chrétien et moderne, pour adopter quelque nom plus sonore et plus illustre d'un ancien qui devenait comme leur patron. Mais ils excitèrent la défiance de Paul II peut-être parce qu'ils avaient trop bien défendu le platonisme et sondé le grave problème des origines du christianisme. Le pontife les accusa de conspiration contre sa personne : il les fit arrêter. Il fit mettre à la tor

ture vingt des suspects et parmi eux l'infortuné Platina. Pomponius Lætus montra un certain courage et répondit non sans fermeté à ses juges. Paul II voulut lui-même interroger les malheureux prisonniers, et il se rendit en personne au château Saint-Ange, où ils étaient enfermés. Il reprocha à Platina ses discussions sur l'immortalité de l'âme et son adhésion aux opinions de Platon; il déclara qu'à l'avenir quiconque prendrait le nom d'Académicien serait tenu pour hérétique. Il retint encore longtemps en prison ces malencontreux académiciens. Ce pape, qui agissait en véritable despote oriental, redoutait les lettrés, persécutait tous ceux dont les opinions le contrariaient. Son règne mérita d'être appelé « le martyrologe du savoir » [1].

Bessarion n'hésita pas à accueillir et à retenir auprès de lui tous les disgraciés, tous les proscrits que poursuivait la colère du souverain pontife. C'était comme une seconde prise de Constantinople qui faisait affluer de Rome même auprès de lui tous les malheureux dénués de ressources ou d'espérance. Ce fut la belle époque de l'Académie bessarionienne, aux Saints-Apôtres et à Grotta Ferrata. A ce moment s'engagea entre les partisans de Platon et ceux d'Aristote la grande querelle que Bessarion trancha souverainement; alors furent achetés les plus beaux manuscrits; alors furent entrepris, sous la direction de Bessarion, les plus importants travaux de copie, d'impression et de traduction; alors le cardinal, pour empêcher que sa belle collection ne fût dispersée après sa mort, la légua à Venise et l'y fit transporter de son vivant même; peut-être aussi craignait-il que Paul II ne saisît ses livres pour les vendre. Alde Manuce, le véritable héritier de Bessarion, allait continuer sur les manuscrits réunis à si grands frais cette utile croisade des lettres et de l'imprimerie.

Cette illustre Académie ne comptait plus les mêmes membres qu'à l'époque de Nicolas V. La mort avait laissé bien des vides parmi les familiers et les compagnons d'étude du cardinal: Laurent Valla, le Pogge et Biondo Fiavio, trois des fidèles commensaux de Bessarion pendant tout le temps qu'ils séjournaient à Rome, avaient successivement disparu [2]. Guarino de Vérone s'était éteint à quatre-vingt-dix ans (1460). Deux autres des mal-

1. Tiraboschi, t. VI, part. I, chap. 3.
2. Laurent Valla, + 1457; le Pogge, + 1459; Fiavio, + 1463.

tres illustres de l'Italie, Jean Aurispa et Victorin de Feltre, l'avaient privée trop tôt de leurs enseignements. Georges de Trébizonde avait dû fuir cet asile de la paix et du calme qu'il troublait de son humeur insupportable et de ses grossières sorties. Mais combien de jeunes gens d'avenir avaient remplacé ceux qui n'étaient plus! A côté de Théodore Gaza, qui avait abandonné ses recherches grammaticales pour se lancer à la suite de Bessarion dans le grand débat philosophique de ce temps, on voyait figurer Andronic Callistos, vénéré pour ses vertus et pour son savoir, malgré sa pauvreté; Niccolo Perotti, dont Bessarion avait éveillé la vocation en 1452 à Bologne, lors de sa légation, érudit et philologue en même temps qu'administrateur habile et prélat vertueux, Niccolo Perotti qui traduisit Polybe et fit connaître les fables de Phèdre, dont certains savants le soupçonnent à tort d'être le véritable auteur [1]; Barthélemy Platina, qui y revint au sortir de sa prison du château Saint-Ange; il avait cruellement expié la lettre de menaces qu'il avait écrite à Paul II au moment où ce pape avait supprimé le collége des abréviateurs dont il faisait partie. Il était comme le bibliothécaire de Bessarion, et il gagna en s'occupant des livres du cardinal l'expérience nécessaire pour devenir sous Sixte IV bibliothécaire du Vatican.

Les jeunes gens affluaient auprès de Bessarion pour se faire connaître et se faire pousser. Bessarion les accueillait avec égards et cherchait à développer les dispositions qu'il savait découvrir en eux. Il se souvenait de ses débuts et rendait avec usure ce qu'il avait reçu lui-même des prélats grecs, ses premiers maîtres. C'était Démétrius Chalcocondyle, recommandé par Niccolo Perotti, et à qui Bessarion fit avoir un riche bénéfice à Pérouse, grâce à l'appui du légat le cardinal de Pavie, son ami. C'était Domizio Calderini, qui, grâce à Bessarion, devint à vingt-quatre ans professeur de belles-lettres à Rome et qui publia Martial, Stace, Ovide, Juvénal et Pausanias. C'était l'érudit Jean Gatti, le célèbre Valérius de Viterbe, médecin et ami de toute la petite colonie, et en même temps homme d'un grand savoir [2]. C'était Michel Apostolius, cet écrivain de combat, qui frappa d'estoc et de taille en faveur de Platon, avec tant de

1. Tiraboschi, t. VI, p. 1130.
2. Le même que le cardinal de Pavie conseillait à Bessarion d'emmener avec lui dans sa légation de France (Papiensis, Epist. 416).

rudesse que Bessarion désavoua ses excès de langage, bien qu'il soutînt la bonne cause. C'était Jean Rhosos, l'illustre calligraphe crétois, qui copia les plus beaux manuscrits conservés encore aujourd'hui dans le fonds de Bessarion à Saint-Marc. C'était aussi Barthélemy Argyropoulos, fils de Jean, l'éloquent professeur de grec à Florence; l'infortuné jeune homme avait par son mérite excité beaucoup d'envieux : il fut attaqué et blessé à mort à Rome même en 1467; Bessarion réunit à son chevet sept médecins, lui administra lui-même le viatique ; et, à la mort de Barthélemy, sa douleur fut telle, qu'il pria le cardinal de Pavie d'écrire à sa place au malheureux père. Jean Argyropoulos ne put jamais se consoler de cette perte. Bessarion ne cessa de lui prodiguer les marques d'intérêt, et il réussit même à le faire appeler à Rome, comme professeur de grec, en 1471 [1]. C'est à Bessarion aussi que s'adressait Nicolas Sagundini, qui, au retour d'un voyage en Grèce, vit périr sous ses yeux sa femme, sa fille et deux de ses fils et engloutir tout son avoir. Bessarion vit quelquefois dans cette pléiade de personnages illustres le malheureux Georges Phrantzès, réfugié en Italie au sortir de l'esclavage, après le meurtre de ses enfants et la perte de toute sa fortune [2]. Peut-être même l'enthousiasme littéraire de l'Académie de Bessarion fut-il comme une excitation pour le pauvre vieillard à entreprendre ses chroniques, les dernières de la Byzantine, qu'il composa plus tard à Corfou sur la paille d'un hôpital [3].

Ainsi, dans cette Académie, les savants se mêlaient aux lettrés, les grammairiens aux philosophes, les Grecs aux Latins, ou plutôt la fusion était faite. Tous les Latins parlaient le grec, et les Grecs enseignaient en langue latine et traduisaient en latin les plus remarquables écrits de leur littérature. Les médecins,

1. Cf. Hody, biogr. de Jean Argyropoulos, et card. Papiensis, Epist. 200 et 201.

2. Phrantzès, *Chroniq.*, liv. IV, ch. 21.

3. Voir dans Bœrner et dans Hody les biographies de tous ces personnages célèbres de la Renaissance. Consulter aussi : Tiraboschi, t. VI; Didot, *l'Hellénisme en Italie*, p. 441 et seq.; M. Egger, *l'Hellénisme en France*, t. I, p. 130 et seq. — Beaucoup de jeunes gens venaient chez lui apprendre le grec : Vespasiano de Florence (Migne, t. CLXI, préface, col. 97) dit que Guillaume Grain, procurateur du roi d'Angleterre, vint à cet effet dans la maison de Bessarion; et François de La Rovère, plus tard le pape Sixte IV, y séjourna sans doute pour le même motif (voy. Aubéry, *Vie des cardinaux*).

les mathématiciens mêmes n'étaient pas déplacés dans cette docte Académie. Bessarion y recevait de Regio Montanus une lettre sur l'usage et la composition du météoroscope [1]. Il présidait aux discussions de ce monde irritable, avec bienveillance et autorité. Jamais on n'entendait, dans cette paisible retraite des Muses, le bruit de ces polémiques haineuses où les calomnies et les injures tenaient lieu d'arguments solides, et où les coups de poing s'échangeaient souvent à défaut de raisons. Bessarion trônait parmi les siens, comme une sorte de Jupiter Olympien, majestueux et calme, apaisant tout d'un signe de tête. Il était trop haut placé pour qu'une insulte pût l'atteindre; mais il ne souffrait même pas de querelles autour de lui. Il a pu échapper ainsi au mauvais sort qui poursuivit les hommes les plus modérés de la Réforme, comme Erasme et Mélanchthon, dont le caractère répugnait aux luttes violentes, et qui s'y trouvèrent mêlés bien malgré eux.

V Mais l'Académie de Bessarion n'était pas tout entière auprès de lui à Rome : elle avait aussi ses associés étrangers et ses membres correspondants. L'étude de l'antiquité, l'enthousiasme pour les belles-lettres et pour la science établissait alors une sorte de confraternité entre tous les érudits de l'Italie. Tous s'écrivaient pour se flatter mutuellement, jusqu'au jour où, piqués dans leur amour-propre, ils échangeaient les injures les plus grossières et les plus infâmes calomnies. Bessarion n'était pas seulement un lettré, mais aussi un Mécène magnifique et libéral. Il devait être le point de mire de tant de malheureux savants ou écrivains sans ressource, qui se disputaient ses faveurs ou qui mendiaient sa toute-puissante recommandation auprès du Saint-Père. Les plus célèbres des personnages de cette époque s'honoraient d'entretenir avec lui une correspondance intime, s'associant de loin à tous ses travaux et à toutes ses œuvres. C'étaient ou bien des prêtres et des prélats forcés à la

1. Cette lettre se trouve dans un recueil d'opuscules géographiques réunis par Jérôme Venerii, procurateur de Saint-Marc. Regio Montanus explique à Bessarion la construction de l'instrument proposé par Ptolémée pour trouver la longitude et la latitude d'un point de la surface terrestre et l'usage qu'on en peut faire. Il accompagne ses explications du dessin de l'instrument. Bessarion ne voulait rien ignorer. Possesseur de fort beaux manuscrits de Ptolémée, il éprouvait le besoin de savoir comment était construit un instrument que décrit le géographe grec, et l'usage qu'on en pouvait faire.

résidence et qui ne pouvaient séjourner à Rome qu'à de rares intervalles, ou bien des professeurs nomades à travers toute l'Italie. Jamais peut-être, à aucune époque, on ne vit déplacements si fréquents parmi les hommes d'étude, qui semblent, par nature, avoir des goûts plus sédentaires. Lorsqu'on lit la vie d'un Argyropoulos et d'un Georges de Trébizonde, d'un Philelpho, d'un Guarino de Vérone et de tant d'autres personnages de cette époque, on est étonné de les voir enseigner successivement dans toutes les villes d'Italie. Tantôt ils sont attirés par les offres séduisantes d'une République, ou par le caprice d'un prince qui se dégoûte d'eux presque aussitôt. Tantôt ils obéissent à leur humeur changeante : comme l'Arabe, ils voyagent au gré des saisons, aussitôt que leur manque le pâturage, c'est-à-dire un auditoire et des applaudissements. Ils sont de la race des sages dont parlait Bias : ils portent tout avec eux; quelques manuscrits, des traductions commencées, des diatribes auxquelles ils s'apprêtent à répondre, voilà leur mince bagage. Ils partent sans regrets, riches d'espérance plutôt que de ducats ou de florins. Grecs et Latins, Florentins, Napolitains ou Milanais, ils savent qu'ils n'ont pas de patrie; ils appartiennent à la grande patrie de la Renaissance, c'est-à-dire de l'humanité.

Aussi Bessarion écrivait beaucoup et recevait des lettres de toutes les parties de l'Italie [1]. Bien peu d'entre elles nous sont parvenues : c'est que Bessarion, fidèle à ses habitudes modestes, ne les prenait pas en double pour les conserver et les publier. Il écrivait pour ses amis et non pas pour la postérité. Aucun de ses secrétaires n'a recueilli ses lettres après sa mort. Il les éparpillait entre ses amis et ses correspondants : aussi sont-elles aujourd'hui presque toutes égarées, et il est impossible d'en trouver un bien grand nombre. Mais nous en avons quelques-unes, et nous pouvons juger de celles qui sont perdues par celles qui restent. Elles ont toutes un caractère marqué d'intimité. On y voit Bessarion consoler ses amis dans de grands malheurs, donner des détails sur sa santé, sur ses pérégrinations nombreuses, sur les démarches dont il a été chargé, sur les grands débats relatifs aux affaires de la chrétienté ou de la croisade. Sa correspondanee est un reflet de son caractère. Le sujet est

1. Harum exstat numerus prope infinitus, tum Græce, tum Latine scriptarum. (Platina, *Panégyrique*, col. 112.)

grave, la pensée toujours élevée, le style simple, le ton bienveillant et familier. Nous avons analysé déjà la plupart de ses lettres importantes, et nous indiquerons de même les autres dans la suite. Il y a une autre explication de cette rareté excessive : c'est qu'il n'avait pas toujours le temps de répondre aux nombreuses missives dont il était accablé. Philelpho se plaint à diverses reprises du long silence de Bessarion et en attribue la cause à ce que ses propres lettres, égarées en route, ne lui parvenaient pas [1]. D'autres fois, le cardinal chargeait un de ses secrétaires, Niccolo Perotti ou Jacques Parléone par exemple, de répondre à sa place, ou même un ami, comme Jacques Ammanati, cardinal de Pavie. C'est Ammanati qui écrivit au nom de Bessarion à Jean Argyropoulos pour le consoler de la mort de son fils [2], et plus tard il avouait avoir reçu de longues lettres venant de chez Bessarion, et une très-courte de sa main propre [3].

Il y a cependant un moyen indirect de retrouver cette correspondance de Bessarion, en partie du moins : c'est d'étudier dans le détail celles des lettres de ses amis qui lui sont adressées. Les demandes et les envois supposent des réponses et permettent d'en indiquer le sens. Trois recueils sont particulièrement riches et intéressants à cet égard : celui de l'érudit Philelpho, celui du fameux cardinal de Pavie et celui de Campani, l'un des plus intimes familiers du cardinal.

Il nous est resté trente-trois lettres de Philelpho à Bessarion : Bessarion y apparaît comme un arbitre du bon goût, un Mécène généreux et puissant. Souvent Philelpho rappelle à Bessarion sa détresse, et à deux reprises, sous Pie II et sous Paul II, Bessarion fait payer au malheureux érudit les pensions qui lui avaient été promises [4]. Mais le plus souvent leur correspondance est toute littéraire. Philelpho recommande au cardinal des jeunes gens désireux de se faire un nom dans les lettres [5] ou lui demande son jugement sur ses traductions ou sur ses poésies [6].

Philelpho était le protégé de Bessarion; Jacques Ammanati, cardinal de Pavie, est son égal par le titre; le ton de sa correspondance avec Bessarion est donc celui d'une intimité respectueuse; ses éloges ont plus de valeur. Ils sont inspirés par une

1. Philelpho, *Epist.*, f°s 160, 173, 207. — 2. Card. Papiens., Epist. 200.
3. Card. Papiens., Epist. 455 : « Affuerunt litteræ a nostro Nicæno longiores aliquæ de rebus communibus, breviores autem sui chirographi. »
4. Voy. Philelpho, *Epist.*, f° 102, 104, 123, 129-130, 207, 210. — 5. *Id.*, f° 109, 194, 203. — 6. *Id.*, f° 152, 173.

amitié réelle, non par une reconnaissance qui espère encore se faire payer. Nous trouvons surtout dans ce second recueil des révélations intéressantes sur toutes les délibérations et sur toutes les affaires traitées par le Sacré-Collége. Le cardinal de Pavie les connaît d'autant mieux qu'il a été secrétaire apostolique sous Pie II et qu'il a écrit la suite de ses *Commentaires*. Il résiste à Paul II comme Bessarion, et tombe en même temps que lui dans une sorte de disgrâce. Tous deux soutenaient les vieilles traditions de la politique pontificale. Lors du mariage d'Alphonse, fils du roi de Naples, avec Hippolyte Sforza, Bessarion demande que, suivant l'usage, un simple prélat et non un cardinal légat représente le Saint-Siége : il s'indigne des négociations entamées par le roi Ferdinand avec le Sultan [1]. Les lettres intimes sont les plus nombreuses ; le cardinal de Pavie donne à Bessarion des conseils touchants sur sa santé : il s'improvise médecin pour le soigner et pour le guérir [2].

Une autre fois, le cardinal de Pavie écrit et adresse à son ami, le cardinal de Sienne, une biographie élogieuse de Bessarion ; il n'osait pas la faire lire à Bessarion lui-même : le cardinal de Sienne servit d'intermédiaire, et voici la lettre d'envoi dont il accompagne cet éloge : « Lettre que voici, va trouver mon cher Père le cardinal de Nicée; demande-lui de te lire tout entière, et, quand il t'aura lue, de ne pas te déchirer s'il rougit en apercevant que j'ai fait son éloge. » Il explique les raisons qui lui ont mis la plume à la main : c'est l'admiration dont il a été frappé pour Bessarion à la suite d'un consistoire à cause de la force et de l'agrément de sa parole, de son amour du bien, de la liberté de ses avis. Le cardinal de Pavie a attendu d'être à Campagnani, hors de Rome : il avait peur d'être trop confus s'il avait rencontré Bessarion dans la ville aussitôt après la lecture de son envoi. Il termine en s'adressant toujours à sa lettre. « Souviens-toi, dit-il, de me rappeler à sa piété. Dis-lui de me recommander au pontife. Adieu, lettre, que Dieu te sauve des doigts du cardinal de Nicée [3] ! » Il avait réuni pour cette biographie tout ce qu'on pouvait dire sans flatterie et sans mensonge à l'honneur du cardinal [4]. Bessarion lut cet éloge et se

1. Card. Papiensis, Epist. 85. — 2. *Id.*, Epist. 101, 103, 142. — 3. *Id.*, Epist. 126. L'éloge est à la lettre 127. — 4. *Id.*, Epist. 131 : « Quæ in ejus commendationem, sine assentatione et mendacio dici posse sum arbitratus. »

contenta de répondre simplement que le cardinal de Pavie l'avait peint « tel qu'il devait être et non tel qu'il était [1]. »

Tantôt encore, Jacques Ammanati demande à Bessarion des avis sur ses études [2]; ou bien il déplore avec son ami les constitutions violées par Paul II, et il lui raconte longuement toutes les persécutions qu'il a subies de la part du pontife à cause de ses résistances [3].

Les lettres de Campani sont moins nombreuses : mais elles sont utiles pour compléter les renseignements sur la vie intime du cardinal. Campani était le protégé de Bessarion et de Jacques Ammanati; ses lettres sont sur un ton de tendresse filiale; elles sont d'un tour facile avec une certaine recherche d'élégance et l'art de poursuivre et de saisir le détail intéressant. Depuis le pontificat de Pie II, il ne quitta plus guère Bessarion. Il alla au-devant de lui jusqu'à Ravenne quand Bessarion revint de sa légation d'Allemagne [4]; il écrivit un éloge des plus flatteurs à propos du grand ouvrage contre le calomniateur de Platon : il appelait Bessarion un second Platon [5]. Il lui écrivit surtout d'Allemagne, où il avait été envoyé avec le cardinal de Sienne : il désirait que Bessarion le fît rappeler au plus vite de cette terre ingrate, mais Bessarion se garda bien d'abréger cet exil, qui devait profiter à la cause de la croisade [6].

Campani avait cependant bien des titres à la faveur de Bessarion : il s'était associé à l'Allemand Ulrich Hahn (Udalrico Gallo), qui venait d'ouvrir une imprimerie à Rome et qui publiait, dès le 31 décembre 1467, les méditations du cardinal de Torquemada. Campani ne crut pas abaisser sa dignité d'évêque en occupant auprès d'Ulrich Hahn les modestes et utiles fonctions de correcteur. Un autre évêque allait suivre le même exemple : l'imprimerie établie par Sweinheim et Pannartz au monastère de Subiaco (1465) avait été transférée par eux à Rome deux ans plus tard, après qu'ils eurent publié Donat, Lactance et la *Cité de Dieu* de saint Augustin [7]; Jean André de Bussy s'établit auprès d'eux comme correcteur. C'était un érudit et un lettré, mais tellement pauvre, qu'il n'avait pas un denier pour se faire

1. Card. Papiens., Epist. 131. — 2. *Id.*, Epist. 132, 135. — 3. *Id.*, Epist. 181, 182, 188, 190, 192, 204, 209, 214, 216, 217.
4. Campani, *Epist.*, liv. IV, Ep. 22. — 5. *Id.*, liv. V, Ep. 30. — 6. *Id.*, la plupart des lettres du livre VI.
7. Tiraboschi, t. VI, part. I, ch. IV, § 29 et 30.

raser : il fut secouru d'abord par le cardinal Nicolas de Cusa, puis il devint évêque d'Acci et ensuite évêque d'Aléria et bibliothécaire de Sixte IV, sur la recommandation de Bessarion. Ainsi il avait dans son palais, il encourageait de sa protection et de sa faveur ces chercheurs et correcteurs de textes qui allaient être les auxiliaires modestes et indispensables de tous les grands imprimeurs du seizième siècle. C'est sous ses auspices, et en partie revus par lui, que sortaient les premiers livres des presses italiennes. Il avait embrassé du premier coup d'œil les grandes conséquences de la nouvelle découverte : il comprenait que l'imprimerie allait renouveler la face du monde en mettant à la portée de tous le livre, c'est-à-dire l'instruction. Et il contribuait pour sa bonne part à la faire adopter à Rome, au Vatican, à lui donner droit de cité dans le monde civilisé. Heureux temps où le croisé de la veille, l'homme de toutes les généreuses chimères du moyen âge, ouvrait toutes grandes les portes au progrès et préparait l'œuvre de labeur et de rénovation du seizième siècle [1] !

Lui-même ne restait pas inactif, et il prêchait d'exemple dans cette ruche si occupée qui avait nom l'Académie bessarionienne. Les traités sur certains points délicats de langue et de théologie, les préfaces ou dédicaces, les lettres de conseils ou de consolation, sans compter de nombreuses lettres familières maintenant perdues, voilà son œuvre à cette époque si bien remplie de sa vie.

Un des opuscules les plus curieux de cette époque est celui qu'il a composé pour rétablir un passage de l'Evangile de saint Jean. Lorsque Pierre consulte le Seigneur sur l'apôtre Jean : « Et celui-ci que deviendra-t-il? » le Seigneur répond : « Si je veux qu'il vive jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? » Dans certaines traductions latines, le *si eum volo manere* a été altéré en *sic eum volo manere*. « Je veux qu'il vive ainsi jusqu'à ce que je vienne. Que t'importe? » Le sens est tout différent. D'après la seconde traduction, Jésus déclare que Jean vivra jusqu'à ce qu'il revienne, ce que n'implique nullement la première. On avait

1. Voir la préface de l'évêque d'Aléria à sa traduction d'Alcinoüs et d'un certain nombre de platoniciens rares et inconnus qu'il publie sous les auspices de Bessarion. L'ouvrage contient la traduction d'Apulée et d'Alcinoüs (Rome, f° 1469). La préface est adressée à Paul II et contient un éloge sans réserve de Bessarion.

demandé à Bessarion quel sens était préférable : il s'était prononcé pour le premier. Là-dessus, grand émoi parmi les envieux du cardinal : Georges de Trébizonde, qui venait d'être fort malmené à propos de la grande querelle du platonisme, se met à écrire un petit traité sur ce sujet. Par esprit de parti, il ne recourt pas une seule fois au texte grec original. Il admet *a priori* la traduction fautive *sic eum volo manere ;* il cherche à la justifier en torturant les textes, en arguant des obscurités mêmes de certains passages de l'Evangile. Il arrive à prouver que l'apôtre Jean existe encore; qu'il faut non-seulement croire à cette vérité, mais l'enseigner; et, avec son aplomb et sa maladresse ordinaire, il dédie ce bizarre exposé de doctrine au pontife Sixte IV, souverain gardien de la foi, tout en protestant de son ferme désir de rester orthodoxe et de ne jamais rien soutenir qui soit condamné par le Saint-Siége [1].

Bessarion cardinal ne pouvait laisser passer une erreur théologique; Grec, il devait protester contre une traduction fautive; sa connaissance des manuscrits, sa science de l'exégèse, lui permettaient de rétablir le texte véritable. Enfin il trouvait un moyen détourné de porter un nouveau coup à son grossier adversaire Georges de Trébizonde, déjà tout meurtri de sa querelle à propos de Platon. Il écrit donc un opuscule qui est un véritable traité sur les lois de la traduction en général et en particulier de la traduction des Livres saints.

Il déclare avec beaucoup de bon sens que pour clore le débat il suffit de s'en référer au texte grec. « Celui, dit-il, qui veut faire une traduction d'une langue dans une autre doit d'abord très-bien connaître la langue qu'il traduit; il doit non-seulement rendre le sens exact, mais même les phrases, mot pour mot, surtout dans la littérature sacrée, où il faut respecter non-seulement les mots, mais même l'ordre des mots autant qu'il est possible de le faire [2]. » Telle est la vraie règle. Bessarion aimait trop la précision et la clarté pour accepter le système des belles infidèles. Pour lui, le principal mérite d'une traduction consistait au contraire dans son exactitude. Bessarion retrace à grands traits l'historique de la traduction des Livres saints. La première a été faite par les Septante et adoptée par toute l'Eglise. Mais,

1. Voy. l'opuscule de Georges de Trébizonde, dans Migne, t. CLXI, col. 867, et celui de Bessarion, au même tome, col. 623.
2. Migne, t. CLXI, col. 626.

après plus de trois siècles saint Jérôme a retraduit les Livres saints, et cette traduction a effacé et fait oublier la première. N'est-il donc pas permis pour les saintes Ecritures, lorsqu'on discute sur le sens d'un passage traduit, de recourir au texte original? Pour l'Evangile de saint Jean, la chose est simple, il a été écrit en grec par l'apôtre lui-même. Que dit le texte? ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχομαι, τί πρός σέ. Il y a ἐὰν et non οὕτως. Il faut donc traduire par *si* et non par *sic*. C'est là le texte formel : il est conforme à la vérité de l'Ecriture, puisqu'il est évident que l'apôtre Jean est mort depuis bien des siècles. Les manuscrits anciens sont souvent altérés par leurs auteurs : ils ajoutent, ils suppriment ou ils modifient. Un copiste endormi aura ajouté par inadvertance un *c*. Il faut donc rétablir le texte altéré dans la traduction et accepter pour version conforme au sens de l'Evangile : *Si eum volo manere.*

Ce petit traité, malgré ses digressions grammaticales et quelques abus de dialectique, est digne de Bessarion. Il prouve que le cardinal savait aussi bien déchiffrer les manuscrits que les collectionner et qu'il excellait dans l'exégèse. Il en expose les règles avec la sagacité du grammairien et l'autorité du théologien. C'est une raison de plus pour lui accorder pleine confiance lorsque, au concile de Florence, il étudiait les manuscrits de saint Basile et cherchait par des lectures comparées à en établir le texte définitif.

Il nous est resté deux lettres de Bessarion à Paul II : la première est une sorte de consultation à propos des erreurs commises dans la fixation de la fête de Pâques. On sait qu'elle doit tomber chaque année le premier dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe de printemps. Or, depuis la réforme julienne, le calendrier était en retard d'à peu près onze jours sur la véritable date de l'équinoxe; il arrivait donc très-souvent que Pâques était fixé trop tard, et l'erreur pouvait être de plus d'un mois. C'est ce qui était arrivé précisément en 1470. Bessarion signale au pape cette anomalie, en homme habitué aux mathématiques et au calcul du temps. Il n'accuse pas les anciens astronomes. « L'astronomie n'atteint pas la vérité tout entière; mais elle s'en approche d'autant plus, comme l'affirment les philosophes, qu'elle peut réunir et comparer un plus grand nombre d'observations des mouvements célestes [1]. » Bessarion, comme les mo-

1. Migne, t. CLXI, col. 676.

dernes, croit donc à la nécessité de l'observation dans les sciences physiques, de même qu'il prêche la nécessité de recourir aux textes pour connaître le sens des Ecritures. Il n'est pas douteux que les tables qui servent à calculer Pâques pour chaque année ne soient fausses. Faut-il pour cela changer la date de Pâques et réformer l'erreur une fois signalée? Bessarion ne le croit pas : « Aujourd'hui les chrétiens de toutes les nations et de toutes les sectes et hérésies s'entendent sur le jour de Pâques et le célèbrent à la même date, ce qui est bien et honorable. Si l'on fait un changement, les autres chrétiens refuseront de l'accepter ; la confusion naîtra : parmi les chrétiens, les uns jeûneront, en même temps que les autres se livreront à toutes les joies de Pâques. Des hommes qui ne sont pas tous catholiques, mais qui tous sont appelés du nom du Christ leur Seigneur, célébreront Pâques à des jours différents [1]. » Bessarion prévoyait ce qui est arrivé : l'Eglise grecque n'a pas voulu suivre la réforme grégorienne. Le calendrier des Orientaux, et par suite la fixation de Pâques est encore en retard de nos jours. La conclusion de Bessarion, c'est donc qu'il ne faut rien changer : grâce à ce retard, les chrétiens éloignent leur Pâque de celle des Juifs. C'est une considération qui doit primer toutes les autres. Ici reparaît l'homme du moyen âge naïvement chrétien.

L'autre lettre à Paul II est une préface et une demande. Bessarion a revu et remanié quelques-uns de ses ouvrages de théologie composés sous le pontificat d'Eugène IV. Il les dédie au pape en lui demandant l'autorisation de les publier. Cette lettre contient un très-grand éloge d'Eugène IV, et par contre-coup une critique pour Paul II, malgré les épithètes de louange qu'il lui prodigue. Bessarion lui livre ses écrits pour qu'il les publie ou les supprime, selon son désir. Cela prouve qu'il existait du temps de Paul II une sorte de censure fort rigoureuse et de congrégation de l'Index, avant celle qui fut régulièrement instituée par Paul IV en 1559. Elle fonctionnait déjà avec beaucoup de sévérité dès cette époque, et plus d'un écrivain fut victime de ses rigueurs. Bessarion ne pouvait les craindre : il eut l'autorisation sollicitée; ainsi ses écrits de théologie sont parvenus jusqu'à nous [2].

Bessarion n'aurait pas osé dédier à ce même Paul II une lettre

1. Migne, t. CLVI, col. 677, 678.
2. Cette lettre à Paul II se trouve dans Migne, t. CLXI, col. 319.

fort peu orthodoxe qu'il écrivit aux fils de Pléthon pour les consoler de la mort de leur père. Mais cette lettre datait du pontificat de Nicolas V, qui pardonnait beaucoup aux lettrés. De tous les maîtres de Bessarion, Pléthon était certainement le plus illustre et le plus aimé. Bessarion l'avait connu dans le Péloponèse, alors qu'il était dans toute la maturité de son enseignement. Mais Pléthon, déjà âgé de plus de cinquante ans, vécut encore fort longtemps; il vint en Italie à l'époque du concile de Florence. En 1441, il retourna à Mizithra; presque centenaire, il n'avait rien perdu de son activité : il travaillait encore à son édition des *Lois* et s'acquittait de ses fonctions judiciaires. Mais il mourut tout à coup, après une courte maladie, entre 1450 et 1452; et, à cet âge si avancé, ce dénouement, depuis longtemps redouté, ne dut pas étonner les deux fils qu'il laissait.

C'est ce qui explique le ton de la lettre que Bessarion leur écrivit, sans doute quelques mois après l'événement. Elle semble être une courte et brillante oraison funèbre beaucoup plus qu'une épître consolatoire : « J'ai appris que notre commun père et maître, secouant sa dépouille terrestre, a émigré au ciel et dans les espaces lumineux pour y danser avec les dieux de l'Olympe le Jacchos mystique. Je me réjouis d'avoir vécu avec un tel homme : depuis Platon (je fais aussi exception pour Aristote), jamais la Grèce n'a engendré un tel sage. S'il est possible de croire aux idées de Pythagore et de Platon sur les voyages et migrations sans fin des âmes, j'ajouterais volontiers que l'âme de Platon, enchaînée par les arrêts immuables du destin et contrainte de revenir sur cette terre, a emprunté le corps de Gémiste et a choisi de vivre en lui. Vous devez être heureux et fiers d'être fils d'un tel père. Le pleurer ne vous est pas permis. Il a été l'honneur de toute la Grèce; il sera son ornement dans l'avenir. Sa gloire ne périra jamais : son nom et sa renommée passeront avec éloge à la postérité la plus reculée [1]. » Pour parler de ce platonicien presque païen des temps modernes, Bessarion emprunte les vives et poétiques images des anciens : il cherche à prendre la plume de Platon. Sa voix s'élève, son imagination

1. Il y a dans cette lettre quelques expressions qui ne sont pas d'une langue irréprochable : ἰσῆται, poétique pour ἴσται ; un néologisme, πριγκίπαν, dans le sens de prince. Voir toute cette lettre, les six distiques en l'honneur de Phléthon, et la lettre de Nicolas Sagundini dans Migne, t. CLXI, col. 695-698.

s'échauffe et s'exalte; et, dans une vision toute platonicienne, le grave cardinal de l'Eglise romaine, s'oubliant quelques instants, semble chanter celui qui n'est plus et prophétiser la gloire de son maître vénéré.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne fût pas touché par le triste événement. Il écrivit à Nicolas Sagundini, un autre Grec devenu Italien, pour lui envoyer son épître aux fils de Pléthon avec les vers qui l'accompagnaient. Il y recommence l'éloge. Il rappelle, à la louange de Pléthon, qu'il était moins encore un mathématicien et un astronome qu'un moraliste, un vrai sage, éloigné de toute ostentation, qui, pour la gravité des mœurs et la pureté de la vie, était comparable au plus austère des stoïciens. « Pour toutes ces raisons, s'écrie en terminant Bessarion, Pléthon est, à vrai dire, de tous les hommes que j'ai connus jusqu'ici et avec lesquels j'ai eu un commerce intime, celui que j'ai le plus admiré. Je n'ai jamais vu personne plus dédaigneux des biens de cette terre, plus éloigné de l'éloquence bruyante et vide des sophistes, ni cherchant avec plus de discernement et de conscience les vraies doctrines de la philosophie. Aussi en peu de paroles j'ai cherché à célébrer sa gloire qui est si grande : de longs discours n'y suffiraient pas. Il est de ces hommes qui nous dépassent et qui s'élèvent au-dessus des héros de l'antiquité. Une admiration silencieuse lui est un hommage plus convenable que les longs panégyriques. » Cette lettre complète l'autre; Bessarion plaçait les qualités du cœur au-dessus des avantages de l'esprit. La vie de Pléthon valait encore mieux que ses enseignements : voilà ce qu'il nous importait de savoir, voilà le trait qui achève l'esquisse que Bessarion veut laisser de son maître à la postérité. Nous ne lui demandions pas de pleurs pour un centenaire qui venait à mourir; mais nous sommes heureux de constater au plus profond de son âme ce respect silencieux, cette admiration discrète qu'il professe pour celui qui n'est plus.

Les lettres de remerciements sont encore des lettres d'éloge. Une des plus intéressantes est celle qu'il écrivit à Théodore Gaza, probablement vers 1458 [1]. Théodore avait eu déjà des relations d'étroite amitié avec Bessarion. Mais il quitta Rome pour aller à Naples auprès du plus puissant et du plus généreux des Mécènes, Alphonse le Magnanime. A la mort de son protecteur, Théodore

1. Publiée dans Migne, t. CLXI, col. 685.

Gaza fut sans aucune ressource. Il était obligé de cultiver la terre de ses propres mains et arrivait ainsi bien péniblement à se tirer d'affaire. Mais, lorsqu'il était malade, il manquait de tout : personne ne venait à son secours [1]. Malgré sa pauvreté et l'indigne labeur auquel il était condamné, il eut cependant le courage d'achever la traduction des *Plantes* de Théophraste et des *Problèmes* d'Aristote. Il se faisait ainsi le continuateur de l'œuvre de Bessarion, qui, sur l'invitation du roi Alphonse et de Nicolas V, avait traduit déjà la *Métaphysique* d'Aristote et celle de Théophraste. Ainsi, de nos jours encore, se forment des réunions de savants et de lettrés pour travailler en commun à quelque œuvre de longue haleine.

Bessarion reçut la traduction de Gaza; il le félicita d'avoir rétabli le sens de beaucoup de passages dénaturés dans les traductions précédentes. Il faisait sans doute allusion à celle de Georges de Trébizonde, inexacte et de mauvaise foi, comme toutes les œuvres de ce triste personnage. Bessarion terminait sa lettre par une proposition qui était véritablement une bonne action : « Ne t'inquiète pas de chercher le moyen de gagner ta vie en laissant de côté les traductions; tout ce que je possède est à toi : tu vivras des mêmes ressources qui me font vivre et comme si tu jouissais des mêmes dignités. Si donc tu veux changer de résidence, ne va pas chez d'autres que chez moi. » Théodore Gaza vint en effet trouver Bessarion, qui le fit pourvoir d'un bénéfice dans l'Italie du sud. Et bien que, dans la grande querelle philosophique qui éclata bientôt après, Gaza se fût déclaré partisan d'Aristote, il n'en resta pas moins l'un des confidents intimes de Bessarion et commença sous ses yeux une traduction de l'*Histoire naturelle* d'Aristote.

Théodore Gaza fut jusqu'à sa mort le secrétaire du cardinal, chargé particulièrement des rapports avec les Grecs, qu'il protégeait; il tenait, pour ainsi dire, comme Pélisson, la caisse des pensions. Nous en avons la preuve dans deux lettres à Démétrius Chalcocondyle [2]. C'est à Bessarion aussi que s'adressait un autre Grec, un compatriote de Trébizonde, qui avait fait le voyage

1. Voy. les plaintes de Gaza d'après les fragments de deux de ses lettres à Syropoulos et à Andronic Callistos. (Note publiée par Migne d'après Léon Allatius, t. CLXI, col. 685.)

2. Voy. ces deux lettres de Théodore Gaza à Démétrius Chalcocondyle dans les *Anecdota* de Boissonnade, t. V, p. 402 et 408.

d'Italie lors du concile de Florence, le célèbre Amyrytzès. Prisonnier et esclave des Turcs, après la prise de leur commune patrie, il écrivait à Bessarion, d'Andrinople, où il était réduit à travailler de ses mains pour vivre : il implorait de la munificence du cardinal la rançon d'un fils chéri et quelques secours pour lui-même dans sa profonde misère [1].

Ainsi, dans sa haute fortune, Bessarion s'est toujours rappelé sa condition première, sa jeunesse pauvre et nomade, et la patrie à laquelle il n'avait pas renoncé sans de vifs regrets. Rien de ce qui touchait les Grecs ne lui était étranger. Il avait pitié de toutes les misères; mais celles des Grecs avaient pour lui quelque chose de plus sacré. Il les accueillait avec plus de faveur, il leur témoignait plus d'égards, il les encourageait dans leurs travaux littéraires, il rachetait leurs parents captifs des Turcs, il dotait leurs filles ruinées. Sa main était toujours ouverte; sa munificence ne se lassait jamais; et, si l'argent lui manquait, il battait monnaie avec les bénéfices ecclésiastiques, qui, en Italie comme en France, ont été la liste civile de la Renaissance; il en obtenait sans peine des papes et les rendait complices de ses bienfaits. Il fut ainsi pendant plus de trente ans le refuge commun et la providence vivante des nobles exilés de la Grèce.

Mais la famille des derniers empereurs de Byzance, ses premiers souverains et ses bienfaiteurs, avait des titres particuliers à sa reconnaissance et à ses bienfaits. Sous Pie II, le despote Thomas était venu à Ancône avec la tête de l'apôtre saint André, relique précieuse, qu'il avait vendue au pape pour une pension de 300 écus d'or. Il mourut le 9 août 1465. Bessarion s'occupa activement de ses enfants : il sut intéresser Paul II en leur faveur. Il les fit venir à Rome; il obtint que la pension de leur père leur serait continuée. L'aîné, André, garda aussi le titre de despote. Ce ne fut pas tout. Bessarion, voulant tenir lieu de père aux deux orphelins, écrivit à leur précepteur afin de régler leur train de maison et leur éducation. La somme était assez ronde : trois cents écus d'or par mois [2]. Mais il ne fallait pas la gaspiller en prodigalités inutiles et insensées à des fainéants qui étaient venus à la suite des jeunes princes sous prétexte de les honorer en grossissant leur cortège, et qui élevaient des prétentions d'autant

1. Voy. cette lettre dans Migne, t. CLXI, col. 723 et seq.

2. Cela ferait aujourd'hui 3,600 francs en poids de notre monnaie, en comptant le nummus ou écu d'or à raison de 12 francs de notre monnaie.

plus absurdes qu'ils étaient plus vaniteux et plus misérables. Cependant Bessarion voulait donner aux descendants de cette illustre famille les moyens de soutenir leur rang. En père de famille avisé, il fit un compte fort curieux qui permet d'apprécier le prix de la vie au quinzième siècle et d'établir des comparaisons curieuses avec l'existence de nos jours.

Il déclara que 200 écus d'or par mois devaient suffire aux jeunes princes pour la table, le vêtement et le service. Ils entretiendraient six ou sept domestiques ou quatre chevaux. Le reste de la pension, c'est-à-dire 1,200 écus d'or par an, serait destiné à leur maison. Bessarion recommandait qu'elle fût composée de quelques personnages « puissants et illustres qui les suivraient, les serviraient, vivraient avec eux et les garderaient [1]. » La somme était bien modeste pour satisfaire à un programme aussi pompeux. Tout compte fait, voici le personnel considéré comme indispensable : un médecin, un maître grec, un maître latin, un ou deux prêtres latins qui chantent la liturgie « en latin », car le père a voulu que ses deux enfants vécussent dans le giron de l'Eglise romaine, et s'ils l'abandonnaient ils devraient en même temps quitter la « terre des Francs [2] », c'est-à-dire la chrétienté, les Etats catholiques. Sans doute le cardinal insiste un peu trop scrupuleusement sur leurs rapports avec le clergé catholique, sur l'étiquette qu'ils devront suivre en saluant le pape et les cardinaux. Il s'entretient un peu trop longuement de l'art de la révérence, ce tact indispensable aux princes et qui peut remplacer chez eux toutes les grandes qualités. Bessarion devait savoir très-bien traiter chacun selon sa condition. Mais ensuite quels excellents conseils ! Les princes devront être modestes, bienveillants et de facile abord. Ils cultiveront les lettres; ils acquerront la science et la vertu. Surtout ils se montreront respectueux envers l'Eglise romaine; ils en suivront avec

1. *Εἴς τινας ἄρχοντας κὰι καλὰ πρόσωπα ὁποῦ νὰ εἶναι μετ' αὐτῶν νὰ τὰ δουλέυουν κὰι νὰ τὰ συντροφιάζουν κὰι νὰ τὰ φυλάττουσιν.* Toute cette lettre est écrite en grec vulgaire : c'est la seule page de Bessarion parvenue jusqu'à nous qui ne soit pas en grec classique. (Voy. cette lettre dans Migne, t. CLXI, col. 677 et seq.; elle est insérée en entier dans les chroniques de Phrantzès.)

2. *Νὰ φέυγωσι και ἀπὸ τὴν Φραγγίαν.* Les règles grammaticales de la déclinaison ne sont plus observées, et l'on commence à employer les cas les uns pour les autres. Bessarion parle comme les croisés et les Orientaux : « *Φραγγία,* » c'est pour lui la chrétienté occidentale.

déférence et ponctualité tous les offices, toutes les cérémonies. Ainsi ils se feront respecter dans leur malheur, et ils supporteront sans déchoir leur titre de prince et le souvenir écrasant de leurs illustres ancêtres et de leur antique origine.

Bessarion ne crut pas encore avoir payé toute sa dette de reconnaissance envers la famille de ses anciens maîtres. Le despote Thomas laissait une fille, pauvre héritière du grand nom des Paléologues. Ne voulant pas imiter le sot orgueil de Constantin Dragascès, qui avait refusé sa fille à un fils de François Foscari, et désirant au contraire lui procurer un riche établissement et opérer plus complétement encore la fusion des exilés grecs avec les Italiens, il la maria au riche et noble Paracioli. C'est Bessarion qui reçut du pape l'autorisation nécessaire; c'est lui qui négocia le mariage. Aussi il voulut officier lui-même à la grande cérémonie. Avec quelle émotion il dut remplir ce jour-là les devoirs de son sacerdoce, lui l'ancien prélat de la cour de Byzance, l'orateur sacré chargé des oraisons funèbres de la famille régnante et le conseiller ordinaire des empereurs grecs! Il se faisait gloire dans sa vieillesse de rendre aux descendants malheureux de ses princes les mêmes honneurs que s'ils portaient encore leur couronne. Grand exemple de fidélité et de patriotisme et qui rehausse encore le noble caractère de Bessarion! Il ne voulut pas que dans ce jour de liesse personne fût oublié. Parmi les Grecs qui avaient accompagné la princesse et ses deux frères était le célèbre et infortuné Phrantzès. Il s'était fait le domestique de la mariée [1] et il l'avait suivie d'Ancône à Rome. Il reçut de beaux cadeaux du marié; il resta à Rome chez Bessarion tout le temps qu'il visita la ville; il n'en partit que pour s'acquitter d'une mission à Venise auprès de François Foscari. Bessarion dut lui faire grande fête; car, malgré son inimitié pour les Latinisants, Phrantzès n'a jamais que des éloges pour le nom et les actes du cardinal. Il est même permis de supposer que Bessarion donna au malheureux proscrit l'idée d'occuper les loisirs de sa vieillesse et de se consoler de sa misère en rédigeant ses annales. Elles sont arrivées jusqu'à nous comme un dernier monument de l'abaissement intellectuel et de la décadence littéraire de la Grèce antique; mais elles nous donnent souvent aussi de curieux renseignements sur ses dernières luttes et sur sa triste et glorieuse fin.

1. Ἡμεῖς τῆς νύμφης οἰκιακοί. Voy. Phrantzès, liv. IV, ch. 21.

Un dernier trait achèvera de nous faire connaître Bessarion au milieu des fidèles de son Académie. Malgré ses hautes dignités ecclésiastiques, malgré les respects dont il était entouré de sa petite cour d'amis et de protégés, Bessarion n'apportait dans ses rapports intimes ni morgue ni raideur. Il savait mêler le « grave au doux, le plaisant au sévère; » et, bien qu'il bannît les histoires licencieuses et cette prétendue gaîté gauloise qui était fort italienne aussi, il aimait franchement à rire, et Bandini nous rapporte à ce propos deux scènes charmantes.

Tantôt, sur la cime du mont Catria, près d'Urbin, il se prête à une mystification fort plaisante lorsque, entouré de ses amis, il couronne du laurier consacré un sot personnage de Pergola, Paul de Godi, qui se retire tout gonflé d'orgueil sans remarquer les sourires malins de la docte assistance [1]. Tantôt, un jour de carnaval, il laisse Campani lui débiter sous le masque une épigramme fort élogieuse, accueillie par les applaudissements de tous les auditeurs; et au retour de Campani : « Où sont, dit Bessarion, ces doigts qui ont écrit sur moi tant de mensonges? » Et il fit compter au jeune poëte autant d'écus d'or qu'il y avait de vers dans son épigramme. Campani était loin d'être un Virgile, et ses vers valaient beaucoup mieux par l'intention que par la forme. Mais il débutait dans les lettres; et c'était un encouragement précieux pour un jeune homme né de pauvres paysans, sous un laurier et qui ne portait de nom que celui de sa province [2].

Ces éloges hyperboliques du poëte étaient confirmés par tous les contemporains. Platina remercie Bessarion avec une chaleureuse effusion d'avoir eu le courage de le sauver des mains de Paul II. L'évêque d'Aléria, Jean Andréa de Bussy, déclare qu'aucune grande chose ne se fait sans que Bessarion y prenne sa part. Philelpho, l'évêque de Pavie, Campani, font de lui une sorte de providence visible, le prélat juste, courageux, magnifique. Théodore Gaza, Phrantzès se joignent au chœur de ses admirateurs. Nicolas Capranica, Michel Apostolius, le même Platina, qui ont si longtemps vécu de sa vie, prononcent sur sa tombe encore à peine fermée des éloges, tout attendris de ses vertus. Plus tard, le malicieux Paul Jove ne trouve aucun trait à décocher contre lui, et Vespasiano de Bisticci, qui écrit la vie

1. Toute la scène est dans Bandini, ch. 63 et 64. — 2. *Id.*, ch. 87.

de tous les grands hommes de la Renaissance, commence par Bessarion. C'est un concours universel de louanges des contemporains et de la postérité. L'histoire équitable les accepte, parce qu'elle peut les contrôler. Elle y reconnaît sans doute quelque exagération de flatterie ; mais elle s'incline avec respect devant une si longue suite d'actes honorables et une vie si dignement remplie.

CHAPITRE III

ROLE DE BESSARION DANS LES QUERELLES PHILOSOPHIQUES AU XVᵉ SIÈCLE.

Dans cette brillante réunion de savants et de lettrés dont Bessarion avait su se faire un cortége d'amis, les querelles philosophiques étaient fréquentes ; et, à cette époque de pugilat littéraire, elles avaient le privilége de passionner particulièrement l'auditoire. Des polémiques ardentes s'élevaient sur les grands problèmes de la destinée humaine, sur la valeur des systèmes et des écoles et sur l'autorité des principaux philosophes. Bessarion a marqué dans ces luttes sa trace originale. Il a en effet révélé Platon au monde occidental; il lui a donné droit de cité à Rome; il l'a fait accepter des papes et des chrétiens en apportant la preuve qu'aucune des grandes doctrines du maître divin n'est contraire à l'orthodoxie. C'est l'œuvre la plus considérable de son active et féconde retraite de Tusculum. Comme Cicéron, il se console par la philosophie de son éloignement des affaires publiques et de la curie romaine. Il apporte dans ces écrits philosophiques le fruit de ses études et de ses méditations de plus de quarante ans. Il y apporte surtout sa franchise ordinaire, son ardent amour de la vérité, à une époque où il y avait quelque courage à braver ouvertement Paul II. Ses écrits philosophiques font donc le plus grand honneur à sa science et à son caractère.

Aristote avait régné en maître pendant tout le moyen âge. Après l'épouvantable cataclysme de l'invasion barbare, l'humanité, reprenant conscience d'elle-même, avait à refaire son édu-

cation avant de pouvoir renouer les traditions scientifiques de l'antiquité et de marcher de nouveau dans les voies du progrès. Aristote a été vraiment à cette époque le précepteur du genre humain. Il dut ce grand rôle au caractère encyclopédique de ses écrits, à son exposition didactique et lumineuse. Il apprit à penser aux générations nouvelles, et il a contribué à donner à la science son véritable langage et aux langues modernes leur rigueur et leur clarté. La logique est la condition de toutes les autres sciences : toutes la supposent et la contiennent; et, comme elle n'engage aucun principe politique ou religieux, elle ne peut causer aucun ombrage; toutes les religions et tous les régimes s'en accommodent également. Aristote fut aussi en faveur chez les chrétiens que chez les mahométans. Bède, Isidore de Séville et Alcuin avaient étudié son *Organon* traduit. C'est de l'*Organon* que sortit la querelle du nominalisme et du réalisme et tout l'enseignement d'Abeilard. Sans doute, à la fin du XIIe siècle, l'introduction de la *Métaphysique*, de la *Physique*, de la *Morale* et de la *Politique* causa un grand émoi dans les esprits, et l'Église, en 1210, condamna au feu tous les ouvrages autres que la *Logique*, avec ordre à ceux qui les avaient lus d'oublier ce qu'ils en avaient appris. La précaution était bien inutile : la digue s'ouvrit d'elle-même, et l'Église laissa passer le torrent par toutes les issues. Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin lurent et commentèrent librement Aristote. Ce fut le moment de sa plus haute influence et de sa domination incontestée. Mais déjà, grâce à lui, le genre humain avait repris ses titres, et, tout en continuant de vénérer Aristote comme un maître, il réclamait un autre aliment à sa curiosité inquiète. Aristote ne suffisait plus aux penseurs du XVe siècle, dégagés en partie des liens étroits de la théologie.

A ce moment, Platon vient disputer de nouveau à son disciple l'honneur d'éclairer et de guider les philosophes modernes dans la recherche de la vérité. Au début du moyen âge, on ne connaissait Platon que par Aristote ou par quelques écrits des Alexandrins, comme la Préface de Porphyre à l'*Organon*. Plus tard, Avicenne et Averroès avaient montré dans leurs commentaires péripatéticiens une tendance rationnelle et mystique, empruntée à leurs maîtres d'Alexandrie. Si Pétrarque et les autres lettrés du XIVe siècle ne restèrent pas étrangers à la philosophie de Platon, c'est parce qu'ils en avaient saisi l'esprit dans les

anciens auteurs latins qu'ils rendaient au grand jour. Mais quelles furent la surprise et l'émotion lorsque, à la place de versions latines à moitié barbares, on vit la Grèce philosophique apparaître sous son véritable visage! quand Platon put enfin être compris, dans son merveilleux langage, des générations étonnées et enthousiastes, quand on vit renaître avec lui tant de systèmes hardis et séduisants, tous revêtus d'une forme si brillante et si pure! Ce fut une sorte d'enchantement et de fascination. La philosophie sortit des cloîtres et des écoles, où elle se mourait dans les luttes stériles de la scolastique. Elle n'était plus mineure : elle était émancipée et pouvait courir le monde. C'est l'époque de la renaissance philosophique ; elle est due surtout à Platon et aux autres Grecs qui l'ont apporté d'Orient.

En Grèce, pendant tout le moyen âge, même après la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien, l'enseignement philosophique se perpétua, et les écoles rivales continuèrent leurs vieilles discussions, mais sans éclat et sans originalité. Platon n'était plus guère connu que par Ammonius et Origène; Aristote que par Alexandre d'Aphrodisée et Averroès. Les grandes lignes de la philosophie du Lycée s'effaçaient sous la poussière de subtilités et d'abstractions chimériques, tandis que les nobles et pures doctrines de l'Académie étaient étouffées sous les interprétations d'un mysticisme souvent extravagant. La pensée s'abaissait , s'étiolait ; les commentaires et les compilations s'accumulaient sans aucun profit pour la science. Mais les Grecs aimaient encore à faire briller dans ces vains exercices d'école leur génie tout spéculatif. D'ailleurs, « le style philosophique avait conservé une étonnante pureté. Au quatorzième siècle, on déclamait à Constantinople avec la même élégance qu'au temps des Antonins et de saint Basile [1]. »

Mais le brillant flambeau de l'hellénisme ne pouvait s'éteindre tout à fait sans jeter une dernière lueur. Il y eut en effet vers le milieu du quinzième siècle une sorte de renaissance philosophique personnifiée par deux grands noms : Pléthon et Gennadius. Pléthon, à la fois homme d'État et philosophe, nourri de Platon et des Alexandrins, doué de cette éloquence qui s'insinue et captive, avait formé à l'âge de plus de soixante ans une école

1. M. Egger, *l'Hellénisme en France*, t. I, p. 434.

de philosophes, au fond du Péloponèse, à Misithra, près de Sparte. Attiré à mesure qu'il vieillissait, avec une force toujours croissante, vers le mysticisme des Alexandrins, il songea, en plein quinzième siècle, à renouveler les tentatives de Porphyre et de Julien et à ramener la société chrétienne aux mythes du paganisme. Peu de temps après son retour du concile de Florence, il publia une première attaque contre Aristote. Gennadius, qui portait encore son nom laïque de Georges Scholarius, défendit Aristote dans un opuscule dont quelques fragments seulement ont été conservés : sans se brouiller encore avec Pléthon, il le raillait sur un ton de persiflage assez vif, et il cherchait à le prémunir contre ses tendances toutes païennes. Pléthon, d'autant plus irrité qu'il était devenu plus absolu avec l'âge, répliqua dans une amère diatribe qu'il se contenta d'abord d'adresser à l'empereur Jean II, afin d'obtenir son approbation ou au moins sa neutralité. Il composa peu de temps après un ouvrage sur la procession du Saint-Esprit (1448). C'était une réponse adressée à un traité de Bessarion, très-probablement aux fameux *Canons* par lesquels il commence sa réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Éphèse. Pléthon, par égard pour son illustre élève, n'a pas pris à partie directement Bessarion. Il l'attaquait sur le terrain du dogme; il condamnait énergiquement les Latins; mais en même temps il ne cachait plus ses sentiments païens et son désir de prêcher une sorte de restauration de la mythologie. Georges Scholarius écrivit à cette occasion à Pléthon une lettre qui est un chef-d'œuvre d'habileté. Il louait Pléthon d'avoir défendu la bonne cause contre Bessarion; il le blâmait de l'avoir mal défendue. Pléthon, plus froissé des critiques qu'il n'était flatté des éloges, ne garda plus aucune mesure. Il publia la réplique tenue secrète jusque-là et que l'empereur seul connaissait (1448-49).

Dans les dernières années de sa vie, il voulut coordonner son système; il acheva son célèbre *Traité des lois*, où il emprunte aux panthéistes leurs idées les plus aventureuses. Il croit à l'âme des astres, aux démons, à la métempsycose : il essaie de déduire de son système religieux un code de morale sociale. Il autorise la polygamie. Tout son ouvrage est rempli de graves impiétés et de folies. On y est en plein pays d'utopie. Georges Scholarius, consulté sur la valeur de cet ouvrage par la femme du despote Démétrius, fit à ces rêveries mystiques la seule

réponse qu'elles comportaient : il jeta au feu le manuscrit, et il ne nous en est resté que quelques fragments publiés avant l'exécution de Gennadius. Pléthon mourut probablement en 1452. L'école qu'il avait fondée, ou plutôt la petite société secrète des initiés dont il était l'hiérophante, se dispersa après la prise de Misithra par les Turcs [1].

Cependant cette école ne disparut pas tout entière. Bessarion, le plus illustre des disciples de Pléthon, en continua les traditions en se gardant des exagérations où elle était tombée [2]. Mais Bessarion est, comme Platon, un de ces disciples qui dépassent et éclipsent leurs maîtres. C'est lui qui eut véritablement la gloire de transporter en Italie le précieux dépôt de la philosophie grecque. C'est lui qui la fit connaître et aimer; c'est lui qui, par ses traductions, la rendit accessible à ceux mêmes que l'ignorance de la langue aurait pu arrêter. Il était particulièrement propre à ce rôle, à cause de l'étendue de ses connaissances philosophiques, de la largeur de son esprit, de sa tendance à un sage éclectisme. Au lieu de puiser dans les enseignements de son maître un amour trop exclusif pour Platon, et de s'en tenir uniquement à l'Académie, Bessarion, en véritable philosophe, avait étudié tous les systèmes de la philosophie grecque et surtout Aristote. Il le possédait mieux qu'aucun de ses contemporains. Lui-même, tout en conservant pour Pléthon l'estime et la déférence qu'il lui devait, se détacha peu à peu de lui lorsqu'il le vit pencher de plus en plus vers le paganisme. Au concile de Florence le maître et le disciple s'étaient placés dans les deux camps opposés. Bessarion, revenu en Italie après le concile de Florence, se sépara de plus en plus de son maître. Au livre de Pléthon contre Aristote sur la substance, Bessarion présenta des objections respectueuses qui ne ressemblaient pas à un combat, ni même à une escarmouche. C'étaient des difficultés et des doutes d'un disciple, presque indépendant déjà, à son maître. Pléthon répliqua; Bessarion écrivit une lettre nouvelle, qui entraîna une seconde réplique de Pléthon; et comme le cardinal, absorbé par les affaires de la curie romaine et par la

1. La vie de Pléthon a été mise en lumière dans une savante notice de C. Alexandre. Elle précède la traduction faite par M. Pélissier du *Traité des lois* de Pléthon. — Voyez aussi Pléthon, *Traité des lois*, notice de C. Alexandre, p. 84.

2. Nous ne ferons pas à Bessarion l'injure de le disculper du reproche d'avoir été un des païens de la Renaissance.

rédaction de ses ouvrages de théologie, n'avait pas le temps de continuer cette controverse, il confia à Théodore Gaza le soin d'écrire une défense en règle d'Aristote [1].

Cette défense servit en même temps de réponse à Jean Argyropoulos à propos d'une polémique platonicienne où il s'était par trop engagé. Argyropoulos avait traduit les commentaires de Porphyre sur Aristote, et il les avait fait précéder d'une préface où il faisait l'apologie de Platon. Il y renouvelait la grande querelle sur les idées, se demandant si elles ont une existence séparée des objets, ou si elles en sont complétement inséparables. Il avait poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences la théorie de Platon et avait attaqué la solution que Bessarion proposait à Pléthon sur l'être et le non-être. Bessarion, n'ayant pas de loisir pour discuter contre Argyropoulos, demanda à Théodore Gaza d'examiner la question de concert avec Argyropoulos. Il saurait ainsi de quel côté se trouvait la vérité. Théodore Gaza, très-déclaré en faveur d'Aristote, se prononça naturellement pour Bessarion. Sa défense d'Aristote était aussi une réfutation d'Argyropoulos; mais il n'osa pas la lui envoyer : Bessarion s'en chargea. Dans sa lettre, il reproche à Argyropoulos son caractère irritable, sa colère contre Gaza, qui n'avait fait que répondre : « C'est cependant chose naturelle de se défendre quand on a été attaqué; ou plutôt, se défendre est nécessaire, attaquer est superflu. Tu es venu à nous après tous les autres; et tu aurais dû venir le premier, si tu l'avais fait par affection, comme tu le dis. L'affection commande de s'unir à ceux qu'on aime tout d'abord, et à ceux-là seulement [2]. » Il lui demandait en terminant de renoncer à sa colère, à son ressentiment, passions indignes d'un sage adonné au culte de la philosophie. Cette lettre est une critique douce et mesurée d'une

1. L'écrit de Pléthon contre Aristote sur la substance a été publié probablement en 1439. Celui de Bessarion date de 1441 à 1444; il porte le titre suivant : Τοῦ σοφωτάτου Βησσαρίωνος καρδιναλίου τοῦ Νικαίας ἀπορίαι πρὸς τὸν σοφὸν Γεμιστὸν τὸν καὶ Πλήθωνα. (Voir toute cette polémique dans Migne, t. CLXI, col. 713.)

2. Cette lettre est publiée en entier dans Bandini, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque Medicéo Laurentienne*, t. II, p. 275. — Il est probable que Jean Argyropoulos était déjà à Florence auprès de Cosme de Médicis, qu'il s'occupait déjà de l'instruction de Marsile Ficin. Il avait sans doute cherché à mériter les bienfaits de son puissant protecteur par son apologie de Platon. Bessarion déteste la flatterie, où qu'elle se trouve. Il la condamne chez Argyropoulos, comme plus tard chez Michel Apostolius.

œuvre de polémique où Argyropoulos avait exagéré la théorie des idées de Platon dans le sens purement idéaliste et mystique. Bessarion soutenait au contraire Théodore Gaza, péripatéticien modéré. Dans cette première phase de la querelle philosophique, Bessarion, le disciple de Pléthon, semblait donc être seulement encore un champion dévoué d'Aristote. Dans les premières années de son cardinalat, il se rangeait, en philosophie comme en théologie, à la cause de la sagesse et de la modération.

Il donne des gages encore plus sérieux à l'opinion qui régnait encore dans l'école en commençant une œuvre de longue haleine, la traduction de la *Métaphysique* d'Aristote. Ce grand ouvrage avait été connu de l'Université de Paris dès la fin du douzième siècle, mais dénaturé par tous les commentaires alexandrins, arabes et juifs, mêlés confusément. Au lieu du véritable Aristote, on avait surtout les paraphrases de ses commentateurs Alexandre d'Aphrodisée et Averroès. Il y avait même là-dessus dans les écoles une sorte de dicton : « La nature interprétée par Aristote, Aristote interprété par Averroès. » Nicolas V, dès son arrivée au pontificat, forma une réunion de savants capables de faire connaître aux Latins le véritable Aristote. Bessarion, à la prière du pontife, auquel se joignit le roi de Naples, Alphonse le Magnanime, se chargea de la *Métaphysique*. Il en traduisit les quatorze livres et les fit suivre de la *Métaphysique* de Théophraste. Cette œuvre importante, commencée sans doute dès le début du pontificat de Nicolas V, ne parut pas avant 1449 ni après 1455 [1]. Bessarion l'acheva sans doute pendant sa légation de Bologne. Après s'être donné longtemps presque sans réserve à la théologie pour défendre l'Union conclue à Florence, Bessarion revenait à ses premières amours pour la philosophie grecque. Il y revenait avec la maturité de l'homme fait, se gardant bien de jurer sur les paroles de son maître Pléthon, sachant étudier et approfondir Aristote, quoiqu'il gardât ses préférences pour Platon.

Cette restitution d'Aristote eut d'ailleurs de grandes conséquences : grâce aux efforts de Nicolas V, on le connut tout

1. Dans sa préface, dédiée à Alphonse le Magnanime, Bessarion prend le titre d'évêque de Tusculum : il fut promu à cet évêché en mai 1449. Sa dédicace paraît sous le pontificat de Nicolas V, qui mourut en 1455. C'est donc entre ces deux dates que la publication a eu lieu.

entier et dans toute sa grandeur. Théodore Gaza, appelé de Ferrare à Rome en 1450 par Nicolas V, traduisit l'*Histoire des plantes* de Théophraste (περὶ φυτῶν) et l'*Histoire des animaux* d'Aristote (περὶ ζώων). Il reçut à cette occasion une lettre fort élogieuse de Bessarion [1]. Une école toute péripatéticienne se forma et se perpétua à Padoue pour l'étude et l'interprétation du maître. Aristote devint pour la science ce que les Pères de l'Église, étaient pour la foi. On ne pouvait plus penser autrement que lui; une doctrine soutenue contre lui fut plus d'une fois taxée d'hérésie. Au siècle suivant, l'illustre Ramus payait de sa vie son opposition trop manifeste aux idées du maître. Et en 1629 un arrêt du Parlement de Paris défendait de les attaquer, sous peine de mort.

Aristote avait besoin d'être bien défendu, car la génération de la Renaissance commençait à saluer en Platon le rénovateur de la philosophie. C'était un engouement universel. On le connaissait depuis bien peu de temps en Italie. Les Grecs l'avaient apporté de leur patrie avec la même vénération qu'Enée ses dieux de Troie. Pléthon, qui s'était consacré à son culte, avait enseigné ses doctrines à Florence dans l'intervalle des sessions du concile. Les penseurs et les lettrés, séduits par la divine élégance des formes et la beauté morale des pensées, avaient été gagnés et entraînés. Cosme de Médicis conçut dès lors le projet de former autour de lui une réunion platonicienne qui prendrait le nom d'Académie et qui se consacrerait uniquement à l'étude approfondie du maître. Il fit élever Marsile Ficin, fils de son médecin, dans la connaissance de la langue et de la philosophie grecques, pour qu'il pût devenir un jour le traducteur de Platon et comme l'apôtre de cette religion nouvelle. Ainsi l'école de Pléthon n'avait pas péri tout entière : elle rayonnait sur l'Italie. Marsile Ficin, platonicien sans discernement, devait pencher un peu trop vers le paganisme et offrir plus d'une

1. Il y a deux lettres de Bessarion écrites entre 1450 et 1455, époque de sa traduction d'Aristote. Dans la première, Bessarion condamne énergiquement Georges de Trébizonde, à cause de ses invectives contre Platon. La seconde dut être écrite peu après 1453 ; Bessarion était à Bologne, et Gaza à Rome. Le cardinal pleure d'abord les malheurs de la chute de Constantinople. Il fait ensuite une mention fort élogieuse des deux traductions de Gaza. Elles existent en manuscrit à la bibliothèque Laurentienne, pl. 57, manuscrit 7, p. 99 à 101. Voy. le journal grec Φιλίστωρ, t. IV, p. 50.

fois sur l'autel de Platon à Florence un encens profane, sinon idolâtre.

Bessarion du moins se garda toujours de cet excès. Il fut mêlé à la grande querelle à la fois religieuse et philosophique entre Platon et Aristote : il en sortit parfaitement orthodoxe, tout en conservant l'indépendance complète de sa pensée. Le livre de Pléthon sur la différence entre Aristote et Platon avait fait grand bruit à Rome dans la petite cour de Grecs exilés qui entourait le cardinal. Il y avait suscité d'ardentes controverses. C'est à propos de l'une d'entre elles que Bessarion publia son *de Naturâ et Arte*, qui forme le sixième livre de son grand ouvrage contre le calomniateur de Platon.

Aristote, au second livre de sa *Physique*, dit que la nature, comme l'art, agit toujours en vue d'une fin, mais aussi toujours sans intelligence. Pléthon soutient au contraire l'opinion platonicienne que la nature agit toujours avec intelligence. Théodore Gaza le réfute en soutenant que la nature et l'art opèrent et n'agissent pas : ce n'est pas dans nos opérations, mais dans nos actes, que la réflexion intervient; l'intelligence est donc tout à fait étrangère à ce que produit l'art. Théodore Gaza envoya à Bessarion son opuscule et le pria de trancher le débat. Bessarion ne fait pas attendre sa sentence. « Bien qu'il semble exister une grande différence entre Platon et Aristote sur la question de savoir si la nature et l'art agissent ou non avec intelligence, en y regardant de très-près, on se rend compte que l'écart est peu sensible. » Car la nature et l'art agissent de même en vue d'une fin, ce qui suppose un dessein réfléchi, une intelligence. « Mais le dessein de la nature n'est pas en elle-même; il est dans l'intelligence universelle qui se révèle au fond de toutes les choses de la nature et qui la gouverne par son divin conseil et sa divine providence [1]. » Ainsi, dans ce premier écrit, qui a été plus tard réuni à la réplique contre Georges de Trébizonde, Bessarion, tout en louant la modération de Théodore Gaza, se prononçait très-nettement pour la théorie platonicienne soutenue par Pléthon.

Mais voici venir un nouvel orage : la faveur de Bessarion était estimée à un si haut prix, que ceux qui se la voyaient enlever cherchaient à se venger par tous les moyens, même les moins loyaux. Bessarion avait eu le grand tort de dire à Georges de

1. *De Naturâ et Arte*, ch. 1 et 2. Cf. Hacke, *de Bessarione*, p. 66 et seq.

Trébizonde ses vérités et de lui préférer Gaza pour l'étendue des connaissances et pour la modestie du caractère. Georges épiait l'heure de la vengeance : il crut l'avoir trouvée à propos du dernier écrit de Bessarion. Il feignit de croire que Gaza en était l'auteur, afin de se ménager le plaisir de l'attaquer personnellement et de contredire en même temps les idées de Bessarion. Il trouvait un autre avantage à cet acte de mauvaise foi : il faisait sa cour à Nicolas V, le partisan déclaré d'Aristote. Il écrivit donc sous ce titre : « Ἐι φύσις βουλεύεται, » sa lettre au moine Isaïe, véritable tissu d'injures contre Platon. Il espérait peut-être que le pape Nicolas V condamnerait la mémoire du grand philosophe et interdirait aux chrétiens la lecture de ses ouvrages.

Il y avait une lance nouvelle à rompre en faveur de Platon : Bessarion n'hésita pas à entrer en lutte pour défendre son maître préféré, dût-il même déplaire au souverain pontife. Ce danger était en somme peu à craindre : Nicolas V, cet ardent promoteur de la Renaissance, était tout disposé à se laisser toucher de la grâce platonicienne. La réponse de Bessarion forme la seconde partie du *de Naturâ et Arte;* elle vient après la réfutation de Théodore Gaza. Il commence par reprocher à Georges son mensonge, lorsqu'il fait semblant d'attribuer à Gaza la paternité de son opuscule. « En vérité, dit Bessarion, je ne veux nullement cacher mes écrits. Mon plus grand désir, c'est d'abord de bien parler et de bien penser. Mais si je fais erreur, car je suis homme et je ne partage pas l'infaillibilité avec Dieu, je veux que mon erreur soit réfutée par des amis bienveillants, ou même par un ennemi tel que Georges qui l'est devenu par sa faute [1]. » Ainsi parle le savant ou le philosophe qui se dévoue sans réserve à la recherche de la vérité.

Mais cherchons à éclaircir et à résumer le débat : Aristote traite la physique en physicien. Le physicien ne doit, selon lui, s'occuper que de ce qu'il voit. Il ne doit pas rechercher une cause du mouvement qui est en dehors des objets naturels. Il admet que la nature a en elle-même une cause de mouvement non pas active, mais passive, non avec laquelle elle peut mouvoir, mais par laquelle elle est mue. Il a donc soutenu avec beaucoup de raison que la nature agit aveuglément. Les forces phy-

1. *De Naturâ et Arte*, ch. III.

siques n'agissent pas par elles-mêmes : il y a en dehors et au-dessus d'elles un premier moteur. Aristote l'admettait; mais c'était une question réservée. Au contraire, Platon ne sépare jamais l'étude de la nature de celle des choses divines. Il admet bien que la cause des mouvements de la nature réside ailleurs qu'en elle-même; mais il ajoute qu'on ne peut connaître la nature sans l'étude de cette cause suprême et divine dont toute la nature dépend et qui la soutient. La nature est une cause instrumentale. Elle agit dans la main de Dieu comme un instrument dans la main de l'homme. Par syllepse, Platon prête donc à la nature le dessein et la raison. C'est la doctrine idéaliste opposée à la doctrine sensualiste. Le propre de l'idéalisme est en effet de voir tout en Dieu. « D'où il suit, dit Bessarion, que chacun des deux philosophes a vu un des aspects de la vérité, et que tous les deux ils parlent vraiment et sagement [1]. »

Après la réfutation dogmatique, Bessarion invoque le témoignage de l'histoire. Les plus illustres philosophes et Pères latins ont considéré Platon comme le premier des philosophes, surtout Cicéron et saint Augustin, Boèce et Albert le Grand. Il aurait pu citer aussi de nombreuses autorités parmi les Grecs; mais il s'en abstient, parce que son opuscule est destiné aux Latins : il ne doit invoquer pour les convaincre que les témoignages auxquels ils sont habitués. Du reste, Bessarion ne cherchait pas à renverser l'autorité d'Aristote : à l'exemple des Alexandrins, il mettait tous ses efforts à concilier ses doctrines avec celles de Platon. « Georges ose préférer Aristote à Platon, en condamnant celui-ci d'une façon qui fait rire. Pour moi, je suis si éloigné de condamner Aristote, que je m'efforcerai, autant qu'il est en moi, de prouver que ces philosophes sont toujours d'accord [2]. » Et de même dans sa conclusion : « Les meilleurs esprits de tous les âges ont toujours pensé qu'on ne peut arriver au point de perfection en philosophie sans approfondir la doctrine des deux philosophes.... Georges est d'un avis bien différent, et il pense qu'il faut blâmer et mépriser la doctrine de Platon. Plaise à Dieu qu'il comprenne enfin la vérité! et il la comprendra le jour où il voudra se connaître lui-même. Pour nous, admirons Aristote, mais admirons en même temps Platon, et efforçons-nous de tirer des doctrines de chacun d'eux tout le fruit possible,

1. Hacke, p. 69 et seq., *de Naturâ et Arte*, ch. 4 et 5. — 2. *Id.*, ch. 6.

laissant à leurs idées Georges et tous ceux qui leur ressemblent. »

Cette réponse en termes si modérés, mais si fermes, ne manque pas non plus de malice et d'ironie : elle frappait d'autant plus fort qu'elle était plus juste. Elle eut pour résultat d'exciter les Italiens à lire Platon. La querelle entre les deux philosophes n'était plus seulement agitée entre les Grecs : les Latins étaient appelés à s'en mêler, ils étaient constitués les juges du camp. Si un homme d'Église, un prélat vénéré, renommé pour l'étendue de ses connaissances, se donnait la peine de soutenir avec tant d'énergie Platon, c'est sans doute que ses idées n'étaient point contraires à l'orthodoxie. S'il faisait appel à l'opinion des lettrés pour prononcer entre lui et Georges de Trébizonde, il était nécessaire aux lettrés d'étudier et d'approfondir les doctrines de l'Académie. L'attrait de l'inconnu et pour ainsi dire du fruit défendu, puisque Platon naguère encore était réputé sentir l'hérésie, tout concourait à exciter la curiosité et à pousser la génération nouvelle vers Platon.

Mais il fallait le traduire : fort peu d'Italiens connaissaient le grec, surtout la langue philosophique. Georges de Trébizonde eut l'audace de s'offrir à Nicolas V pour traduire les *Lois* de Platon. Voulait-il rentrer en grâce auprès du pontife, qui s'était franchement prononcé pour Bessarion? Choisissait-il à dessein un traité de la vieillesse de Platon, où, à côté de beaux morceaux, il y a quelques défaillances et contradictions de doctrine? Espérait-il ainsi refroidir l'enthousiasme des Latins? Il est probable qu'il songeait seulement à obtenir la gratification que Nicolas V avait coutume d'accorder aux traducteurs. Il attendait ce secours avec anxiété, car il avait perdu le patronage de Bessarion, et cette maison si hospitalière pour tous les Grecs lui était maintenant fermée. Georges de Trébizonde commença et acheva sa traduction en quelques mois. C'était son habitude de chercher à faire vite, non pas à faire bien.

Bessarion n'hésita pas à dévoiler tous les mensonges et toutes les preuves d'ignorance du traducteur de Platon. Le travail en valait la peine, non pas à cause de Georges de Trébizonde, mais à cause de Platon. Fallait-il laisser paraître sans protester un Platon indignement travesti? Fallait-il laisser attribuer au maître des erreurs grossières et de véritables hérésies dont le traducteur seul était responsable? Bessarion n'hésita pas. « Je

n'exposerai pas en détail toutes ses erreurs, dit-il au début de son ouvrage; mais je les signalerai toutes, comme pourrait le faire, sans beaucoup de peine, n'importe quel traducteur. Par là, on pourra comprendre facilement combien le traducteur est au-dessous de sa tâche dans les passages où le style et la pensée s'élèvent, puisque dans les endroits les plus faciles il se trompe honteusement et il reste si éloigné de l'auteur qu'il se vante de traduire. » Bessarion s'est donné la peine de relever tous les contre-sens, toutes les erreurs de doctrine. Il en fait une longue liste d'errata qui constitue comme une sorte d'édition revue et corrigée de la traduction des *Lois*. Il en indique 259 dans les treize livres, et ce n'est pas tout. Il n'est presque aucun passage qui ne soit fautif: « Si, poussé par la haine, l'on se donnait la peine de rapprocher cette traduction de Platon, on pourrait noter autant d'erreurs que de mots [1]. »

Bessarion eut gain de cause devant l'opinion : la mauvaise foi de Georges de Trébizonde était par trop évidente. Nicolas V lui-même fut désabusé. Il lui retira ses pensions et son titre de secrétaire apostolique. Georges de Trébizonde, avec ses deux fils et ses cinq filles, dut aller chercher auprès d'Alphonse un protecteur plus généreux ou plus aveugle, tandis que Bessarion s'en allait en grande pompe prendre possession de sa légation de Bologne. C'est en effet vers 1450 que cette première polémique prit fin. Elle avait commencé vers 1445 [2]. Elle ne fut pas sans profit pour les progrès de la doctrine de Platon. Bien que la querelle fût restée circonscrite entre les Grecs, les Italiens s'y étaient intéressés. Leur curiosité se porta vers les œuvres de Platon : ils le lurent et le méditèrent avec plus d'attention. La cour de Rome elle-même semblait gagnée. Nicolas V avait signifié son congé au traducteur infidèle, au détracteur passionné du maître divin.

Mais quand Platon reprend faveur, Aristote ne tarde pas à

1. Voy. *In calumniatorem Platonis*, lib. V, ch. 1 et 14. Ces notes et appendices, destinés à réfuter la traduction de Georges de Trébizonde, ont été publiés peu de temps après que la traduction a paru. Bessarion les a placés plus tard à la suite des quatre livres contre le calomniateur. Elles en forment donc le cinquième livre. Æneas Sylvius (Epist. 95) cite un exemple assez plaisant des négligences dans les traductions de Georges de Trébizonde. Dans sa traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, Georges nomme Cicéron, comme s'il y avait eu, dit méchamment Æneas, des Cicérons avant Aristote.

2. Hacke, *de Bessarione*, p. 73.

revendiquer ses droits. Chacun des maîtres a toujours eu ses tenants et ses champions. Aristote aimait Platon : il lui montra toute sa vie la plus grande reconnaissance. Il lui éleva, selon quelques témoignages, un autel avec cette inscription : « A cet homme que les méchants eux-mêmes ne sauraient attaquer. » Mais les deux doctrines sont divergentes : les disciples les ont encore exagérées chacun en son sens et en ont augmenté l'écart. Raphaël, dans sa belle fresque du Vatican, a très-bien signalé l'union des deux maîtres et l'opposition de leurs idées. Il les peint à côté l'un de l'autre ; mais Platon a les regards et le doigt levés vers les cieux, Aristote montre de la main la terre. L'intérêt nouveau qu'excitait l'étude de Platon devait amener de nouvelles polémiques. Elles reparurent parmi les Grecs et à la cour même de Bessarion. Michel Apostolius attaqua violemment Aristote ; Théodore Gaza et Andronic Callistos le défendirent par de bonnes raisons. Bessarion, érigé en juge, chercha à ramener le calme et à essayer une conciliation nouvelle des deux doctrines. Voilà le troisième acte de la grande querelle philosophique de ce temps : il s'étend de l'année 1456 à l'année 1462[1]. Nous allons en rappeler les principaux incidents.

Dès ce moment, l'Académie de Bessarion était très-célèbre et très-nombreuse. Parmi les plus jeunes et les plus ardents des Grecs qui la fréquentaient se trouvait Michel Apostolius. Désireux de se distinguer par quelque éclat et de plaire à Bessarion, dont il admirait la science, il écrivit contre Théodore Gaza, défenseur convaincu, mais quelquefois trop obstiné, d'Aristote, un opuscule violent. « Ce n'était qu'un tissu d'injures grossières et une déclamation de jeune homme qui décidait hardiment sur des matières qu'il n'entendait pas[2]. » Michel Apostolius, au-dessus de Gaza, visait et frappait Aristote : il était de ceux qui, ne pouvant arriver à la réputation par leur mérite, l'obtiennent par l'audace de leurs critiques et la hardiesse de leurs calomnies. Bessarion ne pouvait accueillir favorablement une tentative si déraisonnable : bien que Michel Apostolius se fût complu

1. On ne peut indiquer avec précision quand parut la lettre de Michel Apostolius qui recommence le débat. Mais les lettres de Bessarion qui le terminent sont de mai et de juin 1462.

2. Voy. Boivin, *Querelle des philosophes du quinzième siècle*, dans les *Mém. de l'Académie des inscript. et belles-lettres*, 1717, t. II, p. 775. Boivin a étudié avec soin tout le second acte de la querelle, et il a publié le premier les deux lettres manuscrites de Bessarion à ce propos.

à soutenir ses idées les plus chères, il devait se montrer sévère pour cette témérité de jeune homme. Il encouragea sans doute en secret la tentative d'Andronic Callistos, un autre Grec, mais d'esprit beaucoup plus modéré, pour répondre à Michel Apostolius. Quand la réplique fut terminée, Andronic l'adressa à Bessarion avec le pamphlet du jeune Michel Apostolius et lui demanda de trancher le débat de sa souveraine autorité : tout le monde s'inclinerait devant la sentence d'un juge si respecté.

Déjà Nicolas Sagundini avait félicité Callistos de sa réplique, si convenable par l'esprit et par le style : Andronic, bien que péripatéticien, n'était pas l'ennemi de Pléthon, et son attachement pour Aristote n'allait pas jusqu'à vouloir dénigrer Platon. Cet esprit, porté vers l'éclectisme et sagement modéré, devait plaire infiniment à Bessarion. Il se prononça naturellement pour Andronic et contre Michel Apostolius. Il écrivit à cette occasion deux lettres qui existent en manuscrit à la Bibliothèque nationale et que Boivin a publiées [1]. La première n'est qu'une lettre d'envoi et pour ainsi dire l'enveloppe de la seconde. « J'ai lu, dit Bessarion, l'écrit confus et mal digéré de Michel Apostolius contre notre ami Théodore Gaza, avec tes sages réponses à l'auteur de ce même écrit. La lecture finie, j'ai porté mon jugement, et j'ai prononcé la sentence dont je t'envoie la copie. Il est inutile que je te fasse aussi un long discours, et j'aurais même de la peine à le faire, étant dans les remèdes comme j'y suis [2]. » L'autre lettre est infiniment plus importante. Elle contient d'excellentes leçons sur le respect dû aux grands hommes : « J'ai souffert avec peine les accusations d'ignorance contre Théodore. Mais que tu aies osé traiter aussi indignement Aristote lui-même, notre maître en toute science, que tu aies osé l'appeler ignorant, vicieux, extravagant, ingrat, cela me paraît atteindre le comble de l'audace et de l'impudence. Je supporte avec peine, je ne supporte même absolument pas Pléthon, un si grand homme cependant, lorsqu'il lance de semblables accusations contre Aristote : comment pourrais-je te

1. Boivin, *Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. II, p. 775 et seq. Les deux lettres se trouvent à la Bibliothèque nationale, fonds grec, manuscrits nos 1751, 1760, 2652 et 3053.

2. Bessarion prenait à ce moment les eaux à Viterbe; cette lettre est datée du mois de juin 1462.

souffrir, toi qui n'as encore approfondi aucune de ces matières [1] ? »

« Crois-moi, considère à l'avenir Platon et Aristote comme des hommes de la plus haute sagesse ; suis-les pas à pas ; choisis-les tous les deux pour guides ; cherche à les étudier, à les méditer, et, avec le secours de quelque maître habile, efforce-toi de pénétrer la profondeur de leurs raisonnements, car ces deux écrivains ne se font pas toujours entendre de tous ceux qui le veulent. Après cela, s'ils diffèrent sur quelques points, ne va pas les soupçonner d'ignorance. Regarde plutôt cette diversité d'opinions comme une marque de la force de leurs raisonnements, de la grandeur de leurs pensées et de leurs recherches, et de ce que les questions qu'ils traitent sont cachées, obscures et problématiques. Admire leur sagesse ; tombe d'accord avec nous sur les grâces qu'ils déploient tous deux : voilà en effet les qualités dont nous leur sommes redevables [2].... » — « Pour moi, je vais te désabuser, afin qu'à l'avenir l'envie de me plaire ne te fasse plus parler de même de si grands hommes. Sache donc que j'aime Platon, que j'aime Aristote, et que je les vénère tous deux comme des sages. J'aime dans Pléthon la grandeur de son génie et sa nature ; mais je ne puis approuver son étrange opposition et sa mauvaise humeur contre Aristote...... C'est toujours par des raisons qu'Aristote établit ce qu'il a à prouver, et le plus souvent il prie ceux qu'il écoute et qu'il redresse de lui pardonner la liberté qu'il prend. Il ne dit jamais d'injures.... : « Ces « personnes-là, dit-il de quelques-uns, n'ont aucune teinture de « la dialectique. » Voilà ce qu'il a jamais dit de plus injurieux [3]. » — « Et nous qui, en comparaison de ces héros, sommes de bien petits personnages ou plutôt même des singes, nous avons l'audace de les traiter d'ignorants, de les railler, comme jamais comédien n'a raillé un Cléon ou un Hyperbolus ! hé ! qui sommes-nous donc ? quelle connaissance, quelle expérience avons-nous du monde qui existe ? En vérité, cette conduite est bien étrange et bien insensée [4]. » Jamais peut-être Aristote et Platon n'ont été défendus avec autant de conviction et d'énergie. Bessarion aimait leur génie et vénérait leur mémoire. S'il avait vécu à

1. La traduction de Boivin étant très-peu fidèle, comme toutes celles du XVIIIe siècle, nous retraduisons d'après le texte grec publié par Hacke (*de Bessarione*, p. 117 et seq.).

2. *Id.*, p. 118. — 3. *Id.*, p. 119. — 4. *Id.*, p. 120.

l'époque du paganisme, il leur aurait volontiers voué des autels et brûlé de l'encens. Les attaquer, c'était l'attaquer lui-même : Michel Apostolius l'a frappé au cœur. Ici, c'est vraiment le cœur qui rend le cardinal éloquent.

Voici maintenant sa conclusion : « Bien loin donc d'avoir rien fait qui me fût agréable, tu m'as au contraire beaucoup déplu. Chante la palinodie, crois-moi ; je t'aime, je te veux du bien, je sais mieux que toi quel est ton avantage. Efface par des louanges et par des témoignages avantageux l'injustice de tes calomnies. Lis avec réflexion et d'un sens rassis les réponses d'Andronic à tes objections. Reconnais sans honte la vérité qu'il soutient, et, comme lui, consacre d'abord le temps nécessaire à l'étude de la grammaire, de l'orthographe, de la langue, de la rhétorique : apprends à bien savoir et à composer avec élégance. Après cela, tu pourras t'élever à quelque chose de plus grand et à la philosophie elle-même [1]. » Bessarion renvoyait donc, sans beaucoup de ménagements, Michel Apostolius à l'école : il lui disait franchement ses vérités ; il lui donnait une grande et saine leçon de courtoisie. Il avait pour cela une double autorité, qu'il empruntait à son titre de patron des Grecs exilés et à sa dignité de cardinal. Michel Apostolius en profita : il rentra en lui-même, quitta la cour du cardinal, où il s'était attiré une si verte semonce, et où sa vanité blessée ne lui permettait plus de résider. Il ne garda cependant pas rancune à Bessarion. Il se retira en Crète ; il y copia des manuscrits pour vivre : Bessarion eut sans doute pitié de lui et lui en commanda quelques-uns, comme il faisait pour Jean Rhosos et pour un certain nombre de copistes crétois. Ces bienfaits discrets consolèrent Michel Apostolius, qui avait péché surtout par fougue de jeunesse. La preuve que les conseils de Bessarion ne furent pas perdus, c'est que plus tard Michel Apostolius prononça l'éloge funèbre du cardinal, payant ainsi un dernier tribut de reconnaissance à sa mémoire.

Toutes ces querelles témoignaient des progrès que faisait la doctrine de Platon en Italie. Les Grecs n'étaient plus les seuls à le lire et à le commenter : le jeune Marsile Ficin, entouré de maîtres spéciaux, qui avait pour ainsi dire appris à balbutier et à parler dans Platon, venait de payer une partie de sa dette en

1. Hacke, *op. cit.*, p. 121. La lettre est datée des bains de Viterbe, le 19 mai 1462.

publiant à vingt-trois ans seulement ses quatre livres d'institutions platoniciennes (1456). Un peu plus tard, à trente ans, il devenait le chef de cette Académie platonicienne dont Côme de Médicis avait si longtemps caressé le rêve et qu'il put établir en 1463, quelques mois avant la fin de sa longue et glorieuse carrière. A Rome, Pie II, cet admirateur de Bessarion, ce pape lettré, qui introduisait dans la langue de l'Eglise le latin classique avec ses expressions mythologiques, ne pouvait être très-défavorable à Platon. Un des hommes les plus savants, mais aussi les plus aventureux du quinzième siècle, Pierre de Calabre, plus connu sous le nom de Pomponius Lætus, avait formé une académie sur le plan de celle de Côme de Médicis. Platon était le dieu et le maître de ces fanatiques de l'antiquité. Mais ils ne savaient pas le comprendre par eux-mêmes; ils ne pénétraient pas le sens profond de ses belles allégories. Ils acceptaient sans examen tous les rêves de ses commentateurs. Ainsi Platon, le philosophe du divin, celui peut-être de tous les hommes qui a trouvé le plus beau langage, et les expressions les plus sublimes pour parler de Dieu, Platon, travesti et dénaturé, devenait malgré lui une sorte d'apôtre du paganisme.

Paul II, le successeur de Pie II, se montra dès son avénement fort hostile aux lettrés, non pas par rigorisme chrétien, car il s'occupa assez peu de la croisade. Il ne songea guère qu'à vivre en prélat magnifique et dépensier, cherchant à augmenter ses revenus et soucieux avant tout de son autorité. Il éprouva, comme tous les chefs d'Etat qui visent à l'absolutisme, une certaine défiance à l'égard des écrivains et des penseurs. Pie II avait institué à la cour de Rome le collége des soixante-dix abréviateurs, hommes érudits de toutes les nations qui devaient rédiger en beau style les actes publics. Il avait ainsi trouvé un moyen délicat et ingénieux de faire vivre, grâce à des subsides et à des pensions, un certain nombre d'érudits faméliques qui n'avaient d'autre ressource que leur plume ou leur parole. Paul II les accusait de vendre des rescrits et des sentences. Au lieu de faire cesser l'abus, il supprima l'institution, sans doute par économie et par désir de se débarrasser des lettrés. Soixante-dix lettrés à qui le pape, leur protecteur naturel, coupait brusquement les vivres, pouvaient lui donner quelque ennui. Il ne s'en tint pas là. Sous prétexte de conspiration, il fit arrêter les principaux membres de l'Académie de Pomponius Lætus, ce

véritable païen, qui, au nom de Platon et des poëtes anciens, se vantait de défaire l'œuvre du Christ [1]. Sans doute c'était une hérésie plutôt littéraire que dogmatique. Paul II persécuta cependant cette Académie d'incrédules. Il leur en voulait presque autant pour leur attachement à Platon que pour leurs utopies mythologiques.

C'est dans ces circonstances que Georges de Trébizonde chercha à se venger de Bessarion, tombé dans une sorte de disgrâce. Il trouvait en même temps le moyen de faire sa cour au nouveau pape. Il écrivit un livre qui portait le même titre que celui de Pléthon : *Comparaison de Platon et d'Aristote*, mais qui en était précisément la contre-partie. Il s'attaquait à Pléthon, qu'il appelait un second Mahomet : « Je lui ai entendu dire moi-même à Florence, où il était venu au concile avec les Grecs, que dans peu d'années, tous les hommes, par toute la terre, embrasseraient d'un commun consentement et avec un même esprit une seule et une même religion, à la première prédication qui leur en serait faite dans tout l'univers. Et comme je lui demandais : Sera-ce la religion du Christ ou celle de Mahomet? — Ni l'une ni l'autre, répondit-il, mais une troisième qui ne sera pas différente du paganisme [2]. » Il accumulait contre Platon les plus violentes injures, les accusations les plus calomnieuses. Il chargeait sa mémoire de crimes que Bessarion n'osait dire. Platon était pour lui l'ennemi du christianisme, des bonnes mœurs et de la vertu. Ce livre dut être singulièrement goûté de Paul II : il venait à point pour le servir dans ses projets de persécution. Paul II aurait pu prendre la devise de Sylla : « Bon pour ses amis, terrible pour ses ennemis. » Nous avons vu [3] combien il avait montré de duplicité et de ténacité dans sa lutte contre les cardinaux. A la fin, il avait réussi à rester le maître. Il y avait donc quelque péril à braver en face la volonté toute-puissante du pontife.

1. La suppression du collége des abréviateurs eut lieu en 1464 ou 1465; la persécution contre l'Académie de Pomponius Lætus, en 1468 seulement, lors du voyage de Frédéric III. La *Comparaison de Platon et d'Aristote*, de Georges de Trébizonde, est de 1464. Le *In Calumniatorem* de Bessarion est sans doute de 1465. Ces dates ne sont pas inutiles à établir. Si Bessarion a écrit son grand ouvrage avant la suppression de l'Académie de Pomponius Lætus, il ne l'a fait imprimer qu'en 1469. Loin donc de se rétracter et de faire amende honorable, il a cherché à répandre encore plus un ouvrage qui était en contradiction formelle avec les vues bien arrêtées de Paul II. Son acte de courage subsiste donc tout entier.

2. Hacke, *op. cit.*, p. 79. — 3. Livre V, ch. 1er.

Bessarion l'osa : il avait su déjà défendre contre le pontife les constitutions adoptées solennellement par le Sacré Collége. Il allait encore cette fois soutenir une cause juste. Comme chrétien, comme théologien, il savait que la philosophie de Platon épure les âmes, affermit les croyances religieuses, et, par les nobles effusions du sentiment, porte vers Dieu au lieu d'en détourner. Platon a été le législateur des croyances religieuses et des mœurs, et pour ainsi dire un philosophe prophète. Bessarion voulait le proclamer bien haut, en face de la chrétienté tout entière; il voulait que Platon ne fût plus traité en suspect; qu'il fût, non pas accepté avec défiance, mais glorifié partout et autant que son disciple Aristote. Voilà la vérité nouvelle dont Bessarion voulait se faire l'apôtre. Il était naturellement désigné à ce rôle par son titre de cardinal. Sa haute dignité dans l'Eglise était pour lui la meilleure garantie d'orthodoxie : on ne pouvait le soupçonner d'impiété, ni même d'une complaisance exagérée, pas plus que Richelieu protégeant les pasteurs protestants contre les catholiques fanatiques. Défenseur de la foi, il n'eût pas voulu la trahir; et lorsque, pressé par d'injustes attaques, il prenait en main le drapeau de Platon calomnié, on pouvait le suivre sans crainte, avec la ferme confiance que l'Eglise ne souffrirait pas et que le triomphe de Platon serait un triomphe nouveau pour le vrai Dieu.

Il y avait sans doute un autre écueil à éviter : celui de vouloir tout accepter de Platon, de le soutenir en aveugle, sans comprendre le sens caché de ses symboles et de ses allégories, sans tenir compte de l'époque et du milieu où il a écrit. Mais Bessarion n'était pas un Michel Apostolius : il avait le tact et la possession de lui-même. Il connaissait le fort et le faible de Platon; il savait, pour l'avoir longtemps médité et pour avoir approfondi toutes ses doctrines, que, s'il fait connaître et aimer Dieu, il ne peut cependant servir d'Evangile, et qu'on serait mal venu d'exiger de Platon qu'il eût, quatre cents ans avant le Christ, prêché le christianisme.

Bessarion, traducteur d'Aristote, ami de Théodore Gaza et d'Andronic Callistos, deux des plus célèbres péripatéticiens de cette époque, avait déjà donné assez de gages de sa modération. Il allait, ce qui est plus difficile dans une polémique, garder la mesure exacte. En soutenant, en recommandant Platon, il ne cesserait pas de respecter Aristote. Son ouvrage serait un mo-

nument grandiose élevé à la gloire de deux grands maîtres de l'antiquité et du monde moderne, et qui aurait pour couronnement le christianisme.

Cet ouvrage est intitulé : *Contre le calomniateur de Platon* [1]. Il est partagé en quatre livres, divisés eux-mêmes en chapitres dont les titres détaillés, donnés par Bessarion, permettent de suivre mieux la pensée de l'auteur, de s'arrêter, de reprendre haleine, de se retrouver au milieu de ces longues discussions souvent très-subtiles et très-difficiles à pénétrer. La méthode en est très-nette : les grandes lignes en sont très-correctement dessinées dès le début. « Il est tombé naguère entre nos mains, dit Bessarion dans sa préface, un livre qui nous promettait une comparaison de Platon et d'Aristote. Nous l'avons saisi avec joie et avidité, et, laissant de côté toute autre chose, nous l'avons lu avec passion. Nous espérions, en effet, y trouver une exposition et une comparaison des deux philosophes, soit sur la science de la nature, soit sur la physique, sur la morale ou sur cet art de raisonner qu'on appelle la logique. » Et il énumère une longue liste des questions discutées dans l'École à propos de l'âme, de la substance et de la création : « Mais quand j'ai lu le livre, au lieu des trésors que j'espérais, je n'ai plus trouvé, comme on dit, que du charbon. Je n'ai remarqué que des injures, des outrages et de mauvaises querelles contre Platon. Le livre en était rempli : on aurait dit une pièce de l'ancienne comédie [2]. » Préférer Aristote à Platon, c'est chose admissible et permise; mais accuser la grossièreté de Platon, son ignorance en toute chose, sciences physiques, mathématiques, morales, science de Dieu, c'est faire un réquisitoire et non un parallèle.

1. Voici le titre exact : « Bessarionis cardinalis Nicæni et patriarchæ Constantinopolitani in calumniatorem Platonis libri IV, opus varium ac doctissimum, in quo præclarissima quæque et digna lectu, quæ à Platone scripta sunt ad homines, tam moribus quam disciplinis instruendos, breviterque clareque et placido stilo narrantur. » Cet ouvrage répond à l'ouvrage de Georges de Trébizonde, intitulé *Comparaison entre Aristote et Platon*. Chose bizarre, les deux titres sont trompeurs : Georges de Trébizonde indique une comparaison, et il fait une diatribe violente. Bessarion annonce une polémique, et il institue au contraire une comparaison sérieuse et solide entre les deux philosophes. La polémique est tellement modérée et déguisée, que, loin de prodiguer des injures à son adversaire, il ne cite pas une seule fois son nom. Il cherche à lui épargner la honte de son ignorance.

2. Toutes nos citations sont faites d'après la belle édition de Rome de 1469. Voy., pour ces passages, f° 1.

Bessarion saura faire le parallèle. Il va suivre son adversaire pied à pied et le forcer dans ses derniers retranchements. Dans son premier livre, Georges de Trébizonde accuse Platon de n'avoir donné aucun précepte de méthode et de n'avoir écrit, en conséquence, que des choses absurdes, ineptes, contraires et répugnant entre elles, légères, ridicules et puériles. Dans son second livre, l'adversaire « démontre que les opinions d'Aristote s'accordent avec les plus vraies doctrines de notre religion, que Platon est au contraire en dissentiment avec elles, qu'en conséquence ses idées sont fausses. » Dans le troisième, il attaque la vie de Platon : « Quelle infamie! il n'est pas de mime, de parasite, d'entremetteur, de scélérat, de criminel, de pestiféré, de trompeur, de faussaire, de débauché, de prodigue, dont la vie n'ait été, à son avis, moins honteuse, moins ignoble, moins détestable que celle de Platon! »

Bessarion répondra livre pour livre à son adversaire. Mais il ne s'asservira pas à le suivre dans toutes les subtilités où il s'égare, dans toutes les ignominies où il se complaît. Bessarion réclame toujours plus de liberté d'allures. Comme pour la réfutation de Marc d'Éphèse, il traite aussi la question à fond et dans tous les développements qu'elle comporte : ce sera donc une étude comparative et approfondie de Platon et d'Aristote, et non une simple réfutation. Son ouvrage vise au grand public et ne se borne pas à l'horizon restreint de l'École : « Je vais donc commencer mon ouvrage projeté, et c'est par les paroles mêmes de Platon, ainsi que je l'ai dit, que je prouverai à tout le monde ce que j'avance. Je parlerai simplement, l'esprit dégagé de toute intention de lutte et attaché seulement à la vérité. Ce n'est pas par des injures que je me vengerai d'un auteur injurieux, n'essayant pas, comme on a dit, de corriger le mal par le mal. Bien plus, je ne dirai pas le nom de l'auteur, et personne ne saura jamais de moi qui il était. Je dois ces ménagements à l'ancienne amitié qui nous a unis; je ne veux pas qu'à cause de moi il soit exposé à la haine des contemporains et de la postérité. Je les dois à mon caractère; j'ai toujours eu en horreur cette licence d'outrages, je l'ai toujours détestée. D'ailleurs, quand on défend Platon, l'injure est inutile, et ce ne serait pas assouvir toute ma vengeance contre mon adversaire que de répondre aux outrages par les outrages [1]. » Voilà de saines

1. Liv. I, ch. 1.

pensées et de bonnes paroles, qui terminent dignement la préface d'un si grand ouvrage.

Avant de défendre Platon, il est nécessaire de rappeler quelle est sa méthode : « Platon n'a rien écrit sur les choses premières et suprêmes, ou le moins possible, et encore d'une façon fort obscure. Il pensait qu'on ne pouvait communiquer à la multitude la connaissance de si hautes matières, et qu'il était beaucoup mieux de les retenir et de les méditer au fond de l'âme. » Et en effet, comme Pythagore, comme les plus anciens philosophes, comme les druides eux-mêmes, Platon donnait un enseignement secret à quelques initiés. Il a vécu à un moment où le philosophe, le sage, était encore une sorte d'hiérophante pontifiant en secret devant un auditoire choisi, et ne dévoilant ses hautes pensées qu'avec mesure et à des disciples suffisamment préparés. Il n'y avait pas longtemps que Socrate avait rendu la philosophie plus humaine. Platon met sur le compte de Socrate tout ce qu'il a écrit, et il n'a écrit que des dialogues. Aristote, au contraire, a pu donner un exposé dogmatique de sa doctrine, parce qu'il a vécu après Platon, et surtout parce qu'il a été vingt ans son disciple. Mais dira-t-on qu'Hermogène de Tarse est supérieur à Démosthène, parce qu'Hermogène a exposé les préceptes de la rhétorique et que Démosthène s'est contenté d'être un grand orateur? Sans doute, sur les grands problèmes de la métaphysique et de la théodicée, l'enseignement de Platon était surtout oral. Cependant il a laissé transpirer quelques-unes de ses pensées dans ses dialogues : il les a fait pressentir dans les mythes et dans les allégories dont il les embellit. C'est là qu'il faut aller chercher la pensée du maître.

Mais ici un danger se présente : les interprétations ne sont pas toujours exactes. A vouloir tout expliquer et commenter, on risque de faire fausse route. Ainsi ont agi les Alexandrins : ils ont mêlé leurs propres pensées à celles de Platon; aussi à combien de systèmes et d'exagérations ont donné lieu ces explications souvent fort éloignées de la pensée et du texte primitif! Bessarion n'a pas su se garder tout à fait de cet excès. Quelle tentation de lire les commentaires pour mieux pénétrer les passages obscurs et cachés! Et comment un philosophe sérieux oserait-il, en étudiant un maître, faire abstraction complète de tout ce qu'ont pensé de lui ses disciples ou ses continuateurs? Bessarion cite donc souvent Plotin et Proclus, Porphyre et

Jamblique. Leurs écrits étaient fort en faveur à Constantinople; on en faisait une étude approfondie dans les monastères grecs depuis Origène. Ils convenaient à la nature subtile et déliée du génie grec, aux esprits exercés et délicats comme Bessarion. Mais, avant tout, Bessarion connaissait bien Platon : il avait vécu avec lui pendant de longues années en commerce intime. Son exposition de la doctrine platonicienne pouvait donc être complète et sérieuse. Bien qu'il eût gardé de son maître Pléthon une certaine tendance vers les Alexandrins, il sut être original. Ses aperçus se distinguent par la solidité, par la science et surtout par la bonne foi. Après avoir montré l'esprit général de l'enseignement de Platon, Bessarion entre à fond dans son sujet. Il presse son adversaire, il le poursuit dans tous les replis du terrain qu'il a lui-même choisi. Il essaie une sorte de coordination de l'enseignement de l'Académie. Il passe en revue sa rhétorique, sa dialectique, sa physique, ses mathématiques, sa métaphysique et sa théodicée comme pourrait le faire quelque critique ou historien de nos jours, et il prouve que dans tous ces ordres de sciences, la doctrine platonicienne est presque irréprochable, que le christianisme n'a fait que la corroborer ou la développer, et que les plus grands penseurs ont toujours cherché à s'appuyer de l'autorité de Platon.

Sur la rhétorique, Platon avait des connaissances profondes et il a laissé de grands enseignements. C'est lui qui a formé Aristote et qui l'a rendu capable d'écrire son excellent traité. Démosthène et Hypéride, les plus grands orateurs de leur temps, ont été ses disciples; on n'a jamais mieux parlé de cet art que Socrate, dans son entretien avec Phèdre, et le *Gorgias* est tout entier consacré à la rhétorique. Cicéron, un excellent juge, admirait l'art de Platon et déclarait que son style, plein d'images et de mouvement, est très-propre à former l'orateur. Aussi compare-t-il Platon à Homère et à Démosthène. On trouve dans Platon des préceptes sur l'exorde, les divisions et l'argumentation, des pensées profondes sur la science du bien et de l'honnêteté, sur l'art d'exciter les passions. Toutes les fois qu'il parle des lois et de la morale, il est inimitable. Voilà bien, on ne peut le nier, la véritable matière de l'éloquence [1].

Quand il s'agit de la dialectique, Bessarion s'échauffe. Il rap-

1. Liv. I, ch. 4.

pelle tous les maîtres qu'a fréquentés Platon, tous les voyages qu'il a faits pour s'instruire, dans une page éloquente, empreinte d'un vif sentiment d'admiration : « Et c'est cet homme qui, avec tant de zèle, de labeur et d'obstination, s'est adonné à l'étude des belles-lettres, qui eut tant et de si éminents précepteurs et qui fut doué d'un si rare génie, c'est cet homme que des nains dépourvus de tout esprit, qui n'ont jamais été formés par l'étude ou par l'enseignement d'un maître, c'est cet homme qu'ils osent juger, et, ce qui est bien plus intolérable encore, qu'ils osent accabler de leurs injures et condamner! » On comprend cette colère, car la dialectique était encore la science première à cette époque. On s'y exerçait dans l'école pendant de longues années : on s'épuisait à l'ingrat labeur de l'étude de toutes les formes syllogistiques. Georges de Trébizonde a osé écrire que Platon ne savait ce qu'est un mode ou une figure! Quel outrage! quel stigmate indélébile sur sa mémoire! Et Bessarion, gravement, comme un docteur de l'École, esquisse un traité de logique. Platon n'a-t-il pas fait des syllogismes démonstratifs, dialectiques et sophistiques? N'y en a-t-il pas de très-célèbres dans le *Timée*, le *Parménide*, le *Phédon* et l'*Euthydème?*

Sans doute il y aurait quelques réserves à faire sur toute cette argumentation de Bessarion. Il s'arrête longuement pour la rhétorique aux tropes, aux figures, au lieu de montrer tout simplement ce que dit Platon, que la bonne rhétorique ne va pas sans la connaissance du bien. Il a tort aussi de ne pas montrer en Platon le père même de la dialectique, qui la met en œuvre dans tous ses dialogues, au lieu de la mettre en préceptes et en lois comme Aristote. Mais si Bessarion a tort, c'est en le jugeant à son point de vue chrétien, et non d'après les idées qui avaient cours au temps de Platon. Pour être estimé au xv[e] siècle, il fallait fournir la preuve qu'on connaissait les divisions et subdivisions de l'École. D'ailleurs, l'adversaire avait poussé Bessarion sur ce terrain. Bessarion n'a donc pas fait connaître tout à fait Platon comme il méritait de l'être. Son grand mérite, c'est d'avoir contribué à faire naître le désir de le connaître tel qu'il est [1].

Pour les sciences physiques et naturelles, Bessarion avoue volontiers la supériorité d'Aristote sur Platon. Mais Platon prend sa revanche dans les mathématiques. Il avait écrit au

1. Liv. I, ch. 5.

frontispice de l'Académie : Que personne n'entre ici sans connaître la géométrie » ; et un grand mathématicien, Théon, a fait lui-même un abrégé des mathématiques pour faire comprendre les livres de Platon. Par un anachronisme bizarre, Bessarion affirme que Platon a classé, parmi les quatre vertus nécessaires à la sagesse, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie, c'est-à-dire précisément les quatre branches de l'enseignement du quadrivium. C'est là une interprétation plutôt qu'une citation. Mais il est très-vrai d'affirmer, que si les plus grands péripatéticiens ont laissé des ouvrages de valeur sur la physique et l'histoire de la nature, les platoniciens ont fait accomplir d'immenses progrès aux sciences exactes. L'homme sage, l'homme pieux, l'homme véritablement agréable au Dieu immortel, selon Platon, est celui qui pratique la vertu et qui se livre à l'étude des mathématiques[1].

Il est donc prouvé que Platon n'a pas écrit sur les préceptes de chaque science, mais il les connaissait toutes à fond, et il en a enseigné le principe à ses disciples et surtout à Aristote. Qu'on cesse donc de l'accuser et surtout de le condamner sur la foi du calomniateur. D'ailleurs, dit-il en terminant, en vrai philosophe et en vrai savant, il y a quelque chose qui vaut mieux encore que de lire la réfutation du calomniateur; c'est de lire les livres mêmes de Platon : ce sont des gages qui répondent pour lui et où chacun peut atteindre[2]. Tel est le premier livre du grand ouvrage. Bessarion n'y loue pas Platon aux dépens d'Aristote : il ne se croit pas placé comme la plupart des philosophes de son siècle dans cette alternative de se déclarer pour l'un des deux et d'attaquer l'autre. Bessarion est impartial et éclectique. Il butine le vrai partout où il le trouve. Il ne faudrait cependant pas l'accuser de faire une sorte de syncrétisme des deux philosophes. Il montre dans la suite que ce n'est nullement son intention. Il voit très-bien qu'ils suivent une voie non pas contraire, mais différente : « L'union intime n'est pas l'identité ; elle admet au contraire quelque dissemblance. Deux choses identiques ne peuvent se joindre : elles coïncident et se confondent, elles ne se réunissent pas. Pour qu'il y ait union entre elles, il faut qu'elles soient de condition diverse, qu'il y ait dans l'une ce qui manque à l'autre[3]. » Cette remarque est très-

1. Liv. I, ch. 6-8. — 2. *Id.*, ch. 9. — 3. Hacke, p. 90.

juste, et Bessarion l'applique sans la formuler. Il arrive à concilier les deux grands philosophes en se gardant de tout excès et sans chercher à prouver qu'il y ait entre eux complète concordance.

Au début du second livre, Bessarion proteste avec beaucoup de vivacité de son respect pour les deux philosophes. « Il m'arrive ici quelque chose de bien désagréable..... l'injustice de mon adversaire à l'égard de Platon fait que, si je loue Aristote autant que lui, ce que j'ai coutume de faire, je paraîtrai ne pas remplir la tâche que je me suis assignée. L'adversaire dit et croit avoir démontré qu'Aristote a mieux écrit que Platon sur la nature de Dieu; qu'Aristote, dans la science de Dieu, a admis la Trinité, et Platon non; qu'Aristote prétend que le ciel et le monde ont été créés de rien par la seule volonté de Dieu, que Platon a posé la matière comme premier principe du monde; qu'Aristote a très-bien raisonné sur l'âme, que Platon n'a écrit sur elle que des rêveries; qu'Aristote prétend que tout est régi par la divine Providence, que Platon soumet tout au destin et à la nécessité. » Pour qui a pris la peine d'étudier un peu les deux philosophes, l'énumération seule de ces questions prouve combien Georges de Trébizonde altérait et dénaturait Platon. « Par toutes ces attaques, continue Bessarion, nous craignons de paraître avoir meilleure opinion de Platon que d'Aristote, et même de paraître désapprouver Aristote, ce qui est bien loin de notre pensée. Nous parlerons toujours d'Aristote avec le plus grand respect. Loin de nous la pensée déplorable et déplacée de chercher à élever Platon pour rabaisser Aristote. Nous pensons que tous les deux ont été de grands sages et que l'on doit leur rendre à tous deux de grandes grâces pour les bienfaits dont le monde leur est redevable [1]. »

Dans l'exposé des deux doctrines, Bessarion doit cependant faire quelque différence. Il ne s'étendra pas longuement sur les doctrines d'Aristote ; il les indiquera sans les développer ni les discuter : « Ceux qui ont l'habitude d'approfondir ces sortes de questions pourront s'en rendre compte, et beaucoup en sont capables, car presque tous les Latins qui de nos jours font profession de philosophie, se sont attachés à la secte des péripatéticiens, et ils ont réussi à bien pénétrer et à bien comprendre

1. Liv. II, ch. 2.

tout ce qu'Aristote a écrit. » Bessarion se réserve cependant de protester contre quelques éloges outrés adressés à Aristote, comme celui d'avoir été chrétien, ce qui est inadmissible. Il sera plus prolixe pour Platon : « Pour Platon, nous nous efforcerons avec le plus grand soin d'exposer ses opinions, qui sont inconnues à presque tous les Latins, soit parce que ses livres ne sont pas traduits, soit parce que ceux qui le sont rendent mal la pensée de l'auteur, à cause de la faiblesse des traducteurs. Il faut donc nécessairement expliquer ici ses opinions sur les choses divines, afin que les Latins puissent comprendre combien elles sont voisines et pour ainsi dire proches parentes de notre religion, combien au contraire sont faux tous les reproches de l'adversaire. Ce sera là notre principale méthode de démonstration. Je n'avancerai le contraire de ce que dit l'adversaire qu'en m'appuyant des paroles mêmes de Platon. Que si j'ajoute les témoignages des docteurs de notre religion, si je démontre qu'ils exposent et prouvent par leur langage sacré les pensées de Platon, la vérité de mes assertions luira d'un jour nouveau, et il ne sera plus douteux pour personne que Platon a écrit et pensé, non comme l'affirme l'adversaire, mais comme nous l'aurons nous-même prouvé[1]. » Voilà un plan largement tracé. Bessarion laisse bien loin le calomniateur : il le dédaigne et le méprise. Il s'agit de bien autre chose que de percer à jour ses arguments et ses inepties. Il s'agit d'un exposé lumineux et complet de la doctrine de Platon ; et après la partie dogmatique Bessarion invoquera l'histoire comme un témoignage nouveau de sa véracité.

Mais ici est le point délicat. Le second livre roule tout entier sur la conciliation possible entre Platon et le christianisme. Bessarion, qui a surtout pour but de faire accepter Platon des orthodoxes, jette par-dessus bord toutes celles des idées ou des théories de Platon qui sont suspectes en elles-mêmes et qui ont donné lieu à des systèmes comme celui de Pléthon : « Avant d'en venir à la chose même, je déclare ouvertement que je ne suis pas lié aux idées de Platon, au point de l'approuver toujours et d'oser comparer sa doctrine au christianisme. Je n'approuve pas ses idées sur la préexistence de l'âme, sur la multiplicité des dieux, sur la vie du ciel et des astres, ni sur beaucoup d'autres points où les gentils sont condamnés par l'Église[2]. » Il

1. Lib. II, ch. 3. — 2. *Id.*, ch. 3.

a raison, dans l'intérêt même de celui qu'il défend, de répudier et de condamner ses erreurs. N'étaient-ce pas des erreurs de génie? N'a-t-il pas déjà assez fait, lui, si tôt venu, pour la pensée humaine et pour tous les siècles futurs? Au moyen âge, Aristote avait été d'abord condamné et proscrit ; plus tard, par un revirement tout opposé, on avait voulu faire de lui une sorte de docteur chrétien. Quelques-uns même, dans leur admiration intempérante, avaient demandé qu'il fût canonisé. Georges de Trébizonde a repris cette thèse qu'Aristote doit être compté comme chrétien et que Dieu lui a révélé par une lumière toute spéciale le mystère de la sainte Trinité. Bessarion déclare avec beaucoup de bonne foi et de véracité que les deux philosophes ont été païens.

Le but de Bessarion n'est donc pas de prouver, comme le calomniateur l'a fait pour Aristote, que Platon est chrétien. Le chrétien ne doit même pas chercher à concilier les enseignements du Christ avec ceux de Platon, mais au contraire les idées de Platon avec les enseignements du Christ. C'est qu'en effet les lumières naturelles avaient fait pressentir à Platon quelques-unes des vérités du christianisme. « Nous devons avouer qu'il y a dans Platon comme une ombre de notre religion qu'il a due aux lumières naturelles. Plus tard, le Créateur, le Seigneur, grâce à la doctrine divine de son Fils, a éclairé cette ombre et a révélé plus clairement ses bienfaits. Mais cette ombre même peut être d'un grand secours pour l'homme qui passe de la doctrine de Platon à l'état plus parfait de notre religion. C'est ainsi que, des écrits de Platon, on voit naître et comme jaillir quelques-uns des principes de la vraie théologie. » C'est pour cela aussi que tant de docteurs respectés du christianisme se sont nourris de la doctrine de Platon et l'ont cité à chaque instant dans leurs ouvrages : saint Basile, les deux saints Grégoire, saint Cyrille, saint Augustin et tant d'autres [1].

Bessarion va donc démontrer que, si l'on cherche dans les philosophes païens quelque preuve qui corrobore la vérité de notre religion, on en trouvera plus dans Platon que dans Aristote. Voilà exactement la thèse de Bessarion : et en la réduisant à ces termes il est parfaitement dans le vrai. Il n'est presque aucune page de Platon qui ne soit animée d'un souffle religieux et qui

1. Liv. II, ch. 1.

ne nous soulève comme de terre. Platon a su traduire dans un merveilleux langage les plus nobles aspirations de l'âme humaine; c'est vraiment le philosophe de l'au delà. Si l'on veut avoir l'âme échauffée, si l'on veut ranimer en soi le sentiment divin, il faut lire Platon. Aristote, comme le fait très-bien observer Bessarion, n'avance rien qu'il ne prouve : c'est le philosophe de la déduction, de la démonstration. En théodicée, en métaphysique, il est des choses que l'on ne démontre pas : on les sent, on les voit, grâce à une sorte de lueur intérieure et de pressentiment caché. Platon s'est élevé jusqu'à Dieu par le sentiment et par l'intuition de la raison. Bessarion cite à l'appui de sa thèse un très-grand nombre de passages des dialogues, surtout du *Phédon* et du *Parménide*. Platon appelle toujours Dieu le premier principe de toutes choses, l'ouvrier et le créateur de l'univers, le souverain bien, le roi et le fondateur de tout ce qui existe : « On peut consulter ses livres grecs, que l'on pourra lire si l'on veut et que nous nous efforçons de traduire comme nous pouvons. Les idées de Platon concordent donc avec celles des chrétiens; les paroles mêmes sont souvent identiques [1]. »

Ici se présente un long passage où Bessarion excuse Platon de n'avoir pas connu la sainte Trinité, mais où il cherche à prouver qu'il en avait une sorte de conscience obscure et que dans ses écrits rien ne contredit formellement le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. C'est une critique en vérité bien puérile et bien fausse; on n'est plus si exigeant de nos jours : on ne fait pas un crime à Platon de n'avoir pas connu le mystère de la sainte Trinité quatre siècles avant qu'il ait été révélé au monde. Plotin et ses continuateurs ont cherché à accommoder le platonisme avec la religion chrétienne. Leur but était de fondre le christianisme dans un paganisme nouveau épuré par la philosophie. Il ne faut donc point chercher dans Platon ce qu'on ne peut y trouver. Bessarion l'a bien compris, et cependant il n'a pu s'empêcher de payer tribut aux erreurs et aux préjugés de son temps [2]. Il était si difficile après les excès de Pléthon, de réconcilier Platon avec l'orthodoxie chrétienne, qu'on s'explique toutes les atténuations et les timidités de Bessarion.

1. Liv. II, ch. 4. — 2. *Id.*, ch. 5. Hacke, p. 103 et 104. Marcile Ficin disait avec beaucoup de raison de Plotin : « Mysterium trinitatis non tam assecutus videtur, quam perscrutatus et pro viribus imitatus. » (*In comm. ad Plot. Enn.* V, liv. IX, p. 556.)

Sur la création, Platon affirme que le monde a été tiré de Dieu du néant par sa seule volonté, qui est le bien. Il admet une cause éternelle et toute-puissante de ce qui existe : il lui attribue l'intelligence et la bonté. Aristote reconnaît le hasard (τύχη) et la nature (φύσις). Son Dieu est un être abstrait et métaphysique qu'il atteint par le raisonnement, non un Dieu vivant comme celui de Platon, et auquel il s'élève par le sentiment et par la foi [1].

Sur l'âme, Bessarion blâme Platon d'avoir cru qu'elle existe avant le corps; mais il trouve dans le *Phèdre* et dans le *Phédon* des preuves formelles de son immortalité. Aristote au contraire s'est prononcé avec quelque obscurité. Il démontre seulement que l'âme humaine est incorruptible, non pas qu'elle est immortelle. C'est une preuve négative seulement. « J'aime mieux cependant penser, ajoute Bessarion, qu'Aristote a eu ce sentiment, que de suivre ceux qui lui attribuent un sentiment contraire et qui affirment qu'à son avis l'âme est mortelle. Et cependant ceux-là sont des personnages fort instruits, tant païens que docteurs de notre religion [2]. » Bessarion est toujours impartial : il respecte Aristote, il répugne à soutenir Platon par les mêmes armes que l'adversaire.

Sur la Providence, la doctrine de Platon est de même tout à fait correcte : Platon priait et faisait des sacrifices. Il croyait que Dieu régit et gouverne tout, et Bessarion cite de nombreux passages pour établir cette partie de la doctrine académicienne. Aristote ne s'est jamais expliqué sur ce sujet.

Sur la fatalité, Platon a souvent cité la doctrine chaldéenne que les raisons de toutes nos actions sont dans le mouvement des astres. Mais c'est encore un mythe. Il croit que l'âme humaine n'est nullement soumise à la fatalité. Aristote au contraire parle souvent du destin sans le définir [3]. Bessarion termine son second livre par cette simple conclusion : « Ainsi il est bien clair pour tous que l'adversaire a perdu sa peine et, comme on dit, son huile à combattre les doctrines de Platon, et que Platon n'est pas seulement très-instruit et doué d'un génie vraiment divin, mais encore qu'il est aussi près qu'un païen pouvait l'être de la vérité du dogme catholique [4]. » Posée en ces termes, cette conclusion est absolument inattaquable.

1. Liv. II, ch. 6 et 7. — 2. *Id.*, ch. 8. — 3. *Id.*, ch. 10. — 4. *Id.*, ch. 13.

Le troisième livre de l'ouvrage présente fort peu d'intérêt. « Après cela, dit Bessarion, je réunirai en un seul volume, pour y répondre convenablement, tous les arguments que l'adversaire apporte contre Platon, en faisant semblant de les tirer d'Aristote lui-même. Ces arguments sont cependant de l'ordre de ceux auxquels Aristote croit bon et recommande de ne pas répondre, car il y a en eux si peu de force, qu'ils mériteraient plutôt d'être dédaignés, que d'être repris et combattus. Mais, dans ces livres, mon but principal n'est pas de montrer que cet homme s'est trompé, ce qui n'est pas fort difficile à prouver. Je veux apporter quelque chose de plus grave et de plus digne de la philosophie aux hommes qui, de nos jours, s'appliquent à l'étude de la sagesse. Bien que leur esprit soit déjà très-aiguisé, j'espère par là le rendre encore plus aiguisé pour le jugement. » Et en effet il reprend un à un tous les syllogismes de Georges de Trébizonde; il les réduit à une apparence de raisonnement, « chose beaucoup plus difficile que de les détruire, car ce censeur de Platon raisonne de telle sorte que l'on ne comprend pas ce qu'il dit, mais qu'il faut absolument deviner ce qu'il veut dire [1]. » Bessarion brille par la science du syllogisme : il sait les former, les combiner et les grouper. Il va se donner ce plaisir, encore fort goûté au milieu du XV[e] siècle, et qui témoignait qu'on avait su acquérir la science encore la plus recherchée.

C'est donc un livre tout de dialectique et de scolastique. On n'y trouve pas agitées d'autres questions que celles de l'existence de Dieu, de la création, de la Providence, de l'âme. Averroès, saint Thomas et Albert le Grand sont cités, comme Synésius et saint Augustin, comme l'Arétin et Argyropoulos, comme Virgile et Macrobe. Ce sont toujours les mêmes arguments sans cesse ressassés. Il y a une certaine fatigue à suivre l'auteur dans tous les dédales de ce labyrinthe. Mais, comme dans la réfutation des chapitres syllogistiques de Marc d'Ephèse, Bessarion reprend tout et est résolu à ne rien laisser subsister de l'adversaire. Il se donne trop de peine en vérité, et ce troisième livre n'a plus aucun intérêt pour nous. Bessarion a déjà exposé les grandes idées de Platon. Peu nous importent de nos jours les arguties et les syllogismes du calomniateur.

Le quatrième livre est relatif à la morale de Platon et à sa

1. Liv. III, ch. 1.

vie privée. Georges de Trébizonde avait dirigé les plus grossières injures contre le grand philosophe : il l'accusait de tous les vices connus et de tous ceux qu'on n'ose dire; il se déshonorait par la nature même des reproches qu'il osait lui adresser. Bessarion déclare qu'il relèvera toutes ces attaques : « Nous avons l'intention, en défendant Platon, non pas seulement de développer toutes ses belles actions, mais d'y revenir souvent. Qu'y a-t-il de plus honorable que la défense de la vérité ? Cette défense, nous l'entreprenons avec le plus grand plaisir pour Platon. Il ne faut pas, à l'égard d'un homme qui a si bien mérité du genre humain, paraître ingrat [1]. » Bessarion indique alors, surtout d'après la *République* et d'après les *Lois*, toutes les idées de Platon sur l'amour, sur la communauté des femmes, sur le mariage, sur les banquets sacrés, sur l'éducation, sur l'égalité des fortunes et beaucoup d'autres théories plus ou moins contestables que Bessarion ne cherche pas à faire accepter ou à recommander, mais qu'il explique ou qu'il interprète à peu près comme on le fait aujourd'hui.

Il termine sa longue réfutation en frappant le grand coup : il met le calomniateur en contradiction avec lui-même; il lui rappelle ses anciens jugements sur Platon et les éloges qu'il lui a prodigués : « Sur l'ordre du pape Nicolas V, si instruit et de mœurs si pures, Georges de Trébizonde a traduit les *Lois* de Platon : il a adressé au pontife, comme c'est l'usage, une préface. Je demande au lecteur de lui faire voir avec quel zèle il célèbre ses connaissances, sa science, son savoir en toutes choses, la pureté de ses mœurs, l'intégrité de sa vie, son invention presque divine des lois, sa sagesse extraordinaire. Je veux le montrer en citant ses termes mêmes, quoiqu'ils soient souvent ineptes. » Et, avec l'art consommé de l'avocat qui sait ménager ses preuves et qui frappe en dernier ses grands coups, il cite avec complaisance un éloge hyperbolique de Platon, où Georges de Trébizonde va jusqu'à dire, d'après les maîtres les plus illustres de la théologie, « que si la philosophie d'Aristote convenait à notre vie corrompue, celle de Platon conviendrait à l'homme innocent que le péché n'aurait pas fait tomber [2]. » C'est en effet le dernier mot : Bessarion n'a plus rien à ajouter, puisqu'il a pu démontrer non pas seulement l'excellence de la

1. Liv. IV, ch. 1. — 2. *Id.*, ch. 17.

doctrine de Platon, mais aussi l'impudence et la mauvaise foi de son calomniateur.

Ce grand ouvrage, commencé en 1465, presque aussitôt après l'attaque de Georges de Trébizonde, ne fut connu tout d'abord que des familiers de Bessarion et de son Académie. Il le remania sans doute et le compléta jusqu'en 1469. C'est à ce moment qu'il a été imprimé et publié au lendemain même des persécutions contre Pomponius Lætus et Platina. Bessarion eut le courage d'afficher hautement ses opinions et, malgré l'avis opposé du pape, de se porter garant de l'orthodoxie de Platon, de chercher à le relever de l'espèce de proscription dont il semblait frappé. Ainsi, dans sa retraite de Tusculum, il n'avait fait qu'aiguiser son épée de combat : grâce à lui, Platon allait enfin avoir ses admirateurs au grand jour, on ne se cacherait plus pour le lire; on ne se défendrait plus de le trop admirer.

L'œuvre de Bessarion eut un immense retentissement; tous les lettrés se disputèrent la primeur de son livre et le dévorèrent avec avidité. On en a le témoignage dans les lettres de remerciement et de félicitations qui lui arrivèrent de toutes parts [1]. Omnibuono de Léonigo, Philelpho, Antoine le Panormitaire, Jean Argyropoulos, Naldi de Florence, prodiguent à l'envi les éloges les plus hyperboliques et accablent le malheureux Georges de Trébizonde qui n'en peut mais. Campani écrit une lettre pleine d'enthousiasme. « A mon avis, dit-il en se résumant, toute la doctrine de Platon et d'Aristote est contenue dans ces cinq livres; non pas qu'on retrouve les chapitres mêmes de ces œuvres si importantes; mais ce sont ces œuvres elles-mêmes qui revivent et apparaissent. » Niccolo Perotti se distingue entre tous par la justesse de sa louange, bien qu'elle soit empreinte d'un peu d'exagération. Si Perotti avait à donner un titre à l'ouvrage, il l'appellerait volontiers : « le Trésor de la philosophie. » Il finit en invitant Bessarion à traduire les *Lois* de Platon avec l'aide de Théodore Gaza, afin que la mauvaise traduction de Georges de Trébizonde ne circule plus en Italie.

Mais, parmi cette litanie de lettres d'éloges, il en est une qui

1. La plupart de ces lettres ont été imprimées dans Bonaventura Malvasia (Basilica di SS. XII Apostoli, p. 210 et suiv.); celle de Naldi de Florence se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc (class. VI, cod. CCX, n° 51); celle de Campani est dans ses œuvres (lib. V, ep. 30).

mérite une place à part : c'est celle de Marsile Ficin [1]. Bessarion lui avait adressé des premiers le livre, avec une charmante lettre d'envoi où il lui demandait de le communiquer aux Médicis [2]. La réponse de Ficin ne se fit pas attendre : « Des hiboux et des chouettes, offusqués de tant d'éclat, méprisaient, comme quelques-uns jadis, le trésor sacré de notre Platon, et même, chose horrible, s'étaient mis à le calomnier. Mais Bessarion a fait pénétrer de nouveau la lumière dans l'Académie. Il a guéri les yeux affaiblis ou aveugles. Cet or n'est plus seulement pur et éclatant : il est devenu maniable, et les yeux en soutiennent l'éclat. Platon avait prédit au roi Denis qu'après de longs siècles il viendrait un temps où, de même que le feu purifie l'or, les mystères de la théologie seraient éclaircis par une discussion approfondie. Ils sont venus ces siècles, Bessarion ; l'âme de Platon peut se réjouir ; et nous tous, sa famille, nous devons nous féliciter au plus haut point. » Marsile Ficin avait raison : la gloire de Platon allait de nouveau resplendir. Si Pléthon l'avait indiqué aux Italiens, c'est Bessarion qui venait de le faire connaître et aimer ; c'est lui surtout qui l'avait réconcilié avec l'orthodoxie et qui avait prouvé qu'un chrétien peut y trouver aussi de hautes pensées et des dogmes sublimes. Bessarion a donc plus fait encore pour Platon que Ficin lui-même. C'est seulement à la suite de la publication de l'*In calumniatorem* que Ficin a commencé sa belle traduction de Platon. Et si Florence lui a élevé des autels, si une Académie enthousiaste y a brûlé l'encens, le jour anniversaire de sa naissance, dans la belle villa de Careggi, sous les auspices d'un Laurent de Médicis, d'un Pic de La Mirandole, d'un Ange Politien, c'est à Bessarion autant qu'à Marsile Ficin que Platon en est redevable :

Deus nobis hæc otia fecit.

Depuis ce moment, en effet, les controverses cessèrent : la paix sembla conclue entre l'Académie et le Lycée ; les Italiens rivalisèrent de zèle avec les Grecs pour l'étude et la méditation de Platon ; les traductions, les commentaires abondèrent de toutes parts, et si Padoue conserva pour Aristote un respect justement mérité, Florence eut ses chaires et ses écoles platoniciennes. Sans

1. Voy. Bonav. Malvasia, p. 225, et Hacke, p. 3.
2. Hacke (p. 112) a publié cette lettre.

doute, de nos jours, l'œuvre de Bessarion a vieilli : nous la trouvons trop alourdie de formules scolastiques, de syllogismes et d'abstractions métaphysiques. La critique a fait des progrès : on connaît mieux la vie de Platon ; on est arrivé à pouvoir fixer avec une certaine approximation l'authenticité relative de l'œuvre immense qu'on lui attribue. Il faut reconnaître, malgré tout, que l'ouvrage de Bessarion eut une influence immense. Un prélat, presque un docteur de l'Eglise, attachait l'autorité de son nom à la défense d'un philosophe que l'Eglise avait jusque-là réputé pour païen. « Dans son opinion, Platon est très-près de la vérité quand il nous décrit la nature du ciel, celle des astres et les diverses figures du corps. Il regarde sa théologie et sa morale comme parfaitement orthodoxes, et il les présente comme la plus grande preuve que l'on puisse donner de la vérité de la religion et le meilleur moyen de ramener les incrédules. Pour lui, oser attaquer Platon, c'est se révolter contre l'autorité des Pères de l'Eglise, qui le citent à chaque instant. Car les doctrines de Platon sur la création, sur le gouvernement du monde, sur la liberté et la fatalité, sur l'âme humaine, ont été consacrées par le christianisme. On conçoit que de telles opinions, malgré la réserve avec laquelle elles furent exprimées, aient pu non-seulement achever la ruine déjà commencée de la scolastique, mais préparer de loin l'indépendance de la philosophie moderne, en élevant la raison humaine au niveau de la révélation [1]. » Plus d'une fois encore, malheureusement, les platoniciens seront suspectés par l'Eglise ; Jordano Bruno, Ramus et Campanella paieront de la torture ou de la vie leur attachement excessif à Platon. Mais désormais, et surtout grâce à Bessarion, Platon est accepté dans le monde moderne.

Rappelons encore un autre mérite de Bessarion : il avait inventé une nouvelle critique. A la critique du combat, il avait opposé la critique de la conciliation : il avait cherché dans les deux grands philosophes non ce qui les divise, mais ce qui les réunit. Si Platon, le génie grec par excellence, le philosophe des hypothèses hardies, des mythes ingénieux et poétiques, devait plaire à la génération de la Renaissance convertie à l'hellénisme, Aristote devait bientôt recouvrer toute son influence un moment affaiblie. Il avait séduit le moyen âge par ses vues plus bornées

1 *Dictionnaire philosophique* de M. Franck, art. BESSARION.

que celles de Platon et par ses procédés rigoureux de démonstration. Il est cher aux modernes à cause de son esprit scientifique, de ses sûres méthodes et de sa langue analytique. Bessarion l'a pressenti par une sorte d'instinct de génie. Il a su élever Platon sans rabaisser Aristote. Il l'a dit lui-même : « Colo et veneror Aristotelem, amo Platonem : Je cultive et je vénère Aristote, j'aime Platon. » Telle est la formule éternellement vraie que Bessarion applique aux deux philosophes et qui marque en termes excellents la nature du sentiment que l'on éprouve pour chacun d'eux.

CHAPITRE IV

LA BIBLIOTHÈQUE DE BESSARION

A tant de titres de gloire que nous avons énumérés, Bessarion joint celui d'avoir fondé l'une des bibliothèques les plus justement renommées de toute l'Europe, la bibliothèque de Saint-Marc. Beaucoup de savants ont coutume d'en rapporter l'honneur à Pétrarque. Mais son legs, accepté par le Grand Conseil le 3 septembre 1362, fut dispersé dans la suite. En 1634, Thomasini, chargé de faire une enquête sur les livres de Pétrarque, en trouva seulement soixante-dix : et encore n'y en avait-il que bien peu de ceux-là dont les caractères datassent d'avant le xv[e] siècle. D'ailleurs Pétrarque n'avait pas tout donné à Venise. Il lui avait légué un certain nombre d'ouvrages qu'il croyait avoir, mais dont il avait fait cadeau à certains de ses amis et qui sont aujourd'hui épars dans un grand nombre de bibliothèques avec les notes mêmes de sa main. Il n'est donc resté à Venise presque rien de ce legs. Dès l'époque de Bessarion, nul ne savait où étaient ces livres. Le don de Pétrarque a seulement servi d'exemple [1].

Pétrarque avait rendu un autre service : il s'était adonné à la recherche des manuscrits anciens. Il avait communiqué son enthousiasme à tous ses contemporains : Boccace et Salutato s'étaient associés à sa croisade. Toutes les bibliothèques des mo-

1. Voir Valentinelli, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci Venetiarum*. Codices man. latini, t. I, p. 2 à 10. Le savant auteur de ce catalogue y a travaillé pendant 25 ans, et il ne laisse échapper aucune occasion de rendre à Bessarion l'honneur qui lui revient.

nastères furent fouillées. La découverte d'un livre faisait autant de bruit que la conquête d'un royaume. Grâce à ces savants, l'antiquité reparut, les classiques latins et grecs furent lus dans leur langue et admirés dans toutes leurs œuvres importantes. C'était la renaissance qui commençait.

Au XV[e] siècle, ce mouvement de recherche ne fit que s'étendre. La passion des livres devint plus générale, leur prix beaucoup plus élevé, à cause du désir qu'on avait de les posséder. Aussi, après avoir épuisé l'Italie, les savants passèrent la mer. Ils allèrent en Grèce pour chercher à s'approprier quelques-unes de ces richesses déjà menacées par les Turcs. Guarino rapporta de Constantinople deux caisses pleines d'ouvrages. Il en perdit une dans un naufrage : les cheveux lui en blanchirent en une nuit. L'Aurispa, dans une lettre à Ambroise le Camaldule de 1423, énumère les précieux manuscrits qu'il a découverts ou achetés, et dans sa liste figurent beaucoup des plus célèbres écrivains grecs. Philelpho en a récolté beaucoup. Mais il a eu le malheur d'en prêter quelques-uns, et, malgré ses nombreuses réclamations, il ne les revoyait plus. D'illustres patriciens de Venise, un Francesco Barbaro, un Lionardo Justiniani étaient sourds à toutes ses sommations. C'était la mode alors de voler des livres. Tous les moyens étaient bons pour les avoir : c'était non pas une honte, mais une gloire [1].

Bientôt les amateurs ne furent plus abandonnés à eux-mêmes. Il y eut des racoleurs officiels pourvus de sommes d'argent et chargés, au nom d'un chef d'État, de faire ample moisson à l'étranger. Dès 1414, le Pogge fut envoyé par la cour de Rome à Constance, où se tenait le concile. Il visita le monastère de Saint-Gall : les livres y étaient pleins de poussière et d'immondices dans un grenier humide. Il en sauva beaucoup d'une prompte destruction. Nicolas V mit une ardeur extrême à s'en procurer : Biondo Fiavio et Vespasiano de Florence étaient ses agents attitrés et ses pourvoyeurs intelligents de manuscrits. Alphonse le Magnanime de Naples employait au même usage l'intelligente activité du Panormitain. Cosme de Médicis traitait lui-même toutes les questions de manuscrits qui s'élevaient quelquefois à la hauteur de questions diplomatiques. Un marchand de Florence, Niccolo Niccoli, imitant de loin l'illustre patron de sa

1. Tiraboschi, t. VI, part. I, ch. 4, § 1 à 3.

cité, se forma une bibliothèque avec ce qu'il acheta et ce qu'il copia lui-même. Il l'ouvrit libéralement; il communiqua sa flamme à des jeunes gens de grande espérance comme Léonardo Bruni, si célèbre sous le nom de l'Arétin, et Carlo Marsuppini. Par son testament, il destina ses 800 volumes à former la première bibliothèque publique, grande et généreuse idée, qui eut dès lors de nombreux imitateurs. D'illustres patriciens de Venise, comme Francesco Barbaro, ne croyaient pas déroger en se faisant lettrés et chercheurs de manuscrits. L'un des plus célèbres Pères latins du concile de Florence, Ambroise le Camaldule, était le correspondant et le lien de tous ces lettrés et les excitait de son zèle pour cette chasse d'un nouveau genre [1].

Les voyages des Italiens en Grèce et surtout l'émigration des Grecs depuis le concile de Florence jusqu'à la prise de Constantinople furent de nouveaux stimulants. La littérature grecque était révélée à l'Occident latin dans toute sa splendeur, et les Italiens craignaient de perdre de si précieuses richesses. On voulut les mettre en sûreté pour les empêcher de périr. Les copistes se multiplièrent, et les plus illustres personnages se vantaient de copier eux-mêmes ce qu'ils estimaient au plus haut prix. De grandes bibliothèques s'ouvrirent un peu partout : Cosme de Médicis dépensa 36,000 ducats [2] pour celle du couvent de San Marco. Il adopta pour les ranger l'ordre indiqué par Thomas de Sarzane. Il fit acheter à Sienne des livres pour 400 florins d'or, à Lucques pour 250 ducats; et, à côté de la salle des livres grecs, il y avait déjà celle des livres hébreux, chaldaïques, arabes et indiens. Thomas de Sarzane, devenu le pape Nicolas V, fonda la célèbre bibliothèque Vaticane : le grammairien Jean Tortelli et le savant Gianozzo Manetti copièrent et classèrent tous les livres qui affluaient de Grèce, de France, d'Allemagne et même d'Angleterre. Le pape y consacra 40,000 écus d'or [3]; mais cette bibliothèque n'était encore qu'à l'usage exclusif de la cour de Rome. Les Este de Ferrare, les Montefeltri d'Urbin, tous les petits souverains et tyranneaux de

1. Tiraboschi, *id.*, *ibid.*, § 4-12.
2. Le ducat d'or valait en ce moment en poids environ 12 francs. Cela fait 432,000 francs de notre monnaie, qui vaudraient plus du triple aujourd'hui.
3. 480,000 francs en poids de notre monnaie.

l'Italie du centre commençaient aussi leur bibliothèque : avoir sa collection particulière, se distinguer par son amour des lettres et ses générosités pour les savants, c'est à ce moment faire acte de prince et rehausser encore ses titres de noblesse [1].

Bessarion, issu d'une humble origine, a fait par ses seules ressources ce que se permettaient seulement les plus grands princes italiens. Non content d'être le Mécène des Grecs, il eut sa collection de manuscrits. A côté du budget du charitable cardinal, du Grec hospitalier, du protecteur des lettrés, il y avait le budget du bibliophile; et, se souvenant à ses derniers moments de sa condition première, il ne voulut pas qu'un trésor amassé au prix de tant d'efforts fût réservé à un petit nombre de lettrés choisis; il en ouvrit libéralement l'accès au public, et il le légua à Venise, où il devait être en sûreté et plus facilement approché que partout ailleurs.

Dès son jeune âge, Bessarion réunit des livres de toutes parts. Il en copiait lui-même de sa main, et, le peu d'argent qu'il pouvait mettre de côté avec ses minces ressources, il l'employait à en acheter [2]. Moine, il avait accès dans tous les couvents du Péloponèse, de la Grèce et de Constantinople. Son séjour préféré était la bibliothèque. C'est là qu'il se rendait tout d'abord. C'est là qu'il aimait à demeurer de longues heures, cherchant dans la poussière et dans les greniers, heureux d'une trouvaille intéressante, au milieu des missels et des vies de saints. Il connaissait mieux que personne tous ces dépôts si soigneusement cachés : plus tard, il put s'y pourvoir, y envoyer ses copistes, en tirer des ouvrages qui semblaient perdus, et contribuer plus que personne aux progrès de la Renaissance.

Au concile de Florence, Bessarion excita le zèle des Italiens pour les études nouvelles; il encouragea les Grecs à se fixer en Italie; il y revint bientôt lui-même, et la haute dignité à laquelle il fut promu fit de lui l'intermédiaire naturel entre les Italiens et les Orientaux. Il encouragea les lettrés de la Grèce à venir chercher en Italie honneur et profit : il les présenta au pape, il les fit investir de bénéfices, il leur donna lui-même des pensions, il en fit les familiers de son Académie. Naturellement,

1. Tiraboschi, *id., ibid*, § 12-20.
2. Cf. lettre de Bessarion au sénat de Venise et au doge Christophe Mauro (Migne, t. CLXI, col. 700).

ils reconnaissaient comme ils pouvaient de pareils services. Tout ce qu'ils apportaient de livres précieux, ils le donnaient en dépôt ou en cadeau à Bessarion. Admis dans sa maison, ils payaient la délicate hospitalité qu'ils y recevaient en copiant des manuscrits, en multipliant les traductions. Bessarion avait la primeur de leurs écrits : et même beaucoup d'entre eux lui étaient dédiés.

Mais, après la « chute de la Grèce et la déplorable captivité de Byzance », il mit encore plus d'ardeur à rechercher les livres grecs. Il craignait en effet de voir se perdre tant d'ouvrages précieux , tant de monuments incomparables de la littérature ancienne, que les Turcs dans leur vandalisme se plaisaient à brûler et à détruire [1]. Il avait de riches domaines et de gros revenus : il put satisfaire son goût, devenu une passion patriotique. Les chercheurs de livres eurent alors de véritables occasions. Des Turcs vendaient pour quelques pièces de monnaie des livres dont ils ne soupçonnaient pas le prix. D'illustres Grecs en offraient pour se racheter de la captivité : Bessarion en acquit ainsi beaucoup. Mais la plupart lui coûtèrent beaucoup plus. Il acheta beaucoup de manuscrits au monastère basilien de Saint-Nicolas de Casoli. Les moines basiliens n'avaient plus rien à refuser à Bessarion, devenu leur patron. Il en acheta à Nuremberg, en 1460, pendant sa légation d'Allemagne, et tous les livres qu'il rapporta de cette fructueuse tournée furent notés de sa main avec le prix qu'ils avaient coûté. Il avait en garde le riche dépôt de Grotta Ferrata, où Ambroise le Camaldule s'affligeait en 1432 d'avoir vu des livres gâtés ou déchirés [2]. Il l'augmenta et y fit copier tout ce qui en valait la peine. Son titre de patriarche de Constantinople lui donna la suprématie sur tous les couvents que les Turcs n'avaient pas envahis. Il put ainsi récolter de toute main et réunir en sa possession tout ce que l'on connaissait alors de plus précieux en chaque pays. Il rassembla ainsi une très-importante collection que Platina estime avoir coûté plus de 30,000 écus d'or [3]. Elle n'avait pour rivales

1. Voy. la même lettre (*id.*, col. 701). — 2. Ep. VIII, 42.

3. Il est très-difficile d'évaluer quelle somme vaudraient aujourd'hui ces 30,000 écus d'or. En poids, l'indication est facile. Nous avons pesé à la Bibliothèque nationale toutes les monnaies d'or de Rome, de Florence et de Venise de 1430 à 1475 ; qu'elles portent le nom de scudo, de florin, de ducat ou de sequin, elles ont toutes sensiblement le même poids 3 gr. 5, en évaluant à 3 fr. 44 le prix du gramme d'or. Ces monnaies valent donc

que la Vaticane et la bibliothèque de Cosme de Médicis au couvent de San Marco. M. Valentinelli, le juge le plus compétent en ces matières, dit qu'elle n'avait pas de prix et que c'était la plus riche de toute l'Italie [1].

C'est qu'en effet Bessarion n'était pas un simple collectionneur, c'était un bibliophile. Un Alphonse le Magnanime ou même un Cosme de Médicis pouvaient se laisser abuser. Dans leur ardeur intempérante, ils achetaient de toute main, sans compter, sans choisir, comme des Mécènes parvenus qui veulent éblouir la foule par la quantité de leurs richesses. Bessarion préférait la qualité : c'était un Mécène, mais lettré lui-même et fort connaisseur. Il aimait les livres, mais il en savait le prix et ne les achetait, ni ne les faisait copier en aveugle. Il recherchait surtout les exemplaires jusque-là uniques ou rarissimes et ceux qu'il était difficile de découvrir et qui excitaient la curiosité des lettrés par leur nouveauté [2]. M. Valentinelli en fait un éloge convaincu : « Il faut savoir que, dans tous les genres de sciences, les manuscrits de Bessarion sont les meilleurs, soit pour leur ancienneté, soit pour les ouvrages encore inédits qu'ils contiennent, soit pour la pureté de la lecture, soit pour l'abondance

chacune à peu près 12 fr. de nos jours. Elles sont d'ailleurs prises sans cesse l'une pour l'autre dans les auteurs du temps, et comme des termes équivalents. Voilà pour la valeur intrinsèque. La valeur relative échappe à toute appréciation rigoureuse. D'après M. Leber, *Essai sur l'appréciation de la fortune privée des Français au moyen âge*, elle s'établit en raison composée du degré d'abondance des métaux précieux, de la marchandise et des consommateurs. Le savant M. Chabouillet, qui a bien voulu nous aider dans nos recherches sur toutes ces monnaies, pense qu'il faut multiplier par 4 ou même par 5 la valeur intrinsèque d'une somme d'alors, pour avoir la valeur relative de nos jours. Les 30,000 écus d'or dépensés par Bessarion vaudraient en poids 360,000 francs, et en triplant seulement, puisque les livres étaient alors très-rares et très-recherchés, ce qui augmentait leur valeur, on atteindrait une somme de plus d'un million de notre monnaie. Ceux qui ont eu le bonheur de feuilleter les magnifiques manuscrits de Bessarion à Saint-Marc ne seront pas étonnés qu'il ait dépensé une somme aussi considérable. Souvenons-nous, du reste, que Bessarion a mis plus de trente ans à réunir sa splendide collection; qu'il a reçu des dons nombreux, qu'il avait de gros revenus résultant du casuel de plusieurs évêchés et abbayes, et que, après tout, son train de maison était des plus simples pour un cardinal de cette époque.

1. Valentinelli, p. 13.

2. « Conati autem sumus, quantum in nobis fuit, non tam multos quam optimos libros colligere et singulorum operum singula volumina; sicque cuncta fere sapientium græcorum opera, præsertim quæ rara erant et inventu difficilia, coegimus. » (Migne, t. CLXI, col. 701.)

des ornements [1]. » Et il cite avec admiration une version des Septante du IX[e] siècle, un évangile du V[e], un psautier avec commentaires anciens et miniatures exquises de la fin du X[e], un admirable Ptolémée avec cartes, un Coluthus et un Quintus de Smyrne que Bessarion découvrit lui-même au monastère de Saint-Nicolas de Casoli en Calabre, et tant d'autres raretés, qu'il remplit neuf pages de son catalogue rien qu'à les citer et sans en épuiser la liste.

Depuis sa retraite sous le pontificat de Paul II, l'accroissement de sa bibliothèque était devenu l'un de ses plus ardents soucis et sa grande affaire de chaque jour. Il avait chez lui une sorte d'office organisé pour la copie et au dehors une correspondance étendue qu'entretenaient ses secrétaires, pour l'achat et la reproduction des manuscrits. Parmi ses copistes, on voit figurer en première ligne Jean Rhosos, prêtre de Crète, et quelques autres Crétois, comme Georges Zangaropoulos. Le patriarche de Constantinople avait de grands domaines en Crète ; des mains pieuses y avaient déposé lors des invasions nombre de volumes tirés d'Alexandrie, d'Antioche, de Pergame et d'Apamée : c'était une mine très-riche à exploiter. Bessarion y envoya l'un de ses jeunes familiers, Michel Apostolius, dans une sorte d'exil honorable, après qu'il se fut compromis dans la querelle des partisans de Platon et d'Aristote. Michel Apostolius ne cessa de mériter, de loin comme de près, la faveur du cardinal, et il lui envoya de beaux manuscrits copiés. A côté de ces noms figurent les noms de moines instruits comme Jean Plusiadème et Cosme, de copistes comme Démétrius Syropoulos. Jean Argyropoulos en adressa lui-même au cardinal, bien qu'il fût déjà un des maîtres de l'Italie, et Bessarion, malgré ses occupations multiples, trouva le temps d'en copier plusieurs de sa main. Voilà pour les manuscrits grecs. Pour les latins, l'horizon était plus étendu : tous les clercs de l'Europe connaissaient le latin. Aussi les copistes de Bessarion sont-ils de toutes les nations. On trouve mentionnés : Mathieu Castagnoli, notaire de Bologne ; Pierre de La Tour, clerc de Brandebourg ; Théodoric Wolf, de Lübeck ; Jean Gherich, de Diest. Bessarion choisit lui-même le parchemin de la meilleure qualité : il recommande l'emploi de caractères selon la règle, et un peintre en miniature y ajoute,

1. Valentinelli, p. 23.

selon l'usage, de belles vignettes et les insignes du cardinal [1]. On s'explique dès lors le prix des volumes. Les quatre livres des *Sentences* de saint Thomas coûtent 33 ducats, la *Somme* du même 18 florins. Un manuscrit contenant Columelle, Caton et Varron richement enluminé par le Vénitien Jacopo Machari, l'un des artistes employés par Bessarion, a coûté 45 ducats [2], et ainsi des autres. On comprend que pour sa belle bibliothèque Bessarion ait dépassé la somme de 30,000 écus d'or dont parle Platina, somme digne d'un souverain ; Nicolas V n'avait pas dépensé autant. L'opulent Cosme de Médicis n'avait guère dépassé ce chiffre [3].

On a remarqué que, parmi les collectionneurs, les plus acharnés sont les célibataires. Bessarion, après avoir fait tant de bien autour de lui durant toute sa vie, n'avait pas de famille à pourvoir; mais il pouvait encore se rendre utile après la mort en léguant intacte sa magnifique bibliothèque. Pour un bibliophile, sa bibliothèque est un trésor : il le couve avec un soin jaloux, il l'augmente, il l'enrichit et il veut lui ménager après sa mort une retraite assurée où ses progrès puissent continuer encore. Il était donc naturel qu'il cherchât une puissante cité italienne pour lui confier le soin de veiller sur ce dépôt chéri auquel il aurait le regret de s'arracher [4]. Il hésita longtemps entre les trois villes les plus policées de l'Italie : Florence, Rome et Venise. Il connaissait peu Florence : il n'y était pas retourné depuis le concile. D'ailleurs c'était un centre scientifique rival de Rome et déjà pourvu, grâce aux libéralités de Cosme de Médicis. Rome avait aussi sa bibliothèque Vaticane. Venise semblait devoir être préférée. Venise était une seconde Byzance : sans cesse en rapport avec l'Orient, les Vénitiens n'y avaient

1. L'art de la miniature était poussé très-loin à ce moment. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter la bibliothèque du couvent de San Marco de Florence. Au siècle suivant, les miniatures n'étaient pas moins recherchées. Qu'on se rappelle le fameux portrait de Léon X par Raphaël au palais Pitti. Le pontife a une bible sous les yeux, ouverte à une magnifique miniature qu'il se prépare à regarder, la loupe à la main. On peut citer encore, comme preuve à l'appui, le célèbre bréviaire de Grimani conservé à Venise.

2. 540 francs en poids de notre monnaie.

3. Zanetti, *Bibliothecæ divi Marci catalogus* (*passim*), et Valentinelli, p. 12 et suiv.

4. «... Ut libri quos tanto studio et labore coegeram me vivo, ita collocarentur, ut etiam defuncto dissipari alienarique non possent. » (Migne, t. CLXI, col. 701.)

pas encore perdu toutes leurs colonies. A Venise, la langue grecque était plus connue que partout ailleurs ; l'architecture était toute byzantine : un Grec pouvait presque s'y croire comme dans sa patrie. C'est à Venise qu'abordaient tous les Grecs exilés, Venise l'antichambre de l'Italie, et comme une dernière épave de l'empire byzantin maintenant effondré [1].

Des liens nombreux l'attachaient à Venise. C'était la première terre qu'il avait touchée lors de son voyage en Occident, début de sa haute fortune. Il y était retourné comme légat. Il y avait reçu un magnifique accueil sur le *Bucentaure*, escorté du doge et de la Seigneurie, en cortége plus imposant que s'il s'était agi de recevoir le pauvre empereur d'Allemagne. Il avait été nommé patricien d'acclamation, inscrit d'office au livre d'Or. Les patriciens de Venise étaient ses plus intimes amis, comme ce Mauroceno, alors ambassadeur de la république auprès de la cour de Rome. Si son séjour était à Rome, son cœur était à Venise : c'est là qu'il aurait voulu vivre s'il avait été libre de choisir sa retraite. Il y voyait d'ailleurs un gouvernement aristocratique, une république puissante et lettrée, qui montrait le plus louable zèle pour le développement des études nouvelles et qui cherchait dans ses gymnases et ses écoles à verser à grands flots la lumière. Enfin il se trouvait déjà presque engagé : il avait donné ses manuscrits grecs, tout en s'en réservant l'usage sa vie durant, au monastère bénédictin de Saint-Georges Majeur, pour remercier les moines de l'hospitalité somptueuse qu'il avait reçue d'eux au moment de sa légation. Mais, dans un monastère, sa bibliothèque était séparée du monde : elle était réservée à l'usage de quelques-uns ; les savants n'en pourraient pas profiter librement. Il pensait que la république même de Venise serait un endroit beaucoup mieux approprié pour ceux des Grecs chassés de leur patrie qui voudraient s'adonner au culte des lettres [2].

Il révoqua donc sa donation première avec l'assentiment du pape Paul II, qui rendit pour l'y autoriser un bref spécial [3], et il se décida de son vivant à se séparer de ses livres chéris. Il craignait que si, au lieu d'une donation immédiate, il se contentait d'un

1. Migne, t. CLXI, col. 702. — 2. *Id.*, *ibid.*, et Bandini, ch. 70. Valentinelli, p. 14.
3. Ce bref existe en manuscrit à Venise, aux archives des Frari. *Memoriale*, t. XVI, f° 5, et à Saint-Marc, LXIV, 14, f° 4-9.

testament, le pape Paul II ne respectât peut-être pas ses dernières volontés. A ce moment, les souverains pontifes mettaient souvent la main sur les biens des cardinaux. Paul II pouvait être tenté de confisquer ce splendide amas de richesses pour en orner un de ses palais, ou même de les vendre et de les disperser, et ainsi sa belle collection périrait avec lui. Il écrivit donc sa remarquable lettre à Christophe Mauro. Après avoir rappelé comment il avait formé sa bibliothèque et longuement motivé le choix qu'il faisait de Venise pour la léguer, il terminait en faisant une donation complète de tous ses livres des deux langues à l'Église de Saint-Marc. Cette donation était faite à perpétuité ; et il destinait sa bibliothèque à l'usage des Vénitiens et de tous ceux qui voudraient se livrer à l'étude des belles-lettres [1] (31 mai 1468). Bessarion avait envoyé avec sa lettre le catalogue de ses livres et le bref du pape. Sitôt la donation connue, et avant même la réception de la lettre de Bessarion, dès le 23 mars 1468, le sénat de Venise s'empressa de délibérer sur les remerciements dus au cardinal et sur l'endroit où il convenait d'établir cette bibliothèque. Il fut arrêté que pour placer dignement ces 900 volumes, du prix de 15,000 ducats, réunis par un noble de Venise, on choisirait une salle dans les combles de Saint-Marc, et la bibliothèque de Bessarion s'appellerait désormais bibliothèque de Saint-Marc. C'est donc bien lui qui en est le fondateur. Le 2 mai, les réformateurs de l'Université de Padoue qui étaient chargés à Venise du soin de l'instruction publique décrétèrent que les livres de Bessarion seraient déposés dans la nouvelle salle du palais ducal [2].

Enfin le 10 août 1468, quand Mauroceno eut transmis à Venise l'acte authentique de la donation, le Sénat répondit à Bessarion par une lettre de remerciements conçue dans les termes les plus flatteurs. Après des éloges sur la lettre si remarquable adressée par le cardinal au doge Christophe Mauro, le Sénat témoigne toute sa gratitude pour un si beau présent, honorable à la fois pour la cité qui le reçoit et pour Bessarion qui le fait. Le style est assez lourd et maladroit. C'est une lettre d'homme d'affaires et non d'un lettré. L'auteur compare Bessarion à Lycurgue recueillant les chants d'Homère, et le plaisir de Venise à celui de Rome lorsqu'elle reçut d'Orient la Magna Mater ou

1. Migne, t. CLXI, col. 702. — 2. Valentinelli, p. 14 et 15.

Esculape : tout cela est bien maniéré et bien prétentieux. Enfin, après beaucoup d'éloges bien mérités, la lettre finit ainsi : « Nous placerons ces livres dans la partie la mieux située de notre palais. On pourra l'appeler à juste titre la bibliothèque de Saint-Marc. Elle sera parmi les merveilles de notre cité ; elle rappellera au grand profit du public la gloire immortelle de votre très-révérée Seigneurie. Déjà, par un décret de notre Sénat et dans les termes les plus honorables, une place définitive lui a été assignée [1]. »

Malgré ces assurances, Bessarion ne voulait pas se dessaisir de son trésor avant que la place fût absolument prête. Le Sénat ordonna de prendre 100 ducats sur les revenus des salines qui étaient destinés à payer toutes les dépenses des Vénitiens en matière d'art, de science et d'instruction. Ces 100 ducats devaient servir à mettre la salle en état. C'était un commencement d'exécution. Bessarion se décida donc avec bien de la peine à se séparer de ses livres, les compagnons aimés de ses grands travaux, qu'il avait réunis au prix de tant de recherches et de labeur. Au commencement de l'année 1469, les livres du cardinal furent transportés à Venise dans plus de 48 ballots. Quinze mulets en avaient leur charge, escortés de leurs conducteurs et sous la surveillance de l'intendant même de Bessarion. Le Sénat lui fit donner à titre de gratification et d'indemnité 400 ducats d'or [2].

Mais un collectionneur ne renonce jamais à la passion de toute sa vie. Lorsqu'il s'est défait de sa collection, il la recommence aussitôt. C'est ce qui arriva à Bessarion : il sentait comme un vide autour de lui. Il avait ses copistes, qu'il ne pouvait priver de ses libéralités habituelles. Il continuait à recevoir des dédicaces nombreuses [3]. Enfin l'imprimerie venait de s'établir dans la Campagne de Rome, à Subiaco d'abord, puis à Rome celle de Sweinheim et Pannartz (1465-1467). Celle d'Ulric Hahn vint lui faire concurrence, ou plutôt satisfaire aux besoins nouveaux. La première avait pour correcteur Jean-André de Bussi, que Bessarion contribua à faire nommer évêque ; la seconde, Cam-

1. Valentinelli publie toute cette lettre, p. 19-21.
2. 30 août 1468 (Valent., p. 22).
3. Nous trouvons par exemple dans Bandini (*Catal. man. bibl. Flor.*, t. II, p. 78) la dédicace à Bessarion de l'ouvrage intitulé *de Remediis afflictæ ecclesiæ*, faite par Rodrigue Sanzio, évêque de Calagurrita.

pani lui-même, qui était, parmi les familiers de Grotta Ferrata et des Saints-Apôtres, comme l'enfant gâté du cardinal [1]. Naturellement, Bessarion reçut tout ce qui sortit alors de ces presses [2]. Cette nouvelle bibliothèque, réunie par Bessarion pendant les trois dernières années de sa vie (1469-1472), prit donc aussi à sa mort le chemin de Venise et alla grossir le legs fait à Saint-Marc.

Jamais libéralité plus considérable ne lui fut faite depuis, et son fondateur est resté encore son bienfaiteur le plus généreux. Quand l'Europe savante apprit ce don, elle voulut savoir de quelles richesses il se composait. De toutes parts, des savants affluèrent à Venise : ils cherchèrent à pénétrer dans ce précieux dépôt, à dresser la liste de ce qu'il contenait. Mais l'inventaire officiel des livres, dressé en présence de Bessarion par son notaire Rosati, était soigneusement gardé aux archives, et longtemps un catalogue manqua.

D'ailleurs la nouvelle salle, ou salle du Scrutin, assignée pour recevoir les livres de Bessarion, était très-exposée aux vols. Dès l'année 1473, les provéditeurs au sel durent donner chaque mois 500 écus d'or pour la construction d'une nouvelle bibliothèque de Saint-Marc [3]. En 1475, elle était terminée et pouvait contenir 1200 volumes. Mais, en 1485, les livres furent transportés par ordre du sénat dans une salle où la quarantie criminelle dut tenir ses séances, tandis que la quarantie civile siégerait à l'étage au-dessus. Une cloison séparerait le tribunal de la bibliothèque; et des armoires et vitrines bien fermées seraient construites pour y placer les livres en cherchant à leur faire tenir le moins de place possible. C'est ce dernier article qui fut le plus fidèlement observé. Les volumes de Bessarion n'étaient pas au large, ni faciles à atteindre, ni dans un ordre commode pour le public. Heureusement, Bessarion avait un fidèle dépositaire de son trésor, qu'il ne pouvait plus veiller lui-même. C'était Marc-

1. Tiraboschi, t. VI, part. I, ch. 4, § 29 et 30.

2. Valentinelli cite parmi les livres imprimés les plus curieux faisant partie de la collection de Bessarion : les *Lettres* de saint Jérôme (Rome, 1468); les *Nuits attiques* d'Aulu Gelle (1469); un Apulée de l'évêque d'Aléria avec dédicace et éloge de Bessarion; une *Rhétorique* de Guill. Fichet (Paris, 1471); tous ceux-là sur parchemin. — Sur papier : le *de Officiis* de Cicéron; la *Pharsale* de Lucain; le *In calumniatorem Platonis* de Bessarion, trois éditions de 1469.

3. 23 juillet 1473. Valentinelli, p. 33.

Antoine Sabellico, le premier des historiographes officiels de la république de Venise. Désigné pour ce poste important au choix du Sénat par Bessarion lui-même, il était devenu tout naturellement le premier bibliothécaire de Saint-Marc. Il réclama avec vivacité que la république érigeât une bibliothèque plus décente. Le Sénat se récusa lui-même, mais chargea de ce soin les procurateurs de Saint-Marc qui administraient des biens considérables, et en faveur desquels avait été fait le legs de Bessarion. Ceux-ci ne s'exécutèrent pas. En 1515, un décret du Sénat ordonna la construction d'une bibliothèque, mais seulement pour 800 volumes : plus de 400 avaient été perdus, les uns prêtés et jamais rendus[1], les autres détruits par les immondices et l'humidité, malgré les réclamations de Sabellico. Un règlement accompagnait le décret du Sénat : les procurateurs de Saint-Marc devaient consacrer par an 80 ducats sur les revenus de Saint-Marc, pour faire l'inspection de la bibliothèque et mettre à la tête du service un employé ou un directeur. On devait aviser plus tard pour le reste (1515). Mais l'exécution de ce décret n'eut pas lieu immédiatement.

C'est en 1536 seulement que le célèbre Sansovino commença, sur le côté occidental de la piazetta, cette magnifique bibliothèque où sont encore aujourd'hui les précieux manuscrits du cardinal, et que Palladio proclame l'édifice le plus riche et le plus orné qui ait été construit depuis les anciens. Palma, le Tintoret, le Véronèse et les peintres les plus illustres du XVIe siècle, travaillèrent aux fresques qui sont parmi les plus célèbres du palais ducal. L'édifice fut achevé en 1553, ainsi que l'atteste une inscription qui se trouve encore maintenant à la porte extérieure de l'escalier qui mène à la bibliothèque de Saint-Marc[2]. Dès 1544, les réformateurs de l'Université de Padoue firent rédiger un catalogue officiel et placèrent des registres pour recevoir les titres des ouvrages prêtés, avec les noms des emprunteurs

1. La Seigneurie ordonne que les livres prêtés soient restitués par les emprunteurs ou leurs héritiers, sous peine d'une amende de 500 ducats dont 200 pour le dénonciateur, dont le nom sera tenu secret (8 mai 1490). (Valentinelli, p. 36.)

2. BESSARIONIS CARD · EX · LEG · SENATVS · — IVSSV · PROCVRATOR DIVI · MARCI · CVRA · — PHILIPPI TRONO · — ANTONII CAPELLO · — ANDREÆ LEONO · — VICTOR · GRIMANO · — IOANN · A LEGE · — IOANN A LEGE EQ · — BIBLIOTHECA · INSTRVCTA ET ERECTA · — M · ANTONIO TREVISANO · PRINCIPE · AB · VRBE · CONDITA · MCXXXIII ·

et les gages qu'ils déposaient; c'étaient tantôt des sommes d'argent, tantôt de la vaisselle précieuse, des bijoux, des objets d'art. En 1574, le transport eut lieu, les manuscrits furent placés sur des rayons et fixés à de petites chaînes de fer pour empêcher qu'on ne pût les emporter. On les voit encore de nos jours à cette place. Les chaînes seules ont été supprimées [1].

Cette bibliothèque a rendu d'immenses services. Tous les savants de l'Europe, à la fin du xv[e] et au début du xvi[e] siècle, ont brigué l'honneur de la connaître et d'en reproduire les précieux manuscrits. Laurent de Médicis, le cardinal Ximenès, François I[er], Wolsey, y ont fait prendre de nombreuses copies. Tous les Vénitiens illustres l'ont fréquentée : Jean Lascaris, Marc Musurus, Erasme, Thomas Campeggi, Pierre Bembo en étaient les hôtes habituels et assidus. Mais un homme eut entre tous la gloire de continuer Bessarion et de profiter de la rare collection léguée à Saint-Marc : ce fut Alde Manuce. En 1490, il hésitait pour savoir dans quelle ville établir l'imprimerie qu'il avait le dessein bien arrêté de fonder. Les princes de Carpi, ses protecteurs, auprès desquels il résidait, l'invitaient à venir avec tout son matériel dans leur château, à Novi. Mais Venise sembla le lieu le plus favorable, non pas seulement à cause de ses rapports littéraires avec la Grèce, et de la liberté de pensée dont on y jouissait, mais surtout à cause de la bibliothèque de Bessarion. Alde Manuce avait fait le serment d'Annibal, de se consacrer à l'utilité publique. Il savait qu'à Rome les premiers imprimeurs avaient déjà reproduit la plupart des chefs-d'œuvre de la langue latine; il voulait donner au monde moderne ceux de la littérature grecque Où les trouver, sinon dans la bibliothèque de ce Grec éclairé, qui allait rendre après sa mort ce dernier service à sa patrie, de continuer à répandre sa littérature dans toute l'Europe moderne? C'est donc à Venise qu'il vint s'établir, près de l'église Saint-Augustin. On vit alors sortir des presses d'Alde l'ancien, dans leur primitive beauté, et se multiplier, grâce à l'imprimerie, tant d'écrits littéraires et scientifiques qui seraient restés sans cela inaccessibles au grand public. Aristote et Théocrite, Hésiode et Aristophane, Hérodote et Thucydide, Sophocle et Xénophon, Euripide et Lucien, tant d'autres belles éditions *princeps* virent le jour et sortirent de ce

1. Valentinelli, p. 32-51.

travail incessant où l'illustre Alde Manuce se faisait aider par les plus savants hommes de l'Italie[1] !

D'ailleurs le bon exemple est contagieux : la grande pensée de Bessarion a porté ses fruits. Après lui, des legs nombreux vinrent enrichir encore cette inestimable collection de Saint-Marc. Les patriciens lettrés de Venise firent de grands sacrifices pour la rendre tout à fait digne de leur grande république. Venise devint un asile des lettres, comme Florence, Rome et Paris. Il fallut peu à peu ouvrir de nouvelles salles à cause des accroissements du dépôt primitif. La bibliothèque de Saint-Marc fut une des plus considérables et des plus fréquentées, et elle raconte encore aujourd'hui à toute l'Europe savante la gloire du grand cardinal qui l'a fondée. Son souvenir y est marqué par l'inscription que nous avons relevée, et par le portrait de Cordella placé au-dessus de la porte d'entrée de la salle de lecture, bien modeste hommage à la mémoire d'un grand homme. Il semble de son humble cadre encourager au travail tous les savants qui profitent encore aujourd'hui de ses bienfaits.

1. Ambr.-Firmin Didot, *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise*, p. 45 et suiv.

LIVRE VI

DERNIÈRES ANNÉES DE BESSARION

CHAPITRE PREMIER

NOUVEAUX EFFORTS DE BESSARION POUR LA CROISADE (1468-1471)

Sous le pontificat de Paul II, rien de grand ne fut tenté. A l'intérieur, il persécutait les lettrés et se montrait hostile ou tout au moins défiant en face du mouvement de la Renaissance. A l'extérieur, il négligea toutes les affaires importantes de la chrétienté. « Il était beau et très-vain de sa beauté ; le soin de sa personne paraissait une de ses préoccupations les plus vives. Il aimait à se farder le visage, à se couvrir de pierres précieuses. On sait qu'il dépensa des sommes énormes pour faire de sa tiare le plus splendide des écrins. Diamants, perles, rubis, émeraudes, gemmes merveilleuses, éblouissantes, avaient été achetés pour lui dans tous les pays de la terre ; et, quand il officiait dans les grandes cérémonies, on voyait qu'il était heureux de montrer à la foule émerveillée le plus beau des pontifes. Au moment de son exaltation, il avait voulu prendre le nom de Formose. Ce ne fut pas sans peine que les graves cardinaux l'empêchèrent d'afficher ainsi sa vanité et que le fastueux Formose consentit à s'appeler Paul II. L'évêque de Bénévent, d'après un vieil usage qui rappelait une triple souveraineté attachée jadis à ce siége, portait une triple couronne sur sa mitre. Paul II en fut jaloux et confisqua la mitre pour lui. Il voulait d'ailleurs que les cardinaux fussent richement costumés et scru-

puleusement fidèles à l'étiquette. Les princes de l'Église de cette époque ayant coutume d'aller par les rues de la ville à cheval ou sur des mules, il leur donna de magnifiques housses de pourpre pour l'ornement de leurs montures. Ce fut lui enfin, et ce souvenir protégea longtemps sa mémoire auprès du peuple de Rome, ce fut lui qui déploya pour la première fois dans les grandes rues du Corso les somptueuses folies du carnaval [1]. »

Ce portrait, tracé de main de maître, explique la longue abstention de la cour de Rome dans les affaires de l'Europe. Paul II était arrivé au pouvoir au lendemain de la scène imposante d'Ancône; il n'avait rien fait pour exciter le zèle de la chrétienté, pour continuer l'œuvre de Pie II. La mort de Cosme de Médicis avait renouvelé les querelles en Italie. Pierre, son fils, n'avait pu se maintenir à la tête de Florence qu'avec le secours des Sforza. Mais il était combattu par les Vénitiens, alliés de Paul II. C'étaient deux confédérations qui se partageaient l'Italie du Nord et qui rendaient impossible toute guerre extérieure. Les Vénitiens seuls auraient été très-satisfaits de continuer la guerre contre les Turcs, ils y poussaient le pontife, leur allié, et leur voix trouvait de l'écho dans le Sacré-Collége. Bessarion revenait de chez eux, et il était intéressé à continuer la grande entreprise dont il avait été le plus énergique promoteur. Il eut même une lueur d'espoir. En 1467, une trêve générale fut conclue en Italie : le pape, le roi de Naples, les Vénitiens et le duc de Milan promirent chacun 20,000 écus d'or; Florence, 15,000; Sienne, Lucques et le duc Borso de Modène complétaient les 100,000 écus jugés nécessaires [2]. Le pape Paul II rendit même une bulle de déclaration de guerre [3]. Mais c'était un condottiere, le fameux Barthélemy Colleoni, qui était nommé le chef de la croisade ! Un condottiere remplaçant Godefroy de Bouillon! Voilà un signe des temps ! L'argent ne crée pas l'enthousiasme et ne peut tenir lieu de la foi. Le pape en fit recueillir le plus qu'il put. Dans toute l'Italie, des prêtres chargés de prêcher la croisade levaient les décimes sur le clergé, les vingtièmes sur les juifs, les trentièmes des laïques. Mais cet argent ne servit qu'à enrichir le trésor pontifical. Ainsi les rois d'Angleterre agitaient

1. M. Saint-René Taillandier, *Tchèques et Madgyars*, p. 159-160.
2. Papiensis, *Comment.*, liv. IV, p. 391. — 3. *Bullarium*, février 1467.

des projets de guerre contre la France, afin de se faire voter de gros subsides par leur Parlement.

Paul II ne voulait cependant point passer pour un pape fainéant. Une occasion se présenta pour lui de montrer qu'il ne tolérerait en Europe aucun schisme, aucune Église nationale. C'était à propos des affaires de Bohême. Les députés de Georges Podiébrad avaient, malgré ses instructions formelles, juré devant Pie II l'abolition des *compactata*, et la nation ne voulait pas ratifier cette promesse, ni abandonner des priviléges plusieurs fois confirmés. Poussé par l'inflexible Carvajal, qui avait si longtemps dirigé toute cette affaire, Paul II prononça la terrible sentence contre Georges Podiébrad, « soi-disant roi de Bohême. » Et avant que la citation à comparaître eût pu lui parvenir, un nouveau décret dégagea de tout devoir envers le roi de Bohême tous ses parents, alliés et sujets et frappa d'anathème quiconque lui porterait secours. Georges Podiébrad offrit en vain de partir pour la croisade à condition que son fils régnerait à sa place et que les Calixtins continueraient de communier sous les deux espèces. Le pape fut inflexible : le 23 décembre 1466, il condamna définitivement le roi de Bohême, et le jeudi saint, trois mois plus tard, avant de donner selon la coutume la bénédiction solennelle « urbi et orbi », Paul II, du balcon de la basilique de Saint-Pierre, renouvela encore une fois l'anathème. Il ne trouva d'abord pour exécuter la sentence que des bandits conduits par des moines fanatiques; mais bientôt le gendre même de Podiébrad, Mathias Corvin, se fit, par ambition, l'exécuteur de la terrible sentence du pape : ce fut une guerre féroce et implacable entre Tchèques et Madgyars [1].

C'est dans ces circonstances que l'empereur Frédéric III eut l'idée de faire un second voyage à Rome (1468). Il donnait pour prétexte un vœu qu'il voulait aller accomplir aux Saints-Apôtres, l'église même de Bessarion. A son premier voyage, il avait gagné une femme; au second, il espérait recueillir une couronne, la couronne même de Bohême. Ce fut une grande cérémonie, où Paul II trouva une occasion de déployer ce faste qu'il aimait tant. En pleine paix, l'empereur d'Allemagne venait de lui-même rendre hommage au souverain pontife. Il venait étaler aux yeux des Italiens sa pauvreté, son ambition mendiante. Il

1. M. Saint-René Taillandier, *Tchèques et Madgyars*, p. 164-195.

venait fléchir devant l'orgueilleux pontife la majesté impériale. C'est la dernière fois qu'un empereur se jeta aux pieds d'un pape. Les contemporains, frappés de cette anomalie, ont gardé le souvenir de cette cérémonie et en ont conservé les moindres détails [1].

Le 1er décembre 1468, Paul II fit partir un de ses secrétaires pour aller à la rencontre de l'empereur : il l'atteignit à Pisauro. La seconde salutation fut faite par quatre évêques assistés de deux juges de la Rota et de deux avocats du consistoire. Au sixième mille de Rome, deux cardinaux, Guillaume d'Estouteville et François Piccolomini, attendirent l'empereur. Tous les fonctionnaires de la cour pontificale, le procamérier, le préfet de la ville, les magistrats municipaux, les juges de la Rota, les clercs de la chambre, les secrétaires, les avocats, le questeur du trésor, les barons romains et toute la maison militaire du pape s'échelonnèrent entre le ponte Molle et les murs de Rome pour former escorte au César germanique. A la porte même et hors de l'enceinte, le collége des cardinaux se présenta devant lui. Bessarion, leur doyen, était en tête : il lui souhaita la bienvenue en quelques paroles flatteuses, rappelant leurs anciennes relations, le lien tout spirituel qui l'unissait au fils de l'empereur, et touchant, sans beaucoup d'espoir, quelques mots de la croisade. L'empereur se découvrit devant lui, lui baisa la main en signe de respect, et traita avec beaucoup de déférence tous les autres membres du Sacré-Collége. Enfin la procession s'avança à la lueur des torches à travers les rues de Rome jusqu'au Vatican et à Saint-Pierre. Jusque-là, tout avait été combiné en vue d'honorer l'empereur. Pour lui, Rome avait illuminé et pavoisé ses rues. Mais dans l'église les humiliations allaient commencer. Le pape n'avait si bien fêté son hôte que pour mieux faire éclater à tous les yeux combien il était peu de chose en présence du vicaire du Christ.

Frédéric dut traverser l'église de Saint-Pierre entre deux haies formées par tous les ordres religieux. Le pape était dans le chœur, la mitre en tête, entouré de tout son clergé. Il avait commencé matines sans attendre l'empereur. De son siége, il lui fit baiser le pied, la main et le visage, puis le releva, se leva lui-même et le baisa aux deux joues. Lorsqu'il le fit asseoir, il se

1. M. Saint-René Taillandier, op. cit., p. 206. Papiensis, *Comment.*, liv. VII, p. 438 et seq., et Agostino Patrizzi, *Rituum ecclesiasticorum liber.*

trouva que le trône de Frédéric III était beaucoup plus bas que celui du pontife, qui avait les pieds au niveau de la tête de l'empereur. Frédéric s'affubla, non sans maugréer, d'un costume de diacre : il chanta l'office. Mais lorsque le maître de cérémonie lui ordonna de baiser de nouveau les pieds du pape, « il s'écria en allemand, de façon à être entendu par tous ceux qui l'entouraient, qu'il n'en ferait rien, pensant qu'il devait soustraire la majesté impériale à cet hommage du vulgaire [1]. » Le pape était cependant satisfait de cette longue déconvenue d'une majesté souveraine. Il ne lui tint pas rigueur de cette bouderie. Il voulut bien lui rendre le glaive et la couronne et lui permettre d'échanger ses sombres vêtements de diacre pour un costume plus conforme à sa dignité.

Alors commencèrent les entretiens secrets. Paul II ne voulut naturellement rien promettre à propos de la couronne de Bohême. Il répondit évasivement à toutes les tentatives de l'empereur pour qu'il prît un engagement. Bessarion obtint que l'on s'occupât de la croisade ; mais Paul II était trop riche et Frédéric III trop pauvre pour la vouloir. Frédéric III proposait d'ouvrir une diète à Constance. Le pape demanda et obtint de l'empereur que les délégués des princes et des villes se réuniraient à Rome le 1er novembre 1469 pour s'entendre sur les moyens de sauvegarder la foi chrétienne. Jusque-là, pour aider les Vénitiens qui avaient seuls tout le fardeau de la guerre, le pape continuerait de lever les dîmes, les vingtièmes et les trentièmes. Ainsi le pape allait continuer à s'enrichir, et l'empereur n'obtiendrait rien en récompense de tant d'humilité ; rien, qu'une révolte à comprimer, excitée sous main en Autriche par le légat du pape, qui commençait à trouver un peu lourd l'entretien du César germanique et de sa suite besoigneuse et affamée. Voilà le résultat de dix-sept jours de conférences entre un pape qui voulait tout avoir et un empereur qui n'avait rien à donner.

Cependant les promoteurs de la croisade disparaissaient un à un. Après Jean Capistran, Pie II ; après Pie II, Jean Carvajal. Celui-ci était un des plus anciens cardinaux, une des gloires du Sacré Collége, un des vieux et intimes compagnons de Bessarion. Après son héroïque légation de six ans au fond de la Hongrie, d'où il était revenu perclus de maladies et tremblant de

1. Papiensis, *Comm.*, VII, p. 440 (25 décembre 1468).

fièvre, il avait accepté malgré son âge et ses infirmités le titre de général des troupes réunies par Pie II à Ancône. Sous Paul II, seul des cardinaux avec Bessarion, il avait refusé obstinément de renoncer aux fameuses constitutions que le pontife voulait abroger. « Je ne me souviens pas, avait-il dit au pape, de m'être jamais repenti d'avoir bien fait. Dieu me fera la grâce de ne pas commencer à mon âge. » Il n'était sorti de sa retraite que pour engager Paul II à condamner définitivement Georges Podiébrad. Comme les cardinaux trouvaient ridicule d'attaquer à coups de paroles un ennemi qui répondrait par les armes: « Pourquoi, dit-il, mesurer tout à la mesure des choses humaines ? Ne laisserons-nous aucune part à Dieu dans des affaires si graves ? Puisque ni l'empereur, ni le Hongrois, ni le Polonais ne nous viennent en aide, le Ciel même, croyez-moi, combattra pour nous et renversera l'impie : faisons notre devoir, Dieu fera le sien [1]. » Cet homme d'une trempe si ferme, ce preux des anciens âges, égaré dans ce siècle de calcul et d'égoïsme, seul capable de marcher droit devant lui à travers tous les obstacles, seul croyant capable de commander une croisade, enlevait à Bessarion une espérance de plus. Son nom signifiait honneur et courage; sa voix valait une armée. Bessarion le pleura pour lui et pour sa patrie. Il présida à la cérémonie de ses funérailles, et il lui fit graver dans l'église San Marco de Rome une épitaphe glorieuse et vraie [2]. Carvajal était de bien peu l'aîné de Bessarion : ils s'étaient consacrés tous deux à la même œuvre de la croisade, et Bessarion devait mourir bientôt, luttant seul et enlevé au même âge que son ami.

Carvajal mort, Paul II sur le trône pontifical, Bessarion ne pouvait plus rien. La croisade était impossible. Les Turcs pouvaient se donner libre carrière. Ils n'avaient plus en face d'eux que les Vénitiens. Il est vrai que Nicolas Canale venait de s'emparer par surprise d'Œnos. Mais ce n'était qu'un coup de main heureux et non une victoire décisive. Mahomet II prenait l'offen-

1. Papiensis, *Comment.*, liv. VI, p. 421, cité par M. Saint-René Taillandier.

2. C'est à la mort de Carvajal (6 décembre 1469) que le cardinal de Pavie cesse ses *Commentaires*. Voy. dans Aubéry, t. II, l'hist. de Carvajal. Aubéry donne l'inscription rédigée par Bessarion :

IOANNI. CARVAGIALI. GENERE. IBERO. PONT. PORTVENSI. S. R. E. CARD. PATRUM. SPLENDORI. VIRTVTVM. DECORI DE RELIGIONE. ATQVE. OMNI. RE. BENE. MERITO. QVI. VIXIT. ANNIS. LXX. BESSARIO. CARD. NICÆNVS. COLLEGÆ. PIENTISSIMO.

sive en Bosnie. Il mettait en mer une flotte formidable ; il était résolu à en finir avec celles des villes de l'Archipel qui résistaient encore, et il commençait par Négrepont. En présence d'un tel déploiement de forces, l'amiral vénitien Nicolas Canale n'osa pas défendre la ville. La forteresse seule résista. Paul Erizzo, qui en commandait la garnison, avait juré de ne pas se rendre ; mais les vivres manquèrent, il fallut capituler. Mahomet II se livra alors à l'un des caprices les plus sanguinaires qui eût jamais hanté la tête d'un despote oriental. Il avait promis à Paul Erizzo de ne pas lui faire couper la tête : il s'amusa à le faire scier en deux ; et afin de jeter l'épouvante dans toutes les cités qui seraient tentées de résister, il fit massacrer toute la population mâle au-dessus de douze ans.

A cette nouvelle, un frémissement d'horreur passa dans toute la chrétienté. Les Turcs n'allaient-ils pas courir à de nouvelles victoires ? Ne les verrait-on pas chevaucher dans le Frioul et la Hongrie, menacer Trieste ou Venise, débarquer d'Epire à Brindisi ? Rome était-elle si éloignée de Durazzo et le farouche sultan n'avait-il pas juré solennellement de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre ? Bessarion, toujours à l'affût des nouvelles d'Orient, espéra que ce rude coup allait réveiller enfin la chrétienté de sa torpeur. Presque en même temps que la pénible nouvelle, il reçut d'un certain Bessarion, abbé du couvent de San Severino, à Naples, l'assurance que le roi Ferdinand, très-inquiet, était sur le point de s'armer. Le cardinal essaya une dernière fois d'exciter les chrétiens à la croisade. Ce fut l'objet de sa lettre à Bessarion, moine et abbé, et de ses trois discours aux princes d'Italie [1].

1. Voici l'ensemble des lettres et discours écrits et publiés à cette occasion (voy. Migne, t. CLXI, col. 647 et suiv.) :

1° Lettre d'envoi aux princes italiens : il annonce les motifs qui l'ont déterminé à écrire et les différents écrits qu'il envoie (col. 647).

2° Lettre à Bessarion, moine et abbé (col. 647-651).

3° Discours aux princes italiens sur les périls qui les menacent (col. 651-659).

4° Deuxième discours sur la nécessité de cesser les discordes et de déclarer la guerre aux Turcs (col. 659-669).

5° Traduction d'une Olynthienne de Démosthène, précédée et suivie d'exhortations appropriées à la situation (col. 669-676).

6° Une lettre à Guillaume Fichet pour lui adresser ces discours et lui demander de les répandre (col 641-642).

7° Lettre de Guillaume Fichet aux princes de Savoie (col. 641-646).

8° Lettre de Guill. Fichet au roi d'Angleterre. Cette lettre ne se trouve pas dans Migne, mais dans l'édition italienne de Florence (1543).

La lettre à l'abbé Bessarion n'est qu'un exposé général de la situation. Malgré la douleur qu'il ressent de la destruction de Négrepont, Bessarion espère que le roi de Naples et les Italiens vont enfin s'armer. Leurs discordes ont permis aux Turcs de faire toutes leurs conquêtes : « Constantinople était en danger, aucune puissance de l'Italie ne vint à son secours. Chacun pensait que jamais le péril n'arriverait jusqu'à lui. Depuis, on a vu combien de maux étaient la conséquence de cette chute, combien de fortunes, de richesses et d'empires chrétiens étaient tombés entre les mains des Turcs. » Et il continue en énumérant longuement tous leurs succès, toutes leurs conquêtes. Tout cela parce qu'on n'a pas voulu venir à temps aux secours de Byzance avec 50,000 écus d'or ! Que nous font toutes ces provinces, dit-on ? Mais ne voit-on pas que l'ennemi devient toujours plus fort, que le chrétien s'affaiblit de jour en jour ? Devons-nous être satisfaits comme Ulysse dans la fable de Polyphème d'être mangés les derniers ? « La cité de Chalcis a été assiégée, prise de force, ruinée, mise à feu et à sang. La flotte turque, déjà formidable, court à travers tout l'Hellespont. L'armée navale des Vénitiens s'est enfuie, a cédé la place et se cache. Les Turcs, rendus féroces par la victoire, se jettent en furieux sur toutes les îles ; ils enlèvent comme butin toute la population, sans distinction de condition, d'âge ni de sexe ; ils pillent et saccagent le pays. Que nous importe ! C'est affaire aux Vénitiens. C'est bien fait pour eux. Il faudrait leur souhaiter des maux encore plus grands : nous n'en serions que plus tranquilles et plus en sûreté ; notre sécurité s'accroît de toute la puissance qu'ils perdent. Vienne quelqu'un qui déplore tous ces malheurs, il est un Vénitien, il favorise les Vénitiens : il ne faut pas l'écouter, il faut rejeter ses avis. O stupide ignorance des hommes ! ô folie ! ô haine implacable ! ô sottes et ridicules inimitiés !... Viens, Bessarion, fuyons ensemble. Tu es voisin du péril, et moi je n'en suis pas loin. Dans peu de temps, l'armée des Turcs débarquera à Brindisi ; dans peu, elle sera à Naples, à Rome... Retirons-nous devant cet ouragan, de peur qu'il ne nous entraîne à notre tour : les Turcs sont irrités contre moi, bien que je ne leur aie fait aucun mal. Je l'ai voulu, mais je ne l'ai pas pu [1] ».

Ici, Bessarion atteint à la vraie et haute éloquence. Son senti-

1. Col. 648-649.

ment est énergique et vrai. Les phrases heureuses viennent d'elles-mêmes pour peindre ce lâche égoïsme, cette fatale inertie des Italiens, pour rappeler tous les avertissements qu'il a prodigués dès l'époque de sa légation de Bologne, toutes ses démarches, ses paroles et ses actes de chaque jour. Comme la Cassandre antique, il a tout prédit et n'a jamais été écouté. Il veut encore appeler une dernière fois à la résistance les peuples d'Italie. Si ceux-ci refusent, les Français, les Anglais s'armeront-ils davantage ? Mais il connaît les Italiens, ils ne feront rien jusqu'à ce que le danger soit sur leurs têtes. Ne reste-t-il donc qu'à fuir au milieu d'un désert ?

Après cette introduction générale, Bessarion ne s'adresse plus à un ami déjà convaincu de la nécessité de la croisade : il entre pleinement dans son sujet. Son premier discours aux princes roule sur les dangers qui menacent l'Italie. Quand Pie II avait parlé à Mantoue, il était remonté jusqu'aux origines mythologiques des Turcs : il avait fait un discours soigneusement léché de pure rhétorique et destiné seulement au régal des délicats. Bessarion parle en orateur politique et en homme d'Etat : il rappelle les humbles origines des Turcs ; la petite tribu des Ottomans n'était qu'un bien faible reste de l'antique et puissante nation des Seldjoucides dispersés. Ils vivaient ignorés au fond de la Cilicie. Il y a cent trente ans seulement qu'ils ont pénétré en Europe, et le sultan actuel n'est que le sixième en date. Et depuis ce temps combien de conquêtes, combien de villes emportées, de provinces saccagées, d'empires chrétiens renversés à terre ! Ainsi d'un humble et modeste commencement, en l'espace de cent trente ans, leurs forces se sont tellement accrues qu'ils ont occupé déjà une bonne partie de l'Europe. Le profond Danube, les âpres sommets de la Bosnie ne peuvent plus arrêter leur élan. Ils passent le fleuve; ils triomphent de toutes les difficultés naturelles ; ils se jettent dans la Hongrie ; de là, ils vont gagner l'Allemagne, l'Istrie, le Frioul, ravageant, souillant tout, mettant à feu et à sang toutes ces florissantes contrées. C'est surtout dans les dix-sept dernières années que les succès du sultan ont été rapides et foudroyants. Que ne fera-t-il pas après de si grandes choses ? « Grande, certes, et sans comparaison est sa puissance, insatiable sa cupidité, infinie sa passion de dominer. Il a la science de la guerre ; il est à la fleur de l'âge, il sait supporter toutes les fatigues. Sa volonté, sa puissance, sa

science, il la dirige contre nous. Peut-on douter qu'il ne nous couve nuit et jour de l'esprit et du regard [1] ? »

Bessarion, qui connaît admirablement l'histoire d'Orient et qui a épié chaque pas des Turcs, comme le guetteur, afin de jeter le cri d'alarme à la chrétienté endormie, Bessarion rappelle tous les progrès de Mahomet et expose tous les petits faits qui dénotent son ardent désir de s'emparer de l'Italie : ses succès dans le golfe d'Ambracie, à Apollonie, au cœur du Frioul. C'est un nouveau Démosthène, indiquant jour par jour la marche en avant de cet autre Philippe. C'est l'Italie qu'il désire, l'Italie qu'il espère, l'Italie et Rome dont il vocifère les noms. Qui l'empêchera d'y entrer? Les Italiens seront-ils comme les chiens de la fable qui étaient de toutes les tailles, de toutes les races, et qui n'ont pu faire fuir les loups à cause de leur désaccord? Voici venir les Turcs sur mer : ils y ont une flotte, ils ont des marins et des amiraux; les Vénitiens, ces rois de la mer, sont maintenant forcés de compter avec eux. Mais les Turcs n'ont pas pour cela renvoyé leurs troupes. Ils ont une armée permanente : les janissaires coûtent aussi cher en temps de paix qu'en temps de guerre et s'exercent continuellement. Mahomet II ne peut les laisser en repos sans danger, et il a tout à gagner à les employer. Bessarion indique très-bien que le sultan ne peut conserver son empire sans l'accroître, qu'il envahit le bien d'autrui pour ne pas perdre le sien propre. Il devine et précise nettement les conditions d'existence et de développement d'un État purement militaire et fondé sur la conquête, qui ne se nourrit et ne s'entretient que par la guerre. Aussi ces puissances toutes militaires sont-elles un danger perpétuel pour la paix générale. Avec elles, toute paix engendre nécessairement la guerre. Les traités ne sont que des trêves, et les trêves ne peuvent être que des veillées d'armes!

La guerre est nécessaire à Mahomet pour retenir dans la fidélité ses alliés d'Asie chancelants, pour faire trembler ses ennemis d'Europe, pour semer parmi eux l'épouvante et la division, pour conserver intacte et menaçante sa redoutable armée, et pour conquérir au dehors plutôt que de se laisser vaincre à l'intérieur de ses États. Bessarion note avec effroi la soudaine bienveillance que Mahomet a témoignée à des envoyés

1. Col. 652-653.

chrétiens. S'il se radoucit, il n'est que plus à craindre. Il faut redouter surtout l'eau qui dort. Il rappelle que l'Italie a été de tout temps la tentation des étrangers, la proie des envahisseurs. Les Gaulois et Pyrrhus, Annibal et les Huns, les Vandales et les Goths y ont fait rage. Mahomet II, qui se dit un nouvel Alexandre, hésitera-t-il à entreprendre une conquête que tant d'autres, avec moins d'ambition et de forces, ont si glorieusement opérée? L'Italie est actuellement dans cette situation de ne pouvoir espérer la paix et le salut que du bon vouloir de Mahomet. C'est une situation humiliante, que les princes d'Italie ne peuvent accepter. Pour avoir la paix, il faut donc préparer la guerre, car c'est l'Italie qu'il convoite, l'Italie qu'il veut attaquer [1].

Ce premier discours aux princes italiens est le point capital de toutes ses exhortations à la croisade, et forme un ensemble véritablement éloquent, digne d'un historien et d'un homme d'État. Les faits y sont habilement groupés, reliés par des remarques judicieuses ou par des pensées solides qui montrent chez leur auteur une connaissance sérieuse des lois du développement des États. Sans doute on peut reprocher à l'auteur un trop grand étalage d'érudition. Sa fable du loup et des chiens, sa scène de Pyrrhus et de Cinéas, ses réflexions sur Alexandre sont des morceaux de choix destinés à être savourés spécialement par les lettrés. Au milieu même de développements historiques de grande valeur sur les invasions en Italie et les convoitises qu'elle a toujours excitées, Bessarion a tort de faire observer que Plutarque place l'invasion gauloise au temps du combat de Clusium et Tite-Live deux siècles auparavant. Cela rappelle la célèbre phrase de Pie II sur Aristote et Platon au congrès de Mantoue. Mais, tandis que Pie II ne recherchait guère que des effets oratoires, ils ne sont ici que par exception. D'ailleurs, il faut se placer au point de vue du XVe siècle pour juger ces discours. Alors l'érudition et la mythologie étaient à la mode; on y pouvait puiser à pleines mains des arguments : ils valaient à ce moment de bonnes raisons, des images heureuses et de fortes pensées.

Le deuxième discours aux princes d'Italie traite de la nécessité de la concorde; après un brillant lieu commun sur ce sujet, il montre les guerres civiles beaucoup plus terribles que les

1. Col. 653-659.

guerres étrangères. La tyrannie a quelquefois rendu des services, témoin l'exemple de Mahomet II. Quels services a jamais rendus la guerre civile? Les Turcs demandent dans leurs prières que la paix règne parmi eux et la discorde parmi les chrétiens. Serons-nous assez aveugles pour les satisfaire? Rappelons-nous qu'une victoire à la suite d'une guerre civile est déplorable. Les princes italiens doivent lutter entre eux à qui se laissera gagner le premier à la concorde, à qui travaillera le mieux au salut commun. Tout dans la nature subsiste par l'harmonie; le corps humain lui-même n'est qu'une harmonie. Il faut suivre la nature et se rappeler la fable de Cyrus à ses enfants sur la baguette et le faisceau. Quand l'accord sera rétabli, il faudra entonner le chant de guerre. La guerre est juste : « Comment peindre dans un récit ou entendre raconter, sans verser d'abondantes larmes, les malheurs de ces fidèles chrétiens qui, par les ordres et sous les yeux du plus farouche des ennemis, ont été broyés sous les pieds des chevaux, dépouillés vivants ou mis en croix, et qui recevaient la mort comme un bienfait? Le Turc féroce a épuisé tous les exemples de cruauté contre les habitants de Constantinople. Il a voulu en rafraîchir la mémoire tout récemment lorsqu'en Eubée, à Négrepont, il a brisé les portes, renversé les murailles du choc de ses machines, pris de force la citadelle, parcouru en armes toute la cité et porté partout le fer et le feu. Les gémissements des malheureux arrivaient presque à nos oreilles. Tout ce qui était en âge de porter les armes a été massacré sans pitié. Les cadavres des nôtres, au moment du siége (dois-je le dire, la chose est incroyable; je la dirai cependant, car elle est vraie), les cadavres des nôtres, dis-je, ont été mis dans des vases et jetés par des machines de guerre en guise de projectiles contre les nôtres. Quelle cruauté inouïe jusqu'à ce jour! Quelle affreuse barbarie! quelle épouvantable férocité [1]! »

La guerre sera heureuse, car la force des Turcs est plus apparente que réelle. Les Turcs ont des troupes nombreuses, mais sans discipline pour la plupart et mal exercées. Beaucoup de contingents ne sont fournis que pour quatre mois, ce qui empêche de faire des guerres lointaines et de longue haleine. Leurs finances sont en mauvais état. Le revenu du sultan ne dépasse

1. Col. 665.

guère deux millions d'écus d'or, qui suffisent à peine à l'entretien somptueux de ses 20,000 cavaliers. Comment être sûr de la victoire avec des troupes peu sérieuses et des finances insuffisantes et mal ordonnées? Les chrétiens ont une chevalerie toujours prête au combat; ils ont d'immenses richesses qu'il vaut mieux consacrer à lutter contre les Turcs qu'à leur payer un tribut. Dieu veillera sur les chrétiens et exterminera leurs ennemis. Déjà il leur a donné l'avantage du temps du roi Ladislas et de la belle victoire de Belgrade. Il faut donc s'unir pour faire la guerre sans plus tarder. Et pour adjurer encore mieux les princes chrétiens de cesser leurs querelles, Bessarion leur traduit une éloquente olynthienne de Démosthène. Il espère les entraîner par ces flots serrés d'éloquence et par le prestigieux exemple de l'antiquité [1].

Le début de ce second discours est plus oratoire et moins politique que le précédent. Bessarion, raisonnant sur les querelles qui divisent l'Italie, ne veut pas et ne peut pas s'ériger en arbitre entre les princes, de peur de les tourner tous contre lui en disant à chacun d'eux ses vérités. Il est donc obligé de se maintenir dans les généralités vagues. Tout le début est donc un lieu commun sur la concorde, relevé de maximes comme dans Salluste [2], d'allusions à l'histoire des guerres de l'ancienne Grèce, de comparaisons et d'expressions poétiques. On y sent l'homme nourri dans les fortes études classiques. C'est un lieu commun à la Quintilien dans un style tout cicéronien [3]. Mais

1. C'est le troisième discours aux princes (col. 669 et suiv.).

2. « Concordiâ parvæ res crescunt, discordiâ maximæ dilabuntur, » et plus bas : « De bello externo sæpe consultamus an gerendum sit; civile autem nunquam in deliberationem cadit » (col. 660).

3. Son style est ample et périodique. L'expression est élégante et juste : les images heureuses et les fortes pensées se présentent sans cesse. Le mouvement oratoire et une certaine chaleur entraînante sont le caractère saillant de tout ce discours. Nous disions que Bessarion est un cicéronien : entraîné par ses réminiscences classiques, il oublie quelquefois qu'il est cardinal. Il ne s'adresse pas à Dieu, il invoque toujours « Deus Optimus, Maximus. » Cela sent de bien près son Jupiter. On trouve encore : « Martem communem habere » (col. 665). Quelquefois la phrase est réellement fautive : « Senserunt quot mala experti *sunt*. » Cette faute revient souvent. Il semble même que les Latinisants de cette époque n'aient pas eu la notion vraie de la règle des propositions conjonctives et de la corrélation des temps. Dans Pie II, cette faute est encore beaucoup plus fréquente. Ailleurs, Bessarion change de sujet au milieu d'une phrase sans exprimer le second sujet : « (Turcus) assequitur quod cupit, nisi a somno capitali......... expergiscatur...... » Ce n'est pas le Turc qui doit

quand il rappelle en termes émus ses droits aux conseils à cause des malheurs de sa famille, de ses amis, de sa patrie; quand il retrace le lugubre tableau du sac et des tueries de Négrepont, quand il démontre que la guerre est juste, nécessaire et doit tourner à bien, il revient alors aux arguments topiques. En somme, à part des digressions qui sont le cachet de l'époque, ces discours aux princes italiens font le plus grand honneur à Bessarion. L'auteur reste presque toujours dans son sujet : la forme est vive ; l'émotion vraie perce à chaque instant. Une foule de remarques heureuses et de réflexions profondes dénotent chez lui les préoccupations et la sagacité d'un véritable homme d'État. Bessarion, vieilli, arrivait à la forme la plus parfaite du style et à un degré d'éloquence qu'il n'avait jamais atteint.

Ces vives et poignantes exhortations produisirent l'effet désiré. Les princes italiens s'inquiétèrent d'un péril si prochain décrit sous des couleurs si vives. Paul II et les Vénitiens se rapprochèrent de la ligue des Médicis et des Sforza; le roi de Naples, plus menacé que tous les autres, se porta comme médiateur, et l'Italie revit en 1471 ce qu'elle ne connaissait plus depuis si longtemps, l'Union, un moment ébauchée en 1454 à la paix de Lodi. Paul II, profondément ému, entraîné par Bessarion, qui était redevenu l'oracle du Sacré-Collége et l'espoir de tous les chrétiens d'Orient, résolut d'avoir recours à l'Allemagne. Il envoya à la diète de Ratisbonne François Piccolomini, cardinal de Sienne, assisté de Campani, afin de s'entendre avec les délégués de l'empereur, des villes et des princes. Il ne comptait sans doute pas beaucoup sur l'Allemagne; mais le nom et l'autorité de l'empereur avaient encore un grand prestige au xve siècle. Il était nécessaire d'obtenir son adhésion avant de rien entreprendre.

Les délégués du pape mirent quarante-trois jours pour faire le voyage par Florence, Bologne, Mantoue, Trente, Innspruck et Landshut. A leur arrivée, ils ne trouvèrent que les délégués du duc de Savoie; ceux de l'archevêque de Mayence et du mar-

s'éveiller, c'est l'Italie. Italie est sous-entendu. — Il y a des expressions peu latines ou barbares : « Turci victoriæ furorem superbissimum in omnes insulas illas debacchantur. » Mais ces taches sont l'exception; en général, la langue est bonne et vaut celle des cicéroniens les plus célèbres de la Renaissance.

grave Albert de Brandebourg ne tardèrent pas à les rejoindre [1], puis ceux du duc de Bourgogne et de plusieurs autres princes ou villes libres. Mais on attend l'empereur. « C'est sur l'arrivée de l'empereur que repose tout l'espoir de faire quelque chose : lui absent, on remettra beaucoup d'affaires. Il y aura peu ou point de délibération [2]. » On attend l'Empereur à la Pentecôte, puis un mois plus tard... « Les trois jours de l'Empereur se sont changés en cent deux jours [3], » et un peu plus tard : « Si j'avais à écrire à notre Bessarion quelque chose qui fût digne de fixer ses regards ou son attention, je le ferais volontiers; mais tout dépend maintenant de la présence de l'empereur. A chaque instant il doit venir, et depuis un mois nous attendons son arrivée. Si tu demandes mon avis, je te dirai que notre salut n'est pas plus dans le secours lui-même que dans la diligence qu'on mettra à l'envoyer. Aussi puis-je à peine garder quelque espoir en présence d'une telle lenteur. Les affaires de la chrétienté en sont au point que, lorsqu'il faudrait courir avec le plus de vitesse, on marche au train des colimaçons et des tortues. Mais bien vaine est ma plainte, puisqu'elle restera sans effet [4]. » Bessarion était le correspondant naturel de toutes ces affaires qui regardaient la croisade. Les lettres relatives à cette question étaient adressées à lui, à ses secrétaires ou à ses familiers; mais il connaissait par expérience toute la difficulté de la tâche des légats : il avait appris par un long séjour à savoir ce qu'étaient alors « les Allemagnes ».

L'Empereur arrive enfin le 24 juin 1471. Campani s'y trouvait depuis le 1er mai, c'est-à-dire depuis près de deux mois. La diète est ouverte; on y parle beaucoup; on n'y décide presque rien; on y agit encore moins. Campani prononce un grand dis-

1. Campani donne des portraits fort curieux de ces princes allemands. Voici pour l'archevêque de Mayence : « vir ingenii mansueti et qui neque aspectu, neque mansuetudine, Germanum præ se ferat. » Le marquis Albert de Brandebourg : « Marchio vir acer, eloquens, vafer, quem vulpem Germaniæ vocant, bellicosissimus et pugnatissimus (*sic*) omnium qui in Germaniâ laudentur. Pius Achillem appellavit. Cicatricibus totus manibus, pedibus, collo excavatus. Sæpe singulari certamine dimicavit, quo genere pugnæ nunquam victus est. Prælio semel a Ludovico Bavaro ejus consobrino. (Campani, liv. VI, Ep. 3.) — Achille est une flatterie; c'était bien plutôt le *renard de la Germanie :* et déjà, on le voit, l'industrie nationale du Brandebourg était la guerre. Le margrave Albert avait succédé en 1470 à son frère Frédéric II, Dent de fer.

2. *Id.*, liv. VI, Ep. 3. — 3. *Id.*, VI, 8. — 4. *Id.*, Lettre à Domitio Calderini, secrétaire de Bessarion (VI, 10).

cours qui n'est qu'un tissu de banalités et de lieux communs. Après l'éloge de l'Empereur et de la diète, il montre que deux choses sont en péril, la religion et l'Empire; il compare longuement le mahométisme au paganisme; il assimile les deux religions, et il s'étend avec complaisance sur les fables absurdes de la mythologie afin de réfuter le mahométisme. Il s'arrête à dessein sur la gloire de l'Empire; il demande au piètre Frédéric III d'imiter l'exemple d'un Cyrus et d'un Alexandre, de se montrer le vrai continuateur des Romains. Au dernier quart de son discours, il aborde enfin son sujet en rappelant rapidement les progrès des Turcs, les efforts des Vénitiens et du pape, les dangers de l'Italie et de l'Allemagne. Il finit par une prière à Dieu de ne point permettre que ses autels soient renversés et consumés, et par une vive adjuration aux princes de se lever pour la croisade[1]. Point de pensées profondes, point d'arguments appropriés, point de faits probants. Rien que des lieux communs de la rhétorique brillante, mais déclamatoire, subtile et vide. Quelle différence avec la vivante éloquence de Bessarion!

Du reste, tout le monde parle dans cette diète; mais point d'actes : *Sunt verba et voces*. Les princes déclarent qu'ils sont prêts à partir et à contribuer si l'Empereur part et contribue lui-même. Les délégués du duc de Bourgogne ne s'occupent que d'accuser Louis XI. Paul Morisini rappelle les sacrifices et les exploits des Vénitiens; le légat loue les Vénitiens, le pape, le roi Ferdinand et excite les Allemands à imiter ce beau zèle. L'évêque d'Eystadt demande au nom de l'Empereur que l'Allemagne fournisse 10,000 hommes dont un quart de cavalerie et qu'ils soient envoyés immédiatement à la frontière; l'année suivante, on enverrait d'autres auxiliaires. Le légat montre avec force combien est illusoire un secours de 10,000 hommes. Mais les princes s'en tiennent à la résolution de l'Empereur et demandent que la paix soit rétablie en Allemagne avant le départ pour la croisade. Ainsi cette diète ne va enfanter encore que des résolutions sans effet. Au fait, pourquoi s'étonner? L'Allemagne était alors par excellence le pays d'anarchie. Les diètes

1. Campani, *Opera*, f° 90-94. — Il y a des arguments de cette force : « Prohibet Mahumetes a studiis philosophiæ et rerum omnium quæ in veri cognitione versentur..... At Christus vixdum annum natus duodecimum disputavit in templo cum pharisæis de mysteriis et lege. » — Il se plaint que l'Empereur ait dormi à de pareils arguments. Campani l'avait bien mérité; c'est le contraire qui eût été surprenant.

allemandes étaient destinées à régler les affaires allemandes. Peut-on faire un crime aux Allemands d'avoir voulu être tranquilles chez eux, avant de courir au loin les aventures? On a tort de demander aux diètes ce qu'elles ne pouvaient produire.

Cependant on a lu à la diète des lettres annonçant les progrès des Turcs : en Carniole, 20,000 personnes ont péri; en Hongrie, l'archevêque de Strigonie affirme que tous les pays frontières sont mis à feu et à sang [1]. L'Empereur, touché de ces maux et vaincu par les instances du légat, consent à un effort plus grand : le 17 juillet, on tombe d'accord qu'un cavalier sera levé pour un revenu annuel de 1,000 ducats et un fantassin pour un revenu de 500 ducats. Chacun donnera le vingtième de son revenu. Quelques personnes affirment que si ces clauses étaient observées dans toute leur rigueur, on aurait 200,000 hommes..... Campani est fort incrédule : depuis ce moment, dit-il, on a bien dormi; et plus loin : « Si l'Empereur combat aussi bien qu'il ronfle, la victoire est certaine [2]. » Et pourtant cette diète est la plus importante qu'on eût vue de mémoire d'homme. Qu'étaient-ce donc que les autres [3]? Mais il est facile à l'Empereur de prendre une résolution; il est difficile à Frédéric de l'exécuter. « Si nous ne donnons la paix à toute la Germanie, nous n'aurons rien fait : c'est là le seul objectif de la diète. Les deux chefs des discordes sont l'Electeur palatin et l'Empereur..... l'un demande beaucoup, l'autre ne veut pas même accorder la moindre chose [4]. »

Aussi Campani voyage à Bamberg, à Nuremberg, avec l'Empereur et la diète. Le malheureux Italien est sur les dents; le vin lui donne la nausée, le pain noir l'étouffe, le vent lui fait pleurer les yeux, il tremble à chaque instant dans ce pays de brigands, il se meurt au milieu de ces barbares, il est rendu, il n'aspire plus qu'au retour : « Laisser un homme aussi Latin que je le suis vieillir au milieu des barbares, ce ne serait pas beau pour toi, et notre Providence ne voudra pas le souffrir. Fais-moi rappeler. Va, viens, reviens, circonviens, tourmente, obsède, renverse tous les obstacles. Fais-moi rappeler, fais-moi rappeler;

1. Campani, liv. VI, Ep. 13. — 2. *Id.*, *ibid.* Ep. 14 et 15.
3. «........ Conventum habemus, omnium qui unquam memoriâ patrum nostrorum habiti sunt et præsentiâ Cæsaris, et principum multitudine maximum. » (*Id.*, VI, 22.) — 4. *Id.*, *ibid.*

et, si ensuite tu me vois jamais quitter l'Italie, tu pourras dire que les dieux sont irrités contre moi [1]. »

Mais la « Providence » faisait la sourde oreille : c'était Bessarion. Lui aussi avait éprouvé la nostalgie de l'Italie. Mais, quand il s'agissait du service de Dieu, il n'admettait pas que l'on comptât ses sacrifices ou ses souffrances. Il se dévouait tout entier, et il exigeait des autres le même dévouement. En vain Campani prodigue les lettres et les flatteries; en vain, dans ses lettres à Domitio Calderini, appelle-t-il Bessarion le plus grand des mortels, sa providence, son Dieu [2]. Bessarion restait inflexible : peut-être espérait-il contre tout espoir. Ou plutôt, il ne voulait avoir a s'adresser aucun reproche : il voulait tenter même l'impossible.

Tout d'un coup le langage de Campani change complétement. Il espérait la vie, c'est-à-dire son retour en Italie, et voici venir la nouvelle de la mort de Paul II, mort subite, mort inattendue, mort qui va enrayer toutes les bonnes volontés des princes, toutes leurs velléités d'efforts, car ils s'imaginent qu'avec le pontife a disparu tout souci de la foi. Il s'efforce de détruire cette idée en montrant que ce n'est pas le pape seul, mais le collége des cardinaux tout entier, qui décide d'aussi grandes affaires. Il espère que la paix sera bientôt rétablie en Allemagne et qu'il sera possible d'agir. Il termine par l'hommage le plus flatteur qu'il pût adresser à Bessarion. « Les princes, dit-il, désirent un pontife qui se montre plein de zèle pour la grande expédition. Ils te vénèrent tous. En toi repose leur dernière espérance. Ils espèrent; j'espère moi-même, ou un secours venant de toi, ou, si la destinée me le refuse, l'appui de ton secours [3]. » Ainsi beaucoup de chrétiens désignaient Bessarion comme le futur pape; les Allemands le souhaitaient. Campani s'inscrivait le premier et le proclamait à l'avance. Dans la lettre suivante adressée à Calderini et probablement envoyée en même temps que celle de Bessarion, Campani revient sur ce désir des Allemands avec une énergie significative : « La chrétienté est sauve si Bessarion, qui est déjà le plus grand dans toutes les choses que peut embrasser l'esprit humain, devient aussi le plus grand par le titre. Autrement, nous naviguons au milieu des flots

1. Campani, liv. VI, Ep. 18. — 2. *Id.*, VI 29. — 3. *Id.*, *ibid.* Ep. 31.

avec des vents douteux. Quant à toi, remue-toi. Que ne suis-je présent ! Que ferais-je, dis-tu? Je crierais, je bataillerais, je vociférerais pour les empêcher de se perdre et de priver la religion du seul soutien qui lui reste. C'est lui que demandent les Grecs, les Latins, les Autrichiens et l'Allemagne tout d'une voix. Quelle fut ma joie, lorsqu'avant hier j'ai entendu un homme considérable, Narcisse, délégué du roi Ferdinand, parlant devant l'Empereur, qualifier Bessarion à quatre reprises avec tant d'éloge que nul mortel, ou que Bessarion seul en mérite. Ne t'occupe pas des Français. Adieu. Si tu peux faire quelque chose pour le profit ou l'honneur de l'absent, ne l'oublie pas [1]. » Et il insiste encore sur cette même idée dans une nouvelle lettre à Calderini [2].

Bessarion fut en effet bien près d'être nommé souverain pontife. Son nom était synonyme de croisade ; il eût été un nouveau Pie II à la fois lettré et croyant. D'où vient donc qu'il a échoué ? Bandini prétend que le cardinal Orsini réclama pour lui et les siens quelques avantages particuliers en retour de sa voix, dans le cas où Bessarion serait nommé. Bessarion l'éconduisit comme il le méritait. Paul Jove raconte que trois cardinaux auraient été dépêchés à Bessarion pour le saluer pontife, et que Perotti leur aurait interdit la porte, en disant que Bessarion était au travail et qu'il ne fallait pas le déranger. Les trois cardinaux irrités lui auraient retiré leur voix. Paul Jove est le Brantôme de l'Italie : il ne mérite pas une confiance absolue. Si cette démarche a eu lieu, c'était une nouvelle visite de solliciteurs comme celle du cardinal Orsini. Bessarion était décidé à ne pas les recevoir, et il avait fait défendre sa porte par son fidèle intendant [3].

Mais, outre que Bessarion ne voulait se prêter à aucun compromis pour obtenir la tiare, il n'était pas appuyé par le parti français. Campani nous le disait déjà, et une lettre précieuse du cardinal de Pavie confirme ce fait. Les chefs du parti français dans le conclave étaient Guillaume d'Estouteville, archevêque de

1. Campani, VI. Ep. 32. — 2. *Id.*, Ep. 50.

3. Bandini, ch. 78. — Paul Jove ajoute ce propos tenu par Bessarion à Perotti : « Ce zèle intempestif m'a enlevé la tiare, et à toi le chapeau de cardinal. » Il est probable que le mot n'a jamais été prononcé. Bessarion a toujours montré qu'il était incapable d'employer l'intrigue pour réussir.

Rouen; Philippe Calendrino, archevêque de Bologne; Ange Capranica, évêque de Rieti; François de Gonzague, cardinal de Mantoue, et François de La Rovère, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens. Les trois premiers donnèrent leur suffrage à Bessarion. Le cardinal de Pavie, son ami, suivit leur exemple. Tous ces cardinaux eurent des suffrages, ainsi qu'Olivier Caraffa, cardinal de Naples, et Berardo Herullo, cardinal de Spolète. Le conclave dura douze jours entiers (20 juillet-9 août 1741) : l'élection fut des plus disputées [1]. Mais, grâce aux intrigues des cardinaux français et à sa propre habileté, François de la Rovère finit par réunir tous les suffrages. Il devint pape sous le nom de Sixte IV. Bessarion avait réuni les voix des cardinaux les plus considérables. Mais il ne voulut faire aucune des concessions d'usage. Son échec était encore un honneur pour lui [2].

Sixte IV, né à Savone, en 1404, fils d'un simple pêcheur, avait été voué par sa mère à saint François pour le sauver d'une maladie. Devenu moine, il enseigna la philosophie et la théologie dans les plus grandes villes d'Italie. Pendant assez longtemps, il logea dans le palais de Bessarion, qui aimait beaucoup à jouir de son entretien. Il fut élevé aux plus hautes fonctions de son ordre et s'acquitta heureusement de missions délicates en France, en Hongrie et en Aragon. Il fut nommé cardinal par Paul II en 1467. Sixte IV était ambitieux et âpre comme les parvenus. Il voulait faire de grandes choses. La croisade le tentait peu. Il aimait mieux rétablir son autorité sur tout l'Etat romain. « La vertu sans le pouvoir est ridicule, disait un contemporain, et le pape sans le patrimoine de l'Eglise n'est que le serviteur des rois et des princes. » Profond jurisconsulte, il savait élever des prétentions et faire valoir ses droits sur tous les domaines successivement perdus par les papes. Mais le droit sans la force est insuffisant : il lui fallait des chefs guerriers, fidèles et sûrs. Il les trouva dans ses neveux. Il avait juré pour la forme d'obser-

1. Papiensis, Epist. 395.

2. M. Giraud, dans la séance de l'Académie des sciences morales et politiques du 24 novembre 1877, à propos d'une lecture de M. Charles Waddington au sujet de la controverse sur Platon et Aristote, demande pourquoi Bessarion n'a pu devenir pape et appelle sur ce problème l'attention des historiens. Nous croyons avoir déjà répondu à sa question. Bessarion a échoué : 1° parce qu'il était Grec; 2° parce qu'il n'a voulu acheter aucun suffrage, par aucune des concessions d'usage à cette époque; 3° parce qu'il était combattu par le parti français. Son attitude dans l'affaire du cardinal Balue était la principale cause de cette hostilité.

ver tous les canons de l'Église, tous les décrets établis par ses prédécesseurs. Dès les premiers jours de son pontificat, il fit une promotion de cardinaux. Parmi eux étaient deux de ses neveux encore tout jeunes, Julien de La Rovère et Raphaël Riario. Sixte IV tourne les règles ecclésiastiques avec la même aisance que Paul II. Le cardinal de Pavie regrette qu'on ait exigé du pape un serment qu'il ne pouvait tenir. « Dans le souverain pouvoir, nous ne cherchons, dit-il, que la souveraine licence[1]. » Sixte IV fut en effet le pape par excellence du népotisme.

Cependant il fallait faire quelque chose pour la croisade, sous peine de sembler trahir la cause de la chrétienté. Bessarion, l'ancien protecteur du pontife, n'avait pas perdu tout son crédit; il avait même réussi à faire nommer son familier, le cardinal de Pavie, à la fructueuse légation de l'Ombrie. Il poussait Sixte IV à s'occuper vigoureusement de l'expédition sainte, à en faire l'œuvre glorieuse de son pontificat. Mais si Bessarion affectait à l'égard de Sixte IV la plus grande déférence, il ne pouvait oublier qu'il l'avait jadis protégé. Sixte IV ne s'en souvenait que trop : il était de ceux à qui la reconnaissance pèse et qui ne savent pas supporter un bienfait. Il songeait à écarter Bessarion sous un prétexte honorable. Il le prit au mot quand le grand cardinal conseilla au pape de profiter de son crédit auprès de Louis XI pour l'engager dans la croisade. Le pape fit semblant d'approuver fort cette idée, et il offrit à Bessarion la légation de France comme un poste d'honneur et de dévouement tout à la fois.

Bessarion, porté à l'enthousiasme, Bessarion, qui ne savait pas marchander son dévouement ni refuser un noble et bel exemple, fut d'abord séduit par ces idées, et, sans se prononcer encore absolument, il se montra très-disposé à accepter. Une intéressante lettre du cardinal de Pavie nous met au courant de cette situation : « Quant à la légation de France, si tu as l'espoir d'y faire quelque bien, ne crains rien, Père excellent; achève avec courage ce que tu as commencé. Que ni l'âge, ni la mauvaise santé, ni la longueur de la route ne t'effraie. Dieu te viendra en aide en toute circonstance..... Tu vois à quelles extrémités est réduite la république chrétienne..... En aucune conjoncture, le patriarche d'un siége perdu, le cardinal de l'Église romaine, le sénateur qui émet le premier son avis dans une

1. Papiensis, Epist. 421.

assemblée si auguste, ne peut terminer plus dignement sa vie....... Que faisons-nous à Rome, mon cher Bessarion?..... Nous croupissons dans l'oisiveté, nous sommes accablés de chagrins. Rien ne se présente à nos yeux, qui ne trouble notre âme. Toute notre énergie s'épuise en regrets, en intrigues, en querelles. Au dehors aussi l'on a des soucis, dira-t-on. Je l'avoue. Mais ils sont salutaires : on est libre, on est son propre maître et son juge; on décide par soi-même, on ne dépend pas de l'imbécillité d'autrui.... C'est une grande consolation, un grand repos pour l'esprit, à l'heure suprême, de pouvoir se souvenir de ses saintes œuvres, de voir se dresser devant ses yeux des travaux entrepris pour la foi; de se dire qu'on n'a jamais renoncé par ambition personnelle au salut public. Mais je suis fou d'exhorter un homme aussi courageux que toi à des actes dont il a donné l'exemple, au lieu de se contenter de les conseiller aux autres. » Ici, le cardinal de Pavie nous fait pressentir les petites misères de la vie des cardinaux, leurs rivalités, leur égoïsme. Beaucoup d'entre eux ne se mettaient pas en état de paraître à tout moment devant le Juge suprême. Mais, en même temps, il rend pleine justice au sentiment rigoureux qu'avait Bessarion de ses devoirs, à son courage et à ses vertus.

« Ainsi donc, vénérable Bessarion, consacre à Dieu et à son peuple saint tes derniers jours. Pars en France........ Que la France admire enfin ce que l'Italie admire depuis si longtemps! La France est une grande nation, peuplée, belliqueuse, soumise au Christ, au territoire étendu où tu pourras semer et recueillir pour la malheureuse Italie une abondante moisson. Ceux qui te verront vieillard, cardinal d'une si grande autorité, accablé de tant de maladies, porté partout sur ta chaise pour le service du Christ, ceux-là verront se réveiller au milieu de nos malheurs leur zèle pour le service du Saint-Siége : ils se laisseront toucher, et, quel que soit l'événement, ils proclameront le cardinal de Nicée un prélat digne d'exercer le sacerdoce divin et d'aspirer à la gloire éternelle. » Le cardinal de Pavie continue ainsi, en parlant de la brièveté de la route, de la facilité des communications, de l'agrément du voyage. Il lui donne même des conseils sur le choix d'un médecin [1].

Il est probable qu'à ce moment Bessarion semblait très-disposé

1. Papiensis, Epist. 416.

à partir : il trouvait dans son entourage des conseils et des excitations de toute sorte, souvent même peu sincères, comme celle du cardinal de Pavie. Si ce cardinal n'osait pas refroidir le noble zèle de Bessarion, il savait dans le particulier dire crûment son avis sur les légations et sur la croisade : « Je crains que ces légations dont tu me parles ne produisent plus de bruit que de résultat. Nous avons fait souvent l'expérience des légats. Qu'en avons-nous retiré de bon? Plût à Dieu même que nous n'en eussions jamais eu de mal. Les peuples n'ont plus foi dans nos croix, nos prières et nos larmes. Ils croient qu'on ne s'en sert qu'en vue de les exploiter : ils ne veulent pas se laisser entraîner pour cela.... Pourquoi ce légat à grand fracas en Espagne? Pourquoi un légat en France, en Grande-Bretagne? Pourquoi même en Italie? Est-ce pour avoir de l'argent? Les sommes qu'on retire sont nulles ou dérisoires. Pour avoir des soldats? Comment en obtenir quand la guerre ou la pensée de la guerre est partout? A quoi serviraient des soldats qui mangeraient leur solde avant d'atteindre un ennemi si éloigné? Que dirai-je de la flotte? A quoi sert un légat pour en avoir une? Sans doute à promener notre misère avec notre grand nom et à nous rendre ridicules aux barbares. En Hongrie, on pourrait faire quelque chose si l'on donnait de l'argent au légat. Mais où est l'argent? D'où tirons-nous nos revenus annuels? Nous ne nous souvenons guère de notre Carvajal, qui se moquait de nous quand nous lui parlions d'un légat sans argent [1]. » Voilà en effet la vraie situation : la foi se meurt, les peuples ne veulent plus donner d'argent, la chevalerie ne rêve plus les dévouements sans profit. Les seuls soldats sont des condottieri qu'on ne peut jamais entretenir assez longtemps pour leur faire voir l'ennemi. Les légats sont sans force et ne songent qu'à revenir d'exil au plus vite, afin de vivre heureux à Rome et de se faire adjuger à la source de toutes les grâces les gros bénéfices et les honorables sinécures. Plus de foi, plus de patriotisme chrétien, plus de noble enthousiasme pour la croisade. La sainte expédition ne peut plus se faire.

Bessarion lui-même avait réfléchi. Il savait toutes les difficultés de la tâche du légat : un long voyage sur des routes mal tenues et peu sûres, un changement profond d'habitudes pour un vieillard dont la santé était déjà presque ruinée, et au terme du

1. Papiensis, Epist. 417.

voyage des difficultés de toute sorte. Louis XI n'avait-il pas cherché à entraver son élection comme souverain pontife? Consentirait-il seulement à le recevoir? Ne chercherait-il pas à le compromettre à son profit, à user de l'autorité d'un légat respecté pour combattre et faire condamner par l'Eglise ses deux implacables ennemis : le Téméraire et le duc de Bretagne? Qui, au milieu du fracas des guerres civiles, qui entendrait parler sans rire de la croisade? Bessarion hésitait de plus en plus. Après avoir été tenté d'accepter, il se montrait disposé à refuser. Le cardinal de Pavie s'en étonne et bientôt après s'en effraye, lorsqu'il apprend du fond de l'Ombrie qu'on songe à lui pour l'envoyer en France : « Que dit-on de moi dans la foule? Malheureux que je suis! dans quel précipice veut-on donc me jeter? Tu sembles me conseiller de partir en France. Quel bonheur retirer d'une province refusée par un autre? quel avantage d'une nation légère? quel secours d'un peuple pauvre? Ou le grand nom de France te trompe, ou tu m'aimes moins que je ne croyais. Grand merci de la France avec tout son fracas. Mille autres motifs m'empêchent d'accepter. Ma petite Ombrie est en ce moment l'endroit le plus cher pour mon repos [1]. » Et presque aussitôt il félicite Bessarion de son refus dans des termes qui montrent sa déférence pour lui : « Je suis certain que si tu avais espéré de ton départ quelque avantage pour le salut commun, tu aurais mieux aimé perdre la vie que d'y renoncer!..... Je me disais avec le Dante : Si Bessarion est envoyé en France, qui restera ici? S'il n'est pas envoyé, quel autre partira? Reste pour résister à l'ambition de ceux qui veulent dissiper les biens de l'Eglise. » Bessarion, par sa seule présence, pouvait beaucoup pour empêcher les désordres et les abus [2]. S'il avait voulu rester, il ne manquait pas de prétextes fort honorables.

Mais Sixte IV craignait la présence d'un témoin importun dont il n'oserait braver les regards sévères et la vertu. Il obtint du roi de France une lettre très-bienveillante adressée à Bessarion luimême : Louis XI félicitait le cardinal d'avoir été choisi comme légat et l'engageait à presser son départ, qui lui ferait le plus vif plaisir [3]. D'ailleurs l'idée de la croisade semblait faire quelque

1. Papiensis, Epist. 428. — 2. *Id.*, Ep. 431. Cette lettre est adressée à Bessarion, et datée du 5 février 1472.

3. Cette lettre de Louis XI à Bessarion n'est pas dans Legrand ni dans aucun autre recueil français ou italien. Elle avait sans doute un caractère

progrès. L'archevêque de Pise était parti pour ramener cinq galères des Pisans. Venise en avait promis six, les autres princes italiens devaient en fournir 20 autres [1]. Il fallait frapper un grand coup en France. Il fallait étonner par l'ardeur de sa foi ce siècle d'égoïsme et de lâche inertie. Il était nécessaire de renouveler l'exemple de Pie II, de montrer aux nations étonnées un illustre cardinal, presque l'égal du souverain pontife, malade, affaibli par l'âge, bravant tous les périls d'un long voyage pour prêcher encore le service du Christ, et appeler de sa grande voix les peuples engourdis à la défense de l'Europe et au combat de Dieu. Peut-être succomberait-il à la tâche en croisé, en martyr. Mais son exemple serait un dernier sacrifice à une grande cause et réjouirait le Ciel. Il était beau de se dévouer : Bessarion se dévoua. Il partit comme légat en France [2].

intime et confidentiel. Voici ce qu'en dit le cardinal de Pavie : « Nunc vero cum ad ipsum Nicænum humanissime scripserit Francorum rex, gratulans legationem, hortansque ad maturandam profectionem, quam sibi et regno futuram lætam affirmat, visus est in desiderium primum redire » (5 mars 1472). (Papiensis, Ep. 437.)

1. Papiensis, Ep. 425.

2. Le cardinal de Pavie enregistre l'acceptation de Bessarion dans une lettre du 13 mars 1472 (Epist. 439).

CHAPITRE II

LÉGATION DE BESSARION EN FRANCE (1472).

« C'est la fin de la pièce, c'est la lisière du drap; faites-en ce que vous voudrez; d'un vieux bonhomme comme moi, que peut-on faire de mieux qu'un martyr? » Ainsi parle Franklin au moment de son départ pour l'ambassade de France. Et Bessarion aurait pu tenir le même langage. Mais, comme le « vieux bonhomme » Franklin, Bessarion avait conservé dans un âge avancé sa finesse d'esprit, sa profonde connaissance des hommes et des affaires, tout cet ensemble de qualités exquises qui faisaient de lui le plus habile et le plus heureux des diplomates. Il y joignait l'autorité que donnent la vieillesse, l'expérience et l'éclat des hautes dignités. Quels services n'était-il pas appelé à rendre? Et cependant les historiens ne parlent de cette légation que pour la dénaturer et la travestir odieusement. Ils empruntent à Brantôme une anecdote fort invraisemblable sur la barbe de Bessarion, et sans se donner la peine de contrôler une autorité aussi suspecte, ils condamnent la mémoire du grand cardinal à la risée publique. Heureusement il existe des documents d'un ordre plus sérieux. Nous avons pu sans beaucoup de peine les découvrir et y puiser. Si Bessarion n'a pas entraîné Louis XI à cette sublime folie de la croisade, s'il n'a pu même rétablir la paix dans ce beau royaume déchiré entre le roi et les seigneurs féodaux, il a réussi à conclure entre la cour de France et la papauté le premier des concordats. Ce n'est pas un petit résultat de sa légation que d'avoir réussi à faire vivre pour la première fois en France l'Église catholique dans l'état moderne.

Depuis l'établissement de la pragmatique sanction de Bourges (1438), la cour de Rome n'avait cessé de réclamer contre une déclaration qui n'était pas un traité fait avec elle, mais une attaque contre elle. Nous avons vu comment, après la tourmente du grand schisme, les papes étaient restés victorieux des conciles. Les tentatives pour établir diverses Églises nationales avaient été partout combattues par la papauté, et elles avaient échoué. La pragmatique sanction de Mayence (1439) avait été remplacée par le concordat d'Aschaffembourg (1448). Les hussites avaient perdu leurs *compactata :* Georges Podiébrad, frappé de l'anathème par Paul II, attaqué par Matthias Corvin, avait appris à ses dépens qu'on ne bravait pas impunément, alors encore, la volonté d'un souverain pontife. Bessarion avait toujours été du parti de la soumission au Saint-Siége. S'il voulait que les papes eussent un conseil éclairé, puissant, qui arrêtât leurs fantaisies en leur rappelant les décrets de l'Église et la coutume, il n'admettait pas qu'il y eût en dehors de l'Église catholique et œcuménique de petites Églises nationales autonomes, ni même distinctes. Il avait aidé Eugène IV à soumettre l'Église grecque, Pie II et Carvajal à dompter les hussites. La France seule résistait. Charles VII défendait son œuvre ; le Parlement, les universités faisaient grand bruit des « libertés de l'Église gallicane » et semblaient les considérer comme le palladium du royaume et de la royauté.

Tout cela changea à l'avénement de Louis XI. Animé d'une activité dévorante et d'un ardent désir d'innovation, il songea dès les premiers jours de son règne à détruire la pragmatique sanction qui mettait l'Église en dehors de l'action royale et qui assurait par les élections canoniques, aux universités et aux cours de justice, une influence qu'il jugeait excessive et dangereuse. Dans sa chasse infatigable aux provinces et aux priviléges de tous les corps constitués, il jugea que la royauté tirerait un grand avantage de pouvoir disposer des biens d'Église et d'obtenir par surcroît l'alliance du pape. Il négocia secrètement avec l'habile Pie II le retrait de la pragmatique sanction. L'évêque d'Arras, Jean Geoffroy, chargé de cette affaire, en rapporta, avec le chapeau de cardinal pour lui, une bulle de Pie II abolissant purement et simplement la pragmatique. Puis, en plein Parlement et sans avoir préparé les esprits, Louis XI montra la bulle d'abolition, la lut dévotement, l'admira, la baisa; il dit

qu'il la garderait à jamais dans une cassette d'or, et il ordonna d'en répandre dans toute la France de nombreux exemplaires[1]. Le Parlement, surpris de ce coup de foudre, protesta, refusa d'enregistrer la bulle, se mit en guerre contre le roi. Il craignait que la collation des bénéfices rendue au Saint-Siége ne permît au pape de lever de l'argent dans tout le royaume. Le pape promit, il est vrai, d'envoyer à Paris un légat à résidence fixe qui serait chargé de la collation. Mais cet envoi n'eut pas lieu. Louis XI ne tenait pas à avoir auprès de lui un censeur permanent revêtu d'un caractère sacré. Il gouverna l'Église arbitrairement. Il croyait avoir atteint son but en s'affranchissant de règles qui gênaient son bon plaisir.

Mais bientôt il comprit les difficultés de la situation nouvelle. Il avait espéré leurrer la cour de Rome de l'espoir de recouvrer la collation des bénéfices et se l'attribuer en réalité à lui-même. Les Parlements réclamaient toujours : le duc de Bretagne sollicitait le pape de déclarer son clergé indépendant du roi et soumis seulement au duc et au pape. Louis XI se vit forcé de rechercher l'alliance du pape et de lui donner une satisfaction plus complète. Il présenta la ligue du Bien public comme formée de tous les ennemis du pontife, n'ayant d'autre but que le rétablissement de la pragmatique sanction. Après le traité de Saint-Maur, il envoya Jean Balue au Parlement pour y lire au nom du roi des lettres patentes d'abolition de l'acte de 1438. Jean Balue, prêtre simoniaque, gagna aussi le chapeau après de vives instances de Louis XI et malgré une assez longue opposition de la cour de Rome (18 septembre 1467).

Dans la grande affaire de Liége, le pape frappa d'interdit la ville pour plaire au tout-puissant duc de Bourgogne (1465). Mais quand il vit ce prince orgueilleux affecter à l'égard de son légat une hauteur dédaigneuse, et promettre des secours à Georges Podiébrad en retour de sa voix pour le proclamer roi des Romains, le pape se rapprocha déjà du roi de France. Charles le Téméraire, par son ambition et ses caprices, devait s'aliéner peu à peu tous ses anciens alliés.

Cette bonne entente du roi et du pape faillit être compromise à propos du cardinal Balue. Ce triste personnage, que le roi avait tiré de la plus infime condition pour en faire un évêque

1. Collect. Legrand, lettre du card. d'Arras au pape, novembre 1461.

d'Angers, un cardinal et son confident le plus intime, ce prêtre, enrichi par d'infâmes concussions, voulut se venger après Péronne de la froideur que lui témoignait Louis XI en trahissant son maître et son bienfaiteur, au profit des ducs de Berry et de Bourgogne. Il écrivait à Charles le Téméraire de tenir à ce que le duc de Berry gardât la Champagne et refusât la Guyenne. Mais Louis XI était implacable dans ses vengeances, surtout à l'égard de ceux dont il avait fait la fortune. Il fit emprisonner Jean Balue et le conseiller du duc de Berry, Haraucourt, évêque de Verdun. Puis il fit partir pour Rome Guillaume Cousinot et le premier président du Parlement de Grenoble, afin de prier le pape d'envoyer des vicaires apostoliques chargés de juger le cardinal et l'évêque. Le pape et les cardinaux se plaignaient de l'arrestation d'un prince de l'Église. C'était un gros conflit de juridiction que soulevait Louis XI. Il agit par provision, sans attendre la réponse de la cour de Rome. Il jeta l'évêque de Verdun à la Bastille, et il enferma Balue qu'il ne pouvait faire périr, dans une cage de fer haute de quatre pieds, où il resta onze ans (1469-1480) [1].

Bessarion n'avait pas été très-fier de voir le collége des cardinaux s'adjoindre un collègue aussi décrié. Il avait détourné Paul II de se prêter aux exigences du roi de France en nommant Balue cardinal. Mais, lorsqu'il s'agit de défendre en sa personne les immunités d'un cardinal, il fut un des plus ardents, et les agents français auprès du Saint-Siége s'imaginèrent dès lors qu'il serait peu sympathique au roi de France s'il devenait pape. Ils combattirent son élection dans le fameux conclave qui s'ouvrit à la mort de Paul II, et où Sixte IV fut proclamé.

En 1471, le pape et le roi de France devaient être portés à se rapprocher, car ils avaient besoin l'un de l'autre. Sixte IV ne pouvait sans le roi de France entreprendre la croisade qu'il méditait ; Louis XI demandait au pontife de refuser à Charles de Berry les dispenses qui lui permettraient d'épouser Marie de Bourgogne ; il voulait aussi terminer l'affaire de Balue. Le 4 novembre 1471, il envoya à Sixte IV messire Guillaume Compaing,

1. On a l'habitude de s'apitoyer sur le sort de ce piètre personnage. C'est en réalité un trompeur qui a été pris à son piége. Les cages de fer étaient depuis longtemps en usage en Italie, et Balue avait suggéré au roi l'idée de faire enfermer dans l'une d'elles le sire du Lau.

archidiacre de l'Église d'Orléans, et maître Antoine Raquier, notaire, afin de conclure un traité d'alliance avec le pape contre tous leurs ennemis communs [1]. Il lui demandait aussi « qu'il lui envoyast un sien serviteur ou familier bien féable, par lequel nostre dict Saint-Père puisse secrètement mander au roi s'il lui plaît quelque chose qu'il fasse pour lui, et auquel aussi le roi puisse féablement parler et communiquer de toutes choses. » Il demandait au pape de refuser les dispenses pour le mariage de son frère ; d'accorder à l'archevêque de Lyon, de la maison de Bourbon, le titre de légat d'Avignon et le chapeau de cardinal ; d'envoyer de nouveaux commissaires pour le procès du cardinal Balue, « les dits commissaires ayant puissance d'examiner, juger et décider le dit procès au royaume de France en y gardant l'intérêt du roi, les droits de lui et de sa couronne. » Le roi avait arrêté l'instruction entreprise par les commissaires de Paul II, qui n'avaient cherché qu'à gagner du temps et qui avaient voulu faire l'instruction hors de la présence d'aucun officier royal. Enfin les deux ambassadeurs avaient reçu des instructions d'autres choses particulières « sur lesquelles ils devraient besongner avec notre Saint-Père après qu'ils auraient besongné sur les autres matières [2] ».

Ces députés français arrivèrent à Rome au moment même où le pape avait désigné Bessarion pour la légation de France et où l'illustre cardinal s'était montré disposé à accepter. Bessarion allait donc être « ce familier bien féable » auquel le roi pourrait « féablement parler et communiquer de toutes choses ». C'est à lui que Sixte IV adressa les deux envoyés français ; c'est lui qui fut chargé de « besongner avec eux de toutes choses » et de négocier cette alliance intime qui était désirée aussi vivement par le pontife et par le roi. Les deux députés arrivaient avec une certaine prévention contre Bessarion, que Louis XI accusait de lui avoir été peu favorable dans l'affaire du cardinal Balue. Mais quand ils se furent « apprivoisés » avec lui, quand ils eurent suffisamment apprécié ses vertus, sa noble passion pour le bien,

1. « Item s'il plaît à nostre dict Saint-Père que entre luy et le roy ait secrettement une bonne et seurre intelligence de personne à personne par laquelle le roy promette de le servir, ayder, soutenir et deffendre de tout son pouvoir envers et contre tous ceux qui le voudroient grêver. Aussi nostre dict Saint-Père soutiendra le roy ès choses touchant les faicts de son royaume. » (Collect. Legrand, t. XIV, f° 228 et seq.)

2. *Id., ibid.*

son désir de se dévouer, en même temps que sa pénétration d'esprit et son habileté d'homme d'affaires, ils changèrent d'avis à son égard, ils représentèrent au roi que Bessarion ne lui serait pas contraire, et que l'illustration de son nom, le respect qu'inspirait son caractère, augmenteraient l'éclat de la légation et seraient un gage de plus de la bonne amitié rétablie entre les deux cours de Rome et de France. C'est à la suite de ces renseignements que le roi, mieux informé, écrivit à Bessarion cette lettre intime et confidentielle aujourd'hui perdue, et où il le pressait de partir pour la France [1].

On peut être assuré que, dans les entretiens des envoyés français avec le futur légat, il fut beaucoup question de la croisade : Bessarion y ramenait toutes ses pensées, toutes ses espérances. Les deux Français ne voulurent certainement pas décourager l'illustre vieillard. Ils lui firent sans doute espérer que le roi de France ne serait pas insensible à ses avis et consentirait à faire quelque chose. Mais ils obtinrent de lui que le pape n'enverrait pas les dispenses pour le mariage du duc de Berry avec Marie de Bourgogne, et qu'il ne réclamerait pas contre l'emprisonnement du cardinal Balue. Enfin ils préparèrent d'un commun accord un important projet de traité pour partager entre le pape et le roi la collation des bénéfices, pour régler les questions de juridiction et tous les rapports de l'Église et de l'État. C'est le projet du concordat que Bessarion décida Louis XI à accepter pendant sa légation et qui fut signé presque en même temps par le pape et par le roi. Bessarion, en diplomate avisé, avait donc préparé à l'avance sa légation. Mais il nourrissait à l'égard de Louis XI des illusions qu'il dut perdre bientôt. Il réussit, dans une partie de sa mission, la signature du concordat ; mais c'était, d'après lui, la partie secondaire. Il eût bien mieux aimé attacher son nom à la pacification du royaume de France et à la réunion d'une puissante expédition contre les Turcs.

Il dut partir de Rome vers le milieu ou la fin d'avril 1472. Le 13 mai, nous le voyons à Bologne [2]. Mais il est retenu assez

1. Papiensis, Epist. 437. — Capranica, dans son oraison funèbre, ajoute à propos de cette lettre que le roi faisait luire aux yeux de Bessarion les plus belles espérances (Bonav. Malvasia, p. 247).
2. Il adresse de cette ville une lettre aux Frères de Santa Maria della Carità de Venise, pour leur léguer une relique.

longtemps en Italie. Louis XI, qui se plaisait aux menées ténébreuses, lui faisait attendre le sauf-conduit nécessaire. Il voulait sans doute imposer ses conditions au légat et, en le faisant passer par toutes sortes de perplexités, le rendre plus maniable et obtenir de lui des concessions plus grandes. Il n'avait plus alors un besoin aussi pressant de la cour de Rome. Son frère était mort le 24 mai 1472. Il n'avait plus peur que le pape accordât les fameuses dispenses. Il ne redoutait plus le légat, et il cherchait à lui faire acheter le plus cher possible sa condescendance et sa bonne volonté. Dans une lettre à laquelle le cardinal de Pavie répond le 1er août 1472, Bessarion se plaint d'avoir été arrêté longtemps ; sa légation avait failli échouer avant même d'être commencée. Mais, par la bienveillance de Dieu, Bessarion se flattait d'avoir triomphé des calomnies des méchants. Il avait obtenu le sauf-conduit ; il espérait bientôt voir le roi, et il avait confiance de réussir[1].

A partir de ce moment, Bessarion fit la plus grande diligence : il passa par les terres du duc de Savoie, allié de Louis XI, il franchit les Alpes au mont Cenis[2]. Il ne pouvait prendre ensuite par le plus court, Mâcon et Dijon étant au duc de Bourgogne. Il passa par Grenoble et par Lyon. Depuis 1464, Louis XI avait établi dans tout le royaume des relais de poste sur les grandes routes. Ces relais étaient destinés à transmettre rapidement ses dépêches et à accélérer le voyage de ses délégués et des légats du pape. Après bien des lenteurs en Italie, bien des souffrances à travers les Alpes, Bessarion put faire en France un voyage relativement rapide. Il s'arrêta quelque temps à Lyon ; cette ville, par son admirable position naturelle et par sa situation de ville frontière entre les Etats du roi de France, du duc de Savoie et du duc de Bourgogne, était alors un des rendez-vous du commerce de l'Occident et un des plus grands marchés de l'Europe. Bessarion y devait trouver toutes les commodités pour un repos de quelques jours, indispensable à un vieillard. Il avait à y prendre des fonds pour le reste du voyage. Les Médicis y avaient un de

1. La lettre de Bessarion est perdue, comme la plupart des lettres intimes qu'il a adressées et qu'aucune main pieuse n'a cherché à réunir. Mais nous en avons une analyse dans une lettre du cardinal de Pavie du 17 juillet 1472 (Epist. 455), et il répond lui-même à Bessarion le 1er août (Epist. 459).

2. « Cinisium montem Alpesque difficillimas superabam. » (Lettre à Louis XI : Migne, t. CLXI, col. 699.)

leurs comptoirs les plus importants. On cherchait alors à ne pas emporter beaucoup d'argent, à cause du défaut de sécurité des grandes routes. Mais Bessarion voyageait en grand équipage, avec le train et la suite qui convenaient à un illustre cardinal, chargé d'une ambassade importante auprès d'un aussi haut et puissant seigneur que le roi de France. Il refit donc dans les caisses des Médicis sa provision d'argent épuisée, et il put continuer sa route avec un viatique suffisant.

A ce moment, la guerre civile, allumée par l'ambition rivale de Louis XI et des princes féodaux, sévissait dans toute sa fureur. Le duc de Guyenne, frère du roi, était mort le 24 mai 1472. Louis XI avait confisqué la Guyenne et refusé la Picardie à Charles le Téméraire; il l'avait même fait attaquer par Saint-Pol et Dammartin, tandis que lui-même, posté aux frontières de Bretagne, épiait avec vigilance les moindres démarches du duc François II. Les passions étaient tellement excitées, que Charles accusa Louis XI, dans son manifeste public, d'avoir fait empoisonner son frère [1]. Il se jeta en furieux sur Nesle, où il félicita ses gens d'avoir fait jusque dans l'église « une belle boucherie ». Mais les gens de Beauvais repoussèrent tous ses assauts : les femmes mêmes exhortaient les combattants et arrachaient les drapeaux des mains des assiégeants [2]. Pendant ce temps, Louis XI enlevait au Breton Ancenis, Machecoul et Chantocé. Le roi se croyait arrivé à ses fins. Il gagnait Comines et Lescun. Il allait savourer les âpres jouissances de la vengeance. Tout était en proie en France, et Louis XI, par ses implacables rancunes, allait prolonger et accroître encore les désastres de la guerre civile.

Le légat arrivait donc trop tard pour tout apaiser : quelques mois plus tôt, et, si le duc de Guyenne avait vécu, il aurait été utile à Louis XI, qui l'aurait ménagé et qui aurait profité de sa présence pour imposer à ses ennemis un traité avantageux.

1. Cette accusation d'empoisonnement, répandue par les calomnies intéressées des ennemis du roi, accréditée par la célèbre anecdote de Brantôme, qui félicita le roi de « sa gentille industrie », n'a jamais pu être prouvée.

2. C'est ici que se place le dévouement de cette Jeanne Lainé, plus connue sous le nom de Jeanne Hachette. Comines, qui était au siége, mais parmi les assiégeants, ne dit rien de ce trait d'héroïsme. Cependant il en est question dans les priviléges accordés à la ville et à l'héroïne (Ordonnances XVII, 529). Une légende s'est formée autour de ce nom populaire. Quelle part de vérité renferme-t-elle? Voilà ce qui n'est pas encore bien établi.

Mais ce prince n'était pas homme à laisser échapper une vengeance qu'il tenait en main. Bessarion se flattait cependant encore de l'espoir qu'il pourrait arriver à apaiser les différends. Il doubla les étapes entre Lyon et la Loire, pour arriver plus vite auprès du roi. Ici, nous perdons sa trace jusqu'à Saumur. C'est de là qu'il adresse le même jour deux lettres, au roi de France et au duc de Bretagne, en les adjurant de souscrire à la paix. Voici la lettre au roi de France; elle mérite d'être citée tout entière, à cause de l'élévation des sentiments, de l'ardent désir de paix et de concorde qui en est le caractère[1] :

« Sérénissime Majesté, prince illustre et qui m'est particulièrement cher, je ne me suis pas détourné un instant de ma route depuis que j'ai quitté Rome pour me rendre auprès de Votre Majesté. Les devoirs de ma légation, et les pieuses instructions du Souverain Pontife, me laissaient à peine le temps de songer à ma faible santé et aux soins qu'exige mon âge. D'ailleurs, je voyais partout en France le tumulte et le carnage. les armées sur le pied de guerre, et, ce que je ne puis écrire sans une profonde douleur, un combat sanglant plus imminent de jour en jour. Dans cette pensée, je n'ai tenu aucun compte de ma santé, ni de ma faiblesse, quand j'ai traversé au mont Cenis les difficiles passages des Alpes, et quand j'ai achevé le reste d'un voyage si pénible. Aucune espèce de moyen de transport ne pouvait dans ces conjonctures m'avancer autant que l'exigeaient l'intérêt du siége apostolique, et surtout ma piété envers le nom du Christ. Le Souverain Pontife, en voyant cette nation si peuplée, où l'Eglise de Dieu a toujours été riche, vertueuse, prospère et si bien défendue dans les temps les plus difficiles, en la voyant affaiblie par les séditions et les guerres civiles, a été vivement affligé; et, comme l'exigeait le devoir d'un bon pasteur, il a choisi un homme qui, dans le troupeau divisé du Seigneur, chercherait à rétablir la paix et la concorde, pour empêcher les attaques de ce loup féroce qui se fait depuis si longtemps un jouet du nom chrétien. Par le talent et la prudence, beaucoup devaient m'être préférés; mais par la volonté, par le désir de réussir, fort peu me valaient. Je veux bien accorder aux autres tout le reste; mais être dépassé dans l'amour de la religion, ce serait une honte pour ma vie passée

1. Cette lettre a été publiée par Migne (t. CLXI, col. 699), d'après Dachery.

et pour ma vieillesse d'à présent. Pendant tout mon voyage, j'ai été inquiet et anxieux de savoir si j'arriverais avant que la lutte fût engagée. Maintenant, surtout que j'arrive, fatigué d'une marche si rapide, je suis dans l'angoisse et le tourment, en voyant que nulle part la fureur de la guerre ne s'apaise. Que ne puis-je être au même moment auprès de Votre Majesté et des illustres ducs de Bourgogne et de Bretagne ! Que ne puis-je partager en trois mon faible corps, pour que, faisant partout remettre l'arme au fourreau, je puisse m'occuper de votre dignité, de votre grandeur, de votre salut commun ! Mais cela ne se peut, et j'en suis au désespoir. Je vous verrai tous trois, selon les instructions du pontife; mais, selon l'ordre fixé pour ma légation, j'irai d'abord vous visiter, Roi Très-Chrétien, ainsi que l'exige votre rang. Je me rendrai ensuite auprès de l'illustre duc de Bretagne, parce qu'il est le plus rapproché, et qu'avec lui le glaive est presque tiré, et le combat menace. Je supplie Votre Majesté, par la gloire immortelle de vos aïeux, par ce surnom de Très-Chrétien, qui est héréditaire dans votre maison, par votre réputation de piété et de miséricorde, par la majesté du Christ, au nom duquel vous tenez depuis si longtemps le gouvernail d'un si grand royaume, je vous supplie de ne point engager la lutte et de proroger la trêve, qui, ainsi que je l'ai appris, doit finir lundi prochain. J'arriverai peu de temps après avec l'aide de Dieu; et avec les avis religieux de Votre Majesté, avec son bon vouloir, je m'efforcerai de préparer et d'achever ce qui pourra vous glorifier ainsi que les autres princes, affermir la liberté commune, et servir à la louange éternelle de la religion. Je vous ai envoyé le Révérend Père Barthélemy, évêque de Parenzo [1], homme d'un talent et d'une bonne foi remarquables, qui vous demandera tout cela en mon nom, et qui vous parlera confidentiellement d'autre chose. Je vous en prie, donnez-lui audience, et ayez confiance en lui comme en moi-même, car c'est de ma part qu'il va vous trouver et qu'il vous parlera. Heureuse soit Votre Majesté, à laquelle je me recommande ! (Saumur, 15 août 1472.)

La lettre de Bessarion au duc de Bretagne n'est pas imprimée. On ne la trouve citée nulle part. Cependant elle est dans le recueil de Legrand [2]. Au début, on y voit exposées les mêmes

1. Parenzo (anciennement Parentium), port de l'Istrie, près de Pola.
2. T. XV, f[os] 110 et seq. — Nous la publions à l'Appendice n° V.

idées sur la nécessité de la paix, sur la rapidité du voyage de Bessarion, et presque dans les mêmes termes : on voit que la lettre a été écrite le même jour. Du reste, elle est datée aussi du 15 août. Il parle encore de la trêve qui expire le lundi suivant, du regret qu'il a de ne pouvoir être à la fois auprès des trois princes. « Demain, dit-il, je m'embarquerai pour descendre le fleuve et aller trouver le roi; quand je l'aurai vu, je me rendrai auprès de Votre Illustre Seigneurie. Mais, pour vous aborder plus facilement, je vous prie de vous rendre dans votre ville de Nantes, afin qu'après un si long voyage par terre vous évitiez, à un vieillard épuisé par tant de fatigues, une nouvelle marche. J'espère aussi que le roi viendra en un lieu rapproché, où l'on pourra, sur tous les points qui touchent à l'honneur et au salut commun, discuter plus facilement et achever plus vite de traiter. » Il termine en lui annonçant la venue immédiate de ce même évêque Barthélemy, aussitôt qu'il aurait vu le roi.

Nous n'avons pas la lettre au duc de Bourgogne, mais nous en trouvons un résumé dans une lettre écrite plus tard par Charles le Téméraire à Sixte IV [1]. Bessarion l'adressa beaucoup plus tôt, alors qu'il n'avait pas encore quitté l'Italie, probablement au commencement de juin 1472, car le duc la reçut du secrétaire de Bessarion à son quartier général de Roye, où il resta du 16 au 29 juin [2]. Dans cette lettre, Bessarion annonçait au duc qu'il partait pour aller trouver le roi, et qu'il se rendrait ensuite auprès de lui. A voir ce vieux et illustre cardinal, blanchi par les inquiétudes et les soucis autant que par les années, et cherchant à s'interposer entre trois implacables ennemis prêts à en venir aux mains, on se rappelle naturellement un jeune et brillant cavalier, Mazarin, plus tard cardinal, accourant entre deux armées en présence, agitant une lettre du haut de son cheval assez à temps pour prévenir l'effusion du sang. Mais quelle lettre, quel talisman eût pu conjurer les vengeances de Louis XI? Les légats du pape, qui jadis avaient vu à leurs pieds tous les souverains de l'Europe, n'avaient plus cette puissance.

1. Cette lettre de Charles le Téméraire à Sixte IV est dans la collection Legrand (t. XV, f°s 193 et seq.). Charles se plaint de tous les légats en France, de Bessarion, de Guillaume d'Estouteville, de l'évêque de Viterbe.

2. « Scripsit post modum ad me, antequam legationis fines attigisset, per tabellarium, qui in castris meis apud Royam me offendit, nuncians se proficisci ad regem, inde ad me venturum, hortatus, interim, ab armis discedere » (f° 195).

Ils avaient bien pu au XIV[e] siècle conclure de nombreuses trêves et s'interposer entre les belligérants. Au XV[e] siècle, ils donnaient encore souvent des avis. Mais les princes n'en tenaient compte que s'ils étaient conformes à leurs intérêts.

Louis XI aimait les petites gens, ceux qu'il tirait de rien pour les faire arriver à tout, mais qui n'existaient que par lui et qui se montraient dociles à tous ses caprices pour ne pas compromettre leur fortune. Il dut être quelque peu gêné en présence du premier des cardinaux romains, du patriarche de Constantinople, de celui qui n'était pas seulement le légat du pape, mais presque son égal et son image. C'était trop d'honneur qu'on lui faisait : il ne pourrait pas imposer ses conditions, donner des espérances au négociateur, le gagner en lui promettant des titres, une fortune. D'ailleurs Bessarion ne lui apportait plus aucun avantage immédiat, pratique. Le roi ne craignait plus les fameuses lettres de dispense, et il n'avait pas d'argent pour la croisade. Il dut donc chercher à abréger autant que possible l'entrevue. Elle fut en effet très-courte [1], mais sans doute très-bien remplie. Nous ne la connaissons pas directement. Bandini [2], qui a pu consulter les archives du Vatican, n'en parle que d'après la lettre du cardinal de Pavie. L'évêque de Fermo, Nicolas Capranica, dans son oraison funèbre si courte, mais si précieuse par les informations nouvelles qu'elle contient, dit que Bessarion fut reçu avec beaucoup d'honneur par le roi; qu'il prononça devant lui un discours très-digne et très-habile, tout à fait conforme aux instructions du pontife et du Sacré Collége; que le roi l'écouta avec bienveillance, et qu'il sortit de l'entrevue plein d'admiration : « Cet homme, disait-il, a quelque chose de plus qu'humain [3]. » C'est bien peu de chose sur cette légation si importante; mais on peut compléter ces renseignements, grâce

1. Il était à Saumur le 15 août, et nous le retrouvons le 13 septembre à Lyon. En admettant qu'il ait vu le roi aussitôt qu'il le voulait, ce qui est probable, et en lui accordant trois semaines pour le voyage entre Ancenis et Lyon, on trouve que l'entrevue n'a pas duré plus d'une semaine, et encore c'est un maximum.

2. Bandini (ch. 81) donne un récit absolument erroné.

3. « Profectus ad Venetos, usque ad extremum oceani littus, ubi a rege honorificentissime suscipitur, ad quem Nicænus legatus orationem habuit ornatam, luculentam, dignitatis et artificii plenam, Sanctitatis Tuæ et mandata Senatûs continentem, quam rex benigne audiit et admiratus, paulo post discedens : « Hic, inquit, nescio quid supra hominem habere « videtur. » (Bonav. Malvasia, p. 249.)

à la lettre du duc de Bourgogne au pape, et grâce aux faits connus de cette époque.

Bessarion s'occupa d'abord de la paix du royaume : il l'annonçait formellement dans sa lettre aux belligérants. Mais il se heurta auprès de Louis XI, contre la volonté inflexible de punir les ennemis de la couronne, et il lui demanda d'excommunier les ducs de Bretagne et de Bourgogne[1]. Bessarion s'y refusa obstinément; tout ce qu'il put promettre au roi, c'est qu'il ne verrait pas ses ennemis et qu'il les inviterait à la paix au nom du pontife. Mais il ne donna pas pour rien cette assurance. Comment admettre qu'il n'ait rien exigé du roi en retour de cet appui moral qu'il lui apportait, et qui était le seul fruit que Louis XI pouvait retirer de cette légation? Bessarion ne pouvait pas parler de croisade; sa voix eût été perdue dans le fracas de la guerre civile. Mais il parla de l'Eglise de France, déchirée par les factions, de ces procès, de ces querelles scandaleuses à propos des élections. Vivait-elle ou non sous le régime de la pragmatique sanction? Était-ce le roi ou le pape qui avait le droit exclusif de collation des biens d'église et de juridiction ecclésiastique? Voilà ce que nul ne savait, pas même le roi. C'était l'arbitraire, le bon plaisir, et partant la confusion et le désordre.

Bessarion eut à cœur de relever l'Eglise de France de cette agitation fatale. Il était l'ennemi de la pragmatique et des Eglises nationales, nous le savons. Il ne voulait pas que l'Eglise catholique fût une sorte de république fédérative composée de toutes les Eglises autonomes de l'Europe. Mais il comprenait aussi qu'elle ne pouvait plus être une monarchie absolue et toute de droit divin, comme au moyen âge. Il fallait trouver un compromis entre la doctrine des pragmatiques et la doctrine de la pure théocratie. Bessarion a fait accepter à Louis XI le premier concordat en France. Il l'avait préparé à Rome avec les envoyés français. Il provoqua une lettre au roi du pape Sixte IV accep-

1. Charles le Téméraire parle au pape d'une lettre que Bessarion avait envoyée à Sixte IV en terminant son ambassade, et dont Sixte IV avait laissé prendre connaissance au duc : « In illis (litteris) autem, cum in crastinum testetur se velle Romam versus discedere, profitetur me, nedum auditum, et eam ob rem ad me transire voluisse, si rex permisisset, ut me audiret, ut ad pacem commoveret, ac media aperiret. Detexit prætera petitionem regis sibi factam, ut illustrissimum fratrem ac consanguineum meum, ducem Britanniæ, ac me, nisi ab armis discederemus excommunicatione feriret. » (Legrand, XV, f° 195.)

tant le concordat tel qu'il l'avait préparé lui-même. Ce traité ne fut complétement approuvé par Louis XI qu'après le départ de Bessarion. Les lettres d'homologation du concordat sont du 31 octobre 1472 [1].

Le concordat de 1472 était une transaction entre les prétentions rivales du pape, du roi et les défenseurs de la pragmatique. Le pape eut pour lui les six premiers mois de l'année: les collateurs et électeurs ordinaires, les six autres mois, pour conférer les bénéfices qui devenaient vacants. Le Saint-Père, dans les six mois dont il disposait, devait accorder deux expectatives sur six à la demande du roi, de la reine, du dauphin et des cours du Parlement. Les bénéfices des cardinaux, de leurs familiers et des protonotaires apostoliques étaient réservés. Toutes les causes bénéficiales devaient être en première instance jugées en France; mais les appels en seraient reçus en cour de Rome, à moins que la sentence ne fût définitive. Le pape maintenait toutes les taxes mises sur les Églises de France par le pape Jean XXII; mais il autorisa cependant certaines Églises ruinées à demander une réduction, de manière qu'elles ne fussent plus taxées que d'après l'estimation vraie de leurs revenus [2]. Ce concordat, qui fut du reste souvent violé, est une sorte d'acheminement vers celui de François Ier. Le roi commence à se faire reconnaître officiellement une part dans la disposition des bénéfices : François Ier se l'attribuera tout entière.

Telle fut l'œuvre de Bessarion. La cour de Rome entrant, avec les différents princes de l'Europe, en partage de ce qu'elle considérait jusqu'alors comme ses droits! C'était une nouveauté. La foi diminuait : l'Église était obligée de compter avec l'État. Elle ne pouvait plus songer, comme jadis, à la théocratie : elle s'inclinait devant les royautés modernes. Pouvait-on parler alors de croisade? Bessarion en toucha sans doute quelques mots à

1. Les négociations, commencées à Rome par Bessarion avec l'archidiacre Compaing et le notaire Raquier, furent continuées par une nouvelle ambassade, composée de l'évêque de Valence, du maréchal du Dauphiné, de Jean Lhuillier, doyen de Paris, et de Bernard Loret, avocat au Parlement de Toulouse. Ces quatre délégués obtinrent à Rome le consentement de Sixte IV, et rédigèrent le traité définitif, tandis que Bessarion obtenait l'adhésion de Louis XI. De là la lettre de Sixte IV du 13 août 1472, et les lettres patentes d'homologation du concordat adressées par Louis XI le 31 octobre de la même année. (Voir Legrand, t. XV, f° 142, et Ordonnances des rois de France, t. XVII, p. 548 et 551.)

2. *Id.*, *ibid.*

Louis XI, qui dut répondre comme plus tard en 1478 par la proposition de réunir un concile, le grand épouvantail des papes du xv[e] siècle. Bessarion n'avait plus rien à faire auprès du roi ni en France. Il partit sans aller voir ni le duc de Bretagne, ni le duc de Bourgogne : il les abandonna aux terribles rancunes de Louis XI, qui avait su mettre de son côté la papauté. Il put du moins espérer pour l'Église de France, grâce au concordat préparé par ses soins, un sort meilleur et des temps moins troublés.

Bessarion s'était fait, sur la cour de France et sur l'influence qu'y pouvait exercer un légat du pape, une illusion complète, partagée d'ailleurs par son entourage et par le Collége des cardinaux. La cour de Rome espérait, grâce à sa médiation, rétablir un accord durable entre Louis XI et les seigneurs féodaux. De ce que le cardinal ne réussit pas dans cette partie de sa tâche, de ce qu'il n'obtint rien en faveur de la croisade, le bruit qu'il avait échoué se répandit partout. Lui-même, malade, affaibli par un si long voyage, troublé par les intrigues et la perversion profonde de l'entourage de Louis XI, en rapporta un certain découragement, une sorte de dégoût des hommes et de la vie, symptômes de sa mort prochaine.

Est-ce toutefois une raison pour accueillir les fables et les calomnies qui ont couru sur cette légation de Bessarion? Elles ont été rapportées et répandues par Brantôme et le cardinal de Pavie. Brantôme, ce prétendu historien, qui regarde ses personnages par le gros bout de la lorgnette, et qui prend à tâche de les rapetisser, Brantôme raconte que, après avoir fait attendre deux mois une audience à Bessarion, Louis XI écouta, sans sourciller, sa longue harangue, toute hérissée de doctes citations, et qu'au lieu de lui répondre, il le tira par sa longue barbe orientale et lui tourna le dos en lui citant à son tour un mauvais vers technique de la grammaire :

« Barbara Græca genus retinent quod habere solebant. »

« Les mots barbares conservent en grec leur genre accoutumé, » faisant allusion par là au pédantisme du cardinal [1]. Cette anecdote, reprise par Naudé, a défrayé tous les historiens du xvii[e] et

1. Brantôme, *Vie de Charles VIII*.

du XVIII[e] siècle, comme le P. Matthieu et Aubéry [1]. De nos jours encore, de graves historiens, Michelet et M. Henri Martin, ont rapporté l'anecdote en se défendant d'y croire, mais sans chercher à en démontrer la fausseté. De tout cet ensemble de témoignages empruntés à une source commune et erronée, une légende s'est formée. Pour le public ignorant et pour les écrivains superficiels, qui recherchent seulement l'esprit dans l'histoire, Bessarion n'est rien autre chose que le prélat à qui Louis XI a tiré la barbe.

On se demande comment des historiens sérieux ont pu accueillir un instant une pareille allégation. Louis XI n'est-il pas l'homme qui sait ménager l'orgueil et les susceptibilités de tous ceux qui traitent avec lui, le causeur habile et séduisant qui manie à sa guise ceux qui croient le tenir et l'enchaîner, qui les tourne et les retourne comme il veut? Comment admettre que Louis XI après Péronne, Louis XI, diplomate par nature, prudent par expérience, ait fait une si lourde bévue? Il a commis bien des crimes, mais il s'est rendu coupable de peu de fautes, C'eût été une faute énorme de braver ainsi un légat respecté, revêtu de la triple autorité que lui donnaient son âge, son ministère sacré, son immense réputation, C'eût été jeter Bessarion et la cour de Rome dans les bras du duc de Bourgogne, et la preuve que Louis XI n'a pas insulté le légat, c'est que Bessarion n'a pas même rendu visite aux ennemis du roi de France. C'est donc là une plaisanterie grossière que Brantôme s'est amusé à colporter, probablement sans y croire lui-même.

Une imputation beaucoup plus grave est celle que dirige contre Bessarion le cardinal de Pavie [2]. Sa lettre a été écrite le 20 octobre 1473, presque un an après la mort du cardinal,

1. Naudé (*Addit. à l'histoire de Louis XI*, p. 62, Paris, 1630, in-8°) cherche à appuyer l'anecdote sur l'autorité du cardinal de Pavie, qui ne dit pas un mot de l'épisode de la barbe. Après Naudé, le P. Matthieu (*Hist. de Louis XI*, p. 724) rapporte ce même trait. Fénelon y trouve le sujet d'un dialogue des morts (dialogue LV) entre Bessarion et Louis XI. Il fait de Bessarion un pédant qui cite à tout propos et sans raison les plus inconnus des Grecs, se vantant de connaître ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. De Louis XI il fait un personnage grossier, brutal, qui traite d'imbécile un cardinal légat, qui a sans cesse dans la bouche les mots de pédant et de sot, alors que les contemporains nous représentent Louis XI comme une véritable sirène dans la conversation. Voilà comment un des princes de l'Eglise écrivait l'histoire pour un dauphin de France. Aubéry, dans sa biographie de Bessarion, rapporte l'anecdote sans y ajouter foi.

2. Papiens., Epist. 534. Elle est adressée à François, doyen de Tolède.

par conséquent à une date qui n'est ni trop rapprochée pour que la douleur étouffe les critiques, ni trop éloignée, à ce qu'il semble, pour que la vivacité et la précision des souvenirs aient eu le temps de s'effacer. Voici tout le passage qui concerne Bessarion : « As-tu remarqué, François, comme les légations ambitieuses tournent toujours mal ?.... Quoi de plus expressif que le jugement de Dieu dans la légation de Bessarion et du vice-chancelier? Bessarion a voulu partir en France pour une légation qui devait lui rapporter honneur et profit. Il avait été grand auparavant ; il ne fut plus rien depuis cette époque. Il a vendu la liberté de ses votes, il a été forcé de se faire l'esclave des passions des autres. Il a donné son assentiment au pontife pour toutes les mesures qu'il voulait prendre, et il s'est même prêté à laisser violer par le pape les serments et les vœux du jour de son élection ; à lui laisser nommer, au désespoir de tous les gens de bien, des cardinaux indignes, malgré les plaintes de l'opinion publique contre nous. Il a pu partir enfin, il a emporté avec lui toute la puissance du Saint-Siége. Il est arrivé dans sa province plein de grands projets, promettant beaucoup du roi, et non moins de lui-même. Qu'est-il arrivé de par Dieu, le Seigneur des vengeances? Dès que Bessarion est entré en France, il est devenu suspect au roi. Il n'a pu l'aborder. Pendant deux mois, on s'est joué de lui : il a été admis à l'audience le troisième mois. Sa légation s'est terminée en une seule et désagréable entrevue. Il en est revenu tout frappé. Il n'a eu ni l'occasion ni le temps de développer ses desseins. Accablé de douleur, il est mort bientôt à Ravenne. »

Nous voilà en présence d'une sérieuse critique, établie sur des faits et qui donne une note discordante au milieu de l'universelle approbation et du concert d'éloges jusque-là décernés à Bessarion. Observons tout d'abord que Bessarion est mort avant de pouvoir s'expliquer sur les résultats de sa légation et que, malade dès son retour, il n'a pu adresser à la cour de Rome que des comptes rendus insuffisants et incomplets. De plus, le cardinal de Pavie était légat d'Ombrie depuis l'avénement de Sixte IV ; il est encore loin de Rome, à Sienne, au moment où il écrit sa lettre. Par conséquent, il n'est pas à la source des informations. Ses renseignements ne peuvent être acceptés sans contrôle. Cherchons donc à les contrôler. Dans sa lettre du 1[er] janvier 1472, il exhorte vivement Bessarion à partir pour sa

légation. Il est vrai que, dans sa lettre de critique (nº 534), il avoue qu'il était absent de Rome quand il avait félicité Bessarion sur son départ, et qu'à Rome, mieux informé, il l'avait dissuadé de partir. Acceptons un moment l'excuse; il n'en est pas moins vrai que, parmi les motifs qui doivent pousser Bessarion à s'éloigner de Rome, le cardinal de Pavie allègue toutes les ambitions, toutes les brigues et les rivalités haineuses qui éclatent au sein du Sacré-Collége. Poussons plus loin l'examen : dans la lettre 417, le cardinal de Pavie, qui a subitement changé d'avis sans dire pourquoi, considère la légation comme inutile et tumultueuse. Mais il ne reproche à Bessarion aucune brigue, aucune capitulation de conscience. Dans la lettre 423, il dit que Bessarion restera à Rome « pour garder le siége nouveau que le pontife lui a donné; » Bessarion avait donc quelque intérêt personnel à ne pas quitter la capitale du monde chrétien, et il n'est allé en France que par dévouement. Dans la lettre 431, il approuve Bessarion de rester pour s'opposer au trafic et au pillage des biens d'Église. Enfin, dans la lettre 476 au cardinal de Rouen, il l'engage à ne pas accepter la succession de Bessarion comme légat en France, à cause des difficultés politiques de la situation entre Louis XI et Charles le Téméraire.

Concluons donc que le cardinal de Pavie a souvent changé de langage et d'opinions, mais que, du vivant de Bessarion et lorsqu'il était réellement question de la légation, il l'a considérée comme une œuvre de sacrifice et de dévouement inutile peut-être, mais nullement honteuse; et qu'il a reproché au contraire à la curie romaine d'être le siége de brigues peu avouables et de toutes sortes de conflits, d'ambitions et de trafics déshonorants. Paul Jove le dit formellement, de même que Platina : « Bessarion fut exilé avec la dignité de légat en France, parce que Sixte IV, décidé par une licence toute nouvelle à transformer le pontificat en principat, ne pouvait supporter la présence d'un homme qui opinait toujours librement, gravement et dans l'intérêt de la religion [1]. » Voilà l'opinion des contemporains au

1. Pauli Jovii Elogia, *Vie de Bessarion*. C'est aussi l'opinion de Capranica (Bonav. Malvasia, p. 247-253). — Un des correspondants du cardinal de Pavie, dans une lettre qui lui est adressée et qui est insérée dans le recueil (Papiens., Epist. 425), nous donne un nouveau témoignage de la façon dont étaient choisis les légats à cette époque : « Non tam qui utiles, quam qui aut Catoniani, aut Phocioniani sunt, deliguntur; ne aliquando in theatrum Cato Severus veniat. » Ceci est dit à l'occasion de

moment de la légation de Bessarion en France : c'est aussi la vérité qui doit être acceptée par l'histoire.

Ainsi donc, le rôle de Bessarion, comme légat auprès de Louis XI, est tout différent de celui qui lui était attribué jusqu'ici. L'anecdote de la barbe est une légende sans fondement. La visite au duc de Bourgogne précédant celle au roi de France, la colère de Louis XI qui en aurait été le résultat, est une fable : Bessarion n'a même pas rendu visite à Charles le Téméraire. La longue attente de deux mois avant d'obtenir une entrevue est une fiction ; le 15 août, Bessarion était encore à Saumur ; il parle de sa grande hâte d'arriver au plus vite auprès du roi, et le 13 septembre il était de retour à Lyon. L'accusation de n'avoir rien fait est une calomnie. Sans doute la paix ne fut pas rétablie en France, et les trêves conclues cette année par Louis XI avec ses deux puissants ennemis lui permirent seulement de reprendre haleine pour les mieux abattre. Sans doute aussi l'idée de la croisade ne put aboutir, et Louis XI ne prit même aucun engagement contre les Turcs. Mais Bessarion se retira après avoir préparé un concordat qui devait assurer à la malheureuse Eglise de France des jours meilleurs. Louis XI dut garder un bon souvenir de cette légation, où Bessarion, sans sacrifier aucun des droits des pontifes, lui avait assuré cependant leur appui dans son impitoyable lutte contre la féodalité apanagée. Voilà l'histoire vraie à la place de l'histoire conventionnelle, faussée par l'intérêt des contemporains et par l'ignorance de la postérité. Est-ce le cardinal de Rouen en 1473 et le célèbre Julien de La Rovère lui-même en 1478 qui purent se flatter d'avoir obtenu de plus grands avantages du cauteleux Louis XI [1] ?

la légation de Bessarion. Il passait donc parmi ses contemporains pour tenir de Caton ou de Phocion.

1. Nicolas Capranica, dans son oraison funèbre de Bessarion, dit que la légation de France a été fatale à tous ceux qui l'ont acceptée sous Sixte IV. (Bonav. Malvas., p. 253.)

CHAPITRE III

MORT DE BESSARION (18 NOVEMBRE 1472)

De nos jours, un homme n'est plus un vieillard à soixante-neuf ans. Au xve siècle, où la durée de la vie moyenne était moins longue qu'à présent, c'était un âge avancé, surtout pour un homme comme Bessarion, qui avait traversé une vie d'épreuves et d'affaires. Après un rude apprentissage de l'état monastique en Orient, soumis à un régime de privations et d'austérités qui ruinent les constitutions faibles, il avait fait deux fois le voyage de Constantinople en Italie, une fois celui d'Allemagne; il était maintenant en France; et encore nous ne parlons pas de ses nombreuses pérégrinations en Italie, à Bologne, à Pouzzoles, à Ancône, à Venise. Aller à cheval ou dans de lourds et massifs chariots, sur des routes qui n'étaient le plus souvent que des fondrières, traverser les montagnes par des sentiers de chasseurs ou de brigands, ne trouver sur son chemin ni relais pour hâter le voyage, ni hôtel ou auberge pour goûter un repos bien mérité; changer brusquement, en passant d'un pays à l'autre, de conditions hygiéniques, de logement et de nourriture, sans pouvoir arriver à garder un peu de ses habitudes : voilà quel était le sort des voyageurs de cette époque, et encore des privilégiés, de ceux qui, partant avec une bonne escorte, n'avaient rien à craindre des Burgraves, ni des troupes de brigands. A cela se joignait pour Bessarion les soucis d'une vie consacrée aux affaires, les longues veilles à l'époque du concile, les cruelles angoisses de ses légations, la profonde douleur qu'il éprouvait des progrès des Turcs, de l'insuccès de la croisade, toutes ses préoccupa-

tions, toutes ses démarches journalières, toutes les grandes affaires dont il avait la responsabilité au sein du Sacré Collége. Rien d'étonnant qu'il fût usé avant l'âge et qu'il n'eût plus maintenant qu'un souffle de vie.

Dès longtemps on l'a vu faible et maladif, obligé de prendre les eaux tantôt à Pouzzoles, tantôt à Viterbe, obligé de fuir pendant l'été le climat de Rome et sa cruelle malaria, résidant alors, comme les anciens Romains, dans sa retraite de Tusculum et de Grotta Ferrata, à mi-chemin de la montagne, où l'air est plus pur et plus sain. Il avait à chaque instant des accès de fièvre : comment ne pas rapporter des maladies tenaces de si longs et cruels voyages? Il avait encore une autre affection grave : il souffrait de la pierre. La médecine était alors dans l'enfance, et ce mal était à peu près incurable. Bessarion s'était attaché depuis longtemps un célèbre médecin, Valerio de Viterbe, qui était en même temps un savant. Mais, au moment de la légation en France, Sixte IV l'avait pris à son service et l'estimait trop pour le laisser partir avec le cardinal [1]. A son départ pour la France, il était très-affaibli; il avait plus de courage que de forces, nous dit Nicolas Capranica. Il se faisait porter à la curie dans les bras de ses amis, et, lorsqu'il s'excusa de partir en France à cause de sa mauvaise santé, tous les cardinaux l'approuvaient en le plaignant [2].

Se sentant aussi faible et souvent en danger de mort, il avait pris depuis longtemps ses dernières dispositions. Il avait fait construire son tombeau aux Saints-Apôtres, dans la chapelle de Sainte-Eugénie, restaurée à ses frais. Par son testament de 1466 et ses dispositions nouvelles en 1467, il pourvut cette chapelle d'une dotation qui devait permettre d'y établir à perpétuité un service divin pour le repos de son âme. En 1468, il légua à Venise son plus cher trésor, sa bibliothèque bien-aimée ; et il se résigna en 1469 à se séparer de ses livres, témoins et compa-

1. Papiens., Ep. 416. — Le cardinal de Pavie, au moment de la légation de France, dit à Bessarion que Valerio seul lui conviendrait comme médecin, parce qu'il connaît les maladies du cardinal; mais Sixte IV tient à le garder. Bessarion a demandé au cardinal de Pavie de décider un célèbre médecin de Pérouse, Onuphrio, à le suivre : sans doute la science d'Onuphrio est grande, mais il ne peut entreprendre un pareil voyage : il a soixante-dix ans et une hernie; il est incapable de supporter le froid, la fatigue, ni les privations.

2. Capranica, oraison funèbre, dans Bonav. Malv., p. 247.

gnons de tous ses grands travaux, et qui allaient continuer après lui, dans le recueillement d'une grande bibliothèque, son œuvre de rénovation et de progrès.

En 1472, il se dessaisit d'un autre trésor auquel il tenait autant qu'à ses livres, d'un reliquaire qui lui venait d'Orient. C'était à la fois une œuvre d'art d'un grand prix, à cause de son antiquité, et d'une valeur infinie pour les reliques qu'il contenait. Il avait la forme d'une plaque où était appliqué un crucifix en argent doré ; en haut deux miniatures représentant les archanges Gabriel et saint Michel, entre lesquelles étaient encastrés deux fragments de la vraie croix ; en bas, Constantin et sa mère, avec deux petits morceaux de la sainte tunique. Cette plaque, attachée à un manche, pouvait être suspendue au cou par des chaînettes. Bessarion y avait joint une ancre et une croix ; l'ancre était un ex-voto pour avoir échappé à une affreuse tempête ; la croix était un pectoral qu'il portait toujours, parce qu'il contenait aussi un fragment de la vraie croix. Ce reliquaire venait de Constantinople. Il avait été consacré dans une église et par un empereur et un patriarche. A la nature des miniatures, à la forme des lettres, des titres, on pouvait faire remonter ce reliquaire à la fin du XI[e] siècle ou au commencement du XII[e]. Il avait appartenu à une certaine Irène, fille de Démétrius et nièce de Michel IX (XIV[e] siècle). Il fut possédé beaucoup plus tard par le patriarche Grégoire, célèbre dès l'époque du concile de Florence sous le nom de protosyncelle, qui fut élu malgré lui au patriarcat en 1446, qui vint en Italie, chassé d'Orient par les adversaires de l'Union, et qui y mourut en 1459. Grégoire, par son testament, le légua à Bessarion. Quand Bessarion fut envoyé à Venise au nom du Saint-Siége, il visita le monastère de Sainte-Marie de la Charité ; les moines, émus de la mort récente du cardinal Prosper Colonna, lui demandèrent l'autorisation de l'inscrire sur leur album comme confrère et associé. C'est à ce moment que, par une charte notariée du 29 août 1463, il légua à la confrérie le reliquaire, à la condition toutefois qu'il le garderait sa vie durant [1].

1. Schioppalalba. *Dissertat. in tabulam perantiquam græcam a cardinale Bessarione dono datam Sanctæ Mariæ Caritatis sodalitio* (Venise, 4° 1767). Nous n'avons trouvé cet ouvrage qu'à Venise. Il contient des détails nouveaux sur la vie de Bessarion, deux lettres inédites de lui, son portrait avec le reliquaire à la main, d'après l'original qui se trouve maintenant à la porte de la salle de lecture de la bibliothèque de Saint-

Au moment de son départ pour la France, Bessarion, sentant sa fin prochaine, adressa de Bologne le 13 mai 1472 aux Frères de Santa-Maria della Caritá une lettre pour leur annoncer qu'il allait les mettre en possession du reliquaire. Après avoir rappelé tout ce qu'il devait de reconnaissance à la confrérie qui l'avait adopté, et après avoir décrit le reliquaire, il continuait ainsi : « Je vous l'ai donné dans ces dernières années par une donation entre-vifs ; mais j'ai voulu le garder jusqu'à ce jour. Aujourd'hui que je pars pour la France, comme légat de la république chrétienne, en songeant à la longueur du voyage et aux destinées incertaines de la vie humaine, je crois plus sûr de vous laisser cette croix. Je l'ai fait orner de la plaque d'argent où elle est renfermée. J'y ai fait mettre un manche, pour qu'elle soit plus facile à porter dans les processions : je vous l'envoie pour la consacrer à la divine Majesté de la Charité, comme témoignage de notre fraternité, en vous demandant de l'exposer à la vénération du peuple quand l'occasion ou les cirtances l'exigeront. Jacopo Parleone, Gualterio Justiniani et Jacopo Sceva, nos intendants, vous la remettront en notre nom. Je vous prie de la conserver, de la garder avec grand soin, comme une preuve éternelle de nos sentiments de confraternité pour la maison de la Charité. » En souvenir de sa donation, il fit graver sur la plaque d'argent, derrière le reliquaire, l'inscription suivante :

BESSARIO·EPISCOPVS·SABIN·
CARDINALIS NICŒNVS PATRIAR-
CHA·CONSTANTINOPOLITANVS
BEATÆ VIRGINI
MARIÆ·SCHOLÆ CARITATIS
VENETIIS

Il tenait à laisser une preuve qu'il avait possédé cette relique d'un prix si grand [1].

Marc. Cet ouvrage est intéressant aussi, parce qu'il montre quel prix on attachait alors encore aux reliques.

1. Bessarion se qualifie lui-même dans cette inscription d'évêque de Sabine. Il avait reçu cet évêché en 1449 ; mais quelques semaines plus tard il était transféré à l'évêché de Tusculum. Il ne l'a pas gardé jusqu'à la fin de sa vie, bien qu'Ughelli, dans son *Italia sacra*, n'ait mentionné pour lui aucun changement de siége. A partir de 1469, il prend toujours

Les Frères de Santa-Maria lui firent l'accueil qu'elle méritait. On avait encore dans toute l'Europe chrétienne, et surtout en Italie, une grande vénération pour les reliques. Venise en avait de très-célèbres, comme celles de saint Marc, son patron. Celles-ci n'étaient pas d'une moindre valeur : le bois de la vraie croix, la sainte tunique, il n'est rien de plus respectable et de plus vénéré des fidèles. Les Frères de Santa-Maria avaient intérêt à faire grand bruit autour de cette relique, afin d'augmenter la célébrité et la réputation de leur ordre. La Seigneurie de Venise avait à cœur de remercier Bessarion, qui avait rendu tant de bienfaits à cette cité et qui venait encore de lui léguer sa bibliothèque. Aussi les moines et le Sénat de Venise s'entendirent-ils pour transporter en grande pompe au milieu d'une procession solennelle la relique, depuis Saint-Marc jusqu'au monastère de la Charité. La cérémonie rappela la translation à la Sainte-Chapelle du bois de la vraie croix, acheté par saint Louis à l'empereur latin de Constantinople : elle nous est décrite en grand détail dans la lettre de remerciement que les Frères de l'ordre adressèrent à Bessarion [1].

Les frères de la Charité remercièrent Bessarion avec effusion et lui envoyèrent une description minutieuse de la translation de la relique. Bessarion reçut leur lettre en France, à Lyon, à son retour de sa légation. Il y répondit de cette ville une lettre conservée dans les archives de la confrérie [2], où il témoigne de tout le plaisir qu'il a reçu en apprenant le détail de

le titre d'évêque de Sabine. Schioppalalba a trouvé un acte qui indique sa translation à ce siége (voy. une note de Schioppalalba, p. 140).

1. Au moyen âge, chaque couvent voulait avoir ses reliques précieuses afin d'attirer en pèlerinage beaucoup de fidèles, ce qui était une source de donations et de profits de toute sorte. Robert de Clary, et plusieurs autres historiens de la quatrième croisade, parlent du trafic des reliques prises par les croisés à Constantinople et vendues ensuite en Occident ou rapportées par les pèlerins appartenant aux différents ordres. Celle de Bessarion venait aussi de Constantinople et avait été sauvée à temps de la rage de destruction des Turcs. Schioppalalba donne (p. 140 et seq.) tout le récit de la fête. Les processions solennelles de ce genre étaient assez fréquentes à ce moment. On en trouve une très-intéressante reproduite dans un tableau de Gentile Bellini à Venise (n° 555, Académie des beaux-arts). Elle a lieu en 1496, sur la place Saint-Marc, pour célébrer la guérison miraculeuse du fils d'un marchand de Brescia résidant à Venise, guérison attribuée aux mérites de saint Marc.

2. Elle fut donnée au couvent de Santa-Maria par le médecin Jean-Charles Sivos, qui en fit partie vers la fin du XVI[e] siècle (voy. Schioppal., p. 147).

la cérémonie : « Mon acte de piété envers vous ne pouvait être accueilli d'une façon plus honorable. Pour consacrer et vénérer ces reliques si saintes, vous avez fait tout ce qui pouvait honorer le nom de Dieu et le souvenir de notre mutuel amour. Vous avez tant fait, que je puis et que je dois à peine le comprendre. Ce sont des pompes dignes seulement de la divine Majesté; c'est pour elle que nous vous avons envoyé ce présent et que vous l'avez reçu avec de tels honneurs. Cette grande allégresse de votre part, je l'accepte volontiers, parce qu'elle vient de l'amour que vous me portez; je vous rends grâces de toute cette bienveillance, de toute cette charité au nom de laquelle nous sommes initiés et confrères. Dans votre décret sur le tabernacle destiné à rehausser cette donation, je reconnais votre bienveillance envers moi, j'admire et je loue votre saint zèle pour les choses divines. Vous en serez amplement récompensés auprès du Dieu immortel. Adieu. »

Cette lettre fut probablement envoyée en même temps que celle qui était adressée au pape, où il annonçait qu'il partait le lendemain pour Rome sans avoir rien pu faire en faveur de la paix; et qu'il n'allait même pas rendre visite à Charles le Téméraire, parce que Louis XI ne le voulait pas et que tout effort auprès de lui devait être inutile [1]. Les courriers étaient rares à ce moment; si Louis XI en avait hâté la marche dans son royaume au moyen des relais de poste, ces facilités cessaient bien près de Lyon, à la frontière du Dauphiné et de la Savoie, et le porteur avait à traverser le difficile passage des Alpes. Les correspondances adressées même aux plus illustres personnages n'arrivaient pas toujours à destination.

Ces deux lettres sont probablement les dernières qu'adressa Bessarion : elles servent à dater approximativement son départ [2],

1. Cette lettre, actuellement perdue ou cachée dans quelque dépôt où elle est inconnue, a été communiquée par le pape à Charles le Téméraire. Il en donne un résumé dans les plaintes qu'il adresse au Saint-Siége sur la partialité des légats en faveur du roi de France : « Fateor eum re infectâ, discessisse, animadvertentem nihil proficere posse, et id vestræ Clementiæ significasse litteris suis, quarum exemplum bonâ gratiâ beatitudinis vestræ ad me delatum est. » (Collect. Legrand, t. XV, f° 195.)

2. Il ramena en Italie l'illustre Guillaume Fichet, recteur de la Sorbonne, celui qui eut l'honneur d'établir la première imprimerie en France à l'instigation de Louis XI. Bessarion lui avait envoyé en 1470 ses discours pour la croisade et avait cherché à faire de lui le promoteur de l'expédition sainte en France. Guillaume Fichet se fixa à Rome et devint

qui, très-vraisemblablement, eut lieu vers le milieu de septembre. La saison allait bientôt se faire mauvaise : Bessarion avait hâte de revenir au plus vite, et cependant il ne pouvait faire de bien longues étapes. Les fatigues et les épreuves de sa dernière légation l'avaient achevé; il n'avait rien perdu de sa lucidité d'esprit, de ses rares et hautes facultés; mais les forces physiques le trahissaient; il était miné par la maladie, amaigri, faible, rongé de fièvre, une sorte d' « anatomie ambulante ». Il revint par la route qu'il avait déjà suivie. Quoique porté en litière avec tous les ménagements possibles, il souffrit beaucoup de la traversée des Alpes au mont Cenis. La fièvre se compliqua d'une dyssenterie tenace qui lui enleva le peu de forces qu'il conservait encore. A Turin, incapable de supporter aucune espèce de transport par terre, il se fit embarquer sur le Pô, et il le descendit jusqu'à Ferrare et Ravenne [1].

Ravenne est la ville des morts. Là se trouvent les tombeaux du Dante [2], d'Honorius, de Galla Placidia, et le célèbre monument de Théodoric. On ne voit que cryptes souterraines ; on ne foule aux pieds que tombeaux. La ville avec ses édifices et ses célèbres mosaïques du cinquième et du sixième siècle, trop grande pour ses habitants actuels, semble se survivre à elle-même. Son port n'est plus que souvenir : une épaisse pineta en a occupé l'emplacement; son commerce a vécu; encore maintenant, ses rares habitants laissent croître l'herbe dans les rues et sur les places. C'était une ville de mauvais augure pour un mourant. Entrer à Ravenne, c'était mettre déjà un pied dans la tombe, c'était voir partout l'image de la mort, c'était presque présider de son vivant à ses propres funérailles. Mais Ravenne était encore accessible par eau, grâce à son petit port artificiel ; Ravenne était à peu près sur le chemin de Rome; Ravenne appartenait depuis 1441 à ces Vénitiens, que Bessarion aimait tant.

C'est précisément dans la maison du plus illustre de ceux qui

pénitencier de Sixte IV. C'est la renommée seule de Bessarion qui détermina Guillaume Fichet à faire ce grand voyage et à changer de patrie. (Naudé, *Addition à l'hist. de Louis XI*, p. 99.)

1. Bandini, § 82. Nicol. Capranica, orat. funebris, dans Bonav. Malvasia, p. 253.

2. Son mausolée actuel a été érigé dix ans après la mort de Bessarion, par Bernard Bembo, podestat vénitien de la ville et père du célèbre cardinal Pierre Bembo.

l'habitaient qu'il se fit transporter. C'était le podestat de la ville, pour Venise, Antonio Dandolo, qu'il avait connu dès 1463, lorsqu'il était légat auprès de la République [1]. Les médecins ne pouvaient plus rien pour Bessarion. Il fit appeler un prêtre; il se confessa, ce qui était pour lui une pratique presque quotidienne; il fit préparer les derniers sacrements; il les reçut avec beaucoup de contrition et d'humilité, se donnant à lui-même les noms de pécheur et d'ingrat. Ensuite il se fit descendre dans la cour et fit ouvrir toutes grandes les portes pour laisser librement approcher tout le monde. En voyant étendu sur son lit de douleur ce vieillard vénérable, si courageux, si doux envers la mort, tous les assistants à genoux fondaient en larmes, saisis de pitié et d'admiration. Ses domestiques et ses familiers, en vêtements de deuil, tout en pleurs, comme s'il s'agissait de la perte d'un père, priaient Dieu pour le mourant, et, prosternés à ses pieds, ils le suppliaient de leur donner sa bénédiction. Alors Bessarion, ayant obtenu le silence d'un faible geste de la main, leur demanda pardon de toutes ses paroles et de tous ses actes injustes, de tout ce qu'il avait pu leur faire souffrir bien malgré lui. Il les consola par de bonnes paroles et les bénit. Puis, se tournant vers la foule qui l'entourait, élevant la voix malgré sa faiblesse, il protesta qu'il mourait dans la foi catholique, celle des apôtres et des Pères; il récita mot pour mot le Symbole [2], il exhorta tous ceux qui l'écoutaient à vivre et à mourir dans cette foi, la seule vraie et bonne. Alors il se sentit défaillir. Il demanda un crucifix, il le baisa et l'adora en pleurant, et d'une voix mourante, entrecoupée de soupirs : « Tu es juste, ô Seigneur, dit-il; justes sont tes décrets; mais tu es bon et miséricordieux, et tu ne te souviendras pas de nos péchés. » Après cette dernière prière, il rendit à Dieu sa belle âme, « malheur bien plus déplorable pour la chrétienté que pour lui-même [3] » (18 novembre 1472).

1. Le palais du podestat (palazzo del governativo) était situé sur la piazza Maggiore : on y voit deux hautes colonnes de granit érigées aussi par Bernard Bembo en 1483, surmontées des statues de saint Apollinaire et de saint Vital, les deux patrons de la ville. C'est dans ce palais que mourut Bessarion.

2. Il a récité le Symbole *mot pour mot*, par conséquent avec l'addition du *Filioque*. Bessarion est resté jusque dans la mort attaché à la foi catholique, qu'il avait adoptée au concile de Florence.

3. Tout ce récit de sa mort est emprunté à l'oraison funèbre de Nicolas Capranica (p. 254). D'après les mémoires manuscrits de la famille Dan-

A ce moment, tous les assistants éclatent en sanglots : les citoyens les plus considérables viennent en foule témoigner de leur douleur par leur émotion et par leurs larmes. Ils appellent Bessarion ; ils font l'éloge de toutes ses vertus et des grands services qu'il a rendus à la chrétienté et aux lettres. Les plus illustres personnages et la colonie vénitienne arrivent, les uns à titre privé, les autres pour remplir les devoirs de leur charge ; ils portent le corps sur leurs épaules jusqu'à l'évêché, ils l'y déposent sur un lit de parade, pour que tous puissent venir s'agenouiller devant lui et lui rendre les derniers hommages [1].

Après une cérémonie provisoire à Ravenne, le corps fut transporté à Rome. Un service solennel eut lieu dans la basilique des Saints-Apôtres. Le pape Sixte IV voulut honorer de sa présence les funérailles d'un si grand homme ; c'était une condescendance très-rare de la part d'un pape. On n'en citait qu'un seul exemple, celui d'Eugène IV pour le cardinal Nicolas Albergati ; mais ces honneurs exceptionnels convenaient aux services exceptionnels de Bessarion. Il mourait cardinal légat du Saint-Siége apostolique, évêque de Sabine, archevêque de Nicée, patriarche de Constantinople, « le premier du Sacré Collége par la réputation, la gloire et l'illustration. » — « Dieu seul est grand, mes frères, » disait Massillon sur la tombe à peine fermée de Louis XIV. Le panégyriste de Bessarion osa dire en présence du pape Sixte IV et en s'adressant au souverain pontife ; « Personne n'était supérieur à Bessarion par la vertu, personne ne pouvait même lui être égalé [2]. » On doit aux morts la vérité ; c'est en ces termes que le saint évêque de Fermo, Nicolas Capranica, neveu de deux cardinaux, la proclamait du haut de la chaire chrétienne, en présence d'un auguste auditoire confondu dans la douleur et le regret. Son oraison funèbre, remarquable par l'accent personnel et la connaissance intime de la vie du cardinal, est pleine de renseignements précieux. Il cherche à nous peindre l'illustre Bessarion, tel qu'il était dans le particulier, tel

dolo, Bessarion serait mort empoisonné en même temps que Dandolo lui-même par un des serviteurs de celui-ci. (Voy. Giovanni degli Agostini, *Notizie degli Scrittori Veneziani*, Venise, 1752, in-4°, p. 512.) Cette anecdote ne repose sur aucun fondement sérieux. Bessarion était assez malade pour mourir de sa mort naturelle. Aucun contemporain n'a cru à un empoisonnement, et Capranica, si bien informé, n'en dit rien.

1. Capranica, Orat. funebris, p. 255. Schioppalalba, p. 152. Bandini, ch. 82. — 2. Capranica, *id.*, p. 255.

qu'il l'a aimé et tel qu'il le pleure, sans déclamation, sans fatras théologique. Cette oraison funèbre est le dernier tribut d'hommages d'un témoin bien informé et d'un ami qui ne se console pas. Sa dépouille mortelle fut ensuite transportée, selon ses vœux, dans cette chapelle de Sainte-Eugénie qu'il avait si richement dotée, pour en faire à jamais son tombeau [1].

La nouvelle de cette mort provoqua, parmi tous ceux qui avaient connu Bessarion et qui avaient reçu ses bienfaits, une véritable explosion de regrets. Le 6 décembre 1472, à Venise, un office solennel fut célébré en son honneur au couvent de Santa Maria della Caritá. En 1480, les Frères décidèrent que l'anniversaire de sa mort serait célébré chaque année dans le couvent par un service solennel, et que pour ce jour-là on surmonterait l'autel qui lui était consacré d'un chapeau rouge de cardinal [2]. Plus tard, le portrait, fait de mémoire par Cordella sur l'original de Gentile Bellini, fut pieusement déposé à l'entrée de la bibliothèque de Saint-Marc, où les nombreux savants qui ont le privilége de pénétrer dans ce riche dépôt peuvent lui adresser encore un souvenir et un hommage.

Les amis, les protégés de Bessarion ne manquèrent pas à sa mémoire : Niccolo Perotti rédigea sur lui des mémoires étendus [3].

1. Nous avons mentionné déjà (liv. V, ch. 1) les travaux qu'il avait entrepris pour orner cette chapelle de Sainte-Eugénie, et les deux inscriptions, l'une latine et l'autre grecque, qu'il avait préparées lui-même pour qu'elles y fussent gravées après sa mort. Actuellement, le tombeau, orné des insignes cardinalices de Bessarion, tel qu'il l'avait fait construire lui-même, se trouve dans le portique de l'ancien couvent de Franciscains attenant à l'église. Ses cendres sont à côté, dans une petite niche où l'on voit encore ces mots à demi effacés, mais éloquents dans leur concision :

MAGNI BESSARIONIS
CINERES.

Au-dessus de cette niche est une fort longue inscription, qui est comme le *cursus vitæ* de Bessarion et qui rappelle en style lapidaire ses grandes actions et son rôle important. C'est en 1683 que des restaurations nouvelles ont exigé cette translation, ainsi que le constate l'inscription que nous avons copiée nous-même à Rome et que nous publions à l'Appendice n° VI.

2. Schioppalalba, qui rapporte ce fait, ajoute que, au moment où il écrit (1767), cette cérémonie a lieu encore chaque année. Bessarion avait, au couvent de Sainte-Marie, une chapelle spéciale, que les plus habiles artistes de Venise, et entre autres les Bellini, travaillèrent à décorer; on y plaça le portrait de Bessarion peint par Gentile Bellini; au-dessous était cette inscription sur une plaque de marbre, que nous publions à l'Appendice n° VI.

3. Ils sont cités dans le *Cornucopia linguæ latinæ* d'Alde Manuce

Du fond de la Crète, Michel Apostolius, dont il avait soutenu et encouragé les premiers efforts, lui consacra une oraison funèbre où l'admiration se traduit malheureusement par des éloges déclamatoires. Vespasiano da Bisticci, le savant libraire de Florence, ne l'oublia pas parmi les portraits des hommes célèbres dont il avait entrepris la galerie. Phrantzès, fort dédaigneux d'ordinaire de tous les événements qui touchent à l'histoire des Latins, mentionna sa mort avec la même piété qu'il gardait pour les Paléologues, ses princes chéris [1]. Les Grecs exilés considérèrent sa mort comme une calamité publique, comme un deuil véritablement patriotique ; nous en avons la preuve dans la lettre d'un certain Démétrios Castrénos, qui, plus de quatre mois après le malheur, se montre inconsolable d'une telle perte et qui se plaint d'être privé d'un soutien et d'un père [2]. Le duc d'Urbin Frédéric de Montefeltri (1444-1482), le condottiere et le Mécène, qui a doté sa patrie d'une riche bibliothèque, pleura en Bessarion l'ami des lettres et le rénovateur des études classiques, et lui fit graver sur la pierre, comme les Bolonais et les Vénitiens, une inscription qui devait rappeler sa gloire [3].

Mais, parmi tous ses amis, celui peut-être qui lui a consacré l'éloge le plus ému et le plus vrai est le célèbre cardinal de Pavie, annonçant à Campani la mort de Bessarion. Tous deux ils l'avaient connu et aimé depuis bien des années. Cette lettre

(p. 905, éd. de 1513) ; mais on peut se demander s'ils ont existé jamais. Bandini a vainement essayé de les découvrir, et toutes nos recherches ont été inutiles.

1. Liv. IV, ch. 23 (Migne, t. CLVI).

2. Cette lettre nous a été communiquée en manuscrit par M. Riemann, membre de l'Ecole française d'Athènes, qui l'a copiée à la bibliothèque de Pérouse. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous en faire part. Elle est datée du 29 mars : elle est certainement de 1473, puisqu'elle parle de la mort de Bessarion comme d'un fait récent. On ne sait à qui elle est adressée. Elle est inspirée par les conquêtes des Turcs dans le Péloponèse. Elle contient dans le dernier tiers un éloge très-vif et très-bien senti de Bessarion.

3. Elle est dans Hody parmi les pièces justificatives de sa biographie de Bessarion (lib. I, p. 176) :

BESSARIONI
GRAECI LATINIQVE CONVENTVS PACI-
FICATORI. OB. SVMMAM. GRAVITATEM
DOCTRINAEQVE EXCELLENTIAM. FED.
AMICO. SAPIENTISS. OPTIMOQVE
POSVIT.

vaut la peine d'être citée presque en entier : « Campani, mon frère, tu vas pleurer et te lamenter : notre cher Bessarion est mort. C'était un grand homme sans contredit ; sa science était étendue ; ses facultés étaient exceptionnelles, son éloquence admirable ; son zèle pour les affaires publiques ne se démentit jamais et persistait malgré son âge et sa mauvaise santé. Le Saint-Siége n'avait pas d'homme dont il pût se glorifier davantage, ni dont les services fussent plus efficaces. Il voyait juste, il expliquait avec netteté, il travaillait sans relâche, et il savait blâmer et punir chez les autres la paresse. On s'en référait à lui pour toutes les mesures à prendre, pour toutes les légations qui nous arrivaient de partout. Sans Bessarion, aucune entreprise ne pouvait être commencée ni terminée. Tout le fardeau des affaires reposait sur les épaules de ce seul homme. Comment parler de son amour pour nous, qui ne pouvait être plus grand ? de ses bons offices pour tout le monde ? Il en rendait plus, à lui seul, que tous les cardinaux réunis. Comment parler de sa religion, de sa piété, de sa munificence, de sa grandeur d'âme ? Il n'eut jamais une basse pensée, ni même une pensée indigne de son rang. Pleurons une si grande perte, pleurons les destinées de l'Église, pleurons le délaissement où tombent tous les gens de bien. Rien de plus douloureux ne pouvait m'arriver. Au milieu des affaires, je suis troublé de l'image d'une si grande calamité. Dans le repos, elle me poursuit si vivement que, si je suis seul, je ne puis m'empêcher de gémir et de pleurer..... Malheureux sommes-nous tous deux, d'avoir perdu un père qui nous aimait tant et qui nous voulait tant de bien ! A qui nous ouvrirons-nous désormais de nos peines ? Auprès de qui chercherons-nous des consolations dans l'adversité ? Où sera le juge que nous serons heureux de consulter pour nos études [1] ? » Et il continue ainsi longtemps de pleurer cette mort ; il raconte les derniers moments du cardinal, il propose ses vertus à l'imitation des contemporains et de la postérité.

Cet éloge d'un ami et d'un lettré est un véritable jugement sur l'homme, sur son caractère et sur ses œuvres. Bessarion fut en effet un homme d'affaires et un homme de bien. Mêlé à toutes les intrigues qui s'agitaient autour du Saint-Siége, il en est sorti les mains pures et avec la réputation d'un homme vertueux. Il

1. Papiensis, Epist. 488.

est resté, malgré ses variations apparentes, fidèle à la foi qu'il avait adoptée dans sa maturité, fidèle à ses préférences philosophiques, fidèle surtout à sa malheureuse patrie, dont il n'a jamais cessé de porter l'image au cœur. Il savait faire valoir ses services ; mais il était capable aussi de dévouement et de sacrifice. Il ne dédaignait pas la richesse, et il est arrivé à de hautes dignités qui lui ont assuré de nombreux bénéfices et une grande fortune. Mais il a consacré cette fortune aux œuvres religieuses et charitables, au rachat des captifs grecs, à l'entretien de ceux qui avaient pu se réfugier en Italie ; il l'a toujours libéralement partagée entre ses pauvres, ses amis et ses livres bien-aimés.

Il a eu le rare bonheur de jouir de sa gloire de son vivant. Sorti d'une humble condition, il est arrivé, par son mérite et l'éclat de ses services, au faîte des honneurs et des dignités. Il a vu son nom grandir, ses panégyristes se multiplier : après Philelpho, Campani et Platina, l'évêque d'Aléria, le cardinal de Pavie, tant d'autres qui ne tarissaient pas d'éloges autour de lui. Les anciens appelaient heureux ceux qui meurent jeunes. Bien plus heureux encore est Bessarion. Il est mort dans un âge avancé, après avoir fait connaître la littérature grecque dans sa beauté primitive, et il a réconcilié Platon avec l'orthodoxie catholique ; il est mort avec la certitude que les chefs-d'œuvre de la pensée humaine seraient reproduits à l'infini par cette merveilleuse découverte dont il avait favorisé les débuts. En tournant ses regards vers l'avenir, il pouvait bien augurer de tant de jeunes gens avides de science, de tant de maîtres distingués, de tant de bibliothèques en voie de formation, de tant de princes qui se faisaient gloire de protéger les lettres. A son dernier soupir, il a pu avoir cette suprême consolation que son œuvre chérie ne périrait pas.

Cependant sa gloire s'est bien vite éclipsée : le souvenir de ses actes et de ses services a disparu presque en même temps que lui. Sa grande figure s'est effacée peu à peu ; ses œuvres sont restées inconnues ; son nom seul est demeuré. Cette anomalie s'explique très-facilement. Comme politique, Bessarion a été l'oracle de la papauté sous cinq papes successifs. Mais il n'a pas eu, ainsi que Grégoire VII, l'heureuse chance d'arriver lui-même au pontificat. Il est mort sous le sixième pape, au moment où tous le proclamaient le plus digne d'occuper la chaire de Saint-Pierre et où les cardinaux les plus anciens et les plus vertueux

l'avaient élu. Dès lors, il a été condamné à s'effacer toujours lui-même. Sa gloire a été confisquée par les pontifes dont il était l'inspirateur et le guide nécessaire. Comme lettré, il n'a laissé aucune œuvre d'une forme achevée, de ces œuvres qui vivent et qui s'imposent seules à la postérité. Tous ses écrits appartiennent au théologien, au philosophe, à l'homme de combat qui plaide une thèse, la grande cause de la Renaissance et du progrès. Et ce Mécène si libéral, si délicat, si aimé, n'a pas même eu la bonne fortune d'un Philelpho, d'un Campani, d'un cardinal de Pavie. Aucune main pieuse n'a recueilli ses lettres de chaque jour pour permettre aux descendants de retracer une image fidèle et détaillée de toute sa vie.

Mais cette vie, pour être difficile à pénétrer, n'en est pas moins grande et bien remplie. Il ne suffit donc pas de connaître le nom seul de Bessarion ; il faut connaître aussi ses œuvres importantes et les grands services qu'il a rendus à la Renaissance et à la chrétienté. Nous ne ferons pas de lui, avec Michel Apostolius, une sorte de demi-dieu, digne d'aller s'asseoir au banquet divin pour y boire le nectar et l'ambroisie [1]. Nous dirons seulement, en terminant cette consciencieuse étude, qu'il mérite d'avoir sa place dans l'histoire et d'être respecté de la postérité.

1. Migne, t. CLXI, col. 140 (préface).

APPENDICE I

SUR L'AUTEUR DES ACTA GRÆCA

Les *Acta Græca* [1] sont certainement la source la plus importante sur le concile de Florence. C'est une histoire écrite en grec qui donne certains actes authentiques. Elle commence à l'arrivée des Grecs; elle retrace en grand détail tous les débats, et reproduit les discours prononcés par les orateurs des deux partis. Elle indique aussi les réunions particulières des prélats grecs et toute la série des négociations laborieuses qui ont enfin abouti à la conclusion de l'Union. L'auteur des *Acta* ne s'est pas nommé : les manuscrits ne portent aucune signature. Les contemporains mêmes ne fournissent aucune indication, et l'auteur était inconnu dès le commencement du XVI[e] siècle.

En 1521, l'évêque Barthélemy Abraham de Crète publia une traduction latine de ces *Acta*, sur le désir de Benoît de Accoltis, archevêque de Ravenne. Barthélemy Abraham en attribue la composition à deux scribes grecs : « Je ne sais pourquoi ces *Acta* n'ont pas encore été traduits en latin, car tout le monde sait que deux scribes grecs et deux scribes latins assistaient au concile et en ont transcrit fidèlement les actes dans les deux langues [2]. » Il ajoute : « Cet écrit, d'un style aussi grossier que confus, tellement qu'on pouvait à peine le comprendre, je l'ai traduit en latin, aussi clairement et fidèlement que le pouvait un Grec, de telle sorte qu'un homme même peu instruit dans les belles-lettres peut comprendre ces actes sans aucune difficulté. »

1. Les *Acta Græca* ont été publiés dans les collections des conciles de Labbe, t. XIII; d'Hardouin, t. IX; de Mansi, t. XXXI. Toutes nos citations sont empruntées à l'édition de Labbe.

2. Labbe, t. XIII, col. 1264.

Le traducteur déprécie l'original afin de faire valoir le mérite de son œuvre : simple vanité de lettré. Nous verrons que de bons juges ont sur les *Acta* une opinion meilleure. — Il ajoute que les deux scribes grecs ont eu la sottise d'insérer dans les actes du divin concile [1] le récit des fêtes offertes et des honneurs rendus à l'empereur de Constantinople. Tout cela, il l'a supprimé de ses traductions, et il s'est contenté de traduire les débats et les discussions publiques des Grecs. Matthieu Caryophyllos a revu la traduction et l'a publiée à nouveau en reproduisant intégralement le texte tronqué à dessein par Barthélemy Abraham [2].

Il est donc évident que, dès l'époque de Barthélemy Abraham, on ignorait absolument l'auteur, la date et le lieu de la composition des *Acta*. Je n'ai pas besoin de prouver que cet évêque de Crète s'est grossièrement trompé en attribuant les *Acta Græca* qu'il a traduits aux deux scribes grecs chargés de recueillir les procès-verbaux officiels. Il avoue lui-même que les *Acta* ne sont pas les procès-verbaux officiels, puisqu'ils donnent le récit de réceptions et de fêtes, et nous ajouterons de réunions particulières et de négociations intimes que la relation officielle ne devait certainement pas contenir et qu'on ne trouve pas dans Andréa de Santa Croce, celle de toutes les sources qui se rapproche le plus de la source officielle. — Il est donc impossible d'attribuer aux deux scribes la rédaction des *Acta Græca* et de les considérer comme la source grecque absolument officielle.

Le savant Renaudot, qui a publié sur Georges Scholarius une importante dissertation [3], tient en grande estime l'auteur des *Acta*. « Les *Acta*, dit-il, qu'ils aient pour auteur Xanthopoulos ou tout autre, l'emportent certainement sur les rudes narrations de Syropoulos, autant par une certaine simplicité naturelle et par l'éclat du style, que par le récit des faits accomplis, qui diffère rarement des actes latins et qu'on peut concilier sans peine avec les monuments ecclésiastiques existant dans les deux langues, aussi bien manuscrits qu'édités. » Renaudot rend donc à l'auteur des *Acta* la justice qui lui est due. Mais il a tort lorsqu'il voit dans l'insertion des trois discours de Georges Scholarius, à la suite des *Acta* [4], une preuve que Georges Scholarius en est l'auteur. Ces trois discours sont comme un appendice aux *Acta* et ne forment pas corps avec lui. De plus, une lecture attentive prouve que l'auteur de ces discours a subi l'Union au lieu de la désirer et de chercher à la réaliser. Comment aurait-il pu rédiger

1. « Ineptissime inseruerunt. » (Labbe, t. XIII, col. 1265).
2. C'est celle qui est publiée à côté du texte grec dans les éditions des conciles de Labbe, d'Hardouin et de Mansi.
3. Voir Migne, t. CLX, col. 269. — 4. *Id., ib.*, col. 287.

les *Acta*, qui témoignent pour ainsi dire à chaque page d'un zèle si vif pour la concorde? Enfin, il y a un argument péremptoire. L'auteur des *Acta* est certainement un métropolitain, et Georges Scholarius était au contraire un de ces laïques, adjoints aux prélats grecs par l'empereur, à titre de philosophes et pour ainsi dire d'avocats consultants, comme Gémiste Pléthon et Amyrytzès.

Plusieurs autres hypothèses ont été tentées pour retrouver l'auteur des *Acta*. Léon Allatius les attribue au grand skeuophylaque Xanthopoulos, et son opinion a été généralement adoptée jusqu'à nos jours. Suivant un savant russe [1], l'auteur serait un certain Démétrakopoulos de l'entourage de l'empereur. Parmi les Grecs venus au concile, il y avait plusieurs classes : 1° les métropolitains (ἀρχιερεῖς); 2° les philosophes et jurisconsultes ou théologiens (λόγιοι κἀι φιλόσοφοι) ; 3° les stavrophores ou exokatakèles (σταυρόφοροι ou ἐξωκατάκηλαι), qui étaient comme les chanoines de l'Eglise cathédrale de Constantinople ou les cardinaux de l'Eglise d'Orient; 4° les abbés ou supérieurs de couvents (ἡγούμενοι); 5° les simples moines (ἱερομόναχοι) [2]. — Or, Xanthopoulos et Démétrakopoulos étaient tous deux de la classe des stavrophores ou porte-croix. Ils n'étaient pas métropolitains : et un très-grand nombre de textes prouvent que l'auteur était de la classe des métropolitains ou ἀρχιερεῖς [3].

1. *The history of the council of Florence. Translated from the Russian, by Basil Popof, Student of the St-Petersburg Ecclesiastical Academy.* Londres, 1861; cité par Göthe (*loc. cit.*, p. 2).

2. *Συνήχθημεν δι ἀρχιερεῖς ἅπαντες ὕπηρχον δὲ κάι πάντες δι λόγιοι κάι δι φιλόσοφοι ἡμῶν, ὁί τε σταυρόφοροι κάι ὁι ἡγόυμενοι κάι πάντες ὁμοῦ.* (*Acta*, col. 488.) — Il est à remarquer : 1° que les stavrophores, bien qu'analogues aux cardinaux romains, étaient considérés pour la dignité comme inférieurs aux métropolitains ou archevêques; 2° que les laïques (*λόγιοι κάι φιλόσοφοι*) assistaient au concile, mais sans prendre part aux votes ni aux signatures. Les philosophes Gémiste et autres n'étaient engagés à aucun degré dans la hiérarchie de l'Eglise; 3° que les pappas, c'est-à-dire le clergé inférieur et marié, n'étaient pas représentés au concile, ce qui explique sans doute que les Latins n'aient pas réclamé contre cette coutume du mariage des prêtres, qui existait cependant dans tout l'Orient.

3. Voici les plus concluants de ces textes :

Οἱ Γραικοὶ οὖν ἡμεῖς ἠρξάμεθα ἀγανακτεῖν, οὐ μόνον οἱ ἀρχιερεῖς, ἀλλὰ καὶ πάντες δε κληρικοὶ, ἀλλὰ καὶ οἱ συγκλητικοὶ καὶ ὅσον ἄθροισμα τούτων ἐστί. (*Acta*, col. 212.)

Συνέλθομεν πρὸς αὐτοὺς οἱ ἀρχιερεῖς. (*Acta*, col. 213.)

Ὁ βασιλεὺς καὶ ὁ δεσπότης ἀλλὰ καὶ μητροπολῖται τινες, ἀπήλθομεν. (*Acta*, col. 497.) Ici le mot μητροπολῖται est donné comme synonyme d'ἀρχιερεῖς : ils ont en effet la même valeur.

Καὶ ἐμηνύθημεν οἱ ἀρχιερεῖς, ἵνα ἀπέλθωμεν ἐν τῷ τοῦ πατριάρχου οἴκῳ...... (*Acta*, col. 468), συνέλθομεν οἱ ἀρχιερεῖς ἐν τῷ πατριάρχῃ. (*Acta*, *id.*,) Il y aurait encore plusieurs autres textes du même genre; ἡμεῖς ἀρχιερεῖς est pour ainsi dire la formule de l'auteur. On ne peut douter qu'il ne soit lui-même un métropolitain.

Ainsi le débat se circonscrit, et la question que nous nous sommes posée dès le début revient à celle-ci, beaucoup plus facile à résoudre : Auquel des métropolitains siégeant au concile de Florence convient-il d'attribuer la rédaction des *Acta Græca*. — Plusieurs textes nous permettent ici encore de procéder par éliminations successives. Dans les *Acta*, nous trouvons la phrase suivante : « Nous sommes cependant tombés d'accord, nous, les dix métropolitains que voici : les archevêques de Russie, de Nicée, de Lacédémone, de Mitylène, de Rhodes, de Nicomédie, de Dristra, de Ganne, de Drama, de Mélénique [1]. » L'auteur est donc certainement un des dix métropolitains cités dans ce passage. Mais il nous donne sur lui-même des renseignements encore plus circonstanciés. Il raconte que le lendemain de la mort du patriarche, le pape fait appeler trois métropolitains, les archevêques de Russie, de Nicée et de Mitylène, et il leur dit quelle peine il éprouvait de cette mort. L'auteur s'avoue comme un des trois archevêques [2].

On ne peut admettre un instant qu'Isidore de Russie ait écrit les *Acta*. L'ouvrage donne en effet les détails les plus intéressants et les plus précis sur l'arrivée des Grecs à Ferrare. Le narrateur part de Venise avec le patriarche; il monte près de Ferrare dans la galère d'honneur envoyée par le marquis, l'*Oroburchium;* il passe la nuit sur ce navire; le lendemain, il monte à cheval à la suite du patriarche [3]; et il décrit en grand détail le cérémonial suivant lequel les Grecs des différentes classes ont abordé et salué le pape [4]. L'auteur des *Acta* faisait donc sans aucun doute

1. *Acta*, col. 486. Voici le texte complet :
Ἐρωτώμενοι οὖν οἱ ἀρχιερεῖς τὰς γνώμας αὐτῶν, ἵνα μὴ προεπιτείνω τὸν λόγον, οἱ μὲν ἔλεγον τὴν γνώμην ἡμῶν, οἱ δὲ ἔλεγον ἄλλως πως. Ἀλλ' ὅμως ὡμονοήσαμεν ἀρχιερεῖς δέκα τὸν ἀριθμὸν οἵτινες εἰσιν οὗτοι...... suivent les noms. Ce texte prouve d'une part que l'auteur des *Acta* était favorable à l'Union; d'autre part, qu'il était un des dix ἀρχιερεῖς indiqués.

2. L'entretien entre le pape et les trois archevêques est raconté assez longuement; l'auteur y sème les phrases suivantes :

ἡμεῖς γοῦν λέγομεν ὅτι...... (*Acta*, col. 496);

et plus loin :

ταῦτα ἀποκριθέντων ἡμῶν.......
πάντα ἐλύσαμεν..... (*Acta*, col. 497.)

L'auteur est donc manifestement un des trois archevêques.

3. *Acta*, col. 12 et 13.

ἐμείναμεν ἐν τῷ χρυσῷ πλοίῳ ἐκείνῳ τὴν νύκτα ἐκείνην........!
καὶ ἵπποι καὶ ἡμίονοι οἷς ἐποχηθέντες εἰσήλθομεν εἰς τὴν Φερρα ρίαν.......

4. Dans ce texte (col. 13), les *Acta* ne mentionnent que quatre classes : les métropolitains, les exokatakèles, les abbés et délégués inférieurs, ceux qui ne siégent pas au concile. Les laïques, qu'il appelait, ainsi que

partie de la suite du patriarche : et nous savons pertinemment qu'Isidore de Russie n'arriva que plus tard à Ferrare. Après s'être fait désigner comme le représentant au concile du prince Vasili Vasilewitch, il quitta Moscou le 8 septembre 1437. Sa suite se composait de plus de cent laïques et ecclésiastiques et de deux cents chevaux. Isidore se dirigea par la Livonie; de Riga, il s'embarqua pour Lübeck, où il débarqua le 19 mai 1438. Par le Lunebourg, le Brunswick, Leipzig, Erfurth, Bamberg, Nuremberg, Augsbourg et le Tyrol, il parvint enfin en Italie et n'arriva à Ferrare que le 18 août 1438[1]. Les Grecs y étaient depuis le 4 mars. Il est donc impossible de songer à Isidore de Russie; et aucun historien critique n'a proposé jusqu'ici cette solution.

Restent donc Dorothée de Mitylène et Bessarion de Nicée; c'est évidemment l'un des deux qui a écrit les *Acta*. Ici, l'hésitation est permise, le doute est possible, et les meilleurs esprits sont partagés. Nous allons prouver qu'après mûr examen, après comparaison minutieuse des textes, l'auteur cherché est bien réellement Bessarion.

Nous avons fait remarquer déjà que, parmi les sources du concile de Florence, celle qui donne le mieux la physionomie des séances et qui rapporte le plus complétement les discours prononcés par les orateurs des deux partis est sans contredit les *Acta*. Pour connaître si bien le fond des choses, il a fallu que, dès le début, l'auteur fît partie de cette fameuse commission des six Grecs désignés pour porter la parole au sein du concile. Les six siégeaient sur des bancs séparés : ils étaient plus à même de prendre des notes, d'écouter l'interprète. Ils recevaient les premiers les communications, et les notes officielles leur étaient transmises. Ils étaient la délégation élue des Grecs, chargés en quelque sorte des pleins pouvoirs de leurs collègues : ceux-ci n'apprenaient beaucoup de choses que par leur compte rendu. Ils étaient comme le consistorium dans le Sénat romain du temps de l'empire. Or, Dorothée de Mitylène ne fait pas partie de cette commission; Bessarion y occupe au contraire un des

nous l'avons vu, λόγιοι et φιλόσοφοι, ne siégeaient pas au concile et ont été confondus dans la quatrième classe.

1. Voir les sources citées par M. Göthe, p. 78 et 79, et Labbe, col. 919, dans la collation d'Andréa de Santa-Croce. — C'est par erreur que les *Acta* (col. 17) déclarent qu'Isidore de Russie assistait à l'ouverture du concile au mois d'avril. Cette erreur s'explique cependant par ce fait que, en énumérant les membres du clergé grec, l'auteur voulut indiquer tous ceux qui assistèrent, à une date quelconque, au concile, et qui prirent part à la signature de l'acte d'Union, qu'ils fussent ou non arrivés dès le début.

premiers rangs [1]. Après avoir indiqué la composition de la commission latine, les *Acta* ajoutent : « Les délégués s'étant placés en face les uns des autres, on nous fit l'honneur de nous laisser commencer la discussion. L'archevêque de Nicée s'étant donc incliné et ayant pris la parole [2]... » Le mot *nous* n'indique-t-il pas d'une façon bien claire que Bessarion ici parle de lui?

D'ailleurs, le rôle particulier de Bessarion dans toutes les discussions, et jusqu'à ses moindres interruptions, sont notés avec le plus grand soin. Ses discours sont rapportés dans tout leur développement, tandis que souvent ceux des autres Grecs, comme Marc d'Ephèse, sont écourtés ou résumés en quelques lignes. Le 1er novembre 1438, Bessarion prononce un grand discours qui occupe deux sessions. Il est consigné tout au long dans les *Acta* [3]. A la fin de ce discours, Bessarion pose à son adversaire l'archevêque de Rhodes une question précise à propos des Pères de l'Eglise. L'archevêque de Rhodes esquive la réponse, ébauche une preuve de la procession du Saint-Esprit, qui ne lui était pas demandée, se noie dans un flot d'arguments et de mots, et perd à dessein le temps pour pouvoir se préparer à répondre ou pour ne pas répondre du tout. Bessarion est pris alors d'un mouvement d'humeur très-naturel en se voyant condamné sans avoir été réfuté. « Nous avions commencé à écrire, dit-il; mais quand nous vîmes qu'il se laissait emporter complétement en dehors du sujet, nous avons cessé [4]. » On ne peut douter ici

1. Les six délégués grecs étaient : Marc d'Ephèse, Isidore de Russie, Bessarion de Nicée, le grand skeuophylaque Xanthopoulos, le grand chartophylaque Balsamon et Georges Gémiste. Syropoulos, grand ecclésiarque, nommé d'abord, demanda à être dispensé de siéger. Il fut remplacé par Xanthopoulos (Syropoulos, sect. VI, ch. 13).

2. *Acta*, col. 35. — Voici le texte grec : τούτων ἀντικρὺ καθισάντων, ἐφιλοτιμήθη ἡμῖν ἡ ἔναρξις τῆς διαλέξεως, προτραπεὶς οὖν ὁ Νικαίας καὶ δημηγορήσας...... Remarquons le *ἡμῖν* : l'auteur n'emploie ce mot que lorsqu'il se trouve compris dans la catégorie particulière de ceux dont il parle. Quand il veut parler des Grecs en général, il se sert de *οἱ ἡμέτεροι*, par exemple (col 17) : ἐξελέσαντο δὲ καὶ οἱ ἡμέτεροι ἀπὸ τοῦ μέρους αὐτῶν τὸν Μιτυλήνης Δωρόθεον.

3. *Id.*, col. 129 à 153.

4. *Id.*, col. 153. *Ἡμεῖς δὲ γράφειν ἀρξάμενοι, ἐπειδὴ συνείδομεν ἔξω πάντῃ τοῦ προκειμένου ταῦτα φέρειν, παρήκαμεν.* Ce texte prouve aussi que Bessarion, auteur des *Acta*, prenait des notes à chaque séance, et que ces notes, rédigées et corrigées après coup, sont devenues l'ouvrage lui-même. Dans Andréa de Santa-Croce (col. 939-941), la fin de la séance est complétée. Andréa résume les *arguments à côté*, présentés par l'archevêque de Rhodes, puis il indique une série d'apostrophes assez vives échangées entre les deux adversaires. Bessarion a dû par la suite regretter l'aigreur qu'il avait mise à la fin de cette discussion ; il jugeait en même temps que les digressions de l'archevêque de Rhodes ne valaient pas la peine d'être rapportées. De là cette lacune volontaire dans les *Acta :* le fait est tout naturel si Bessarion en

encore que Bessarion ne parle de lui-même, des notes qu'il prenait et qui lui servaient à rédiger les *Acta*. Son dépit équivaut ici à une véritable signature.

Poussons plus loin la démonstration, et cherchons des preuves plus directes encore. Nous savons que les trois discours de Georges Scholarius ont été ajoutés comme appendice aux *Acta*, mais sans faire partie du corps même de l'ouvrage. Au contraire, l'*Oratio dogmatica* de Bessarion, qui a des développements tout aussi étendus que les discours de Scholarius, se trouve dans les *Acta*, à la date même où elle a été prononcée [1]. Comment admettre cette anomalie, si ce n'est que Bessarion, auteur des *Acta*, a lui-même inséré dans son intégrité ce grand discours prononcé par lui, et prononcé non pas devant le concile, mais seulement dans une réunion particulière des Grecs? Il l'a publié non pas en grec seulement, mais avec une traduction latine faite plus tard, et qui est d'ailleurs fort peu exacte. Dorothée, en admettant qu'il eût voulu reproduire tout entier ce discours de Bessarion, ne l'aurait-il pas relégué en appendice avec ceux de Georges Scholarius, composés dans des circonstances absolument identiques?

Voici enfin un dernier argument, qui est absolument décisif. Le lundi 6 juillet, la lecture du texte d'Union signé la veille par les Grecs fut faite en séance solennelle du concile. Le cardinal Julien Césarini fut chargé de lire le texte latin. Bessarion lut le texte grec, et les *Acta* ajoutent : « Nous avons baisé le genou et la main droite du pape, et nous nous sommes embrassés mutuellement en vêtements sacerdotaux [2]. » Tous les prélats grecs sont allés successivement baiser la main et les vêtements du pape, le fait est attesté par les témoins [3]. Mais il n'y a que Bes-

est l'auteur. On se l'expliquerait beaucoup moins facilement, si c'était Dorothée de Mitylène, c'est-à-dire un témoin au lieu d'être un champion, piqué au jeu et mêlé à la lutte elle-même. Voici quelques autres petits détails relatifs à Bessarion dans les *Acta :* col. 249, une question de deux lignes, faite par Bessarion, est signalée dans une longue discussion où Marc d'Ephèse et le provincial Jean ont seuls pris part. Andréa ne la reproduit naturellement pas. Une autre omission d'Andréa, du même genre et à propos de Bessarion, est réparée dans les *Acta* (Labbe, col. 277 et 1053). Ailleurs, ce sont les discours de Bessarion qui sont développés beaucoup plus que ceux des autres Grecs. Ainsi, à la session du 4 juin 1438, deux lignes seulement pour indiquer que Marc d'Ephèse a pris la parole; à la séance du 14 juin, résumé complet d'un discours de Bessarion (*Acta*, col. 25 et 28). On pourrait multiplier les preuves de ce genre.

1. *Acta*, col. 391.

2. *Acta*, col. 524. καὶ ἠσπασάμεθα τοῦ πάπα τὸ γόνυ καὶ τὴν χεῖρα, ἠσπασάμεθα δὲ καὶ ἀλλήλους φορέμενοι τὴν ἱερατικὴν στολήν.

3. Dans un texte tiré d'un manuscrit de Heidelberg et publié par Labbe,

sarion et Julien Césarini qui se soient embrassés en vêtements sacerdotaux, pour symboliser, d'une façon visible de tous, l'Union rétablie entre les Grecs et les Latins. Ce texte est décisif, et notre démonstration est complète. On peut dire qu'ici Bessarion a signé les *Acta* comme son propre ouvrage.

Il n'y a jusqu'ici qu'un seul historien qui ait sérieusement entamé la discussion de savoir quel est l'auteur des *Acta*. C'est Théodore Fromman [1]. M. Göthe semble incliner à croire que l'auteur est Bessarion. Mais il suspend son jugement définitif. Il ne donne pas ses arguments, il les annonce seulement pour la suite [2]. Le savant Monseigneur Héfélé, dans un article déjà ancien, s'était prononcé pour Bessarion, en donnant pour seul motif de ses préférences qu'il serait vraiment étonnant que Bessarion n'eût laissé aucune histoire du concile de Florence, dont il avait été l'astre le plus brillant [3]. Ce n'est pas une preuve : c'est une simple préférence non fondée. Il l'a si bien senti que, dans sa grande histoire des conciles, il est revenu sur son opinion première : il prend fait et cause pour Dorothée de Mitylène avec plus de décision encore que Fromman, qui aboutit en somme à un doute [4]. Fromman discute longuement la question, il hésite longtemps et conclut en faveur de Dorothée de Mitylène, mais sans se prononcer bien nettement et avec une sorte d'arrière-pensée. Nous allons voir que son raisonnement n'a rien de concluant, et qu'il a laissé de côté les textes tout à fait décisifs que nous avons cités [5].

Il admet qu'il n'y a en faveur de Dorothée de Mitylène aucune preuve directe qu'il soit l'auteur des *Acta*. Il parle presque toujours à la troisième personne ou à la première du pluriel : il y a une obscurité voulue qui plane à ce sujet sur tout l'ouvrage. Cependant Fromman énumère avec complaisance toutes les

t. XIII, col. 1172, on lit : « L'empereur, les nobles grecs, les légats de l'empereur de Trébizonde, les légats du roi des Ibères, les archevêques et évêques de Russie, qui étaient au nombre de 500, fléchirent le genou, s'approchèrent du pape et lui baisèrent la main, selon la coutume. » Dans Andréa (col. 1164) : « Prout alii Latini Patres ad summum pontificem accedunt eidem osculando fimbrias, reverentiam exhibendo, pariter et Græci fecere. » — Ni l'un ni l'autre de ces deux témoins n'indique le fait de l'accolade entre Julien Césarini et Bessarion, qui n'avait pu être aperçue de ceux qui siégeaient à une certaine distance.

1. *Kristische Beiträge zur Geschichte der Florentiner Kircheneinigung* (Halle, 1872).

2. Voir son ouvrage déjà cité, p. 2.

3. *Theologische Quartalschrift,* 1847, t. II, p. 185 (Tubingen), cité par Fromman, p. 75.

4. Héfélé, t. XI, p. 384 de la traduction de l'abbé Delarc.

5. Voir toute sa discussion, p. 70 à 82.

commissions spéciales dont Dorothée a fait partie, et il oublie de rappeler que Bessarion a fait partie de toutes celles-là, et d'autres encore. Il cite le zèle de Dorothée, ses fermes déclarations en faveur de l'Union. Est-ce que Bessarion n'était pas encore plus complétement décidé? et n'a-t-il pas joué dans les négociations un rôle beaucoup plus accusé et beaucoup plus considérable que Dorothée? Il cite le texte suivant : « ἐκλεξάμενοι οὖν τόν τε Ῥωσίας, κὰι τὸν Νικάιας κὰι δυὸ σταυροφόρους...., ἀπεστείλαμεν αὐτοὺς, απελθόντες τόινυν κὰι τὰ παῤ ἡμῶν λαληθέντα τῷ πάπᾳ εἴποντες ἦλθον [1]. » Il demande comment Bessarion aurait pu ainsi parler de lui-même. Je réponds que le *nous* s'applique ici aux paroles des Grecs. Voici d'ailleurs un texte absolument du même genre, où la même invraisemblance devrait être invoquée contre Dorothée : « ἐξελέξαντο δὲ κὰι οἱ ἡμέτεροι ἀπὸ τοῦ μέρους αὐτῶν τὸν Μιτυλήνης Δωρόθεον [2]. » Enfin il fait intervenir dans le débat un argument nouveau : c'est un bref du pape Eugène IV, du 11 août 1439, assignant à Dorothée de Mitylène 300 florins de gratification, pour son zèle en faveur de l'Union, ses services déjà rendus et ceux qu'il se préparait encore à rendre. Fromman prétend que ces 300 florins, une fois donnés, étaient les honoraires de Dorothée pour la rédaction des *Acta*. Le malheur, c'est que, le même jour, un bref pontifical conçu dans des termes identiques assigne à Bessarion une pension de 300 florins s'il retourne à Constantinople, et de 600 florins s'il vient se fixer à Rome, en récompense des mêmes services et de plus grands encore [3].

1. *Acta,* col. 508. — 2. *Id.*, col. 17.

3. Voici le bref du pape Eugène IV, tel que Fromman l'insère (p. 80), d'après un manuscrit de la bibliothèque Barberini (XVI, 85, p. 488) : « Eugenius, etc. Venerabili fratri Dorotheo Archiepiscopo Mitylenensi Salutem et Apostolicam benedictionem. Cum nos de tuæ circumspectionis industriâ prudentiâque, in rebus, sanctam Orientalis et Occidentalis Ecclesiarum unionem concernentibus, comprobatâ, spem conceperimus fiduciamque singulares, quod ea, quæ tibi circa hæc committenda duxerimus, feliciter prosequeris, teque ob hoc ad hujusmodi negotii prosecutionem feliciter faciendam elegerimus ; nos attendentes, ac dignum censentes, quod in vineâ Domini laborantes, condignâ debent esse provisione fulciti, tibi, ut expensarum onera, quæ præmissâ occasione subire habes, commodius supportare, quietiusque ac ferventius in re tam salutari et orthodoxæ fidei gloriam concernenti, commissioni tibi factæ intendere valeas, summam florenorum auri de camerâ trecentorum pro anno (*sic*) stipendio, super fructibus, redditibus et proventibus Cameræ Apostolicæ tibi persolvendam auctoritate Apostolicâ, tenore præsentium, reservamus, constituimus et assignamus, tibi per te, vel procuratorem tuum, hujusmodi summam prædictam ab officialibus et gentibus dictæ cameræ petendi, exigendi, levandi, recipiendi et extrahendi ; de receptis quoque quitandi, liberandi, et absolvendi hanc (?), serie facultatem concedentes, mandantes officialibus et gentibus prædictis, quatenus absque alio mandato requisiti

Voici les arguments qui suffisent à Fromman pour le décider. Mais il ne dit rien de la grande importance que les *Acta* accordent aux moindres paroles, aux actes les plus ordinaires de Bessarion. Soit qu'il les ignore, soit qu'il les laisse de côté à dessein, il ne dit rien de ces textes si importants que nous avons cités, lorsque Bessarion prend la parole le premier au nom des Grecs, et lorsqu'il embrasse le cardinal Césarini au moment de la conclusion de l'Union [1]. Enfin comment admettre que Dorothée ait eu le temps de rédiger les *Acta*, cet ouvrage si long, si considérable, depuis le 6 juillet jusqu'au 26 août, jour du départ des Grecs? Il aurait eu à peine le temps matériel nécessaire pour l'écrire : pouvait-il le rédiger dans un espace si court? pouvait-il surtout consulter les procès-verbaux officiels, collationner ses notes avec celles des Latins, se procurer les déclarations et les cédules, en un mot tous les documents qu'exige la confection d'une œuvre si importante? — Non. Fromman a tort de conclure ; tous ses arguments sont négatifs ; aucun n'a de valeur positive. Il prouve victorieusement que Dorothée ou Bessarion peuvent seuls être les auteurs cherchés. Aucune preuve ne fait pencher la balance en faveur de Dorothée. Nous avons cherché au contraire à former un faisceau de preuves irréfragables et absolument suffisantes pour attribuer à Bessarion la paternité de ce grand ouvrage.

fuerint, de hujusmodi summâ absque contradictione et dilatione respondere et satisfacere debeant et teneantur. — Datum Florentiæ A. Incarnationis Dominicæ 1439, III id. Aug. Pontificatûs nostri anno IX. » — Il faut remarquer : 1° que le bref ne dit nulle part que les 300 florins sont destinés à payer la rédaction d'un ouvrage sur le concile ; 2° qu'il n'est pas certain qu'il s'agisse ici d'une simple gratification; *pro anno stipendio* n'a pas de sens. Il faut, ou bien *pro annuo stipendio*, ou bien *pro anni stipendio*, ou bien, ce qui serait moins latin, *pro anno stipendii*. Les trois expressions s'appliquent beaucoup mieux à une pension annuelle qu'à une simple gratification. Ainsi tombent les deux hypothèses de Fromman. Il ne s'agit pas là d'une gratification unique ; il s'agit encore moins des droits d'auteur pour la composition d'un livre. Le bref d'Eugène en faveur de Bessarion est du même jour. Il commence ainsi : « Eugenius Venerab. fratri Visiario (*sic*) Archiepiscopo Nicæno. » Il est conçu dans les mêmes termes que le précédent jusqu'aux mots : « commissioni tibi factæ intendere valeas. » Après vient la phrase suivante : « Tibi quamdiu in Constantinopoli summam 300, cum vero ad curiam reversus fueris et in eâdem moram traxeris, ut statum tuum juxta Pontificalis dignitatis exigentiam honorabilius ducere valeas, 600 florenorum ex nunc primo, et deinde singulis annis persolvendam reservamus, etc. » Il n'est pas plus question ici que dans le bref précédent de récompenser un auteur de son ouvrage. Mais ici il s'agit bien d'une pension annuelle. Il est probable qu'il en était de même pour Dorothée.

1. *Acta*, col. 36 et 524.

D'ailleurs n'y trouve-t-on pas le style simple et ferme, précis et abondant, toujours élevé, sans déclamation, du cardinal? N'y trouve-t-on pas, pour ainsi dire à chaque ligne, la trace des préoccupations et des espérances, des angoisses ou des illusions d'un prélat grec influent, intimement mêlé à toutes les négociations, et qui a pris une part capitale à la conclusion de l'Union? Les *Acta* sont véritablement des Mémoires. Leur auteur aime l'Union pour elle-même et la souhaite ardemment par patriotisme. Il est naturellement optimiste : on sent qu'il est porté à modérer le ton des discussions blessantes, à amoindrir la portée des sacrifices consentis par les Grecs. On peut indiquer plusieurs traces de cet esprit dans les *Acta*[1]. C'est l'esprit même de Bessarion. Il s'est juré à lui-même d'opérer l'Union : il lui faut faire pour cela bien des sacrifices. Pour cela, il agira publiquement et secrètement : il ira du pape à l'empereur, il adoucira les messages, il excusera les cédules hautaines, il atténuera les déclarations trop absolues, il proposera des solutions, il s'entremettra pour renouer encore quand déjà tout semble rompu. Qu'il a dû lui en coûter! que de démarches désagréables, que de dégoûts dans ce rôle de conciliateur! Bessarion remplit donc en toute conscience et jusqu'aux limites de l'honneur son rôle de diplomate. Mais on

1. Le provincial Jean prononce deux discours où, sans aucun ménagement et avec une morgue hautaine, il expose dans toute sa rigueur la doctrine pontificale sur la primauté du pape, l'un le 15 juin, l'autre le 20 (Andréa de Santa-Croce les résume tous les deux avec quelque détail; voy. Labbe, col. 1136 et 1146). — Dans les *Acta*, l'un des deux discours est simplement mentionné, l'autre passé sous silence. Jean de Torquemada, dans deux autres discours d'un ton cassant, traite de la question des azymes et des paroles de la transsubstantiation (les voir dans Andréa, col. 1141 et 1153). Même résumé des *Acta* sur l'un d'eux, même silence sur l'autre. — Le 27 juin, le cardinal Césarini résume tous les débats (voir *Acta Græca*, col. 505, et Andréa de Santa-Croce, col. 1158), et dans un langage altier, il énumère tous les points successivement discutés, toutes les difficultés soulevées, toutes les solutions des Grecs successivement rejetées. Il les montre cédant, cédant toujours, et, de concession en concession, finissant par capituler sur tous les points. Il se complaît dans ce tableau, devant les Grecs encore tout frémissants de leur défaite. Son but est de prouver que la cour romaine est inflexible, qu'elle n'a cédé sur aucun point. Il constate, il souligne sa victoire, non pour humilier les Grecs, mais pour affirmer l'infaillibilité de la cour romaine. Et le pape, dans sa dernière et courte allocution, constate qu'il ne pouvait rien demander de plus aux Grecs, puisqu'ils ont consenti à tout. Tous ces discours doivent être recherchés dans Andréa. Les *Acta* les résument par trop, ou même les défigurent complétement. Non que leur auteur veuille nous tromper; mais il se trompe lui-même : il s'est mis un bandeau sur les yeux, il nous représente les faits comme il les voit lui-même, à travers le prisme de son indulgence et de son optimisme. Mais jamais on ne peut l'accuser de malhonnêteté ou de mensonge. On peut le compléter avec Andréa, on ne peut jamais le démentir.

comprend qu'il ne soit pas tenté de faire parade de ses déboires, de raconter toutes ces démarches, qui lui ont coûté tant de larmes. Il efface, il estompe, il atténue et il résume à dessein. C'est pour lui une question de dignité : par désintéressement, par esprit de sacrifice à une grande cause, on fait quelquefois ce qu'on n'ose dire; on oublie son légitime orgueil; mais c'est à la condition que personne n'en sache rien et que la blessure ne soit pas publique. Tous ces traits s'appliquent donc encore bien mieux à Bessarion qu'à Dorothée.

Ajoutons un dernier trait :

L'auteur grec des *Acta* connaît admirablement les Latins : il rapporte fidèlement leurs arguments, il consigne le plus souvent leurs discours dans toute leur étendue. Il a dû pour cela consulter leurs notes et reproduire souvent les minutes officielles de leurs discours. Or ceci n'a pu être fait que plus tard : l'auteur des *Acta* ne connaissait pas le latin[1]. Nous savons que Bessarion ne l'a appris qu'après avoir été nommé cardinal[2]. C'est donc à ce moment qu'il a mis en œuvre ses notes[3], qu'il les a complétées et corrigées par la comparaison avec les procès-verbaux officiels des Latins. Pour cela, il fallait vivre à Rome, y occuper auprès du pape une haute situation. Dorothée est parti avec les Grecs et n'est jamais revenu en Italie. Bessarion n'était-il pas beaucoup mieux que lui en mesure de faire toutes ces corrections et de mettre la dernière main à son grand ouvrage?

Ainsi donc, l'auteur des *Acta* est certainement ou Dorothée de Mitylène, ou Bessarion, métropolitain de Nicée. On ne peut faire valoir en faveur de Dorothée qu'une simple vraisemblance, non pas même une probabilité, mais seulement une possibilité. En faveur de Bessarion, les preuves abondent. Dans toutes les circonstances importantes, des textes précis et nombreux le désignent comme l'auteur sous le voile transparent du *nous*[4]. On

1. ἀλλ' ὅμως τὰ κομισθέντα τῇ συνόδῳ γράμματα ἔδωκαν, καὶ Λατινικῶς ταῦτα ἀνέγνωσαν, καὶ ἡμεῖς οὐδὲν ἐξ αὐτῶν κατελάσομεν, ἐπει Ἑλληνιστὶ οὐκ ἀνέγνωσαν ταῦτα ἡμῖν. — Évidemment d'après ce texte l'auteur des *Acta* ne savait pas le latin. (*Acta*, col. 208.)

2. Cf. Bandini, ch. 3.

3. Nous avons déjà cité un texte (*Acta*, col. 153) qui prouve que l'auteur des *Acta* prenait des notes à chaque session. Ces notes ont été le premier canevas des *Acta*. Pour toute la partie latine, ces notes ne pouvaient être très-complètes, puisque l'auteur ne comprenait pas le latin et que beaucoup de choses devaient échapper à la traduction des interprètes. Preuve nouvelle que les *Acta* n'ont pu être rédigés qu'à Rome, après le concile et par Bessarion.

4. C'est toujours cette même forme du *nous* qu'il emploie dans les préfaces de ses ouvrages théologiques et dans la lettre à Alexis Lascaris Philanthropinus.

retrouve dans l'ouvrage la trace de ses sentiments intimes, son patriotisme, son désir sincère de l'Union, sa susceptibilité pour l'honneur des Grecs, qu'il ne trahit jamais. La nature précise de ses informations, la sûreté de ses renseignements sur les discours et les démarches des Latins, prouve qu'il a été à même de puiser aux sources officielles, que tous les procès-verbaux, toutes les archives du concile ont été entre ses mains. Bessarion, devenu cardinal, a donc rédigé et complété les notes qu'il avait prises au concile même et à chaque séance. C'est ainsi qu'ont été composés les *Acta Græca*[1].

1. Nous donnons au chapitre 3 du livre III les preuves qui nous semblent indiquer que les *Acta* ont été composés vers 1449 ou 1450.

APPENDICE II

PRÉFACE DE LA TRADUCTION DU LIVRE DE SAINT BASILE CONTRE EUNOMIUS SUR LE SAINT ESPRIT OFFERTE AU BIENHEUREUX PONTIFE EUGÈNE IV.

Beatissimo patri Eugenio Papæ IV sanctissimo maximoque pontifici, Bissarion (sic) cardinalis Græcus basilicæ duodecim apostolorum almæque sanctitati suæ dicatissimus.

Cum cogitarem, Pater Sanctissime, quodnam tibi congruum offeram munus, tum pro istâ præclarissimâ Latinorum atque Græcorum, adeo per te, tuosque labores, curas, opem, impensamque ingentem, unione perfectâ, tum pro clementiâ atque inenarrabili benevolentiâ erga me tuâ, nihil præstantius, nihil aptius, nihil profecto gratius tibi potui invenire, quam aliquid quod ad nostram pertineat sanctam religionem tibi offerre, cum ista omnia hujusce sæculi te neglexisse percepimus, ac illa quæ sola permanent desiderasse. Nam tu ille es qui christianismum ab ipsâ secutus adolescentiâ, es tu qui a teneris, ut aiunt, unguiculis mundum et omnia neglisti (*sic*) mundana, idcirco et merito non modo in hoc sæculo centuplum tibi præbuit Dominus, cum omnium patrem et principem constituerit, sed certe et in futurum æternam vitam possidere concedet, præsertim cum in hac quoque dignitate et evangelii prædicationis officio, tantum profecisti, ut non mediocre incrementum et dilatationem habeat Ecclesia Dei. Tu enim græcam illam præclarissimam sapientissimamque nationem, unde omnis est ortus sapientiæ fons, unâ cum Triballis, Illyriis, Flachis, (*sic*) ambobus, Sarmatis utrisque, Albanis, Iberis, Colchis, Cappadocibus, Pamphylis, Galatis, nec non et aliis patriarcalibus sedibus, multisque aliis amplissimis nationibus, quæ omnes græcam sequebantur eccle-

siam ritusque ejus et cærimonias celebrant, sanctæ Romanæ reconciliâsti ecclesiæ. Tu reduxisti Armenos per totum fere orbem diffusos ac sparsos : Jacobitarum gentes venerunt ut fidei veritatem per te doceantur. Tu et excitasti Ethiopes, quorum innumerabilis numerus est, atque inexpugnabile potentissimumque imperium, et adhuc vigilas, ut ad fidem catholicam eos allicias, e quibus ambobus, quantum in te est, nisi isti oculos claudant, non modicum fructum ecclesia Dei est habitura. Quis enarrabit, aut quis numerabit vel laudes tuas, vel res gestas? Cum ergo talem te ipsum, Eugeni pater sanctissime, constitueris qui merito vocatus Eugenius es; nam Eugenius nobilem græce significat, et a stirpe ortum præclarâ, cumque despectione omnis terrenæ nobilitatis nobilitatem cœlestem sis assecutus, quod munus, nisi quod ad communem gregis tui utilitatem et catholicam fidem pertineat tibi magis conveniat?

Talia vero judico esse quæ ille noster beatus Basilius, spiritûs tuba, instrumentum gratiarum, sapientiæ pelagus, cognitionis terminus, quem nescio quo nomine quis digne posset appellare, adversus Eunomium impium, ac etiam alia ad sanctum Amphilochium, Iconiensem episcopum, non absque inspiratione divinâ pro unigeniti ac spiritûs sancti deitate conscripta volumina edidit, quæ Nazianzenus ille magnus Gregorius merito igni comparat Sodomitico. — Nam, partim sententiarum gravitate, partim compositionis pulchritudine, et tum optimarum rationum inventione, tum summâ persuadendi virtute hæreticorum linguas facile in cinerem redigunt. Cujus oratio, cum tantam vim ac dignitatem possideat, ut difficile sit in linguâ græcâ gravius aliquid aut elegantius invenire per hominem non modo paternæ et græcæ, sed etiam latinæ linguæ peritissimum, Georgium Trapezuntium, virum sane eloquentissimum ac disertissimum tuæque sanctitati deditum feci transferri. Quæ res ut fieret, idcirco dedi operam, quod et Latinorum generi, omni doctrinâ, omni virtute, omni sapientiâ ingeniique splendore prædito, puto me fecisse gratissimum; qui, quamvis Hilarium, Augustinum, Hieronymum, Leonem, Gregorium, aliosque habeant beatissimos suos doctores, viros qui doctrinâ et sanctitate tam naturæ quam spiritûs profunditates investigarunt; quos, qui legunt, in cœlo et in cœlestibus conversari et quasi Dei audire videntur oracula, non tamen satis habent nisi etiam eos qui similia ipsis...... [1] et eodem spiritu participarunt, in suam traductos possideant linguam. Et his, inquam, hoc existimo gratum fore, et tuæ Beatitudini munus acceptum,

1. Le mot est rongé dans le manuscrit. C'est un verbe sans doute dans le sens de *scripserunt*.

qui pro clementià solitâ, læto animo filiorum tuorum, et si minima sunt munuscula, accipis; tantumque (*sic*) magis tibi gratius erit, quantum hoc donum et latinis accipere et mihi offerre congruum est. Mihi quidem, quoniam magnam hinc de processione spiritûs sancti utilitatem ad cognoscendam, capessendamque fidei veritatem, tum toto genere meo recepimus, cum de istâ materià Latinis contendebamus; Latinis vero, non solum, quod magnâ doctrinâ refertum est, verum etiam quia pro ipsis, id est pro veritate pugnat. Nam et in tertio sermone palam ex Filio Spiritus habere esse dicitur, et a causâ ejus dependere, per totumque librum multa et bona quæ ad eamdem sententiam ducunt dicta sunt. Accipias igitur, tu beatissime Pater, qui Latinorum, qui Græcorum, qui omnium es caput christianorum, præstantissimum munus, tuæque sanctitati conveniens, beatissimi patris Basilii, Cæsariæ Cappadociensis divini pastoris, ac orbis terrarum illuminatoris, atque doctoris, præclarissima opera hæc quidem contra impium Eunomium illum, hæc vero ad beatum Amphilochium decadem materia edita, quæ quamvis per se suique auctoris dignitatem maxima sint, meî tamen offerentis respectu, tantæque magnitudinis tuorum erga me meritorum, minima judicabuntur. Non enim ignoro quantum sanctitas tua bene merita sit, clementissime Pater.

F° 95

HOMÉLIE DE SAINT BASILE POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ

Vissarion (sic) cardinalis XII Apostolorum Thomæ de Serezanâ sacræ paginæ magistro bene merito salutem.

Quamvis mihi nunquam in mentem venerat (*sic*) beato Basilio editum in nativitate Domini nostri summâ cum eloquentiâ ac gravitate sermonem, a me in primordio studiorum meorum latinis in litteris, exercendi ingenii mei causa, e græco translatum, ut tunc illa minima in his litteris suppeditabat scientia, in publicum promere, ne interpretis imperitia ac ignorantia admirabili illi doctrinæ et auctoritati disertissimi doctoris imputetur; apud illos præsertim qui nullam aut minimam sui notitiam habeant; nec cognoscant quo cum ornatu, quantove pon-

dere omnia sua opera ter ille quaterque beatus in suâ edidit linguâ; ut tibi tamen gererem morem viro tum doctrinâ atque scientiâ, tum etiam moribus cultissimo atque ornatissimo mittere tibi eum decrevi, cum non possim tuæ ferventi atque flagranti petitioni negare : ut aliquâ ex parte laude dignam tuam extinguam sitim; ac insitam tibi inexhaustam aviditatem legendi volvendique libros hujus beatissimi patris possim implere; qui tam cupidus, tamque affectus illius existas operibus, ut nihil supra; quæ cum ut soles attente ac accurate summâ cum admiratione perlegeris, velim ignoscas interpreti, si tam ornate in Græco compositum, tam indiserte transtulit in latinum; cum certo me scias tum ob reverentiam atque devotionem quam erga illum gero beatissimum patrem hanc rem aggressum fuisse potius, quam ob audaciam ac in me ipso confidentiam, tum etiam quum non edidissem in publicum, nisi tu contentione maximâ petiisses.

APPENDICE III

MANUSCRIT LATIN, N° 3127, F° 158.

Epistola Bissarion (sic) cardinalis Tusculani, legati Bononiensis natione Græcâ, ad ducem Venetorum pro auxilio Constantinopoli exhibendo exhortatoria.

Illustrissime et excellentissime princeps, distuli ante hunc diem, infelicem et calamitosam urbem meam Constantinopolim tuæ Celsitudini commendare, tum pudore quodam subrustico retractus, ne pro commodo et salute proprie rogans, meum ipsius commodum quærere viderer; tum quia suâ sponte inclytus senatus vester, ut est erga omnes afflictos clementissimus, tantum opis præsidiique pararat, ut omnes indubie existimarent satis, id quidem superesse ad eam urbem tutandam, ad arcendos a mœnibus barbaros, ad impetum crudelissimi hostis comprimendum; quod utinam eo tempestive applicuisset!

Non enim essemus spe destituti atque opinione nostrâ defraudati; verum non negligentiâ vestrâ, cujus, in tantâ re, ne simulacrum ullum apparuit unquam.

Sed et vicinitate hostis et importuno anni tempore, et fatis ita volentibus ita factum est, ut dum in medio cursu est classis, dum spe victoriæ alacres copiæ in hostem feruntur, præverterit barbarus urbem, quam et situ loci, et mœnibus, et commeatu, et omni genere præsidii munitissimam, quam omnis anni integrum pati posse obsidionem sperabant, viribus expugnaverit. Rem ut dictu terribilem, ita ab omnibus qui aliquid in se humanitatis habent, ac præsertim christianis deplorandam.

Me miserum! Non possum hoc sine maximo dolore scribere : Urbs quæ modo tali imperatore, tot illustrissimis viris, tot clarissimis antiquissimisque familiis, tantâ rerum copiâ florebat,

totius Græciæ caput, splendor et decus orientis, gymnasium optimarum artium bonorum omnium receptaculum ab immanissimis barbaris et sævissimis christianæ fidei hostibus, a truculentissimis feris capta, spoliata, direpta, exhausta est. Publica pecunia dilapidata, privatæ opes extinctæ, Templa auro, argento, gemmis, reliquiis sanctorum aliaque pretiosissimâ supellectile nudata; Viri instar pecudum trucidati; abductæ mulieres; raptæ virgines : Infantes e parentum complexibus sublati. Si qui ex tantâ clade superfuerunt, vel in vinculis ut ære redimerentur servati, vel omni genere cruciatûs affecti, vel ad turpissimam servitutem reducti; fana atque delubra sanctorum (*f*° 159) maledictis, verberibus, cruore et omni flagitiorum genere fœdata. Castra in templis Dei, sacra in castris habita. O miseram, o infelicem et in brevi tam celerem et variam civitatis commutationem! Quis cum hæc legerit istarum rerum ignarus factâ, non ficta esse crediderit.

Sed nolo calamitates patriæ apud te deplorare, cui hæc fortasse notiora sunt quam mihi ipsi et præsertim ne videar refricare vulnus tuum : quem fata voluerunt miseriarum nostrarum esse participem, clausis in eâ urbe tot civibus Venetis et nobilissimis hominibus, tot patricii ordinis, viris : qui utinam meliorem quam nostri fortunam experti, incolumes aliquam in patriam revertantur. Certe verendum est ne eâdem procellâ vexati pariter perierint.

Mihi vero data est facultas, libere implorandi auxilium, non pro patriæ, non pro civitatis meæ salute, sed pro tutelâ omni, pro christianorum honore. Quo in loco pluribus exponere poteram, quantum periculi immineat Italicis rebus, ne de reliquis dicam, nisi truculentissimi barbari impetus comprimantur. Verum neque me latet eas rationes senatui vestro quam mihi esse notiores. Et ad finem festinat epistola : hoc unum breviter dicam. E duobus alterum necessarium fore : vel ut Celsitudo tua una cum cæteris christianis principibus furorem, ne dicam rabiem barbari, in hisce initiis, comprimat atque confringat, non solum se suaque tuendo, verum etiam offendendo hostem; vel ut ille mox reliquâ Græciâ, quæ nunc imperio nostro subjecta est, insulisque omnibus nostris, prætcrea etiam Pannoniâ atque Illyrio potitus, Italicas quoque res in maximum discrimen adducat. — Deventuros autem ad hoc quam facillime christianos principes, cum tales causæ sint, tam acerbæ tam graves, tam novæ, cum de communi salute, de christianâ religione, de Christi gloriâ agatur, nemo est qui non speret; præsertim, a Celsitudine tuâ vestroque senatu, cujus auctoritas amplissima est, invitatos. — Quâpropter te hortor, inclyte atque illustrissime

princeps, et quibus possum precibus rogo, obtestor, obsecro, ut compositis aliquando Italiæ rebus, fineque bellis, quibus, christiani principes, invicem sævitis, imposito, ad majora convertas oculos vagantemque circa christianorum fines furibundum hostem et cuncta immaniter prosternentem aspicias.

Unde putas eum in tantam insolentiam prorupisse? nimirum quia noscerint christianos principes invicem bella gerentes, manus nostras nostrorum sanguine maculatas, arma christianorum cruore fœdata. Hæc illum audacem faciunt; his fretus præcipuam Græciæ civitatem nuper aggressus, expugnavit, diripuit, extinxit. Quod si, nos, ut christianos principes decet, posito hostili animo concordes atque unanimes intelligeret, ad christianæ religionis amplificationem insurgere, mihi crede, non modo alienis abstineret, sed loco maximi muneris duceret intra fines suos posse consistere. Eia igitur, princeps inclyte, expergiscere, expergiscere aliquando, et extinctis christianorum inter se odiis, quod tibi, qui et auctoritate plurimum et sapientià polles facillimum erit, pacatos ac tranquillos animos indue; et ut tecum una, ad ulciscendum barbarorum injuriam, ad extinguendum christianæ fidei hostem, ad eam civitatem quæ olim vestræ reipublicæ fuit, quæque, adeptâ victorià, futura est, antequam barbari etiam Pelleponesum (*sic*) occupent, recuperandam, incumbant, hortare, provoca, allice. Nil hoc utilius imperio tuo, nil Italiæ et universæ christianorum reipublicæ commodius, nihil immortali Deo acceptius, nihil nomini tuo gloriosius facere potes. Quâ in re, si quid parvitatem meam posse tua Celsitudo intellexerit, vel in leniendis nostrorum animis, vel in his ad bellum barbaris inferendum adhortandis, nullum laborem, curam, sollicitudinem recusabo. Bene, valeat illustrissima Dominatio tua.

Ex Bononiâ XIII julii 1453.

Beatus cardinalis Tusculanus Bononiæ legatus.

Subscriptio : « Illustrissimo et excellentissimo principi domino Francisco Foscari inclyto duci Venetiarum. »

APPENDICE IV

BESSARION ET LES JUIFS

(Tiré d'un manuscrit des archives des Frari de Venise, *Memoriale*, t. XV, 16 décembre 1463.)

BESSARION DE IUDÆIS TENENDIS

Bessarion miseratione divinâ, etc., illustrissimo et excellentissimo principi Domino Christophoro Mauro.

Licet, ex injuncto nobis legationis officio, ea potissimum in animo nostro cura versetur, ut populum christianum Deo magis gratum acceptabilemque reddamus; tamen de salute reliquorum a recto tramite aberrantium sæpenumero cogitamus; et tum præsertim cum ex eorum conversatione aliquid commodi christianis resultat; hinc est quod Romanorum pontificum vestigiis inhærentes, Iudæos inter christianos habitare permittimus, ut si voluerint, possint aliquando commode resipiscere; nolentes vero, nullam valeant apud districtum judicem suæ pertinaciæ excusationem invenire.

Oblata sane nobis pro parte Dominationis et Celsitudinis Tuæ petitio continebat, quod, licet alias, antecessores tui, et Dominatio, Celsitudoque tua ac communitates, rectores, cives, universitates et officiales terrarum, civitatum et castrorum tuo dominio suppositorum, Iudæos prædictos in dictis civitatibus, castris, terris et locis tenere et cum eis pacisci ac capitula facere consuevissent, cum maximo ipsorum hominum et subditorum tuorum commodo ac pro minori dispendio; nihilominus tamen quidam postea dubitantes, an antecessores tui prælibataque Dominatio et Celsitudo tua, communitatesque ipsæ, rectores, cives, univer-

sitates et officiales, dictas conventiones pacta et capitula inire potuissent, ea dictis Iudæis non observare, sed contra capitula privilegia et conventiones, quæ de concessione tuæ Dominationis, antecessorumque tuorum cum communitatibus, civibus, et universitatibus civitatum terrarum, et locorum in quibus habitant, multipliciter vexare, perturbare et gravare ceperunt. — Quocirca, Dominatio et Sublimitas tua frequenti dictarum universitatum civium et civitatum conquestione permota, nobis supplicavit, ut super his commoditati populorum tuorum providere de benignitate apostolicâ dignaremur, nos igitur cupientes, quantum cum Deo possumus, commodo, tranquillitati et minori dispendio populorum præfatorum providere, Dominationis ac Celsitudinis tuæ in hac parte supplicationibus inclinati, auctoritate, quâ fungimur apostolicâ et plenariâ super hoc facultate suffulti, volumus, statuimus, atque decernimus, tenore præsentium, quod omnes conventiones, concessiones, capitula, privilegia et pacta, eisdem Iudæis concessa, quæ et quas de confirmatione seu consensu Dominationis tuæ ac antecessorum et successorum tuorum cum civitatibus, civibus et universitatibus provinciarum tuarum , castrorum et locorum prædictorum quomodolibet hactenus inierunt et fecerunt, vel in posterum inibunt et facient observentur et illis libere potiantur; quodque pacifice et quiete cum illis stare, vivere, conversari et traficari libere Iudæi ipsi permittantur. Absolventes, harum tenore, Dominationem et Celsitudinem tuam ac omnes et singulos rectores, cives, universitates et officiales provinciarum, terrarum, castrorum et locorum prædictorum, qui et quæ propter conventiones, concessiones et pacta, prædicta, quomodolibet excommunicationis vinclo innodatæ essent; et ut in posterum similes concessiones et capitula inire possint et sua, tuis eâdem auctoritate concedentes, conventionesque et capitula hujusmodi similiter observari mandantes. Injungentes insuper omnibus, tam clericis quam laïcis, cujuscumque ordinis, statûs, gradûs, conditionis existant, tam præsentibus quam futuris, in virtute sanctæ obedientiæ, quarum in præmissis, seu contra hanc nostram concessionem nullam contrarie præsumant, non obstantibus quibuscumque in contrarium facientibus.

In quorum fidem robur et testimonium præsentes nostras litteras fieri, ac nostri consueti sigilli jussimus apperiscite (*sic*) muniri.

Dat. Venetiis in monasterio S[ti] Georgii majoris A° D. 1463 XV kal. Januar. [1].

1. En marge : « Bullam authenticam repperiverunt in quâdam scatulâ post januam inferiorem consilii. »

APPENDICE V

LEGRAND, T. XV, F° 110.

15 août 1472.

Ill^{me} princeps et Excell^{me} Domine si per ætatem meam et incertam valetudinem mihi celerius isthuc provenire licuisset, fecissem profecto, et libenter, et ex mandato Pont. Maximi. Ejus N. Sanctitas cum graviter animo angeretur, ob intestinas nationis istius dissentiones et diuturna bella, me isthuc legatum mittendum statuit, ut ejus pastorali voce, tam nobilem christiani gregis partem, ad pietatem et societatem mutuam revocarem. Nam vel a christianâ fortunâ, quæ summo in discrimine est posita, vel a communi principum salute et dignitate nihil magis alienum accidere poterat, quam ut tanta natio, multitudine hominum, fortunis rei bellicæ et sapientiæ laude florentissima, suis odiis conflictaretur , cum aliunde christianum nomen gravissimis incommodis et calamitatibus jamdiu sit debilitatum et a crudelissimo hoste habeatur ludibrio. Suscepi hanc profectionem, nullâ commodorum aut ætatis meæ, quæ infirmissima est, ratione habitâ ; acceleravique incredibili contentione, ut in tempore adveniens concitata arma reprimerem. Iter ad regem Christianissimum primum institui, cum ejus majestatis amplitudo et ratio ita postulat, tum ad illustriss. Ducem Burgundiæ et Excellentiam vestram ; cum autem post longam pervagationem , nuper certior factus essem inducias sex dierum a nobis cum regiâ Majestate initas, die Lunæ finem habituras, tantum cepi dolorem quantum maximum animus meus capere potest. Video N. me ante eam diem adesse non posse, ob corporis et valetudinis imbecillitatem , cum tamen paulo post, deo duce, sim affuturus. Quam mihi jucundum esset, præst^{me} princeps, si

dissecto hoc corpusculo, quod profecto pro Dei Immortalis laude hâc in re non recusaverim, uno momento apud Reg. christianissimum illustriss. que ducem Burgundiæ et Excellentiam vestram, agere possem quæ cogito et mihi mandata sunt! Sunt N. omnia communi libertati ac saluti præsidium et dignitatem amplissimam allatura. Recreat autem me magnopere sapientia tua et pietas cujus nomine, ut ornatissimus es, confido N. plurimum te meâ cohortatione et precibus, repressis armis, prorogaturum inducias istas, quoad isthuc pervenero, ne frustra, magnâ corporis infirmissimi defatigatione, tantum itineris confecisse videar. Id autem ut efficias, rogo, hortor, omni animi studio contendo. Cras cymbam ingressus, secundo flumine ad Regem navigabo, quem cum fuero allocutus, adibo illustriss. D. Tuam. Eam autem ut commodius adire possim, rogo ad urbem suam Nannetensem se conferat, ne terrestri itinere, mihi et seni, et fracto tantis laboribus aliquo pervagare necesse sit; spero effecturum, ut Rex quoque in proximum aliquem locum deveniat, ubi quæ ad commune decus et quietem maxime pertinent, facilius celeriusque disputari et absolvi poterunt. Præmisi dominum Episcop. Parentinum qui hæc rogabit meis verbis et narrabit nonnulla coram. Oro homini adhibeas fidem. Mea N. sunt, quæ proponet et loquetur. Bene valeat excellentia V.

Ex Samuro die 15 Augusti 1472.

APPENDICE VI

D. O. M.

BESSARIONI TRAPEZVNTIO HVIVS BASILICAE S · R · E · PRESB CARD EPO TVSCVLANO
QVI EX ORD · S · BASILII AD ARCHIEPATVM NICAENVM PRIMO DEIN AD PATRIARCHATV CONSTANT · EVECTVS
GRAECAE PARITER ET LATINAE ECCLESIAE CONCORDIA INTER VTRAQVE STRENVE AC FELICITER PROMOTA
PIETATE MODESTIA PRVDENTIA RELIGIONE DOCTRINA ILLVXIT
LEGATVS AD PRECIPVOS [1] EVROPAE PRINCIPES ET RESPVBLICAS
PACEM CHRISTIANIS ASSERVIT BELLVM EXCIVIT IN TVRCAS
VENETIIS INSIGNEM BIBLIOTHECAM PVBLICAE COMODITATI [2] DICAVIT
PERMVLTIS LATINE AC GRAECE EDITIS LIBRIS ELOQVIO ET SCIENTIA SVI NOMINIS DECVS AVXIT
VIROS DOCTISSIMOS NON SOLVM HABVIT FAMILIARES SED ETIAM IN FAMVLATV
PARCVS SIBI LIBERALIS IN PAVPERES ARIS CVLTVM NITOREM REDDIDIT SACRIS AEDIBVS
QVARVM ALIQVAS A FVNDAMENTIS EREXIT PLVRES RESTITVIT
BASILICAM HANC S·S · XII APOSTOLORVM INGENTIBVS MAXIMIS QVE BENEFICIIS LOCVPLETATAM
EXTRVCTO COENOBIO AMOTIS CANONICIS S· FRANCISCI FRATRIBVS CONVENTVALIBVS ATTRIBVIT
VT QVORVM INDVSTRIA SEDES APCA AD CONCILIANDAM ORIENTALEM CV · OCCID · ECCLESIA VTI CONSVEVERAT
PERENNE EISDEM IMPENSI LABORIS MANERET PRAEMIVM SVAE ERGA EVMDEM ORDINEM VOLVNTATIS MONVMENTV
EX · GALLICA LEGATIONE REDVX EXTREMVM RAVENNAE CLAVSIT DIEM A MCCCCLXXII
MORTALITATIS SVAE EXVVIIS HVIC EIDEM TEMPLO LEGATIS
CVIVS PRÆ FORIBVS MVNIFICENTISSIMI BENEFACTORIS IMMORTALIBVS MERITIS
PATRIBVS EIVSDEM CONVENTVS ASTIPVLANTIBVS
GRATAS LICET IMPARES OBSEQVII NVSQVAM INTERITVRI REPENDIT VICES
F · IOANNES BELTRAMVS A · RIPAROLIO IN ROM · ARCH · S · S · DOGMATVM PROFESSOR
· AN SAL CIƆIƆCLXXXIII ·

1. *Sic.* — 2. *Sic.*

Voici maintenant l'inscription placée, par les frères de Sainte-Marie de la Charité, au-dessous du portrait de Bessarion, peint par Gentile Bellini :

SI QVANDO · FRATRES · OCVLOS · HVC · ADIECE-
RITIS · BESSARIONIS · CARDINALIS · MEMORIAM
PIE · COLERE · NE · GRAVEMINI · QVI · MAIORVM · VE-
STRORVM · IN · SE · ANIMVM · ATQVE · OBSERVAN-
TIAM · GRATE · REPVTANS · LIGNO · CRVCIS · SAN-
CTISSIMO · SERVATORIS · TVNICA · MVLTISQVE
PRAETEREA · RELIGIOSISSIMIS · AC · PRETIOSISSI-
MIS · MVNERIBVS · SE · IPSVM · PRIVANS · IIS · SACRA-
RIVM · HOC · VESTRVM · ET · VETVSTATE · ET · SAN-
CTIMONIA · APVD · OMNES · CLARVM · VIVENS · PER-
PETVO · DECORAVIT ·

Ce tableau ayant été volé en 1540, Cordella, un des disciples de Gentile, le représenta dans le costume des moines de Saint-Basile, tenant en main le reliquaire qu'il avait offert, et on inscrivit dans la chapelle restaurée cette autre inscription, qui, après environ trois siècles, rappelait les bienfaits et la munificence du cardinal :

BESSARION S . R · E · CARDINALIS EPISCOPVS NICOENVS
DE MVNERE SINGULARI ET · PRETIOSO ERGA · MAJORES NOSTROS BENE MERITVS
LIGNI · S · S · CRVCIS · PVRPVRAE TVNICAE INCONSVTILIS ET QVATVOR DE CORONA SPINARVM
QVAE VNA CVM ALIIS DE COLVMNA ET SEPVLCRO SERVATORIS PARTICVLIS SANCTORVMQ · RELIQVIIS
MINVS PRIVS RELIGIOSE RECONDITAE ET PIO CVLTVI MINVS MANIFESTAE
PIETATE CONFRATRVM SACELLO HOC ELEGANTIVS INSTRVCTO
ET SACRARIO CVM ALTARI EXSTRVCTO SPLENDIDIVS PVBLICAE ADORATIONI COLLOCATAE SVNT
EFFIGIES VERO QVAM DESVPER LECTOR INTVERIS IN MAGIS GRATI ANIMI MONVMENTVM
HOC ANNO AB ORBE REPARATO MDCCXLIV PRAEFIXA · FVIT

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

BESSARION AU CONCILE DE FLORENCE (1438-1439)

LIVRE III

BESSARION CARDINAL. L'UNION EN GRÈCE ET LES COMMENCEMENTS DE LA RENAISSANCE (1439-1455)

LIVRE IV

EFFORTS DE BESSARION EN FAVEUR DE LA CROISADE (1453-1464)

LIVRE V

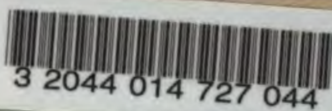
ROLE DE BESSARION DANS LA RENAISSANCE (1464-1471)

LIVRE VI

DERNIÈRES ANNÉES DE BESSARION (1468-1472)

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.


3 2044 014 727 044

